




THE LIBRARY OF CONGRESS



LETTRES

SUR

LE CAUCASE

ET LA CRIMÉE


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

P. B.

TYP. J CLAYE.

LE TARANTASSE ET LA STEPPE

LETTRES

SUR

LE CAUCASE

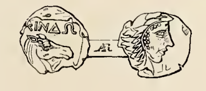
ET LA CRIMÉE

OUVRAGE

ENRICHI DE TRENTE VIGNETTES DESSINÉES D'APRÈS NATURE

ET D'UNE CARTE DRESSÉE AU DÉPOT TOPOGRAPHIQUE DE LA GUERRE

A SAINT PÉTERSBOURG.



PARIS

GIDE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

5 RUE BONAPARTE 5

—

1859

A DÉFAUT DE PRÉFACE

Fatigué d'un travail sérieux de plusieurs mois, souffrant d'ailleurs des suites d'une chute de traîneau, les médecins m'avaient conseillé un voyage aux eaux thermales.

L'un d'eux m'avait laissé le choix entre celles de l'Allemagne et celles du Caucase, ajoutant que ces dernières me seraient plus salutaires, mais que la route en était bien longue. — Qu'importe !

Je me sentais la force nécessaire, et le sentiment de cette force était doublé par l'idée de visiter une contrée si fameuse à laquelle j'avais si souvent rêvé, et de parcourir les rivages de la Crimée dont j'avais eu à m'occuper dans mes écrits. — Mon choix fut donc vite fait entre l'Europe où j'ai tant voyagé, et cette terre d'Asie que je n'ai fait que côtoyer dans les jours de ma jeunesse.

Muni de tous les viatiques nécessaires, je me mis en route au mois de juillet 1858.

Piatigorsk devait être la première station d'un long voyage que les plus heureuses circonstances m'ont fait poursuivre sur les rives du Térek jusque vers le Daghestan, puis par la Sounja et Vladikavkaz, à Tiflis, au lac Sévang, à Érivan, à l'Ararat, à Edchmiadzin; et de retour, dans l'Iméreth et la Mingrélie jusqu'à Poti où je m'embarquai pour me rendre sur les rivages de la Crimée, d'où je gagnai Odessa pour revenir enfin par Constantinople, Athènes et l'Italie.

Outre les stations naturelles d'un pareil voyage dans une des parties les plus belles de la Russie d'Europe et dans quelques-unes des contrées

les plus célèbres de la Russie d'Asie, je devais visiter quelques lieux classiques qui intéressent grandement les relations dans lesquelles je me trouve. J'étais muni en conséquence des recommandations nécessaires.

Fidèle à l'habitude que j'ai toujours eue d'écrire pour moi mes impressions de voyage et de prendre des notes pour mieux fixer mes souvenirs, j'ai écrit, j'ai annoté, au jour le jour, ce que j'ai vu et ce que j'ai recueilli sur ma route.

Je suis parti sans avoir aucunement l'idée que je publierais quelques-unes de mes impressions. J'ai écrit parce que ma plume a été entraînée sous le charme du voyage.

J'ai souvent semé mon journal de croquis saisis au crayon qui me servaient le soir ou le lendemain au lieu de mots, et je me suis convaincu que ces croquis valent quelquefois mieux que des notes écrites. Quelque incomplets qu'ils soient, ils me rappelaient bien la couleur locale que les notes ne savent pas toujours rendre.

En examinant à mon retour mon butin, je le trouvai plus riche de faits que je ne l'avais cru d'abord. L'idée me vint de publier quelques-unes de mes impressions.

J'avais suivi les traces de voyageurs connus, savants, qui ont écrit sur les contrées que j'ai parcourues avec rapidité et où ils ont séjourné longtemps.

Pouvais-je, venant après eux, écrire sur les mêmes contrées ? et avais-je le droit de m'adresser au public, qui n'accorde ce privilége qu'à ceux qui lui apprennent quelque chose de nouveau, méritant la peine d'être publié, et dans les termes que ce public exige ?

Ce scrupule m'a d'abord arrêté ; mais dans ces impressions tracées en forme de Lettres, j'ai esquissé un tableau qui ne se trouve pas dans les écrits des savants qui m'ont précédé.

Les relations dans lesquelles j'ai vécu au Caucase, l'hospitalité militaire dont j'y ai joui, m'ont mis à même de rassembler sur les peuples montagnards une foule de détails et de traditions, que j'ai surtout recueillis chez quelques-uns des savants officiers de l'armée chevaleresque qui vit au milieu de ces peuples, en travaillant à l'œuvre de leur soumission, dans l'intérêt de l'humanité.

La vie de cette armée, sa vaillance, son énergie, son abnégation, m'ont vivement frappé. Adonné par goût aux études militaires, j'ai obéi au besoin de décrire la physionomie de cette lutte et de cette armée, et j'ai

tâché de la peindre. J'ai dit aussi quelques mots sur des héros qui dorment en Crimée.

La première série de mes Lettres embrasse donc cette terre d'Asie où la Russie combat l'indépendance sauvage et le fanatisme, comme sur la terre d'Afrique où la France a combattu les mêmes éléments; double lutte pareille, livrée dans le même but, et qui établit entre les deux armées une ressemblance de physionomie et de valeur qui frappe.

La seconde série de mes Lettres embrasse une partie de cette belle Transcaucasie où, au milieu de peuples chrétiens, dès les premiers temps de l'Église, le fanatisme musulman a accumulé tant de ruines.

J'ai soumis ces Lettres à plusieurs de nos hommes d'État et à quelques-unes de nos autorités militaires. Leur encouragement, quelques paroles surtout sorties d'une bouche Auguste, m'ont décidé.

Pour saisir les détails que je donne sur les peuples montagnards du Caucase, une Carte de cette contrée était indispensable. Le général d'état-major, J. de Blaremberg, directeur du Dépôt Topographique de la Guerre, connu par ses voyages en Asie et par ses écrits, m'est venu obligeamment en aide en faisant dresser sous mes yeux une Carte où je n'ai mis que les légendes nécessaires à l'intelligence de ma relation.

Un maître habile, M. Blanchard, familiarisé avec le Caucase par le séjour qu'il y a fait, s'est offert avec bonté pour reproduire quelques-uns de mes croquis qu'il a dit vrais, mais qu'il a sans doute embellis et auxquels il a ajouté de son portefeuille quelques-unes des scènes de caractère qu'il y a saisies avec une fidélité très-remarquable.

Je n'avais garde de négliger un accessoire si important dans un livre où j'essaie de retracer quelques traits de la physionomie des peuples et quelques-unes des scènes de la nature dans la contrée merveilleuse qui se nomme le Caucase.

Cette dernière circonstance et la nécessité de surveiller à Paris, où M. Blanchard allait retourner, la gravure de ces croquis, quant à la fidélité surtout du type des figures, expliquent pourquoi mes Lettres sont imprimées en France, au lieu de l'être en Russie.

J'ai songé un moment à donner à mon œuvre une forme systématique. Il aurait fallu pour cela la refondre; je n'en avais pas le temps. J'ai donc préféré lui laisser l'allure indépendante du voyageur sous forme de *Lettres familières*, où je dis *je*, où je dis *nous*, suivant que je suis seul ou en compagnie, et où je parle à la troisième personne, lorsque je décris

quelques-unes des sensations qui appartiennent à tous ceux qui se sont trouvés dans les mêmes circonstances que moi.

Je me suis enfin adressé à un éditeur qui jouit d'une réputation méritée et à un typographe dont les belles presses ont imprimé les pages que l'on va lire.

Ayant ainsi muni l'enfant de mon voyage de tous les passe-ports que j'ai pu réunir en sa faveur, l'ayant étoffé, il ne reste maintenant qu'à lui dire « *va !* » et à l'abandonner à sa destinée, en lui souhaitant un bienveillant accueil dans le monde.

Je dirai encore quelques mots.

La protection visible de Dieu m'a accompagné partout dans mon voyage. Le ciel était toujours serein, la terre toujours belle et les hommes hospitaliers. J'ai écrit en conséquence ; mais j'ai la conviction de n'avoir jamais dit que ce que je sentais.

Aux esprits sceptiques ou à ceux qui, par ouï-dire seulement, ne connaissent de la Russie que ses frimas, et qui pourraient croire que j'ai tout vu en beau, je dirai : « Venez dans le Nord, vous n'en connaissez pas la poésie. La Russie d'ailleurs est une noble terre hospitalière. »

Quant à la nature, même dans le Sud, dans cette Méditerranée si belle que j'ai traversée en revenant, et sur les rivages si riants de l'Italie, quand souffle la tempête qui en trouble l'harmonie, qui est-ce qui songe à en parler ?

Saint-Petersbourg, mai 1859.

PREMIÈRE SÉRIE

LE NORD DU CAUCASE

LETTRES
SUR LE CAUCASE
ET LA CRIMÉE

LETTRE PREMIÈRE

Route du Caucase.

Parti le 18 juillet de Saint-Pétersbourg, j'étais le 19 au matin à Moscou.

Rien ne m'arrêtait dans cette antique capitale, que j'avais vue pendant les fêtes du couronnement, en 1856. Je n'y restai qu'un jour, pour veiller aux préparatifs de mon long voyage.

Ceux qui ont parcouru l'intérieur de la Russie savent par expérience que le seul véhicule qui soit à l'abri de tous les accidents des routes primitives de cette vaste contrée, est le *tarantasse*.

Là où il y a une chaussée, comme de Moscou à Toula, comme de Moscou à Varsovie, vous irez aussi commodément que partout ailleurs en Europe, avec n'importe quelle voiture. Une dormeuse, un coupé, une calèche quelconque y sera, comme partout, le meilleur équipage. Il n'en est pas de même là où les chaussées n'existant pas encore, la route va à travers champs, à travers steppes, sillonnant un sol primitif, sur une largeur de 60 à 80 sagènes, quelquefois plus, zone abandonnée à tout venant.

Si la terre est ferme et sèche, on passe sur ces ornières en faisant 15 à 16 verstes à l'heure, avec le seul désagrément d'être un peu plus secoué que sur une chaussée. Mais si de longues pluies vous surprennent en chemin, si le temps est mauvais, si ce riche humus qui constitue le sol dans la Grande-Russie est détrempé, il se change en boue épaisse; vos roues s'y attachent en s'enfonçant; et vous allez au pas, cahoté dans de profondes ornières où tout autre équipage que le tarantasse court le risque de se briser. Alors, loin des centres de ressources où vous trouvez de bons maréchaux ferrants, vous êtes exposé à rester en chemin.

Avec le tarantasse vous n'êtes pas à l'abri des ruptures d'essieux ou de roues; mais vous êtes à l'abri des ruptures de ressorts, attendu qu'il n'en a pas. Je me trompe, il en a, mais des plus primitifs, et, par cela même, des plus ingénieux.

Hâtons-nous de dire ce qu'est un tarantasse. — Il se compose de deux parties, l'œuvre vive et l'œuvre morte. L'œuvre morte est une caisse de voiture quelconque, berline, coupé, calèche, britchka, n'importe. L'œuvre vive se compose d'un train de quatre roues, réunies par quatre longues pièces de bois équarries, nommées *droghi*, sur lesquelles on fixe la caisse. Ces pièces de bois, renforcées en dessous par des bandes de fer, ont 7 à 8 pieds de longueur, et, par là même, elles offrent une certaine flexibilité; — voilà les ressorts. L'un de ces ressorts vient-il à se rompre, le premier paysan venu vous en façonnera un autre avec une branche d'arbre; et, au besoin, votre *yemtchik* (cocher) vous rendra ce service avec la hache dont vous devez être muni, ainsi que de cordes, de clous et autres petits engins de voyage qui doivent toujours se trouver dans le caisson du tarantasse.

Il m'a paru que l'équilibre de la caisse, la chose pesante, est calculé de manière à avoir son centre de gravité un peu sur le

train de devant. Ainsi, si la longueur totale de l'équipage est supposons 7, le centre de gravité sera vers 4, en calculant de l'arrière en avant. Par cette disposition même le train de devant fatigue plus ; aussi est-il d'usage de le munir d'un essieu de rechange que l'on attache derrière le train.

Telle est la composition de l'œuvre vive de cette espèce d'équipage, usité depuis Moscou jusqu'au fond de la Sibérie [1] ; connu partout, s'adaptant à toutes les routes, à tous les chemins possibles, ne versant jamais par le fait même de sa longueur, et qui me paraît être le seul véhicule de voyage dont il faille se munir en Russie.

Je ne parle point de la *télégua-pérékladnaia* [2], charrette légère posée sur quatre roues rapprochées. Vrai passe-partout, c'est l'idéal d'une chaise de poste primitive. Les *feldjäger* (courriers de cabinet) s'en servent pour franchir jusqu'à 400 verstes en 24 heures ; mais il faut toute la force de l'habitude ou toute la force de la jeunesse pour en supporter les rudes cahots.

Quand il s'agit de faire quelques milliers de verstes, le choix d'un tarantasse est chose d'importance. Les meilleurs, dit-on,

1. Les tarantasses fabriqués à Kazan pour la Sibérie ont généralement des essieux en bois de chêne, souvent aussi durables que ceux en fer. Ils offrent, en cas d'accident, la même facilité de réparation que les droghi. Leur solidité est telle que des marchands d'Irkoutsk font le voyage de Kazan, aller et retour, avec le même tarantasse.

Pour neutraliser la trop grande élasticité des droghi, il est bien que l'équipage soit chargé d'un certain poids. Ses longs flancs recèlent un monde d'effets ; on finit par y glisser un matelas mince, étendu ou roulé dans un sac de peau, comme je l'ai fait au Caucase. Enfin, en Sibérie le tarantasse sert de maison ou de tente. Un de mes amis m'a raconté y avoir fait tendre une toile qui lui tenait lieu de lit, où il dormait, alors que les nuits d'été dans cette vaste région ne sont que la prolongation du jour.

2. On la change à chaque station, en évitant de cette manière toute chance d'arrêt en route pour cause de réparation ; mais on a l'inconvénient du transport des effets d'une télégua à l'autre, ce qu'exprime le verbe *pérékladivate* employé de même pour signifier *dételer et atteler* d'autres chevaux.

se fabriquent en Sibérie et à Kazan. Moscou en fait aussi d'excellents.

Si l'équipage est neuf; si le train non verni offre encore toute l'honnête physionomie d'un villageois, vous pouvez vous y fier; il ne vous reste qu'à bien examiner son ensemble; mais si c'est un tarantasse d'occasion, ayant servi, méfiez-vous du vernis trompeur qui recouvre souvent ses blessures. Prenez un marteau pour sonder ses roues, ses moyeux, tout son train. Enlevez les roues; voyez de près l'intérieur des boîtes. Tournent-elles bien sans ballottement autour de l'essieu? Les clefs des écrous, les écrous de rechange, le sabot avec sa double chaîne, le pic à croc pour les longues montées (si vous allez au Caucase); — tout cela doit être examiné de près.

C'est ce que je fis avec mon tarantasse qui s'est trouvé excellent, quoique léger de poids dans son train, et avec lequel j'ai fait près de 4,000 verstes, par toute espèce de chemins, sans qu'il ait eu besoin de réparations importantes.

Tout cet examen, tous ces préparatifs avaient presque employé ma journée. Je dînai à l'*hôtel Chevalier* (maintenant Chevrier), auquel je dois une mention de reconnaissance pour son habile cuisinier, digne du rôle de chef dans un restaurant de Paris. La salle à manger y est au milieu d'une serre dont la verdure était un accessoire des plus agréables au milieu de la chaleur du jour.

J'avais eu d'abord quelque peine à avoir des chevaux. La poste en avait expédié plus de 400 dans la journée. La foire de Nijni-Novgorod couvrait les routes de voyageurs.

Je me mis en route à minuit. Puisque nous voilà en chemin, c'est le cas de dire quelques mots de l'attelage d'un tarantasse. On y attelle trois chevaux en *troïka*[1]. Celui du milieu, placé

1. Tous les chevaux de poste en Russie se comptent par trois; de là le mot *troïka*. Chaque troïka a son yemtchik qui soigne ses bêtes et en répond. Il les connaît; il en est connu, il les caresse de la voix, les excite ou les gronde.

dans un brancard, est toujours le plus fort, le plus vaillant. Les chevaux de volée sont comme deux aides de camp qui l'aident dans sa course, avec une allure indépendante que leur donne la légèreté de leurs traits. Retenus par les simples guides, ils secouent librement leur tête à droite et à gauche. L'allure du timonier est autre ; c'est lui qui enlève l'équipage et le traîne véritablement. Il est solidement fixé au milieu du brancard dont les bras sont comprimés par les fortes attaches de cuir de la *douga* qui soutient par ses courroies la tête du cheval ; elle y est comme encadrée. L'attelage d'une troïka ainsi disposé est une des choses les plus pittoresques que je connaisse.

La douga, usitée dans toute l'étendue de la Russie, est la pièce capitale d'un attelage russe. C'est une forte pièce de bois taillée en ogive. Comme un clocher, elle a son carillon : la clochette, sans laquelle, je crois, le yemtchik refuserait d'aller ; sans laquelle les chevaux n'iraient pas. Aussi pas de douga sans clochette.

La clochette, avec son éternel chant, a l'air de n'être qu'une espèce de sonore mouche du coche ; mais elle joue un rôle véritable. Sa voix ordinairement claire et joyeuse, comme celle d'une jeune fille, semble dire gaiement à l'attelage : *Hé! allez donc! hé! allez donc!* Quelquefois, mais rarement, criarde et comme fêlée, elle se fait entendre pareille à la voix d'une vieille qui gronde ses servantes, trop paresseuses à son gré, en leur criaillant de mauvaise humeur : *Vous irez bien! vous irez bien!* Si on va au pas, elle paraît se plaindre de la lenteur ou des cahots. — Mais, que sur la steppe unie et ferme, l'équipage, lancé à fond de train, vole pareille à une fusée, la clochette

Dans chaque station de poste, on trouve l'indication du nombre de troïka, en général 12, quelquefois 20 et plus, sans compter les troïka de courrier, ordinairement deux : total 42 ou 66 chevaux. Dans les grandes villes où les routes se croisent, ce nombre est plus considérable.

entonne alors comme une ronde folle dont le roulement métallique, coupé en tierces de seconde par de petits éclats sonores, est merveilleusement en harmonie avec l'allure rapide des chevaux, jusqu'au moment où, à un pli de terrain, à une montée qui se dresse devant eux, ils reprennent le petit trot ou le pas. La clochette interrompt alors son chant par des éclats saccadés, bruyants, qui rompent la mélodie de sa voix.

A l'entrée des villes elle se tait. Une petite courroie, fixée à la douga, lui lie la langue; elle y est attachée; et la clochette, le cou penché comme celui d'un pendu, devient silencieuse et morte.

Ce qui est sûr, c'est que la clochette a un langage que les chevaux comprennent. Sous sa voix, ils tiennent les oreilles piquées en l'air. Cesse-t-elle de se faire entendre, leurs oreilles s'abaissent comme mornes.

Je ne sache pas de manière de voyager plus agréable que de faire 15 à 16 verstes à l'heure, sur une steppe unie et ferme, par une chaleur de 25°, tempérée par la brise. C'est l'allure ordinaire des chevaux de courrier. Quand on jouit du privilége d'en avoir à son attelage, la douga est souvent ornée de deux clochettes, l'une plus petite que l'autre, de deux tons différents, le *sol* et le *la*, une mère et sa fille, harmonieuses toutes deux, une Dona Sol, une Dona La, comme je les ai baptisées.

Ces clochettes portent ordinairement le nom du maître fondeur. Celles de la ville de Valdaï sont célèbres par la sonorité de leur métal. En parlant de l'inscription, les yemtchiks disent gravement : « Elles n'en ont pas besoin, on les reconnaît à leur voix. » Tant pis donc pour ceux qui n'ont pas l'oreille juste.

Lorsqu'on voyage de cette manière, le yemtchik et les chevaux semblent être d'accord pour vous mener en conséquence. De loin, la double clochette se fait entendre. Les yemtchiks sortent de la station. Au cri : *Kourierskihe lochadeï*, ils s'empressent

autour de votre équipage, dételleut les chevaux fumants, les promènent au pas, avec une sollicitude que j'ai remarquée, et en attellent de nouveaux. Toute l'opération ne prend ordinairement que dix minutes. Votre nouveau yemtchik, campé sur son siége, après s'être assuré, par un double mouvement de tête à droite et à gauche, que tout est en ordre. fait un signe aux deux yemtchiks qui se tiennent à la tête du nouvel attelage impatient de partir, ils s'écartent. L'équipage est lancé; d'abord au petit galop. Après cinq minutes, lorsque son allure est bien prise, le yemtchik jette, comme signal d'avertissement, un petit cri; puis fait entendre une roulade de gammes se terminant par un long cri qui passe, comme une flèche, entre les chevaux et les enlève. Le mouvement de leur tête et de leur poitrail, leur queue qui fouette, leur crinière qui s'éparpille au vent, indiquent que les nobles animaux ont compris le signal qu'ils traduisent par leur énergique élan. Ils le prolongent au grand trot et au galop l'espace quelquefois de 10 verstes, si aucun mouvement de terrain dans la steppe ne vient à le ralentir. Assurez bien votre chapeau et, un peu penché vous-même, jouissez de la volupté de cette vitesse, car vous allez comme une fusée.

Arrivé au but, le yemtchik qui vous a mené de la sorte vient saluer poliment, en ôtant son chapeau, le voyageur qu'il a conduit. A la manière dont il saluait ensuite mon valet de chambre, je comprenais qu'il était reconnaissant de la gratification reçue (elle est toute facultative en Russie), et que la tradition en passait à la station suivante. Aussi, lorsque le pauvre Nicolas, alourdi par la chaleur, laissait pencher sur le siége sa tête endormie, c'était chose gracieuse que de voir le yemtchik avancer son épaule gauche pour lui servir doucement de point d'appui. Il faut s'entr'aider dans la vie!

Ma *podorojnaia* (feuille de route) indiquait 1,581 verstes de Moscou à Piatigorsk. De compte fait, il s'est trouvé en plus ce

que les Écossais appellent des *bittock* (des bouts de chemin). Cette distance peut être divisée en trois parties : près de 500 verstes jusqu'à Voronèje; 550 environ jusqu'à Novo-Tcherkask et encore 550 jusqu'à Piatigorsk.

Une bonne chaussée mène de Moscou à Toula (168 verstes). J'y étais le lendemain pour le dîner. On traverse la plaine immense qui commence à Moscou en passant par Serpouhoff, petite ville semée de quelques églises à dôme et clocher de couleur verte. Les églises en Russie, par leur situation bien choisie et leur aspect, sont un indice de la foi vive, qui est un trait si distinctif de la nation. Leurs carillons, les veilles des jours de fête, ont d'éclatants appels; et celui qui, une fois en sa vie seulement, a pu entendre de la *Vorobiovaia Gora* la voix grave et solennelle des mille cloches de Moscou, se rappellera toujours, avec un certain saisissement, l'harmonie pleine de majesté de cette mère des villes de la Russie.

Toula a conservé son joli Kreml et l'a embelli, depuis l'incendie de 1838, par un boulevard planté d'arbres.

Magnifique aspect de la campagne de Serpouhoff à Toula! Son ton d'un vert éclatant et ses blés jaunes comme l'or étaient l'indice qu'elle avait bu largement les ondées chaudes de l'été. La récolte, cette année, sera superbe partout en Russie.

Les grandes plaines que l'on traverse sont accidentées par de longs coteaux ondulés; la route y descend et y remonte à perte de vue. Ce seraient de beaux champs de bataille pour de grandes armées. Je songeais à 1812 et à la fameuse retraite. Que serait-il advenu si Napoléon avait réussi à gagner de vitesse l'armée russe et si, arrivé à temps à Malo-Yaroslavetz, il avait pu occuper Kalouga? Quelles combinaisons son génie aurait-il trouvées au milieu d'un pays fertile, non ravagé? Suivi en queue par l'armée russe, aurait-il gagné le Dniéper à Mohilev, en évitant les désastres que la marche dans son flanc de l'armée de Kutuzov lui

fit subir à Viazma et à Krasnoï? Les journées de la Bérésina auraient-elles eu lieu? N'aurait-il pas réussi à trouver intacts ses grands magasins de Minsk? — Le doigt de la Providence s'est montré dans tous les actes de la campagne de 1812.

A deux stations au delà de Toula, la chaussée finit de ce côté; la route primitive et libre commence, au milieu de la riche terre qui s'étend, sur une longueur de 1,200 verstes, à travers les gouvernements de Toula, d'Orel, de Voronèje et le pays du Don, et ne finit que vers le Caucase, immense grenier où un humus noir, qui ne demande encore aucun engrais, produit les plus belles espèces de grains.

La coiffure des yemtchiks a changé; ce n'est plus le joli chapeau coquet, bas de forme, à bord relevé, orné quelquefois d'une plume de paon, si connu entre Pétersbourg et Moscou. C'est un feutre, haut de forme, en cône tronqué.

Pour passer du gouvernement de Toula dans celui de Voronèje, la route coupe un angle du gouvernement d'Orel à Yeletz, jolie ville assise sur deux coteaux entre lesquels coule la Sosna qui va se jeter dans le Don; Yeletz, la ville industrieuse qui a toutes sortes de fabriques, des marchands millionnaires, mais qui est surtout fameuse par ses belles farines; aussi le pain de Yeletz est-il d'une blancheur et d'une délicatesse qui laissent en arrière et le pain de Pétersbourg (n'en déplaise à Weber) et le célèbre pain de Vienne. Je fis l'emplette de trois de ses longs pains, à croûte dorée, et je n'ai jamais mieux compris la vérité du proverbe « bon comme le pain. » J'ai conservé un de ces pains huit jours. Il s'était desséché sans rien perdre de sa saveur; et en le mangeant à Novo-Tcherkask, trempé dans du thé, je m'assurai que le célèbre *kalatche* de Moscou ne pouvait soutenir l'épreuve après le même nombre de jours.

Le bois de chêne se montre déjà à Yeletz dans les constructions; il y sert de combustible, et la sagène cubique ne coûte que

12 roubles. Cette jolie ville, paisible et riche, aujourd'hui un des centres des vastes contrées du sud de la Russie, était au XVI[e] siècle une de ses frontières. Une forteresse s'y élevait comme un boulevard contre les attaques des Tartares de la Crimée. Ces remparts n'existent plus, et on en chercherait vainement la trace sur les collines qui encadrent la ville.

La jolie ville de Zadonsk se découvre de loin, grâce à la coupole de sa belle église, qui a été construite d'après les plans de l'architecte Thon de Saint-Pétersbourg. Elle appartient à un monastère qui compte 90 moines. L'un d'eux, jeune, grand, aux dents blanches, à l'air doux, me montra l'église. Ce n'est qu'en arrivant devant la ville que l'on découvre le Don que l'on traverse sur un pont de bateaux. La ville est située sur l'autre rive, comme son nom l'indique.

Entre Yeletz et Zadonsk, la route passe devant de belles propriétés seigneuriales.

Dans cette partie de son cours, le Don a une largeur médiocre. En repassant sur sa rive droite, à Kazanskaia, frontière du pays du Don, nous retrouverons ce fleuve célèbre y offrant déjà une profondeur imposante.

De Zadonsk à Voronèje, 90 verstes d'une chaussée nouvellement achevée, parcourues en quelques heures.

Voronèje (51° 39 de latitude), belle ville de 36,000 âmes, située sur la rivière de ce nom, qui se jette dans le Don 25 verstes plus bas.

Je fus agréablement surpris à la vue de beaux édifices, et surtout d'une rue large et longue, bordée d'arbres, la *Dvorianskaia Oulitza* (la rue Noble, — elle mérite son épithète), qui serait digne d'une grande capitale.

La souffrance me retint trente-six heures à Voronèje. Me sentant mieux, vers le soir, je m'habillai, je sortis; j'errai par la ville et le long de cette belle rue qui était le chemin du monastère de Saint-

Mitrophane, lieu de pèlerinage fameux dans cette partie de la Russie.

Lorsque j'y arrivai, l'obscurité se faisait déjà. J'avais oublié que vers le sud elle vient vite, et non par gradations comme dans les climats du nord.

On achevait les vêpres dans la petite église; la grande était déjà fermée. J'avais un vif désir de la visiter; comment faire? Je fis dire par un moine au supérieur du monastère qu'un voyageur malade, qui se rendait aux eaux du Caucase, lui exprimait le vœu de prier dans l'église. Le bon père vint bientôt; il donna ses ordres; on ouvrit les portes du sanctuaire; on découvrit les saintes images et les reliques; on me bénit; on me mit l'étole autour du front; on me demanda ensuite mon nom de baptême; usage touchant qui sous-entend l'idée de la prière que l'on fera pour le pèlerin qui passe.

Au sortir de l'église, je trouvai le supérieur qui m'attendait évidemment : il avait voulu s'assurer comment ses ordres avaient été exécutés. J'allai à lui la tête découverte; je le remerciai; je lui baisai la main. Il me sourit avec une expression de bonté que je n'oublierai jamais. Il y avait sur son visage la douce sérénité que donne seule la religion, et le reflet d'une joie intérieure qui se rattachait sans doute à l'idée de la demande qu'il avait accueillie et de l'accent étranger avec lequel je lui avais parlé.

Les pèlerins affluent au monastère de Saint-Mitrophane qui compte 70 moines; l'église date de Pierre le Grand. Beaucoup d'orfévres fabriquent à Voronèje une foule d'images en émail et argent, soit de la Vierge, soit de saint Mitrophane. Cette pieuse industrie est sous le contrôle; l'argent est poinçonné. Le bon marché de ces jolies images, très-bien exécutées, me surprit; la façon n'est guère plus du tiers de la valeur intrinsèque de l'objet, qui ne coûte que quelques roubles. Je fis emplette, comme souvenirs que j'envoyai à Saint-Pétersbourg, de plusieurs de ces

images, dont le digne baron de Lieven, mon voisin à l'*hôtel Chevanovitch,* qui m'avait persuadé de remettre mon départ d'une nuit, voulut bien se charger.

J'étais en route au point du jour.

La steppe proprement dite commence quand on quitte Voronèje; la steppe fertile avec toutes ses richesses, avec toute sa poésie; la steppe au fond vert d'émeraude, parsemée çà et là de champs d'or, parfumée par les mille fleurs et graminées qui s'y épanouissent.

Dans le moment où il m'a été donné de la traverser, toutes ces fleurs agitaient joyeusement leurs têtes caressées par la brise du sud qui, en rasant la surface de cette plaine sans fin, en développait les senteurs embaumées sous un ciel constamment serein.

A l'horizon des champs de blé; de temps à autre quelques villages, des moulins à vent, des arbres, et devant moi cette large bande de terre servant de route, toute sillonnée d'ornières noires, se croisant en tout sens, et découvrant cet humus, toujours fertile, formant le sol de la steppe, unie et verte comme la mer.

Emporté par l'allure rapide des chevaux, l'âme doucement bercée par mille pensées diverses, j'éprouvais pour la première fois tout le charme d'un pareil voyage à l'air libre.

Cette terre, étonnamment riche, fécondée par une saison des plus heureuses; cette température chaude du midi, modérée par la brise; ce ciel constamment serein, se parsemant le soir des plus brillantes constellations; — je ne sais, tout me rappelait une terre primitive et des temps primitifs; je songeais à l'Égypte antique; il me semblait que j'en traversais les nomes les plus riches.

Amrou écrivait à Omar : « O Khalife! La terre d'Égypte est une bénédiction. Suivant les saisons elle offre tour à tour aux

yeux charmés le blanc de l'argent, le vert de l'émeraude, le jaune de l'or. »

Les steppes au sud de la Russie n'ont pas un Nil qui les inonde; elles ont en place, pour les fertiliser, les cataractes du ciel, et elles offrent aussi aux yeux charmés l'émeraude de leurs graminées et l'or de leurs moissons dans un sol aussi nourricier que celui de l'antique Égypte.

Lorsque après avoir parcouru 150 à 200 verstes, la nuit, devenue trop sombre, m'invitait au repos, je m'arrêtais quelques heures à une station de poste; je prenais du thé qui a été souvent mon unique repas. Au lieu de m'enfermer dans une chambre, je restais couché dans mon tarantasse et, enveloppé dans mon manteau, je m'endormais les yeux perdus dans le ciel constellé. J'attendais ainsi la venue de l'aube d'un nouveau jour; je repartais avant quatre heures, allant toujours vers le midi, toujours au-devant de l'aurore; — je la voyais teindre, par gradations, l'orient de pourpre, de jaune-orangé et d'or; — et je voyais surgir de la steppe, comme du sein de la mer, l'astre du jour.

La steppe est comme l'Océan[1]. Comme l'Océan, elle donne l'idée de l'immensité de Dieu. La pensée de l'Être suprême y tient sans cesse le voyageur éveillé.

C'est ainsi que j'ai voyagé dix jours de suite, avec la même température, la même brise, le même ciel; traversant depuis Toula cette terre noire dont j'ai parlé; depuis Voronèje la suivant dans la steppe plus primitive; la retrouvant encore au delà de Stavropol, partout, dans une étendue de 1,200 verstes, couverte de moissons déjà faites ou qui se faisaient; — bénédiction d'une année fertile étalée en millions de gerbes.

Quelque rapide qu'ait été ma route, favorisé comme je l'ai été par le temps, la capote de mon tarantasse toujours abaissée, j'ai pu saisir toutes les nuances de la physionomie du pays; j'ai pu

1. Les Orientaux l'appellent l'*Océan Sec*.

prendre des notes, faire même quelques croquis, et m'arrêter, de temps à autre, lorsque la vue de quelque objet intéressant m'y conviait.

Je ne saurais assez recommander à ceux qui suivront dans les mêmes conditions le même chemin de n'avoir pas un équipage fermé d'où l'on voit mal. L'air est étouffant dans une voiture close; il invite à un sommeil qui alourdit plutôt qu'il ne délasse.

Il ne faut pas craindre de braver la chaleur du milieu du jour; il y a d'ailleurs une manière d'en combattre l'ardeur. Il faut avoir la tête enveloppée d'un mouchoir de fine toile blanche; on en fait une voile qu'on oriente dans la steppe. Je dis à dessein une *voile;* à ce titre on peut bien employer quelques termes de marine; la steppe n'est-elle pas d'ailleurs comme la mer? On dispose sous son chapeau blanc à grands bords le tissu comme une voile latine renversée dont on tient le bout entre les dents. Si, allant au midi, comme moi, la brise du sud-est, qui m'a été constamment fidèle, vous arrive par le bossoir de bâbord, il faut amurer votre voile par le bossoir de tribord. La brise, vous caressant le visage, s'arrête un moment dans la voile qu'elle gonfle, et d'où elle s'échappe, après avoir produit autour de votre front un courant d'air qui est une volupté ajoutée à celle de la rapidité avec laquelle on va. Du côté opposé, il faut laisser flotter un petit bout du tissu qui, comme la flamme d'un esquif, vous fouette doucement le visage en frôlant l'air. Ce bout d'étoffe que vous tenez entre les dents vous procure une autre sensation : en le mordillant, vous l'humectez et vous diminuez ainsi le sentiment de la soif. Ici, un conseil à ceux qui sont habitués à l'eau vive et pure d'un fleuve : l'eau de la steppe, hélas! généralement mauvaise, est dangereuse; il faut s'en abstenir, prendre plutôt un peu de thé, ou bien, comme l'on fait dans le midi lorsque l'on voyage au soleil par une chaleur de 40°, ne rien boire dans la journée absolument, ou enfin, comme je l'ai fait en Sicile, lorsque la soif devient trop

grande, prendre quelques gouttes de bon xérès. On retient de cette manière la transpiration dans les pores; jusqu'à la fin du jour on reste dans un état de fraîcheur comparative, et, le soir venu, on soupe avec délices.

Quelquefois l'immensité de la steppe est accidentée de la manière la plus agréable. Vous découvrez dans cette espèce de désert de verdure une oasis d'arbres et de jardins, comme à Sredney-Skoretz, à 79 verstes de Voronèje, grand village de 1,500 âmes appartenant à la couronne. Le domaine a de très-vastes propriétés dans cette partie de l'empire. A 10 verstes plus loin, le terrain était encore plus accidenté par de belles forêts de chênes. Les grands arbres y sont réservés pour les besoins de la marine; les moins beaux se détaillent pour les besoins du pays. La sagène cubique ne se paie que 9 roubles.

Ces forêts servent d'asile à des aigles de la petite espèce. J'en découvris trois au loin, planant sur la steppe à 15 ou 20 toises au-dessus du sol, paraissant y guetter leur proie, peut-être des outardes que j'aperçus bientôt après. J'en voyais pour la première fois; elles s'étaient posées sur la steppe. Je m'amusai à leur tirer un coup de mon *revolver*, plutôt pour l'essayer, car elles étaient hors de portée. Elles s'envolèrent, en riant sans doute de ma folle prétention.

L'outarde, *drakva* ou *doudak* (ce dernier mot est tartare), est grosse comme une oie. Sa chair, marinée, est exquise, et j'en goûtai d'excellente à Novo-Tcherkask, chez l'attaman (*locum tenens*) des Cosaques du Don. Mais n'anticipons pas.

A 52 verstes de la petite ville de Pavlovsk, je jouis vers le soir d'une admirable vue. Arrivé au haut d'un grand pli de terrain qui formait le dos d'une immense ondulation de la steppe, je découvris devant moi une plaine de 20 verstes de largeur sur 8 ou 10 de profondeur, entièrement couverte de moissons coupées dont les innombrables gerbes, disposées en longues

files les unes derrière les autres, allaient se perdant à l'horizon. Le spectacle était unique. On aurait dit les lignes régulières de plusieurs armées rangées en bataille.

Je m'arrêtai longtemps au sommet de ce plateau d'où la vue descendait au loin. L'air était tiède, le ciel sans nuages ; la brise se mourait au déclin du jour. Les pensées m'arrivaient en foule à l'esprit.

Lorsque, resserré dans les vastes plaines de Leipzig, Napoléon contempla le soir, du haut du plateau de Probstheyda, les immenses lignes ennemies qui, le cernant de plus en plus, allaient le renfermer dans un cercle de fer, que tout son génie ne pouvait rompre, il put compter ses adversaires offrant à sa vue des lignes aussi vastes.

En arrivant à Lozef, j'eus l'explication de ces prodigieuses moissons. Lozef, éloigné seulement de 22 verstes de la petite ville de Pavlovsk, est un village de 8,000 habitants appartenant au domaine, ainsi que d'autres villages voisins presque aussi grands. J'avais peine à croire ce que les yemtchiks m'en avaient dit ; mais en découvrant deux grandes églises et quarante-trois moulins à vent, que je m'amusai à compter, je compris que la plaine immense que je venais de traverser est un des nombreux greniers de la Russie.

Cette terre à blé est le pays des cailles ; on les entend chanter partout. Le mot russe *pérépelka* a des syllabes trop douces pour rendre les trois notes sèches et cassantes qui composent le chant de cet oiseau. On prend ces cailles en prodigieuse quantité dans les champs environnants. On les sale, pour les conserver dans du beurre, et les expédier dans de petits tonneaux, pesant un poud, aux gourmands des grandes villes. On compte jusqu'à cent cailles dans un de ces tonnelets ; mais lorsqu'il se compose de cailles prises en septembre, alors qu'elles se sont engraissées de toutes les friandises de l'été, elles pèsent chacune jusqu'à une

demi-livre, et il n'en faut que quatre-vingts pour remplir le tonnelet qui se vend ordinairement 10 à 12 roubles.

Pavlovsk, où je m'arrêtai quelques heures pendant la nuit, est une petite ville d'environ 4,000 âmes. Les officiers du régiment du Dniéper (infanterie) qui y est cantonné ont eu la bonne idée d'organiser un club auquel ils ont invité les habitants notables à se faire recevoir comme membres. Ce club avait son local dans le petit hôtel où je soupai. J'y fis connaissance avec le vin mousseux du Don que je trouvai excellent, rafraîchi dans un seau de neige. Les bouteilles offraient à s'y méprendre l'aspect d'une bouteille de vin de Champagne ; rien n'y manquait, pas même l'étiquette française où je lus, outre l'adresse, *vin du pays amélioré*. Pourquoi ne pas écrire seulement : *vin mousseux du Don ?*

J'étais levé avant le point du jour dont les premières lueurs rougissaient à l'orient l'azur du ciel où, sur l'angle d'un toit, tranchait la silhouette vigoureuse d'un coq qu'à sa roide attitude, je pris d'abord pour une girouette ; mais c'était bien la sentinelle vigilante qui annonce la venue de l'aurore ; car je vis cette figure dresser la tête et enfler son cou, pour faire entendre le chant éclatant auquel répondirent à la fois, de tous côtés, des voix pareilles. C'était évidemment le clairon-major de l'endroit ; car, le signal donné et rendu, la prétendue girouette descendit de son toit.

Dans cette partie de la Russie les maisons avaient changé d'aspect ; le bois y paraissait toujours moins ; les murs en terre, blanchis à la chaux, les clayonnages pour clôtures, les toits de chaume, se montraient partout.

C'est à 105 verstes de Pavlovsk, à 240 de Voronèje, à la station de Kazanskaia que l'on passe de nouveau le Don sur un pont de bateaux. C'est déjà un noble fleuve, de 4 à 5 sagènes de profondeur, de 150 à 200 sagènes de largeur, qui s'étend

jusqu'à trois quarts de verste à l'époque de ses grandes crues.

On y pêche beaucoup de sterlets de 4 à 9 livres. L'esturgeon ne remonte jusque-là que rarement; mais on y prend des *bélouga* qui pèsent quelquefois jusqu'à 7 pouds. Vers l'embouchure du fleuve, ce poisson stupide, qui vient de la mer d'Azov, atteint jusqu'à la longueur de 15 pieds. D'une curiosité bête, comme le thon de la Méditerranée, il va devant lui tant qu'il peut, s'effraie quand il se sent pris, et ne sait pas se défendre.

C'est aussi à Kazanskaia que commence la belle terre du Don qui s'étend sur une longueur de 440 verstes du nord au sud, sur une largeur de 3 à 400 de l'ouest à l'est. Un poteau y offre les armoiries de cette terre de guerriers.

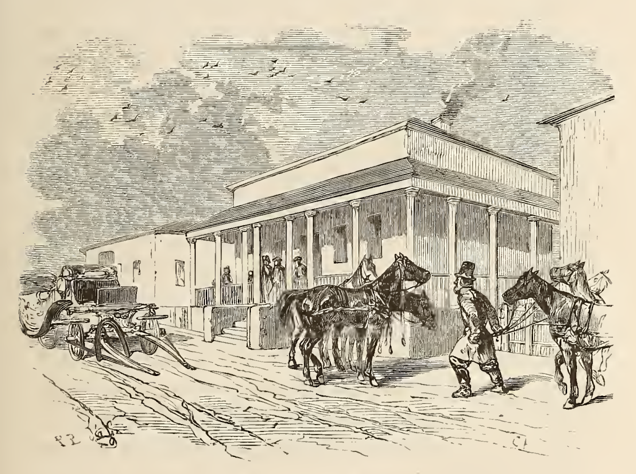
L'aspect des maisons indique un autre peuple. C'est généralement un bâtiment carré à un étage, à murs de pierre ou en terre, blanchis à la chaux, entouré de tous côtés d'une galerie ouverte en bois, avec un toit soutenu par des colonnettes en forme de véranda, comme dans l'Inde. Cette véranda, qui regarde les quatre points de l'horizon, offre dans un pays chaud un côté toujours frais, où l'air circule. A mesure que l'astre du jour avance dans sa carrière, on passe au côté où ses rayons ne dardent pas, et l'opposition de ce côté de l'ombre au côté du soleil offre une différence de température délicieuse.

Toutes les stations de poste sont construites de cette manière: à droite et à gauche sont deux pavillons détachés, l'un servant de cuisine, l'autre de glacière et de magasin pour l'avoine. Le quatrième côté, couvert également, sert de communication avec la cour où sont les remises et les écuries.

Lorsque je m'arrêtais, je faisais passer un siége et une petite table sur le côté frais de cette véranda; le soir, j'y faisais apporter un long banc ou une couchette en bois. J'y dormais quelques heures enveloppé dans mon manteau. Ainsi préservé de la fraîcheur de la nuit, j'en avais la jouissance; car le ciel, constam-

ment pur et constellé, était d'une éclatante beauté. Plus j'allais, plus je sentais que je m'avançais sous le ciel du midi.

C'est à une de ces stations de poste que, le soir, je fis la connaissance d'un officier supérieur des Cosaques du Don, un des sous-chefs de leur état-major, homme d'un esprit cultivé. Je lui



Station de poste dans le pays du Don.

dis que j'avais rencontré, à 50 verstes de Voronèje, deux sotnias de ces Cosaques marchant dans la steppe. Leur noble prestance à cheval, l'air fier, un peu mélancolique et doux de leurs belles figures m'avaient frappé. Il m'apprit que c'étaient de nouveaux enfants du Don allant en Finlande et jusqu'à Torneo relever leurs camarades plus anciens qui y avaient séjourné trois ans.

Sur l'observation que je lui fis que tous les Cosaques que j'avais vus ailleurs n'avaient pas la taille élevée et l'air de force et de vigueur que l'on remarque, par exemple, dans les deux ma-

gnifiques régiments dits de la garde et de l'attaman, il me dit que les hommes qui vivent le long du fleuve ont tous cette vigueur et cette beauté qui se traduit jusque dans la voix; — que la pureté de l'air et la pureté de l'*eau* y contribuaient essentiellement, tandis que les populations éloignées du fleuve se ressentaient, plus ou moins, de l'influence de ce manque de bonne eau qui est une des privations sensibles de la steppe. Tous les Cosaques de la garde et de l'attaman sont naturellement choisis parmi les hommes privilégiés qui habitent les rives de ce beau fleuve.

Il me donna beaucoup de renseignements sur ce peuple guerrier, ajoutant à ce que je connaissais déjà de son organisation militaire une foule de détails que j'ignorais.

800,000 habitants des deux sexes forment l'ensemble de la population de la terre du Don.

Tout homme y est guerrier, possédant la terre qu'il cultive à titre de colon qui doit le service militaire à son souverain depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de soixante. Dans ces quarante années de son existence, vingt-deux appartiennent au service actif. Il peut alors être appelé à se rendre à toutes les extrémités de l'empire, en Europe et en Asie (la Sibérie exceptée), et à suivre les armées aussi loin qu'elles vont. Il doit se pourvoir de son cheval, de son habillement et de ses armes. Ce n'est que lorsqu'il marche que la couronne lui accorde une solde et des rations.

Soixante-quatre régiments constituent l'armée régulière du Don, non compris les deux régiments de la garde et de l'attaman.

Treize batteries attelées, parfaitement servies, composent son artillerie. Une quatorzième batterie est celle de la garde.

En cas de besoin, et s'il y a urgence, comme en 1812, comme dans la dernière guerre, trente régiments, levés parmi les hommes de la réserve de quarante à soixante ans, peuvent encore se mettre en marche.

Chaque régiment se compose de 6 sotnias, chacune de 140 hommes, forte par conséquent comme un escadron.

Voilà, avec l'artillerie, environ 85,000 cavaliers et, avec les états-majors, les ambulances, les hommes hors rang, bien près de 100,000 hommes que la terre du Don peut lever. C'est un homme sur quatre habitants mâles.

Où est le pays au monde qui peut offrir une organisation pareille, existant dans une contrée dont la terre fertile est parfaitement cultivée, qui a des vignes et, en outre, des pêcheries, des étangs salants et des mines d'anthracite en exploitation?

Novo-Tcherkask : 18,000 habitants.

Tcherkask, la vieille capitale des Cosaques du Don, située sur le fleuve à 25 verstes plus bas, a tant souffert de ses inondations que l'on a construit la nouvelle capitale, Novo-Tcherkask, peut-être trop loin de sa rive. Sa profondeur est de 7 sagènes (49 pieds anglais). Il coule au sud de la haute colline dont la nouvelle ville couvre le sommet. On dirait un immense village de jolies maisons disséminées autour d'un centre de beaux édifices en pierre blanche. On passe sous un arc de triomphe qui m'a paru la copie de celui de Titus. Il consacre le souvenir du voyage que l'empereur Alexandre Ier y fit en 1818. Tout près est une fort belle église à cinq coupoles, à arceaux en voussure. Commencée en 1850, elle est destinée à remplacer l'ancienne cathédrale en bois.

Je me présentai chez l'attaman (*locum tenens*) des Cosaques du Don, le digne aide de camp général Homoutoff que j'avais le plaisir de connaître. Nous nous étions rencontrés à la villa Dournovo sur les bords de la Néva, avec quelques-uns de ses aides de camp parmi lesquels je retrouvai son fils cadet. Je goûtai à sa table hospitalière le bon vin blanc, dit de l'attaman, qui vaut le vin de Champagne, et je fis connaissance avec l'outarde marinée, qui est un mets exquis. Cet oiseau de la steppe pèse quelquefois un poud.

La maison habitée par l'attaman est toute simple, à un étage, autour duquel règnent ces vérandas dont j'ai parlé. Le côté qui ouvre sur le jardin y offre des cabinets de verdure qui sont un avantage inappréciable dans ce climat chaud.

Je visitai l'hôtel de l'administration des Cosaques du Don, vaste édifice en pierre blanche. Je trouvai dans la salle des séances le beau tableau de Krüger offrant l'empereur à cheval, mais comme césarevitch, dans le beau costume d'attaman, avec le *pernatche* en main.

Le pernatche, donné par l'impératrice Élisabeth, un des insignes du pouvoir de l'attaman, est une masse d'armes à huit pans, enrichie de pierres précieuses. Un autre insigne est la *boulava*, masse d'armes aussi, mais plus simple, en forme de poire. Il y a encore la *nasséka*, bâton de commandement, à pommeau d'argent, donné par Pierre le Grand. Dans les jours de cérémonie il est porté par le général Homoutoff en sa qualité de *nakaznii attaman* ou attaman (*locum tenens*).

Depuis le règne de l'empereur Nicolas Ier, une loi de l'empire confère le titre d'attaman de tous les Cosaques de Russie au césarevitch grand-duc héritier.

Ces trois insignes, placés au-dessus des armoiries du Don, sont entourés de divers drapeaux de l'armée et forment les *regalia* avec les objets suivants : *gramota* (rescrits) des divers souverains depuis Élisabeth ; sabre de l'empereur Alexandre Ier, conservé dans une caisse en argent, de même que l'uniforme de l'empereur Nicolas et son bonnet.

Une salle est consacrée aux portraits des anciens attamans.

Le général Homoutoff a beaucoup fait pour l'embellissement de Novo-Tcherkask, qui lui doit le charmant jardin lui servant aujourd'hui de promenade. La chose n'était pas facile. Le sommet de la colline a un sol crayeux dans lequel il a fallu pratiquer des tranchées, de quatre pieds de profondeur, que l'on a remplies de

bonne terre rapportée pour y recevoir les plantes d'acacias et de tilleuls qui forment aujourd'hui de belles allées sur un développement de près de deux verstes. J'y ai vu, dressées dans des ronds-points, plusieurs de ces étranges figures en pierre, peut-être tchoudes, que l'on rencontre dans le sud de la Russie. Elles vont chaque jour se perdant. Le général a eu la bonne idée de conserver ainsi celles qu'il a pu réunir.

La terre enlevée a servi à accidenter le jardin qui est semé çà et là de monticules où des kiosques sont assis. On y a élevé des portes dont les cintres sont formés de blocs énormes d'anthracite, quelques-uns du poids de 50 à 60 pouds.

Un petit jardin botanique où l'on a réuni tout ce que l'on a pu trouver de plantes et de belles fleurs a été ajouté au grand jardin qui est l'œuvre de dix années de soins et de persévérance, sans charge aucune pour les finances de la ville; car l'architecte a été le général lui-même. Il a employé comme travailleurs les Cosaques du bataillon à pied, formé des hommes qui ne sont pas assez riches pour se fournir d'un cheval, et que l'on occupe à des travaux utiles au pays.

La société de Novo-Tcherkask doit au savoir-faire du général une institution que je n'ai garde d'oublier. Elle se rattache encore au jardin et en est, deux fois la semaine, le plus bel ornement. Il y a beaucoup de jolies femmes dans le pays du Don; la beauté, jointe à une distinction naturelle, s'y rencontre jusque chez les filles de simples Cosaques. Comment faire pour amener les jeunes personnes de la société à mettre de côté tout préjugé de différence de position et de fortune, et à se rencontrer avec des filles de Cosaques, leurs égales, par le droit de la grâce et de la jeunesse? Il y est parvenu.

Que l'on se représente au sommet de la colline et sur un des côtés du jardin un emplacement qui offre la figure de la moitié d'une ellipse prise dans sa longueur; sur la corde, au milieu, un

carré se projetant en dehors, servant, deux fois la semaine, de scène s'il y a spectacle, et de place à l'orchestre s'il y a bal; vis-à-vis, sur la courbure de l'arc, des gradins qui montent en étages; au milieu, la salle, soit du parterre pour les dames, soit du bal.

Le général m'avait recommandé de ne pas tarder après telle heure de la soirée; il voulait me servir lui-même d'introducteur.

Nous traversâmes les belles allées du jardin où la foule des promeneurs se pressait encore. La nuit était magnifique; le ciel tout constellé.

Nous arrivâmes. Je découvris au-dessous de moi, comme dans un fond, tout un espace éclairé de lanternes de couleur, disposées en guirlandes, en festons; au milieu, des dames et des cavaliers, les uns dans l'élégant uniforme de Cosaque, les autres en simple frac. De ce qui est tantôt la scène, tantôt l'orchestre, l'appel d'une contredanse se fit entendre; et, dans un instant, le plus charmant bal se forma. « Descendons, » me dit le général. En effet, ce fond brillant, cette demi-ellipse est creusée en terre comme un théâtre antique.

Il fallait trouver moyen au sommet de cette colline où le froid se fait sentir souvent, de préserver de son action et la salle de spectacle ou de bal, et l'assemblée et cet éclairage oriental. La brise passe au-dessus y versant les senteurs des acacias et des tilleuls; et l'on jouit des délices de l'air frais dans un endroit abrité comme un nid, où l'on n'a pas même oublié ceux à qui leur âge fait préférer à la danse ou à la vue du bal le plaisir silencieux d'une partie de whist; les coins de l'ellipse leur sont consacrés comme de petits cabinets.

Je jouis pleinement de la surprise. Nous nous assîmes au bas du dernier gradin où est disposé un rang de siéges pour les dames.

Autre calcul de prévoyance : les lanternes de couleur donnent

une lumière assez vive pour éclairer le bal, pas assez éclatante pour faire ressortir les détails de la toilette. « J'ai voulu, me dit le général, que les dames s'habituassent à arriver ici en simple robe d'été montante, sans prétention de toilette qui aurait fait manquer le but. »

Nous nous promenâmes dans les intervalles des contredanses, au milieu de cette gracieuse réunion où je distinguai beaucoup de jolies tailles et de têtes charmantes appartenant, je le répète, à la société de Novo-Tcherkask. J'y vis quelques jeunes dames de classe de l'Institut des Demoiselles, entre autres l'aimable Mlle R., qui a été élevée à l'Institut de Sainte-Catherine à Pétersbourg. Une fort jolie personne, venant d'arriver, avait salué gracieusement le général, qui me dit : « Tenez, voilà la fille d'un simple Cosaque. »

Le but a été complétement atteint. Cette institution, éminemment sociale, coûte, chaque année, 10 roubles aux cavaliers qui en sont membres; il y en a cent. Avec le produit de la somme, on couvre tous les frais. L'orchestre excellent, avec son répertoire varié d'airs de danses et d'ouvertures d'opéras, appartient aux régiments de Cosaques.

En hiver, le bal a lieu dans une salle construite un peu en arrière du sommet de l'ellipse, avec toutes les dépendances nécessaires.

Telle est la jolie institution à laquelle on a donné, à Novo-Tcherkask, le nom modeste de *pique-nique*.

Le pays des Cosaques du Don est une riche terre. Outre ses excellents pâturages et ses blés, il a des vignobles sur les rives du Don et du Donetz, fournissant, à part le vin mousseux dont le meilleur est celui dit de l'attaman, d'excellents vins, rouge et blanc; celui surtout dit *Zimlianskoe*, du nom de la rivière Zimlia, affluent du Don, où sont les vignobles qui le produisent. On ne le trouve en parfaite qualité que chez les riches proprié-

taires de la stanitza Zimlianskaia (le général Serguéieff, le major Kapyloff). Quand il est vieux de trente ans et bien conservé en bouteilles, c'est, au dire du lieutenant général Krechtchatitsky, un vin parfait. Nouveau, on l'achète 9 roubles le *védro* (16 bouteilles). Le commerce du vin du Don représente une valeur annuelle d'un million de roubles.

Les pêcheries du Don offrent au commerce une valeur annuelle d'un million de roubles en poisson et en caviar fourni par l'esturgeon qui remonte le fleuve depuis la mer d'Azov. On connaît toute l'excellence de ce poisson qui offre des variétés parmi lesquelles la plus délicate est la *sevriouga*.

Le *balyk* est une autre délicatesse. On nomme ainsi l'esturgeon salé. Après avoir vidé le poisson, on le coupe en deux parties que l'on met dans le sel pendant trois jours. On le suspend ensuite à l'air qui fait le reste. Le balyk ainsi préparé s'envoie au loin, se conserve longtemps, et, mangé avec un peu de vinaigre, est un hors-d'œuvre de choix.

Le commerce des blés de Taganrog et de Rostov est connu. Le Don lui fournit 500,000 tchetverts de froment qui, à raison de 6 à 9 roubles (deux limites ordinaires), représentent de 3 à 5 millions de roubles par an. Il est fâcheux que cet important commerce soit concentré entre les mains de certaines maisons grecques de Taganrog et de Rostov. Une société tend à se former pour mettre fin à ce monopole, au grand avantage de ce commerce.

N'oublions pas de mentionner une nouvelle source de richesse qui promet de devenir très-importante.

C'est sur la Grouchofka, petite rivière qui tombe dans le Touzlof, affluent de l'Aksaï, affluent lui-même du Don, que se trouvent les mines d'anthracite. On y a déjà creusé 6 verstes de galeries qui ont des puits de 35 sagènes de profondeur que l'on croit pouvoir mener jusqu'à plus de 60 sagènes : l'exploita-

tion annuelle est déjà de 4 millions de pouds, au prix de 6 copecks. On espère la conduire, dans dix ans, jusqu'à 20 ou 25 millions de pouds, au prix de 4 copecks. Ce charbon de terre, très-compacte, a 94 0/0 de carbone pur. Je tiens ces détails de M. le baron Wrangel, capitaine du Corps des mines, attaché à l'exploitation.

L'anthracite est susceptible d'un beau poli. M. de Wrangel m'en a donné un morceau taillé en œuf, que l'on prendrait pour du jaspe noir sauf le poids.

Nedvigovka, village de cinquante feux, est situé à 62 verstes de Novo-Tcherkask, sur le Mertvoï-Donetz, à gauche du chemin de Taganrog.

Des inscriptions grecques et des objets antiques que l'on y a exhumés (ils se trouvent au musée de l'Ermitage) font supposer que c'est l'emplacement de Tanaïs, colonie grecque qui recevait les vins de Rhodes et envoyait en retour à la mère-patrie les blés et les autres produits des contrées fertiles arrosées par le Tanaïs (le Don).

Je dirai ailleurs ce que l'exploration archéologique de ce lieu m'a laissé de souvenirs. Pour le moment, je ne parlerai que de l'excursion de touriste que j'y ai faite. Il fallait franchir 125 verstes, aller et retour, et séjourner assez de temps pour bien connaître la localité. Tout cela fut l'affaire d'une de ces longues et délicieuses journées d'été où, sous un beau ciel, par un temps propice, on parvient à exécuter des prodiges. Il faut pour cela des chevaux qui courent comme le vent et un de ces guides-magiciens qui aplanissent toutes les difficultés. J'eus toutes les chances pour moi. Le magicien fut le digne colonel de Cosaques, Danietzov, connaissant les moindres particularités de la contrée que je devais parcourir.

Nous franchîmes les 125 verstes en sept heures; nous en passâmes 6 à Nedvigovka. Partis avant l'aube, nous étions de

retour à neuf heures du soir, le 28 juillet, une des journées les plus belles de mon merveilleux voyage.

La route est d'abord celle du Caucase même. On la suit jusqu'à Aksaï où l'on passe le Don à la belle stanitza de ce nom. Nous la laissâmes sur notre gauche et, continuant à longer la rive droite du fleuve, nous arrivâmes à Nakhitchévan, ville fondée en 1779, par les Arméniens émigrés de Crimée; puis à Rostov, qui en est séparée par la vieille forteresse de Saint-Dimitri, dont les bastions et les courtines se dessinaient en forme de soleil rayonnant, sur la rive du fleuve qu'elle commandait. Cette forteresse, construite en 1761, avait d'abord reçu le nom de Saint-Dimitri de Rostov. Abandonnée en 1780, comme inutile, elle a laissé son nom de Rostov à la ville commerçante qui grandit tous les jours. Ses fossés subsistent encore, mais de toutes ses constructions, deux portes seules, murées, demeurent debout, formant aujourd'hui une ruine pittoresque.

C'est au-dessous de Rostov que commence le delta du Don dont le bras principal, dans l'antiquité, était probablement celui du nord qui porte aujourd'hui le nom de Mertvoï-Donetz. Ici comme ailleurs, comme en Égypte surtout, les atterrissements du fleuve ont modifié profondément son embouchure. Le bras du nord a perdu son importance avec sa profondeur qui n'est plus aujourd'hui que d'une sagène; de là son nom de Mertvoï-Donetz (petit Don mort). Le bras du sud, celui d'Azov, était au XVII[e] siècle le bras principal, comme le prouve l'existence de la forteresse d'Azov dont le siége et la prise constituent un des grands faits d'armes des premières années du règne de Pierre le Grand.

Depuis ce temps, le fleuve capricieux a encore modifié sa profondeur et aussi son cours. Un peu au-dessus d'Azov, le bras nommé Kalantcha entraîne aujourd'hui la masse principale de ses eaux, et Azov a perdu son ancienne importance.

Le delta actuel ne compte pas moins de 17 bouches, petites et grandes, s'épanouissant sur une largeur totale de plus de 24 verstes, en embrassant une foule d'îles et de lagunes.

Lors de la débâcle du fleuve, ces îles et ces lagunes offrent, d'avril en juin, une immense plaine liquide. De la grande stanitza Elisavetovskaia (d'Élisabeth), où le fleuve a alors jusqu'à 12 sagènes de profondeur, le regard découvre au loin une masse énorme d'eau courante, sur une étendue, en ligne droite, de près de 15 verstes, du bras du sud au bras du nord. On peut alors aller en bateau de la stanitza et même d'Azov jusqu'à Nedvigovka. Cette masse liquide est le produit de la fonte des neiges du vaste système du Don et de ses affluents.

Le colonel me racontait que ce spectacle est grandiose et qu'avant cette époque de l'année qui voit renaître les communications pluviales et leur activité, les pêcheries de l'embouchure du Don sont le théâtre d'une autre activité joyeuse, celle de la pêche de la belouga, de la sevriouga et de toutes les autres variétés de l'esturgeon ; source abondante de richesse pour les habitants.

Nous saisissions au passage tous les détails de la vie du pays ; nous rencontrions souvent des arbas conduits par des Tartares couverts de leur grand bonnet d'agneau, voiturant dans la steppe toute espèce de denrées, quelquefois des blocs énormes d'anthracite du poids de 10 à 15 pouds.

Ce voyage à l'air libre était plein de charmes. Le colonel y mêlait des récits des mœurs des Cosaques. Il me donnait des détails intéressants sur ces enfants du Don qui, des bouches du Danube aux derniers confins du Caucase au sud, forment les cordons de sentinelles aux frontières de l'empire, et qui, en temps de guerre, fournissent à ses armées des éclaireurs incomparables, comme l'a dit Napoléon.

Né dans la steppe, le Cosaque apprend tout jeune à s'y guider,

lorsqu'il va à la recherche des chevaux qui y vivent à la belle étoile. Il a l'instinct des plaines sans fin et de leur langage; le moindre accident lui suffit pour s'y guider. La nuit, s'il fait sombre au ciel, il interroge le sol où une pierre, qui plus humide d'un côté que de l'autre, lui indique le nord. Si le ciel est constellé, il le regarde pour y lire comme les peuples pasteurs d'autrefois. L'étoile polaire, la Grande Ourse, les accidents de la Voie lactée, la belle Vénus, dont ils prononcent le nom *Venere*, à la manière italienne, le brillant Jupiter, sont connus des Cosaques. Ils avancent ainsi, sans se tromper, dans des contrées qu'ils n'ont jamais vues où, répandus en éclaireurs, si l'on est près de l'ennemi, ils ont tout un langage de signaux pour s'avertir. Une amorce brûlée, l'étincelle du briquet, le froissement des étriers, répétés un certain nombre de fois, sont des mots. Merveilleusement secondés par l'instinct de leurs petits mais infatigables chevaux, ils se tirent de toutes les situations, même les plus critiques.

Le cheval cosaque, né et élevé dans la steppe où il cherche en hiver sa nourriture sous la neige qu'il fouille de son sabot, est le compagnon inséparable de son maître. Il l'aime, il le comprend, il en est soigné et reconnaissant, et le reconnaît à la voix. Dans sa vie aventureuse, son maître n'a pas toujours à lui donner une bonne provende, mais alors il partage avec lui le morceau de pain qu'il se procure. Il lui dit : « Tiens, prends; » le cheval intelligent tourne la tête vers celui qui fait son repas sans quitter la selle, et saisit le morceau qu'il lui tend. Si, par suite d'une circonstance quelconque, il ne l'a pas vu de quelque temps, il vient à sa rencontre, le regarde en face et fait entendre un hennissement joyeux et prolongé qui est le langage expressif du sentiment qu'il éprouve. Il semble qu'il rit de plaisir. — Après une longue campagne, après des années d'absence, lorsqu'il revient avec son maître à la stanitza, la femme et les enfants du Cosaque entourent le bon

cheval, le caressent et lui baisent les genoux pour le remercier de l'avoir ramené sain et sauf. Le Cosaque aussi ne se sépare jamais de sa monture qui lui sert quelquefois vingt ans. Le général de Cosaques Baklanof, un des brillants chefs actuels au Caucase, s'est servi pendant vingt-trois ans du même cheval et l'a gardé encore deux ans, comme un pensionnaire invalide, mais bien choyé.

Le colonel me raconta des traits significatifs de l'instinct de ces chevaux. L'un, séparé de son maître par quelque aventure, disparut. Celui-ci, alors sur les bords du Danube, écrivit à sa mère pour lui annoncer cette perte. La mère lui répondit que le cheval était revenu à la stanitza Aksaï depuis *quelques semaines*. Comment l'intelligent animal parvint-il à franchir les rivières sur cette énorme distance? On ne peut que le supposer.

Un Cosaque du Don avait passé au Caucase où il fit partie d'un poste avancé. Ce Cosaque se distingua plusieurs fois non-seulement par sa bravoure, mais en donnant le premier l'alarme. Il reçut la croix de Saint-George et finit par dire que la surveillance merveilleuse dont on le louait était due à son cheval. La nuit, l'animal veillait; il flairait l'ennemi et, avant que l'on entendît le moindre bruit, il frappait du pied plusieurs fois contre une planche, avertissant ainsi son maître, sans s'être trompé une seule fois.

A Nedvigovka je trouvai un trait de mœurs antiques, comme le lieu même qui est vraisemblablement, ainsi que je l'ai dit, l'emplacement de Tanaïs. La maîtresse de la maison où je m'arrêtai, était une bonne vieille, aux traits réguliers et placides; on aurait dit une matrone grecque, entourée de ses servantes qui travaillaient autour d'elle, comme ces suivantes dont nous parle l'*Odyssée,* et dont Flaxman a si admirablement esquissé les figures. Elle ne leur donnait aucuns gages, mais elle pourvoyait à tous leurs besoins, et les traitait comme étant de sa famille.

L'une de ces servantes se nommait Agraphea, nom grec; elle était mariée. Son unique enfant, un garçon de six ans, se nommait Arkip, nom grec aussi. La jeune femme, à peine âgée de vingt-trois ans, était d'une beauté remarquable; elle avait de grands yeux bleus d'une douceur infinie. Sur les ordres de sa maîtresse, elle se mit à vaquer aux préparatifs du repas de l'hospitalité. Nous étions assis sous une véranda avec le colonel, et tout en jouissant de la beauté du jour, nous nous étions régalés de salyk et de notre bon vin du Don. Lorsque Agraphea mit sur la table un mets de poule et de riz, assaisonné de feuilles de laurier et d'une foule d'autres ingrédients odorants, nous étions rassasiés. La maîtresse nous regardait doucement et paraissait peinée de notre indifférence. Nous goûtâmes au mets succulent, et finîmes par le manger tout entier, au grand contentement de la bonne vieille qui, silencieuse, veillait à tout. En attendant, j'avais fait connaissance avec tous les détails de ce petit coin du monde antique dont les mœurs étaient aussi d'une simplicité antique. Le mari de la belle Agraphea était venu. Je fus surpris d'abord de sa laideur, et me demandai comment elle avait pu épouser ce magot; mais je cessai de m'en étonner quand je me fus convaincu que sous cette laide enveloppe se cachaient un bon cœur et une intelligence remarquable. J'avais besoin de renseignements que j'indiquai. Ce magot m'écouta avec une grande attention; puis, m'ayant compris, il se mit en marche à grands pas, comme un vaillant chien que l'on a mis sur la piste. Il revint au bout d'une heure, ayant recueilli tout ce que je voulais.

Pendant ce temps, j'avais fait connaissance avec l'enfant d'Agraphea. Il n'avait évidemment jamais vu d'étranger. Ses traits, d'une beauté remarquable, exprimaient toute sa timidité. Pour l'encourager, je lui pris doucement la main et j'y plaçai quelques pièces de monnaie toutes neuves. A la vue de ces bijoux, l'enfant leva ses grands yeux qui me parurent le

reflet de ceux de sa mère dont les regards, humides et ardents, étaient fixés sur lui. Par un mouvement spontané, tout plein de grâce, il se rejeta vers elle pour lui montrer ce qu'il avait dans la main.

Le moment du départ était venu. Comment faire pour remercier d'une hospitalité qui ne pouvait se payer avec de l'argent? J'y parvins, je crois, et je m'éloignai tout heureux des quelques heures que j'avais passées dans ce petit coin du monde ancien qui a conservé la belle simplicité des mœurs antiques.

Les maisons de Nedvigovka et toutes celles des environs sont couvertes de roseaux. On les coupe aux embouchures du Don. Ces roseaux, imprégnés du sel de la mer, constituent des toitures supérieures à celles en fer, car elles durent trente ans.

En Russie, même dans le sud, l'été est l'épanouissement de toutes ces habitations si bien closes pendant l'hiver; elles ouvrent alors toutes leurs portes, toutes leurs fenêtres. La population est avide d'air et de lumière. On la voit sur le devant des maisons jouissant à l'ombre de la chaleur du soleil, dont elle ne sait pas autrement combattre l'ardeur. Les hommes ont jeté la fourrure pour ne garder qu'un simple vêtement de toile. Les femmes s'épanouissent en robe d'été au milieu des fleurs dont elles garnissent leurs fenêtres. Fleurs elles-mêmes, elles y montrent leurs têtes gracieuses. On a hâte de jouir de la belle saison, toujours courte dans des contrées dont le climat *excessif*, suivant la juste expression de Humboldt, vous fait passer d'un froid extrême à une extrême chaleur.

Nous dévorâmes l'espace en revenant par une de ces soirées qui sont la splendeur de Dieu au ciel et sur la terre.

A neuf heures j'étais de retour à Novo-Tcherkask. Je devais partir au point du jour. L'attaman, absent, était à la noce d'un de ses officiers. Comment faire pour lui exprimer une reconnaissance que je ne pouvais lui témoigner que de vive voix? Il y a

des moments dans la vie où rien ne vous arrête. J'étais assez présentable pour paraître à une noce. Je n'y étais pas invité; mais dans ce pays de l'hospitalité, je fus introduit bientôt par l'attaman, et j'assistai au début de la fête, dont les plus charmants ornements étaient quelques jeunes femmes, une sœur de la mariée surtout, et puis la belle madame L..., dont la tête grecque attirait tous les regards.

Le marié, assisté de son maréchal de la noce, paré d'un énorme bouquet, et de ses cavaliers d'honneur dans leur élégant costume cosaque, était allé inviter ses propres parents et sa famille à venir honorer de leur présence la ıête qui se célébrait dans la maison de la mariée. Ainsi le veut l'étiquette rigoureuse du pays. Les parents du marié et leurs amis attendent qu'on vienne les chercher en cérémonie. Ils arrivèrent. L'assemblée devint aussi nombreuse que brillante. La fête devait se prolonger bien avant dans la nuit. Le bal, puis le souper. Comment s'y prendre quand on doit partir au point du jour et faire jusque-là ses préparatifs? L'attaman me vint en aide. Nous avions été, comme tout le monde, au-devant des parents. « Maintenant que notre devoir est rempli, allons, me dit-il, nous serons les gens sérieux. »

Au milieu d'une nuit tout étoilée, le bon attaman me reconduisit à l'hôtel, d'où, quelques heures après, je m'élançai sur la vraie route du Caucase, car c'est au Don que finit l'Europe et que commence l'Asie.

Est-ce bien l'Europe? est-ce bien l'Asie? Sur cette limite fameuse, franchie par tant de peuples divers, règne comme le mutisme du mystère. Le fleuve immense y coule silencieux. C'est bien cependant une profonde ligne de démarcation.

Je me rappelai le saisissement qui s'empara de moi lorsque, pour la première fois, par une chaude journée de juin, je me trouvai à la ferme de Nogaraïski, à trois lieues au-dessus de Kovno sur le Niémen (« le Muet, » allusion à son cours sans

bruit, sur un fond de vase), à l'endroit même où, du haut d'un tertre, Napoléon contempla son immense armée, parvenue au fleuve qu'elle allait franchir.

A la stanitza Aksaï je passai le Don sur un pont de bateaux. Sa profondeur y est de 7 sagènes. Au delà commence la magnifique digue, de 15 verstes de longueur, que feu l'empereur y a fait élever pour mettre le pays à l'abri des inondations du fleuve lorsqu'il déborde au loin, sur sa rive gauche, au printemps. Cette digue, qui s'appelle Olginskaia, porte un nom qui était cher au cœur paternel de l'empereur.

Me voilà bien sur la terre du Caucase. Si j'avais pu douter que je quittais la Russie d'Europe, le Cosaque qui vint gravement me demander mon passe-port m'aurait rappelé que j'étais parvenu à la frontière de la Russie d'Asie.

Je parcourus avec un extrême rapidité la distance qui me séparait de Stavropol.

Stavropol (45° de latitude), chef-lieu de la province du Caucase (Oblast Kavkazskaia), est à 340 verstes de Novo-Tcherkask, à 200 environ de Piatigorsk. C'est une ville de 18,000 âmes, située sur un plateau formant le milieu de trois versants : celui des eaux qui s'écoulent au nord dans le Manytch, affluent du Don; celui des eaux qui vont rejoindre le Kouban; celui des eaux qui tombent dans la Kouma. Ce plateau a comme une arête qui se prolonge au sud jusque vers le pied de l'Elbrouz, en partageant les eaux qui se versent dans ces deux derniers fleuves, appartenant le premier à la mer Noire, le second à la Caspienne, quoiqu'il meure épuisé dans les sables avant d'y arriver.

Les géologues ont cherché à démontrer que ces deux mers étaient jointes avant que les révolutions volcaniques eussent soulevé le sol qui les sépare au nord de la chaîne du Caucase.

On découvre de Stavropol toute cette chaîne, que l'on aperçoit encore mieux de Nikolaevska sur le Kouban.

On peut traverser toute la Russie d'Europe, avec la plus parfaite sécurité, le jour, la nuit.

A Stavropol commence la ligne des postes fortifiés qui constitue le système militaire le mieux organisé dans une contrée qu'il faut surveiller sans cesse, le jour comme la nuit.

A 5 verstes de la ville je trouvai le premier de ces postes. Ils sont échelonnés dans la steppe de 10 en 10 verstes, quelquefois moins, quelquefois plus, dans toutes les localités favorables. Il y a des postes de 10 hommes, de 15 hommes, de 20 hommes, toujours commandés par un *ouradnik* (sous-officier). Plusieurs de ces postes offrent un aspect des plus pittoresques. Ordinairement c'est une enceinte carrée, fermée d'un mur en terre ou en pierre, blanchi à la chaux, percé de meurtrières, flanqué de deux saillies, comme de petits bastions dont le feu défile l'enceinte du poste. Au-dessus de la porte s'élève la *vouicheka,* petite plate-forme posée sur des poteaux, espèce de belvéder aérien où veille constamment la sentinelle dont la vue perçante, embrassant un horizon de 10 verstes, découvre et signale dans la steppe le moindre mouvement suspect.

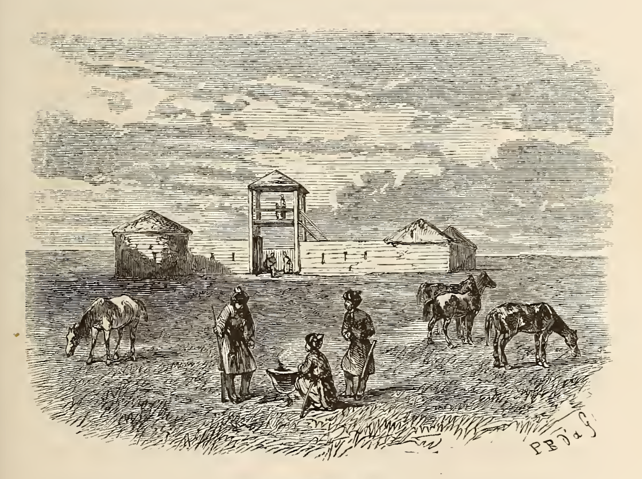
Sur un des côtés de l'intérieur règnent le corps de garde et la petite caserne avec son magasin. Sur le côté opposé sont les écuries où, en un tour de main, les chevaux sont sellés et bridés.

Ces postes sont occupés par les Cosaques de la ligne du Caucase. Chacun d'eux est armé de son *chacheka* (sabre des montagnards) et de son poignard qui ne le quittent jamais, suspendus, celui-là à une mince bride en cuir, celui-ci à la ceinture où pendent la petite boîte à graisse, pour le service du fusil rayé, et l'*otvertka,* ingénieux tournevis, offrant la combinaison d'une poignée à jour pour démonter et nettoyer toutes les pièces de l'arme. Chacun d'eux est muni de 42 cartouches.

Le poste est organisé de manière à suffire à sa défense pendant

quelques heures, n'importe le nombre des ennemis, jusqu'à ce que les postes voisins, avertis par la fusillade, aient le temps d'arriver, en appelant au besoin le renfort de la stanitza la plus rapprochée.

Je décrirai plus tard tout l'équipement de ces Cosaques qui est, à s'y méprendre à la première vue, celui des montagnards qu'ils sont appelés à combattre.



Poste de Cosaques près Kalinovsk.

Je m'arrêtai plusieurs fois pour visiter ces postes, celui surtout près de Kalinovsk, à 100 verstes de Stavropol. J'y vis ces braves Cosaques réunis par le beau temps au pied de la *vouicheka* où ils préparaient, en plein air, leur soupe d'œufs frais et de sel. C'était le 31 juillet, veille du carême d'août. Je m'assis à leur foyer. Je goûtai à ce mets d'anachorète et m'entretins longtemps avec eux. Leurs récits des accidents de la steppe et de la vie

qu'ils y mènent étaient pour moi comme un avant-goût de tout ce que je devais rencontrer dans cette contrée du Caucase, où tout est merveilleux pour le voyageur qui vient d'Europe.

Je venais de quitter ce poste. La soirée était magnifique ; le soleil descendait à l'horizon dans un ciel d'azur et d'or.

J'aperçus tout à coup comme un nuage de poussière qui s'avançait avec rapidité. D'où venait ce nuage et quelle force le poussait ? Pas un souffle d'air ne se faisait sentir. Je vis comme des feuilles chatoyantes, de couleur verte et jaune, qui s'abattaient autour de moi, se relevaient et s'abattaient de nouveau, toujours en s'avançant. Plusieurs tombèrent dans mon tarantasse. Les chevaux continuaient leur allure de grand trot, sans se soucier autrement du phénomène, qu'en secouant un peu les oreilles. Ces flocons chatoyants, serrés comme ceux d'un tourbillon de neige, se succédant, s'abattant, se culbutant, étaient — des sauterelles.

J'eus l'idée de tirer ma montre et de regarder l'heure. Nous mîmes deux minutes à traverser ce nuage ; puis nous en sortîmes brusquement. Il avait 200 sagènes de largeur ; le calcul était simple. Quant à la longueur du banc, je m'arrêtai pour tâcher de l'apprécier. Debout dans mon tarantasse, je regardai avec attention. Rasant toujours le sol, le nuage, qui se dessinait d'une manière nette et sèche dans l'azur du ciel, sur la ligne de la steppe, m'y parut s'étendre sur une longueur de 2 verstes, sur une hauteur de 20 sagènes. Un calcul de mathématicien aurait pu trouver peut-être les milliards de ces petits êtres volants, moins longs que le petit doigt, dont se composait le banc. Ce fléau, qui désole souvent le sud de la Russie, venait, comme toujours, de l'orient et allait à l'occident. Son nom russe *sarantcha* provient-il du nom arabe *djérâd* ou de son diminutif persan *djérâdtchè ?*

Les Cosaques, amis du merveilleux, prétendent que sur les

ailes de l'insecte malfaisant il y a, comme tracés, de maudits caractères orientaux.

Le 1er août, après une belle nuit, je découvre, au point du jour, l'horizon.

Quelles sont ces pyramides bleues qui s'y dressent brusquement du fond de la steppe verdoyante ?

C'est le Béchetau (les cinq montagnes), nom fameux dans les les annales tatares.

Au pied de ces pyramides merveilleuses est Piatigorsk.



TYP. J. CLAYE.

LE PROVAL A PIATIGORSK

LETTRE DEUXIÈME

Les eaux minérales du Caucase. — Le Béchetau. — Piatigorsk et ses environs. L'hospitalité chez un prince abaze.

Je congédiai mon escorte, à quelques verstes de l'endroit d'où je découvris Piatigorsk et le Podkoumok, serpentant dans la steppe, entre la stanitza Goretchévodskaia qui est sur la rive droite de ce petit fleuve, et la slobodka Goretchévodskoie Nacélénié située sur la rive gauche, et qui est proprement le faubourg de Piatigorsk.

Cette ville est assise dans un joli vallon qui s'appuie, du côté du nord, au mont Machouka dont il forme comme les deux premiers gradins. Elle ne se composait, il y a quarante ans, que de quelques cabanes, asiles insuffisants pour les malades qui fréquentaient déjà les eaux.

Piatigorsk est l'équivalent en russe du mot tatare Béchetau « les cinq montagnes » désignant le mont célèbre qui se compose de cinq pyramides naturelles disposées mystérieusement, de manière à n'offrir jamais à la vue qu'une majestueuse pyramide centrale, aux arêtes vives, flanquée de deux moindres pyramides, aux arêtes tourmentées.

Devenu ville de district à la place de Georgievsk, de jour en jour plus abandonné, Piatigorsk compte déjà près de 6,000 âmes. Le nombre de ses habitants diminue en hiver; car

beaucoup d'entre eux ont leur existence en été attachée au service de ses eaux célèbres, désignées avec les sources de Geleznovodsk, d'Essentouky et de Kislovodsk, sous le nom général d'*Eaux minérales du Caucase*, formant une administration spéciale, à la tête de làquelle est aujourd'hui le général baron d'Ungern Sternberg.

De savants voyageurs: Guldenstaedt, Pallas, Klaproth, Dubois de Montpéreux, ont parlé de ces eaux. Des médecins et des chimistes distingués les ont décrites: le docteur Konradi, en 1830; le docteur Nieloubine, chimiste, en 1826-1827; le docteur Savinko, en 1832; le docteur Normann, en 1843-1844; le docteur Groum, de Saint-Pétersbourg, qui a publié un livre sur toutes les eaux minérales de la Russie; le docteur Drozdoff, de l'hôpital de Piatigorsk, etc. Leurs ouvrages sont connus du monde savant. Avant eux le docteur Haas avait écrit sur le même sujet un fort bon livre, devenu fort rare; la presque totalité de l'édition ayant péri, à ce que l'on prétend, dans l'incendie de Moscou, au moment où elle venait de paraître.

D'autres savants, comme l'académicien Fritsch et le professeur Zinine, ont fait connaître leurs recherches sur l'analyse de ces eaux; mais dans les dernières années tant de faits ont été constatés aux bains de Piatigorsk, de Geleznovodsk et de Kislovodsk, qu'une description plus complète de ces sources célèbres est devenue nécessaire, en vue surtout de ce qui reste à y faire, pour que l'on en tire tout le parti possible. La Société de géographie russe en a compris l'importance, en fondant un prix qu'elle accordera au meilleur ouvrage qui sera publié sur cette matière.

Je ne saurais revendiquer la moindre prétention à une description quelconque de cette nature; mais les gens du monde qui ne lisent pas les livres savants, me sauront peut-être quelque gré d'avoir consigné dans la lettre d'un touriste de bonne foi quelques renseignements que j'ai surtout recueillis d'un habile

médecin de Piatigorsk (le docteur Carger), à qui j'ai fort conseillé de faire paraître simultanément, en russe, en français et en allemand, un ouvrage sur un sujet aussi important.

Les eaux de Piatigorsk ont tout d'abord sur les eaux minérales de l'Allemagne et de la France un avantage que l'on chercherait vainement ailleurs, — celui de la proximité. C'est, en effet, dans un rayon de 40 verstes au plus que jaillissent les eaux de Piatigorsk même, de Geleznovodsk, de Kislovodsk, d'Essentouky, de Koumogorsky et la *Source amère* (Gorkü Istotchnik, — elle n'a pas d'autre nom), située à 6 verstes du Podkoumok, à moitié chemin entre la station d'Alexandrie et Piatigorsk.

Que l'état du malade nécessite l'emploi d'une autre source que celle primitivement indiquée, ou qu'il soit appelé à essayer successivement de plusieurs de ces sources, le déplacement ne demande que quelques heures de chemin. Il est reconnu que dans beaucoup de cas, après avoir débuté par Piatigorsk ou Geleznovodsk, il faut achever sa cure à Kislovodsk, dont la source vivifiante, mais trop énergique quelquefois, demande au préalable l'action des premières, situées dans une contrée moins élevée et où l'air est moins vif.

Le médecin de Piatigorsk, au fait de l'action successive de ces eaux, peut y suivre le malade dont il a entrepris la cure. Après l'avoir soigné à Piatigorsk ou à Geleznovodsk, il va le visiter deux ou trois fois par semaine à Kislovodsk, et le dernier, sans recourir à un autre Esculape, chose souvent chanceuse, est, sous tous les rapports, dans une situation plus rassurante, et, je crois, plus logique.

La source la plus anciennement connue à Piatigorsk est celle que l'on appela Alexandrovskü, en l'honneur de l'empereur Alexandre Ier. Sulfureuse-alcaline, de 36° à 37° de température, elle tarit subitement en 1853, pour reparaître moins abondante en 1854, un peu plus bas que son ancienne issue. Elle alimentait le

bain de Yermoloff et le bain Nikolaevsky, mais en quantité insuffisante ; aujourd'hui ce dernier bain est entretenu en abondance par une source nouvelle qui a jailli subitement, en avril 1858, dans le bassin de l'eau froide. Dans cette source le gaz hydrogène-sulfureux et le gaz carbonique sont combinés de la manière la plus salutaire.

La source d'Élisabeth (ainsi nommée en l'honneur de l'épouse de l'empereur Alexandre Ier), dite aussi *Kislo-Serni* (acide sulfureuse), est consacrée à l'usage interne.

Après la disparition de la source Alexandrovskü, une source sulfureuse alcaline qui existait déjà près du théâtre, est devenue plus abondante et plus chaude, 32° au lieu de 28°. On l'emploie, avec beaucoup de succès, dans les maladies du foie et de la rate qui sont souvent le résultat des fièvres intermittentes, endémiques au Caucase.

La source Alexandre-Nikolaevsky, hydrogène-sulfureuse, de 36° de température, très-abondante, alimente les bains de ce nom. On l'appelait autrefois *Kalmitzkü* ou des Koumouks qui recherchent beaucoup cette source et fréquentent Piatigorsk chaque année.

Deux belles galeries couvertes, dites Elisavetzky et Mikaïlovsky, servent aux buveurs. Situées, l'une au-dessous de l'autre, au haut du vallon de Piatigorsk, on y jouit d'une vue charmante. Le regard plane sur la ville et sur le Podkoumok qui serpente au loin ; on a derrière soi, au nord, la croupe pierreuse mais gazonnée du Machouka, dont les pentes ont été taillées en zigzag pour la commodité des promeneurs qui sont astreints, après la quantité d'eau bue, bon gré, mal gré, à marcher au grand air, pour en aider l'effet. On a la ressource plus immédiate, dans l'intervalle des verres d'eau, de jolis sentiers tracés dans des taillis de jeunes chênes sur les pentes du vallon ; et, au loin, vers le midi, si le temps est serein, on a la perspective imposante de la

chaîne du Caucase occidental sur laquelle se dresse, à 80 verstes de distance en ligne droite, la double cime de l'Elbrouz dont nous parlerons plus loin.

Toutes les sources minérales de Piatigorsk ne diffèrent entre elles que par le degré de leur température plus ou moins haute, et par la quantité plus ou moins grande du gaz carbonique qui s'y trouve combiné.

Elles sont salutaires en général pour toutes les maladies qui proviennent de l'âcreté du sang, pour les rhumatismes, les maladies arthritiques, les indurations des intestins et des glandes, les plénitudes sanguines du bas ventre, les hémorrhoïdes. Elles sont essentiellement bonnes pour les cachexies, pour les paralysies qui dérivent de l'action du froid, pour les catarrhes chroniques et les maladies de poitrine au premier degré. Elles accélèrent l'exfoliation des os déjà affectés; sont salutaires, par conséquent, pour la guérison des blessures qui offrent ce caractère; mais elles ont l'inconvénient d'accélérer la destruction des dents déjà attaquées.

Geleznovodsk, situé à 17 verstes au nord-ouest de Piatigorsk, a des eaux ferrugineuses-alcalines dont la température varie de 12° à 32°. Les plus chaudes sont les plus faibles en fer, mais les plus abondantes en alcali. Leur usage est interne et externe. Elles sont excellentes dans les maladies qui proviennent de l'affaiblissement des forces, quand il s'y joint une surexcitation nerveuse. Ainsi dans les maladies qui affectent les femmes, dans les maladies hystériques, les irritations spinales, dans de certaines maladies chroniques, dans beaucoup de cas de paralysie et, en général, dans plusieurs maladies nerveuses dont la cause est souvent inconnue, elles sont très-salutaires. Il en est de même pour les deux sexes dans la faiblesse qui provient de l'abus des plaisirs de l'hymen.

Kislovodsk, à 38 verstes au sud-ouest de Piatigorsk, a des eaux

ferrugineuses carboniques. Leur usage est interne et externe. La source fameuse et énergique du Narzan (*Nar-Zana* en tcherkesse, « boisson des Géants ou des Esprits, — Esprit des héros ») d'une abondance immense (les baignoires y sont des étangs sans cesse renouvelés), n'a qu'une température de 11° à 12° que l'on supporte plus facilement, grâce à la quantité de gaz carbonique que cette eau contient.

Les maladies contre lesquelles cette source est souveraine sont les mêmes pour lesquelles on envoie les malades à Geleznovodsk ; mais il y a des contre-indications dans l'emploi du Narzan, comme la surexcitation nerveuse, les hémorrhagies (qu'il augmente). L'effet de cette fontaine de Jouvence est de fortifier et d'exciter. Beaucoup de malades ne pouvant supporter son action, par suite des congestions à la tête que son énergie cause, emploient son eau mêlée au petit-lait de chèvre qui est de deux espèces, le doux et l'aigre. Le premier s'obtient avec du lait tout frais, le second avec du lait qui a déjà un peu fermenté ; tous deux se préparent avec l'estomac de chevreau.

Il y a à Kislovodsk une source d'eau douce dont la température n'est que de 9°. On en fait usage dans de certains cas ; et l'on a pour cela construit un bassin où l'on se plonge.

Essentouky, près de la stanitza de ce nom, entre Piatigorsk et Kislovodsk, à 22 verstes de ce dernier bain, a des eaux alcalines disposées en trois groupes de sources. Eaux alcalines-salines, température 16° ; eaux alcalines-sulfureuses, température 9° ; eaux presque purement alcalines, 15° à 16°. Elles sont un peu plus froides ou un peu plus chaudes, suivant la température de l'atmosphère.

Leur action, interne et externe, est salutaire dans les maladies suivantes : indurations scrofuleuses ou autres des glandes ; ulcères scrofuleux ; catarrhes de la poitrine et de la vessie ; calculs urinaires, exanthèmes.

Koumogorsky, source très-abondante, connue depuis vingt-cinq ans déjà, qui jaillit dans la steppe, à 35 verstes au nord-est de Piatigorsk, dans le voisinage un peu dangereux des Tartares Nogaïtzi.

Eau alcalino-sulfureuse, température 23°. Il y a un plan de l'architecte Bernadazzi pour y construire un bain; mais tout est encore à créer.

Le Gorkü Istotchnik, la Source amère, dont nous avons déjà dit quelques mots, est utilisée comme purgatif. On la trouve dans les pharmacies de Piatigorsk.

En 1857, les malades à Piatigorsk se sont élevés au nombre de 700 dont 400 venus des contrées du Caucase.

Deux architectes, l'un Italien, Bernadazzi, mort depuis longtemps, y a construit de beaux bâtiments: les bains Alexandre Nikolaevsky; l'hôtel pour les voyageurs avec son restaurant; la maison pour les officiers pauvres logés gratuitement; la maison que le comte Orloff-Denissov avait consacrée aux officiers de Cosaques du Don, que la direction actuelle a achevée et organisée. Il a dessiné le boulevard et il a construit à Kislovodsk le parc et le restaurant.

Le second architecte, Upton, Anglais né en Russie, employé par le prince Vorontzov, a construit les bains et la galerie Elisavetzky, celle dite Mikaïlovsky; les galeries des baigneurs à Kislovodsk, Geleznovodsk et Essentouky.

Que dire de la vie que l'on mène à Piatigorsk et dans les autres bains ses voisins? C'est, quant au régime et à l'ennui qui s'attache à la triste condition d'un baigneur, la vie que l'on mène partout dans les bains d'Europe. Si vous avez la sagesse ou la prudence à laquelle un malade (*patient,* comme disent les Allemands) doit se résigner, il faut, aussitôt arrivé, vous condamner, de bonne grâce, à toutes les privations que le médecin vous impose; accepter bien vite la soupe innocente, le rôti et la compote *clas-*

sique de fruits qui doivent constituer uniquement votre dîner ; ne point boire de vin, du café pas davantage, ce dont on se console facilement par l'usage du thé qui n'est point défendu, excepté à Geleznovodsk où il est prohibé.

Si vous venez d'Europe pour la première fois, vous aurez, comme une compensation très-grande, la vue de cette contrée célèbre qu'on appelle le Caucase ; vous aurez, après avoir traversé les steppes et au milieu des steppes où vous vous trouvez encore, des sites qui ne l'emportent pas en beauté sur ceux de la Suisse ou des Pyrénées, mais qui ont pour horizon cette ceinture mythologique du Caucase. Placé à moins de 400 verstes de Tiflis, à portée du Kouban et du Térek, à proximité des stanitzas de leurs Cosaques héroïques toujours, sur le qui-vive, toujours prêts au combat, vous aurez devant vous le défilé merveilleux qui, comme une tranchée immense, coupe la grande chaîne du Caucase. — S'il ne vous est pas donné d'aller plus loin que Piatigorsk, vous aurez eu à votre horizon, pendant quelques semaines, le géant du Caucase occidental, l'Elbrouz qui dresse sa double tête à 18,500 pieds au-dessus de la mer Noire ; vous l'aurez vu se dorer au soleil levant et au soleil couchant ; vous l'aurez approché à Bermamout, de manière à l'avoir, comme sous la main, à 40 verstes devant vous ; — vous aurez habité une contrée encore mystérieuse, où l'air est de la plus grande pureté ; et si vous choisissez, comme je l'ai fait, une maison un peu isolée, à mi-côte sur le penchant du vallon qui est dominé par le Machouka, vous pourrez même entrevoir cet horizon sans quitter votre fenêtre, cachée comme la mienne derrière les acacias.

Quand on écrit consciencieusement, il faut tout dire ; après avoir signalé les faits, il faut indiquer les lacunes.

Les bâtiments où se trouvent les bains sont en général en mauvais état, à l'exception des galeries Elisavetzky et Mikaïlovsky et des bains Nikolaevsky et d'Élisabeth, constructions récentes

qui ne laissent rien à désirer. Dans les premiers, les cuves sont au nombre de seize. Quatorze de ces cuves sont disposées le long de l'axe d'une galerie centrale qui s'ouvre sur vingt-huit cabinets, quatorze à droite, quatorze à gauche, éclairés par des fenêtres. Dans chacun de ces cabinets se trouve un divan où le malade peut se reposer après le bain. Le cabinet où est la cuve, éclairé par le haut au moyen d'une lanterne vitrée, munie d'un ventilateur, a de chaque côté une porte qui s'ouvre sur chacun des cabinets de repos. Ceux-ci communiquent avec une galerie extérieure. L'homme du bain, après y avoir installé son patient, peut passer à un autre malade, qui, arrivant par la galerie opposée, vient à son tour occuper la cuve que l'homme a eu le temps de nettoyer et de remplir derechef au moyen de deux énormes robinets qui versent à volonté l'eau minérale chaude ou refroidie, dont il règle la température par le degré prescrit au moyen de son thermomètre.

Chaque cuve (elles sont en pierre calcaire; le directeur des eaux songe à les remplacer par des cuves en faïence) peut servir trois ou quatre fois en deux heures; et, par conséquent, à partir de 6 heures du matin à midi, et de 3 à 7 heures du soir, le bain Nikolaevsky peut admettre 200 malades des deux sexes dans la journée.

Chaque cuve a son homme de service. Ce sont tous des soldats de l'armée du Caucase que leurs blessures ont empêchés de rester au régiment pour y accomplir leurs années militaires, qu'ils viennent achever à Piatigorsk et dans les autres bains environnants. Ils sont casernés, forment une compagnie, reçoivent le *payok* (ration) et la paye de soldat, et sont choisis naturellement parmi ceux qui se recommandent par leur intelligence et leur bonne conduite. La générosité des baigneurs ajoute quelques gratifications à leur modeste traitement. Les bains des dames sont desservis par des personnes de leur sexe, qui sont souvent des femmes de soldats, auxquelles l'administration accorde un traitement de 5 roubles par mois.

L'homme qui m'a servi, Nicanor Sicholzky, du régiment d'Apchéron, n'avait fait que deux ans de service. Une balle, reçue de haut en bas d'un Tcheschense embusqué, lui avait traversé la plante du pied. Modeste comme une jeune fille, blond, intelligent, j'aimais à l'entendre me raconter de sa voix douce les choses qu'il avait vues au Daghestan.

Les bains de Yermoloff, de Sabanaief, de Rosen, rappelant les noms de ces anciens chefs du Caucase, de Varvazieff, nom d'un marchand qui fut un des premiers clients de Piatigorsk, et celui d'Alexandre Nikolaevsky, sont des constructions en bois datant de 1828, 1833, 1838, et qui se sont dégradées. Elles ne contiennent ensemble que 24 cuves. Tous ces bâtiments sont à reconstruire, car ils sont élevés sur des lieux où jaillissent les sources les plus chaudes, qui ont le plus d'action dans un grand nombre de maladies et qui sont les plus fréquentées.

Il n'y a pas encore à Piatigorsk de bâtiments disposés pour des douches (à l'exception de quatre appareils de douche en pluie au bain Nikolaevsky), pour des bains de vapeur gradués, si utiles dans de certains cas, et auxquels ces riches sources minérales s'adapteraient si bien.

L'administration actuelle songe sérieusement à remplir ces lacunes. Il ne faut pas oublier qu'ici on ne date guère que de 1830, et que, à côté de ce qui s'est fait dans les eaux thermales de l'Europe, on a marché à pas de géant.

Parmi les mesures que l'administration prend pour améliorer l'état des bains de Piatigorsk, il faut citer, comme moyen de prévoyance, la recherche de nouvelles sources. Il semble que les anciennes tendent à diminuer, sinon à disparaître. Le docteur Carger croit que la cause peut en être attribuée à la diminution sensible de la profondeur du Podkoumok, dont la pression moindre sur les sources minérales voisines peut contribuer à en faire baisser le niveau ancien. Il a remarqué que lors des crues de

cette rivière l'eau minérale est plus abondante. Pareil phénomène a été observé à Ems, en Allemagne, où, lors d'une grande crue de la Lahn, des sources minérales avaient jailli, soit dans le lit de la rivière même, soit dans les environs.

L'administration songe donc à utiliser un *proval* d'eau sulfureuse-alcaline très-abondant, découvert déjà au siècle dernier (Guldenstaedt en fait mention), un peu au-dessus des sources actuelles, sur le penchant du Machouka.

On donne en russe le nom de *proval* à un entonnoir naturel qui s'est formé, à une profondeur de plus de 12 sagènes, au milieu des couches calcaires de la montagne qui se trouvent comme rongées, soit par quelque explosion gazeuse, soit par l'action lente du dégagement du gaz de la source qui jaillit au fond de ce proval. Telle est, m'a-t-on dit, l'opinion de M. l'académicien Fritsch, qui l'a visité en 1842.

Ce proval a la forme d'un entonnoir renversé, dont l'ouverture a environ 8 sagènes de diamètre et dont le fond en a plus de 12, formant une véritable grotte. Un malade de Moscou, qui a recouvré la santé à Piatigorsk, s'est chargé par reconnaissance de creuser à ses frais dans le calcaire un tunnel de 20 sagènes de longueur, qui, du flanc du mont, mène à cette nouvelle *grotte d'azur;* car du fond, en regardant en haut, on aperçoit par l'ouverture le ciel dont le bleu est d'une teinte foncée qui se reflète dans l'eau de la source en lui donnant une teinte aigue-marine, quoique l'eau en elle-même soit tout à fait claire. On en a sondé la profondeur, différente par places, en quelques endroits de 5 sagènes, semblant indiquer les anfractuosités d'un bassin inférieur qui s'enfonce peut-être beaucoup plus bas. On remarque un petit courant à la surface de la source, signe heureux d'un jaillissement permanent. Il sera facile, par un conduit d'écoulement, de s'assurer si le niveau reste le même, quelle quantité d'eau peut s'écouler en une heure; et, cela constaté, d'établir

dans l'endroit un nouveau bâtiment de bains, car l'eau de 30° de température est de la même nature que celle des autres sources du Machouka.

M. Bataline a publié en russe, en 1857, une notice sur ce proval. A la fin de l'été dernier, monseigneur Ignaty, archevêque de Stavropol, a béni cette nouvelle source de santé.

Il serait fort à désirer qu'un des médecins les plus expérimentés de Piatigorsk reçût la mission d'aller pendant quelques mois étudier en Allemagne et en France les meilleurs établissements d'eaux thermales, sous le rapport de leurs emménagements, et surtout pour bien s'y rendre compte des divers appareils que l'expérience y a fait construire pour les douches à réservoir formant pression, les bains à courant continu (comme ceux d'Aix en Provence), les chambres à bouches de dégagement pour le gaz à respirer, etc.

Piatigorsk ne possède pas encore de bibliothèque d'ouvrages choisis, avec salon de lecture pour les journaux, ressource qui serait infiniment précieuse aux baigneurs. En dotant ces bains, une fois pour toutes, d'un fonds de bibliothèque, il serait facile de pourvoir à son augmentation et à l'abonnement aux journaux, au moyen d'une légère rétribution des lecteurs pendant leur séjour aux eaux.

Ce qui est encore vivement à désirer, ce sont de meilleures voies de communication. Excellentes en Russie, dans leur état primitif, lorsque le temps est beau, il n'en est pas de même en mai, au commencement de la saison, quand il s'agit d'arriver, et à la fin de l'été, quand il faut songer au retour. Du côté du nord, la route de Stavropol, qui passe inutilement à Georgievsk, ville aujourd'hui complétement destinée à l'abandon, pourrait être raccourcie de plus de 60 verstes si on rectifiait sa ligne. Piatigorsk etl es bains voisins y acquerraient un avantage incontestable.

Il est à examiner sérieusement, il nous semble, si la grande

route de Tiflis ne pourrait pas y gagner une économie de plus de 100 verstes, et si, tout en laissant subsister celle de Vladikavkaz, qui resterait une route intérieure stratégique, il n'y aurait pas un grand avantage à établir la route de Stavropol à Tiflis, par Piatigorsk, Kislovodsk et le Karatchaï, à l'ouest de l'Elbrouz, où il existe un chemin très-praticable et connu déjà. On descendrait par le passage de Dadischkiliane, qui, selon toute vraisemblance, est la route que la colonie grecque d'Héraclée, aujourd'hui Anaklia, avait établie pour communiquer avec le centre du Caucase. On arriverait sur Koutaïs, qui a déjà une route de communication avec Tiflis, et on relierait l'Abkhazie de ce côté avec les deux versants du Caucase.

Piatigorsk a tout ce qu'il faut pour devenir une ville d'une plus grande importance. L'air y est excellent; le Podkoumok lui fournit une eau excellente, indépendamment de celle que des conduits y amènent du Béchetau, d'une distance de 9 verstes. Le mont Machouka, couvert de rosiers sauvages, nourrit le sureau, le troëne, divers autres bois et de petits taillis de chênes. Gazonné jusqu'à son sommet, il est susceptible d'être boisé davantage, car le bois de chauffage est devenu cher à Piatigorsk, qui le tire de la Kabarda, d'où on le lui amène à grands frais. La ville peut s'étendre sur les coteaux du Machouka, où abonde la pierre calcaire crayeuse, fort bonne pour les constructions.

Il est fort à désirer que Piatigorsk, à l'instar des eaux thermales de l'Allemagne, soit doté d'un *kur-haus* où soient concentrées toutes les ressources de société dont les baigneurs ont besoin : salon de réunion, salle pour les journaux, etc., où ils puissent trouver une table d'hôte dont l'hygiène soit surveillée par l'autorité médicale. Le restaurant de Naïtaki est tenu d'une façon trop négligée ; les dames n'y sauraient entrer. Tout le service est à créer dans cet établissement pour lequel la couronne a élevé un beau bâtiment en pierre.

Au-devant du bain Nikolaevsky est un charmant rond-point planté de peupliers d'Italie d'une belle venue, d'acacias et de fleurs. Ce joli endroit, dans une position centrale et à portée de toutes les sources, semble la place naturelle à assigner au futur kur-haus. Un corps de musiciens y est ordinairement établi. A mon arrivée, la plupart des dames s'étaient déjà envolées à Kislovodsk où la musique les avait naturellement suivies.

Dans un des ronds-points des allées du boulevard, qui monte jusqu'à la galerie Élisabeth, on a dressé la figure de guerrier dont Guldenstaedt a donné le dessin et la description. Cette statue en pierre, à mi-corps, se terminant en forme de gaîne et offrant le signe de la croix sur la nuque du guerrier qu'elle représente, semble destinée à rester un problème. J'en ai comparé l'inscription avec le dessin qu'en donne la planche de Guldenstaedt qui s'abstient de toute interprétation. Ce sont des caractères grecs très-altérés, d'une époque fort avancée, mêlés à des caractères dont quelques-uns sont slaves. Cette statue, que les peuplades tcherkesses appelaient Douka-Bek, a été trouvée dans la Petite-Kabarda, près de la rivière Zolka, sur la route de Naltchik. On prétend qu'il existe dans la gorge du Képhar, à 6 verstes au-dessus de l'aoul, ci-devant Sidovo, peut-être 300 figures semblables en pierre.

On a dressé dans le même rond-point une croix en pierre trouvée sur la rive gauche du Kouban, vis-à-vis de Outschkour, ancien poste de Cosaques. Elle offre également une inscription en caractères qui semblent être grecs, mais de forme très-altérée. Ils sont tracés sur la croix et entre les ramures d'un cerf sculpté à sa base, avec divers emblèmes gravés sur le revers et les côtés de la croix.

Guldenstaedt donne la nomenclature de 108 arbres ou plantes qui forme la flore du Béchetau. Nous en relevons quelques-unes qui offrent l'idée de la variété de cette flore : chêne, hêtre, orme,

frêne, érable, cerisier, sambouc, azalea-pontica, valériane, menthe, pavot oriental, gentiane, vigne, etc.

On jouit de la galerie Élisabeth de la vue de la chaîne du Caucase depuis 50 verstes à l'ouest de l'Elbrouz jusqu'à 100 verstes au moins au delà du Kazbek. Non-seulement ces deux géants du Caucase, mais encore tous les pics intermédiaires s'offrent au regard. Le matin ou le soir, quand le temps est clair, c'est la vue la plus imposante qu'il soit donné à l'homme de contempler. En s'élevant sur la hauteur, un peu au-dessus de la source Élisabeth, sur un piton où l'on veut construire un belvéder, la vue est encore plus nette. On domine alors l'espace, au-dessus d'un méchant petit mont, la *Youtskaia Gora*, qui, placé sur la ligne de l'horizon de la steppe, produit l'effet d'une verrue sur un beau visage, car il masque en partie la base de l'Elbrouz.

PROMENADE A GELEZNOVODSK.

Un ciel sans nuage, une journée magnifique, une chaleur de 20° à l'ombre, tempérée par une brise légère de l'ouest, m'invitaient à cette promenade (9 août).

Par rapport à Piatigorsk, ce joli endroit est situé de l'autre côté du Béchetau, dans un vallon qui s'étend entre cette montagne célèbre aux arêtes accentuées, de quelque côté qu'elle se présente, et le mont Geleznoï (Geleznaia Gora).

Pour y arriver de Piatigorsk, on contourne donc à distance la base du Béchetau, en parcourant d'abord l'intervalle qui, sur une largeur d'environ 3 verstes, le sépare du Machouka. Cet intervalle, aujourd'hui désert, était habité, au commencement de ce siècle, par une tribu des Tartares Nogaïtzi qui y avaient plusieurs aouls.

La peste de 1807 fit tant de ravages chez ce petit peuple qu'il disparut, emporté par le fléau; les familles qui échappèrent sont

allées se fondre dans les aouls tartares situés à quelque distance vers le Kouban.

A moitié chemin entre Piatigorsk et Geleznovodsk, je traversai la colonie de Karras, fondée en 1804 par des missionnaires écossais, pour entreprendre l'œuvre de la conversion de ces Nogaïs. Après la peste de 1807, la plupart des missionnaires passèrent au sud du Caucase. La colonie continua à subsister, mais amoindrie; ce qu'il en reste aujourd'hui avec sa jolie église se réduit à 37 familles qui portent les noms d'Abercromby, de Buchanan, etc. Ces noms ne sont point représentés par des descendants de ces familles écossaises connues, dont quelques-unes, comme celle du célèbre médecin Abercromby, soutenaient de leur crédit l'œuvre des missions évangéliques, mais par de nouveaux chrétiens que les missionnaires avaient faits, en rachetant chez les Tartares, au sud du Kouban, de pauvres enfants enlevés dans les razias operées par ce peuple de brigands. Quelques-uns des colons actuels parlent encore l'anglais. Le chef de la colonie s'appelait Paterson ; il repose dans le cimetière de Karras; son souvenir honorable se conserve. Le seul colon anglais qui vive encore est un vieillard du nom de Galloway.

L'œuvre de la mission avait échoué par une cause accidentelle; d'autres causes hâtèrent sa fin. Des missionnaires venus de Bâle étaient arrivés à la colonie. Il y eut discorde et scission entre les nouveaux venus et les anciens, à la tête desquels était Paterson. Des plaintes arrivèrent du sud du Caucase où, dit-on, les missionnaires, oubliant que leur mission était de faire des chrétiens chez les musulmans, cherchaient à faire des prosélytes parmi les Arméniens. En 1837, le gouvernement mit fin à la mission, en laissant à la petite colonie de Karras ses anciens priviléges. Il paraît qu'elle est peu prospère et que ses habitants actuels ne comprennent pas assez que le travail personnel du défrichement de la terre est une des premières vertus du colon.

En approchant de Geleznovodsk, on a devant soi le *Verblioud* (le Chameau), dont la croupe pierreuse ressemble effectivement à la double bosse d'un chameau surgissant directement de la steppe, comme si le vaste corps d'un animal antédiluvien était caché dessous.

Plus à droite, perçant aussi brusquement la steppe, est la *Zmeïnaia-Gora* (montagne des serpents), autre mont tout rocheux, refuge, dit-on, d'une immense quantité de couleuvres. Sa physionomie toute ravinée, offrant de loin l'aspect d'un groupe de serpents entrelacés, pourrait bien lui avoir mérité ce nom.

Le vallon, d'une verste et demie de largeur environ, qui sépare le mont Geleznoï du Béchetau, offre le charmant aspect d'un océan de verdure où l'on distingue le chêne, le hêtre, le charme, le buis, l'érable tartare, le *kizil* (sorte de néflier), qui porte des fruits rouges, de la forme d'une petite cerise ovale, dont on fait une excellente compote.

C'est dans cet océan de verdure, et au milieu des arbres mêmes, que jaillissent les sources martiales ou ferrugineuses qui ont valu à l'endroit le nom qu'il porte.

Ces sources salutaires disséminées çà et là sont aujourd'hui au nombre de dix-huit; quelques-unes sont abandonnées. Les trois, qui ont été découvertes en dernier lieu, portent les noms d'Emmanuel, de Mouravieff et de Bariatinsky.

Il y a en tout treize bains de cuve établis, par deux ou trois, dans de petits bâtiments rustiques, convenablement abrités. Ce caractère rustique se remarque dans la galerie des buveurs; mais, au milieu de la stanitza de Cosaques où ce bain a surgi, de jolies maisons blanches, aux toits de tôle vernie, offrent aux malades des logements suffisants. J'ai remarqué la maison que le baron d'Ungern-Sternberg y a construite et la jolie église qui lui doit son existence. A demi cachée entre les arbres, elle coupe admirablement l'horizon avec sa coupole pyramidale et son clocher aigu.

Je me suis promené avec délices dans cet océan de verdure dont on respire la fraîcheur par tous les sens. Allant d'un bâtiment à l'autre, je ne pouvais me lasser du charme de ce joli endroit.

Dans une des parties du bois où ce bain unique est enseveli, de vieux ceps de vigne enlacent les arbres. Ils ne portent point de raisin, mais il s'y attache une tradition que j'accepte pour mon compte.

A une époque reculée, un sultan tartare aurait fait de cette oasis au milieu de la steppe son jardin mystérieux, peuplé peut-être de ses houris. Il aurait fait planter ces ceps qui portaient alors des grappes. — Qui sait si, dans les aouls éloignés, quelque vieux conteur n'y conserve pas le récit de la splendeur d'un chef puissant, fameux, dans les mêmes lieux où les Tartares actuels, demi-agriculteurs, demi-brigands, essaient encore de défendre leur indépendance qui s'évanouit tous les jours devant les vaillantes lignes de Cosaques qui les cernent de plus en plus?

Qui sait, si dans cinquante ans, la civilisation n'aura pas pénétré partout dans ces steppes, et si de Piatigorsk, ville peut-être alors de 50,000 âmes, des chemins de fer ne mèneront pas les baigneurs et les touristes à Kislovodsk, Essentouky et Geleznovodsk, devenues aussi de jolies villes qui offriront toutes les ressources de la civilisation de l'Europe.

Les amateurs de la chasse au sanglier peuvent se satisfaire complétement dans les environs de Geleznovodsk, où ces animaux se rencontrent fréquemment dans les forêts. Un chasseur pour sa part en avait tué quinze dans le courant d'un automne.

Les steppes ont aussi leur Iliade. Nous placerons ici une tradition qui se conserve chez les Tartares Nogaïs du Béchetau.

Jadis ils campèrent dans le pays qui est aujourd'hui le gouvernement de Poltava. En 1399, ils soutinrent une grande bataille que leur livra Withold, grand-duc de Lithuanie, cousin

de Wladislas Jagellon, à la tête d'une nombreuse armée où se trouvaient des chevaliers Teutoniques et des régiments (Tchernigovskü Polky) de la Petite-Russie qui lui était alors soumise.

Withold avait sommé Temir-Koultouk, le sultan Nogaï, de lui livrer « la terre et l'eau, » et de frapper monnaie à effigie du grand-duc. Le sultan, qui avait voulu d'abord, mais en vain, l'adoucir par des présents, refusa. Withold lui fit dire : « Je frapperai mon coin sur ton front. »

La bataille eut lieu sur les rives de la Worskla. Withold fut tellement défait qu'il arriva à Kiev suivi seulement de neuf cavaliers.

Les sultans Nogaïs du Béchetau se disaient descendants de Temir-Koultouk. — Outre la tradition, le souvenir de cette bataille se conserve encore dans des chants populaires très-longs; car ils contiennent toute la généalogie et tous les exploits des sultans tartares.

Je revins dans la soirée. En arrivant à Piatigorsk, le soleil couchant dorait les cimes du Caucase. Ses pics étaient déjà ensevelis dans les premières ténèbres de la nuit, alors que la double pyramide de l'Elbrouz, se dressant dans l'azur du ciel, reflétait encore les derniers rayons de l'astre du jour disparu à l'horizon.

KISLOVODSK.

Il y a 38 verstes de Piatigorsk à Kislovodsk. A mi-chemin à peu près est le bain d'Essentouky, situé au milieu de la stanitza de ce nom que traverse la petite rivière Bogounta. Dans le voisinage est une autre rivière l'Essentouk; toutes deux tombent dans le Podkoumok.

Les sources sont séparées par des allées d'arbres où les baigneurs trouvent de l'ombrage. J'y distinguai l'acacia, le tilleul, le bouleau, l'érable, le tremble, le marronnier d'Inde, le peuplier

d'Italie. Des tonnelles de vigne sauvage y forment çà et là de charmants réduits.

Ce n'est pas l'océan de verdure dans lequel Geleznovodsk est comme enseveli; mais la localité a bien ses charmes; et la vue du Béchetau que l'on aperçoit plus à distance, dans tout son développement, est le plus frappant aux yeux.

La galerie des Buveurs, fort élégante construction de style ogival, fait honneur à l'architecte Upton. Elle est bâtie en belle pierre de grès dont une carrière existe dans le voisinage.

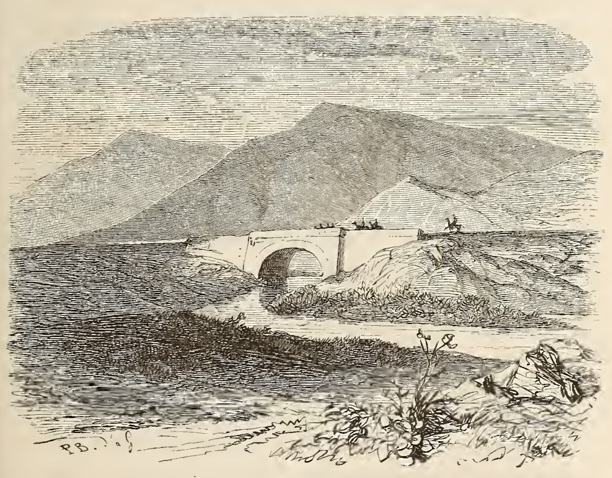
Les maisons habitées par les baigneurs appartiennent toutes aux Cosaques de la stanitza qui est le quartier général de la brigade que forment les deux régiments Volgsky. On conserve dans le *Polkovoï Oupravlénié* (la chancellerie du régiment) 22 étendards d'honneur et les *gramota* (rescrits) concédés à ces Cosaques, à partir de l'année 1734, sous le règne de Anne Joanovna. Le parc d'artillerie conserve aussi deux canons qui sont un don de cette impératrice. Ils ont chacun 3 archines 7 verchoks (8 pieds), sont du calibre de 3 et le bronze en est superbe. Leur inscription slavonne porte que ce sont des *pichetchal* de 2 grivenky, du poids de 20 pouds, et qu'ils ont été fondus l'an du monde 7174 (c'est-à-dire en 1666). Ils ont servi en 1831, lors d'une attaque de la stanitza par les Abazes, peuplade tcherkesse.

A quelques verstes au delà d'Essentouky, le Béchetau s'offre aux yeux dans toute sa beauté. Ses pyramides imposantes, plus hardiment dessinées à cette distance, ont des arêtes vives qui coupent vigoureusement la ligne de l'horizon. Cette montagne célèbre a des aspects tout différents, à mesure que l'on en contourne la base.

La physionomie du pays change; de grands mouvements de terrain accidentent la steppe. Bientôt on entre dans une gorge où serpente le Podkoumok que l'on passe à gué dans les endroits

où, à l'époque de la fonte des neiges, il roule une masse énorme d'eau.

Cette gorge a un aspect d'une beauté étrange; je n'ai rien vu de pareil en Europe. L'action des eaux y est empreinte avec une majesté grandiose. On dirait qu'un immense déluge a raviné le sol tout formé de collines énormes, tourmentées, à angles rentrants et saillants, dont les arêtes arrondies se dessinent, d'une



Pont Podkoumsky.

manière bizarre, sous la verdure qui les recouvre comme un tapis. Le roc blanc se découvre par place; et il semble alors que l'on aperçoit comme les restes des remparts d'une vaste forteresse, au milieu de laquelle, dans les siècles passés, une immense armée aurait assis son camp. A l'issue de cette gorge, au pied des collines qui encaissent le lit du Podkoumok, il y a sur la rivière un très-joli pont en pierre que la sollicitude du prince Vorontzov

y a fait construire. On l'appelle *Podkoumsky*, c'est-à-dire du Podkoumok.

Les quatre postes fortifiés qui s'élèvent entre Piatigorsk et Kislovodsk indiquent qu'autrefois surtout le pays devait être gardé. Ils sont sur des sites élevés et bien choisis, commandant au loin et la plaine et la gorge et tout le cours du Podkoumok que l'on passe définitivement quelques verstes avant d'arriver à Kislovodsk.

Je visitai un de ces postes, celui nommé Makovskü, le moins remarquable par ses défenses; car, au lieu de murs garnis de meurtrières comme les autres, il n'est entouré que d'un retranchement en clayonnage. Je ne me doutais guère du plaisir que devait me procurer ma visite.

L'ouradnik qui en commandait les quatorze Cosaques était un homme de trente-cinq ans, d'une taille immense et d'une puissance de formes qui accusait une force herculéenne. Il portait un nom sonore, Skorobogatoff; avec cela il avait des yeux bleus, au regard ferme, mais doux.

Je causai quelques instants avec ces braves gens; je leur dis que j'avais vu le matin leur chef, le général Rudzevitch, attaman (*locum tenens*) de tous les Cosaques de la ligne, qui m'avait remis un *otkritü prikaz* [1].

L'ouradnik m'offrit une escorte. « A quoi bon? lui dis-je, le pays est sûr; la route est au milieu de vos postes. » Comme j'allais m'éloigner, l'un des Cosaques échangea quelques mots avec le chef, et vint me dire: « Nous vous montrerons comme nous tirons. — Volontiers; que deux d'entre vous seulement viennent avec moi. »

1. *Otkritü prikaz*, littéralement *ordre ouvert*. C'est une feuille dont la formule imprimée intime l'ordre de fournir des chevaux et une escorte au voyageur qui en est porteur et dont le nom et la qualité sont écrits à la main. On montre cet ordre au poste où l'on veut prendre une escorte.

En quelques minutes ils étaient en selle. Alors, galopant en arrière, en avant et sur les côtés du chemin, comme s'ils avaient voulu l'éclairer, ils firent toutes les voltes possibles. Je pus admirer l'aisance de ces parfaits cavaliers. Ils ramènent les jambes en arrière, et les tiennent raccourcies sur le flanc de leur monture, lorsqu'ils se lancent à fond de train.

Tout à coup l'un d'eux dégagea vivement son fusil de son enveloppe, et, toujours au galop, le chargea; puis, revenant de l'arrière à l'avant, il passa comme une flèche à côté du tarantasse. Je le vis alors prendre aux dents la bride qu'il tenait de la main droite, diriger son arme par un mouvement circulaire, comme cherchant son point de mire sur un ennemi qui se serait avancé sur moi, et décharger son coup. Le second Cosaque fit la même manœuvre avec une égale prestesse. Il avait pris du champ et il passa à fond de train, mais le coup ne partit pas. Le premier avait rechargé son arme; il passa de nouveau; le bout de son canon décrivit une courbe en arrière, s'abaissa; le coup partit. Une seconde fois le plus jeune répéta sa manœuvre; mais le coup ne partit pas encore. Le premier Cosaque s'approcha de moi et me dit : « Excusez-le, il est bon cavalier; mais il est tout jeune encore; il vient d'entrer au régiment. »

Il se passa alors une scène charmante. Les deux Cosaques étaient frères. L'aîné, Pierre Khalipoff, fortement barbu, au profil d'aigle, avait quinze ans de service. Le second, Stépane (Étienne), âgé de vingt ans, imberbe, le visage régulier, fier, mais doux comme celui d'une jeune fille, éprouvait un sentiment de dépit qui donnait à ses traits une expression de contrariété visible.

Les voltes recommencèrent, toujours avec la même habileté; Stépane était, comme son frère, un cavalier consommé. Cette fois son fusil partit; mais à la quatrième épreuve il échoua de nouveau. L'aîné, remettant alors son fusil dans son enveloppe, alla

à son frère, lui prit son arme, l'examina, puis, après s'être lancé, tira, mais sans succès. Il y avait quelque chose de dérangé à la batterie, elle était capricieuse ou bien la pierre n'était pas bonne.

Pendant que Stépane consolé continuait à exécuter ses voltes, se lançant comme une fusée, de tous côtés, jusqu'à plusieurs centaines de pas de distance, Pierre avait de nouveau retiré son fusil de son enveloppe, et, une dernière fois, le chargea, en arrachant quelques poils de la crinière de son cheval, pour s'en servir en guise de bourre. Le coup tiré, son arme rejetée sur son dos, je lui demandai si son usage était de se servir souvent de bourre pareille. Il me répondit que non, mais que si un morceau de papier, de linge ou une feuille quelconque ne se trouvait pas sous leur main, la crinière du cheval pouvait servir, ajoutant en riant et en flattant l'encolure de sa bête : « Ce n'est rien; cela ne lui fait pas de mal. » C'était un magnifique cheval de cinq ans, ayant toute la finesse et toutes les qualités de l'espèce chevaline de la steppe.

Rien n'est gracieux comme l'allure légère de ces chevaux. Un simple bridon, un petite croupière, un selle haute qui s'ajuste en un instant, voilà tout le harnachement.

Avec sa *bourka*, roulée en croupe si le temps est beau, ou le recouvrant, comme un froc, s'il fait froid ou s'il pleut, le Cosaque, avec son bonnet de fourrure d'agneau à fond en drap, est le type parfait du cavalier de la steppe et de la montagne; car Cosaque et montagnard du Caucase ont le même costume et les mêmes armes.

Pour avoir l'idée de leur allure, il faut les voir dans le pays même; il faut la localité, la steppe bordée au loin de montagnes qui encadrent l'horizon, où passent et repassent ces cavaliers sur leur légère monture et dans leur costume pittoresque, offrant de tous côtés leur figure dans un paysage primitif dont aucune description ne peut rendre l'effet.

En parlant de son cheval qu'il affectionnait beaucoup, Pierre me disait : « Je l'ai payé 70 *moneta*[1]. » C'est un prix au-dessus du taux ordinaire pour les chevaux de la steppe que les Cosaques achètent communément à raison de 50 roubles (200 francs).

En vue de la stanitza Kislovodskaia je congédiai ces braves gens, en les remerciant cordialement du plaisir qu'ils m'avaient causé. Ils me répondirent joyeusement par le *Rady staratza*[2], si connu en Russie.

Si j'étais satisfait de leur rencontre, il paraît que je les laissai contents eux-mêmes.

M'étant dressé dans mon tarantasse, je me retournai pour les voir encore; ils regardaient de mon côté. J'aperçus Pierre levant le bras d'abord, et me montrant comme un papier qu'il tenait dans la main; puis, après l'avoir montré à son frère, il prit son bonnet, l'agita en l'air et me jeta un hourra! pour adieu. Stépane fit de même. Tous deux alors se lancèrent à fond de train dans la direction de leur poste, éloigné de 7 verstes. — Voilà de bons moments dans la vie du voyageur.

La stanitza Kislovodskaia est à quelques verstes de Kislovodsk. La route passe à côté, longeant une vallée encadrée par des montagnes de forme bizarre, terminées quelquefois par un pla-

1. Il y a sur les roubles: *moneta rouble*, placés en légende au revers de l'aigle qui est sur l'avers. On dit en Russie *rouble* qui est le dernier mot, on dit au Caucase *moneta* qui est le premier de la légende.

2. Cette expression presque intraduisible, qui est la réponse que rendent les soldats russes au remercîment de leur empereur ou de leurs chefs, signifie littéralement « *contents de tâcher* » que l'on peut paraphraser ainsi: « *Nous sommes contents que notre effort pour bien faire vous satisfasse.* » Lors même qu'ils ont accompli un exploit acheté par les plus grandes prouesses, qui ne sont à leurs yeux que les accidents ordinaires de leur vie aventureuse, les soldats et les Cosaques du Caucase répondent aux paroles d'encouragement ou de remercîment de leurs chefs et de ceux qu'ils considèrent comme tels, par ces seuls mots qui constituent la réplique la plus simple, la plus touchante et en même temps la plus chevaleresque que l'abnégation d'un guerrier puisse faire entendre.

teau posé, comme une table, sur des blocs énormes qui surgissent vers leur sommet.

L'ombre du soir s'étendait déjà dans la vallée. La stanitza disparaissait; mais je vis encore longtemps son église pyramidale, blanche et verte, dressant vers le ciel ses petites coupoles serrées, surmontées de la croix.

Kislovodsk est situé dans une espèce d'entonnoir formant, au milieu d'une ceinture de petits monts, un vallon de deux verstes de longueur sur une verste de largeur. Deux petites vallées y débouchent arrosées par l'Elkoucha ou Olkova et la Bérésovaia qui réunissent leurs eaux, pour aller se perdre, quelques verstes plus loin, dans le Podkoumok.

La situation de Kislovodsk le prive d'une vue étendue. Il faut pour découvrir la contrée, dans un horizon assez borné, où l'on n'aperçoit aucun des pics du Caucase, s'élever sur la plus haute des collines qui encadrent cet entonnoir. L'on y a planté une croix dressée sur une pierre, où est gravée une inscription rappelant que c'est en 1798 que Kislovodsk a été visité par nous, pour la première fois, ainsi que le Karatchaï. On aperçoit de cette croix, dans la vallée du Podkoumok, le sommet du tumulus appelé par les Cosaques *Krassivïi-Kourgane*, dont je parlerai plus loin.

La direction du vallon de Kislovodsk est N. N.-O. — S. S.-E. Vu du pied de la croix, il offre d'une manière trop évidente le fond d'un ancien lac, pour qu'il y ait doute. Les deux petites rivières l'alimentaient. L'écoulement avait lieu au sud où, quelque violent déchirement s'étant opéré, les eaux se sont frayé une issue dont on voit encore la trace.

La hauteur de Kislovodsk est considérable (2,800 pieds anglais au-dessus de la mer Noire); l'air y est vif.

Une construction qui attire tout de suite le regard est la belle galerie de pierre de grès que l'on vient d'y élever. Longue de

cent quarante pas, ouverte en ogives au midi, terminée par des pavillons, elle sert de promenade aux buveurs qui ont à proximité un jardin anglais étendant ses allées sur les deux rives de l'Elkoucha.

C'est dans un des pavillons de cette galerie que surgit la source fameuse du Narzan. On la voit s'élever en bouillonnant de la profondeur de 16 pieds, au milieu d'un bassin hexagonal de 40 pieds de diamètre. C'est très-probablement la plus immense tasse d'eau frémissante qui existe sur la terre. A voir l'effervescence de sa surface, on croirait que la colonne d'eau jaillit d'un seul orifice; M. Upton, architecte de la galerie, m'a dit qu'ayant dû pratiquer un écoulement latéral temporaire pour reconstruire le bassin, on avait pu en examiner le fond, et s'assurer que l'eau jaillit du sol par des milliers de petites ouvertures que l'on peut comparer aux pores d'une éponge.

Telle est cette fameuse source ferrugineuse-carbonique que les Tartares appelaient *Atché-Sou* (eau acide) et à laquelle les peuplades tcherkesses ont donné le nom significatif de *Nar-Zana* (boisson des Géants ou des Esprits), justifié par son effervescence et son énergie médicale.

On entend à une assez grande distance la crépitation de ses bulles d'air fixe qui crèvent en arrivant à sa surface, où elles éclatent comme des globes gazeux. Dans le silence de la nuit, le murmure du Narzan fait l'effet, par moments, d'une voix forte mais contenue, comme celle d'un géant qui proférerait des menaces sourdes.

Les hommes de service y plongent votre verre; vous n'en buvez que le tiers ou la moitié, pour ne pas laisser au gaz carbonique le temps de s'évaporer. L'on prend ainsi, à deux ou trois reprises, la valeur d'un gobelet dont le liquide m'a paru offrir une saveur intermédiaire entre l'eau de Seltz et du vin de Champagne dont on aurait fait dégager l'alcool.

Dans le second pavillon de la galerie sont les bains dont on achève la nouvelle installation. Ils ne laisseront rien, je crois, à désirer lorsqu'ils auront reçu les cuves en faïence ou en pierre que l'administration se propose d'y établir.

On prend les bains d'abord dans une cuve où la température de l'eau est modifiée. A 18° ou 16° l'air fixe s'attache à la peau, la recouvre de milliers de petites bulles et y cause, au milieu de la sensation du froid, comme une douce chaleur qui offre un contraste des plus agréables. Lorsque l'on arrive à la température naturelle de la source, 11°, on se plonge dans un bassin de quelques pieds de diamètre, où l'on ne reste que deux ou trois minutes, et où l'on fait mieux en se plongeant un certain nombre de fois consécutives pour en sortir aussitôt. L'action en est vivifiante ; mais il ne faut pas avoir la folle idée d'en abuser, comme l'ont fait certains vieillards que l'on m'a cités, qui se flattaient d'y trouver la fontaine de Jouvence. Au lieu de vous faire renaître, le Narzan vous tue alors ; car sa grande quantité de gaz carbonique peut amener des apoplexies, si l'on s'expose à son action au delà du terme salutaire. Nous le répétons : il faut se plonger et non se baigner dans le Narzan. — Ajoutons que l'effet du gaz carbonique soit interne, soit externe, est de vous tenir dans une sorte de petite ivresse qui, ajoutée à l'air vif de la contrée, développe l'appétit d'une manière étonnante.

Il est, ce me semble, à regretter que dans la construction de la nouvelle galerie on n'ait pas songé à placer les bains immédiatement à l'issue de la source, dont l'eau s'écoule par deux conduits en fonte qui vont alimenter les cuves, en passant sous l'arc de la galerie. Ce trajet de 140 pas amène probablement une perte de gaz.

Je n'ai pas réussi à savoir quelle quantité d'eau la source dépense dans l'espace d'une heure. Elle doit être assez considérable pour former un petit ruisseau ; et si cette eau, à l'issue de son bassin,

eût été amenée immédiatement dans le bain, on aurait pu y établir, comme à Aix en Provence, des cuves que l'eau traverse sans s'y arrêter.

Que dire de la société de Kislovodsk? Elle y est charmante, lorsque les dames s'y trouvent en nombre suffisant. Alors des bals ont lieu, et la musique qui fait entendre ses mélodies le soir, de cinq à sept heures, est l'orchestre tout trouvé. Pendant mon séjour, c'était le corps de musique du régiment de Bielostok de la 13e division d'infanterie, commandée par le général Wagner, très-digne officier dont j'ai eu le plaisir de faire la connaissance à Piatigorsk. Un bal de 40 couples avait été donné quelques jours avant mon arrivée, en l'honneur du baron d'Ungern Sternberg. De très-jolies personnes y avaient figuré. L'une d'elles, femme du colonel N., m'offrit, avec ses grands yeux noirs, veloutés et doux, et les lignes régulières de son visage, le type de la belle race caucasienne.

La végétation, sans être riche à Kislovodsk, offre l'acacia, le tilleul, le peuplier d'Italie, si aimé des Cosaques, l'aune et le bouleau qui ont donné probablement leurs noms russes *Olkha* et *Beriosa* aux deux petites rivières l'Elkoucha et la Bérésovaia. J'y ai vu une espèce d'aune dont l'écorce sert à la teinture. On en obtient une couleur d'un jaune foncé, tirant sur le rouge.

Sur une hauteur voisine, dominant toute la localité, se dresse pittoresquement le poste des Cosaques de la ligne, chargés de veiller à la sûreté du bain. C'est une petite citadelle, dans le style oriental, à murs blancs percés de meurtrières, avec tours saillantes dont le feu défile son enceinte. On y tient ordinairement une garnison de 30 hommes avec des canons.

L'ancienne forteresse, à cinq bastions en terre, renfermant des casernes, existe encore tout auprès; elle date de 1825. Alors le pays avait besoin d'une pareille défense. Il est aujourd'hui si bien maintenu par les lignes fortifiées des Cosaques qui ont poussé

leurs postes jusqu'à 50 verstes de la base de l'Elbrouz, que l'on peut considérer Kislovodsk, ce qu'il est réellement, comme un endroit parfaitement sûr.

Le feu prince Vorontzov affectionnait ce bain qui lui doit une grande partie de ses embellissements. C'est sous ses auspices que l'on a commencé la construction de la belle galerie des Buveurs.

Parcourons maintenant les environs; ils offrent des buts d'excursion du plus grand intérêt.

BORGOUSTANE.

Le lieutenant-colonel Aguicheff, commandant du second régiment des Cosaques Volgsky, m'avait offert de m'accompagner à Borgoustane, dernière stanitza des Cosaques du côté de l'Elbrouz. Il vint passer la nuit chez moi; nous nous mîmes en route à six heures du matin, par un temps magnifique.

Il y a 17 verstes de Kislovodsk à Borgoustane. On les parcourt en longeant la vallée supérieure du Podkoumok, que l'on passe et repasse à gué plusieurs fois.

Cette vallée fertile, encaissée entre deux chaînes de petites montagnes, au nord et au sud, est comme une continuation de la steppe. A moitié chemin, sur le côté gauche, la ligne des monts est agréablement coupée par un tumulus que les Cosaques nomment *Krassivïi Kourgane* (le joli Kourgane). Un de leurs petits postes y est établi; les quelques hommes qui le gardent peuvent découvrir ce qui se passe dans toute l'étendue de la vallée qui se termine au *Rime Gora,* c'est-à-dire au mont Romain ou montagne de Rome qui ferme à l'ouest la vallée du Podkoumok, marque le commencement de celle de l'Eschkakoune, et domine le confluent de ces deux rivières dont la source est à 30 ou 40 verstes plus haut, au pied des montagnes qui forment les premiers contreforts de l'Elbrouz.

En chemin, le colonel, dont les yeux de lynx apercevaient le moindre objet, remarqua quelques traces qui le firent subitement sauter à terre. C'était du sang qui rougissait quelques pierres. Il suivit ces traces jusqu'à l'entrée d'un bosquet de broussailles dont il examina l'intérieur, comme si quelque blessé avait pu s'y réfugier. Ces broussailles étaient formées de *lakovnik* (élæagnée), arbuste chargé de baies jaunes, aigrelettes, qui sont la meilleure nourriture des faisans pendant l'hiver.

C'est au confluent de l'Eschkakoune et du Podkoumok qu'est située la stanitza de Borgoustane habitée par 1,500 âmes (200 feux). Une demi-sotnia de Cosaques Volgsky forme le noyau de cette petite population qui s'est agglomérée successivement depuis l'année 1825, époque, sous le général Yermoloff, de la fondation de ce poste avancé des Cosaques de la ligne qui est à la hauteur de 3,404 pieds au-dessus de la mer Noire.

Laissons un moment la stanitza où nous ne fîmes qu'entrer pour monter à cheval afin de faire l'ascension du Rime Gora. Le colonel avait fait disposer un convoi de dix Cosaques sous le commandement de l'essaoul Tambéieff dont il sera fait mention plus loin. C'était plutôt une escorte d'honneur, car il n'y avait pas eu d'alerte pendant l'été, et le pays est comparativement sûr. Il ne faut cependant point s'y fier, et les précautions que l'on prend dans cette vallée indiquent assez que l'on s'y tient sur le qui-vive.

J'avais eu le plaisir d'y rencontrer des arbas conduits par des Abazes soumis, qui voituraient ainsi de grandes poutres équarries de beaux sapins, destinées à Piatigorsk. Ces bois viennent de 60 à 80 verstes de distance. On les coupe dans les forêts qui s'étendent jusqu'au Karatchaï. Une poutre, de 2 à 3 sagènes de longueur et de l'épaisseur d'un pied, se vend à Piatigorsk 6 à 7 roubles. C'était chose curieuse que de voir ces arbas, chargés chacun de cinq ou six pièces de bois, traînés par des bœufs dont l'allure lente se mariait au long cri des roues qui tournent sur un

essieu de bois mal graissé. Longtemps avant d'apercevoir cet équipage primitif, longtemps après qu'on l'a dépassé, on entend le gémissement de ses roues qui forme une cantilène des plus étranges.

Le Rime Gora, dont j'estime la hauteur à 7 ou 800 pieds au-dessus de la steppe, domine Borgoustane. On peut le comparer à la base d'une immense pyramide tronquée dont le sommet offre un plateau d'une verste à peu près en tout sens. Il n'est accessible que du côté du sud, non à cause de la roideur de ses pentes, mais parce que son sommet est entouré d'une ceinture de rochers qui sont à pic des autres côtés. Ce serait l'emplacement d'une magnifique citadelle; et s'il est vrai que le nom qu'il porte soit la tradition d'un camp romain, la situation n'en pouvait être mieux choisie; car sa ceinture de rochers n'ayant d'abordable qu'un espace étroit est une excellente défense.

Il y a quelques sources sur les pentes du Rime Gora; j'en vis une dont l'écoulement formait un petit ravin. La rive de l'Eschkakoune est d'ailleurs au pied même du mont. Un des Cosaques de l'escorte raconta que son père y avait trouvé des *monnaies* et des *croix* en fer avec inscriptions qui, dit-il, *n'étaient pas en caractères russes*. Ici la tradition ne serait plus romaine ou deviendrait byzantine.

Des grottes naturelles existent dans la croûte pierreuse que l'on découvre par place, à nu, sur le mont. Quelques Cosaques y descendirent et nous montrèrent que plusieurs hommes, en s'y enfonçant, pouvaient y trouver un abri.

Un excellent pâturage recouvre le sommet du Rime Gora; les Cosaques de la stanitza y envoient quelquefois leurs troupeaux et même leurs chevaux sous la garde de quelques hommes qui y veillent pendant la nuit. A la base, du côté de l'est, il y a des champs labourés où l'on récolte du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine, du blé sarrasin.

Nous redescendîmes à pied le mont, où l'on m'avait fait espérer la découverte de quelques médailles romaines. Nous traversâmes l'Eschkakoune sur un petit pont des plus rustiques, dont le tablier se composait d'une claie posée sur quelques pieux, et nous entrâmes une seconde fois dans la stanitza, dont je ferai une courte description qui pourra donner l'idée de ces postes avancés de Cosaques répartis le long de la ligne frontière, vers les pays occupés par les montagnards.



Église de Borgoustane.

Au centre de la stanitza est l'église en bois, blanche, avec toiture verte, dont les petites coupoles et les clochetons, surmontés de la croix, sont le signe heureux de la lutte sérieuse et lente que soutient la Russie pour avancer de plus en plus l'œuvre de la civilisation dans ces contrées.

L'église à elle seule, avec son enceinte fortifiée, donne l'idée

de ce qu'est cette lutte incessante. A la fois sanctuaire et citadelle, elle peut offrir un refuge à toute la population en cas de danger sérieux; et je me suis assuré que cette enceinte pouvait bien contenir les 1,500 hommes, femmes et enfants qui habitent la stanitza.

L'enceinte est carrée, ayant à deux de ses angles une espèce de tour ronde formant bastion, dont le feu des meurtrières défile la muraille, percée elle-même de meurtrières sur chacune de ses faces. Au milieu (côté sud, celui de l'ennemi) est une grande porte carrée que l'on ferme avec un cheval de frise. Sur le côté opposé, près d'une des tours, est une *kalilka* (petite poterne).

Cette église-citadelle est au milieu d'une place carrée dont le feu de la muraille balaie toute l'étendue. Autour de la place sont disposés les enclos renfermant les maisons, les magasins, les étables et même les petits jardins. Ces enclos, formés de fortes haies de clayonnage, constituent chacun une petite enceinte fortifiée; car on peut tirer à couvert à travers les jours de ce clayonnage. Des allées droites séparent ces enclos comme les rues qui divisent les pâtés de maisons d'une ville.

Tout autour de la stanitza, disposée elle-même en carré, règne un rempart de fort clayonnage couvert par un petit fossé (là où la pierre abonde, ce rempart est une muraille crénelée). L'enceinte, du côté du sud, est défendue par trois petits bastions, sur chacun desquels est placé un des trois canons dont la stanitza est armée. La porte est protégée par un cheval de frise que l'on ferme au moyen d'une roue.

La nuit, des patrouilles font la ronde autour du rempart. Si les montagnards se risquent à une attaque nocturne, il n'est guère possible qu'ils arrivent sans avoir éveillé l'ouïe fine des Cosaques. Le jour, ils ont encore moins de chances, car les postes, fortifiés de 10 en 10 verstes, dans la steppe, sur des points élevés, d'où l'on découvre la plaine au loin, donnent vite l'alarme.

S'il faut combattre, enfin, l'ennemi trouve une première résistance dans l'enceinte même de la stanitza. S'il y pénètre, chaque enclos est comme une petite redoute qui lui oppose sa défense. Pendant ce temps, la population des vieillards, des femmes et des enfants a le temps de se réfugier avec ce qu'elle a de plus précieux dans l'enceinte de l'église, réduit fortifié, citadelle intérieure, où elle peut se défendre longtemps avec succès.

Je ne connais rien de plus touchant que cet usage de concentrer toute la vie d'une stanitza autour de son église. Sanctuaire de la prière, refuge pour tous, elle se dresse au milieu de la population, à qui elle donne le signal de toutes choses. Les jours de fête, son carillon égaie les alentours. Les réunions, les jeux ont lieu sur la place qu'elle domine. Si elle donne le signal de la prière, elle donne aussi celle de l'alarme. Le canon de la *trévoga* (j'en parlerai plus tard) vient-il à gronder, la cloche de l'église y répond par ses tintements précipités. De tous les enclos s'élancent les Cosaques à cheval allant se former devant l'église même pour recevoir les ordres du commandant, dont la maison fait toujours face à l'église. C'est donc comme de l'édifice saint que les défenseurs de la stanitza partent pour repousser l'ennemi.

L'amour que les Cosaques portent à leur église est extrême. Souvent ils l'élèvent de leurs deniers, et l'embellissent et la réparent eux-mêmes; car ils sont au besoin charpentiers, maçons et même décorateurs. J'ai vu sur le Térek et sur la Sounja des églises qui sont de magnifiques édifices en pierre dans le style byzantin.

Une stanitza est, comme on le voit, un vaste camp, ayant son enceinte, ses tours, ses lignes droites servant de rues, avec tous les éléments d'une résistance qui, avec la bravoure et l'habileté de ses défenseurs, constitue pour ceux qui l'habitent un état de sécurité armée permanent.

Le corps de garde à l'entrée, la maison de l'administration (*oupravlénié*), celle de l'arsenal, celles des officiers inférieurs,

celle du prêtre, celle de l'école des enfants, sont des habitations avec leur enclos distinct. Les terres labourées sont disséminées sur des distances rapprochées de la stanitza; les pâturages sont plus au loin. Les troupeaux s'y rendent le jour pour rentrer le soir et se grouper autour de l'enceinte, ou bien, s'ils sont trop éloignés, ils demeurent au pâturage sous la garde de quelques Cosaques dont les coups de fusil pendant la nuit, bientôt répétés sur plusieurs points, peuvent donner l'alarme et le signal de la demande du secours qui ne tarde pas à venir. Il ne faut pour cela que le temps d'arriver à une population dont les cavaliers ne mettent que quelques minutes à seller leurs chevaux et à se lancer tout armés où leur existence les appelle. — Vie aventureuse, guerrière, pleine d'intérêt, donnant aux hommes qui composent ces pionniers de la civilisation européenne une physionomie toute particulière qui inspire à la fois l'admiration et le respect.

L'HOSPITALITÉ CHEZ UN PRINCE ABAZE.

La journée avait été tiède, magnifique, le ciel serein; mais comme cela arrive souvent dans les montagnes, en abandonnant les contrées basses, les nuages s'étaient roulés autour des pics du Caucase, et l'Elbrouz invisible y était enseveli.

Du haut du Rime Gora j'avais joui d'une vue superbe sur les deux vallées du Podkoumok et de l'Eschkakoune.

J'avais espéré que je contemplerais, dans toute sa majesté, le géant du Caucase occidental, depuis Bermamoute, à 40 verstes plus au sud, non loin de la source du Kouban qui descend du pied de l'Elbrouz. Dans l'ignorance du temps, je dus renoncer à cette excursion que je devais faire sous la protection du colonel. Il m'offrit un dédommagement que je trouvai, quelques verstes plus loin, dans l'aoul du prince Hadji-Attajoukho-Aboukovo,

homme assez remarquable pour avoir attiré sur lui l'attention et les bienfaits du feu prince Vorontzov.

Ce chef abaze a servi longtemps dans les milices musulmanes qui combattent pour la Russie au Caucase. Il a été colonel. Aujourd'hui, il habite son aoul de 50 feux, au milieu des terres qui lui ont été concédées, à proximité de son *taboun* de 1,500 chevaux et des 15,000 moutons qui composent, outre son gros bétail, sa principale richesse. Il a neuf fils, et deux filles mariées dans des familles nobles de la Kabarda.

Nous avions dépêché un Cosaque pour lui annoncer notre visite. Il revint bientôt avec la réponse que nous serions les bienvenus.

Nous arrivâmes devant l'aoul, où nous trouvâmes le prince qui nous reçut à la tête d'un assez nombreux cortége. Je vis un beau vieillard, la tête ceinte d'un turban blanc, signe du pèlerinage à la Mecque qui lui a valu le titre de Hadji. Les premiers compliments échangés, il me conduisit d'abord au *Hadjache* ou *Hadjèche* (la maison des Hôtes).

Elle est placée en dehors de l'enceinte de clayonnage qui entoure, comme un rempart, l'habitation du prince. Ce *hadjache* est proprement un pavillon long. Au milieu de la façade est un enfoncement ouvert pratiqué sous le toit de chaume, et formant comme une petite galerie extérieure d'où l'on peut jouir de la vue du paysage. A gauche et à droite sont deux pièces d'habitation. Dans celle de gauche, où l'on m'introduisit, il y avait une cheminée près d'une fenêtre et deux très-grandes couchettes en bois, très-propres, à grillage de trois côtés. On y dispose un matelas mince et des tapis. Derrière ces deux chambres sont les pièces destinées aux serviteurs et une petite écurie. Dans un pays où la sécurité individuelle se garde elle-même ou ne repose que sur une parole donnée par l'hospitalité, la méfiance veille, et l'étiquette veut que l'hôte ait ses allures libres, si l'annonce de quel-

que danger du dehors l'engage à s'éloigner subitement. Si j'avais passé la nuit chez le prince, c'est dans le *hadjache* que j'aurais logé.

Je pénétrai ensuite dans l'enceinte même de l'aoul. Le fort clayonnage qui l'entoure enferme comme dans un rempart la maison du prince, celle de ses fils qui en est séparée, deux ou trois autres, isolées également, qui servent aux besoins de la famille; les maisons de serviteurs; celles enfin qui sont destinées à servir de magasins. Les maisons des paysans ou plutôt des vassaux du prince sont disséminées derrière l'enclos de son habitation; enfin le tout, c'est-à-dire l'aoul même, avec ses 50 feux, est entouré d'une grande enceinte générale s'élevant à la hauteur de sept ou huit pieds, vrai rempart de clayonnage très-fortement lié, offrant des jours, au travers desquels on peut tirer, comme à travers les meurtrières d'une muraille.

Si l'on contemple de loin l'aoul, on aperçoit au-dessus de la longue ligne que forme le rempart les toits de chacune des maisons et les arbres des jardinets qui les entourent; mais pas une seule ouverture assez grande pour offrir la vue de l'intérieur. C'est une citadelle fermée qui donne tout de suite l'idée de la vie murée du Caucase, où chaque famille est appelée, et par les mœurs mêmes de ses habitants, et par leurs guerres intestines, leurs *razias*, leur vendetta, et par les attaques extérieures qu'ils ont à craindre, à rester sur le qui-vive.

Bientôt l'on m'offrit le festin de l'hospitalité. Voici le menu d'un dîner abaze avec les noms des mets dans la langue de cette peuplade tcherkesse.

Lhi-gava : mouton bouilli, servi sur un grand plateau, avec des tranches de galette de millet et une espèce de crème de lait caillé et de piment servant de moutarde.

Chekatoura : soupe de tête de mouton, avec crème liquide de lait et de piment rouge.

Lepse : seconde soupe faite de riz, de petits oignons et d'un peu de piment.

Pilaf avec *schips,* espèce de sauce épaisse de lait caillé et de miel, offerte séparément dans une jatte.

Chichelik : mouton rôti sur des baguettes que l'on tourne devant un feu de charbon de bois.

J'aurais dû commencer la nomenclature du dîner par ce plat qui est un mets exquis, en juin surtout, lorsqu'il se compose de viande d'agneau. J'y revins deux fois, au grand plaisir, à ce qu'il paraît, de mon hôte qui se montra également satisfait de me voir apprécier le *koumis* que l'on m'offrit comme seconde boisson, vers le milieu du dîner.

Ce nectar des Khirghizes vous est antipathique ou sympathique, suivant votre nature. Antipathique, il vous cause le frisson; n'en buvez pas alors. Sympathique, il fait circuler à l'instant une douce chaleur à votre épiderme. Je le savais par ouï-dire d'un de mes amis, auquel je pensai en prenant bravement à deux mains l'énorme jatte en porcelaine qui contenait le liquide. Ayant bu à longs traits, je sentis une douce moiteur percer à la racine de mes cheveux. Il me parut alors entendre le « bon! bon! » que prononcent les Khirghizes en remarquant chez leurs hôtes ce signe favorable!

J'ai dit seconde boisson, car de prime abord on m'avait présenté, dans une cruche en verre, du *bouza* fait de farine de millet, d'eau et de miel, espèce de bière dans laquelle dominait le goût de ce dernier ingrédient. La cruche était accompagnée d'un verre et d'une tasse en bois munie d'une anse. Je m'en étais servi de préférence, le verre m'ayant semblé une addition européenne que je repoussai.

Le pain de seigle, coupé en tranches, que l'on m'offrit sur un petit plateau à part, est aussi une addition européenne; les galettes de millet tenant lieu de pain.

Je devrais ajouter des perdrix rôties qui parurent après le pilaf. Je n'y touchai point; voulant m'en tenir aux mets nationaux, que je déclare excellents et auxquels il faut ajouter deux espèces de fromage, *béchelek*, de chèvre et de vache, et des rayons de miel.

On servit après le dîner du thé dans des verres, suivant la mode russe, avec de petits biscuits de farine de froment et de miel. Enfin, je vis paraître du vin de France et du xérès, dans des bouteilles qui avaient l'air de sortir de la cave d'Éliséieff. Il était évident que c'était à l'intention de l'hôte européen que l'on accueillait; mais je n'eus garde d'y toucher; heureux de dire que le médecin m'avait défendu l'usage du vin pendant mon séjour aux eaux.

Les plats étaient apportés par des serviteurs vêtus du costume tcherkesse. Le second fils du prince, Bek-Oboukovo, officier dans la milice musulmane du Caucase, les prenait de leurs mains et les posait devant moi.

Le colonel Aguicheff et moi fûmes les seuls à faire honneur au repas, et les seuls assis avec Hadji-Attajoukho qui s'abstint d'y prendre part, suivant l'étiquette orientale. Je m'aperçus bientôt que j'avais manqué, pendant les premières minutes de ma réception, à cette loi rigoureuse chez les musulmans. Le prince m'avait introduit dans sa chambre où il m'invita à m'asseoir. Le divan était son propre lit sur lequel on avait étendu un tapis de Perse. Je demandai tout bas au colonel pourquoi le prince restait debout. Il me répondit : « Il attend que vous l'engagiez à s'asseoir. » Je me levai alors, et saluant profondément le prince, je le priai de prendre place à côté de moi où, grave et attentif, il demeura tout le temps du dîner.

Son troisième fils, le major Beslan-Oboukovo, resta constamment debout. Sur l'observation que j'en fis, nouvelle preuve de mon ignorance de l'étiquette, il me répondit avec simplicité qu'il

ne s'asseyait jamais devant son père, ni même devant son frère aîné, Hadji-Mahmoud, qui n'avait pas encore paru. L'essaoul demeura également debout tout le temps. Quoique décoré de la croix de Saint-George et de celle de Sainte-Anne, son origine musulmane lui avait laissé un assez puissant souvenir du respect dû au rang du prince, pour lui en donner une pareille preuve en présence de son colonel. Cet essaoul est fils d'un Kabardien, de famille très-noble, qui, s'étant épris d'une jeune Arménienne au sud du Caucase, ne put l'obtenir en mariage qu'à condition de se faire chrétien, à quoi il avait consenti, au risque d'encourir le mépris de sa nation.

Le colonel avait dit au prince que je me connaissais en armes anciennes. Il fit alors apporter les siennes. Je vis d'abord de beaux fusils, à canon en damas, rond et rayé, fabriqués en Crimée ; l'un de l'armurier Hadji-Mustapha, dont la réputation est célèbre au Caucase ; un autre, damasquiné en or, portant, vers la culasse, l'inscription arabe : « Devlet Yéri (Gherey) Khan » et, au bout, « fils de Hassan Yéri Khan. » La monture, en argent niellé, et la crosse, en beau bois d'orme, étaient un fin travail d'un armurier de la Kabarda.

On m'apporta ensuite successivement plusieurs chacheki, à monture en argent niellé et doré, tous avec des lames cannelées. Le prince me demanda si je pouvais expliquer les inscriptions qu'elles offraient ; elles étaient à moitié effacées. Je fus assez heureux pour pouvoir distinguer quelques-uns des mots gravés à l'eau-forte, comme *Vincere aut mori*. Il avait été question du Rime Gora et de la supposition que les Romains y avaient eu un camp. Je dis à cette occasion au prince que l'arme essentielle romaine avait été une épée courte, à lame droite, large et pointue, sur laquelle il y avait écrit quelquefois *Rome ordonne de vaincre*. Cette énergique légende fut écoutée avec un sentiment visible de profond intérêt, et par le prince et par ses serviteurs qui, tout le

temps, attentifs et silencieux, se tinrent à l'entrée de la chambre. Il n'était pas moins intéressant pour moi d'avoir à expliquer ces mots, au milieu de cette assemblée appartenant à une des peuplades héroïques du Caucase.

Sur une autre lame, je ne pus déchiffrer, d'une inscription en trois lignes, que les seuls mots qui restaient visibles :

....
..............TVTAMEN...........ET
...................SVÆ

Le mot *tutamen* appliqué à une lame, avec son sens paraphrasé, fit une grande impression sur des hommes accoutumés à l'idée qu'ils attachent à un brave guerrier désigné dans leurs chansons comme « le glaive de son peuple. »

Je crus reconnaître dans la plupart de ces chacheki de très-anciennes lames italiennes. Je dis au prince que les Vénitiens et les Génois, peuples rivaux, avaient eu en monopole le commerce de la mer Noire et se l'étaient disputé par de terribles guerres. Cela fut aussi facilement compris par des gens qui connaissent la mer d'Azov et l'embouchure du Kouban.

Le prince était évidemment satisfait de l'attention avec laquelle j'avais examiné ses belles armes, que je déposai avec soin, l'une après l'autre, sur le tapis de Perse. J'étais encore plus satisfait moi-même.

Il était temps de partir. Je me levai ; le fils aîné, Hadji-Mahmoud, venait d'entrer dans l'appartement. Il a fait deux fois le pèlerinage de la Mecque, ne sait pas un mot de russe, mais il est, en revanche, très-versé dans la connaissance de l'arabe et des livres de la loi. Silencieux, ascétique, jouissant d'une grande réputation, c'est l'homme saint de cette famille qui offre peut-être en elle le résumé de l'histoire des différentes peuplades du Caucase et l'idée de ce qu'elles peuvent devenir.

Le père est le représentant ou le descendant d'une des grandes maisons du pays. Soit pour une raison, soit pour une autre, il a embrassé la cause russe. Son fils aîné, resté fidèle à la tradition de la famille, s'est abstenu, demeurant chez son père et se consacrant à la vie contemplative. Le second fils a guerroyé dans les milices du pays. Le troisième fils, qui a servi dans le régiment des hussards du duc de Leuchtenberg, a été si grièvement blessé à la bataille de Balaclava, qu'il en demeure à moitié estropié. Ramassé sur le champ de bataille, emmené à Constantinople, il en est revenu à la paix, pour recevoir, avec le rang de major et la croix de Saint-Vladimir, sa retraite à laquelle est attachée une pension considérable.

C'est l'homme de la famille complétement rallié à la Russie, et celui qui, vraisemblablement, par son influence, sera le chef d'une famille qui deviendra, avec tant d'autres, la souche de la nouvelle population musulmane, complétement soumise à la Russie, qui tend à se former au Caucase.

Après avoir remercié le prince et lui avoir dit que je conserverais précieusement le souvenir de son hospitalité, j'eus encore à le remercier une dernière fois, car il me fit présenter d'abord un beau *bachelik* en drap du pays, de couleur cannelle, tout bordé de galons d'argent et de soie noire; puis il m'offrit lui-même deux pierres taillées en facettes; « *l'une,* dit-il, *me préserverait de la morsure des serpents pendant ma route* (s'il a parlé d'une manière allégorique, je voudrais qu'il eût dit vrai); *l'autre me garantirait de la fièvre.* » Il avait rapporté de la Mecque ces deux pierres qui sont l'une un jaspe noir, l'autre un jaspe sanguin.

Il m'accompagna avec tous les siens jusqu'en dehors de l'enceinte, devant le pavillon des Hôtes, où stationnait l'escorte. Je le saluai avec tout le respect dû à son âge; et, doucement ému de sa réception, je lui pris la main encore une fois, en répondant

à sa prière « *que Dieu m'accompagnât*, » par les vœux que je faisais « *pour la prospérité de sa maison.* »

Nous revînmes à la stanitza de Borgoustane où je pris congé pour deux jours du colonel qui allait visiter quelques-uns de ses postes, avant de retourner à Essentouky.

L'essaoul Tambéieff m'accompagna à quelque distance de la stanitza. Je serrai la main à ce digne officier déjà sur le retour de l'âge, mais ayant encore toute l'activité d'un bon chef de Cosaques.

Je revins avec une escorte de ces braves cavaliers commandée par un ouradnik dont j'avais déjà remarqué la mine fière, le profil d'aigle et la belle prestance à cheval. Il se nomme Simonoff; une action d'éclat dans la Tchetchenia lui a valu la croix de Saint-George. Par une singulière coïncidence, il se trouva qu'il connaissait ma demeure à Pétersbourg. Mon valet de chambre Nicolas, tout heureux de l'excursion et d'avoir lui-même chevauché sur un cheval cosaque, avait jasé. Lorsque le général de Jomini était mon hôte en 1854-1855, le prince Paskevitch était venu le voir. Cet ouradnik, attaché à l'escorte du maréchal, l'avait accompagné chaque fois. Ce brave homme se montra heureux de ce rapprochement qui fut probablement pour quelque chose dans les ordres qu'il donna à ses Cosaques.

Pendant les 17 verstes que nous fîmes pour regagner Kislovodsk, ils m'offrirent le spectacle de toutes les passes, de toutes les voltes auxquelles ils se livrent dans leur existence guerrière. L'image en est reproduite dans le jeu de la *djiguitofka*[1], auquel ils s'exercent avec passion dès leur jeune âge, et qui ne contribue pas peu à les rendre ce qu'ils sont : de parfaits cavaliers.

Chargeant leur fusil, en allant à fond de train, le tirant, comme je l'ai dit ailleurs, s'échelonnant en avant, en arrière et sur les flancs de mon tarantasse ; l'un, c'était l'ouradnik, s'achar

1. Du mot turc *Yguite* signifiant *jeune brave* Ainsi djiguitofka veut dire « jeu du brave. »

nant, le chacheka en main, après un autre Cosaque, simulant le montagnard attaqué qui se retourne pour tirer un coup de fusil sur son adversaire; — puis m'offrant enfin le spectacle de leurs jeux; l'un revenant de l'arrière à l'avant, en passant comme une flèche, au milieu de ses camarades, pour enlever à l'un d'eux son bonnet qu'il jetait au loin sur la steppe, et qu'un autre Cosaque, arrivant à son tour à fond de train, ramassait, comme au vol, en se penchant jusqu'à terre.

Ils peuvent tous d'ailleurs se tenir debout sur leurs étriers qu'ils jettent par-dessus la selle, le droit à gauche, le gauche à droite, offrant alors l'aspect d'un cavalier placé perpendiculairement sur sa monture, allant à pleine carrière.

L'ouradnik, pour me faire admirer la sûreté du petit sabot de son cheval non ferré, gravissait une pente rapide, puis le faisait avancer le long de cette pente, puis descendre au galop, sans que l'admirable bête, fouettant de sa queue ses flancs, fît jamais un faux pas et montrât la moindre hésitation.

Arrivé à 2 verstes de Kislovodsk, j'eus le spectacle d'un trait de caractère de cette vie d'aventures. Deux hommes à cheval venaient de surgir au haut d'une montée; ils avaient le fusil, le chacheka et le tchekmette des montagnards. — L'ouradnik pique droit à eux, les arrête court; et je vois, à la vivacité de ses mouvements de tête, qu'il les interroge et qu'ils lui répondent; il revient enfin, satisfait. Je m'informai; c'étaient des montagnards pacifiques, vivant dans l'intérieur des lignes et pouvant y circuler librement; mais à la condition d'être constamment munis d'un billet de passe de l'autorité militaire, qui indique et leur nom et leur aoul. S'ils ne peuvent le présenter, ils sont considérés comme ennemis, doivent immédiatement livrer leurs armes et se constituer prisonniers. — « *Et s'ils ne les livrent pas?* » dis-je à l'ouradnik. « *Alors*, me répondit-il froidement, *j'ai le droit et l'ordre de les tuer.* »

Rentré à Kislovodsk d'assez bonne heure pour aller me promener autour de la galerie des Buveurs, j'y retrouve les dames et tous les caractères de la vie d'Europe. La musique du régiment de Biélostok y fait entendre ses mélodies. Une heure après, elle s'installe dans l'hôtel voisin de ma demeure. Un bal vient de s'y improviser; et à l'heure où je trace ces lignes (24 août au soir), j'entends des motifs de quadrille et de valse.

C'est une belle et noble contrée que le Caucase. On y tient à l'Europe par ses relations, par les lettres et les journaux que l'on y reçoit; mais on sent en même temps que l'on se trouve en Asie, sur le chemin que la religion chrétienne, appuyée nécessairement par la force des armes, fraie à la civilisation, au milieu de peuplades guerrières, défendant les restes de leur sauvage indépendance, qui s'évanouit tous les jours davantage, devant les lignes des légions héroïques qui les combattent et les cernent de plus en plus.

Que deviendront ces peuples? Comme les Peaux-Rouges de l'Amérique, reculeront-ils insensiblement, pour finir par disparaître devant le flot de la civilisation? Ou bien, une organisation nouvelle ne surgira-t-elle pas qui, leur conservant leurs vertus incontestables, adoucira leurs mœurs, leur fera sentir les bienfaits des relations internationales et les avantages du commerce d'échange qui leur procurera la richesse, et donnera une grande valeur aux produits naturels de leurs montagnes et à ceux de leur industrie encore dans l'enfance?

Le Koriban et le Térek mieux explorés et livrés à la navigation jusqu'à la hauteur où, leur cours se rapprochant, on pourrait les relier par un chemin de fer, la richesse du sol sur leurs rives et sur celles de leurs affluents aurait une issue et recevrait un développement que tout peut faire espérer.

Le Caucase, tout colonisé de régiments de Cosaques et de travailleurs qui tendent à y arriver de l'intérieur de l'empire, a

tout un avenir de richesse avec ses belles terres agricoles, avec ses forêts immenses de grands arbres, avec ses gras pâturages, ses troupeaux et ses *taboun* de beaux chevaux, avec ses mines qui sont encore à exploiter.

On verrait renaître le commerce d'échange et de transit, se rattachant d'un côté au Volga, de l'autre au Don, ces deux grandes artères de la Russie, et l'on procurerait à toute la contrée les avantages dont elle a joui dans les temps anciens et dans le moyen âge, époques mémorables où le Caucase a été, ce qu'il doit être de nouveau, la contrée intermédiaire au point de vue politique et commercial, entre l'Europe et l'Asie.

Nous reviendrons sur ce sujet dans une autre lettre.



TYP. J. CLAYE

KHEVSOUR.

LETTRE TROISIÈME

Les peuples montagnards du Caucase : Kabardiens, Tcherkesses, Tchetchenses, Lesghiens, Schamyl et le Muridisme.

Lorsque l'on jette les yeux sur la carte de l'isthme qui s'allonge entre la mer Noire et la mer Caspienne, pour joindre l'Europe à l'Asie de ce côté de l'ancien continent, on voit que la chaîne du Caucase qui ferme l'isthme s'y déploie diagonalement entre le 45ᵉ degré de latitude au nord-ouest et le 40ᵉ au sud-est sur une longueur d'environ 1,000 verstes.

Si l'on tire une ligne parallèle à l'équateur au 42ᵉ degré de latitude, entre Redoute-Kalé sur la mer Noire et Derbend sur la mer Caspienne, on a la largeur réelle de l'isthme qui est en ligne droite de 500 verstes environ (un peu plus de 500 kilomètres).

La muraille que forme la chaîne commence au fond du liman ou delta du Kouban, dans les environs d'Anapa sur la mer Noire, et va finir vers la Caspienne. Elle s'y bifurque en deux rameaux : l'un au nord-est se terminant au défilé de Derbend (Albaniæ Pylæ) ; l'autre au sud-est allant s'affaisser dans la plaine, avant d'atteindre cette mer.

Le système de montagnes que forme le Caucase n'a pas son équivalent en Europe ; il faut aller le chercher dans la Haute-Asie où s'étalent, parallèlement à l'équateur, des chaînes encore plus vastes et plus hautes, suivant cette loi de la nature qui

donne aux montagnes et aux fleuves un caractère de développement en harmonie avec l'étendue du continent que sillonnent ces montagnes et ces fleuves.

La situation intermédiaire de l'isthme du Caucase l'a fait, ce qu'il est naturellement, une espèce de pont de communication entre l'Asie et l'Europe. Tous les peuples conquérants, qui, depuis les temps les plus reculés, sont venus de la Haute-Asie pour se jeter sur l'Europe, ont passé par cet isthme ; et ce n'est point parler avec exagération que de dire qu'il y a au Caucase les restes de cent peuples divers.

Les peuples qui habitent les plateaux et les hautes vallées des deux versants de la chaîne y vivent, depuis des siècles, dans l'état d'indépendance qui est plus particulièrement l'état des peuples montagnards.

Au point de vue de la Russie qui regarde naturellement du nord au sud-est dans la voie qu'elle suit pour l'accomplissement de l'œuvre de la civilisation en Orient, le flanc droit de la ligne du Caucase est vers la mer Noire, le flanc gauche est vers la Caspienne.

Si l'on veut avoir une idée de la difficulté de la guerre que la civilisation y livre à l'état d'indépendance sauvage de cette contrée, il faut se rappeler d'abord un fait historique bien connu : la difficulté que de tous temps les peuples montagnards ont opposée à la conquête. Aux plus beaux temps de la puissance romaine, les Cantabres en Espagne lui offrirent une résistance séculaire qui ne fut jamais complétement vaincue, pas même à l'époque d'Auguste ; et les vaillantes légions de Napoléon ne purent jamais venir à bout des descendants de ces montagnards, alors même qu'elles avaient réussi à s'établir, pour un temps du moins, dans les plaines de l'Ibérie.

Il faut se représenter ensuite que la ligne des postes fortifiés et des stanitzas de Cosaques, qu'à partir de la mer Noire jusqu'à la

Caspienne, la Russie y a établis le long du Kouban et du Térek et de leurs affluents principaux, en poussant de plus en plus en avant ces postes et ces stanitzas fortifiés, forme une ligne d'attaque et de défense dont l'étendue, au nord et au sud de la chaîne, est de 3,000 verstes.

Cette ligne constitue ce que l'on appelle le flanc droit et le flanc gauche du Caucase, comprenant aujourd'hui deux commandements. Autrefois il y en avait trois ; le centre en formait un à part.

Le flanc droit est opposé plus particulièrement aux peuples montagnards compris en Europe sous la désignation générale de Tcherkesses ou Circassiens, nom inconnu à ces peuples, comme nous le verrons. Il est arrosé par le Kouban et par les cent rivières peut-être qui forment le système des eaux de ce fleuve.

Le flanc gauche, opposé aux Tchetchenses et aux Lesghiens, est arrosé par le Térek, dont le système d'affluents comprend peut-être cinquante rivières.

Nous parlerons d'abord des Kabardiens que nous placerons en tête de l'agglomération des peuplades tcherkesses, comme offrant au Caucase le type de l'organisation sociale, puis nous passerons aux Tchetchenses, aux Lesghiens et au système religieux et politique au moyen duquel Schamyl a cherché à dominer tous ces peuples, en les opposant à la Russie et à l'œuvre persévérante que cette puissance y poursuit sans relâche dans l'intérêt de la civilisation.

LES KABARDIENS. — LA GRANDE ET LA PETITE KABARDA.

La Grande Kabarda, sur le versant nord du Caucase, s'étend entre le Térek à l'est et le Kouban supérieur à l'ouest.

La Petite Kabarda est le pays de la rive droite du Térek supérieur jusqu'à Mozdok.

Les Kabardiens, autrefois une grande nation, sont d'admirables cavaliers d'une extrême bravoure.

Leur *adate* (coutume), leurs armes, leur équipement et leurs modes ont servi de modèles non-seulement aux Tcherkesses, mais en général à tous les peuples montagnards du versant septentrional, et enfin à nos Cosaques de la ligne qui n'ont rien trouvé de mieux que l'adoption de leur costume et de leurs armes pour le genre de guerre auquel ils sont appelés.

Aujourd'hui encore que la Kabarda est entièrement soumise, elle règne par la mode au Caucase, comme Paris en Europe; et si quelque changement est fait par les Kabardiens dans les détails du costume et de l'armement, ce changement est aussitôt adopté et par les montagnards et par nos Cosaques. Les meilleurs *bourkas*, les plus fins bonnets d'agneau sont kabardiens.

Au siècle dernier, et même au commencement du nôtre, les Kabardiens étaient encore une si puissante nation qu'ils pouvaient mettre en campagne jusqu'à 15,000 cavaliers couverts de cottes de mailles, tous nobles. Chacun d'eux était armé d'un arc muni de 50 flèches, d'un sable et d'un pistolet.

Chaque cavalier avait auprès de lui un compagnon armé de même, sauf quelquefois la cotte de mailles. Ce compagnon, appartenant à la petite noblesse, devait suivre son seigneur, le défendre et mourir avec lui (rôle de l'écuyer en Europe au temps de la féodalité). Il était sans exemple qu'il survécût à son seigneur, car lui et sa famille auraient été déshonorés. Le même usage existait chez les Tcherkesses, où ce compagnon noble, cet écuyer, se nommait *ouzdène*, qui est la signification de *noble* en général.

C'était donc une armée de 30,000 cavaliers, bien armés, parfaitement montés, et braves à toute épreuve.

Les vieillards, chez les Cosaques de la ligne, se souviennent avoir vu leurs troupes nombreuses dont les armes resplendissaient de loin au soleil.

La peste, les révoltes de 1804 et de 1822 ont fort diminué ce peuple, dont la population mâle est aujourd'hui d'environ 43,000 âmes, répartie entre la Grande Kabarda (un peu plus de 25,000), la Petite Kabarda (environ 13,000) et les Kabardiens émigrés. Ceux-ci ont formé jusqu'en 1851 une peuplade soumise. Séduits par Mohammed-Amyn, ils ont quitté la contrée qu'ils habitaient entre le Maroukh et l'Ouroup, affluents de la rive gauche du Kouban, et sont allés se fondre chez les Abadzeks.

GRANDE KABARDA.

Très-riche pays, possédant 49,000 chevaux (il s'en vend 7,000 chaque année au sud du Caucase), 59,000 pièces de gros bétail, 550,000 moutons.

La population tcherkesse y est divisée parmi quatre familles princières se disant descendre du prince Abou et de son fils Inal. Ces familles sont les suivantes :

Khatkhoupsoukho, ou, comme les Tartares la nomment, *Attajoukho, Missost, Kaïtouka, Bek-Mourza.*

Il y avait en outre, lors de la révolte de 1822, un aoul de 814 âmes, à Naltchik, composé des serfs et des vassaux de ces princes. Opprimés par leurs seigneurs, ils ont demandé alors la protection de la Russie, et ont été déclarés libres.

La noblesse kabardienne, vassale des princes, se subdivise en trois classes :

Première classe : les *Tlkhotles* ou *Tlakhotlajes* (les très-honorés), estimés descendre du prince géorgien *Genartoukho,* venu jadis chez les princes kabardiens, à qui il rendit de grands services. De Genartoukho descendent trois familles : les *Anzaouroukho* (Anzorov en russe), les *Koudenett,* les *Tambéiev.*

Deuxième classe : les *Tlfokhotles*, ayant les mêmes droits que la première classe, mais sous la suzeraineté d'une des familles de cette classe.

Troisième classe : les *Orkcha Oltekhousa*, petite noblesse provenant des classes libres et des affranchis, qui, par leurs services, leur courage, ont été promus à cette classe par les princes. Ceux-ci, en les faisant nobles, leur ont donné armure, cheval, bétail, voire même des serfs. Ce don s'appelle *wouarktine*.

Comme trait de passage dans cette société aristocratique entre les nobles et les serfs, sont les *azades* ou affranchis. Ils doivent être domiciliés dans un village du prince ou du noble de première classe.

Paysans. — Le paysan de première classe, *beslen pchitle*, appartient au prince; le paysan de deuxième classe, *ogg* ou *oukh*, appartient au gentilhomme.

Les droits et les devoirs de ces deux classes de paysans sont les mêmes; la moitié du produit de leur travail appartient au seigneur. Cette division en deux classes n'est qu'un simple titre, une question de vanité. Ces paysans ont le droit de s'acheter eux-mêmes des femmes; et si leurs filles sont demandées en mariage, les parents reçoivent eux-mêmes *le kalym* (la dot), sans que le seigneur s'en mêle.

Le paysan de troisième classe, *tlakhochao*, est celui qui est venu de quelque autre contrée se constituer librement paysan de tel seigneur, et auquel le prince ou le seigneur a donné pour femme une de ses servantes. Pour cela, le seigneur a le droit d'acheter des femmes aux fils de ce paysan, et celui de retenir le kalym, dans le cas où la fille du tlakhochao est demandée en mariage dans un village voisin.

Les serviteurs, *lagounipchi*, sont des serfs spécialement et héréditairement assignés pour le service de la maison du prince ou du noble.

Tous ces paysans ne peuvent être vendus séparément de leurs familles.

Les enfants issus de servantes de mauvaise conduite sont nommés *alghawa*. Ils peuvent être vendus individuellement et n'ont aucune propriété.

Ainsi donc il y a dans cette société dix classes qui constituent l'organisation circassienne :

1° Pchy, le prince;

2° Tlkhotles ou tlakhotlages, nobles de première classe;

3° Tlfokhotles, nobles de deuxième classe, à laquelle appartiennent les *touma*, enfants du prince nés d'un mariage inégal;

4° Orkcha ou Workcha Oltekhousa, nobles de troisième classe;

5° Azades ou affranchis.

Ces quatre classes forment ce que l'on appelle le *Pché-ouna-oukh* ou la cour de la maison princière.

6° Beslen-pchitle, les paysans du prince;

7° Ogg ou Oukh, les paysans du tlakhotlaje;

8° Tlakhochao, les paysans d'un noble;

9° Lagounipchi (*lagouna*, maison; *pchy*, prince), les serviteurs;

10° Alghawa, les enfants des servantes.

Toutes les classes de cette société se maintiennent strictement séparées dans la Kabarda, surtout dans les mariages.

D'après leurs traditions, les Kabardiens sont venus au Caucase de l'Arabie avec leur prince Abou, sans doute Abou-Musslime; celui peut-être qui arriva vers l'an 100 de l'hégire à Derbend.

Au xe siècle les Kabardiens se retrouvent en Crimée comme sujets du Kakhan des Khazares. Ils se révoltent contre lui. Une partie du peuple se rend en Hongrie; le reste passe le Bosphore Cimmérien et s'établit sur l'île de Djimiteï (aujourd'hui presqu'île de Taman).

Poursuivis par le Kakhan, ils se réfugient dans la vallée de Bakan (sur l'Adagoum, un des affluents du Kouban inférieur);

mais, inquiétés par les montagnards, ils poursuivent leur marche, en laissant des traces, qui se conservent par la tradition chez les Tcherkesses, depuis la Laba jusqu'à Ivestni-Brod sur la Malkha, et arrivent dans le pays situé entre cette rivière et le Tchérek où ils habitent aujourd'hui.

Les traditions tcherkesses appellent le chemin qu'ils suivirent de la rivière Kounche à la montagne de Khoumara, sur le haut Kouban, « le chemin de la défunte » (*Khadakh Tlago*), parce que pendant leur marche, les Kabardiens, en combats continuels contre les montagnards, n'eurent pas le temps de faire les funérailles de leur princesse morte pendant cette marche, et durent transporter son corps.

Arrivés entre la Malkha et le Tchérek, ils soumirent le pays à leur pouvoir, ainsi que les peuplades majares habitant les gorges du Bacsan et du Tcheghem, les *Malkhares*, les *Ourouspiens*, les *Karatchaiens*, puis les *Dighors* et les *Abazes*, habitants de la Kouma et de la rive gauche du Kouban. Bientôt les *Ossètes* de la plaine ou *Vallaghirs* et les *Kourtatis* leur paient tribut, et les contrées entre le Terek et la Sounja, sur la Zolka, la Yetoka et le Podkoumok, le Béchetau enfin, leur appartiennent.

Ils donnèrent des princes de leur famille pour gouverner les *Bachilbaï*, et, selon les traditions, ils devaient faire de même chez les *Beslineï ;* mais les khans de la Crimée, redoutant cette suprématie, soulevèrent contre eux les peuplades circassiennes. Les Kabardiens cédèrent, non sans une guerre dont les exploits sont racontés dans un grand poëme, intitulé le *Khaz-Bouroun*, qui est chanté chez les Circassiens de l'autre côté du Kouban.

Lorsque les Kabardiens se soumirent à la Russie, cette hégémonie fut dissoute. Leurs anciens tributaires tartares, comme les Malkhares, les Ourouspiens [1], furent affranchis, de même que les

1. Les Malkhares forment quatre peuplades : les Balkhares, les Houlam, les Bezenguy, les Tcheghen ; les Ourouspiens sur la rivière Ryk.

Ossètes, les Dighors [1], les Karatchaıens [2], et se placèrent sous l'autorité de la Russie.

Les Kabardiens émigrés s'étaient réfugiés, après les révoltes de 1804 et de 1822 sous Yermoloff, sur le Maroukh où ils avaient leurs assemblées (*Za-Outcha*), y instituèrent les *Mekhkémeh* (cours de justice) qui décidaient des procès, jugeaient les délits et les crimes et les punissaient sévèrement.

C'est chez ces Kabardiens émigrés que se trouvait leur célèbre prince Mohammed-Ache-Attajoukho, guerrier et poëte à la fois, toujours à la tête des entreprises des peuplades circassiennes qui voyaient en lui la personnification de l'héroïsme. Nous parlerons plus loin de ce personnage remarquable.

Pendant la période de leur puissance, les Kabardiens furent l'objet de l'admiration et de l'imitation de tous les peuples environnants.

Leur règle de chevalerie (*Work-Khabzé*) était reçue par toutes les aristocraties circassiennes; leur adate de même ; leurs modes furent imitées partout.

Leur noblesse était renommée comme pieuse et brave (*Namazyra-Zaouenyra*).

Avec leur décadence, le caractère national s'altéra. Ils devinrent faux et trompeurs (*Tkha-Khabz* « trompant Dieu »), et ils transmirent ces vices aux autres peuples.

L'islamisme, en s'introduisant dans le pays, en compléta la dégénération; il leur enseigna à être parjure envers les infidèles; il affaiblit la distinction des classes et essaya d'effacer les souvenirs nationaux, en poursuivant les anciennes coutumes chevaleresques et les chansons populaires comme des souvenirs d'une époque où les Kabardiens étaient *infidèles*.

1. Les Dighors, maintenant sur l'Ouroup.

2. Les Karatchaiens forment une peuplade très-intéressante qui habite au pied de l'Elbrouz, à l'ouest, la contrée nommée le Karatchaï.

De nos jours, la Kabarda est complétement soumise, et lorsque en 1846, Schamyl, alors au faîte de sa puissance, y pénétra avec 12,000 hommes; il n'y rencontra point de sympathie.

Une chanson populaire a conservé le souvenir d'un événement dont la date ne peut être vérifiée que dans les chroniques des khans de la Crimée.

Il fut un temps où un khan, Selim Ghereï, secondé par les Nogaïs et les Koumouks qui reconnaissaient au Caucase son autorité, réussit à soumettre toutes les peuplades circassiennes. La guerre fut sanglante; les traditions et les chansons populaires le confirment. Plusieurs de ces peuplades comme les *Bakaks* et autres furent exterminées; plusieurs, comme celle des *Yanokho*, furent décimées au point qu'aujourd'hui encore elles sont très-peu nombreuses.

Le khan, maître du Caucase, assembla ses troupes, et voulut faire la conquête de Derbend. Il arriva dans la Kabarda avec une armée considérable qu'il répartit chez les habitants. Les princes kabardiens se concertèrent, et, au jour fixé, le khan fut exterminé avec presque tous les siens. Le prince Missost tua lui-même le khan et le dépouilla de sa cotte de mailles. La chanson dit : « Il écorcha la peau du khan. » Ce trophée se trouve encore dans la famille des Missost.

Il y a une tradition qui se rapporte aussi bien aux Kabardiens qu'aux Tcherkesses. La voici :

« Il y avait parmi les Tartares un prince qui connaissait bien la langue arabe. Il voulut inventer des lettres pour la langue *adighé*. Il s'en était occupé nombre d'années et commençait déjà à mener son œuvre à bonne fin. Très-soucieux un jour de la recherche d'une lettre pour exprimer un des sons de cette langue, il avait prolongé la veillée près de sa cheminée. Plongé dans ses méditations, il s'endormit. La porte de sa maison s'ouvre tout à coup, il se réveille, et voit paraître un vieillard, à longue barbe blanche,

qui lui annonce d'une voix éclatante qu'il est un Esprit des montagnes. Cet Esprit lui fait des reproches, et l'appelle insensé pour avoir cru possible d'enlacer la langue libre des montagnes dans des chaînes épistolaires; — que c'était un péché de prétendre assimiler la voix de Dieu à celle de l'homme. — Les habitants des plaines peuvent exprimer leur langage par des écrits; mais par quels écrits traduiras-tu le grondement du tonnerre dans la montagne, — le bruit des avalanches et des cascades qui se précipitent des rochers, — le bruissement des feuilles dans les vallées, — le froissement des pierres qui roulent et des branches qui cassent, — l'appel des oiseaux de défilé en défilé? — Voilà la langue des peuples montagnards. Abandonne ton absurde tentative, et jette dans le feu tout ce que tu as écrit jusqu'à présent. »

Le prince prit avec obéissance la liasse de papiers qui lui avait coûté tant de peines et d'années, et les papiers flambèrent dans la cheminée.

L'Esprit disparut. Depuis ce temps, nul n'a osé entreprendre de composer un abécédaire de la langue *adighé*.

LES TCHERKESSES.

Le nom de *Tcherkesse*, où il semble que l'on retrouve le nom des anciens *Kerkètes* de Pline, de Strabon et de Scylax, est inconnu aux peuplades circassiennes de race primitive, comme les *Abadzeks*, les *Chapsougues*, les *Natoukhaï*, les *Hatoukhaï*, les *Bjedouks*, qui se nomment eux-mêmes *Adighé*, et disent que les autres peuples de la contrée, comme les *Mokoches*, les *Beslineï*, les *Chaghireï*, les *Tam*, les *Kizilbek*, les *Bachilbaï*, les *Temirghoï*, les *Yéguéroukhoï*, ne sont pas *Adighé*, question contestée pour ces deux derniers et qui se résout plutôt en faveur de leur origine *adighé*.

On dit que les Ossètes ont appelé Tcherkesses ces peuples, parce que pour la première fois ils les ont rencontrés sur la rivière Tchérek, affluent du Térek.

Tous ces peuples ou peuplades du flanc droit de la ligne du Caucase paraissent former aujourd'hui un ensemble de 350,000 habitants mâles, dont 100,000 nobles, ainsi que l'a dit Mohammed-Amyn dans son Rapport à Schamyl, en 1852, en lui demandant de lui envoyer des docteurs du tarikate (des docteurs de la loi; voir plus loin le Muridisme) pour avoir de l'influence sur eux.

En commençant la revue de ces peuples par l'Orient, nous avons :

Les *Abazines* ou *Abazes*, se partageant en Abazes de la Kouma, dont les principales familles, d'origine arabe, se nomment *Oboukho*, *Djantemir*, *Tram* (il y a des Tram chez les Kabardiens), *Looffe* (issus d'émirs), — et en Abazes du Kouban, dont les principales familles se nomment *Doudaroukho* (issus d'émirs), *Klitche*, *Bibert*, *Ismaïl*, *Tram*.

Les *Bachilbaï*, les *Tram*, les *Kizilbek* (qui avaient pour sultan Yerig-Kizilbek, venu de Crimée, type du chevalier brigand chez eux), les *Barakaï*.

Le pays où ces peuples sont désignés comme habitants, sur la carte du Caucase (de 1842), et où se trouvent d'immenses forêts et d'excellents pâturages, a été abandonné par eux depuis la construction de la forteresse de Maïkop. Ils se sont réfugiés au delà de la rive gauche de la Grande-Laba et sur le Haut-Khodz.

Les principales familles chez les Bachilbaï sont les *Sidokho* ou *Sidof* (Kabardiens), les *Yéguébokho*, les *Tlockh*, les *Kamardo*.

La peuplade de Tam est gouvernée par une famille héréditaire, les *Zouroum*.

Les *Kabardiens émigrés :*

Principales familles, à peu près les mêmes que dans la Grande

Kabarda : *Khatopsoukho, Novrouz, Akhandoukho, Karamourza, Margouche, Koubate, Kaïtoukha, Baboukho, Tchijokho, Tram, Hadji-Kassaï.* Elles sont maîtresses des aouls que la peuplade occupe. La dernière famille a la figure d'une oreille pour armoiries ; car les Tcherkesses ont un blason, *tamgha,* qu'ils portaient autrefois sur leurs armes (leur coryte, leur carquois, par exemple), mais qu'ils n'emploient plus guère aujourd'hui que comme une marque pour leurs chevaux.

Les *Beslineï* sur le Haut-Fars et le Pséphir. Ils ont pour princes les *Chalokho* ou *Kanoukho,* et des familles nobles comme *Dokchoukho* et *Chounachoukho.*

Les *Mokoches,* aujourd'hui sur le Fars inférieur et le Pséphir. Ils ont pour princes les *Baharsoukho* (« le fils de l'Aigle »), et pour principales familles les *Mefedzé,* les *Tchougho,* les *Netterbie,* les *Souzrouk* (qui ont une figure de serpent pour blason).

Les *Temirghoï,* les *Yéguéroukhoï* et les *Mamkirs,* aujourd'hui entre le Fars inférieur et la Biélaya, réunis sous la suzeraineté de la famille *Bolotokho.* Les deux premières peuplades ont pour familles principales les *Dogougi,* les *Tlékétchoukho,* les *Bzakomoukho.* Les Mamkirs n'ont pas de familles nobles, et sont considérés comme à demi-serfs. L'aristocratie, chez les Temirghoï, est encore plus estimée que chez les Kabardiens.

Dans les chansons tcherkesses on dit :

Libéral comme les *Bolotokho* (princes Temirghoï),

Brave comme les *Khadkho* (famille Abadzek),

Médiateurs comme les *Hadji-Klache* (Abadzek),

Habiles à faire des prisonniers pendant le jour, dans les villages ennemis, comme les *Adémy* (Bjedouk).

Les *Bolotokho,* une des plus illustres familles circassiennes, jouissent des droits reconnus de sultan. Un Bolotokho avait enlevé des bestiaux russes en octobre 1851. Le colonel Jedelinsk le poursuivit, lui livra un combat très-vif et reprit les bestiaux. Le

prince, alors âgé de vingt et un ans, railla ses Circassiens « pour s'être laissé enlever leur butin et avoir *si mal défendu le chacheka de son père,* » ajoutant (on le sut par l'interprète) « qu'il allait envoyer son arme à son ennemi en signe de son estime pour sa bravoure. »

Les *Hatoukhaï* sur la Basse-Laba et le Kouban. Principale famille, les *Kherkhénof.*

Les *Bjedouk-Tchertchéneï* ou *Kirkéneï* et les *Bjedouk-Khamtcheï,* réunissant la petite peuplade des *Adémy,* et les *Yanokho,* sur le bas Kouban, vis-à-vis de Tchernomoria.

Ils ont pour prince les *Kontchokho.* Suivant une tradition, Marie, la seconde épouse du tzar Joan Groznii, aurait été une princesse de cette famille.

Exemple caractéristique du partage de la succession d'un prince Bjedouk, qui avait laissé deux fils.

Après la mort et les funérailles du prince, la peuplade veut se partager entre ses deux fils; mais il y a hésitation, puis dispute; on ne s'entend point. On convient enfin qu'au point du jour la peuplade sera prête à se mettre en marche avec ses troupeaux et tout son avoir. A un signal donné, les deux jeunes princes montent à cheval ; les différentes familles de la peuplade passent vers l'un ou l'autre des princes qu'elles préféraient, et l'on se met en marche. Le soir, les deux princes, entourés de leurs vassaux respectifs, s'arrêtèrent à 40 verstes de distance l'un de l'autre. Depuis ce moment, les deux fractions de la peuplade ont formé deux petits peuples distincts, quoique de même origine.

Les *Abadzeks,* habitant les hautes contrées entre la Biélaya et l'Afips avec une population de 12,000 familles, forment neuf peuplades réunies par une alliance : *blahaha* (amitié). Chaque peuplade se subdivise en *psoukho,* chaque psoukho se gouverne lui-même par des anciens : *tomata.*

Ils ont eu promptement connaissance de la révolution de 1848,

qu'ils ont comprise à leur manière en disant : « Ils (les Français) ne voulaient plus du gouvernement du Pchy (prince), qui s'est réfugié chez une autre peuplade. »

En 1841, ils avaient institué dans chaque peuplade une cour de justice (mekhkémeh). Depuis 1848, toutes ces cours de justice se sont fondues dans un seul mekhkémeh.

Ils considèrent le sultan turc comme chef de la religion mahométane, et comme leur *cousin* à cause des alliances des sultans avec les filles Abadzeks vendues à la Turquie et qui sont devenues sultanes.

Familles principales : *Djaoubatroukho* (c'est-à-dire fils de Djaoubatyr), *Hadji-Klache* ou *Klache* ou *Narokho, Khatkho, Hadji-Moukho, Djandaour.*

Les *Natoukhaï* qui habitent les contrées voisines du liman du Kouban : 5,000 familles.

Familles principales : *Zanokho,* à laquelle appartient Séfir-Bey, rival de Mohammed-Amyn ; *Chounakho, Korzek.*

Les *Chapzougues :* 40,000 familles (160,000 âmes). Ils occupent le Grand et le Petit Chapzoug ; au nord de la chaîne du Caucase et de l'autre côté, sur le littoral de la mer Noire, entre les rivières Djibougha et Chakhé. Principales familles : *Abbate, Nemirah, Charétoukho.* Contrée boisée.

L'aristocratie chapzougue a été contraire à l'installation des Turcs à Anapa, « morceau de terre, disaient-ils, ne servant à personne. » Les Circassiens avaient répondu : « Nous ne vous craignons pas, en vous laissant entrer ici. Mais, une fois que la forteresse sera fondée, que s'ensuivra-t-il? A la première guerre les Russes viendront, prendront Anapa et le garderont. Nous craignons la Russie. »

Malgré la résistance de l'aristocratie, les Turcs réussirent, à force de cadeaux, à diviser les opinions, et Anapa fut fondé. Gardant le souvenir de cette opposition, ils introduisirent le chariate

chez les Chapzougues et, au nom du Koran, ils s'appliquèrent à abaisser la noblesse, en suscitant les serfs contre les seigneurs. L'aristocratie sortit affaiblie de cette lutte qui dure encore dans plusieurs peuplades chapzougues et oubyques. Elle est soutenue par la doctrine du Muridisme introduite par Mohammed-Amyn qui réside chez les Chapzougues et passe, suivant les circonstances (quand il doit échapper par exemple à trop d'opposition), du Grand au Petit Chapzoug ou chez les Oubyks.

LES OUBYKS OU OUBYQUES.

C'est déjà une race mélangée; la noblesse est circassienne, le peuple parle le *zighet* (la langue des Zighes). Très-braves, formant environ 2,500 familles, ils habitent le littoral de la mer Noire entre les fleuves Chakhé et Khamisch. Familles principales : *Berzek, Zaïsse.*

Avec les Oubyks, chez qui les Turcs se procuraient, dit-on, leurs plus belles odalisques, finissent les peuples de la Circassie.

Après, le long du littoral, viennent les *Zighètes,* peut-être les anciens Zighes. Ils paraissent se composer des peuplades :

Akoutchipzy
Agzagh
Chandrips
Zadzen
} appelées en général par les Circassiens *Medoveï.*

Les *Abkhazes* et les peuples de la Tsibelda ou Zambal qui sont au revers du Karatchaï.

Nous parlerons plus loin des traits caractéristiques des peuplades tcherkesses, après avoir passé en revue les Tchetchenses et les Lesghiens.

LES TCHETCHENSES. — SCHAMYL, LES TCHETCHENSES, LES LESGHIENS ET LE MURIDISME.

Les *Tchetchenses* se donnent eux-mêmes le nom de *Naktché*. Le nom de Tchetchenses leur vient, dit-on, de celui de l'aoul *Tchetchen,* situé sur l'Argoun, près du défilé de Khan-Kali, dans la Grande Tchetchenia, aoul qui était jadis le point de réunion de tous les rassemblements qui se formaient pour entreprendre des expéditions contre nous. Ce serait donc la Russie qui aurait ainsi dénommé ces peuples.

On peut les diviser ainsi :

1° Ceux qui habitaient les montagnes fertiles et boisées dans le *Salatau* ou la *Slatavie,* en partie enlevée à Schamyl en 1857. Population mêlée de Koumouks, en partie tchetchense et moitié lesghienne.

2° Les habitants de l'*Aoukh,* vis-à-vis la plaine Koumouk, sur le Yaman-Sou et le Yarak-Sou, entre la rive droite de l'Aksaï et la rive gauche de l'Aktache.

3° Les habitants de l'*Itschkéry;* Tchetchenia montagneuse; contrée boisée et très-fertile, sur la haute Aksaï.

4° Les habitants de la Grande Tchetchenia (la plaine est aujourd'hui occupée par ceux qui sont soumis et par nos troupes), contrée très-fertile, qui nourrissait jadis et la Tchetchenia et une partie du Daghestan.

5° Les habitants de la Petite Tchetchenia ; la plaine est aujourd'hui débarrassée de ceux non soumis qui, au nombre de 5 à 6,000 familles, se sont réfugiés vers les sources des rivières qui tombent dans la Sounja, depuis la Goïta à l'Orient, jusqu'à la Natkhoï à l'Occident.

Les Itschkérintzy et les habitants de la Goïta, de la Ghékhy et

de la Natkhoï sont peut-être les plus vaillants de tous les Tchetchenses.

6° Les autres fractions de ce peuple, habitant les hautes vallées de l'Assa, de la Fortanga, les sources de la Ghékhy, du Charo-Argoun et du Tchanty-Argoun, contrée rocheuse, boisée, avec très-peu de terres labourables, où la population, devenue très-grande, mène une vie de privations.

Les diverses peuplades s'appellent : *Akho, Natchkoï* ou *Pchékoï* ayant fourni les premiers émigrés qui ont peuplé la Tchetchenia; *Grands Kistes,* aux sources de l'Argoun; *Chatoï; Charo; Djaniboutry; Tadboutry* et *Tcharbely; Zory* (soumis); *Galgaï* (soumis; il s'y trouve deux églises chrétiennes en ruines); *Karaboulaks* (soumis en grande partie); *Galacheky* (soumis); *Petits Kistes* (soumis) sur la rivière Kistinka ou Makel-Don; *Djérakhes* (soumis).

PROVENANCE DES TCHETCHENSES.

Ils disent qu'ils sont sortis, il y a bien des siècles, de leur patrie *Natchkoï,* dans les hautes montagnes, et que, par l'insuffisance du terrain, ils sont descendus dans les vallées.

Ils avaient un adate; mais le chariate l'a presque aboli.

Quand ils furent disséminés, ils perdirent comme la tradition de leur adate. Ils envoyèrent alors dans la patrie de leurs ancêtres, *Natchkoï,* une députation pour demander l'antique adate.

Les anciens, très-embarrassés de donner leur adate à des peuplades devenues mahométanes, décidèrent qu'on composerait un nouvel adate mêlé avec les institutions de l'islamisme. Cet adate a subsisté jusqu'à la venue de Schamyl qui, partout où il l'a pu, l'a aboli, pour lui substituer le chariate.

Les Tchetchenses se disent libres, égaux, tous nobles. Voilà

pourquoi la doctrine de Schamyl (le Muridisme) a réussi chez eux.

Ils comptent comme leurs ancêtres *Nachekho* et *Djakho.* De ces deux ancêtres descendent quatre familles influentes, très-nombreuses : *Gho, Nachekho, Mosgoroï, Tchendoukhoï* (cette dernière descend de Djakho).

Les autres familles, comme : *Pecheho, Tsontoroï, Mourdil, Doudaï,* sont estimées comme moins considérables, mais égales aux premières. Un *Doudaï,* chef de l'artillerie de Schamyl, avait conçu une telle estime pour le général Sleptzov qu'il l'engagea à l'enlever avec son aoul, afin d'avoir l'air de se rendre à lui dignement.

Les Tchetchenses ont des mœurs plus sauvages que les Tcherkesses, et la sécurité y est moins grande que chez ces derniers. Même dans les contrées les plus éloignées de notre ligne, les habitants ne quittent jamais leurs armes et se défient les uns des autres; aussi la porte qui ferme leur écurie et leur étable est-elle barricadée par une pièce de bois qui se cadenasse dans leur chambre d'habitation. Ce n'est pas le cas chez les Tcherkesses. Cela tient à la différence des mœurs. Chez le Tcherkesse le vol à main armée, en plein jour, la *razzia,* a toujours un côté chevaleresque. Chez le Tchetchense le vol à main armée, la nuit, avec adresse et astuce, au péril de la vie, est une passion qui le pousse tout jeune aux actes les plus audacieux. Le plus insultant reproche qu'une jeune fille puisse adresser à un Tchetchense, est de lui dire : « Va, tu n'es pas même capable d'enlever un mouton. »

Les Tchetchenses sont très-spirituels; aussi nos officiers les appellent-ils quelquefois les Français du Caucase. — Peu laborieux, ils aiment à se tenir oisifs devant leurs maisons. Très-impressionnables, faciles à gouverner, peu fanatiques, ils sont en général hospitaliers.

A quarante ans, les idées attachées aux exploits de leur jeunesse

changent. Ils deviennent laborieux parce qu'ils ont la charge de leur maison. Ils ont un grand respect pour l'âge et écoutent leurs anciens.

Inférieurs aux Tcherkesses comme cavaliers, ils sont d'excellents guerriers dans les forêts (opinion du général Evdokimow).

Une fois sortie des hautes montagnes et descendue dans les vallées, l'émigration des Tchetchenses devint consécutive et dura plusieurs siècles, grossie par les émigrés de l'Itschkéry.

Ce fut d'abord une population peu nombreuse, répandue dans les forêts; mais, peu à peu, elle occupa les contrées entre le Térek et la Sounja, le pays situé entre le bas Argoun et la chaîne Katchkalyque, puis les premiers contre-forts des montagnes entre l'Aksaï et l'Aktache.

Les peuplades étaient divisées en *tokhoum* (familles), vivant d'abord séparées; mais, insensiblement, ces *tokhoum* se réunirent et composèrent des villages. La terre qu'elles occupaient n'appartenait à personne; chaque *tokhoum* était maîtresse de la clairière qu'elle avait pratiquée dans les forêts.

Lorsque la population devint assez grande pour passer la Sounja et se répandre entre cette rivière et le Térek, elle entra en contact avec les Kabardiens et les Ossètes à l'ouest, et avec les Koumouks du côté de l'est.

Les terres entre la Sounja et le Térek étant la propriété des princes kabardiens, qui y avaient leurs pâturages, les Tchetchenses, en s'y établissant, durent leur payer un tribut qui se composait d'une mesure de froment pour chaque maison.

Des princes kabardiens s'installèrent à Staroï-Yourte, à Novo-Yourte et à Bragouny, et introduisirent l'élément aristocratique dans ces trois villages. D'un autre côté, des Tchetchenses s'étaient soumis aux princes koumouks. Le reste de la Tchetchenia resta démocratique.

Tant que les Tchetchenses furent pauvres et ignorés dans

leurs forêts, ils ne furent pas inquiétés par leurs voisins. Devenus riches et nombreux, ils furent en butte aux vexations des Kabardiens et des Koumouks, car ils étaient faibles et divisés.

Lassés enfin, ils envoyèrent une députation dans le Goumbett, au nord du Lesghistan, pour inviter les *Tourlo*, famille considérable de ce pays, à venir les gouverner et les défendre. Les *Tourlo* arrivèrent avec une suite de guerriers, réunirent les *tokhoum* séparées et organisèrent un système de défense. Si le prince allait au combat, tous les habitants devaient le suivre.

Les Tchetchenses devinrent de cette manière un peuple belliqueux et cessèrent de redouter les Kabardiens et les Koumouks. Ne craignant plus leurs voisins, ils ne voulurent plus subir le pouvoir des Tourlo. Ces princes furent chassés et forcés de se retirer dans les villages situés sur la rive droite du Térek.

Les Kabardiens et les Koumouks introduisirent chez les Tchetchenses l'islamisme, au commencement du XVIIIe siècle; mais jusqu'à l'arrivée de Schamyl, cet élément fut faible et les mollahs peu nombreux. Ils recevaient leur instruction à Tcherkey (Daghestan), à Akoucha et dans le Kazy-Koumouk.

Dans la société démocratique que formaient les Tchetchenses il y avait des *serfs* provenant des prisonniers de guerre. Ces serfs, *essir* ou *lay*, étaient de deux espèces : le prisonnier pouvant être racheté, et le prisonnier oublié par ses compatriotes et devenu propriété de son maître qui disposait de son travail et de sa vie; mais un *lay* opprimé pouvait demander la protection d'un autre Tchetchense et obtenir de lui un adoucissement à sa destinée.

La population des Tchetchenses peut être estimée à 60.000 habitants mâles; mais, depuis 1840, la guerre ne cesse de décimer ce peuple.

Pour subvenir à cette diminution de la partie la plus brave de la population, Schamyl a permis et même ordonné les mariages

précoces. Il a aboli le *kalym* en le réduisant à un cadeau peu coûteux. Ses naïbs doivent surveiller les mariages et aplanir les difficultés. Malgré cela, la population est fatiguée de la guerre qu'elle soutient.

Jusqu'à l'arrivée de Schamyl, il n'y avait pas de gouvernement dans la Tchetchenia.

Chaque tokhoum était indépendante. Quand elles furent réunies en village, chaque village, indépendant aussi, était régi par les anciens.

Les Tourlo ne changèrent rien à ce système communal. Ils créèrent dans le pays l'idée de l'intérêt général en obligeant les villages à se secourir mutuellement. Jusqu'alors les Tchetchenses n'avaient été que des pâtres et des paysans sauvages; ils en firent de bons guerriers, toujours prêts à monter en selle. Le vol à main armée devint leur passion dominante. S'ils ne pouvaient pas la satisfaire chez les Kabardiens et les Koumouks, ils se volaient entre eux. Cet élément sauvage d'une vie de brigandage, de vol et de liberté sans frein, fanatisé par Schamyl, qui lui donna une direction, devint entre ses mains une arme puissante dont il s'est servi contre nous pendant dix ans (1840-1850), quelquefois avec succès.

Avant lui, il n'y avait pas de justice bien organisée pour punir le criminel et le forcer à payer le prix du sang. Chaque individu se faisait justice lui-même en tuant celui qui l'avait offensé; et comme chaque crime amenait une vengeance, la vendetta se prolongeait indéfiniment et faisait beaucoup de victimes.

Le coupable qui voulait demander pardon laissait croître ses cheveux et cherchait des médiateurs. Si ces derniers avaient réussi à le lui obtenir, l'offenseur venait chez l'offensé qui lui rasait la tête en signe de pardon; mais cela ne le sauvait pas toujours.

L'adate assignait le prix du sang, et infligeait une amende très-modique pour punir un vol constaté (6 roubles pour un cheval,

3 roubles pour une vache). Le prix était double si le vol était effectué dans une maison.

Pour juger une affaire de vol, on choisissait les anciens d'une autre tokhoum pour qu'il n'y eût point de partialité. Les témoins devaient être gens libres; un esclave ne pouvait témoigner. Pour que le décret de culpabilité fût valable, il fallait que les juges fussent unanimes; en cas contraire, on choisissait d'autres juges. Si le coupable ne voulait point se soumettre à la décision des anciens, ceux-ci permettaient à l'offensé de voler quelque chose chez l'offenseur; si c'était un cheval, ils le vendaient, payaient le poursuivant et rendaient le reste de l'argent au prévenu.

RELATIONS DE FAMILLE.

Les Tchetchenses ne battent jamais leurs enfants « pour ne pas les rendre poltrons. »

A l'âge adulte, les fils deviennent les égaux de leur père; l'obéissance cesse, mais par un trait de caractère très-remarquable chez tous les peuples du Caucase, ils ne s'asseyent jamais devant leur père. Il y a eu des cas de vendetta entre un père et ses fils. A leur majorité, ceux-ci ont le droit de demander le partage du bien; et, d'après l'adate, le père reçoit une part égale à celle de ses fils.

La majorité d'un fils est à quinze ans. S'il y a plusieurs fils, celui qui devient majeur le premier peut demander la partie du bien qui lui revient. La tutelle finit alors aussi pour un orphelin, qui a le droit de réclamer son bien à un tuteur.

Les filles sont soumises au père. L'adate ne leur donne aucun droit au partage de la succession. Leur unique propriété est le *kalym* payé par leur fiancé et le cadeau qu'elles reçoivent de lui.

Lorsqu'un père meurt ne laissant qu'une fille, le bien se par-

tage en deux moitiés : l'une appartient à la fille, l'autre au cousin le plus proche.

S'il y a plusieurs filles, le bien se partage en trois parties : deux leur sont délivrées, la troisième va au cousin.

Si un homme meurt dans une maison étrangère, chez son *kounak* (hôte), celui-ci devient propriétaire de tout l'avoir que le défunt avait sur lui ; coutume provenant de la haute idée que les Tchetchenses attachent à l'hospitalité.

Si un homme n'a pas de parents, il a le droit de léguer son bien à qui bon lui semble ; mais s'il a des collatéraux, même à un degré éloigné, il n'a pas le droit de les exclure de sa succession. Les mollahs et les cadis écrivent les testaments.

APPARITION DE SCHAMYL.

Battu à Akhoulgo (dans le nord du Daghestan) en 1839, Schamyl se réfugia sur le haut Argoun où il prêcha le Muridisme.

Pendant une année il travailla avec tant de succès qu'il réussit à soulever la Tchetchenia et à organiser une alliance entre les Lesghiens et les Tchetchenses. Invité par ces derniers, il arrive, en 1840, sur la rivière Ourous-Martane, affluent de la rive droite de la Sounja, où il reçoit leur serment et leurs otages. La Tchetchenia se soulève, des villages entiers quittent le Térek et la Sounja et s'enfoncent dans les forêts des montagnes noires.

Secondé par les hommes influents de la Tchetchenia, tels que Tachaw-Hadji, Akhwerdy-Mahoma et Chouaïb-Mollah, Schamyl organise la milice des Murides en y engageant les hommes des meilleures familles, et il établit dans le pays une obéissance absolue à son autorité.

Il abolit l'adate et lui substitue le chariate, qui fait passer tout le pouvoir des anciens au clergé.

Il partage la Tchetchenia en plusieurs *naïbats*, chaque *naïbat* en cercles et chaque cercle en communes.

Un mollah était chef et juge de la commume; un *maroun* était chef du cercle; le *naïb* était chef dans son district. Les naïbats étaient de grandeur différente (depuis 2,000 jusqu'à 7,000 familles) selon le degré de confiance que Schamyl avait dans la personne du naïb.

En 1841, il institue à Dargo, pour la Tchetchenia, une cour suprême (*divan-khané*) dont les membres, tous vendus au Muridisme et à Schamyl, formaient une réunion d'aveugles fanatiques.

Pour propager sa doctrine, Schamyl institua près de chaque mosquée une école où les enfants étaient élevés dans les principes du Muridisme.

Chaque naïb avait une troupe choisie de 100 à 300 Murides, composant sa garde et sa police.

Chaque maroun avait une troupe de *mourtaries* (un cavalier sur dix familles) composant aussi sa garde et sa police.

Tout acte de désobéissance fut sévèrement puni, toute plainte contre l'oppression recueillie; et au nom de la religion, pour laquelle les Tchetchenses avaient été jusque-là indifférents, Schamyl organisa un pouvoir absolu, soupçonneux, implacable; et introduisit parmi eux la délation qui sapa les liens de famille, ceux même entre un père et ses fils. Chose étrange! les Tchetchenses, peuple fier de sa sauvage indépendance, acceptèrent ce pouvoir sans murmurer.

Au premier ordre de Schamyl, chaque naïb devait accourir avec sa troupe, partagée en centaines, demi-centaines et dizaines, chacune de ces fractions ayant un chef.

Le fanatisme religieux appuyé par une discipline sévère fit naître une guerre sanglante dont les premiers résultats furent d'abord peu satisfaisants pour nous.

Malgré les grandes pertes essuyées par les Tchetchenses, il

fallut dix ans de succès pour abattre leur esprit sauvage et tenace qui caractérisa surtout le début de cette guerre. C'est de ce temps que date la création de la ligne actuelle de nos forteresses qui a resserré de plus en plus les Tchetchenses. L'établissement des Cosaques de la Sounja, admirablement menés par le général Sleptzov, leur a porté des coups écrasants.

Schamyl a introduit un code militaire pour punir la trahison, l'espionnage et les relations secrètes avec nous. Toute la population mâle de la Tchetchenia a été divisée en dizaines, responsables pour chacun de ses membres. En cas de trahison et de fuite de l'un d'eux, une amende de 50 roubles est imposée à la dizaine à laquelle appartient le coupable, qui est mis à mort si on l'arrête.

Schamyl a institué des récompenses pour la bravoure, des plaques, des étoiles, des sabres d'honneur avec inscription.

Pour l'entretien des mourtaries, des mosquées, des veuves et des orphelins, il a établi un impôt qui était versé à sa trésorerie à Dargo, transportée à Védène depuis 1845.

Les sources de cet impôt sont : 1° la dîme du revenu de chaque propriété (*zakate*) ; 2° la cinquième partie de chaque butin (*khoums*) ; 3° les amendes et les biens confisqués des criminels qui sont dévolus au *baït-oul-mâl* (trésor de l'État).

Schamyl créa en 1841 une artillerie malgré l'opposition du Conseil suprême (divan) qui, très-contraire à cette innovation, disait « tout ce qui vient de l'infidèle ne nous fera aucun bien, » mais qui finit par céder. Il y avait dans les montagnes une vieille pièce du calibre de 6 ; Schamyl la fit mettre en état. Il en composa le service, et marcha contre les Tcharbely, peuplade de la haute Tchetchenia qui voulait conserver son indépendance. L'aoul principal, fort de ses moyens de défense et de ses tours en pierre, résista. Schamyl fit jouer son artillerie. Quelques coups de ce canon, qui ne tuèrent personne, jetèrent une telle épouvante dans l'aoul qu'il ouvrit ses portes. On le traita comme un nid

de *giaours ;* tous les anciens furent mis à mort et leurs biens confisqués.

Cette exécution causa une telle terreur dans les montagnes que tout ce qui résistait encore dans l'intérieur de la Tchetchenia et du Daghestan se soumit sans coup férir à Schamyl qui voulut essayer sa pièce contre nous en 1842, à Kourinskoié.

Il augmenta depuis le nombre de ses pièces; mais cette artillerie, quoique très-mobile, bien attelée et tirant avec assez de célérité, ne nous a pas fait grand mal ; car Schamyl, craignant de la perdre, rendit ses naïbs responsables sur leur tête de chaque pièce. Ceux-ci tiraient, en conséquence, à des distances de 700 sagènes (1 kilomètre 1/2), jamais à portée de mitraille ; et, à la première tentative que nous faisions pour enlever le canon, le naïb se retirait pour reparaître, après un quart d'heure, sur une autre position et recommencer son tir incertain.

Schamyl a souvent employé son artillerie la nuit, pour tirer dans l'ombre sur notre camp, en changeant après chaque coup la position de ses pièces. Cette manœuvre n'a guère eu d'autre résultat pour lui que de fatiguer nos soldats en troublant leur sommeil.

L'emploi de l'artillerie a eu en définitive une influence fatale sur l'esprit guerrier des Tchetchenses. Ne comprenant pas assez l'action d'une arme aussi sérieuse, craignant d'être tués par leur propre canon, ils ont fini par s'habituer à se tenir à distance, attendant le succès de la bataille du feu de leurs pièces. Le combat individuel, dans lequel ils excellaient, est devenu plus rare. On les a vus toujours moins fréquemment tenter de ces charges brillantes qui arrivaient comme une trombe jusqu'à nos baïonnettes.

La centralisation du pouvoir introduite par Schamyl lui a d'abord donné une grande force, mais qui n'a pas été durable. En anéantissant l'esprit d'indépendance des montagnards, il leur a enlevé peu à peu ce qui faisait leur force.

En poursuivant le vol, le brigandage et l'esprit de vendetta chez les peuplades tchetchenses, il a bien fait taire leurs dissensions et leurs rivalités; il les a habituées à l'autorité; mais on peut prévoir que, dans un avenir peu éloigné, elles passeront facilement du joug pesant de Schamyl à celui d'une autorité modérée et humaine.

Le vol et le brigandage, les guerres intestines, les rivalités entretenaient l'esprit guerrier des Tchetchenses et créaient des chefs de parti rusés, habiles et braves. Ils le disent eux-mêmes: « Si l'on nous défend de pratiquer le brigandage, que deviendrons-nous? des gardeurs de troupeaux. »

La guerre a exterminé tous les chefs qui avaient débuté comme voleurs et brigands. Les meilleurs naïbs de Schamyl, tels que Akhwerdy-Mahoma (on a vu souvent ce chef fameux charger le chacheka en main sur un bataillon russe, bravant la mort qui a fini par l'atteindre à Chatyl, aoul Khevsour), Chouaïb-Mollah, Aldar, Mohammed-Moussakaï, ont tous été brigands dans leur jeunesse. Ils ont péri, sans laisser de successeurs élevés à leur école. Les nouveaux naïbs ne sont pas des hommes de la même trempe.

Schamyl ne défend pas les incursions sur notre ligne, il les ordonne même. Mais ces partis, composés de gens qui n'ont pas fait chez eux l'éducation aventureuse du brigandage, ne sont pas en état de lutter contre nos Cosaques de la ligne. Jadis c'était bien différent.

SCHAMYL.

Schamyl, âgé aujourd'hui de cinquante ans, est né à Ghimry, sur le Soulak, à 40 verstes de Temir-Khan-Tchoura.

Guerrier dans sa jeunesse, très-brave, il a reçu plusieurs blessures en défendant Khazy-Mollah. — De 1841 à 1845, il

habita Dargo ou Daragha, village du Daghestan, situé dans la vallée de l'Aksaï, qui appartient à l'Itschkéry. — Quelques prisonniers russes qu'il avait faits lui construisirent une maison de onze chambres, entourée d'une haie en clayonnage. Dans la cour il y avait une autre maison où était gardé son trésor.

Vivant dans l'aisance, mais sans faste, il avait alors deux femmes, l'une lesghienne, l'autre arménienne, deux fils et deux filles.

Il comptait dans son entourage son beau-père Djamal-ed-Din, savant lesghien, l'un des propagateurs du tarikate, pour qui il avait tant de respect, qu'il lui présentait avant les prières l'eau des ablutions.

Le savant Tachaw-Hadji avait la direction de la justice et le jugement définitif de tous les procès.

Schamyl avait une garde de cent hommes dont dix étaient continuellement en vigie. Ces gardes étaient disposés de manière à le couvrir et à le défendre quand il allait à la mosquée, où il célébrait lui-même l'office qu'il confiait parfois à Djamal. Après l'oraison, ceux qui venaient à Dargo se présentaient et transmettaient les nouvelles. Puis tous s'asseyaient par terre et entonnaient la formule « *la Ilâha,* » en se balançant et en fermant les yeux, ce qu'ils faisaient jusqu'à l'affaiblissement. Schamyl se levait alors et quittait la mosquée.

Parfois, quand il éprouvait de la résistance chez quelque peuplade ou quand il remarquait un refroidissement de zèle religieux, il se condamnait à la retraite (*Khalvète*), jeûnant cinq ou six jours, s'excitant à la prière; puis il faisait venir le peuple, lui prêchait l'amour de Dieu et la haine contre nous, avec tant d'enthousiasme, que (au dire des témoins) l'attachement pour Schamyl et sa doctrine se rallumait de plus belle.

Il observait souvent cette pratique dans la Grande Tchetchenia, à Awtour et autres grands villages, où il savait que les habitants

n'avaient qu'un enthousiasme de commande. Au milieu de sa péroraison, il apostrophait les naïbs, leur reprochant leurs injustices et l'oppression du peuple. Il menaçait les populations, leur annonçant que, si elles se soumettaient aux Russes, les mosquées seraient changées en églises, les femmes déshonorées, que les meilleurs hommes deviendraient soldats, et que Dieu consommerait leur perdition.

Après la destruction de Dargo (6 juillet 1845), Schamyl transporta sa résidence 16 verstes plus loin, à Védène (situé à 50 verstes seulement de Vozdvijenskoié) qu'il sera bientôt forcé de quitter, pour se retirer probablement dans le Haut Daghestan. Lorsqu'il était à l'apogée de sa puissance, en 1845, il avait sous son commandement plus de vingt naïbs. Presque tous ces anciens chefs ont péri.

Le ressort dont Schamyl s'est servi pour soulever les populations du flanc gauche du Caucase est le fanatisme religieux qu'il a su y développer; mais la force qu'il a employée, il l'a trouvée surtout chez les Lesghiens, au moyen desquels il a dominé les Tchetchenses.

Les Lesghiens, habitants des montagnes du Daghestan, peuple d'origine arabe, à ce qu'il paraît, sont doués de certaines vertus. Religieux jusqu'au plus grand fanatisme, extrêmement braves, égaux en cela aux Tcherkesses, ils allaient autrefois servir comme volontaires dans les troupes des rois de Géorgie. Très-laborieux, ils descendaient, au siècle dernier, de leurs montagnes, pour aller, par milliers, travailler chaque année dans les vignobles de Kisliar. Ils le font encore aujourd'hui.

Les Lesghiens ont une certaine culture. Leurs *alymes* (docteurs de la loi) jouissaient d'une grande réputation. Ils inspirèrent Schamyl qui étudia chez l'un d'eux, Al-Khazy, kadi de l'aoul Arakhany, dans le Haut Daghestan.

A son tour Schamyl, qui avait puisé chez Khazy-Mollah (tué

en 1832 à la prise de Ghimry) les principes du Muridisme, prêcha aux Alymes sa nouvelle doctrine, malgré l'opposition de quelques-uns d'entre eux, comme le kadi d'Arakhany, son ancien instituteur.

Dans son principe, le Muridisme était une doctrine religieuse dont l'ascétisme peut être comparé à l'esprit religieux des premières congrégations du moyen âge en Europe. L'abnégation, la charité envers les pauvres[1], la contemplation de l'Être suprême, la connaissance approfondie des Écritures, l'exercice de l'hospitalité, etc., étaient la base du Muridisme que Khazy-Mollah commença à transformer en doctrine politique, en prêchant la liberté chez les mahométans, l'égalité des classes, et, comme un des premiers devoirs, l'extermination des infidèles, c'est-à-dire de la guerre sainte (le *Ghazavate*).

Jusqu'à l'accomplissement de cette œuvre tous les rapports sociaux doivent être considérés comme illégitimes; les mariages sont nuls, les enfants sont bâtards, etc.

Mais le point de départ de cette doctrine se rattache en principe à des idées religieuses, morales, politiques et sociales qui existaient chez les peuples du Caucase.

On peut les définir et les classer par ce qu'ils nomment *Adate Moussâlahate, Chariate, Tarikate.*

Les peuples tcherkesses n'ont jamais eu de loi *écrite;* ils se gouvernaient par la *coutume* transmise de génération en génération.

L'ensemble des coutumes qui régissent la vie sociale et de famille de chaque peuplade se nomme *Adate*.

Chaque peuplade tcherkesse a son adate; mais tous ces adates se ressemblent dans leur principe général. L'adate kabardien est estimé comme le meilleur et admis sans conteste au Caucase.

1. Il ne faut pas oublier que le Koran, comme on l'a dit, est dans sa partie morale « un plagiat de la Bible. »

L'adate semble être le souvenir de l'existence première de ces peuples à une époque où ils étaient peut-être, et même probablement, chrétiens; car on y trouve l'idée du prince souverain, de la noblesse, de la distinction des classes, etc., fortement tracée.

Moussâlahate (traité de paix). — Lorsque des peuplades ennemies veulent faire la paix entre elles, il se trouve toujours des médiateurs d'une peuplade neutre qui concluent entre les parties belligérantes un *moussâlahate*, afin qu'elles vivent sans guerre désormais et qu'elles réunissent leurs efforts contre un ennemi commun.

Chariate. — Le droit religieux et civil des montagnards. C'est une importation musulmane de date récente dans le Daghestan, dans la Tchetchenia, dans la Kabarda et chez les Tcherkesses.

Dans cette loi *écrite*, fondée sur le Koran, se trouvent les règles de la morale qui régissent les mariages, les successions, qui déterminent les délits et les peines.

Le chariate a affaibli peu à peu l'influence de l'adate, ce qui a amené une espèce de démoralisation chez ces peuples, les uns quand il s'agit de procès, se fondant sur l'adate, les autres sur le chariate, suivant que leurs intérêts trouvent plus ou moins leur défense dans la coutume ou dans la loi, d'après le conseil que des hommes intrigants et adroits donnent à l'une et à l'autre partie; ce qui amène des procès sans fin.

Chez les Tcherkesses, le chariate a été introduit pour la première fois par les pachas turcs d'Anapa, au commencement de ce siècle.

Depuis 1841, les agents de Schamyl qui venaient furtivement de la Tchetchenia chez les Tcherkesses, en passant par le Karatchaï, ont agi pour la propagation du chariate. Il n'est pas admis partout chez ces peuples, où les princes et les nobles ne veulent pas consentir à l'abolition de l'adate, ce qui serait souscrire à

leur propre ruine; mais chez les Abadzeks, les Chapzougues et les Nogaï, le chariate, ne rencontrant qu'une faible opposition, a été accepté. Il a été propagé, de 1842 à 1844, d'abord par Hadji-Mohammed, émissaire de Schamyl, qui a développé une énergie extrême, en traitant les princes qui voulaient s'y opposer, avec un tel mépris, qu'il en a frappé plusieurs publiquement; puis, en 1845, par Soleyman-Effendi, autre agent de Schamyl. Il avait encouru son mécontentement; mais il était retourné cependant chez les Tcherkesses où Mohammed-Amyn, pour se débarrasser de ce concurrent, l'avait fait mettre dans une prison où il mourut.

Depuis 1849, Mohammed-Amyn, le plus habile peut-être des agents de Schamyl, a continué l'œuvre. Ce simple pâtre du Daghestan a déployé de si grands talents et a acquis une telle influence, qu'il a épousé (chose inouïe) la fille du prince Temirghoï-Bolotokho, de la plus illustre famille tcherkesse. Il a agi avec une vigueur extrême dans sa mission. Il a fait fusiller par exemple le prince de Mokoches, le signalant comme partisan de la Russie.

Tarikate. — Chemin, dans le sens mystique veut dire règle d'un ordre.

Chaque ordre a son scheik, qui est le vieux ou le supérieur de l'ordre. Tous les adeptes d'un scheik chef d'ordre s'appellent *Murides*, c'est-à-dire *aspirants* (à la connaissance, à devenir initiés).

La dignité d'*Imam* appropriée aux Khalifes réunissait seule les trois pouvoirs religieux, civil et militaire. Comme tels ils avaient seuls en main le myrte, le glaive et le Koran.

Dans son principe, le tarikate était donc une doctrine ascétique purement religieuse, ayant ses Murides. Le Muridisme au Caucase est devenu, comme nous l'avons dit, une doctrine politique d'où Khazy-Mollah, le premier qui prit le titre d'imam, Ghamzatt-

Bek, le second imam (tué en 1834), mais surtout Schamyl, leur successeur, ont tiré comme lois :

1° Que les mahométans doivent être libres et l'esclavage aboli (à l'exception des prisonniers faits aux infidèles);

2° Que les mahométans sont égaux; que la distinction des classes doit cesser; qu'ils ne doivent payer aucun impôt, à l'exception de la dîme (zakate) pour les mosquées et la propagation de la loi;

3° Que les mahométans doivent tout sacrifier pour ne pas être sous le joug des infidèles. Tant que cela n'aura pas lieu, les relations sociales cessent d'avoir leur action essentielle et leur valeur.

Le tarikate est le côté plus particulièrement religieux de la doctrine que le chariate développe comme institution civile et politique.

Les initiés du tarikate sont les *Murides* d'où l'on a appelé leur doctrine le *Muridisme.*

Schamyl tâche d'élever la nouvelle génération du Daghestan et de la Tchetchenia dans l'esprit du Muridisme, comme nous l'avons dit plus haut. Tous ses agents, nés ou dans le Daghestan ou dans la Tchetchenia, ont été écoutés par les populations, au milieu de l'opposition qu'ils ont rencontrée.

Voici, dans le style oriental, l'expression mystique des idées qui se rattachent à la doctrine religieuse de Schamyl :

« Si l'on te demande quelles sont les conditions du tarikate, tu répondras : Il y en a six : la libéralité, l'amour du prochain, la générosité envers les pauvres, l'humilité, la résolution (pour le bien), la contemplation (des œuvres de Dieu).

« Si l'on t'interroge sur le tapis de la prière et les commandements, réponds : Dieu a ordonné d'étendre le tapis de la prière et de prier cinq fois par jour.

« Si l'on te demande ce que signifient chariate, tarikate.

khalikate, ma'rifate, que la réponse soit : Chariate, c'est le mot, c'est le verbe ; — tarikate, c'est la méditation sur le chemin qui mène à Dieu ; — khalikate, c'est la connaissance de soi-même ; — ma'rifate, c'est la connaissance de ce qui se rapporte à Dieu.

« Si l'on te demande quels sont les imams du chariate, du tarikate, du khalikate, du ma'rifate, réponds : Il y en a cinq : le premier, la sincérité ; le second, le scheik ou le murschid (le chef des Murides) ; le troisième, le Koran ; le quatrième, le prophète Mohammed ; le cinquième, Dieu lui-même.

« Si l'on te demande quel est ton père, ta mère, ton frère, réponds : Mon père, c'est l'amour ou la charité ; ma mère, c'est le cœur pur ; mon frère, c'est la fidélité.

« Que signifie se baigner dans le chariate : réponds : 1° Prier sur le tapis ; 2° remplir strictement les règles du tarikate ; 3° garder la fidélité ; s'éloigner de tout ce qui est terrestre ; faire le pèlerinage ; 4° se donner à Dieu de tout son cœur avec une confiance (espérance) entière en lui. — Que Dieu, notre Seigneur, soit notre conducteur en tout temps. Sachez, mon frère en Dieu, qu'il y a pour le scheik 40 stations, et que par ces 40 stations on peut seulement parvenir jusqu'à la miséricorde divine ;

Dans le chariate, il y en a dix ;
Dans le tarikate, il y en a dix ;
Dans le khalikate, il y en a dix ;
Dans le ma'rifate, il y en a dix ;
Elles appartiennent à Dieu seul. »

Mais ces idées religieuses et morales, dont plusieurs sont un emprunt à la Bible où le Koran a puisé, s'allient à des idées qui excluent le sentiment de l'humanité en général, qui est dans l'essence du christianisme, et servent par conséquent de base à

une doctrine qui est un fanatisme mêlé de barbarie, propre à entretenir les idées de farouche indépendance des peuples montagnards du Caucase.

Ces peuples ont des vertus héroïques, mais qui sont celles, par exemple, des Scandinaves à l'époque où ils n'étaient pas chrétiens et où ils venaient répandre la désolation sur les côtes de l'Angleterre et de la France chrétiennes.

N'est-ce pas ici qu'il faut mentionner une circonstance qui se rattache à la famille même de Schamyl? Un de ses fils, fait prisonnier, avait été conduit, tout jeune, en Russie où il fut élevé dans un corps de cadets, avec les plus grands soins. Devenu officier, il servit dans notre armée. Rendu à son père, par suite de circonstances particulières, il est mort au Caucase l'été dernier pendant que je m'y trouvais. Sentant sa fin prochaine, il témoigna le désir d'être visité par un médecin russe qui vint à son appel et s'entretint avec lui. Le jeune homme mourant lui dit que son père l'ayant rappelé, son devoir avait été de vivre auprès de lui, mais qu'il sentait que « son cœur, son esprit, toutes ses idées étaient restées là où il avait reçu les bienfaits d'une bonne éducation, dans la société chrétienne où il avait grandi et où il avait trouvé la sympathie, la bonté et toutes les habitudes de la civilisation. » Le pauvre jeune homme pensait sans doute que ces vertus, il ne les avait pas retrouvées au Caucase, parmi les siens.

Schamyl a porté successivement trois titres, offrant comme la gradation d'un rôle qui commence par l'expression de l'humilité et finit par l'expression d'un orgueil ambitieux et insensé.

1° *Al-Abdoul-Marouf* « le serviteur connu (de Dieu); » 2° *Abdoul Foukarâ* « le serviteur des pauvres, des affligés; » 3° *Emir al Mouminine vé Imâm al Mouttakiine, Schamyl,* « le prince des croyants et l'imam des fidèles, Schamyl; » ressuscitant ainsi en lui le titre fameux porté par les khalifes.

Le rôle de Schamyl, qui a eu une époque brillante, touche à

sa fin. Il a été d'abord comme un ciment qui a rattaché entre elles les peuplades du Caucase. Il a mis fin à leurs rivalités, à leurs luttes intestines; il a défendu et puni le vol et le brigandage; il a proscrit la vendetta. En cela sa doctrine a eu son côté moral et bienfaisant. Mais, après avoir fanatisé contre la Russie l'esprit belliqueux des montagnards, après l'avoir surexcité dans un sens et perverti par la perfidie et la délation qu'il a introduites parmi eux, surtout les Tchetchenses, il a sapé en même temps des institutions sociales qui faisaient la force de ces peuples, et il a fini par affaiblir plutôt qu'augmenter leur esprit d'aventure et de guerre. Ici il a été un dissolvant. Il a compris, mais vaguement, l'action de la discipline militaire et l'emploi de l'artillerie, arme sérieuse qu'il n'a pas su manier, comme nous l'avons vu, et qui a accoutumé les montagnards à combattre de loin, en les déshabituant de ces attaques rapides, vives, impétueuses qui les faisaient arriver jusque sur les baïonnettes russes, avec une témérité qui avait son côté fort.

Schamyl est un esprit habile; il n'est pas sûr que ce soit un esprit profond, et qu'il soit doué de ce génie politique qui voit loin.

La haine qu'il a développée contre la Russie n'est pas une force suffisante. Nous avons vu que les Tchetchenses sont bien près de l'abandonner et d'accepter la domination russe, lorsque les nouvelles lignes que l'on pousse sans cesse en avant auront mis ces populations à l'abri de la vengeance de Schamyl qui agit sur elles maintenant plutôt que la force. Mais Schamyl, resserré toujours davantage, faiblit; ses ressources diminuent. Sans doute qu'il trouve encore dans le Daghestan, chez les Lesghiens, des hommes dévoués qui prêtent et tiennent le serment religieux de mourir en défendant avec intrépidité l'aoul ou la tour qui leur est confiée. Mais il a reçu de trop rudes coups dans les deux dernières années, pour qu'il puisse se relever et

jouer encore le rôle brillant qu'il a soutenu. On attaque le sol maintenant au Caucase non-seulement par les armes, mais avec la pelle, la pioche et la charrue, en colonisant la terre acquise et en y établissant des lignes qui se défendent d'elles-mêmes, aussitôt que la position en a été assurée et bien assise.

Si l'on voulait établir une comparaison entre l'œuvre russe au Caucase et l'œuvre française en Algérie, on verrait que les mêmes principes ont fait arriver au même résultat. Quant aux difficultés de la lutte, elles sont bien différentes.

Les Kabyles, très-braves, n'ont pas l'esprit presque indomptable des montagnards du Caucase. Après avoir fait « *parler la poudre,* » suivant leur expression pittoresque, les Kabyles se sont soumis, reconnaissant que la poudre leur donnait tort.

Les obstacles naturels qu'offrent les deux pays sont tout autres. Le Caucase, en raison de la hauteur de ses montagnes, a des forêts, des vallées et des rochers qui sont des forteresses naturelles d'un accès extrêmement difficile.

Les forêts vierges de la haute Tchetchenia, plantées de chênes, d'ormes, de hêtres, de *tchinars* (platanes du Caucase) séculaires, entrelacés de lianes et de broussailles épaisses, forment des labyrinthes où il a fallu pratiquer de vastes percées, pour y établir des routes de communication, de la largeur de deux portées de canon; système efficace introduit par le prince Vorontzov et continué, comme nous le dirons ailleurs, par le prince Bariatinsky.

Le Daghestan, dépourvu de forêts, contrée un peu étrange, labyrinthe montagneux, offre comme des *steppes soulevés*[1] sur d'immenses rochers, élevés les uns au-dessus des autres, où les terres arables sont étagées sur des corniches, avec des aouls en pierre, défendus par de hautes tours. Ces aouls composés de

1. Suivant la juste expression de M. Blanchard.

maisons à deux et trois étages, entourées souvent de terre rapportée à dos d'homme dans des sacs, dominent des vallées où les Lesghiens entretiennent, au moyen d'un système ingénieux d'irrigation, de magnifiques jardins fruitiers.

Les Lesghiens laborieux, point brigands, affectionnent cette terre en raison du labeur qu'elle leur coûte. Assez mauvais soldats en plaine, ce sont dans leurs montagnes des guerriers presque indomptables. Retranchés dans leurs aouls, ils s'y défendent avec une sauvage opiniâtreté qui, appuyée par leur fanatisme religieux, les fait quelquefois se précipiter d'eux-mêmes de leurs rochers, plutôt que de se rendre; acte de désespoir suprême dont ils nous ont souvent donné la preuve.

Enfin, si l'on consulte la carte, on trouvera un chiffre qui expliquera aussi les longueurs et les difficultés de la lutte que la Russie y soutient. Les deux lignes fortifiées du flanc droit et du flanc gauche du Caucase, prises sur les deux revers de la chaîne qu'il faut garder, ont, comme nous l'avons déjà dit, une étendue de 3,000 verstes (plus de 3,000 kilomètres) à surveiller.

Au flanc gauche la position de Schamyl est toute centrale. Il a pu rayonner autour de lui et se porter d'un point à l'autre, à mesure qu'il éprouvait un échec.

Mais tout cède peu à peu à une armée réunissant en elle tous les genres de bravoure, tous les caractères d'une supériorité qui s'appuie sur le sentiment chrétien.

L'action de Schamyl a produit son œuvre et fait son temps, à ce qu'il semble. La réaction commence contre lui ; de sérieuses difficultés et des dangers personnels l'attendent au sein même du Daghestan où il a puisé sa force.

Tout ne lui est pas favorable dans cette contrée où il a dépossédé des princes de leur autorité héréditaire. L'Avarie, un des pays du Haut Daghestan, avait son khan indépendant qui avait des fils. Après sa mort, le khan du Miktoulinsk, son parent,

administra l'Avarie au nom des jeunes princes qui furent tués par Ghamzat-Bek, en 1833. Après la mort de ce dernier, tombé en 1834 sous les coups de Hadji-Mourad, un de ses Murides, qui vengea ainsi les jeunes khans d'Avarie, Schamyl, successeur de l'*imam*, continua l'œuvre de spoliation et brisa toutes les résistances. Le pays d'Andi s'était soumis, en partie par la force; et dans l'Ankratl, une des contrées les plus hautes du Daghestan, les tribus indépendantes, qui y formaient une espèce de confédération, avaient peut-être été forcées d'embrasser sa cause.

Tous ces éléments, réunis sous sa main lorsqu'il était victorieux, lui feront défaut dans l'adversité. L'Avarie avait des relations de commerce avec Tiflis; et les Lesghiens trouvaient dans leurs rapports avec les Russes de grands avantages.

Si Schamyl ne succombe pas sous le poignard de quelque ennemi personnel, il est possible qu'il finisse comme Abd-el-Kader, en se soumettant. La générosité russe, en ce cas, ne lui fera pas défaut.

QUELQUES TRAITS DE CARACTÈRE DES PEUPLES MONTAGNARDS.

Dans une des guerres livrées par les Tartares de la Crimée pour soumettre à leur domination les peuplades tcherkesses, un chef chapzougue, de la famille Nemirah, battit sur la Pschada l'armée du khan et le fit prisonnier. On l'attacha sur un chameau, la tête tournée vers la queue de l'animal, et on le renvoya, en lui disant ironiquement : « Tu nous aimes tant qu'en retournant en Crimée, tu auras la consolation de toujours regarder notre pays. »

Dans un autre combat d'extermination contre les Tartares, les Janokho, décidés à mourir ou à sauver leur indépendance, attachèrent chacun auprès d'eux un de leurs enfants, pour ne pas lâcher pied devant l'ennemi. L'un de ces Janokho, n'ayant pas d'enfant, attache près de lui la femme de son frère. Celle-ci lui

dit : « Que deviendrai-jë, si tu es tué ? » — Il lui répond : « Mon corps te couvrira de l'insulte, et ma peuplade aussi. » — Pendant le combat ce Janokho est tué. Un chef tartare s'élance pour le dépouiller de son armure et enlever la femme ; — mais il trébuche contre le cadavre et tombe. Il est aussitôt massacré par les Janokho qui le dépouillent, en poussant un grand cri de victoire. Cet événement donna une tournure favorable au combat ; les Tartares s'enfuirent. Le Janokho avait tenu parole. Le souvenir du fait se conserve par la tradition et aussi par des chants populaires.

La *vendetta* se transmettait de génération en génération chez les Tcherkesses, comme chez les autres peuples du Caucase ; mais elle tombe en désuétude.

Il y a le rachat du sang (*tlévasse*). D'après l'adate il se paie suivant la classe à laquelle la victime appartient, mais d'après le chariate il y a égalité.

Le rachat du sang est quelquefois si considérable qu'un seul individu ne peut pas le payer. Sa famille se cotise alors et paie tout ou partie de la somme fixée.

Il y a des familles circassiennes liées entre elles par un serment (*tkhar-og*), par lequel elles s'engagent solidairement à payer le prix du sang ; mais dans de certains cas la famille du criminel s'y refuse, et laisse à l'offensé le soin de tirer sa vengeance. Il ne reste alors à l'offenseur que le parti de se retirer chez une peuplade voisine et de s'y cacher.

Il y a eu des exemples, mais bien rares, de vendetta des paysans contre leur seigneur.

RACHAT DU SANG DU PRINCE NOGAÏ KARA-MOURZINE, TUÉ PAR VENGEANCE.

Une cotte de mailles...	du prix de 16 vaches.
Un casque	id.
Un sabre......................	id.
Deux brassards................	id.

Un arc avec coryte et flèches..... du prix de 16 vaches.
Un cheval sellé et harnaché...... id.
Un autre cheval sellé et harnaché. du prix de 12 vaches.
Une paire de gantelets.......... en nature.
Un costume complet riche, deux
tckekmettes (tuniques), du linge, etc. en nature.

Outre cela, il fallut habiller l'un des cousins du prince tué avec tout ce qu'un *atalyk* doit fournir à son élève, le cheval compris, lorsqu'il le ramène à ses parents.

La coutume chez les Tcherkesses de confier, au sortir de l'enfance, un fils de famille noble à un chef expérimenté qui, sous le nom d'*atalyk*, emmène l'enfant, lui sert de second père, de tuteur, l'élève, le forme et ne le ramène à sa famille que lorsque son éducation est entièrement achevée, et qu'il en a fait un homme, est trop connue pour la rappeler autrement.

L'esprit de farouche indépendance des peuples montagnards va jusqu'au plus grand fanatisme, mais chez les Tcherkesses ce fanatisme individuel de l'indépendance qui leur fait dire: « Nous nous protégeons chacun nous-mêmes, » a un côté chevaleresque.

Dans une affaire, le Tcherkesse salue, avec une certaine ironie courtoise, en ôtant son bonnet, le boulet qui tombe près de lui ou le dépasse.

Est-il cerné, sans espoir de retraite, il ne songe qu'à vendre chèrement sa vie. Se retranchant quelquefois dans la neige, où il se blottit à mi-corps, il se fait un rempart de tout ce qu'il peut réunir autour de lui. Il tue son cheval et il tire toujours, avec une grande sûreté de coup d'œil, tant qu'il a une cartouche. Quand on l'approche, on l'entend qui entonne d'abord son chant d'adieu à sa famille et à son aoul qu'il ne reverra pas, puis ses invocations à Allah[1]. Il tire son chacheka, après avoir brisé son fusil

1. Le *La Ilaha!* que les Lesghiens et les Tchetchenses chantent aussi, au moment de l'action, sur deux tons différents, suivant les circonstances, l'un mélancolique comme une complainte, l'autre animé et solennel.

qui ne doit servir à personne après lui. Il brise aussi son chacheka pour se défendre encore avec son poignard, sa dernière ressource. Il tombe enfin, sans avoir songé un moment à se rendre.

En 1850, quatre Abadzeks se trouvent cernés dans une expédition. On veut essayer de les réduire; on leur fait dire par un interprète qu'ils n'ont aucun espoir de résister avec succès, — que l'on honore leur bravoure, — qu'il n'y a aucun déshonneur à se soumettre à une force supérieure et qu'on les engage à se rendre. Ils répondent: « Nous sommes gentilshommes; nous rendre, nous ne le pouvons pas, nous ne le savons pas; ce n'est pas notre coutume. » Pendant ces pourparlers, on s'était approché d'eux. On les voit se dépouiller de leurs habits et endosser comme un vêtement blanc. On comprit bientôt après la signification de cet acte. En effet, voulant en finir et recevoir la mort en la donnant, ils tirent sur les Cosaques qui les entourent. On les presse alors de tous côtés et ils périssent dans la mêlée. Ce linge blanc, symbole d'une digne mort, était le linceul qu'ils portent ordinairement roulé autour de leur bonnet, pour leur servir au moment suprême.

Hadji-Mourad[1], un des chefs de la cavalerie de Schamyl, s'était soumis et avait été distingué par le prince Vorontzov au point de manger à sa table. En 1852, près de Noukha, Hadji-Mourad se promenait avec trois des siens, sous l'escorte de deux Cosaques du régiment de Mozdok, faisant partie du convoi du prince. On passe devant un tombeau. Hadji-Mourad s'informe. On lui apprend que là repose un chef qui était mort, les armes à la main, en refusant de se rendre. A ce souvenir, qui lui rappelle le caractère primitif de sa race, il s'arrête comme si un vertige l'avait saisi. On le voit descendre de cheval, se promener devant le tombeau, puis s'arrêter en murmurant des mots qui étaient peut-être

1. Le même personnage qui tua l'imam Ghamzat-Bek, en 1834.

une prière. Soudain, il saute en selle, tire sur les deux Cosaques et fuit. Bientôt cerné, il se défendit longtemps avec les siens. Seul survivant, criblé de blessures, il tire son poignard et, se dressant par un dernier effort, il crie : « Coupez ma tête maintenant, » en ajoutant quelques mots trop énergiques pour les rapporter.

Mais ces traits de sauvage indépendance n'excluent point l'idée de la loyauté chez ces peuples. Ceux qui sont soumis fournissent à l'armée russe une milice très-brave qui, dans mainte circonstance, s'est franchement battue contre les peuplades non encore soumises. Il y a deux choses que ces peuples préfèrent à la vie : la conservation de leurs armes, qu'il ne faut pas songer à leur ôter, et la condition de se soumettre à l'existence loin de leur pays.

LES MÉDECINS MONTAGNARDS.

C'est un fait constaté qu'il y a chez les Tcherkesses, les Tchetchenses et les Kabardiens des médecins qui conservent par tradition la connaissance des simples et la manière de traiter les blessures avec une habileté que nos médecins ont reconnue. Il y a à ce sujet des témoignages trop authentiques pour révoquer le fait en doute.

Un prince Eristov, à qui l'on voulait couper le bras où la gangrène menaçait de se mettre, appela un médecin montagnard qui y appliqua des sucs de plantes à lui connues ; le bras fut sauvé.

Le colonel Aguicheff, témoin oculaire, eut le même bonheur. Blessé d'une balle restée dans le bras, entre les muscles, au-dessous du coude, on lui demanda de consentir à l'amputation, ce qu'il refusa. Un médecin kabardien vit le bras, prescrivit de rompre la diète qui, avec le mal, avait amené une grande faiblesse, et de manger pour prendre des forces. Après quelques jours du nouveau traitement, il réduisit l'enflure survenue, fit une incision

et retira la balle. La guérison eut lieu au bout de quinze jours; terme annoncé par le Kabardien.

Quand un médecin montagnard entreprend la guérison d'un blessé, il s'établit immédiatement près de lui, fait apporter son lit près du sien et ne quitte pas le malade un instant. Si un visiteur le vient voir, le médecin exige auparavant qu'il dépose ses armes et tout son accoutrement guerrier, afin d'éloigner tout objet dont la vue peut éveiller le sang. Il défend, de la manière la plus absolue, l'approche même d'une femme. Il prépare lui-même les remèdes, *suce avec ses lèvres* la plaie, et attend la guérison. Lorsqu'elle est consommée, il dit que le malade est devenu *son fils*, et ses rapports avec lui sont dès lors paternels. Il a raison; il a donné une seconde vie au patient.

Voici un exemple bien remarquable du diagnostique de ces médecins : Le colonel J., malade et languissant depuis longtemps, prit le parti de se rendre chez un Abadzek très-connu, nommé Djérémétef, qui s'informa de l'opinion des médecins européens sur la nature du mal. Quand il sut que c'était, suivant ces derniers, une affection de poitrine, il regarda longtemps le colonel, secoua la tête, puis monta à cheval avec lui, le mena assez loin, au grand trot, et lui fit monter rapidement un kourgane très-élevé. Le faisant alors parler vite et haut, il lui dit : « Fais savoir au médecin européen qu'un homme qui vient d'exécuter une course pareille, et qui parle ensuite comme toi, n'est pas malade de la poitrine. Je chercherai, j'espère te guérir. » Il l'examina plusieurs jours de suite, lui demanda si, suivant les phases de la lune, il n'éprouvait pas une plus grande tristesse que d'ordinaire (ce qui était le cas) et finit par nommer la maladie, qui était causée par la présence du ver solitaire. Il l'en guérit.

Chez des peuples aussi guerriers, la passion des belles armes se conçoit facilement. Ils ne quittent jamais leurs armes les plus essentielles, comme le chacheka et le poignard, ce dernier surtout

qui figure constamment à leur ceinture, parce qu'outre sa ressource immédiate, le poignard est un signe d'étiquette. Il en est de même du pistolet qui, chez les Tcherkesses, se porte souvent dans une espèce de poche en cuir rouge ouvragé, très-élégamment orné de galons d'argent et de soie noire, que leurs femmes fabriquent elles-mêmes avec un goût exquis.

Lorsqu'une jeune Tcherkesse devient mère pour la première fois, son mari lui remet son pistolet. Si elle donne le jour à un fils, elle a l'énergie de tirer l'arme au moment critique, donnant ainsi, et à son mari et à sa famille, le signal d'un événement heureux.

Le mot chacheka, adopté au Caucase même par nos officiers, a pour étymologie *saçhekho* (sabre), nom de l'arme dans la langue des Tcherkesses qui appellent *kama* le poignard que les autres peuples du Caucase nomment *khandjar*, qui est un mot persan, employé en turc et en tartare, et dont les Russes ont fait *kindjal*.

Les meilleures lames de kama sont lesghiennes. Elles sont à gouttière de chaque côté, quelquefois doubles, ordinairement simples; profondes dans ce dernier cas, et non superposées, mais juxtaposées dans la direction de l'axe de l'arme. Les Lesghiens, presque tous fantassins, ont des kamas immenses qui leur servent en même temps de chacheka. Les armuriers de Temir-Khan-Choura fabriquent avec beaucoup de goût des armes d'une admirable beauté.

Les montagnards ignorent le jeu de la pointe dans le sabre; aussi le chacheka en a-t-il une obtuse. Ils taillent avec toute la force du bras. Ils dédaignent absolument les meilleures lames de damas avec lesquelles il faut scier en glissant et non frapper, et qui se briseraient net sous leurs coups de taille. Ils estiment par-dessus tout de très-anciennes lames d'acier qu'ils appellent *frank* en général, et qui ne sont d'ordinaire que des lames italiennes d'une trempe excellente (voir la seconde lettre). Ils les paient des prix

énormes. Ces lames passent de père en fils, comme un héritage qui est l'objet d'un culte chez eux.

Ils fabriquent des lames pareilles, en imitant et estropiant souvent les signes, initiales et ornements qu'elles offrent, car le modèle est souvent effacé par l'usure. Les lames kabardiennes et tchetchenses sont d'une trempe parfaite. On les essaie en coupant une pierre à fusil au moyen d'un mouvement (comparable à un coup d'archet remontant) qui fait jaillir des étincelles. Le tranchant doit rester intact après l'épreuve, qui consiste quelquefois à tailler un morceau de fer.

Un proverbe kabardien dit : « Si le cœur est long, le chacheka est long ; si le cœur est court, le chacheka est court. »

Leurs fusils ont des canons octogones en damas déroché, à sept rainures. Rien n'est simple et ingénieux comme la légère fourchette, composée de deux baguettes de hêtre ou de frêne, sur laquelle ils appuient le bout de l'arme pour tirer de loin. Les meilleurs canons et ceux dont ils font le plus grand cas sont appelés *hiéredjib*, *souyne*, *Hadji-Moustapha*. Ce dernier nom est celui d'un très-célèbre armurier tartare de la Crimée. A l'époque de sa grandeur, Baktchi-Saraï fabriquait des armes excellentes, et les lames de chacheka de cette provenance, appelées *gourda*, jouissent, au Caucase, d'une grande réputation.

Le chacheka est sans garde; sa poignée, souvent en argent niellé, peut se cacher tout entière dans le fourreau. Fendue au sommet, elle y offre comme une coche qui peut servir aussi d'appui au bout du fusil.

Tout est calculé chez ces peuples dans leur équipement guerrier de manière à donner aux mouvements du corps toute leur souplesse et leur indépendance. Cet équipement est approprié d'une manière admirable aux localités. Couvert de sa *bourka*, un montagnard se glisse sans bruit au milieu du fourré le plus épais, sans offrir dans sa personne aucune saillie qui l'arrête.

Le capuchon (*bachelik*) en drap, à longues pointes se nouant autour du cou, dont ils recouvrent par le mauvais temps leur bonnet d'agneau, est une charmante reproduction du célèbre bonnet phrygien. Les poches à étuis (*khazyr*) pour leurs cartouches, des deux côtés de la poitrine, sont un élégant ornement de leur *tchekmette* (tunique).

Nous avons dit qu'il y a au Caucase les restes de peut-être cent peuples divers. Cette diversité explique la différence totale du langage. Il n'y a aucun rapport, par exemple, entre les langues tcherkesse, tchetchense, lesghienne et koumouke. Les mots identiques y sont tartares. Le koumouk, assez cultivé, est, comme nous l'avons dit, une langue de communication parlée par les chefs.

Il y a autant de diversité dans le caractère; et ce serait commettre une grande erreur que de comparer, par exemple, les Tchetchenses et les Tcherkesses, dont nous avons déjà esquissé quelques traits de la physionomie.

Le Tchetchense est l'idéal du brigand sauvage, du guerrier de l'embuscade. Il cherche surtout la nuit pour accomplir son coup, tandis que le Tcherkesse cherche le jour. La chanson tchetchense suivante, dont nous devons la connaissance à l'obligeance de M. Berger de Tiflis, ainsi que d'autres notes de ce savant, résume assez bien le caractère de ce peuple :

« C'est avec peine que nous approchons de notre vieillesse. C'est avec regret que nous nous éloignons de notre jeunesse. — Ne dois-je pas vous chanter, braves descendants de Tourpal Nahtschououo, notre air paternel? Comme le coup du glaive foudroyant fait briller l'étincelle, de même nous avons notre origine de Tourpal Nahtschououo. — C'est la nuit où la louve met bas, qu'on nous a fait naître. — Les noms nous ont été donnés le matin, lorsque la panthère remplit l'espace de son cri pénétrant. — Tels nous sommes; tels nous descendons de notre

protoplaste, Tourpal Nahtschououo. — Quand il fait beau, la pluie cesse. — C'est de même chez nous. L'œil ne verse pas de larmes au libre battement du cœur. — Si vous ne vous fiez pas à Dieu, la victoire vous manquera. N'obscurcissons pas la gloire du nom de notre père Tourpal. »



Tchetchense se rendant à une embuscade.

Cette chanson a un caractère étrange, sauvage. Il semble dans quelques passages que l'on entend les clameurs que les Tchetchenses, semblables aux guerriers des Peaux-Rouges, poussent dans leurs forêts, en se précipitant sur l'ennemi qu'ils attaquent avec un courage farouche. Après des journées de combats successifs, nos meilleurs officiers, qu'aucun obstacle n'arrêtait, que ne rebutaient aucune attaque, aucune résistance, étaient à la longue fatigués de ces clameurs sauvages, éclatant souvent au milieu de la nuit, comme les cris des bêtes fauves.

Le Tcherkesse est la belle expression de l'homme de ces contrées, l'expression chevaleresque que l'on ne saurait nier, se mêlant malheureusement à des habitudes antisociales : la vente de la femme, la cruauté, le brigandage. Le Tcherkesse défie souvent l'ennemi en combat singulier, comme les guerriers de l'antiquité. Il ne fuit pas; il attend de pied ferme. Le Tchetchense lâche pied sans scrupule, s'il ne voit pas assez de chance à son attaque.

Il y a encore dans la vie du Tcherkesse un côté caractéristique. C'est l'homme généreux de la *razzia*. Tout jeune, il établit sa réputation par une succession d'actes audacieux. Il s'exerce au brigandage, par amour du danger et de la vie d'aventures. S'il appartient surtout à une famille connue par sa réputation traditionnelle de courage et de libéralité, il ne garde rien pour lui-même du butin qu'il a fait. De retour de son expédition, il distribue dans son aoul et dans les aouls voisins ce qu'il a pris. Prodigue de sa vie, il l'expose sans cesse. Lorsque sa réputation est établie; lorsque, peu à peu, on s'est habitué à lui obéir comme à un chef expérimenté; lorsque, de toutes parts, on est venu à lui pour écouter sa voix éloquente, ne rien décider sans l'avoir entendu, ne rien entreprendre sans l'avoir au nombre des chefs; lorsqu'il est devenu enfin « la voix et le glaive de son peuple, » le Tcherkesse change de vie subitement et il annonce dans le pays qu'il dit adieu aux aventures. Tous ceux qui l'ont accompagné dans ses expéditions, et qui ont profité de sa générosité, viennent alors à l'envi lui offrir des présents. Il n'a rien eu à lui que ses chevaux et ses belles armes. On lui amène de toutes parts ce qu'il faut pour monter sa maison. En quelques jours, il possède un riche taboun et des troupeaux nombreux. Il se repose en quelque sorte dans sa gloire.

Les Tcherkesses et les Kabardiens émigrés ont eu un héros, le prince Mohammed-Ache-Attajoukho. Chevalier et poëte à la

fois, il était l'idole de tous les Circassiens qui voyaient en lui la personnification de la bravoure.

Dans un des combats qu'il nous livra il donna une preuve de générosité digne des temps de la chevalerie chrétienne. — Un prince nogaï, Edik-Mariaf, son ami, combattait à ses côtés ; son cheval est tué. En vue de nos Cosaques, qui serraient de plus en plus les Tcherkesses, Mohammed-Ache descend de son cheval et invite Edik-Mariaf à y monter. Celui-ci, non moins généreux, s'y refuse, disant : « qu'il n'est qu'un simple prince nogaï devant Mohammed-Ache, le prince kabardien, l'orgueil de sa nation. » Celui-ci alors, sautant en selle, saisit par la ceinture son ami, l'enlève, et, faisant un effort suprême, parvient à franchir avec son fardeau la ligne de nos Cosaques.

Battu à Bekechevskaia, en 1843, par le colonel Kroukovskoy (depuis attaman des Cosaques du flanc droit), ce combat, où Mohammed-Ache avait fait des prodiges de valeur, fut glorifié par des chansons.

Il semblait chercher la mort qu'il bravait par ses traits d'audace. En 1846, suivi seulement de treize guerriers aussi décidés que lui, il voulut opérer un enlèvement à Stavropol même, acte de témérité qui lui coûta la vie. On avait eu vent de son approche ; il fut bientôt cerné par nos Cosaques. Le prince qui avait dit à ses compagnons qu'il les ramènerait « vivants ou morts » fait à leur tête une courte prière, et se lance sur le cercle qui l'entourait. Il le franchit ; mais il s'aperçoit qu'il est séparé des siens ; il revient, leur crie des paroles d'encouragement, les rejoint, franchit une seconde fois le cercle qui reste fermé sur les siens. Il revient une troisième fois, les rejoint encore. On entend ses cris d'encouragement. Serré de plus prêt, il succombe avec tous ses compagnons. Un seul, blessé, s'échappa et vint raconter le fait ; mais il fut reçu avec mépris.

Dans la chanson que les Tcherkesses composèrent en l'honneur de ce prince, il est dit : « Il est tombé, près de la forteresse de Stavropol (*Tchet-Kala*), entouré de ses ennemis, notre Mohammed-Ache, le chevalier de Dieu. Par sa glorieuse mort, il a relevé *l'éclat de notre noblesse* (*Work napé Khehakho*). »

Il y aurait beaucoup à écrire sur cet homme remarquable, le dernier des anciens *Tle-Khoupkhe* (chevaliers, hommes forts). Toute sa vie fut comme un poëme. C'est l'Antar du Caucase !

La noblesse des Kabardiens émigrés avait beaucoup de guerriers presque aussi remarquables, tels que Erik-Mustapha, Koubat-Ali-Hadji, Kaïtouka et Tram (le créateur des Mekhkémeh), Zarig, sultan des Kizilbek.



Tcherkesse dans la steppe.

En résumant le caractère de ces peuples du Caucase dans le combat, on peut considérer les Tcherkesses comme de parfaits cavaliers dans les plaines, les Tchetchenses comme de très-bons guerriers dans les forêts, et les Lesghiens comme particulièrement remarquables dans les montagnes.

A la nomenclature de tous les peuples mentionnés dans cette lettre, nous devons ajouter les Ossètes et les Khevsours.

Les premiers habitent la vallée supérieure du Térek et celles de ses affluents à l'ouest.; les seconds les vallées à l'est, mais plutôt le versant méridional du Caucase.

Peuples chrétiens autrefois, à demi-chrétiens encore aujourd'hui et ayant conservé de la vraie religion un grand respect pour les anciennes églises chrétiennes qui existent dans leurs vallées. Nous en parlerons lorsque nous passerons au sud du Caucase.

Les Khevsours portent sur leur costume et parmi les ornements de leur armure de mailles le signe de la croix grecque, comme on peut le voir sur la vignette où figure un type d'un de ces montagnards du Caucase.

TYP. J. CLAYE.

PERCÉE DANS UNE FORÊT DE LA GRANDE TCHETCHENIA.

LETTRE QUATRIÈME

Le Térek. — La vie militaire au Caucase : Le Kounâktchestvo.

La grande route qui mène au sud du Caucase passe à Georgievsk, ville presque abandonnée ainsi que son plan de capitale, mais où se trouvent encore quelques établissements militaires.

Elle est située sur le Podkoumok, qui coule sous un pont de dix arches en pierre. On fait l'injure à cette rivière de la traverser à gué la plus grande partie de l'année ; mais des traces visibles indiquent qu'elle s'en venge bien au printemps, époque où le pont, qui paraît d'abord une construction de luxe dans la steppe, n'est pas de trop. C'est à quelques verstes plus bas, que le Podkoumok va se réunir à la Kouma, très-grande rivière qui a sa source dans les Montagnes Noires, au-devant de l'Elbrouz. Elle mériterait le nom de fleuve si elle arrivait jusqu'à la Caspienne, mais elle meurt épuisée dans les sables qui sont dans le désert des Kara-Nogaïs.

De Georgievsk on gagne Ekaterinograd, la ville de Catherine II. Une porte triomphale, dans le style romain, offre une inscription qui rappelle le souvenir de cette grande impératrice. Il y a de Piatigorsk à Ekaterinograd 117 verstes 1/2. On passe par les stanitzas Lissagorvskaia, Georgievskaia, Staropavlovskaia (où une petite rivière, la Koura, a creusé au milieu de la plaine un immense ravin), Soldatskaia et Prokhladnaia, où l'on rencontre

la Malka. Ces stanitzas, habitées par le 1[er] régiment Volgsky, sont échelonnées dans la steppe comme autant de sentinelles qui veillent du côté des Montagnes Noires que l'on aperçoit à l'horizon.

La plaine immense que l'on traverse depuis Piatigorsk est unie au point que les petits kourganes qui y sont disséminés apparaissent nettement au loin.

Ces tumulus, qui se rencontrent en si grand nombre dans les steppes de la Russie et au Caucase, ont-ils été élevés comme des jalons qui y signalent les distances? Ou bien sont-ce des tombeaux qui recèlent les débris humains des peuples conquérants qui s'y sont heurtés, en y laissant ces traces des vastes funérailles qui suivaient leur rencontre? Ou bien encore, ont-ils été édifiés pour marquer la place où, dans leurs longues haltes, les chefs nomades faisaient planter leur tente, pour dominer tout leur camp?

Cela est plus probable. Ce qui peut le faire croire, c'est qu'au sommet de quelques-uns des plus grands de ces kourganes, demeurés intacts depuis des siècles, on remarque parfois comme un enfoncement, indiquant la place du foyer, toujours au centre de la Kibitka chez les nomades.

Beaucoup de ces kourganes existent dans les steppes de la rive droite du Térek, jusqu'au pied de la grande chaîne du Caucase. Nos troupes en font usage quelquefois pour y placer leur canon, comme au sommet d'une petite forteresse naturelle, et pour servir même de base à des redoutes, comme on l'a fait sur le haut Argoun de trois kourganes, qui ont servi à la construction du camp retranché de Hakko, dans le Chatoï. En rasant le sommet de ces trois kourganes, on y a trouvé des cottes de mailles et des débris d'armes; indices que ceux-ci avaient servi de tombeaux.

Cette plaine qui s'étend jusqu'à Kizliar d'une manière uniforme est le thalveg naturel de toutes les rivières qui forment le

système des eaux de Térek. Sa pente depuis Piatigorsk où la plaine a 1,600 pieds anglais est considérable, car à Kisliar son niveau au-dessus de la mer n'est que de 111 pieds. C'est donc une différence de 1,489 pieds qui explique comment on peut apercevoir le Béchetau depuis Prokhladnaia, qui en est éloigné de plus de 100 verstes. Vers le soir, je l'ai nettement distingué se dessinant à l'horizon, avec ses satellites, le Verblioud et le Zmeïnaia Gora.

A Prokhladnaia l'on rencontre la Malka qui se réunit au Térek, à Ekaterinograd. C'est un de ses plus grands affluents; elle descend de l'Elbrouz.

Je passai la nuit (31 août) à Ekaterinograd qui est au centre de la contrée, où les faisans abondent dans les bois voisins. Cet oiseau, friand dans sa nourriture, recherche principalement les baies jaunes du *lakovnik*, dont on fait provision pour nourrir en hiver ceux que l'on tient apprivoisés dans les basses-cours. C'est peut-être cette dernière espèce que nous connaissons en Europe et qui figure, à si grands frais, sur la table des épicuriens. Je n'avais jamais trouvé de goût à cette chair *faisandée;* mais je pensai autrement de sa délicatesse, en mangeant, pour mon souper, un faisan rôti qui, la veille encore, s'ébattait dans les bois. Pour me servir de l'expression proverbiale, je dirai que c'est « un mets de roi. »

Cet oiseau existe en si grande quantité au Caucase, qu'il ne se vend communément que 50 copeeks la paire, quelquefois moins. Ainsi, les soldats du régiment de la Kabarda, à Hassaf-Yourte, qui sont habiles chasseurs, rapportent quelquefois jusqu'à trente et quarante faisans qu'ils vendent à leurs officiers 6 à 7 copeeks la pièce, et 10 copeeks au commun des mortels.

Ekaterinograd est le quartier général du régiment Gorsky. On y passe le Térek, pour suivre la route de Vladikavkaz que je devais regagner plus tard.

Pour le moment, je descendis la rive gauche du fleuve, avide de connaître cette célèbre ligne du Térek, gardée par les Cosaques Gorsky, de Mozdok, Grebentzkoy et de Kisliar.

Je devais ensuite traverser le fleuve et me rendre à Hassaf-Yourte, quartier général du régiment de la Kabarda. Le prince Dmitri Sviatopolk Mirsky, son commandant, avait eu l'extrême obligeance de donner des ordres pour qu'une escorte m'attendît à la stanitza Chelkozavodsk, le 2 à midi. Il fallait arriver à heure fixe; j'avais à faire près de 330 verstes.

Parti à l'aube, j'eus la jouissance d'une journée admirable. L'atmosphère, dégagée de vapeurs, me permit de contempler, dans toute sa magnificence, la chaîne du Caucase se profilant dans l'azur du ciel avec une netteté parfaite.

En déroulant le panorama de la chaîne qui a été publié à Tiflis, j'ai pu y suivre la succession des pics et en trouver les noms, depuis l'Elbrouz jusqu'au bazar Diousy; c'est une ligne de près de 400 verstes que j'embrassais d'un regard. La pyramide énorme de ce premier géant pèse à l'occident de toute sa masse; puis vient son rival, avec son dôme, et au milieu, le Pass-mta. A l'orient du Kazbek, se dressent successivement le Timoulosse-mta, avec le pic Barbalo; ceux du Kodor, des monts Bogozky, ceux des monts Kasarsky, etc. Heureux le voyageur qui peut contempler ce sublime spectacle! Le décrire n'est pas possible.

A Naour, à 200 verstes de distance, l'Elbrouz ne paraissait pas sensiblement diminué de hauteur; et je suis porté à croire que sa cime peut être aperçue de Kisliar, à 375 verstes de distance, dans des conditions atmosphériques favorables. Kisliar n'est qu'à 65 verstes de Chelkozavodsk.

Tout le long de la chaîne court la ligne des Montagnes Noires, offrant, quant à leur aspect, quelque ressemblance avec celles du Jura, et ainsi dénommées parce qu'elles sont dépourvues de neige.

La rive gauche du Térek est la continuation de la plaine immense qui s'étend depuis Stavropol, ou, plutôt, la continuation de la steppe que l'on parcourt depuis Voronèje. Le fleuve y étale son cours, recevant sur sa rive droite toutes les eaux tributaires qui descendent du Caucase.

Toute cette ligne est gardée par les Cosaques répartis ainsi : le régiment Gorsky, fort de 7,000 habitants mâles, occupe entre Novo-Pavlovskaia, sur la Malka, et Lukovskaia sur leTérek, un espace d'environ 60 verstes, qui est comme la zone intermédiaire entre les deux lignes du flanc droit et du flanc gauche du Caucase.

Le régiment de Mozdok, avec une population mâle de sept à huit mille âmes, occupe un espace à peu près égal. Son quartier général est à Naour.

Le régiment Grebentzkoy, avec une population mâle de quatre à cinq mille âmes, ayant son quartier général à Tchervlennaia, occupe le fleuve jusqu'à Novo-Gladkovskaia, espace d'environ 100 verstes, répartis entre les six stanitzas Kalinovskaia, Nikolaevskaia, Tchervlennaia, Stchédrinskaia, Chelkozavodskaia, Novo-Gladkovskaia (du nom de l'attaman Gladky).

Le régiment de Kisliar, dont le quartier général est à Kargalinskaia, vient ensuite avec une population mâle de trois mille âmes, étendant sa ligne à travers le delta du fleuve, jusqu'à son embouchure. C'est un ancien régiment composé d'éléments divers ; de Cosaques du Don, de réfugiés venus du Volga, etc.

C'est à la stanitza Nikolaevskaia que je rencontrai les premiers Cosaques Grebentzkoy. Je m'entretins longtemps avec un *khorundje* (officier) et un ouradnik, vieux soldats décorés, à belle figure grave et sévère, offrant quelque chose de la physionomie que l'on donnerait à des moines guerriers. Les Grebentzkoy sont de très-fervents *starovères* (vieux croyants).

Je leur demandai s'ils avaient le souvenir que 800 des leurs

avaient fait partie de l'expédition de Békévitch contre Khiva en 1717-1718. Ils me répondirent affirmativement. Nous nous entretînmes des produits de leur sol, qui, outre les céréales et la vigne, offre aussi la garance. Ils me dirent que la sauterelle s'était abattue de nouveau (c'était la septième année) sur leurs terres et y avait tout dévoré, par place, jusqu'aux roseaux. Je vis en effet, plus loin, la terre nue, rasée, offrant encore les traces de ce redoutable ennemi, que l'on parvient quelquefois à effrayer et à détourner de sa route, lorsqu'il n'apparaît pas en trop grand nombre; mais qu'aucun moyen ne peut éloigner, lorsqu'il arrive par milliards, formant comme des nuées horizontales, de plusieurs verstes d'étendue qui se succèdent sans relâche.

A Tchervlennaia je fis la connaissance du baron Rosen, chef depuis onze ans des Grebentzkoy. Il me donna de nouveaux détails sur ces célèbres Cosaques, et je crois enfin être fixé sur leur véritable origine.

Beaucoup de strélitz, fuyant la colère de Pierre le Grand, se mirent en marche, avec leurs drapeaux et leurs armes, le long du Volga qu'ils descendirent jusqu'à son embouchure. Au sud de Kisliar ils trouvèrent les restes des Cosaques du Don qui s'y étaient fixés, du temps de André Kaltzof (le compagnon jusque-là du célèbre Yermak), au village Andréieva, en langue koumouke Enderi, rappelant le prénom de ce chef. Ils leur demandèrent des terres; mais ceux-ci, n'en possédant pas assez pour les nouveaux venus, leur conseillèrent de se fixer sur le versant nord des Montagnes Noires, qui longent à distance la rive droite du Térek, leur disant qu'ils pourraient la défendre contre les peuples montagnards.

Ils suivirent ce conseil et s'établirent au sud du *Greben* (la crête) de ces montagnes, dont le sol leur offrit les premières ressources. Ces nouveaux Cosaques prirent ainsi le nom de

Grebentzkoy, littéralement « hommes du Greben, » c'est-à-dire de la crête.

Célibataires pour la plupart, ils se marièrent à des femmes des peuplades tchetchenses voisines, qu'ils traitèrent peut-être comme les Romains avaient traité les Sabines. Du mélange de ce sang est sortie leur belle race. Il est de fait que les femmes des Cosaques Grebentzkoy se font remarquer par leur beauté qui offre, comme trait caractéristique, de grands yeux noirs et un teint brun mat doré. Elles portent un costume demi-européen, demi-oriental, une espèce de tunique courte, recouvrant une robe longue. Elles ornent leur poitrine de plusieurs colliers dont les chaînes d'argent leur servent à suspendre une foule de monnaies anciennes parmi lesquelles se rencontrent quelquefois des médailles antiques en or, qu'elles possèdent depuis plusieurs générations comme bijoux de famille, et auxquelles elles tiennent beaucoup. A mon retour j'eus l'occasion de les voir dans leur beau costume.

Lorsque Pierre le Grand eut connaissance de l'établissement et de l'origine de ces Grebentzkoy, il leur fit offrir, avec l'oubli du passé, la partie de la ligne du Térek qu'ils occupaient déjà en quelque sorte, les invitant à s'y coloniser comme Cosaques pour la défendre contre les montagnards. Il y a une tradition suivant laquelle le tzar les aurait trouvés établis entre Gherzel-Aoul et Oumakhan-Yourte, à 8 verstes du Térek, vis-à-vis de Stchédrina.

Les Grebentzkoy acceptèrent et reçurent de Pierre le Grand chacun un rouble et un sabre, et pour leur attaman un bâton de commandement, pareil à celui que j'ai vu à Novo-Tcherkask parmi les *regalia* des Cosaques du Don. Ce bâton de commandement, nommé *nasséka*, est conservé précieusement dans la maison du commandant du régiment, où je l'ai vu, au milieu des six drapeaux qui leur appartiennent. L'un de ces dra-

peaux offre le nom du tzar Alexcï Mikaïlovitch, et fait partie de ceux qu'ils avaient emportés avec eux, lors de leur fuite. Quand il arrivait aux Cosaques de ne pas se soumettre à quelque mesure nouvelle, l'attaman se présentait à eux avec ce bâton en main, et ordonnait au nom du tzar. Ils ôtaient alors leur bonnet, et obéissaient.

Comme gages vivants de leur fidélité envers leur souverain, ils fournirent 7 à 800 des leurs à Pierre le Grand, pour faire partie de l'expédition de Békévitch qui partit d'Astrakhan, et, depuis Gouriev, à l'embouchure de l'Oural, marcha huit semaines dans l'Oust-Ourt. Il parvint à la bouche occidentale de l'Amou-Deria, où, après avoir repoussé les vaines attaques des Khiviens, il finit par céder à un fatal aveuglement, accepta les présents qui lui furent offerts de la part du khan, comme à l'ambassadeur reconnu du tzar, et vint, avec une escorte de 500 hommes, à la conférence qu'on lui proposa, laissant son camp sous la garde d'un major (Friedberg) qui le conjura vainement de se méfier du khan et de ne pas diviser sa troupe où se trouvaient, outre les Grebentzkoy, 1,500 dragons.

On n'a connu que par quelques hommes échappés au désastre le sort de Békévitch dont les soldats, séparés en petits détachements, sous prétexte de les mieux cantonner, furent assaillis isolément et exterminés par les Khiviens. Le prince Békévitch, prisonnier, fut réservé pour une mort cruelle. Il était d'une famille kabardienne qui existe encore sous ce nom.

Parmi les quelques hommes échappés se trouvaient deux Grebentzkoy qui revinrent à leur stanitza où ils racontèrent le désastre dont le souvenir s'est conservé parmi eux comme une tradition palpitante. Ces deux hommes furent surnommés les *Khivines*, et devinrent la souche de deux familles de ce nom dont il existe encore des représentants chez les Grebentzkoy. Ces derniers détails m'ont été donnés chez le baron Rosen par un

vieillard, le major Arnaoutov, qui est un des plus anciens officiers supérieurs de ce régiment célèbre.

Après avoir coulé dans une plaine qui n'est accidentée par aucun mouvement de terrain, le Térek rencontre dans la zone occupée par ces Cosaques une chaîne de hautes collines qui borde sa rive droite, et force le fleuve à couler plus vers le nord.

Quelques aouls de Tchetchenses soumis, celui par exemple de Bragoun-Yourte, à l'embouchure de la Sounja et celui de Novo-Yourte, vis-à-vis de Tchervlennaia, sont établis le long de la rive droite, au pied de cette chaîne de collines.

Le Térek a un pont à Nikolaevskaia. Il en a un autre à Chelkozavodsk-stanitza qui est munie d'une tête de pont fortifiée.

Je passaï la nuit à Tchervlennaia. De Stchédrina, dernière stanitza avant celle de Chelkozavodsk, il me fallut accepter une escorte. Bien que gardée sûrement par les Cosaques, cette partie de la ligne est encore exposée aux attaques des maraudeurs tchetchenses qui s'aventurent à passer le fleuve, pour venir enlever quelques habitants sur la rive gauche, s'ils les rencontrent isolés. Quinze jours auparavant, deux Cosaques, attaqués le soir, avaient été ainsi enlevés, malgré leur résistance, par un parti de dix Tchetchenses, à peu de distance d'un poste fortifié, et emmenés à 80 verstes dans un aoul de l'intérieur, en attendant qu'on pût les délivrer.

A peu près à la même époque, trois femmes cosaques avaient été aussi enlevées par ces brigands qui abandonnèrent la plus vieille et emmenèrent les deux jeunes dans leur aoul. Une femme de Tchervlennaia avait donné, quelques années auparavant, une preuve de résolution extraordinaire. Enlevée par des Tchetchenses et mise en croupe de l'un d'eux, elle n'oppose d'abord aucune résistance. Au moment de faire entrer son cheval dans le Térek, son ravisseur lui dit de bien serrer ses bras autour de lui. Elle

alors, crispant ses doigts, lui arrache les yeux et se laisse glisser dans le fleuve. Elle parvint à se sauver.

Une mesure excellente de responsabilité a été prise par le général Evdokimov envers les aouls des Tchetchenses soumis qui sont sur la rive droite. Si les traces des maraudeurs sont telles qu'elles indiquent comme une espèce de connivence, les aouls sont rendus responsables, et doivent, dans un délai donné, s'arranger pour que les prisonniers soient rendus.

Je trouvai à Chelkozavodsk M. de Schack, officier prussien, ayant obtenu de son souverain la permission de servir en Russie. Une vive prédilection pour le Caucase l'y a poussé, et il sert depuis quelques années dans le régiment de la Kabarda où il jouit de toute l'estime due à son caractère. C'est à lui que le prince Mirsky m'avait adressé. J'étais annoncé pour le 2. J'avais dit que j'arriverais à heure fixe, car une escorte devait m'attendre. Elle se composait de vingt Cosaques du Don. Je revis avec infiniment de plaisir ces braves gens qui servent au Caucase avec une grande distinction.

Quand on me sut arrivé, l'escorte se rangea devant l'avenue du beau pont sur pilotis que le prince Bariatinsky a fait établir sur le Térek qui, à cette époque de l'année, a dans cet endroit 150 à 200 sagènes de largeur.

Nous débouchâmes de la tête de pont fortifié qui se trouve sur la rive droite, et nous nous engageâmes sur la route de Hassaf-Yourte. Nous avions à faire environ 30 verstes pour y arriver. Au tiers de la distance à peu près est Tache-ki-tchou sur la rivière Aksaï, qui descend des montagnes de Dargo et passe par Gherzel-Aoul, lieu fameux dans l'histoire militaire du Caucase. Tache-ki-tchou doit son existence à Yermolov. Il s'y trouve une petite forteresse en dehors du grand aoul, qui tend de jour en jour à devenir une petite ville. Nous y visitâmes la demeure de Abou-Musslim-Khaplan appartenant à une famille koumouke. Il a servi

comme officier dans l'escadron musulman de la garde, a habité Pétersbourg et parle fort bien le russe.

Sa maison offre une petite salle de réception dont la construction me charma. Au milieu, un pilier massif en bois de chêne soutenait une maîtresse poutre en bois pareil, divisant le plafond, dont les poutres équarries, en beau bois de sapin, étaient à nu. Une cheminée blanche à la tartare, entre deux niches; au-dessus une grande niche; en haut, près du plafond, une longue corniche blanche soutenant une rangée de vases de porcelaine dans le goût oriental; à droite et à gauche des consoles avec des vases pareils ou des cassettes; plus loin, à droite et à gauche, deux fenêtres à beaux volets de sapin; puis encore des niches; puis de grands plateaux en métal suspendus au mur; des tapis de Perse ou turcs recouvrant le plancher; des tentures d'étoffes orientales aux couleurs vives sur les murs; tout cela était du meilleur goût. Je regrettai seulement que le divan, placé en face de la cheminée, sur lequel on m'offrit la place d'honneur, au lieu d'avoir son caractère oriental, fût un canapé d'Europe accompagné de sa table et de sa bergère, souvenir du séjour que ce prince avait fait en Russie. Il y avait sur la table un livre offrant un contraste encore bien singulier : c'était *le Juif errant* d'Eugène Süe, traduit en russe.

Ce qui me plut par-dessus tout fut la connaissance que je fis d'un personnage marquant du pays, Yanzouf-Hadji-Tallouiouf (il a été à la Mecque), grand chasseur au faucon et à l'épervier. Il voulut bien faire apporter et me montrer lui-même, perchés sur son poing, deux de ses éperviers favoris, *kartchéga*, l'un âgé d'un an, au plumage jaune-roux sur brun, l'autre de deux ans, plus grand, au plumage gris sur brun (ce changement s'opère d'un an à l'autre), tout dressé à la chasse du faisan, de l'oie sauvage et du lièvre, les serres munies de grelots, se dressant fièrement sur le poing de son maître qu'il paraissait affectionner.

Après avoir quitté Tache-ki-tchou, nous découvrîmes bientôt, à une distance immense, comme un point blanc isolé ; c'était la iolie église de Hassaf-Yourte, brillant dans la steppe qui finissait à l'horizon au pied des montagnes du Daghestan. Les pics de neige qui se dressent au milieu de la contrée d'Andi et de Dargo, m'indiquaient la situation de ces deux endroits célèbres.

Nous arrivâmes à Hassaf-Yourte à quatre heures. Notre marche avait été favorisée par un temps magnifique. Nous avions traversé le Yaman-sou. Une tradition se rattache à cette petite rivière. Un prince koumouk s'y noya pendant une expédition; sa femme, venue sur les lieux, apostropha la rivière avec les mots : *Yaman-sou!* c'est-à-dire « mauvaise eau », le nom lui est resté, et le souvenir du fait se conserve dans une chanson koumouke. Nous rencontrions de temps à autre des arbas voiturant des denrées appartenant à nos troupes, sous la protection d'une escorte; quelquefois un petit détachement de soldats se dirigeant vers Hassaf-Yourte. On ne fait pas un pas dans cette steppe sans être armé.

Hassaf-Yourte est sur la rive droite du Yarak-Sou qui prend sa source dans le Daghestan, non loin de Bortounaï. Il y a d'abord ce que l'on nomme l'Ancienne Forteresse, se composant de deux tours en briques, percées de meurtrières et d'embrasures pour des canons, flanquant un carré long formé de casernes et d'autres bâtiments dans le style Montalembert. Immédiatement au sud est la Nouvelle Forteresse, offrant aussi un carré long d'environ deux verstes de tour, avec un de ses côtés saillant. L'enceinte en terre, à cinq bastions, avec un fossé sec, est percée de cinq portes, celle de Tache-ki-tchou par laquelle nous arrivions, celles de Gherzel-Aoul, de Vnézapnaia, de Tchir-Yourte et de Kargatche, ainsi nommées des endroits auxquels elles mènent.

Sur la crête du rempart en terre règne une haie formée d'un arbuste à épines tellement fortes et aiguës qu'elles déchirent toute

espèce de tissu, à l'exception du drap dont les montagnards s'habillent. Ces hardis maraudeurs, qui s'aventurent quelquefois la nuit à gravir le rempart, trouvent dans cette simple défense un obstacle qu'ils ne parviennent pas toujours à franchir sans faire du bruit et donner l'éveil.

Gherzel-Aoul, Vnézapnaïa (qui est sur l'emplacement de l'ancien village Andréieva), Kychen-Aoul, sont des forts qui veillent comme des sentinelles avancées, le premier, à l'ouest, du côté de la Grande Tchetchenia ; le second, au sud, vers la Salatavie, pays fertile, à moitié enlevé à Schamyl, depuis surtout que le fort de Bortounaï, encore plus avancé au sud, y a été établi.

Tchir-Yourte, à l'est, est le quartier général du régiment des dragons Nijgorodsky, aujourd'hui du prince royal de Wurtemberg, régiment célèbre au Caucase. Porté quelquefois jusqu'au nombre de 10 escadrons, il forme comme une brigade de centaures dont les prouesses sur maints champs de bataille, à Elisabethpol, où il décida l'affaire, à Bache-Kadik-lar, à Kourouk-Dara par exemple, sont fameuses dans une contrée où les actions les plus intrépides sont à l'ordre du jour. Il a eu une succession de commandants chevaleresques dont un des derniers a été le prince Dondoukov-Korsakov. Ce régiment date de deux siècles. Au Caucase, depuis soixante ans, il a reçu toutes les marques de distinction militaire possibles, trompettes et drapeaux d'honneur, etc.

Hassaf-Yourte est depuis quelques années le quartier général du célèbre régiment de la Kabarda[1] qui a eu pour commandants, avant le prince Mirsky, d'abord le prince Bariatinsky

1. Le régiment de la Kabarda et son rival de bravoure, le régiment de la Koura, aujourd'hui commandé par le colonel Tchertkov, ont été formés des 39e et 40e régiments de Chasseurs de l'ancienne armée du Caucase. Ils ont reçu les noms qu'ils portent et leur force actuelle de 5 bataillons, après la campagne de 1828-1829; mais la tradition de leur ancienne et simple dénomination se mêlant à celle de leur première gloire, ils aiment à dire, en parlant d'eux-mêmes, « nous sommes Chasseurs. »

pendant cinq ans consécutifs, puis le général Maidel et le baron Nikolaï.

Le prince Bariatinsky, qui avait débuté au Caucase en 1835 comme cornette de cavalerie et avait reçu alors une blessure dont il porte encore la balle, fit, en 1845, partie de la fameuse expédition de Dargo où, à la tête d'un bataillon de ce régiment, il se précipita sur les hauteurs d'Andi couronnées par l'armée de Schamyl. Cet acte d'intrépidité chevaleresque, accompli en vue de toute l'armée du prince Vorontzov, eut une double récompense : une nouvelle blessure que recouvrit cette fois la croix de Saint-George. Successivement commandant de la brigade de grenadiers du Caucase, puis chef de tout le flanc gauche, le prince Bariatinsky eut de brillantes affaires dans la Tchetchenia. Il continua à y pratiquer, au milieu des forêts, les grandes percées qui furent jugées avec raison un des moyens les plus efficaces pour établir des communications sûres dans le pays, et commencer la soumission des Tchetchenses. En 1854, à Kourouk-Dara, il contribua à décider l'affaire en enfonçant le centre de l'armée turque. En 1856 enfin, appelé au poste éminent de lieutenant de l'empereur, il a reçu en 1858 la récompense peut-être la plus belle, sa nomination de chef du régiment de la Kabarda où, jeune officier encore, il avait eu le bonheur de se distinguer.

Essayons d'esquisser quelques traits de la vie de guerre et d'aventures que l'on mène au Caucase, surtout aux postes les plus avancés.

Exécuter un coup hardi, emmener du bétail qui est gardé, enlever quelques hommes, des femmes et des enfants, faire du butin, le tout au péril de sa vie, est pour le Tchetchense surtout l'idéal d'un exploit. Pour l'accomplir, il s'y prend avec une adresse inouïe. Il rampera, courbé à terre dans l'herbe, l'espace de 10 verstes, pour tromper la surveillance des postes de la steppe où le moindre objet s'aperçoit comme sur la mer. Il y

restera blotti jusqu'au soir, observant tout et s'orientant pour la nuit pendant laquelle il tentera son coup.

Avec de tels hommes il faut s'attendre à toutes les surprises, seule ressource qui reste encore aux montagnards. Une surveillance constante est donc nécessaire.

LA GARDE DU CAMP.

Le jour, du haut du rempart d'où l'on découvre au loin la steppe surveillée par les postes, la garde est facile; mais la nuit commence un service dont le détail m'étonna. Toute l'enceinte est occupée, de distance en distance, par une chaîne de sentinelles qui se relèvent elles-mêmes. Pour cela trois hommes sont toujours ensemble, deux dorment au pied du troisième qui veille attentif au moindre bruit. Les sens de l'ouïe et de la vue se développent beaucoup dans la steppe. Plusieurs fois pendant la nuit la ronde fait le tour de la chaîne et de l'enceinte. Trois officiers président à ce service; le capitaine de la compagnie qui a fourni les sentinelles est toujours du nombre. Pendant la nuit que je passai à Hassaf-Yourte, ce service employa 250 hommes.

LA COUPE DU BOIS.

Il faut aller au loin, ordinairement à 10 ou 12 verstes, couper dans la forêt le bois nécessaire à la vie du camp ou du fort. C'est une expédition qui se fait une fois par semaine en hiver, deux fois par mois en été. Il faut deux bataillons, du canon et un petit détachement de Cosaques. On part avant le jour. Arrivé, on forme d'abord la chaîne des sentinelles que le chef dispose suivant la localité. On choisit la place de la réserve et celle du canon. Tout un bataillon est employé à cette mesure préliminaire. Le

second bataillon forme ses faisceaux, et, couvert par le premier, prend la hache et se met à l'œuvre, au signal du clairon. Le bois coupé, on le charge sur les 3 ou 400 chariots qui ont suivi le convoi. Souvent l'ennemi cherche à entraver l'opération. Les Cosaques, sentinelles avancées, signalent son approche. La chaîne qui veille engage le feu de tirailleurs qui s'étend quelquefois sur toute la ligne. Pendant ce temps, l'opération de la coupe continue. Si l'ennemi reçoit du renfort, les travailleurs déposent la hache pour prendre le fusil et s'engagent à leur tour. Enfin, si le canon vient à gronder longtemps, c'est le signal pour le fort ou le camp d'envoyer du secours, qui a le temps d'arriver et de forcer l'ennemi à la retraite.

L'opération de la coupe du bois par le beau temps est plutôt une opération gaillarde; mais si le temps est mauvais, s'il fait un grand froid, l'opération est des plus pénibles. Faire de la soupe pour réchauffer le soldat prendrait trop de temps, causerait trop d'embarras. L'on mange un morceau de pain sur le pouce. La soupe est pour le retour, et lorsque l'on est rentré au fort, la nuit close quelquefois, le dîner chaud qui attend le convoi est, après une opération pareille, un plaisir des mieux assaisonnés.

LA COUPE DU FOIN.

Il faut aller également au loin, et avec les mêmes précautions, couper le foin. Au lieu de la hache, le bataillon des travailleurs a pris ses faux. Le foin de la steppe, composé de graminées excellentes, aromatiques, est une pâture tellement bonne que les chevaux, dans la belle saison, n'ont pas besoin d'avoine; la couronne n'en accorde aussi que pour les mois d'hiver. Ce foin est pendant la mauvaise saison la ressource des troupeaux du camp qui ne peuvent aller au loin chercher leur nourriture; on

l'entasse en meules immenses qui forment, autour du camp et des stanitzas de Cosaques, comme une enceinte, que l'on défend par une clôture de clayonnage.

En voyant ces meules innombrables, je me suis souvent demandé ce qu'il arriverait si l'ennemi y mettait le feu. Les montagnards du Caucase ont heureusement, comme un des traits de leur caractère, le respect en général des choses de la création de Dieu qui servent à la vie. Ils ne brûlent pas les moissons; ils s'acharnent sur les hommes. C'est le contraire des soldats russes qui détruisent les aouls, mais respectent les prisonniers. Cette différence caractéristique constitue un des devoirs les plus difficiles que les soldats du Caucase aient à remplir. Il faut en dire quelques mots.

UN CONVOI AU CAUCASE; SA MARCHE, SA PROTECTION ET SES BLESSÉS.

Une colonne part pour une expédition : son extrême avant-garde, son avant-garde, son corps compacte, ses chariots, son artillerie, son arrière-garde, tout cela marche protégé par une chaîne de tirailleurs qui forme autour un cordon. De distance en distance, ce cordon a des pelotons (*koutcheki*) plus compactes. On marche. L'ennemi galope de toutes parts autour de ce cordon sur lequel il tire. Il cherche à y découvrir un côté faible pour y faire irruption comme une trombe, le percer, arriver aux chariots et faire naître une mêlée où il a la chance de causer quelque désastre. Quand la scène se passe dans une forêt qu'il faut franchir à tout prix, la tâche devient plus que pénible pour le cordon qui, outre son important devoir de se maintenir fermé, doit accomplir alors un acte d'admirable abnégation. A mesure qu'un homme tombe, il faut l'enlever. On le place quelquefois sur un chariot au centre; mais s'il est blessé trop grièvement, on

doit le porter. Quatre hommes sont nécessaires, car il faut se relayer. Un blessé, c'est donc cinq hommes qui comptent de moins parmi les combattants, en y comprenant ceux qui portent les armes de leurs camarades. Abandonner un blessé, ce serait le livrer à un ennemi qui, à des vertus chevaleresques, joint l'abominable coutume de donner la mort à un blessé, en le mutilant d'une manière atroce, s'il voit qu'en l'emmenant prisonnier, il ne peut en tirer aucun parti. Ici il y a chez l'Asiatique, bon dans d'autres circonstances et hospitalier, absence complète de l'idée de l'humanité.

Ce soin d'enlever les blessés, de les porter, de les sauver à tout prix, est donc pour le soldat du Caucase un devoir religieux qu'il accomplit avec une abnégation sublime. Il y a des régiments, comme celui de la Kabarda, qui se vantent, à bon droit, de n'avoir jamais abandonné un blessé, dans quelque circonstance critique qu'ils se soient trouvés.

Compter ses hommes, veiller sur eux, est pour l'officier un premier devoir qu'il remplit avec une sollicitude extrême. S'aperçoit-il en évacuant un bois où l'ennemi va entrer, qu'un soldat a dû y rester, tombé peut-être dans le fourré sans qu'on l'ait remarqué, il reprendra le bois pour y chercher l'homme. Aussi, les soldats ont-ils pour leurs officiers un dévouement sans bornes. Ne pas rapporter le corps d'un officier serait une tache pour une compagnie à qui les autres compagnies du bataillon ne manqueraient pas de demander : « Qu'avez-vous fait de votre officier? »

Un tout jeune officier qui débutait arrive à sa compagnie, au moment même où une affaire allait s'engager. Un vieux sous-officier lui dit : « Vous allez au feu pour la première fois, vous êtes bien jeune, mais votre noblesse peut être tranquille, nous aurons soin de son corps et lui ferons des funérailles dignes d'un soldat et d'un chrétien. »

Mourir dignement au champ d'honneur sous les yeux de ses

camarades, est une idée qui électrise; la chose est facile. Mais s'avancer dans un bois touffu plein d'ennemis impitoyables, y marcher lentement, avec la mission de ne pas faire un pas sans être assuré que l'ennemi ne s'est pas glissé quelque part derrière la colonne, tout cela au péril imminent d'une mort atroce reçue quelquefois loin du regard de l'officier qui remercie et de celui des camarades qui disent adieu, tel est le rôle d'abnégation militaire que les soldats du Caucase remplissent religieusement, lorsque, détachés dans les forêts par deux ou trois, ils font partie de la chaîne des tirailleurs qui éclairent le détachement.



Fantassins russes en éclaireurs dans une forêt de la Tchetchenia.

L'ennemi cherche souvent à enlever des officiers dont il espère tirer une bonne rançon.

Voici une anecdote qui donnera l'idée de ce que peut accomplir l'adresse des montagnards qui se glissent, sans être aperçus, jus-

qu'au milieu d'un corps en marche : Deux bataillons revenaient d'une expédition[1]. L'ennemi avait disparu : rien de suspect ne paraissait dans la plaine. A quelques verstes du camp, les deux bataillons firent une halte. Ils avaient marché parallèlement, séparés par un ravin si peu accidenté, que, pendant la halte, deux officiers voulurent le traverser, pour aller faire visite à des officiers de l'autre bataillon.

On se remit en marche. Le chef du premier bataillon, ne voyant pas revenir ses hommes, les crut restés avec le second bataillon. En arrivant au fort, il demanda au second chef pourquoi il avait retenu ses officiers. Celui-ci, étonné de la demande, répondit en conséquence. On devine : en vue des deux bataillons, les imprudents avaient été comme saisis au vol, au milieu de ce ravin, par des montagnards qui s'y étaient glissés et embusqués comme des Peaux-Rouges. On pense, avec un sentiment très-naturel, aux hommes que Cooper a si bien dépeints, lorsque l'on entend le récit des prouesses subtiles des montagnards du Caucase.

LE KOUNÂKTCHESTVO. — LA FRATERNITÉ D'ARMES AU CAUCASE.

Cette vie incessante de travaux, de périls, de dévouement est l'école des grands dangers qui développe les plus nobles sentiments. La fraternité d'armes au Caucase y existe dans toute sa force, et les soldats la pratiquent d'une manière touchante. On est tous frères, devant s'aider et se défendre ; mais il y a en outre entre les compagnies de deux bataillons, portant les mêmes numéros, comme une association que les soldats nomment *le kounâktchestvo,* expression qu'ils ont inventée, et dont les deux premières syllabes sont le mot tartare et tcherkesse *kounak* « hôte, ami » pour lequel on se dévoue.

1. A Gherghébil, dans le Daghestan, en 1848.

Le 1er bataillon d'un régiment, par exemple, est annoncé comme arrivant au fort où le 2e bataillon se trouve; il est entendu de soi-même que le dîner de la 1re, de la 2e compagnie et ainsi de suite, est préparé pour les arrivants. Les compagnies correspondantes sont sûres qu'elles n'auront qu'à s'asseoir pour manger le dîner chaud, qui paraît doublement délicieux, après la marche, après le froid. Le 2e bataillon se contente ce jour-là de pain sec; car, à l'instar de l'Orient où l'on ne s'occupe qu'à servir l'hôte, il a réservé tout ce qu'il a de bonnes provisions et de choses délicates, biscuits, eau-de-vie, thé, etc., pour ses frères revenus.

Ce n'est pas tout. Il y a kounâktchestvo de régiment à régiment. Ainsi, il y a quelques années, le feu avait pris à Hassaf-Yourte et y avait causé de grandes pertes en fourrage. Le régiment de la Koura qui en fut informé s'empressa d'y pourvoir, compagnie par compagnie. C'était en retour, je crois, d'un envoi de provisions. Les choux, ce légume si excellent en Russie et si essentiel à la nourriture du soldat, manquaient dans plusieurs compagnies de ce dernier régiment. Les compagnies correspondantes dans le régiment de la Kabarda s'étaient empressées d'envoyer un certain nombre de tonneaux de ce précieux légume.

Ces envois se font avec toutes les formes de l'amitié la plus délicate. Les compagnies échangent à cette occasion des lettres des plus courtoises.

Cette fraternité d'armes est la source des plus généreuses inspirations. Il est d'usage lorsque après une affaire brillante, on distribue des croix de Saint-George, d'assembler les compagnies qui désignent par acclamation ceux des leurs qui sont les plus dignes de porter cette noble récompense. Lors d'une distribution semblable, qui avait eu lieu dans une compagnie du régiment de la Kabarda, après une expédition sur la Laba, faite en 1836, sous le général Veliaminov, contre les peuplades tcherkesses, deux des quatre croix accordées avaient été données aux soldats

désignés par la compagnie qui s'écria : « C'est assez choisir parmi les Russes ! Choisissons maintenant parmi ces *petits* Polonais; ils se sont conduits bravement; il faut les encourager. » Ѣаста Русскихъ выбирать! Выберетъ теперь Полячковъ; они служили хорошо; и ихъ нужно подкуражить.

Les jardins potagers appartenant aux compagnies des régiments sont un des objets de leur prédilection. Ils sont cultivés avec un soin extrême. Ceux que j'ai vus hors de l'enceinte de Hassaf-Yourte auraient fait honneur aux environs de Pétersbourg.

Les fourrages, les vaches et autre bétail, les chevaux appartenant aux compagnies sont aussi l'objet de toute leur sollicitude. C'est une grande partie de leur bien-être. La perte du bétail et des chevaux, par une cause ou par une autre, est une calamité à laquelle les soldats songent sans cesse, jusqu'à ce qu'ils y aient remédié, par une terrible razzia chez l'ennemi, si c'est l'ennemi qui est cause du malheur.

C'est ici le cas de dire en quoi se distingue le soldat russe dans sa manière d'agir envers l'ennemi. Essentiellement bon et humain, il est bien rare qu'il le maltraite. Il faut qu'il soit exaspéré par quelque circonstance particulière pour faire du mal personnellement aux habitants de l'aoul qu'il vient de prendre d'assaut. L'aoul est incendié, bouleversé de fond en comble ; mais il respecte les hommes pris même les armes à la main; et l'on a vu des soldats, après une sanglante affaire, couvrir de leur capote des blessés ennemis et les aider à marcher.

C'est qu'avant tout le soldat russe est chrétien fervent. S'il sait qu'il doit combattre, il aura bien soin de faire toilette, s'il le peut, et de mettre surtout une chemise blanche, préparant ainsi son linceul pour le moment où ses camarades confieront sa dépouille à la terre.

Il va au combat avec enthousiasme pour son pays, son tzar,

son drapeau, mais en y mêlant un sentiment grave, celui de la pensée religieuse qui ne le quitte jamais et que dans ce moment il applique même à son ennemi. En voici un exemple remarquable:

Dans une expédition au Daghestan, une colonne russe était arrivée, après une marche de nuit pénible, en vue d'un aoul qu'elle devait enlever. Les soldats, non encore aperçus, découvraient devant eux l'aoul. Un vieux soldat voyant des Lesghiens assis à terre, pour faire leur prière au point du jour, arrête d'un geste ses compagnons prêts à se lancer: « Un moment, dit-il, ils prient... Laissons-les se relever. »

C'est au milieu des récits de cette belle vie du Caucase dont j'avais sous les yeux tous les détails vivants, témoin quelquefois des incidents qui en marquent le cours à chaque heure, que je passai mon temps sous le toit hospitalier du prince Mirsky. Il offrait toujours de nouveaux renseignements à ma curiosité. Ainsi il vint me prévenir qu'un chef tchetchense ennemi (il se nomme Khassou Gherzely) lui avait demandé une entrevue, en ajoutant: « Vous ferez connaissance avec un homme remarquable par son caractère et son intelligence. » J'acceptai bien vite. Je vis un homme de trente ans, aux traits superbes, au regard d'aigle. Il consentit, avec une grâce parfaite, à me rendre en tchetchense une foule de noms d'armes et autres, que je lui donnais en russe et que j'ajoutais sous sa dictée à mon vocabulaire comparatif. Après l'avoir remercié, je lui dis: « Si je vous fais demander un jour la permission d'aller vous voir dans votre aoul, comment me recevrez-vous? » Faisant un pas en avant, et me tendant la main, il me répondit, avec l'air de la plus grande dignité: « Venez, je vous recevrai comme mon kounak. » « Il tiendrait sa parole, me dit plus tard le prince Mirsky, vous n'auriez à craindre que Schamyl qui ne veut pas entendre parler de ces procédés chevaleresques. »

Le soir du second jour, le prince me proposa de l'ac-

compagner à quelques verstes dans la steppe, pour visiter une tour fortifiée, sentinelle avancée du côté de Gherzel-Aoul. Nous montâmes à cheval, escortés de trente Cosaques du Don dans leur costume d'été (une tunique en toile blanche). Le temps était magnifique. Nous traversâmes d'abord le Yarak-Sou qui sépare la forteresse des terres labourées et des jardins potagers de la garnison, au milieu desquels veillent toujours des sentinelles, pour avertir les travailleurs de l'approche du danger. De petits garçons s'ébattaient joyeusement au bord de la rivière. « Vous voyez ce pays ouvert! me dit le prince; qui croirait que des ennemis puissent s'y aventurer? Eh bien, un jour, par un temps pareil, des Tchetchenses parvinrent, en se couchant sur leur selle, à arriver inaperçus jusque sur les bords de cette eau où jouent ces garçons. Rasant le sol comme des oiseaux de proie, les Tchetchenses enlevèrent quelques enfants et disparurent avant qu'on eût le temps d'accourir. »

En approchant de la tour, nous entendîmes un aboiement bref, et nous vîmes surgir du fossé quatre vaillants chiens. Ces sentinelles vigilantes vinrent nous reconnaître. Levant le nez et humant l'air à deux ou trois reprises, leur examen les satisfit. Comme mus par le même ressort, ces nobles animaux se retournèrent spontanément et rentrèrent dans le fossé.

La belle tour en briques, percée de meurtrières et d'embrasures pour ses deux canons, se dresse du milieu du fossé qui couvre son étage inférieur. Nous interrogeâmes le vieux sous-officier qui était le commandant de ce petit poste de quinze hommes. Je le complimentai et le questionnai sur ses beaux chiens. « Ils veillent, me dit-il, et, la nuit surtout, ils font la ronde sur la crête du fossé; au moindre bruit suspect, ils nous avertissent. »

Étendant la main pour me montrer un point peu éloigné dans la steppe, le prince me dit: « Si nous nous étions avancés jusque-là, la fusillade des Tchetchenses qui s'y trouvent cachés en éclai-

reurs aurait commencé. J'ai eu d'abord l'idée de prendre une escorte plus nombreuse et de pousser ma reconnaissance jusqu'à ce point. » — « Ah! lui répondis-je, pourquoi me faire venir l'eau à la bouche, puisque la coupe m'est refusée? » C'était ma faute. Si j'avais su prévoir, j'aurais exprimé un désir auquel le caractère chevaleresque du prince se serait prêté.

Nous revînmes tout pacifiquement en traversant une seconde fois les belles terres cultivées où travaillent les vaillants soldats, à la fois guerriers et laboureurs, qui appartiennent à cette colonie avancée que de nouveaux succès vont pousser en avant.

Je partis de Hassaf-Yourte le 4, après dîner, emportant du séjour que j'y ai fait un des meilleurs souvenirs de ma vie. J'y ai trouvé chez le prince Mirsky ce que l'on trouve chez les chefs qui lui ressemblent. Je jetai les yeux une dernière fois sur la jolie église qui a été élevée, dans le style byzantin, d'après le dessin du prince Gagarine (l'un des auteurs du *Caucase pittoresque* dont le comte Stackelberg a écrit le texte). Une souscription en a fait les frais. Les grosses sommes vinrent d'abord, celle du prince Bariatinsky en tête, puis les petites, puis les simples cotisations des soldats du régiment de la Kabarda.

Hassaf-Yourte est aujourd'hui le point central d'un grand commandement; car avec le régiment de la Kabarda et les troupes qui y sont attachées, c'est, sous les ordres du prince Mirsky, une force de 10,000 hommes et, en outre, une juridiction civile sur une grande étendue de pays qui comprend entre autres toute la plaine Koumouk, contrée très-importante, au sud du Térek.

Les Koumouks, dont les principaux districts sont ceux d'Andréievo et de Tache-ki-tchou ou Aksaï, forment un peuple intéressant, ayant ses princes, ses nobles ou *ouzdènes* de premier et de second rang, ses classes libres, ses *tchagars*, demi-serfs, et ses *koulous*, serfs. Quelques fragments de la population sont nomades; mais la plus grande partie est fixée au sol par une

agriculture bien entendue, favorisée par des irrigations connues depuis des siècles. Anciennement chrétiens, suivant une tradition vague, aujourd'hui musulmans, ils se gouvernent d'après l'*adate* (la coutume) et le chariate. C'est toute une organisation où la féodalité a ses traces. La pêche y est pratiquée; l'industrie y est assez remarquable; les armuriers et les orfévres y ont une grande réputation.

C'est enfin une nation belliqueuse. La milice formant la ligne koumouke est très-bien organisée et le pays peut mettre sur pied au moins 8,000 hommes dont 1,100 excellents cavaliers. La langue est un dialecte tartare, assez cultivé pour être devenu, au nord du Caucase, une langue de communication et en quelque sorte diplomatique. Dans les écoles attachées aux mosquées on enseigne l'arabe. Les enfants des classes nobles peuvent entrer dans les corps de cadets russes et devenir officiers, après avoir subi leur examen.

Je tiens beaucoup de ces détails d'un officier fort distingué, le capitaine Bazyne, du régiment de la Kabarda, qui a été *pristaf* (espèce de préfet) chez les Koumouks.

Nous reprîmes le chemin de Tache-ki-tchou. L'escorte cette fois se composait de Koumouks. Nous rencontrâmes bientôt ce que l'on nomme au Caucase l'*okazia* (prononcez akazia), qui est le mot français *occasion*. C'est un convoi qui opère un mouvement de va-et-vient, une fois chaque semaine, de Hassaf-Yourte à Tache-ki-tchou, avec retour dans la journée, et va chercher dans ce dernier endroit le convoi qui vient de Chelkozavodsk. Cet usage existe partout au Caucase entre les divers postes fortifiés. Il offre un spectacle des plus pittoresques.

Nous aperçûmes d'abord quelques Cosaques qui précédaient en éclaireurs, puis un fort peloton de ces mêmes Cosaques, en tunique d'été, le fusil sur le dos, la lance au bras. Entre les éclaireurs et ce peloton s'avançaient déjà quelques équipages.

Mais ce fut lorsque le gros du convoi parut que le spectacle devint curieux : pavoska ou télégua, arba, tarantasse, calèche, toute espèce de véhicules traînés par des bœufs, des buffles, des chevaux, des mulets; — provisions, chaudières, ustensiles, meubles de toute espèce, caisses, tonneaux; tout cela entassé, groupé; — puis des soldats, quelquefois perchés sur les téléguas, quelques-uns même servant de conducteurs; le plus grand nombre marchant en files espacées de chaque côté du convoi, tous le fusil en bandoulière. A en juger par quelques couples de perdrix ou de faisans suspendus par les pattes à leur ceinture, quelques-uns d'entre eux avaient trouvé le temps, quelque part, de faire en marche le coup du chasseur.

Survient-il en route quelque alerte, les éclaireurs signalent-ils l'approche d'un parti ennemi? — Les équipages se rapprochent; on les dispose en forme de cercle; au centre et à l'abri, se groupent les femmes, les enfants, et chacun, le fusil en main, se tient prêt. Il est rare que les montagnards se risquent à l'attaque sérieuse de l'okazia.

Le développement et la marche d'un tel convoi dans la steppe, où la pureté de l'atmosphère et l'absence des points de comparaison détachent vigoureusement les lignes des figures et les grandissent, offriraient à un habile peintre de genre le sujet d'un tableau bien original.

Quelques verstes plus loin, nous rencontrâmes des Tchetchenses soumis, voyageant avec deux arbas où étaient perchés trois éperviers de chasse, attachés par la patte; leur laisse avait un grelot. Les Tchetchenses faisaient une halte; les arbas étaient dételés; les bœufs paissaient auprès. L'un des oiseaux, isolé, s'agitait beaucoup. Son maître eut recours, pour le calmer, à un singulier moyen. Il lui prit la queue et se mit à la lier avec un cordon. L'opération paraissait être sinon douloureuse, du moins désagréable à l'oiseau qui, le bec ouvert, faisait entendre une succes-

sion de petits cris plaintifs. La queue liée, il se tint coi, paraissant tout déconcerté.

Les deux autres éperviers étaient sur le même arba. L'un paraissait avoir chaud, et de petites mouches luisantes qui s'acharnaient sur son cou, le tourmentaient. Son maître prit l'aiguière en fer dont les Orientaux sont toujours munis en voyage. Il se versa dans la bouche un peu d'eau, et, s'approchant doucement de l'oiseau, il lui souffla cette eau comme une pluie fine sur la tête et le cou. L'oiseau, immobile, les yeux fixes, regarda d'abord son maître, puis fit un double mouvement qui indiquait que l'opération lui avait plu.

Ayant quitté le tarantasse pour me délasser un peu en allant à pied, je remarquai qu'aussitôt un des Koumouks se détacha de l'escorte pour me suivre pas à pas comme mon ombre. C'est moins chez eux un acte prescrit qu'un mouvement spontané. Un homme qui leur est confié est à leurs yeux un être sacré; leur honneur en répond. Quand je remontai dans le tarantasse, le Koumouk s'arrêta; je levai les yeux vers lui et m'inclinai doucement. Il me semble voir encore son regard expressif, son sourire, ses dents blanches et son mouvement de tête respectueux, m'indiquant qu'il avait compris mon remercîment.

Cet homme ne vous quittant pas de l'œil et s'attachant à vous, ne fussiez-vous qu'à cinquante pas de distance du convoi qui est votre sécurité, semble vous dire que dans ce court espace quelque danger peut surgir. Je me rappelai le proverbe espagnol : « Entre la coupe et les lèvres, il y a encore de la place pour un accident. »

Nous avions à gauche, à notre horizon, un point d'où s'élevait une vapeur claire. M. de Schack me dit que c'était celle des eaux minérales d'Issi-sou.

C'est à Issi-sou qu'eut lieu, le 30 octobre 1854, la brillante affaire où le baron Nikolaï, alors chef du régiment de la Kabarda, défit complétement Schamyl qui avait réuni douze à quinze mille

hommes. On le savait; mais on ignorait quel point il attaquerait, Hassaf-Yourte, Gherzel-Aoul ou Issi-sou. Ici se trouvaient deux redoutes avec peu de monde, protégeant un aoul soumis dont les habitants secondèrent bravement nos soldats. Au bruit du canon, le général accourut, suivi d'abord de six sotnias de Cosaques avec trois pièces d'artillerie légère, puis de six compagnies d'infanterie qui arrivèrent à temps. La victoire fut complète.

Une simple escorte me suffisait pour me rendre à Chelkozavodsk, repasser le Térek une première fois, puis une seconde fois à Nikolaevskaia, pour gagner ensuite la ligne de la Sounja et Groznaia d'où, sous la protection d'une compagnie et d'un canon, on peut aller à Vozdvijenskoié, quartier général du régiment de la Koura.

Il arrive quelquefois que l'on se rend directement à ce dernier fort depuis Hassaf-Yourte. Il faut alors jusqu'à Gherzel-Aoul (12 verstes) une compagnie; de là jusqu'à Khobichavedon (20 verstes), une compagnie et un canon; jusqu'à Chalyk (15 verstes), quatre bataillons, quatre canons, six sotnias; et autant à peu près jusqu'à Vozdvijenskoié (20 verstes plus loin).

Nous étions de retour à Chelkozavodsk d'assez bonne heure pour faire encore les 42 verstes qui me restaient jusqu'à Tchervlennaia. Mais cette fois les Cosaques manquaient pour l'escorte; bon nombre avaient été envoyés explorer les environs où il y avait eu une alarme. On ne voulut pas me laisser partir.

Je passai donc la nuit chez M. de Schack, et le lendemain, au point du jour, nous étions en route. Le seul endroit dangereux sur toute la ligne est entre Chelkozavodsk et Stchédrina. La route traverse pendant 22 verstes un pays peu habité, et, l'espace de 4 verstes, longe un petit bois très-fourré qui touche au Térek, d'où les maraudeurs, après avoir franchi le fleuve, peuvent venir s'y embusquer. C'est l'endroit suspect. A la manœuvre de l'escorte je le compris clairement. Deux Cosaques passèrent pres-

tement à ma gauche, enlevèrent leur fusil de son enveloppe, et l'arme tournée vers le bois, que leur regard ardent scrutait, comme attendant d'y voir surgir la tête et le fusil de quelque Tchetchense embusqué, ils tinrent la bride de la droite, prêts à la prendre aux dents, s'il avait fallu ajuster et faire feu. Leur attitude était superbe. Pendant ce temps nous filions vite, avec ce sentiment de curiosité et de calme qui s'empare de l'âme et qui l'exalte à l'approche d'un danger imminent. Les 4 verstes parcourues, le bois disparaissant et le pays devenant ouvert, les Cosaques rejetèrent négligemment leur fusil sur le dos. L'endroit suspect était franchi.

Je m'arrêtai quelques heures à Tchervlennaia chez le baron Rosen. Cette halte agréable me procura l'occasion de faire connaissance avec quelques-unes des beautés de cette célèbre stanitza. Le général nous avait annoncés. Je pus contempler à mon aise leur charmant costume demi-oriental, demi-européen, dont elles me permirent de dessiner quelques détails.

Commençons par la coiffure, le *chirinka,* qui se compose d'une pièce de soie, toujours rouge, nouée gracieusement autour de la tête et se terminant par deux bouts qui s'arrondissent derrière les oreilles, de manière à bouffer un peu sous le chignon et à former comme le couvre-nuque d'un casque. Je ne saurais trouver de meilleure comparaison pour cette coiffure, si on la regarde surtout de profil. Les cheveux, presque toujours noirs, lissés en deux bandeaux étroits, encadrent le front.

Sur le chirinka elles posent une pièce de tulle blanc, quelquefois brodé, qu'elles fixent avec une épingle. Ce tulle laisse entrevoir la soie rouge qui se découvre au-dessous en une bande étroite. Cette pièce de dessus est quelquefois festonnée et longue comme un voile de mariée.

Si elles sortent et s'il fait froid, elles remplacent ce tulle par un mouchoir blanc qui enveloppe la tête en se nouant sous le cou. Il

est bien inutile de dire que les bandeaux noirs et le bord rouge du chirinka sont toujours visibles.

Après le chirinka, la partie du costume qui a un caractère tout oriental est une tunique en soie, ordinairement noire, quelquefois bleue, s'ouvrant sur la poitrine, où sont deux rangs de longues agrafes en argent, formant comme de petits brandebourgs au-dessous du sein ; presque toujours on laisse ouvertes les trois ou quatre supérieures. Si cette tunique, qui descend un peu au-dessous du genou, a des demi-manches, on la nomme *foufaïka*, nom russe ; mais si les manches, courtes sur la saignée du bras, sont longues en dessous, on l'appelle *tchekmette*, nom tcherkesse, et, il faut dire aussi, vraie robe tcherkesse ouverte jusqu'au bas, bordée tout autour d'un galon d'argent. Elle se porte sur une longue robe, souvent blanche, en tissu de coton, quelquefois rouge, en tissu de soie, à très-longues manches, étroites jusqu'à leur sortie de celles de la foufaïka, larges et bouffantes depuis là.

En hiver, quand elles sortent, elles mettent par-dessus le tout une fourrure en petit-gris, bordé de martre, à manches courtes, à petit collet, à dessus en velours, souvent bleu, et ressemblant à une espèce de polonaise.

Il faut ajouter à cela un collier de corail, quelquefois de petites perles chez les femmes riches, et l'ornement caractéristique, particulier à Tchervlennaia, se composant de deux, trois, quatre et même cinq chaînes de monnaie, les grandes en bas, les petites en haut, s'étageant sur la poitrine, comme je l'ai dit ailleurs.

Tel est le costume gracieux au possible que j'étudiai à mon aise chez quelques-unes des beautés de Tchervlennaia, en causant avec elles de choses et d'autres, et en leur racontant quelquefois des dires d'Europe.

Restent la figure et la physionomie. Réussirai-je à les peindre?

Un teint mat ou brun doré ; des yeux frangés de longs cils

ajoutant à la vivacité du regard; d'admirables sourcils; des cheveux noirs ou bruns, fournis, luisants; une bouche un peu grande avec des lèvres rouges et de belles dents. Voilà ce qui frappe. Mais c'est la vivacité du regard surtout qui attire. Caché derrière les longs cils, il est profond. Par moments, lorsque les paupières se dilatent, il jaillit comme un éclair. Ce sont des yeux d'Asie; il en est de même du teint.

Un charme de plus chez ces femmes, c'est leur distinction naturelle. Point cultivées dans le sens européen, elles ont un esprit naturel qui supplée à tout. C'est ce que je remarquai surtout chez V***. En prenant congé d'elle, je lui demandai la permission de baiser ses grands yeux, ce qu'elle m'accorda gracieusement. M. de Schack aspirait plus haut en descendant jusqu'aux lèvres, où V*** lui laissa cueillir un baiser d'adieu.

Le régiment des Grebentzkoy est certainement celui qui a le caractère le plus arrêté. Ils aiment passionnément leurs armes, et tiennent à les avoir aussi belles que possible. Un pauvre Cosaque Grebentzkoy y mettra quelquefois tout ce qu'il possède après la terre qui le fait vivre.

Après avoir remercié le baron Rosen de son hospitalité, je pris congé de lui et de M. de Schack à qui je dois une reconnaissance particulière pour tous ses bons procédés envers moi.

Je pris la route de la stanitza Nikolaewskaia où je repassai sur la rive droite du Térek. Le fleuve y a 150 sagènes de largeur. On le traverse sur un beau pont qui, comme celui de Chelkozavodsk, a été construit par les soins du prince Bariatinsky.

Après avoir quitté le fleuve, on s'élève bientôt pour franchir une première petite chaîne montueuse. On traverse des aouls de Tchetchenses soumis. Je pus saisir au passage bien des physionomies à caractère. De petits garçons, à moitié nus, la tête couverte de leur immense bonnet en peau d'agneau, me

poursuivirent en me demandant, en guise d'aumône, du tabac. Je leur jetai quelques papiros.

Je rencontrai beaucoup de femmes voilées, portant sur leur dos de grandes cruches en cuivre, dont la panse arrondie, mais allongée, semble être calculée d'après la cambrure des reins. Ces pauvres créatures marchaient avec quelque peine ; car ces vases, remplis de l'eau qu'elles venaient de puiser, étaient lourds. Je compris bien vite qu'il était convenable de ne point montrer de curiosité.

La route passe devant Goretchevodskoié dont le nom même indique qu'il y existe des eaux minérales à une très-haute température. On les a utilisées pour des bains. C'était autrefois une petite forteresse. Il s'y trouve encore quelques établissements militaires.

On monte toujours. Des tours fortifiées, à droite et à gauche, indiquent plusieurs de nos anciens postes avancés ; mais depuis que la ligne de la Sounja a été établie, la zone que je traversais est devenue intérieure. C'est une magnifique steppe, très-fertile, où j'ai retrouvé les beaux tons émeraude dont j'ai parlé ailleurs. Elle s'étend jusqu'à une chaîne de montagnes un peu plus élevées, le Sunj-Aryk, qui n'est, comme la première petite chaîne, qu'une fraction des Montagnes Noires.

Le pays entre ces deux chaînes deviendra d'une grande importance par la richesse de son sol.

Un accident était arrivé à mon tarantasse, en vue de Goretchevodskoié. L'attelage s'était abattu dans une descente un peu rapide. Des chevaux s'étaient blessés. Il fallut les changer, et envoyer pour cela à la stanitza. Cela prit beaucoup de temps.

Déjà souffrant d'une inflammation au côté, je gravis doucement à pied la montée. Deux Cosaques me suivaient pendant que les autres veillaient à l'affaire de l'équipage. Le temps était

d'une douceur extrême. Je cédai à la tentation de m'étendre dans l'herbe parfumée de la steppe ; et j'y restai longtemps sous l'œil des braves qui veillaient sur moi.

Le soir s'avançait. Je me rappelai les vers du poëte italien :

Forse perche della fatal quiete
Tu sei l' imago, a me si cara vieni
O sera !

Je me demandai pourquoi l'infortuné Foscolo n'avait pas dit : *dell' ultima quiete !* La pensée chrétienne s'y serait montrée. Comme le dernier sommeil serait doux dans la steppe embaumée !

L'équipage rejoignit enfin ; mais il fallait renoncer à gagner Groznaia le soir. Je passai la nuit à la stanitza Tchortougaï.

J'arrivai de bonne heure (6 septembre) à Groznaia, forteresse qui avait de l'importance avant l'établissement de la ligne de la Sounja ; ce n'est plus aujourd'hui qu'une de ses stanitzas. J'y fis la connaissance du lieutenant-colonel Fedouschkine, chef du 2e régiment des Cosaques de cette ligne. J'y pris le thé. Il était marié depuis peu à une des beautés de Tchervlennaia. Je parlai, avec le souvenir que j'en conserve, de la stanitza célèbre et du costume. Le colonel invita sa jeune femme à paraître, et elle eut la bonté de le faire dans le costume que j'ai décrit ; — cette fois, béchemette noir, sur robe en soie rose, et long voile en tulle brodé sur le chirinka, également rose.

Je me remis en route pour gagner la stanitza Sleptzovskaia, quartier général de toute la ligne de la Sounja.

Mais le temps changea bientôt et tourna à l'orage qui arriva avec une telle violence, lorsque je quittai la stanitza intermédiaire, Mikaïlovskaia, qu'en un moment et au milieu des roulements du tonnerre, des torrents de pluie inondèrent la

route. Poussée de face par le souffle de l'orage, la pluie arrivait comme des volées de coups de fouet. Malgré la capote et son bonnet, l'eau entrait dans le tarantasse ; les chevaux tournèrent net.

La scène de cet orage caucasien était sublime. Tous les traits de la nature sont grandioses dans cette contrée. Les orages des Alpes et de l'Italie n'offraient à mon souvenir aucun point de comparaison.

Les Cosaques étaient admirables d'attitude. Enveloppés de leur bourka, sur laquelle l'eau glissait comme sur un toit, ils restaient fermes à cheval. Avancer semblait impossible. Leur chef, cependant, me demanda d'une voix respectueuse, qu'il me semble encore entendre, s'il fallait pousser en avant, ou bien rentrer à la stanitza, pour doubler l'attelage. — Nous revînmes par un déluge.

Le major commandant vint me dire que, par un temps pareil, il m'engageait fort à coucher à Mikaïlovskaia. Il me trouva un excellent logement chez la veuve d'un ouradnik. Il m'apprit, entre autres choses, qu'une *trevoga* avait eu lieu le matin. Le canon d'alarme avait tiré. Des bestiaux avaient été enlevés la nuit, un gardien et un Cosaque avaient été tués.

Ces événements sont les accidents ordinaires de la vie au Caucase. L'alarme donnée, on bat la campagne, on court après les maraudeurs ; si on ne parvient pas à les atteindre, on va, plus tard, châtier l'aoul auquel ils appartiennent.

Je m'installai chez la bonne veuve où je trouvai tous les soins dont j'eus bientôt besoin. L'inflammation au côté était arrivée à son paroxysme, avec autant de rapidité que l'orage qui continua pendant le reste du jour.

Je glisserai sur une nuit mêlée de délire, qui fut sans sommeil. Dieu envoie le courage avec la souffrance, et fait trouver l'asile à point.

Le matin, je m'informai auprès de la bonne veuve si je ne pouvais rien faire à mon tour pour elle. Elle m'exprima le vœu que son fils unique, qui est à Vladikavkaz, fût autorisé à venir se fixer à Mikaïlovskaia-stanitza, et vivre auprès d'elle. — Je pris la note nécessaire. — J'essaierai.



TYP. J. CLAYE.

SLEPTZOVSKAIA STANITZA.

LETTRE CINQUIÈME

La ligue de la Sounja. — Le rachat du sang. — La Trevoga. Une noce karaboulak. — L'aoul châtié.

J'arrivai le 7 septembre au matin à Sleptzovskaia-stanitza, quartier général du colonel Jedelinski, commandant des deux régiments des Cosaques de la Sounja, formant brigade avec le régiment de Mozdok, également sous ses ordres.

Une très-belle église, nouvellement achevée, s'offrit à mes regards, en traversant la place sur laquelle est la maison du colonel.

Un temps froid, humide, un ciel voilé menaçant toujours de la pluie, la souffrance de la nuit précédente, m'avaient péniblement affecté. Comme il arrive souvent dans la vie, j'étais destiné à avoir dans cette journée de douces compensations. La première fut la connaissance que je fis du colonel. Il m'engagea à différer pour Vladikavkaz mon départ auquel son chirurgien vint opposer formellement son veto. Ce départ, forcément remis de jour en jour, me retint dans la stanitza, où la plus délicate hospitalité m'attendait, et où je devais être témoin de quelques-unes des scènes de la vie du Caucase. Je les raconterai successivement.

LE RACHAT DU SANG.

Ainsi, le premier jour, je vis l'interprète du colonel, un Karaboulak, personnage colossal, connaissant les dialectes du pays et

parlant assez bien le russe. Jusque-là, il n'y avait rien d'extraordinaire; mais le colonel m'apprit que cet homme, qui est officier, était appelé le jour même à se soumettre au jugement de *l'adate* (la coutume).

Quelques semaines auparavant, s'étant enivré, il crut apprendre que son mortel ennemi, un Karaboulak, était arrivé dans la stanitza et habitait telle maison. Ivre et furieux, il pénètre pendant la nuit dans cette maison et ordonne à son serviteur de trancher la main droite à celui qu'il prenait pour son ennemi et qui dormait. Le serviteur obéit sans hésiter. Le mutilé était bien un Karaboulak, mais, on devine, un tout autre personnage.

C'est un petit homme, ayant servi dans la milice du pays, et portant la croix de soldat de l'ordre de Saint-George. Je le vis paraître, le bras en écharpe, mais guéri. Deux Karaboulaks avaient paru avant lui; c'étaient les *médiateurs* entre l'offenseur et l'offensé, qui étaient venus rendre compte de l'arrangement conclu pour le *rachat du sang*.

L'offenseur devait se présenter devant l'offensé, lui demander à haute voix pardon, lui offrir ses armes d'abord (fusil, poignard, chacheka), puis un cheval tout harnaché sur lequel l'offensé, après avoir pardonné, devait monter, afin de se rendre au festin de réconciliation que l'offenseur avait fait préparer chez lui. En outre des armes et du cheval, il devait donner 90 pièces de gros bétail, amende assez forte, et que, pour cela, il a la faculté de livrer successivement; mais, dans tous les cas, pas au delà du premier jour de l'année qui suit.

S'il ne remplit pas cet engagement sacré, l'offensé proclame hautement le *déshonneur* de l'ennemi auquel il a pardonné, et il s'y prend d'une manière bien significative. Le dernier délai expiré, il monte sur le toit de sa *saklia* (maison) et, entouré de ses parents, il tire des coups de fusil jusqu'à ce que tous les habitants de l'aoul se soient réunis, pour demander la cause de cette fusil-

lade. L'offensé raconte le fait et dit alors à haute voix : « *Un tel est déshonoré.* » Des toits de toutes les maisons la fusillade se répète avec la proclamation de la formule. Dans les aouls voisins on fait de même ; et le déshonneur de celui qui a manqué à l'adate et à l'engagement de sa parole est prononcé dans le pays. C'est la mort civile de l'homme ; aussi le cas est-il fort rare. Si l'homme puni d'amende par l'adate est pauvre, mais estimé, il trouve moyen dans les aouls, en racontant sa disgrâce, de recueillir en dons une bonne partie de l'amende.

Toute l'affaire avait été soumise au préalable à l'autorité du colonel qui, les parties arrangées, dit à l'offensé : « Je désire maintenant que tu embrasses devant moi ton ennemi involontaire. » L'offensé était partagé entre le souvenir de l'outrage et la crainte du colonel. Il y eut un petit colloque : « A ton désir, non, à ton ordre, oui. — Puisque tu ne te soumets qu'à mes ordres, tu passeras deux heures aux arrêts ; tu auras le temps de réfléchir. » — Ce qui fut fait. J'appris plus tard que l'offensé avait embrassé l'offenseur et que la réconciliation avait été suivie du repas.

Je devais être témoin d'autres scènes nationales. Ainsi le son du tambourin et de petites flûtes qui jouaient un air de marche, se fit entendre. Je vis passer deux arbas fermés, entourés de cavaliers et suivis de musiciens. C'était une noce karaboulak. Les cavaliers étaient les amis du fiancé, lui amenant sa fiancée, qu'ils venaient d'*enlever* de la maison paternelle, dans un aoul éloigné d'une dizaine de verstes. Chez ce peuple on enlève la femme que l'on veut épouser. Enlever a ici un sens à part. La jeune fille a dit oui, par intermédiaire quelquefois ; le père a dit oui ; mais la sortie de la maison paternelle est sous forme d'enlèvement. Je voyais passer les personnages de la scène, et je sus que dans les arbas se trouvait le cortége féminin de la fiancée.

Les Karaboulaks (en tartare karaboulak signifie *eau noire*) où existent ces mœurs, qui se retrouvent ailleurs au Caucase,

sont un petit peuple habitant les rives de l'Assa. Il y a dans ce pays une dizaine d'anciennes tours, construites comme une pyramide tronquée, en pierres liées par un ciment tellement dur, que la pierre se détache plutôt que le ciment. Elles sont à deux étages; l'inférieur paraît avoir été réservé pour les bestiaux, l'étage supérieur pour servir d'habitation à la population féminine surtout, qui se retirait dans ces tours de refuge à l'approche d'un grand danger. Une seule porte, percée de meurtrières, leur sert d'entrée; une seule fenêtre, à l'étage supérieur, leur donne du jour. Ces tours sont situées principalement dans des défilés du pays, commandant le cours des rivières, de l'Assa par exemple. Elles avaient donc aussi un caractère stratégique. Les vieillards de la contrée n'ont aucun souvenir de l'origine de ces tours qui paraissent dater d'une époque assez reculée.

LA TREVOGA.

Après le souper, nous causions avec le colonel de la vie guerrière du Caucase. Il me dit que la ligne de la Sounja, d'une grande importance par sa situation dominante au milieu de la Petite Tchetchenia, exige aussi une surveillance difficile et dont il ne faut pas se relâcher un moment. La *trevoga* (l'alarme) est chose à l'ordre du jour. Elle se donne par le canon dont voici le langage :

Deux coups de canon signifient que la stanitza ait à se mettre sous les armes.

Quatre coups de canon veulent dire qu'il vient de se passer quelque scène tragique aux environs; du bétail enlevé avec ses gardiens, quelques hommes tués, etc. Ces quatre coups de canon ne sont pas un appel direct aux autres stanitzas, qui n'envoient du secours qu'autant que le chef le juge à propos.

Huit coups de canon sont le signal d'un grave événement, comme une attaque en masse de l'ennemi. Alors toutes les sta-

nitzas expédient au point menacé des hommes et du canon, puis tout ce qu'elles peuvent réunir de secours, si le canon, venant à gronder longtemps, annonce que l'affaire est très-sérieuse.

Pour donner l'idée de la transmission de ces signaux et de la rapidité avec laquelle on peut venir, voici les distances pour la ligne de la Sounja :

La ligne commence sur la Kambiléïka, petite rivière entre Vladikavkaz et Nazaran, et s'étend jusqu'à Oumakhan-Yourte sur la Sounja, vers son embouchure dans le Térek. C'est un espace de plus de 120 verstes.

Sur cet espace il y a d'abord le fort Nazaran; puis, à 18 verstes, la stanitza Troitzka ; — plus loin, à 4 verstes, Sleptzovskaia-stanitza ; — à 8 verstes, celle de Mikaïlovskaia ; — à 10 verstes, celle de Samachinsk; — à 18 verstes, celle de Zakhane-Yourte ; — à 20 verstes, celle de Alkhane-Yourte ; — à 10 verstes, celle de Groznaia ; — à 12 verstes, celle de Tchortougaï; — à 8 verstes, le poste Akhi-Mirzâu (en tcherkesse *le gué favorable*) ; — enfin, à 18 verstes, Oumakhan-Yourte, où commence la ligne koumouke.

Si c'est la stanitza Troitzka, par exemple, qui est attaquée, après avoir tiré ses huit coups, elle reçoit bien vite le secours de la stanitza Sleptzovskaia, et, en quelques heures, celui de ses autres voisines Mikaïlovskaia et Samachinsk. Toutes ayant répété les huit coups d'alarme, le signal est transmis jusqu'au bout de la ligne. Si l'affaire dure longtemps, le secours peut venir de partout dans la journée. C'est naturellement la cavalerie qui arrive d'abord la première avec l'artillerie légère; l'infanterie suit, au pas accéléré, avec la grosse artillerie.

Voici, pour meilleur exemple, ce qui arriva le 25 mai 1858, lorsque la peuplade de Nazaran se souleva, au sujet d'une mesure nouvelle (d'habiter des aouls et non de vivre disséminé en khoutters ou métairies).

A l'heure du dîner, la vigie de la tour de l'église de la stanitza Sleptzovskaia annonça qu'elle entendait le canon dans la direction du fort de Nazaran, et qu'elle avait compté vingt coups, ce qui annonçait un combat. Le colonel fit tirer ses huit coups d'alarme, et, pour ne perdre aucun temps, se jeta en avant (il était une heure) avec les soixante premiers Cosaques réunis. Le soir, il avait rassemblé devant l'ennemi, qui avait follement attaqué le fort, six sotnias, deux bataillons et six canons. La révolte fut comprimée.

Nous nous étions entretenus longtemps après le dîner avec le colonel. Je lui demandais toujours de nouveaux renseignements, de nouveaux souvenirs, lui racontant à mon tour l'impression que m'avait laissée ma promenade du soir à Hassaf-Yourte.

Il était sept heures. J'étais destiné à avoir la surprise de la *trevoga*. Un coup de canon se fit entendre. A ce signal répondit le tintement précipité de la cloche de l'église. Un officier entra tout à coup, apportant un rapport; le colonel le lut, donna un ordre; l'officier sortit. Un second coup de canon partit; le tintement de la cloche continuait toujours. Nous étions restés seuls. Le colonel se leva, me disant : « Ils doivent être réunis, ou peu s'en faut. » Je regardai à ma montre. Il était sept heures et un quart. Nous sortîmes. Il faisait déjà sombre. Je distinguai, formant les trois côtés d'un carré dont le quatrième était la clôture même de la maison, des lignes de Cosaques à cheval. Le colonel leur adressa un salut de contentement; ils répondirent par une longue acclamation. Des officiers s'approchèrent, venant faire le rapport du nombre de leurs hommes présents, tous équipés, prêts au départ. Il y avait à peu près deux cents Cosaques, formant ce qui restait des deux sotnias qui se trouvaient ce jour-là à la stanitza, et qui avaient fourni les postes de surveillance et les *sekreti* (j'en parlerai plus tard), déjà partis à l'approche de la nuit.

Ce n'était qu'une fausse alerte. « Il en survient quelquefois au milieu des exigences d'un pareil service, me dit le colonel, mais il vaut mieux admettre dix fausses alarmes qu'un seul cas de négligence. »

Il donna l'ordre de mettre pied à terre. Je me promenai avec lui devant les lignes de ces braves, debout à la tête de leurs chevaux. Il me dit : « Maintenant que vous les avez vus comme guerriers, vous allez les entendre comme chanteurs. »

A son appel, huit ou dix Cosaques se détachèrent des lignes et se formèrent en chœur. Il leur demanda d'abord une chanson gaie, sur un air français (*les Étudiants à la Chaumière*), puis une chanson grave, sur un air allemand, que M. B., prédécesseur du colonel, leur avait enseignée. Enfin, il leur demanda la fameuse chanson dite de Sleptzov, composée sur la mort de ce héros par un ouradnik du 1er régiment, nommé Yzioumov.

C'est un chant héroïque fort remarquable, se composant de soixante-huit vers, divisés en quatrains. J'en possède une copie, ainsi que celle d'un autre petit poëme en soixante-douze vers, composé par le même ouradnik, en souvenir de Sleptzov.

Le chant était grave, quelquefois plaintif, tantôt lent, tantôt rapide, puis énergique, suivant l'expression des pensées. Le chœur chanta ce petit poëme avec une animation qui indiquait le sentiment que les Cosaques attachent au souvenir de Sleptzov.

En attendant, les vieux de la stanitza, que leur âge et leurs blessures dispensent du service actif, mais qui n'en répondent pas moins au cri de la trevoga, étaient arrivés à leur tour, à pied, chacun ayant son fusil qui, au besoin, joue son rôle.

Le colonel ordonna pour tous une distribution d'eau-de-vie. La tasse en argent circula avec rapidité ; et bientôt des coups de fusil, tirés en l'air, furent l'expression de leurs remercîments. Le feu de leurs salves perçait çà et là comme des fusées les

ténèbres au milieu desquelles tous ces groupes divers s'illuminaient par seconde.

La scène se prolongeait ; un dernier chant y mit fin. Aux voix graves du chœur se marièrent les voix jeunes de quelques fils de Cosaques. L'un d'eux, Granatchaieff, âgé de quinze ans, promet de devenir un ténor magnifique.

Le général Sleptzov a laissé au Caucase un grand souvenir. Parmi les hommes de guerre d'une intrépidité plus particulière et d'un caractère à part, on le place, en ordre chronologique, après Kotlerevsky, le héros de Lenkoran (nous le retrouverons plus tard), et Passek, tué à la tête de la colonne qui allait chercher le convoi de vivres qu'attendait le prince Vorontzov, déjà arrivé à Dargo, dans la fameuse expédition de 1845.

Sleptzov, toujours vainqueur, toujours heureux dans plus de cent combats, dont la moitié furent livrés entre les années 1847 à 1851, avait été blessé une première fois en 1850. A cette nouvelle, les Tchetchenses lui envoyèrent une députation. Il la reçut. L'un des orateurs lui dit : « Vous nous laisserez en repos maintenant. » Sleptzov, oubliant sa jambe blessée, se lève, et, frappant du pied, leur crie : « Jamais, tant que vous ne serez pas soumis. » L'heure suprême vint pour lui, en janvier 1851.

Une balle l'abattit au milieu d'une forêt, à 25 verstes de Sleptzovskaia-stanitza, dans une affaire de peu d'importance. Sa cendre repose dans le cimetière de la stanitza qui, par ordre suprême, a reçu son nom (auparavant elle s'appelait Sounjinskaia). Le même ordre a prescrit de lui élever un monument et a assigné à cet effet une somme de 6,000 roubles. Son testament était fait. Il recommandait le paiement de ses dettes « point contractées, disait-il, pour lui, » et l'avancement d'un officier qu'il désignait. Toutes ses volontés ont été remplies, et les Cosaques de la Sounja gardent religieusement la mémoire de celui qui, me

disait un ouradnik présent à sa mort, « avait été un père pour eux. »

Ses dernières paroles résumaient toute sa vie : « Je vous lègue, dit-il à ses officiers, un souvenir et un saint devoir : la réputation des Cosaques de la Sounja que nous avons créée ensemble ; faites en sorte qu'elle ne diminue pas, mais qu'elle grandisse encore! » Il leur dit l'adieu suprême, en ajoutant : « Je n'ai plus que quelques minutes à vivre, je vais les consacrer à Dieu. »

Il n'avait pas quarante ans. Son souvenir vit encore comme le premier jour de sa perte. Heureux chef! On pourrait mettre sur sa tombe cette ancienne épitaphe :

APRÈS LA MORT,
BONNE RENOMMÉE DEMEURÉE.

La ligne de la Sounja a été établie, en 1845, par le prince Vorontzov.

C'est un commandement important, d'environ quatre mille hommes de troupes, deux bataillons d'infanterie, y compris deux batteries de 16 pièces, mais non la milice, et une juridiction civile en même temps sur une population de trente mille âmes. Cette juridiction s'étend, pour la police militaire, sur les Tartares qui habitent les steppes au nord du district de Mozdok, sous la juridiction de Stavropol, pour leur administration civile.

Il faut y ajouter, du côté des montagnes, les peuplades sur l'Assa, comme les Karaboulaks et les Ingouches, et celle de Nazaran, du côté de Vladikavkaz; puis aussi la peuplade de Archety, pouvant armer jusqu'à trois mille hommes.

Il y a chez la peuplade de Nazaran quatre familles anciennes qui ont des noms européens (fait qui semble difficile à expliquer) : Zeckenbusch; Karatysch — Charmevitch; Hartz — Mayerzo; Dakthilgo. Elles possèdent les terres du pays.

Les stanitzas de la Sounja ont pris naissance dans l'ordre suivant :

PREMIER RÉGIMENT.

Troïtzkaia	1844.
Sleptzovskaia (auparavant Sounjinskaia)	1845.
Mikaïlovskaia	1846.
Assinskaia	1847.
Mohammed-Yourte	1847.

SECOND RÉGIMENT.

Samachinsk	Dans ces dernières années.
Zakhane-Yourte	
Alkhane-Yourte	
Tchortougaï	

Outre l'état complet des deux régiments actifs qui occupent ces stanitzas, il y a ce que l'on pourrait appeler les *doublures*. Chaque régiment composé de six sotnias a une réserve égale à son effectif. C'est donc une force *double*, la dernière pouvant entrer en ligne dès qu'il le faut. Il y a encore dans chaque stanitza une réserve qui ne s'en éloigne jamais, mais qui, au moment d'une attaque générale, a sa signification, car elle se compose de Cosaques ayant servi au moins vingt ou vingt-cinq ans; vieux soldats, la plupart décorés, et ayant conservé comme tels toute la fierté et l'énergie de leurs jeunes années.

Cet état de choses, qui est le même dans tous les régiments de Cosaques de la ligne, s'exprime par le mot russe *lgóta,* qui signifie « exemption de corvées, immunité » et dont l'adjectif est *lgótnii.*

Ainsi les hommes du lgóta forment ce qu'on pourrait appeler le *lgótnii polk,* c'est-à-dire « le régiment exempté » de l'obligation immédiate et rigoureuse du service qui l'appelle, à la minute, à toutes les éventualités.

Les hommes qui composent cette catégorie sont ceux qui ont

reçu du chef la permission de vaquer à leurs affaires de famille dans la stanitza, de prendre plus de temps pour la culture de leurs terres, etc., tout en restant astreints à la loi générale du service de l'État, de vingt à quarante ans.

Il faut donc, dans chaque régiment de Cosaques, doubler l'effectif des six sotnias. C'est ce qui explique leur force, et comment, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, les régiments Gorsky, de Mozdok, Grebentzkoy et de Kisliar ont une population mâle de plusieurs milliers d'individus.

Enfin, en commençant par le tout jeune âge, il faut citer encore ce que l'on pourrait appeler la milice des jeunes garçons, montrant déjà, à l'âge de douze ans, toute l'habileté comme cavaliers qu'ils déploieront plus tard à l'âge (vingt ans) où chaque Cosaque devient un soldat tout formé.

Dans ces stanitzas guerrières toujours sur le qui-vive et où il semble que l'on ne devrait entendre que le son du canon, les accords d'une musique plus douce s'échappent parfois de quelques demeures habitées par d'aimables dames, venues d'Europe ou même nées au Caucase, épouses des officiers supérieurs de la stanitza.

Ces demeures, où l'on parle français, où l'on cause littérature et beaux-arts, sont des nids arrangés avec des tapis, avec de ces jolis conforts élégants dont les femmes ont le secret. Il s'y trouve un piano, des volumes de musique, des albums, des journaux, des livres publiés en Europe il y a quelques mois. Le soir, des groupes se forment autour de la table hospitalière où le thé se prépare, servi par de gracieuses mains. Les officiers, au retour d'une expédition sérieuse, vont y goûter le charme d'une causerie de salon. J'ai eu l'occasion de m'assurer avec quel bonheur les dames y acceptent l'existence. Cela se conçoit : c'est une existence de reine au milieu de guerriers chevaleresques.

UNE NOCE KARABOULAK.

Journée du 8 septembre. — J'avais vu passer la veille le cortége d'une mariée. J'eus la bonne fortune ce jour d'assister à une noce karaboulak.

Cette fois la mariée, en quelque sorte enlevée *deux fois*, avait été le sujet d'une contestation qui aurait pu devenir sanglante. C'est tout un roman.

Cette nouvelle Hélène avait été enlevée à onze heures du soir, dans l'aoul de son père, à quelques verstes de distance, par les amis et les parents de celui qu'elle avait accepté pour mari.

Il y avait un rival, un jeune et beau Karaboulak soumis, comme la plupart de ceux de sa nation, mais ne servant pas notre cause. Je n'ai pu savoir quelle était la nature de son droit. Ses amis et ses parents avaient arrêté l'enlèvement pour la même nuit; mais ils arrivèrent trop tard; l'oiseau avait quitté le nid. De là, fureur et poursuite. Les deux partis se rejoignirent dans la stanitza que le cortége de la jeune fille avait déjà gagnée. Une collision y devenait difficile, car le premier Pâris y sert comme Cosaque. C'est un beau jeune homme de vingt-trois ans, décoré de la croix de Saint-George, pour une action d'éclat dans la Tchetchenia. La jeune fille, accompagnée de sa mère, fut conduite dans la maison de celui qui allait devenir son mari. Mais le mariage n'était pas fait, et les parents et les amis du second Pâris protestèrent.

Le matin, la décision de l'affaire fut soumise au colonel. Les deux partis vinrent lui demander de prononcer entre les deux rivaux. Il ne le voulut point, et les engagea à s'arranger d'après leur *adate*. Ils dirent que ce serait trop long, et l'un d'eux ajouta : « Ils seront peut-être dix anciens à se réunir pour délibérer; il y en aura un qui aura de l'esprit plus que tous les autres qui se sou-

mettront à son jugement. Soyez donc vous-même le juge. »

Après bien des pourparlers, le colonel, en homme d'esprit, fit pencher la balance d'elle-même, en disant au second rival : « Si, au lieu de rejoindre deux heures après celle que tu considères comme ta fiancée, tu étais arrivé seulement le matin, tu aurais pu la trouver... comme déjà mariée. — Oh ! alors, je n'en aurais pas voulu. — Eh bien ! puisqu'elle a suivi ton rival, ne devrais-tu pas, en homme d'esprit, renoncer à elle, la considérer comme mariée, te montrer même à la noce de celui qu'elle semble te préférer et faire preuve ainsi de force de caractère ? »

Ce raisonnement convainquit le jeune homme. Il déclara qu'il renonçait à ses prétentions.

Mais avant cela, dans l'audience accordée à l'un et à l'autre parti, il s'était passé un fait très-grave, que le colonel soutint avec un admirable sang-froid. Un des amis ou parents du second rival, sous l'empire (on le sut plus tard) de certaines libations faites pendant la nuit par ce cortége de *bravi*, cédant à un éclair de fureur, tira son chacheka devant le colonel ; un second fit un geste qui semblait indiquer la même intention.

Le colonel était seul en face d'eux (la scène avait lieu dans la salle voisine de ma chambre). Il fit un pas en avant, et, passant tranquillement la main dans l'ouverture de son habit, comme pour l'y reposer, il dit au premier : « Quoi donc ! penses-tu m'inspirer quelque crainte, et crois-tu que je mettrai ma main dans la fange, en frappant un misérable comme toi ? Ne sais-tu pas que j'ai toujours derrière moi deux régiments de Cosaques qui m'obéissent ? Je n'ai qu'à faire un signe. » Alors, frappant dans ses mains et deux Cosaques étant entrés, il leur ordonna de prendre les armes des deux hommes terrifiés et de les mettre aux fers.

Le dénoûment de cette scène devait avoir lieu, en partie, le soir, après la noce ; la scène gaie à laquelle j'assistai.

Le colonel prit par courtoisie son pistolet et son poignard. Les Asiatiques tiennent à cette étiquette. Nous marchâmes avec quelques Cosaques au milieu des allées de la stanitza, guidés bientôt par le son du tambourin.

Arrivés devant la maison, construction basse, de moins de huit pieds de hauteur, à toit plat, nous trouvâmes en dehors un vieillard, le père du jeune Cosaque. Il ôta son bonnet et nous introduisit sur une petite place en terre battue, au-devant de la porte, éclairée par une grande lanterne.

Un demi-cercle d'hommes entourait cette place, tous sans armes, le colonel l'avait ainsi ordonné, à l'exception de quelques vieillards, têtes sages, auxquelles il avait voulu donner cette marque d'estime.

Les deux extrémités de ce demi-cercle touchaient à la maison dont l'entrée était à droite. Dans ce demi-cercle, mais s'appuyant au mur, j'aperçus plusieurs figures à demi voilées. C'étaient les jeunes filles que j'allais voir danser. Tout cela était dans un clair-obscur à la Rembrandt, où j'entrevoyais des têtes énergiques d'hommes barbus, aux yeux noirs, avec des profils vigoureux, éclairés de droite et de gauche, suivant que la lumière des torches tenues par ces porte-flambeaux venait de l'un ou de l'autre côté. Il y en avait cinq ou six; c'étaient des hommes âgés, parents du marié. L'ensemble des groupes formant le cercle restait dans l'ombre.

On apporta deux coussins que l'on mit sur une banquette. Nous y prîmes place. L'on tira en terre devant nos pieds deux coups de pistolet en signe d'hommage. Nous vîmes alors un jeune homme se détacher du cercle, et aller prendre la main d'une des jeunes filles à demi voilées. Une danse de caractère commença, *la lesghienne*, si célèbre au Caucase.

Je compris vite que c'était une scène mimique exprimant ce sentiment toujours jeune, qui est l'histoire même du monde.

Le jeune homme priait, la jeune fille refusait. — Il devenait plus pressant, mais elle lui échappait, voilant sa figure par des mouvements de bras qui semblaient dire non. — Il s'éloignait d'abord, faisant des pas rapides, pendant que la danseuse en exécutait de lents. — Il revenait, recommençait, décrivait, en se baissant, ce geste rapide, si significatif, que l'on remarque dans le fameux pas du fandango, auquel la danseuse répond par un geste inverse, non moins rapide (je pensais dans ce moment que le fandango pourrait bien être d'origine arabe). Bref, c'était la double expression d'une scène d'amour, marquée par des refus d'un côté et par des semblants de retour encourageants; de l'autre, par des mouvements rapides, pleins d'élan, auxquels succède, dans un certain moment, comme l'expression d'un sentiment de fierté comique. Pendant que la jeune fille, à une des extrémités du cercle, exécute des pas lents, comme si, pensive, elle se promenait, le jeune homme, à l'autre extrémité, exécute sur lui-même une série de mouvements rapides et de battements de pieds et de talons; il a l'air de se demander, en se regardant : « Que me manque-t-il donc? » — La scène du rapprochement a lieu; — la poursuite a recommencé. — La résistance devient toujours moins grande; — la taille est plusieurs fois effleurée; — puis, le voile est touché! — La jeune fille a dit oui; — c'est la fin. Que reste-t-il en effet après l'aveu?

Plusieurs couples se succédèrent. L'orchestre se composait de deux instruments; l'un très-criard, formé d'un tube de bois percé de sept trous, six en dessus, avec un mince bec en corne, et un pavillon en métal, dont le son paraît tenir du galoubet et d'une petite cornemuse. Le second instrument est un tambourin que l'on bat des deux mains avec des baguettes.

La visite du colonel était un grand honneur pour la maison du marié qu'il paraissait distinguer; on y était évidemment très-sensible. Bientôt, contre l'étiquette orientale, qui fléchissait

devant un pareil chef, on l'introduisit dans la maison, précédé de quelques porte-flambeaux.

Je restai dans le cercle où je venais d'apercevoir une figure de jeune homme, enveloppé de sa bourka (c'était le seul), les bras croisés, la nagaïka dans la main droite, comme s'il allait partir. Ce jeune homme, debout, fièrement, mais avec dignité, était le second rival qui avait voulu donner cette preuve de sa force de caractère à l'assemblée et au colonel.

On vint me chercher ; l'étiquette se relâchait pour le kounak du chef. Je passai sous cette porte à droite, puis dans un couloir, puis dans une chambre basse, où je distinguai, dans une demi-obscurité, comme des coffres à habits, et enfin, éclairé par deux lumières, un rideau aux couleurs vives. Le colonel était devant. Ce rideau trembla d'abord, puis se leva, et découvrit le lit nuptial où, assise, la mariée attendait. Près d'elle était sa mère ; au pied du lit était le père de son mari. Par de douces paroles la mère semblait l'encourager à lever la tête ; mais un sentiment de pudeur très-prononcé la faisait hésiter ; sous le voile qui l'enveloppait, je ne distinguai guère que deux lignes droites qui formaient le profil d'un nez régulier. Le rideau s'abaissa.

Nous sortîmes et assistâmes encore à quelques danses. On nous offrit sur un plateau du chichelik de mouton.

Le colonel fit donner aux femmes de la noce le cadeau qu'il leur destinait. Il se passa alors une scène intéressante. Encouragée par sa bonté, l'une se mit à le prier doucement et à lui prendre les mains. Deux vieillards se hasardèrent à prier aussi ; on lui demandait la grâce des deux coupables du matin. Il se montra, ce qu'il faut être à la fois pour ces peuples orientaux, généreux et inflexible. Il leur dit : « Soit ; je vous accorde ce que je puis ; le moins coupable (l'homme au geste) va être mis en liberté ; quant à l'autre, il sera puni. »

Telle est partout la femme, avec le sentiment secret de la force

qui vient de sa faiblesse; la solliciteuse ne perdait pas tout espoir; elle se mit à prier encore; sa voix douce était touchante. Pensant que le kounak du chef devait avoir quelque influence sur lui, elle me prit la main; mais ici le kounak ne pouvait rien; le cas était trop grave. Le colonel mit fin à la scène en disant, avec une de ces voix fermes qui imposent le silence après: « Le premier coupable est déjà pardonné; le second ne peut l'être, il sera puni. »

On vint chercher le colonel pour le conduire une dernière fois auprès de la mariée, et on vint me prendre à mon tour. Je revis le rideau aux couleurs vives, puis la mariée, cette fois couverte d'un voile noir. Était-ce un emblème? était-ce l'expression d'un dernier regret à sa vie de jeune fille? — La pauvre enfant, toute confuse, ne pouvait se décider à lever la tête, malgré les douces paroles de sa mère. Je pus néanmoins entrevoir les grands arcs de ses sourcils, ses yeux baissés, son beau profil; — je pus même saisir un détail de la coiffure: les cheveux noirs, point séparés, descendaient sur le front en boucles crêpées, y formant comme une couronne.

Nous revînmes dans le cercle. Les jeunes filles, plus rapprochées, me laissèrent mieux voir sous leur long voile leur *bèchemette* rouge, maintenu par une ceinture d'argent, orné sur la poitrine de ganses d'argent, disposées en plusieurs rangs et formant comme une cuirasse. Leurs bras étaient couverts de bracelets d'argent niellé, quelques-uns avec des pendeloques. C'étaient comme des brassards qui complétaient ce joli costume d'amazone.

Elles s'assirent sur leurs talons et nous donnèrent un concert pour adieu. Une voix de tête fit entendre, sur une note aiguë, quelques vers auxquels le chœur répondit, sur un ton bas, par une mélodie plaintive.

La voix de tête seule disait les diverses strophes, auxquelles le chœur répondait par la même mélodie. C'était un refrain traînant,

triste, dont je ne saurais, par aucune comparaison, rendre l'effet. Je ne pus savoir le motif du chant. — Était-ce un adieu à leur belle compagne demeurée invisible pendant toute la fête? Était-ce une allusion à la vie nouvelle qui l'attendait?

Des coups de pistolet, tirés à nos pieds et sur nos têtes, saluèrent notre départ. Il me semble voir encore les porte-flambeaux, les traits éclairés à la Rembrandt, ouvrant le cercle pour nous précéder et nous conduire.

Comme nous revenions, un Cosaque vint dire un mot; le colonel s'arrêta. Nous vîmes, à quelques pas, un homme debout, à la tête de son cheval blanc. C'était l'homme du geste, déjà remis en liberté, venant exprimer sa reconnaissance.

Le lendemain, le ravisseur nº 2 se présenta chez le colonel pour lui dire que l'honneur qu'il avait fait à son rival, il l'espérait aussi pour lui; — que, dans peu de jours, le pays apprendrait « qu'il avait enlevé une fiancée, belle et jeune. »

« Je te promets, lui dit le colonel, d'aller à ta noce dans quelques jours, dans quelques semaines, quand tu voudras. Ne te hâte pas; fais un bon choix. »

Mettez à la place du calme qui avait terrifié les coupables un appel bruyant à la force, l'emploi immédiat de cette force en une terrible punition que le colonel avait le droit d'infliger aussitôt; — il n'y aurait eu ni l'apparition à la noce, ni la grâce qui put être accordée, ni la générosité qui se montra unie à une fermeté inébranlable; — toutes choses qui produiront un grand effet sur ces peuples orientaux à qui il faut, pour en imposer, une voix qui parle et une main qui agit avec la même énergie.

L'AOUL CHATIÉ.

Il faut la force, et une grande force, avec ces peuples, mais avec un emploi judicieux. Il faut frapper à point, après leur avoir

montré, car ils ont beaucoup d'esprit naturel, que la lutte n'est pas égale pour eux; qu'il y a des ruses qui valent leurs ruses, et une force qui leur est supérieure, le jour venu. Ainsi, chez le commandant d'une ligne frontière, des informations bien recueillies, des renseignements sûrs et des moyens en conséquence sont de toute nécessité. Il faut une tête politique et une tête militaire sous le même bonnet.

L'emploi des agents secrets et celui des espions est absolument nécessaire. C'est par eux que l'on parvient à connaître les mouvements des montagnards et ce qui se passe dans leurs aouls. Les translateurs attachés aux chefs de corps et de régiments jouent ici un rôle délicat qui demande de la finesse et de la circonspection. Il faut se confier et se méfier en même temps, et prendre ses mesures en conséquence.

Trois prisonniers avaient été enlevés par des Nazarentzys sur la ligne de la Sounja; deux étaient Cosaques, fils d'officiers; le troisième un simple soldat du régiment de Novaghinsk.

L'on finit par savoir qu'ils avaient été emmenés à Daoud-Mourza, petit aoul, situé au delà des montagnes, à 45 verstes de la stanitza Sleptzovskaia, dans la direction du Kazbek.

L'homme qui donnait ce détail fut amené devant le colonel qui lui dit : « Si ton rapport est vrai, tu auras telle somme (150 roubles); mais si ton rapport est faux, tu es un homme perdu. Je vais te faire mettre aux fers en attendant. » L'homme dit qu'il s'y soumettait. Au moment de monter à cheval, le colonel le fit venir une seconde fois, et lui dit : « Je vais partir. Réfléchis bien; il est temps encore pour toi. Si tu n'es pas sûr de ton information, déclare-le simplement, et je te laisse aller. » L'homme confirma, *sur sa tête*, ce qu'il avait avancé.

Le colonel partit; il avait réuni six sotnias de Cosaques et deux pièces d'artillerie légère, se faisant suivre, en outre, d'un bataillon du régiment de Novaghinsk et de deux canons, qu'il

laissa, à moitié chemin, dans une bonne position, avec l'ordre d'arriver si le bruit du canon en donnait le signal.

La marche des Cosaques fut si rapide et les mesures si bien prises, qu'au point du jour, l'aoul était cerné. L'ennemi se convainquit que la résistance était inutile. Les prisonniers furent délivrés, et l'aoul détruit, pour que l'on sût dans le pays qu'un pareil sort attendait ceux dont les habitants viendraient insulter la ligne.

Cette heureuse expédition ne coûta pas un seul homme et produisit une sensation dont je vis les fruits.

Le 10 septembre, on amena au colonel le chef de l'aoul détruit. Il venait demander la permission de le reconstruire. J'assistai à l'entrevue; elle fut curieuse. L'interprète traduisait à mesure et les paroles du montagnard et les réponses du colonel. « Je ne t'accorde pas ce que tu demandes, et je ne te conseille pas de reconstruire ton aoul où il était, car il est condamné à tout jamais, et j'irais le détruire une seconde fois. — Mais je veux vivre désormais tranquille; l'aoul ne bougera pas. — A la bonne heure; mais ton aoul a donné des *amanate* (des otages) à Schamyl; tu y as consenti. Tu vois que je sais tout. Si tu es sincère, viens dans nos lignes; choisis l'endroit qui te convient le mieux; — vers le Térek, par exemple, où il y a déjà des tiens (les aouls tchetchenses). Tu y auras de bonnes terres; mais réfléchis. Tu sais que je tiens parole; et s'il y avait trahison chez toi, tu serais puni. »

Tel fut le sommaire du colloque. C'était chose intéressante que de suivre les mouvements de tête et les gestes de ce chef barbu, aux yeux ardents, regardant le colonel, puis l'interprète qui, phrase par phrase, et lentement, transmettait les réponses calmes du colonel.

C'est ainsi qu'il faut procéder au Caucase. Les expéditions, sans but arrêté, n'ont plus de signification; on y a renoncé.

Autrefois, on allait frapper en plein pays ennemi (comme les Français en Algérie, de 1830 à 1840), on tuait beaucoup de monde aux montagnards, en en perdant beaucoup soi-même. On construisait quelquefois un fort, mais dans une position trop avancée; on y laissait une garnison, puis l'on revenait. La garnison, bientôt cernée, avait à souffrir; les maladies s'y déclaraient; les fièvres lentes surtout, qui, à une certaine époque de l'année, sont intenses au Caucase. Il n'y avait pas de système bien arrêté.

Aujourd'hui, c'est tout différent. On a reconnu que c'est avec la pelle et la pioche, encore plus qu'avec le canon, qu'il faut tenir le sol. Une ligne étudiée et établie, on s'y fortifie, en colonisant autour de soi. Les stanitzas et les forts s'entourent de terres bientôt labourées et cultivées; les travailleurs y arrivent, s'y groupent peu à peu, ajoutant ainsi aux éléments de défense. La population augmente et la ligne se fortifie. On va plus loin, cherchant surtout la ligne naturelle des rivières.

Telle forteresse, comme Groznaia, qui était autrefois un poste avancé, n'est plus qu'une stanitza. Telle ligne qui était extérieure est devenue une ligne intérieure, sur laquelle s'appuie la nouvelle ligne portée en avant.

Les progrès que l'on a faits au flanc gauche dans les dernières années sont immenses. A l'est, un fertile pays, la Salatavie, à moitié enlevée à Schamyl, l'a privé de grandes ressources agricoles. De ce côté il est resserré vers les parties élevées du Daghestan, où il a toujours plus de peine à vivre avec les populations qu'il y a entraînées, et la Grande Tchetchenia est contenue. A l'ouest, la ligne de la Sounja maintient depuis 1845 la Petite Tchetchenia.

La forte ligne de l'Argoun, établie l'été dernier entre les deux Tchetchenia, les maintiendra au centre l'une et l'autre, et Schamyl ne pourra plus se porter du Daghestan vers Vladikavkaz.

On est porté à croire que les Tchetchenses, nous voyant enfin solidement établis au cœur de leur pays, se soumettront, lorsqu'ils seront sûrs que nous pourrons les défendre d'une manière permanente contre Schamyl, qui agit sur eux par la force beaucoup plus que par le fanatisme religieux.

La ligne de l'Argoun a encore une autre importance, — celle d'une nouvelle route qui descendra vers Tiflis, en coupant la chaîne du Caucase, à l'ouest du mont Barbalo, route de communication qui sera en même temps une route stratégique.

Sur l'Argoun inférieur, Vozdvijenskoié, quartier général du régiment de la Koura, deviendra un poste d'appui en arrière, comme Groznaia. On s'avancera aussi du côté de Hassaf-Yourte dont on songe déjà à porter en avant les éléments de force.

On pourra alors entreprendre de couper le Lesghistan occidental, en s'établissant sur la ligne du Koïssou-Andi, la plus occidentale des trois rivières du nom de Koïssou qui forment par leur réunion le Soulak.

Schamyl, isolé alors dans le Haut Daghestan, abandonné probablement par les populations qui ont dû l'y suivre, n'aura plus que le cœur du Lesghistan où, dans l'Ankratl, sur le Koïssou, il a subi des échecs; car on monte vers lui du côté sud du Caucase, en se basant sur la ligne lesghienne, qui borde la chaîne.

L'œuvre de la pacification du flanc gauche du Caucase sera comme terminée; il restera le flanc droit.

12 septembre. — Mes journées s'écoulent à la stanitza Sleptzovskaia, où l'hospitalité cherche à me faire oublier la souffrance qui m'y retient. Mes notes, mes travaux me font prendre en patience les mauvaises heures, en songeant parfois avec quelle persévérance un explorateur du Caucase (Dubois de Montpéreux) poursuivait ses recherches, dans des circonstances analogues, avec moins de bien-être autour de lui.

J'ai eu l'occasion de faire la connaissance du général Evdoki-

mov, l'un des habiles instruments du prince Bariatinsky dans l'œuvre de la soumission des montagnards. C'est à lui que l'on doit l'exécution de la ligne de l'Argoun. Né au Caucase (à Georgievsk), il ne l'a jamais quitté. Il a commencé sa fortune militaire sous le prince Vorontzov et commande aujourd'hui tout le flanc gauche. Il croit que c'est par l'habileté surtout, en saisissant les occasions, que l'on doit progresser. C'est une énergique tête de soldat, rendue encore plus remarquable par les deux cicatrices qu'elle porte. Une balle entrée sous la pommette droite est sortie par la nuque; une autre balle a traversé la joue gauche, près de l'œil.

14 septembre. — Le colonel a passé en revue la milice des fils de Cosaques. Il a commencé par ceux de la stanitza Troitzkaia. Ils étaient vingt-deux à cheval; le plus âgé avait quinze ans, le plus jeune neuf ans seulement.

Ces enfants ont défilé à cheval, l'un après l'autre, au grand galop; puis, groupés en escadron, ils se sont lancés à fond de train. Pas un n'a bronché.

Sur le commandement de l'officier qui les avait amenés, ils se sont rangés en ligne pour recevoir les remercîments du colonel. Ils ont mis pied à terre et ont lié leurs chevaux par deux, l'un regardant la queue de l'autre, pour qu'ils se tinssent immobiles. En cas de danger sérieux, les animaux ainsi liés forment comme une barrière derrière laquelle les Cosaques tirent[1].

On a fait la distribution à ces enfants comme à des hommes faits. Chacun a pris gravement la tasse pour puiser au vedro, où

1. C'est retranchés de cette manière, que 80 Cosaques Grebentzkoy, surpris en plaine par 1,500 Tchetchenses, résistèrent à leur attaque acharnée. Ils épuisèrent sur eux leurs cartouches, et, derrière leurs chevaux morts, repoussèrent à l'arme blanche tous les assauts de leurs ennemis. La lutte dura plusieurs heures; le secours arriva enfin. L'affaire eut lieu en 1845, sous le commandement du colonel Souslov.

il y avait un semblant d'eau-de-vie, — un mélange de piquette et d'eau, — puis est venue la distribution d'un sac de noix sèches ; — puis, pour quelques-uns, la course à pied aboutissant au colonel, auquel les deux premiers arrivés ont touché sans façon, comme au but.

J'avais admiré comment l'enfant de neuf ans parvenait à se mettre en selle. Sa tête ne dépassait guère les naseaux du cheval. Il prit la crinière de la main gauche et, levant la droite, finit par saisir le pommeau de la selle. S'élevant alors par la force de ses petits poignets, il s'arc-boutait des genoux sur le flanc de sa monture jusqu'à ce qu'il eût atteint l'étrier.

Après la distribution des noix, lorsque le petit escadron se remit à cheval, j'allai à l'enfant. Cette fois il ne parvenait point à l'étrier et fit deux tentatives infructueuses. Je finis par en connaître la cause; ses joues gonflées me l'apprirent. L'enfant tenait à ses noix; il avait mis le sac dans sa bouche, ce qui paralysait les efforts du petit homme qui persistait à se remettre en selle. On l'aida.

Quand l'escadron se mit en marche, c'était chose curieuse que d'entendre la voix de petit coq du chef crier : « Sotnia, na prava, marche ! »

Presque tous ces adolescents étaient remarquables par leur tournure; l'un d'eux surtout, nommé Dolghof, fils d'un sotnik, dont la belle tête ovale, encadrée dans son bonnet, était d'une admirable régularité de traits.

Chacun de ces guerriers en herbe avait son chacheka, son poignard, son pistolet et le fusil sur le dos.

Les enfants des Cosaques ne pleurent guère. J'en vis un de trois ans qui tomba en courant. Il paraissait s'être fait mal et se mit à pleurer. Un autre petit garçon, de six ans, accourt, se jette à terre devant lui et se met à le contrefaire, en lui disant *baba* (vieille femme). L'enfant le regarda et cessa ses pleurs.

De bonne heure, la vie dure qu'ils doivent mener commence à les aguerrir. A huit ans, ils aident déjà leurs parents, vont au pâturage et font la garde avec quelques Cosaques, s'habituant peu à peu à l'idée des dangers de la steppe et à la présence d'esprit qui les aidera à s'en tirer.

22 septembre. — Je pris congé du colonel ; il partait lui-même pour Groznaia. Dans les quinze jours que j'avais passés sous son toit, il avait mis à ma disposition sa maison, ses gens, ses serviteurs, parmi lesquels était un jeune Circassien, orphelin, auquel il s'intéressait particulièrement. Intelligent au plus haut point, tantôt faisant partie du convoi du colonel, figurant alors à cheval, parmi ses meilleurs cavaliers ; tantôt le servant à table, comme autrefois un page servait son seigneur. Comprenant tout, devinant tout, il se présenta à moi la première fois, en me disant en russe : « Le colonel m'a ordonné de vous dire : *Vous êtes servi,* » prononçant ces trois derniers mots en français, d'une façon très-correcte. Je trouvai l'à-propos à sa place, et, de ce moment, j'interpellai toujours le jeune Circassien par les mots *Vous êtes servi,* qui amenaient un sourire fin sur sa figure régulière et spirituelle.

Pendant ces quinze jours, deux sœurs ne m'avaient point quitté à Sleptzovskaia-stanitza ; souffrance et jouissance. Je laissai la dernière auprès de celui que j'appellerai désormais mon ami. La première fut ma compagne encore quelque temps ; compagne indifférente qui me quitta avant mon arrivée à Tiflis.

Je jetai un dernier regard sur la nouvelle église de la stanitza, magnifique construction dans le style byzantin. Sa consécration eut lieu quelques jours après, avant l'arrivée des deux frères cadets de l'empereur. Elle domine la place et se détache au fond sur une ligne admirable, celle de la chaîne du Caucase. J'y allais souvent, le soir surtout, pour contempler, au milieu de ses pics de neige, la pyramide du Kazbek se dressant à l'horizon.

Les nouvelles églises que l'on élève au Caucase deviennent de plus en plus belles, signe heureux de la poursuite incessante de l'œuvre chrétienne que la Russie y accomplit.

Il y a 50 verstes de Sleptzovskaia-stanitza à Vladikavkaz. Le colonel, prévoyant tout, avait envoyé ses ordres. Il avait fixé lui-même le nombre des Cosaques de mon escorte ; tant jusqu'à Ilderkhane, tant jusqu'à Nazaran où son commandement finit, priant, dans son otkritii prikaz, les chefs des postes militaires de Nazaran à Vladikavkaz, de vouloir bien, au nom du général Evdokimov, veiller sur moi.

Je m'engageai dans la steppe que je retrouvai avec sa fertilité et ses tons d'émeraude, toute parsemée d'aouls *mirnii*, c'est-à-dire pacifiques (soumis), mais conditionnellement.



Fort de Nazaran.

Ilderkhane est une stanitza. Nazaran est une jolie forteresse, munie d'une petite tour avancée, qui domine la vallée de la

Sounja, et de deux grosses tours qui défilent son enceinte crénelée. Quelques compagnies du régiment de Novaghinsk y tenaient garnison. Leur chef, le major Gallatchov, officier d'un grand mérite dont j'avais fait connaissance à Sleptzovskaïa-stanitza, me fit visiter les tours, munies chacune de deux obusiers de fort calibre. On fit jouer ces grosses pièces lorsque la peuplade de Nazaran essaya, au mois de mai, de surprendre la Slobodka (faubourg) qui s'est groupée sous les murailles de la forteresse ; tentative folle qui a coûté cher à cette peuplade.

Les quatre principaux chefs furent pendus sur le kourgane où le rassemblement s'était formé [1]; nécessité rigoureuse, mais nécessaire, chez une peuplade qui s'était soumise. Une autre loi de la guerre lui imposa la condition de livrer en otages une quarantaine de ses enfants qui vivent depuis ce temps dans la forteresse. Je visitai ces jeunes *amanate*. Plusieurs, assis sur des tapis devant leur caserne où j'entrai, s'épanouissaient au soleil ; d'autres dansaient la lesghienne avec l'insouciance de leur âge. Ils nous saluèrent de bonne humeur. La prévoyance de l'autorité militaire veille à ce que la nostalgie n'atteigne point ces enfants ; on les échange souvent contre d'autres otages. Leurs parents reçoivent l'argent destiné à leur entretien, et leur envoient le riz et le mouton, formant la nourriture à laquelle ils sont habitués.

A 8 ou 10 verstes de Nazaran, je passai la Kambiléika, affluent de la rive droite du Térek, et je ne tardai pas à découvrir, au-devant des montagnes qui forment les premiers gradins de la chaîne du Caucase, la ville bien connue qui en commande l'approche : Vladikavkaz dont le nom même « *le Commandant du Caucase* » rappelle quelle est sa destination.

1. Ce kourgane, fort respecté dans le pays, est à 2 verstes de Nazaran, près de la route de Vladikavkaz. Dans les environs est la *Forêt sainte* (Khazou-Korte en karaboulak) qui n'a jamais été touchée. Les Karaboulaks et les Nazarentzys s'y rassemblent pour délibérer.

Deux belles tours à meurtrières et embrasures forment deux points d'appui à ses remparts autrefois en terre, mais que le génie militaire était occupé à transformer en une enceinte en pierre.

Les prescriptions que l'on impose aux habitants de Vladikavkaz indiquent une espèce d'état de siége. Le jour on ne doit point sortir isolé et sans armes. La nuit venue, on ne quitte point la ville. Dans les rues mêmes, il est enjoint de ne circuler qu'avec une lanterne, et les volets des maisons doivent être fermés. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit de l'instinct qui pousse les Tchetchenses et les autres montagnards à s'exposer à tout pour exécuter un bon coup, on comprendra ces précautions.

A en juger par la carte à payer de l'hôtel Roudneff, il y a cependant à Vladikavkaz quelques oiseaux de proie qui y pratiquent en paix leur industrie.

Avant de nous engager sur la route de la Transcaucasie, arrêtons-nous pour jeter un coup d'œil sur toute la ligne qui forme, au nord de la chaîne, ce que l'on appelle le flanc droit et le flanc gauche du Caucase.



P. B.

TYP. J. CLAYE

COSAQUE DE LA LIGNE.

LETTRE SIXIÈME

Le Flanc droit et le Flanc gauche du Caucase. — Les Cosaques et les régiments de ligne.

La vaste ligne de stanitzas ou colonies militaires de Cosaques et de forts, qui constitue le système d'attaque et de défense du versant nord du Caucase, de l'embouchure du Kouban à celle du Térek, se divise en Flanc droit et en Flanc gauche. Le quartier général de toute la ligne des Cosaques est à Stavropol.

A l'extrême droite, il y a d'abord la ligne des Cosaques de la mer Noire (Tchernomoria) dont la capitale est la ville de Ekaterinodar (« don de Catherine ») sur le Kouban.

Elle comprend : 1°, 12 régiments de Cosaques à cheval. Leur uniforme est une tunique (tchekmette) bleue, ouverte sur la poitrine où elle laisse apercevoir une tunique de dessous (bèchemette) rouge; le tout, quant à la coupe, d'après la mode circassienne; 2°, 9 bataillons de Cosaques à pied, chacun de 1,000 hommes, portant une tunique bleue fermée sur le devant; 3°, 3 batteries d'artillerie à cheval.

C'est aux bataillons à pied qu'appartiennent les *plastounis* ou Cosaques guetteurs qui, dans la presqu'île de Taman surtout, surveillent sans cesse les peuplades tcherkesses voisines, comme les Natoukhaï. Chaussés de nattes, couverts de leur bourka, ces plastounis restent au besoin des nuits et des jours entiers cachés dans leurs *sekretis,* au milieu des roseaux, d'où ils épient le

moindre mouvement de l'ennemi. Un pain leur suffit pour toute nourriture. Ils sont armés de fusils rayés à grande portée. Les montagnards les craignent beaucoup.

Tous ces régiments et ces bataillons sont échelonnés dans des stanitzas, à partir de Taman, en remontant le Kouban jusqu'à la hauteur de l'embouchure de la Laba, le plus grand affluent de la rive gauche de ce fleuve.

La ligne dite du Kouban vient ensuite. Elle commence à l'embouchure de la Laba.

Cette seconde ligne se compose de 14 régiments, divisés en 7 brigades, portant les noms, numérotés 1 et 2, de régiments du *Caucase*, de *la Laba*, de *l'Ouroup*, du *Kouban*, de *Stavropol*, de *Kapier*, de *Volgsky*. Ils gardent la ligne en amont du fleuve et de ses affluents, jusqu'au delà de Piatigorsk.

Ces 14 régiments de Cosaques à cheval, auxquels sont adjoints deux bataillons de Cosaques à pied (ceux-ci ont une tunique noire fermée sur le devant) et plusieurs batteries d'artillerie, portent aussi le tchekmette bleu et le béchemette, de couleur différente par brigade (rouge, azur, turquoise, blanc, framboise, orange). C'est leur uniforme de parade, avec épaulettes pour les officiers. En tenue ordinaire, ils ont le tchekmette couleur feuille-morte, que portent les Tcherkesses auxquels, comme nous l'avons dit ailleurs, tous les Cosaques du Caucase ont emprunté leur costume et leurs armes, de même que le bonnet en fourrure d'agneau, tantôt noir, tantôt blanc, tantôt petit, tantôt grand, bas ou haut de forme, suivant les changements de la mode kabardienne.

Le chacheka et le poignard, le pistolet, celui-ci à la ceinture ou dans une poche de cuir au côté, ne les quittent jamais. Ils ont le fusil montagnard, à canon rayé.

Le costume des Cosaques, à la fois commode et élégant, offre à l'œil un aspect des plus pittoresques, surtout si on y mêle des couleurs vives. Ainsi, dans l'escorte du lieutenant de l'empereur

au Caucase, qui se compose d'un détachement de Cosaques, choisis au nombre de quatre dans chacun des régiments de la ligne, il leur est permis d'adopter pour le tchekmette la couleur qui leur plaît. — La générosité du prince Bariatinsky ayant fait don à ces Cosaques, pour les fêtes de Pâques de l'année 1857, de la somme nécessaire pour un costume neuf complet, on les vit bientôt revêtus de tchekmettes offrant toutes les nuances : le noir, le rouge, le blanc, le jaune-cannelle du Caucase, le vert-olive des Persans. Le contraste de ces nuances sans nombre formait dans l'escadron au galop une bigarrure des plus attrayantes. M. Blanchard en a tiré parti d'une manière très-heureuse pour accidenter les magnifiques aquarelles où il a retracé les scènes guerrières du Caucase.

Le Flanc gauche, dont nous avons déjà parlé, commence à Naltchik près de Ekaterinograd.

Il compte les régiments *Gorsky* et de *Vladikavkaz* (celui-ci échelonné de Ekaterinograd à Vladikavkaz), formant la 8me brigade ; le régiment de *Mozdok* formant la 9me brigade avec ceux de la ligne de la Sounja ; le régiment du *Grebentzkoy* et celui de *Kisliar*, formant la 10me brigade.

Les régiments du Flanc gauche ont le tchekmette couleur cannelle, avec des couleurs distinctives (rouge, jaune, bleu, blanc, framboise, orange) pour le béchemette.

Ils ont aussi leur artillerie.

Tous les régiments de la ligne peuvent se doubler, comme les régiments de la Sounja, au moyen du *Igótnii polk*, dont nous avons expliqué la formation. (Voir la 5me lettre.)

Il n'y a pas de grade de général chez les Cosaques du Caucase. L'attaman (*locum tenens*) est toujours un général envoyé de Russie.

Les brigades sont commandées par un colonel et même par un lieutenant-colonel.

Tous les Cosaques se considèrent comme nobles. Il n'y a ni princes, ni comtes parmi eux.

Chaque régiment, composé de 6 *sotnias*, occupe et possède la terre qu'il doit défendre. Il groupe autour de lui toute une population de Cosaques jeunes, vieux, de femmes, d'enfants, de travailleurs loués par les Cosaques pour les aider dans la culture de leurs terres. Cette population de chaque régiment finit par arriver à 12 ou 15,000 habitants, dont les deux tiers mâles, car il y a beaucoup de célibataires parmi eux.

Les terres sont divisées suivant le grade. Un simple Cosaque reçoit 30 dessatines et au-dessus, quelquefois 60, les 5 *essaouls* et les 12 officiers inférieurs, *sotniks* et *khorundje*, chacun 200 dessatines; le major, *vískovii starchina*, 300; chaque officier supérieur, colonel ou lieutenant-colonel, 600; le prêtre de la stanitza, 150 dessatines (165 hectares environ).

Toutes ces terres sont répandues le long des fleuves et des rivières, soit au sud, soit au nord d'une longue chaîne de montagnes secondaires, que l'on nomme les Montagnes Noires (*Tchornii Gori*). Cette chaîne, dépourvue de neige, couverte de belles forêts dans beaucoup d'endroits, s'étend du Kouban au Térek, comme un premier gradin qui règne au-devant de la grande chaîne neigeuse du Caucase. Avec un caractère moindre, cette chaîne secondaire s'étend au sud du Térek.

Les terres des deux versants sont d'une fertilité extrême. Presque partout c'est cette steppe dont nous avons parlé, parfumée par mille graminées qui fournissent un foin tellement bon que les chevaux s'en contentent pour unique pâture la plus grande partie de l'année. Cultivée, cette steppe constitue une terre arable excellente, et, lorsque la population s'y sera augmentée, elle est appelée à devenir une terre de ressources infinies.

Une chanson, très-connue au Caucase, célèbre la richesse de

cette steppe : « Oh ! comme elle est belle, la steppe, la steppe de Mozdok ! » est le refrain de cette chanson.

Tout ce que nous avons dit des Cosaques de la Sounja et du Térek s'applique à tous les Cosaques du Caucase en général.

La discipline est très-rigoureuse chez eux. Les punitions y sont rares ; on les inflige en présence de toute la stanitza, avec les anciens en tête. La mention en est faite dans le *formularnii spissok* (liste de service) du Cosaque, et, en outre, dans le registre de la stanitza.

La nomination des officiers dépend seulement de l'Empereur, ainsi que l'octroi de la croix de Saint-George et des autres chapitres, excepté en temps de guerre, où ce droit est concédé au lieutenant de l'Empereur ou au général en chef.

Les nouveaux soldats entrent à vingt ans dans le régiment, où ils prêtent serment au drapeau ; les fils d'officiers à dix-sept ans. Ce sont tout de suite d'excellents Cosaques. Leur éducation de cavalier et même de guerrier ayant commencé, comme nous l'avons vu, avec leur jeune âge, à vingt ans ils sont tout formés et parfaitement aptes à leur métier.

Il y a une école dans chaque stanitza ; la langue russe et l'arithmétique sont enseignées par un maître qui est Cosaque lui-même ; la religion est enseignée par le prêtre. Les fils de Cosaques riches vont étudier au gymnase de Stavropol, et les fils de prêtres à l'école ecclésiastique également à Stavropol, pour devenir prêtres à leur tour.

Il y a un médecin envoyé de Russie dans chaque stanitza ; mais les maladies sont rares parmi les Cosaques, exposés seulement, dans quelques localités, à la fièvre intermittente. Ils comptent pour peu de chose la fracture de la jambe au-dessous du genou et la fracture du bras, et s'en guérissent eux-mêmes par un traitement fort simple. Ils appliquent tout de suite sur le membre blessé un liniment fait de farine d'orge (c'est la meilleure) ou de

froment, de blanc d'œuf et d'eau, formant une espèce de colle qui s'attache à la peau, que l'on recouvre d'un fort linge. On lie le membre avec des éclisses de bois. Le nombre de jours du traitement se calcule d'après le nombre des années du malade : 15 jours pour quinze ans, 20 jours pour vingt ans, et ainsi de suite. Tant qu'il reste de la colle appliquée à la peau, la guérison n'est pas complète. Ils ont recours aussi à un remède qui peut paraître étrange; il consiste à boire la valeur d'un demi-*piatok* (pièce de monnaie) en cuivre réduit en poudre, que l'on prend par petite dose, deux fois par jour, dans un demi-verre d'eau-de-vie russe. — Ils font grand cas des médecins montagnards.

Nous avons déjà décrit l'allure des chevaux cosaques. Le cavalier et sa monture sont en harmonie l'un avec l'autre. Ces chevaux ne sont jamais ferrés. On les tient en hiver dans la steppe où ils pâturent par troupeaux, ne dormant presque point, quelquefois pendant deux ou trois mois, car leur instinct leur enseigne à se garantir du sommeil qui pourrait leur être mortel. Alors l'animal va et vient toute la nuit, creusant çà et là la neige avec ses sabots, pour brouter un peu d'herbe et se donner du mouvement qui le réchauffe. Ces chevaux ont comme un chef, un étalon vigoureux, qui semble leur commander. Ils cherchent les endroits les plus abrités contre le vent, et, s'il y fait doux, ils y dorment un peu debout, la tête penchée entre les jambes. Si le *métel* (vent de la steppe chassant la neige en tourbillon) survient, ils fuient devant le vent, pour se réfugier là où l'abri d'une montagne ou d'une colline peut les préserver. Quand on a besoin d'eux, on va les chercher. Il faut alors quelquefois leur donner la chasse et les prendre au lasso (arkane), que les Cosaques manient parfaitement. Les loups font quelques victimes parmi les jeunes chevaux, mais les étalons ne les craignent pas.

Au pâturage habituel, rapproché de la stanitza, les Cosaques entravent leurs chevaux avec le *trinoga* (« trois pieds » littérale-

ment), lien ingénieux, tout simple, en cuir, qui lie trois jambes de l'animal, et que le Cosaque en marche a toujours sous sa selle, espèce de petit magasin où il met aussi la petite hache, destinée à couper du bois pour allumer le feu.

Chez une nation toute guerrière, comme celle des Cosaques en général, l'éducation des garçons est en harmonie avec l'existence à laquelle ils sont voués ; les jeux de leur jeune âge ont un caractère en conséquence.

La *djiguitofka* que nous avons décrite ailleurs (voir la 2e lettre) est l'amusement favori. Les jeunes Cosaques s'y livrent avec une animation extrême, en présence de leurs parents et de la population de la stanitza qui les contemple. C'est l'arène olympique pour leur jeune ardeur. On y voit des garçons de dix à douze ans faire à l'envi des prodiges. Rien ne les arrête; le danger est plutôt un stimulant, si même ils y songent. Être un cavalier accompli, un brave Cosaque, voilà l'idéal; qu'importe le reste! Quelquefois des accidents arrivent et quelques enfants succombent même dans ces joutes. On ne s'en émeut guère; c'est la chance.

Ces fêtes, qui ont lieu surtout pendant le carnaval, sont accompagnées de réjouissances auxquelles prend part toute la population de la stanitza. Il y a les danses, les rondes, les chants en chœur. Tout cela se passe sur la grande place, en vue de l'église.

Nous avons parlé plus haut des *sekretis* (c'est le mot français *secret*) des Cosaques guetteurs de la presqu'île de Taman. Le service d'abnégation de ces postes est chose qui étonne. — Nous avons vu l'allure des Cosaques Grebentzkoy (4e lettre), sur la ligne du Térek, en longeant le bois où s'embusquent les Tchetchenses, après avoir traversé le fleuve en maraudeurs. — Le long du Kouban, de la Laba, de la Sounja, et en général de toutes les rivières qui forment les lignes stratégiques du Caucase. la surveil-

lance s'exerce chaque jour. Elle est indispensable; mais la nuit, cette surveillance prend un caractère d'abnégation qui ne saurait être surpassé. Dès que les ténèbres s'annoncent, les postes sortent des forts et des stanitzas pour aller s'échelonner là où l'ennemi que l'on surveille peut trouver chance de se glisser. C'est surtout en face des gués que ces postes s'établissent. Le *sekreti* se compose ordinairement de trois Cosaques qui s'embusquent dans un endroit favorable, dont ils ont soin de changer la place d'un jour à l'autre, pour lui donner ce caractère *secret* qui est nécessaire. Ces trois hommes se cachent souvent dans un bouquet de broussailles, où ils veillent tour à tour, tant que la nuit dure. Pendant que deux se livrent au sommeil, la main sur le chacheka ou le fusil, le troisième fait le guet. — Il écoute chaque bruit; chaque son qui se fait entendre a une signification pour lui. Il distingue au milieu du murmure de la rivière et du vent et dans le bruissement du feuillage ce qui est un autre bruit que ce murmure et ce bruissement. Le pas d'un cheval, celui d'un homme, aussi léger qu'il soit, ne le trompe point. — Le coup de fusil part. Il n'est jamais tiré inconsidérément, et le secours arrive bien vite des autres *sekretis*. Par une nuit pluvieuse ou froide, ce service est plus que pénible, si l'on songe que, quelle que soit la température, il n'est pas question d'allumer du feu, « car le feu n'est pas *secret* » comme me le disait un de ces Cosaques guetteurs.

La ligne des Cosaques du versant nord du Caucase est une ligne militaire permanente, destinée à tenir en bride les populations des montagnards, tant qu'elles ne sont pas soumises, à les défendre une fois soumises, et à les surveiller toujours, jusqu'à ce que de nouveaux rapports qu'amènent les progrès de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, y établissent la civilisation de l'Europe et ses bienfaits.

Ces temps viendront. A part la différence de religion, les clans des montagnards écossais formaient, il y a cent ans, des popula-

tions sauvages, d'une bravoure extrême, mais de mœurs et d'habitudes farouches. Qui ne connaît pas les célèbres *Caterans* des frontières, si bien décrits par Walter Scott? — Il n'en reste qu'un souvenir. Leurs mœurs farouches, leurs habitudes de brigandage ont disparu devant les bienfaits de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. La bravoure traditionnelle des montagnards est restée à ces clans comme une vertu militaire assujettie à la discipline et à l'ordre.

Pourquoi n'en serait-il pas de même au Caucase avec le temps? Et qui peut dire que l'œuvre de la civilisation n'est pas appelée à y modifier les mœurs des montagnards, même en les laissant musulmans?

En attendant, l'œuvre de la conquête légitime de la civilisation s'y poursuit, en brisant peu à peu les résistances.

Dans cette lutte très-sérieuse, les Cosaques ne suffisent pas. Leur force mobile est le premier élément de force; mais la force compacte, la force écrasante, est formée par les régiments d'infanterie de ligne de l'armée du Caucase dont la composition forme un ensemble qu'on ne saurait assez admirer.

Nous dirons au moins les noms des 16 régiments qui constituent le noyau de cette armée, indépendamment des bataillons de ligne, de tirailleurs, de sapeurs et de pionniers.

Erivansky — *Grousinsky* — *Tiflisky* — *Mingrelsky* — c'est-à-dire (régiments) d'Erivan, de Géorgie, de Tiflis, de Mingrélie, formant la *division de Grenadiers.*

Krimsky — *Stavropolsky* — *Sévastopolsky* — *Koubansky* (de Crimée, de Stavropol, de Sévastopol, du Kouban), formant la 19[e] division.

Tinghinsky — *Novaghinsky* — *Kourinsky* — *Kabardinsky* (de Tinghinsk, de Novaghinsk, de la Koura, de la Kabarda), formant la 20[e] division.

Apchéronsky — *Daghestansky* — *Samoursky* — *Chirvansky*

(d'Apchéron, du Daghestan, du Samour, de Chirvan), formant la 21e division.

Cette belle manière de désigner les régiments en Russie consiste, comme on le voit, dans l'emploi d'un seul mot, qui est un adjectif. Quand on dit *Erivansky, Krimsky, Kourinsky, Kabardinsky, Apchéronsky*, etc., on sous-entend toujours le substantif *polk* (régiment). L'adjectif se rapporte ordinairement à un nom de contrée, de ville ou de fleuve, comme ici; quelquefois à un nom d'homme, comme *Souvorovsky, Roumiantzovsky*, c'est-à-dire de Souvorov, de Roumiantzov.

Nous avons décrit le costume des Cosaques de la ligne; nous dirons quelques mots de celui des régiments d'infanterie du Caucase.

Sous le règne actuel principalement, on l'a simplifié de manière à le rendre éminemment propre à la contrée. — Ce costume, aussi simple que sévère, se compose de cette tunique russe qui a fait le tour de l'Europe, en commençant par le Piémont et la France, avant de revenir en Russie pour y être adoptée comme uniforme. — A la buffleterie lourde et à la grande giberne rigide de l'infanterie, on a substitué une giberne longue (cartouchière), suspendue à une courroie mince en cuir noir. Quant à la coiffure, on a adopté le bonnet montagnard en fourrure d'agneau, avec fond en drap, de la couleur distinctive du collet de l'uniforme du régiment. Ce bonnet, qui ne se déforme jamais, est appelé *papak*. Il est célèbre à bon droit au Caucase, où tous les militaires le portent. C'est le bonnet montagnard. S'il n'a pas la forme élégante du casque, du schako ou de képi, il est infiniment plus commode; l'œil s'y habitue bientôt, et finit par découvrir dans sa simplicité sévère une coiffure martiale.

Nous avons vu, en partant du *Kounâktchestvo* (4me lettre), quelle touchante fraternité d'armes règne entre ces régiments, en mentionnant surtout ceux de la Koura et de la Kabarda.

Une très-délicate rivalité de bravoure règne aussi entre eux, mêlée à cette susceptibilité, un peu ombrageuse quelquefois, qui existe entre les frères d'armes les mieux unis, voulant bien tous partager la première place, mais jamais admettre la seconde. Nous n'en citerons qu'une preuve très-caractéristique.

Lors de l'expédition de Dargo, en 1845, le régiment de la Koura venait de recevoir pour chef titulaire [1] le lieutenant de l'empereur du Caucase, le prince Vorontzov. Ce régiment s'était comporté héroïquement, comme de coutume, à Antchimer, dans la marche sur Andi. Le prince dit à cette occasion que le régiment de la Koura était « le *premier* de l'armée. » Le mot circula vien vite. « Pourquoi le premier? dirent les soldats du régiment de la Kabarda, les Kabardintzy valent bien les Kourintzy. » Mais ce ne fut pas tout.

A Andi même, lors de l'attaque des hauteurs par le prince Bariatinsky, à la tête d'un bataillon de ce premier régiment (voir la 4e lettre), un capitaine, très-grièvement blessé, était rapporté par ses soldats. Le prince Vorontzov rencontre ce convoi, et s'informe, avec une vive sollicitude, du capitaine lui-même, « comment il se trouve. » Celui-ci, regardant fixement le prince, lui répond par cette demande : « Est-il donc vrai, Altesse, que le régiment de la Koura soit le premier de l'armée? »

Il y eut des moments critiques dans cette expédition. Le prince Vorontzov, plus que sexagénaire, y déploya l'énergie et le calme dont il avait donné tant de preuves dans sa carrière militaire. Dans une forêt, son escorte fut un instant assaillie par un essaim d'ennemis. Le noble vieillard tira son chacheka pour

1. En Russie, une des plus hautes distinctions militaires que le souverain accorde à un général est de le nommer chef titulaire d'un des régiments de l'armée, soit d'infanterie, soit de cavalerie. Après l'empereur et les membres de la famille impériale, titulaires eux-mêmes dans la garde et aussi dans l'armée, ce sont les plus anciens et les plus distingués des généraux à qui cette récompense est accordée; noble usage qui remonte à Pierre le Grand.

payer de sa personne. Les montagnards repoussés rentrèrent dans la forêt. Se tournant alors vers le prince Alexandre de Hess, qui faisait partie de l'expédition, et qui y recueillit la récompense de l'héroïsme, la croix de Saint-George, il lui dit, avec un sourire accompagnant l'exquise politesse de sa nature de gentilhomme : « Je vous demande pardon, Monseigneur, de cette échauffourée un peu ridicule. »

L'expédition très-sérieuse de Dargo, qui fut pendant plusieurs semaines une succession de marches et de combats sanglants dans les forêts et dans les montagnes, donna l'occasion à l'armée de faire éclater tous les sentiments qui l'animaient. Les soldats entonnèrent en chœur la chanson qu'ils avaient composée sur Schamyl : « Schamyl s'est imaginé de s'insurger... » En apercevant l'ennemi, un soldat du régiment de la Koura fit un mouvement en avant, et, brandissant son fusil, ajouta de la main un geste significatif, en disant : « En arrière, Tartares, les Kourintzy s'avancent. »

Le général Labintzov, arrivé avec sa colonne devant un fort retranchement qui barrait complétement le chemin, sans possibilité de tourner l'obstacle qui s'appuyait à deux parois de rochers à pic, s'arrête un moment, et demande — *trente* vieux soldats et un officier. Ils sortent des rangs. « Mes enfants, leur dit-il, vous allez attaquer le retranchement. » — A un certain air de surprise qu'il remarque sur leurs figures, il ajoute : « Je vois que vous ne me comprenez pas bien ; voici : — il faut passer. Si j'attaque avec toute la colonne, nous perdrons beaucoup de monde ; vous allez attaquer seuls. Les Tchetchenses épuiseront sur vous leur feu. Nous pousserons alors un grand hourrah ! — ils lâcheront pied, — et nous passerons. » — « Votre Excellence a parfaitement raison, dit un de ces braves, — allons, frères, en avant ! » — Ce qui fut dit fut fait.

Cette susceptibilité de sentiments les plus élevés se conçoit.

Les soldats de l'armée du Caucase, comprenant parfaitement le sérieux et l'importance de l'œuvre, l'accomplissent par une série d'actes de bravoure et d'abnégation qui constituent dans les régiments des traditions que les vieux soldats transmettent aux jeunes, comme un héritage dont ceux-ci sont solidaires. C'est leur vie même.

Dans une marche pénible, au milieu de neiges profondes, pour arriver au soutien d'un détachement de Cosaques très-sérieusement engagé, le capitaine d'une compagnie du régiment de la Kabarda dit avec impatience à ses soldats : « Allons donc! on croirait que vous êtes du régiment *** » (en citant le nom d'un régiment nouvellement venu au Caucase et qui n'y avait pas fait encore ses preuves). A ces mots, — je tiens le fait du capitaine lui-même, — on vit comme un frisson de douleur parcourir toutes les figures de ces vieux soldats qui prouvèrent bientôt à leur jeune chef que son reproche n'était nullement fondé.

Les traditions de ces régiments sont aussi anciennes que le commencement de l'œuvre au Caucase.

Lors de la dernière guerre, le prince Beboutov, en prenant à Alexandrapol (Goumri) le commandement du corps qui allait opérer contre les Turcs, vit s'avancer deux bataillons du régiment de Chirvan. « A ce qu'il paraît, dit le prince, en cherchant des yeux dans les rangs, il n'y a plus dans le régiment de mes *vieux* qui étaient sous mon commandement à Akhaltzyk (1). » Un jeune soldat lui répondit avec simplicité : « Cela ne fait rien, Excellence, nous sommes ici pour les remplacer. » — C'était ce même régiment dont les soldats répondirent au maréchal Paskévitch qui s'informait, après la prise d'assaut de cette forteresse (1828), s'il restait beaucoup de ces braves : — « Il y en a encore pour dix assauts. »

1. Lors de la guerre de Turquie, en 1828.

Le souvenir de ce fait d'armes reporte la pensée à une autre époque aussi remarquable, lorsque le général Kotlerevsky, la veille de la prise du fort de Lenkoran, sur la mer Caspienne (le 1er janvier 1813), adressa à son détachement l'ordre du jour suivant :

Article 1er. « Demain nous donnons l'assaut. »
Article 2. « Il n'y aura pas de retraite. »

Nous avons déjà mentionné le nom de ce héros, dont nous retrouverons le souvenir à Théodosie en Crimée, où sa cendre repose.

Il faudrait multiplier les citations pour caractériser une armée dont l'existence est une tradition permanente d'actes d'héroïsme et d'abnégation et dont l'histoire est encore à faire par une plume compétente. En attendant, le signal de l'honneur l'a comme tracée sur la poitrine des guerriers dont elle est formée. La croix de Saint-George, accordée avec beaucoup de réserve en Russie, brille dans les rangs de ces régiments. En 1856, dans un bataillon du régiment de Tiflis, alors sur la ligne Lesghine, la 1re compagnie et les deux tiers de la seconde se composaient d'hommes décorés de cette croix qui se voyait en nombre dans les autres compagnies.

Disons encore quelques mots du dévouement et de la bonne humeur des soldats qui composent cette armée.

En action, c'est un acte spontané chez eux que de chercher à servir de bouclier à leurs officiers. Si l'un de ces derniers tombe blessé, on voit tout de suite un soldat se jeter en avant, se dresser et carrer la poitrine pour le couvrir. Si un officier s'avance en éclaireur pour reconnaître une position dangereuse, tout aussitôt des soldats se détachent pour veiller autour de lui et le préserver de la balle de quelque ennemi invisible embusqué.

Toujours obéissants et dévoués, il n'est pas de peines qu'ils ne

se donnent pour reconnaître le caractère chevaleresque des officiers qui les comprennent et s'occupent d'eux. Sans dire mot, ils s'emploient spontanément pour de tels officiers, en ornant à l'envi leur demeure et leur jardin.

Extrêmement adroits, ils sont tour à tour charpentiers, menuisiers, maçons, décorateurs. Tout cela s'accomplit souvent au milieu des fatigues d'une expédition. Ils chantent en travaillant, toujours prêts au combat; et si le clairon ou le tambour vient à donner le signal de la *trevoga*, ils jettent leurs instruments pour saisir leurs fusils et s'engager en un clin d'œil.

Alertes et rusés devant des ennemis très-alertes, un de leurs officiers me racontait que c'était chose fort curieuse de les voir quelquefois traverser un champ de blé, se couvrir d'épis, et cheminer en éclaireurs invisibles pour gagner une bonne position, se démasquer et se jeter sur l'ennemi avec impétuosité.

Le genre de guerre auquel ils sont appelés ajoute à leur sagacité naturelle, et les vieux soldats, dans l'attaque des *aouls* (villages), placés souvent dans des lieux de l'accès le plus difficile, font preuve d'une sûreté de coup d'œil remarquable, en disant : « *Comme cela* la position est abordable. »

L'introduction des armes de précision dans les régiments du Caucase a modifié le caractère de l'attaque. Les soldats n'estimaient autrefois que la baïonnette et aimaient peu le tir. Ils se sont mis à l'apprécier du moment qu'ils ont reconnu que leurs fusils à hausse avaient une portée au moins égale à celle des fusils rayés des montagnards; et les escarmouches en tirailleurs sont devenues une école où, en peu de temps, se sont formés des tireurs très-habiles. Un officier du régiment du Daghestan me racontait, avec une vivacité charmante, et leur joie à cette découverte et l'étonnement manifeste des montagnards qui, pendant longtemps, n'avaient redouté que les attaques à la baïonnette. Celle-ci, du reste, est restée l'allure favorite du soldat russe qui

aime d'instinct le combat corps à corps. Il ressemble en cela au soldat français avec lequel il a tant d'autres rapports.

L'élan de ces régiments est extrême dans ces sortes d'attaques. A la bataille de Tcholok, en juin 1854, le régiment de la Koura reçut l'ordre, impatiemment attendu, d'enlever l'artillerie turque (on sait qu'elle est très-bonne). Il l'aborda avec une vivacité d'autant plus grande qu'il craignait que les Turcs ne fissent comme les naïbs de Schamyl qui retirent leurs pièces dès qu'ils voient l'infanterie marcher sur leur canon.

En marche, les soldats du Caucase font régulièrement 40 verstes par jour. Mais s'il y a nécessité, dans une contrée où l'ennemi a l'habitude des surprises, l'idée du prix du temps leur inspire une animation telle qu'on les a vus plus que doubler une pareille étape. Ainsi, au printemps de 1852, Schamyl ayant voulu déboucher dans la plaine près de Vladikavkaz, les troupes du prince Bariatinsky parcoururent en vingt-quatre heures les 97 verstes (100 kilomètres) qui séparent Groznaia de la Kambiléika, petit affluent de la rive droite du Térek.

Leur bonne humeur s'exerce sur toute chose, et les vieux soldats ont une grande verve d'insouciance et de raillerie comique. Il est souvent très-intéressant de les entendre à la dérobée causer d'une manière pittoresque dans leur belle langue sans patois, si riche de mots, d'augmentatifs, de diminutifs, d'expressions proverbiales, que le paysan parle avec la même pureté que le noble, et qui se prête au récit, à l'anecdote et à la plaisanterie. La veille de la bataille de Bache-Kadik-lar, un sous-officier du régiment Nijgorodsky[1] présidait à l'enlèvement de bottes de fourrages, opération qui soulevait des myriades de mouches. « Je vous annonce une grande nouvelle, mes enfants, dit-il gravement à de jeunes soldats qui se mettent à l'écouter. — Savez-vous qui

1. Nijgorodsky est l'abréviation de l'adjectif de Nijni-Novgorod, nom de ville désignant ce célèbre régiment dont nous avons déjà parlé.

sera bien étonné demain ? — Ce seront les mouches qui ne trouveront plus personne à tourmenter. »

Cette bonne humeur ne se dément jamais, et c'est une des choses les plus attrayantes à voir que la verve avec laquelle les chanteurs et les loustics (vesseltchaki) du régiment s'évertuent à égayer les marches. Il n'est pas rare que, pour gravir des monts, on attelle des buffles aux voitures et même aux canons. Dans les endroits les plus difficiles, l'allure des têtes de convois devient tout à fait expansive. La *balalaïka* (espèce de guitare) et le tambourin sont les accompagnateurs ordinaires qui ne manquent jamais de se faire entendre. Quelquefois le violon joyeux d'un virtuose se met de la partie. Il surgit on ne sait d'où, et une petite scène s'improvise qui charme, d'une manière tout efficace, l'ennui de la marche. Qui n'a pas vu danser les soldats russes et s'évertuer les farceurs des régiments n'a pas l'idée de la verve entraînante qu'ils savent déployer. Mais c'est le soir surtout, lorsque le déclin du jour annonce la venue et du repas qui restaure et du repos, que les têtes de colonnes offrent une scène animée. Les chanteurs se sont formés en chœur. Un ténor dit le motif; le chœur répond par la ritournelle, pleine, sonore, dont la phrase est cadencée par le ronflement du tambourin et les éclats de la cymbale.

Lorsqu'à la fin d'un beau jour, le soleil descend à l'horizon, ces chants rappellent aux soldats la mère-patrie. L'été qui est court dans le Nord a pour compensation des splendeurs que le Sud ignore. Le jour éclatant semble ne devoir pas finir, et la nuit claire qui lui succède en paraît la prolongation voilée. Il y a dans l'air comme l'expression d'une longue joie que la voix humaine traduit par des chants. Ce sont ces jours d'été de leur patrie que les soldats aiment tant à se rappeler au Caucase. — Par une loi sage de la nature, les peuples du Nord aiment peu les montagnes. Ils ne s'y sentent pas à l'aise. Au Caucase, les soldats russes

pensent aux grands espaces, aux vertes steppes de la Grande Russie, aux chœurs et aux danses en cercle dans leurs villages, et dans la belle chanson qu'ils entonnent, ils disent : « Nous sommes les enfants du Nord, nous sommes les enfants du Tzar Blanc. »

Pour eux, le Caucase est un pays où le souverain les a envoyés accomplir une tâche qu'ils savent être grande et qu'ils comprennent, car ils la remplissent par une succession d'actes de bravoure et d'abnégation. Mais la fin, c'est toujours la Russie. Ce n'est que là que le soldat russe se sent chez lui, et il ne manque jamais de raisonner et de parler en conséquence.

Aucune distance ne l'effraie ni même ne l'étonne. Il arrive souvent que des convois expédiés jusqu'aux bords de la Caspienne ont des conducteurs militaires qui n'y sont jamais allés. Ils s'informent : « Est-ce loin de la Russie, — combien y a-t-il de verstes? » On le leur dit : « Alors, c'est bon, il faut tant de jours. » Dans leur pensée on finit toujours par arriver, et puis on revient... *v' Rassiou* (en Russie).

C'était le mot que me répondaient invariablement les soldats *besrotchenijé* (congédiés après les années de service) que je rencontrais au Caucase par petites bandes, se dirigeant vers le Térek, un léger sac sur le dos et un long bâton à la main. J'aimais à les arrêter et à causer avec eux. Ces vieux soldats qui avaient conservé leur uniforme, où brillaient les croix et les médailles attestant leur bravoure et leurs services, avaient une allure particulière. Leur belle figure brunie et intelligente, leur regard à la fois doux et ferme, leur langage facile, dégagé et respectueux en même temps, leur donnaient une physionomie des plus significatives.

Un des secrets de la force et de la constance à toute épreuve des soldats russes, c'est leur foi immuable dans le sentiment qu'ils attachent aux destinées de leur patrie. Ils savent instinctivement que c'est un grand pays où de grandes choses sont à faire et à

développer, et il n'est rien qu'ils ne sacrifient à ce sentiment qui est dans la masse du peuple. — Lors de la dernière guerre, un vieux paysan, entendant dire dans son village que les affaires en Crimée étaient menaçantes, prononça ces paroles : « Qu'est-ce donc? il paraît que les ennemis sont très-nombreux par là-bas, et que nous n'y avons pas assez de monde. — Eh bien, que notre Tzar dise donc un mot, et nous enverrons encore de nos enfants. »

On se bat partout au Caucase. La lutte incessante que la Russie y soutient pour avancer de plus en plus l'œuvre de la civilisation, y donne à son armée une physionomie à part. Nous ne connaissons guère le Caucase que de nom en Europe; il faut y venir pour comprendre ce merveilleux pays, sa signification et celle qu'il peut avoir un jour.

L'armée du Caucase est composée d'hommes d'une trempe exceptionnelle. Il m'a semblé voir des légionnaires romains des beaux temps. Dans n'importe quelle lutte que la Providence réserve peut-être à la Russie, des régiments comme ceux de la Kabarda, de la Koura, et en général tous les régiments de cette armée accompliront tous les prodiges d'intrépidité et d'abnégation que des hommes forts peuvent exécuter.

C'est une armée toute chevaleresque, heureuse d'obéir à un chef qui est aimé et respecté, à cause de sa nature chevaleresque. C'est une armée où règne ce qui se nomme la vraie discipline. Après les fatigues du jour, on y est tous frères, le soir dans les causeries, pendant le repas qui restaure. Vienne au milieu de la causerie une question de service, vous voyez aussitôt l'inférieur devant son supérieur dans l'attitude que commande le sentiment de l'obéissance morale. Le Caucase est l'école des grands dangers et des grandes inspirations. On y est toujours prêt à mourir, avec cette sérénité que donne le sentiment du devoir accompli. Au milieu d'un pays qu'il faut garder et surveiller partout incessam-

ment, entouré d'ennemis vigilants, remarquables par leur grande bravoure, mais surtout par leur extrême audace d'initiative, un simple lieutenant peut être appelé à remplir une tâche importante et dont la responsabilité est grande; de là un sentiment qui élève l'âme et donne à la physionomie quelque chose de particulier qui frappe tout d'abord. — Je prétends qu'à la seule lumière de son regard, on peut reconnaître un soldat de l'armée du Caucase. C'est un regard un peu noir, fier et doux, d'une fermeté remarquable, disant que celui qui en est animé a vu tous les obstacles et tous les dangers que l'homme peut être appelé à affronter. Avec cela, la plus parfaite cordialité et une simplicité de manières tout à fait charmante.

J'ai rencontré au Caucase une foule d'officiers instruits, savants, modestes, ne paraissant pas se douter de leur mérite. Plusieurs m'ont offert spontanément sur les peuples montagnards qu'ils combattent et au milieu desquels ils vivent des détails du plus haut intérêt. J'ai déjà cité les noms de quelques-uns d'entre eux dans les lettres précédentes. Je dois y ajouter ceux du baron de Stahel, chef d'état-major de la 13e division d'infanterie, du général prince Dondoukov-Korsakov, du général baron d'Ungern-Sternberg, du général Nicolas Kolubakine, du lieutenant-colonel d'état-major Romanovsky, du colonel de Richter du régiment de la Koura, aujourd'hui attaché à la personne de monseigneur le Césarevitch, et de l'aide de camp général baron de Lieven, quartier-maître-général, qui a beaucoup encouragé la publication de ces lettres. Je voudrais pouvoir les nommer tous.

Oserons-nous placer ici un personnage auguste?

L'armée du Caucase se dit avec fierté que son Empereur aime l'armée qui l'a vu, comme héritier du trône, venir la visiter, et qui se rappelle que, non loin de l'Argoun, dans la Petite Tchetchenia, sur les rives de la Rochenia, entre Vozdvijenskoié et Atchkoï, d'où à cette heure l'attaque est dirigée plus particu-

lièrement, son Empereur apercevant tout à coup l'ennemi (26 octobre 1850), se lança à fond de train sur lui, en obéissant à un mouvement chevaleresque de bravoure innée, pour lequel l'armée du Caucase demanda pour lui, par l'organe de son chef (le Prince-Lieutenant Vorontzov), et obtint la croix de Saint-George.

C'est de ce côté du Caucase et venant de la Russie que monte l'élément chrétien destiné à porter chez ces peuples montagnards la civilisation.

C'est de ce côté que sont édifiées, toujours plus en avant, les églises chrétiennes qui constituent comme la force morale des points fortifiés de la ligne du Caucase. Nous avons dit dans notre seconde lettre quelle est la signification de ces églises, autour desquelles se groupent les stanitzas.

Ces églises, signe du retour de la civilisation dans ces contrées, s'élèvent quelquefois non loin et comme en regard d'anciennes églises chrétiennes, qui sont les monuments de la civilisation que l'islamisme arrêta au nord du Caucase, il y a bien des siècles.

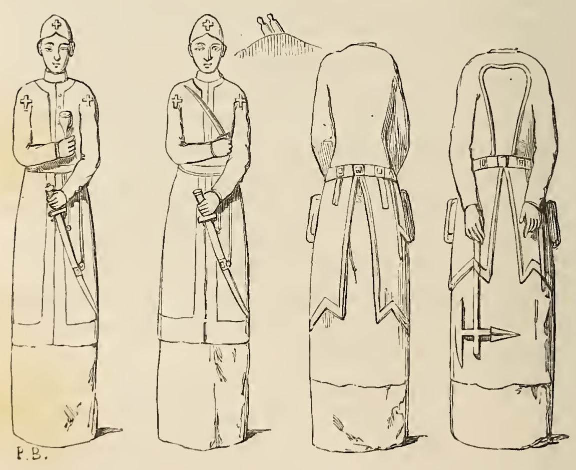
C'est par quelques détails sur ces anciennes églises que nous terminerons cette lettre. — Nous en parlerons en regardant du sud au nord, car ici l'élément chrétien était venu de Byzance.

En embrassant l'intervalle qui s'étend entre la Laba, à l'ouest, et l'Argoun, à l'est, on trouve une zone intermédiaire où les signes du christianisme abondent.

Ainsi, sur la rive gauche du Kouban supérieur, à 60 verstes de l'Elbrouz, il y a une fort belle église, à dôme ou coupole en pierre, s'élevant sur le sommet d'un rocher de la montagne Tchouna, à 4 verstes du ruisseau Khoumara qui tombe dans le fleuve. — Plus haut, sur la rive gauche de la Téberda, à 40 verstes environ de son embouchure, dans le Kouban, il y a une autre église pareille sur la Montagne-Sainte. Ces églises, dont je possède des plans très-bien exécutés, ont été découvertes ou du

moins dessinées, en 1829, par l'architecte Bernadazzi, dont il est question dans la seconde lettre. Elles offrent beaucoup de rapport avec l'église de Pitsounda (en Abkhazie, sur la côte orientale de la mer Noire) dont l'origine, comme celle de l'église d'Ilori, située plus au sud, remonte à Justinien.

A 60 verstes à l'ouest de cette église de Khoumara, à Yaktzyk près de Nadejinsky sur le Képhar, qui tombe dans le Zelentchouk, affluent de la rive gauche du Kouban, se sont trouvées des statues de guerriers et de prêtres armés, à ce qu'il semble, en costume ressemblant à celui des Tcherkesses, offrant sur les épaules et sur le devant du casque ou bonnet le signe de la croix grecque.



Statues chrétiennes à Yaktzyk.

Il paraît que dans la contrée il aurait existé trois cents statues semblables en pierre, se terminant en gaîne, de manière à être dressées sur un *kourgane* (tumulus), comme celles dont nous



TYP. J. CLAYE.

ÉGLISE DE KHOUMARA.

offrons le dessin, et que l'on trouva au sommet d'un tumulus, penchées de côté par l'affaissement du sol (nous avons vu que chez les Khevsours, peuple montagnard à l'est du pays des Ossètes, le signe de la croix grecque s'est conservé sur le costume).

Ces églises et ces statues sont l'objet de la vénération des peuplades tcherkesses voisines, au point qu'il est dangereux d'en approcher pour les dessiner. Ne sont-elles pas un indice que ces peuples conservent comme le sentiment, dont ils ne se rendent peut-être pas bien compte, du caractère de chrétiens de leurs ancêtres, à une époque si ancienne qu'ils en ont perdu la tradition?

En se rapprochant du centre du Caucase, on rencontre bien d'autres anciens signes du christianisme. — Ainsi, sur la Haute Assa, belle rivière, très-rapide, affluent de la rive droite de la Sounja, dans le pays des Ghalgaï, il y a deux églises en ruines, très-vénérées par le petit peuple Ingouche, celle de la *Kwiris-Tminda* (de la Résurrection) et celle de *Kaba-Erdy* (des deux mille martyrs), dont le portail est orné de figures d'anges et de personnages tenant la croix. Dans un aoul de cette même peuplade sont d'anciennes et hautes tours en pierre offrant encore le signe de la croix plantée sur des gradins. — Ici nous avons la trace du christianisme arrivé par la route du Darial depuis la Géorgie, à travers le pays des Ossètes, où les anciennes églises chrétiennes sont nombreuses, pour se répandre à l'ouest et à l'est.

Plus à l'orient, en effet, sur le Haut Argoun, l'expédition entreprise l'été dernier a fait découvrir, dans un aoul voisin de l'emplacement de la nouvelle forteresse élevée près de Hakko [1], deux anciennes tours en pierre, de la hauteur de 20 sagènes. Au-

1. Aujourd'hui Fort de Chatoï, un peu plus au nord que le Fort Evdokimov (auparavant Ytoum-Kalé) établi à la même époque, au point extrême de la vallée, au pied des montagnes neigeuses.

dessus de la porte, on distingue, sur une grande pierre blanche enchâssée dans le mur, une croix sculptée en relief. C'étaient des tours de garde, à ce qu'il paraît, car elles s'élèvent sur le bord d'un fossé, et la porte est située à une hauteur assez considérable au-dessus du sol, preuve que l'on y arrivait par une échelle que l'on retirait au besoin. C'est à M. Koechli, capitaine du génie, employé à la direction des travaux de cette nouvelle forteresse, que je dois la communication de l'existence de ces tours.

Ces signes du christianisme au milieu des peuplades musulmanes du nord du Caucase semblent bien être l'indice que la vraie religion y était montée à l'ouest, probablement par le pays de la Tsebelda, peut-être peu après l'époque de Justinien, et au centre par la Géorgie.

La Géorgie, chrétienne dès les premiers siècles de l'Église, offrit à l'invasion de l'islamisme une résistance assez compacte, assez forte, pour demeurer chrétienne. Le flot musulman ne trouva pas au nord du Caucase une résistance suffisante. Il y monta vraisemblablement par le Daghestan dont la population actuelle, d'origine probablement sémitique, facilita les progrès de l'islamisme qui recouvrit une contrée où le christianisme s'épanouissait déjà, et où, comme par la volonté mystérieuse de la Providence, il a laissé des traces avec un souvenir secret, vivant au sein des peuplades qui cherchent à s'y défendre aujourd'hui contre l'œuvre de la civilisation.

Il y a des esprits sceptiques qui contesteront peut-être l'œuvre de cette civilisation.

Il est facile de leur répondre par des faits qui sont la preuve de ce qu'en peu de temps les habitudes d'une vie nouvelle peuvent amener de changements chez ces peuples.

Les Koumouks, dont nous avons parlé dans la quatrième lettre, ont joui dans ces dernières années d'une administration paternelle en même temps que forte, telle que leur esprit guerrier

en est déjà modifié. Leurs princes et leurs *ouzdènes* (nobles) se sont appliqués à la culture de leurs terres et ont trouvé dans celle de la garance de très-grands bénéfices. Les classes inférieures se sont adonnées à la pêche qui les met en rapports avantageux avec le commerce d'Astrakhan.

Au nord du Daghestan, le pays du Chamkal de Tarky qui vit depuis nombre d'années sous la protection russe, est une contrée pacifique et prospère. Il n'a fallu pour cela que l'interposition permanente des lignes militaires entre ces peuples et les montagnards dont ils avaient autrefois les mœurs. Quelques verstes séparent ces existences aujourd'hui si différentes.

Il en sera ainsi ailleurs avec une bonne administration, condition indispensable. Ici est une question encore plus difficile que celle de la soumission de ces peuples. La force militaire peut les dompter ou les contenir; la force morale peut *seule* faire leur éducation.

Des peuples *pillards* et des peuples *pillés* constituent deux espèces d'états de révolte contre la civilisation. Le même peuple peut être l'un et l'autre, du jour au lendemain, sous le régime brutal du sabre et l'exaction. Il y a un abîme cependant entre ces deux états. Pour le combler, il n'y a que la justice. Cela est parfaitement compris par les Orientaux qui ont toujours su distinguer la grandeur morale unie à la force.

Les mamelouks (milice d'origine caucasienne), après avoir massacré leur dernier khalife, vinrent, subjugués par l'ascendant du caractère de saint Louis, leur captif, lui offrir la couronne. Les derniers mamelouks, poursuivis jusque dans la Haute Égypte par le général Desaix, furent frappés de la noblesse de son caractère; ils l'appelèrent le sultan *Juste*.

Il faut donc des chefs *justes*, unissant à cette bravoure chevaleresque qui dompte le caractère moral qui subjugue; de ces chefs qui tiennent d'une main l'épée qui sait frapper ces peuples, et de

l'autre le bouclier qui, au besoin, les protége contre l'exaction. Autrement, la lutte ne serait qu'une œuvre d'extermination.

Nous avons eu l'occasion de citer quelques-uns de ces nobles caractères et de mettre un nom sur ceux que notre bonne étoile nous a fait rencontrer au Caucase.

Ces peuples montagnards ont toujours su apprécier le caractère des généraux qui les attaquaient. Nous avons vu quel souvenir Sleptzov a laissé chez les Tchetchenses, le plus sauvage de ces peuples. Ils composèrent des chansons en son honneur. Les Tcherkesses avaient parfaitement apprécié le caractère inflexible, mais élevé, du général Véliaminov qui fut gouverneur du Caucase, et ils conservent son souvenir dans une chanson (la poésie vit chez tous ces peuples) : « Avant Véliaminov, les Russes vivaient dans leurs forts, mais nous gardions la plaine. Sous Véliaminov, les Russes gardèrent leurs forts, et nous perdîmes la plaine. »

Pour expliquer ces derniers mots, il est nécessaire de dire ici que le général Véliaminov, le créateur de la ligne de la Laba, dont l'établissement a refoulé les Tcherkesses de leurs belles terres basses, entre cette rivière et le Kouban, dans les hautes contrées où ces peuples se trouvent maintenant (*voyez* la carte), est un des premiers qui ont su poser les principes de la vraie guerre au Caucase : *la colonisation armée*, et jeter ainsi les bases de l'œuvre de la soumission du Flanc droit, qui suivra celle du Flanc gauche, principes désormais admis et suivis avec le succès que nous avons vu, par le prince Vorontzov et par le prince Bariatinsky.

Qui dit colonisation dit — *rapport* et *rapprochement;* car la colonisation c'est l'agriculture, puis l'*échange*, le *commerce* et tous les éléments de paix et de prospérité qui en dérivent. Les rapports naîtront forcément avec ces peuples dès que la colonisation sera bien établie.

Les Français en Algérie ont tiré de très-grands avantages de

leurs *bureaux arabes*. — Des *bureaux musulmans* établis au Caucase procureront les mêmes avantages. Les jeunes officiers intelligents et laborieux s'y formeront à la connaissance de la langue de ces peuples, qu'il est indispensable de connaître.

Il y a encore de bonnes communications à établir se reliant aux fleuves. Nous en avons déjà dit quelques mots. Nous y reviendrons après avoir visité la Transcaucasie.

La grande question de la soumission définitive de ces peuples et de leur passage à une vie nouvelle est une question *morale* posée et qui se résout. Le temps fera le reste. La présence d'une grande armée ne sera plus nécessaire.

Ce n'est pas à dire que tout élément de guerre s'éteindra alors au Caucase. Même lorsque la contrée sera sillonnée de bonnes routes, reliant les forts stratégiquement établis, de manière qu'un petit corps de troupes aguerries puisse arriver avec rapidité là où sa présence sera nécessaire, il y aura toujours quelque reste d'éléments de sauvage indépendance au Caucase, toujours un certain état de guerre. Il est même à désirer qu'il en soit ainsi, et que ce pays conserve le caractère d'une *pierre à aiguiser*.

Cela convient à un grand peuple et à une grande armée. L'Algérie a été l'école où se sont formés les magnifiques régiments et le grand nombre d'excellents officiers dont la France est, à bon droit, si fière.

Mais, disons-le encore une fois, la grande question est résolue.

La civilisation, venue de Byzance par le sud, est reportée aujourd'hui au Caucase, en venant du nord. La Russie, qui s'avance à travers l'isthme, ce pont de communication entre l'Europe et l'Asie, y poursuit de plus en plus l'œuvre sainte à laquelle l'appellent sa position géographique et ses destinées.

SECONDE SÉRIE

LA TRANSCAUCASIE

ET LA CRIMÉE



TYP. J. CLAYE.

LE DARIAL.

LETTRE SEPTIÈME

La route de la Transcaucasie. — Tiflis.

J'allais entrer dans le pays des Ossi appelés communément Ossètes, ces demi-chrétiens des vallées centrales du Caucase dont l'origine et la langue ont fort exercé la sagacité des érudits. J'eus l'occasion de faire à Vladikavkaz la connaissance d'un Ossète, le major Joukaief, adjoint du *pristaf* de ce petit peuple entièrement soumis à la Russie. Il a assisté comme député de sa nation aux fêtes du couronnement à Moscou, en 1856, et il a connu feu l'académicien Sjögren qui a composé une grammaire de la langue ossète. Il eut la complaisance de venir à mon hôtel et de se prêter à bon nombre de questions que je lui fis.

Est-ce que les Ossètes sont le même peuple que les Alains qui seraient les As ou Asses, suivant ce que disent Klaproth et Dubois de Montpéreux, qui ajoute que le mot Caucase est formé de Khoh-As, c'est-à-dire Mont des As?

Les Géorgiens nomment les Ossètes *Ossi* ou *Owsi* et leur pays *Ossethi* dont les Russes ont fait *Ossetintzy*. Voilà ce que dit Klaproth, après avoir avancé qu'ils se donnent eux-mêmes le nom de *Ir* ou *Iron* et qu'ils appellent leur pays *Ironistan*. Sjögren dit qu'ils répondent en parlant d'eux-mêmes *Iron istem*, « nous sommes Persans, » ce qui a pu donner naissance à ce mot Ironistan, et ce qui établirait leur origine persane ou mède.

L'origine du nom de Caucase semble laisser des doutes. D'où

les Grecs ont-ils tiré leur Kaukasos? — Caucase est-il bien formé du Khoh-As? Nous verrons plus loin que cette étymologie peut être contestée.

Klaproth dit (Dubois de même), d'après des autorités qu'il cite : « L'identité des As et des Alains est indubitable. » Est-ce bien sûr ? Je grouperai plus loin quelques informations que j'ai recueillies de la bouche du major Joukaief.

Je partis de Vladikavkaz [1] le 23 septembre, au matin.

On passe sur la rive gauche du Térek avant même de quitter la ville, et l'on a bientôt devant soi l'amphithéâtre imposant de la première porte du Caucase. On arrive brusquement devant cette barrière célèbre qui se dresse, presque sans transition, du milieu de la steppe.

C'est tout d'abord un triple entassement de montagnes. Dans les Alpes d'Europe, le versant sud est plutôt perpendiculaire, et le versant nord établi en ondulations descendant en gradins. C'est tout le contraire au Caucase; et cette différente formation géologique s'explique si l'on se rappelle que, suivant toute probabilité, les deux mers qui baignent l'isthme caucasien communiquaient ensemble au nord de la muraille.

Derrière une première chaîne boisée, deux monts immenses, de forme bizarre, m'apparaissaient comme deux Titans qui se seraient heurtés et renversés pied contre pied; l'un, à droite, couvert de ses armes brisées, l'autre, à gauche, tenant encore sa lame dentelée menaçant le ciel. En arrière, un pic énorme, à tête de neige, se montrait comme une figure fantastique qui aurait été le témoin de la scène.

La comparaison pourra paraître bizarre, mais la lumière du jour perçant, comme avec une lame d'or, les vapeurs légères qui voilaient le paysage, sans ternir l'azur du ciel, donnait mille

1. Les Tcherkesses appellent cette ville Térek-Kala. Le nom de Vladikavkaz lui a été donné par Potemkin, son fondateur.

formes étranges aux arêtes des montagnes. Je poursuivrai donc la comparaison.

Entre les semelles des géants renversés, d'une hauteur chacune de 300 toises, est un intervalle de 700 pieds qui forme la largeur du lit du Térek dans les hautes eaux; elles arrivent alors jusqu'à la route.

Au delà de ce triple entassement, on découvre, par cette première porte du Caucase, la perspective d'autres montagnes et d'autres vallées que la beauté du jour me faisait paraître comme noyées dans une vapeur d'or et d'azur. Les teintes les plus riches que puisse offrir en automne la végétation de l'Orient parsemaient les monts, comme des tapis aux mille couleurs.

Nulle langue humaine ne peut rendre l'effet des grandes scènes de la nature. C'était la splendeur de Dieu. — J'avais devant moi cette ceinture célèbre du Caucase là où les révolutions primitives de l'eau et du feu l'ont ouverte par un long déchirement; vallée immense arrosée par le Térek ou plutôt succession de vallées dont les débouchés, à angles rentrants et saillants tour à tour, s'ouvrent, à droite et à gauche, sur ce merveilleux passage, sans cesse dominé par des pics couverts de neige, et par une succession de monts énormes, entassement bizarre de masses schisteuses, mêlées de basalte et de porphyre. Leurs couches immenses, toujours inclinées, descendent jusque dans le lit du fleuve, le resserrent, le détournent. Leurs arêtes vives, bizarres, offrent les silhouettes les plus étranges. — Je pensai souvent au grand peintre des scènes alpestres à qui ses œuvres ont créé une réputation européenne; et je m'écriai plusieurs fois : « Calame, où es-tu? » Sur un espace de 40 verstes de Balta à Kazbek, il trouverait les sujets de cent tableaux, tous différents les uns des autres en majesté.

De Vladikavkaz jusqu'à Kobi, on compte quatre stations de poste.

Balta ou Baltache	12 verstes
Lars	13
Kazbek	16 1/2
Kobi	16 3/4
	58 1/4 verstes.

A Vladikavkaz, la hauteur du Térek au-dessus de la mer Noire est de 1,941 pieds de roi :

à Balta	2,476
à Lars	3,094
au Darial	3,772
à Kazbek	5,254
à Kobi	5,985 [1]

A Kobi, on se trouve en face de la vallée supérieure du Térek. Le cours du fleuve est du sud au nord depuis Kobi où il arrive en descendant d'une vallée qui, dans la direction de l'ouest à l'est, contourne la base du Kazbek. Mais à Kobi le Térek reçoit le Baïdar arrosant la vallée de ce nom; c'est la rivière ossète *Ourz-don*. Cette vallée, d'une pente très-rapide, monte pendant 8 verstes, jusque vers la montagne de la Croix. Au village de Baïdar, la hauteur est de 7,782 pieds que l'on peut considérer comme celle de la hauteur même du Térek. Sur une longueur de 66 verstes, le cours du fleuve aurait donc une pente de 5,841 pieds.

Reprenons maintenant notre itinéraire.

Au-dessus de la station de Lars dominée par les ruines pittoresques d'une ancienne forteresse dont les murailles et les tours noires paraissent comme calcinées par la foudre, le Térek coule dans un lit étroit, tourmenté par les rochers énormes qui resserrent son cours. La forteresse était évidemment destinée à défendre

1. Ces hauteurs sont celles que donne Dubois de Montpéreux, d'après les autorités qu'il cite.

le passage. Sa situation même l'indique, car elle couronne un rocher escarpé qui ferme la vallée.

Jusqu'ici le défilé n'offre que des beautés sévères. Bientôt la scène change, et, dans le voisinage du Darial, l'entassement des monts et le rapprochement des rochers à pic qui dominent le passage, forment comme un groupe des plus belles horreurs que la nature puisse offrir aux yeux. Le bruit des eaux contrariées du fleuve, répercuté par les parois des monts, se fait entendre avec fracas, comme des voix menaçantes.

On passe de la rive gauche à la rive droite sur un beau pont de construction récente, dont la charpente hardie offre un cintre qui s'appuie sur deux rochers. Du tablier de ce pont on a la vue d'un autre pont en pierre à une seule arche, jetée sur le fleuve avec son avenue en maçonnerie, s'appuyant sur des voûtes; mais ce pont n'ayant pas une assiette assez haute, avait été abîmé par les eaux et menaçait ruine.

On est devant le fameux Darial, la vraie porte du Caucase (Caucasi Pylae).

Darial, suivant Klaproth[1] qui donne l'étymologie du nom (en tartare: *dar*, étroit, resserré; *iol*, route), est une forteresse qui aurait été élevée par Mirvan ou Mirman, troisième roi de Géorgie, 167-123 avant J.-C., pour opposer une barrière aux incursions des Khazares, maîtres du nord du Caucase.

L'étymologie est plus probable si on la cherche dans le nom persan Dar-i-alân[2], « Porte des Alains » (en arabe Bab-al-lân), que les Géorgiens ont rendu par Darialân qui n'a pas de signification dans leur langue et qui n'est que la transcription des mots persans.

La nouvelle forteresse carrée avec son enceinte percée de

1. Klaproth, *Voyage au Caucase et en Géorgie*. I. 461,462.

2. Brosset, *Histoire de Géorgie*. 154.155. Note.

meurtrières et ses deux belles tours angulaires à grands créneaux, est sur la rive droite du fleuve, au-dessous du rocher de la rive gauche qui est couronné par l'ancienne forteresse, à murailles noires, comme celles de Lars. Celle-ci est dominante par sa hauteur; et, à une époque où l'art de la guerre avait une signification différente, elle devait être imprenable. Aujourd'hui elle ne domine la nouvelle forteresse que par son aspect imposant et pittoresque.

Au-dessus du Darial, le passage est parfois tellement resserré, qu'il a fallu percer la route sur le flanc même du rocher, taillé dans quelques endroits en forme de demi-voûte, où la voie n'a pas 10 pieds de largeur. Les avalanches qui tombent des contreforts du Kazbek interceptent quelquefois le chemin et alors les voyageurs sont longtemps arrêtés, jusqu'à ce que l'on ait pratiqué un passage dans l'entassement des neiges.

On croit avoir remarqué comme des époques périodiques dans le retour des grandes avalanches. Elles auraient lieu tous les six ou sept ans ; ce qui semblerait indiquer sur ces corniches aériennes du dôme du géant du centre du Caucase, l'accumulation successive d'une grande masse de neige dont la pression même, à une certaine époque, déterminerait la chute.

Un peu au-dessus du Darial, un torrent descend à l'est du pied du Kazbek et se jette dans le Térek; c'est le Tsak-don des Ossètes. Il paraît que lorsque les neiges et les glaces entassées se précipitent par leur propre poids, elles sont entraînées par le torrent et encombrent le lit du fleuve dont elles interceptent le cours, ce qui arriva, dit-on, en 1817.

Il est digne de remarque qu'à peu près à la même époque (1822) pareil phénomène arriva dans les Alpes d'Europe, lorsque le glacier de Gétroz tomba dans la vallée de la Dranse, barra la rivière et la transforma en lac pendant plusieurs semaines, ce qui amena un désastre lorsque les eaux se firent jour.

De distance en distance, sur la rive gauche, des tours anciennes, de forme pyramidale, se dressent sur des rochers tellement à pic, que l'on se demande comment elles sont accessibles. — C'étaient autrefois des sentinelles qui veillaient sur la défense du passage, comme les anciennes tours de garde que l'on rencontre dans divers pays montagneux en Europe, en Espagne par exemple.

Comme beauté sévère, imposante, comme grandeur sous le rapport de la forme, comme majesté sous le rapport de la physionomie, le passage merveilleux qui coupe le Caucase sur une longueur totale de 120 verstes, jusqu'au dernier débouché des monts du côté de Tiflis, n'a pas son équivalent en Europe. Il faut le chercher dans une chaîne encore plus élevée, celle de l'Hindou-Kouch, dans les cols de *Dandan-Chikoun* (le briseur de dents), si bien décrits par Burnes.

Si, pour avoir l'idée de la scène au Darial, nous poursuivons la comparaison dont nous nous sommes servi, en parlant de la première avenue de ce passage, du côté de Vladikavkaz, nous dirons qu'il faut placer les horreurs de la *Via Mala* et de quelques autres passages des Alpes d'Europe entre les jambes d'un Titan qui porterait sur ses épaules des horreurs pareilles, mais proportionnées à sa taille.

Comme voie pratiquée par la main de l'homme, la route du Caucase n'offre aucun de ces grands travaux qui immortalisent le génie humain. C'est une mauvaise route, sans exception, jusqu'au col de la montagne de la Croix, et une route encore plus mauvaise sur le versant méridional. On s'occupe de percer une nouvelle route au-dessus du Darial, dans une situation plus élevée, à l'abri des avalanches.

Il existe, à ce qu'il paraît, un chemin par lequel on éviterait la route du Darial, en remontant une vallée parallèle à l'ouest. Il mène de l'embouchure du Fiag-don dans le Térek, et passe

au pied du mont Khokhi. On déboucherait ainsi à Kobi même, en suivant de l'ouest à l'est la vallée supérieure du Térek[1].

En approchant de la station du Kazbek, placée en face du géant de basalte et de porphyre dont elle porte le nom, j'entrevis plusieurs fois son dôme blanc à une hauteur immense[2], à travers des gorges noires, au-dessus des pics couverts de neige qui forment les contre-forts. — Du côté de l'est, sa coupole offre comme une tache sombre indiquant une muraille à pic, où la neige ne tient pas. Les gens du pays désignent cette tache sous le nom d'*Ours*, par une vague ressemblance peut-être avec l'ombre que projetterait ce quadrupède. Par la même raison, ils appellent *le Serpent* une dentelure noire qui, vers le sud, indique des parois à pic où la neige ne tient pas, et qui forme de ce côté une arête paraissant ramper comme un reptile sur cette coupole aérienne.

Le nom de Kazbek (titre de dignité : Kazibek) a été donné par les Russes à la montagne qui, après l'Elbrouz, est le pic le plus élevé du Caucase. Son vrai nom en géorgien est *Mqinwari*, signifiant « montagne de glace, » du mot *qinouli*, « glace. » Les

1. Nous avons parlé dans notre seconde lettre d'une route nouvelle qui de Stavropol mènerait au sud du Caucase jusqu'à Tiflis, en passant par Piatigorsk, Kislovodsk et le Karatchaï au pied de l'Elbrouz, à l'ouest, pour descendre par le passage de Dandiche-Kilian et la Tsebelda, sur Koutaïs. La nouvelle route ainsi rectifiée procurerait, il semble, une économie de distance de peut-être 100 verstes, relierait l'Abkhazie au centre du Caucase et serait de cette manière une route stratégique très-importante. A l'est, une route pareille qui passerait vers les sources de l'Argoun, à travers la chaîne, pour descendre sur Tiflis, aurait le même caractère stratégique. Ce sont de gigantesques travaux qu'après la soumission des peuples du Caucase le temps semble devoir amener. Les informations que nous avons recueillies permettent d'établir ce calcul. L'étude de la carte en démontre l'utilité. Nulle étude par contre ne semble pouvoir modifier la nature du passage au centre du Caucase. C'est une déchirure qui offre au Darial des difficultés insurmontables à l'établissement d'une route telle que sont comprises celles qui mènent à travers les Alpes en Italie. Vu la pente considérable de la vallée, un tunnel longitudinal ne semble pas admissible.

2. Le Kazbek a 16,533 pieds anglais au-dessus de la mer Noire, hauteur un peu plus considérable que celle du Mont-Blanc qui a 14,700 pieds de roi.

Ossètes le nomment *Ourz-khoh,* « Mont-Blanc » (qui est équivalent de Mqinwari), et aussi *Tseristi-tsoub,* « pic du Christ. »

Le Térek peut bien être considéré comme ayant sa source à la base du géant ; mais c'est du pied même du Khokhi, autre pic au sud-ouest du Mqinwari, que le fleuve descend. Du pied même du Kazbek s'écoule au sud, au revers de la vallée du fleuve, le Gnal-don. Plus à l'ouest, descendent du Khokhi le Fiag-don, l'Ar-don ou Arre-don et autres petites rivières avec cette désinence *don,* qui vont se jeter dans le Térek, plus bas que Vladikavkaz.

Don[1] en ossète signifie « eau; » ainsi Arre-don veut dire « eau furieuse. »

La composition de ces noms indique que le génie de la langue ossète exige comme premier mot le *déterminatif;* ainsi l'étymologie Khoh-As citée plus haut est par là même détruite; car il faudrait dire dès lors As-khoh. Il reste souvent bien des doutes après toutes les recherches des érudits qui se fondent quelquefois sur une supposition.

Je vis à la station de Kazbek une jolie église de construction récente, dans le style géorgien. En face, sur l'autre rive, au sommet d'une montagne tertiaire qui s'élève au pied du géant, on aperçoit un ancien monastère, très-vénéré dans le pays; c'est un lieu de pèlerinage. Un village ossète est au bas de cette montagne. Le nom de Kazbek donné à la station remplace le nom géorgien *Stepan-Tzminda* (Saint-Étienne). Beaucoup des anciens noms des localités de cette contrée ont été changés sur les cartes russes.

Entre Kazbek et Kobi, la vallée s'ouvre; le lit du Térek s'élargit; mais, dans un certain endroit, il est resserré de nouveau

1. D'où provient ce mot que l'on rencontre dans Don (fleuve, qui serait ainsi l'Eau courante par excellence) et qui est peut-être combiné dans le nom allemand du Danube (Donau) ? En géorgien on dit *mdinaré,* un courant, un fleuve.

entre deux rochers qui s'y dressent d'une manière abrupte, couronnés chacun par un ancien fort géorgien; celui de la rive droite est encore en assez bon état; celui de la rive gauche est entièrement démantelé, mais il offre néanmoins des restes imposants. Au



Sion dans la vallée du Térek.

pied du rocher, sur un mamelon, se trouve un village avec une ancienne église. Le rocher de la rive droite, beaucoup plus élevé, est entouré par le gros village de Sion. Une église, celle de Tsminda-Giorgi (Saint-George), vénérée dans le pays, s'y élève à très-peu de distance. Le site est un des plus beaux de la vallée. Il est dominé par un des géants secondaires de la chaîne et y offre sa tête couronnée de neiges éternelles. Dans le haut de la vallée, on découvre à l'horizon les cimes dentelées de la montagne de la Croix.

Un peu au-dessus de Kobi, le Térek dont les eaux ont une

teinte grise qui rappelle la nuance de plusieurs rivières des Alpes d'Europe, et qui a déjà reçu, sur sa rive droite, l'Oukhaté-don, est encore grossi par l'Ourz-don. Ce sont ces trois cours d'eau qui forment la masse du fleuve. A l'endroit où ils se réunissent commence proprement la grande vallée, *Khéwi* en géorgien, qui se ferme au Darial.

Je passai la nuit à Kobi où je trouvai campé dans la prairie un régiment de Cosaques du Don, se rendant par étapes au sud du Caucase. J'y vis déjà quelques chameaux qui paissaient gravement.

Les chevaux qui ne sont pas encore habitués à la vue de ces innocentes bêtes de somme de l'Orient en ont une peur étrange. Il faut veiller aux écarts dangereux qu'ils font alors à leur aspect. Il n'y a pas longtemps de jeunes chevaux de poste saisis d'une terreur folle, en apercevant pour la première fois, à quelque distance de Kobi, de ces grands quadrupèdes, se précipitèrent, avec l'équipage qu'ils traînaient, dans un des gouffres qui bordent la route.

Le matin, à Balta, la chaleur était celle d'une journée d'été. A six heures, le soir, le froid que je ressentis à Kobi aurait suffi pour m'indiquer à quelle hauteur je me trouvais. Je voulus faire chauffer le poêle de la chambre que j'occupais; mais le bois manquait. J'appris à cette occasion qu'on le paie jusqu'à 10 copecks (40 centimes) la livre à Kobi, où il faut le faire venir de très-loin, soit sur un arba, soit à dos de cheval. Il y avait à la station juste ce qu'il fallait de combustible pour faire chanter le *samovar* (la bouilloire) dont la vapeur éleva assez la température de la chambre, pour me permettre de tracer mes notes de la journée, occupation à laquelle je me livrai, tout en me régalant de thé.

C'est dans de pareils moments surtout que l'on apprécie les bienfaits de cette boisson salutaire qui est, certainement, le meil-

leur spécifique contre le froid et contre la chaleur, les deux extrêmes qui menacent le voyageur en Orient, suivant les heures de la journée.

Le vin a toujours été, je le veux bien, « la liqueur inspiratrice des joyeux propos; » — mais le thé, le plus inoffensif des excitants modernes, lui est trop supérieur en voyage, pour que je ne proclame pas ici sa royauté incontestable. Le thé rafraîchit, le thé réchauffe, le thé délasse. Il dégourdit; — il débrouille les idées et ne les embrouille jamais. Tous ceux qui ont voyagé en Russie, n'importe dans quelle contrée du vaste empire, diront avec moi que le samovar est en route l'ustensile le plus utile et souvent le plus *harmonieux* des instruments. Un samovar de voyage, tel qu'on sait les faire à Toula, avec ses pieds articulés au besoin, avec sa cheminée qui se monte et démonte, avec toutes ses pièces agencées de manière à trouver place dans une cassette, est un accessoire que j'ai oublié d'ajouter à la garniture d'un tarantasse. En voyageur reconnaissant, je répare ici l'omission.

On se procure à Kobi et à Kazbek de beaux cristaux de roche et aussi, mais rarement, des cornes de *touri*, ce quadrupède un peu étrange qui n'habite que les pics du Caucase. La nature paraît lui avoir départi la faculté, pour échapper à ses ennemis, de se précipiter impunément d'une grande hauteur, en tombant sur ses cornes, qui sont énormes et hors de proportion avec la grandeur de l'animal, que l'on peut assimiler au bouquetin pour l'espèce et qui par la taille se rapproche du cerf. Il est bien connu des Abazes, et les belles cornes de touri que je possède en sont une preuve.

Le 25 septembre, au point du jour, j'étais en route. J'ai dit plus haut que l'on monte pendant 8 verstes pour atteindre le sommet du col. La pente est très-roide. La vue plonge à droite à une grande profondeur sur la vallée de Baïdar où coule la rivière de ce nom, l'Ourz-don des Ossètes. Le froid était vif. De grands

nuages de vapeur enveloppaient les cimes autour de moi ; mais les rayons de l'astre du jour les percèrent, les mirent en mouvement, et bientôt je fus assez favorisé pour apercevoir par leurs déchirures l'azur du ciel où je vis se dresser devant moi les pics de neige de la montagne de la Croix, *Krestovaia-Gora,* suivant l'appellation russe, mais dont le vrai nom est *Gouda*. J'étais à 8,030 pieds au-dessus du niveau de la mer Noire.

Cette montagne de porphyre-basaltique est placée comme une muraille, dans la direction de l'ouest à l'est, au milieu de la crête du Caucase. Quand on se trouve au sommet du col on touche aux neiges éternelles. Les avalanches y interceptent quelquefois le passage. Le moindre son répercuté, dans de certains moments, peut en déterminer la chute ; aussi, comme dans des localités analogues, au milieu des Alpes d'Europe, on y recommande aux voyageurs le silence.

Sur un mont qui couronne le col se dresse la croix en pierre que le général Yermolov a eu l'heureuse idée d'y faire planter, comme signe de la domination de la Russie.

Depuis plus d'un demi-siècle que cette domination est assurée dans cette partie centrale du Caucase, beaucoup de noms anciens ont été peu à peu altérés ou changés.

La vallée du Térek que je venais de remonter, celle de l'Aragwi que j'allais descendre, avaient et ont encore pour population les Ossètes, les Ingouches et les Khevsours.

Les Ossètes sont répandus surtout dans les hautes vallées à l'ouest de celle du Térek. Les Ingouches, au revers à l'est de cette dernière, et les Khevsours au revers à l'est de la vallée de l'Aragwi, au sud de la chaîne, se confondent quelquefois.

Toutes ces vallées sont remplies d'anciennes églises chrétiennes, et ces peuples ont conservé quelques restes du vrai culte, mais singulièrement défiguré. Il semble qu'ils n'en ont gardé que des superstitions, tout en repoussant d'ailleurs l'islamisme. Les

Ossètes vénèrent particulièrement saint George et saint Élie, qu'ils implorent en temps de pluie.

Les Khevsours, qui sont très-guerriers, ont conservé jusqu'à présent l'usage de la cotte de mailles, et ils portent parmi les ornements de cette armure et sur leurs vêtements le signe de la croix grecque. Ce petit peuple intéressant forme quatre familles ou communautés dont l'une, dit-on, nommée *Chatiliony* (Châtillon), semble conserver un nom chrétien célèbre.

Il y a des duels fréquents chez les Khevsours, mais une vierge a le droit d'y mettre fin, en jetant un mouchoir entre les sabres. Un usage chevaleresque parmi eux consiste à recouvrir d'un petit morceau d'étoffe rouge le trou qu'une balle, reçue bravement en pleine poitrine, a fait dans le vêtement; de même qu'en Europe une décoration orne une poitrine percée noblement sur le champ de bataille.

Voici quelques informations que j'ai recueillies sur les Ossètes, du major Joukaief et de M. Berzénov, aide du directeur de la *Gazette du Caucase* à Tiflis.

Au nord du Caucase leur population est répartie en 4,000 maisons (ce qui suppose 30,000 âmes). Ils forment quatre peuplades : les Tagaours, les Dighors, les Kourtatis, les Vallaghirs.

Dans une des vallées à l'ouest de celle du Térek, à 30 verstes de Vladikavkaz, au village Drveguisse (?) près de la gorge de Kourtati, il y a une église en pierre où l'homme qui fait l'office de prêtre, le *Zvarlag,* « homme de la Croix, » préside à la fête de saint George qui a lieu chaque année le 15 novembre. Tout l'aoul se rassemble. On tue des moutons et des bœufs. Les réjouissances durent pendant une semaine. Il y a des chants populaires, entremêlés de coups de pistolet. Un tronc existe dans l'église; on y dépose de l'argent, et ce serait un grand crime de l'enlever.

Dans une noce, les jeunes mariés font le tour d'un feu allumé qui représente l'autel.

Les Ossètes ont un adate qui admettait la vendetta et le rachat du sang, sévèrement défendus aujourd'hui par la loi russe. Le meurtrier payait, pour le rachat du tué, 18 fois 18 vaches, et devait céder en outre une jeune fille, ou, à défaut, 30 bœufs; puis fournir un cheval, un fusil et un repas pour 100 personnes[1].

La langue ossète pure se parle dans l'arrondissement de Vladikavkaz.

De Kobi jusqu'à Tiflis il y a une distance de 127 verstes 1/2, répartie en sept stations :

Kaïchaour......................	16
Passanaour......................	20
Ananour......................	21
Douchéthi (ville)......................	18 1/2
Tzalkhan......................	18
Mtzkhetha......................	17
Tiflis......................	17

Le sommet du col se trouve à égale distance des stations de Kobi et de Kaïchaour.

Une petite rivière, que les Yemtchiks appelaient Tchernaia-Retchka, et qui descend du pied même de la montagne de la Croix, est le commencement des eaux courantes du versant de la chaîne au sud; mais c'est proprement la partie supérieure de l'Aragwi qui est la belle rivière que l'on descend jusqu'à Mtzkhetha où elle se jette dans la Koura[2] (le Cyrus).

Jusqu'au-dessous d'Ananour on l'appelle Chawi-Aragwi; elle s'y joint au Thethri-Aragwi (l'Aragwi-Blanc) qui descend d'une vallée à l'est habitée par les Khevsours, et forme dès lors une seule rivière du nom d'Aragwi où l'on retrouve le nom de l'Aragos

1. On peut trouver beaucoup d'autres détails sur les Ossètes dans Klaproth et Dubois de Montpéreux.

2. Le Kour, sur les cartes françaises. Nous avons adopté partout l'orthographe russe Koura. On dit la Néva comme on dit la Tamise.

(Aragus) de Strabon qui le fait tomber dans le Kyros (Cyrus), dans sa mention de l'Ibérie. On longe d'abord la rive gauche. Au delà de Kaïchaour on passe sur la rive droite, que l'on suit constamment jusqu'à son embouchure.

On s'aperçoit bientôt que la nature offre de ce côté de la chaîne un aspect différent. Le versant méridional ne ressemble point au versant septentrional. Il y a encore des pics de neige, il y a encore de grandes montagnes, mais ce n'est plus cet entassement de monts sévères, de rochers énormes encadrant des gorges sombres; on a laissé définitivement derrière soi les belles horreurs du Darial. Dans un certain endroit cependant la route est pratiquée sur le bord d'une paroi de rocher presque verticale, formant un précipice qui me parut avoir 3,000 pieds de profondeur, et que les gens du pays appellent la vallée du Diable, comme certaines vallées en Europe (les mêmes idées reproduisent partout les mêmes comparaisons). Au fond du précipice la vue distingue, comme un mince filet, le cours de l'Aragwi.

Là, comme ailleurs, la route n'a ni balustrade ni garde-fou. On n'a pour garantie que la sûreté de l'allure des chevaux et l'habileté des Yemtchiks. On s'habitue à tout, même à une absence de précautions qui ne serait pas admise dans les routes des Alpes en Europe. Celle du Simplon a, je crois, jusqu'à soixante ponts, sous lesquels les torrents écoulent leurs eaux, contenues d'ailleurs par d'habiles travaux. Je calculai qu'il faudrait autant de ponts pour franchir au sud du Caucase les torrents qui descendent des monts. A l'époque de mon voyage, presque tous ces torrents étaient réduits à un petit volume d'eau; quelques-uns même étaient à sec; mais des traces très-visibles allaient en montant jusqu'à un point sombre, une petite gorge, d'où le torrent en descendant furieux avait roulé, en s'élargissant toujours d'avantage, une masse de cailloux offrant comme la figure renversée dun immense éventail blanc ouvert, recouvrant de vastes et beaux

terrains, tout ravagés et perdus de cette manière. Ainsi devaient être les passages des Alpes en Europe, avant que la main des ingénieurs modernes les eût domptés. Il faut ici le temps.

A quelques verstes de Kaïchaour, jusqu'où la descente est très-rapide, je retrouvai les premiers champs d'orge.

On descend encore d'une manière très-sensible jusqu'à la montagne de Kwichèthi, ayant la forme d'un immense mamelon de 1,000 pieds de hauteur, qui semble avoir glissé comme un promontoire entre les couches de schiste argileux de la vallée de l'Aragwi, au point de rencontre de cette rivière avec un torrent d'une autre vallée à l'est. Ce promontoire recouvert de broussailles est une formation volcanique; terrain friable, sans consistance dans les couches supérieures, et qui semble défier tous les travaux solides d'une bonne route. Je n'ai pu me rendre compte des difficultés qu'offrirait le choix d'une autre voie qui tournerait plus à l'est un obstacle tellement sérieux qu'à la descente, sur une pente de plus de 45°, il faut non-seulement enrayer, mais employer un second sabot, et lorsqu'on n'en est pas muni, en improviser un avec des cordes, ce que je dus faire. Il m'a été raconté que, dans de certains jours de l'année, on est même réduit à mettre la charrue devant les bœufs, c'est-à-dire à atteler en dérive plusieurs couples de ces animaux pour retenir, comme avec une ancre, l'équipage entraîné. A la montée, lorsque le sol se change en une boue compacte, il n'est pas rare qu'on attelle dix paires de bœufs. En pareille circonstance, quelles difficultés pour le passage d'un convoi d'artillerie!

Entre Passanaour et Kwichèthi, la rive droite de l'Aragwi, couverte de bois, a des pentes inhabitables par la configuration de la vallée qui se détourne à l'est. La rive gauche longe des collines très-élevées dont le sol, par son heureuse exposition au sud, doit être d'une grande fertilité, à en juger par les nombreux villages géorgiens qui se découvrent dans beaucoup d'endroits, perchés

sur les hauteurs où ils se succèdent, d'une manière très-pittoresque, avec leurs anciennes tours de garde.

Toutes ces tours, qui s'élèvent de distance en distance, et les ruines de châteaux que l'on aperçoit donnent l'idée de ce que pouvait être cette route, aujourd'hui si parfaitement sûre, à une époque où le brigandage y régnait. Sur une roche on me montra dans le lointain les restes d'un de ces châteaux auquel s'attache le souvenir d'un événement horrible. C'était un nid de vautours



Ananour.

humains. Une jeune fille d'une grande famille voyageait sous la protection d'un prêtre. Elle fut enlevée et conduite dans ce repaire qui fut assiégé et pris; tous les membres de la famille maudite furent exterminés. La tradition de l'événement se conserve avec des détails lugubres.

La vallée de l'Aragwi offre une succession de gorges jusqu'à Ananour qui fermait le passage.

Son enceinte, qui possède encore ses vieilles murailles flanquées de tours, renferme deux belles églises dédiées à sainte Khitobel. C'est un site très-pittoresque. Ananour était la résidence des éristhaws[1] de l'Aragwi qui étaient au nombre des grands feudataires des anciens rois de la Géorgie.

Je passai la nuit à Douchéthi, petite ville.

Au delà on continue encore à descendre, et à une longue pente tournante je fus témoin d'un spectacle curieux, celui d'un attelage rustique se composant de deux buffles et de deux bœufs que le conducteur avait lancés sur la rampe de terre glaise. Entraîné par son propre poids, l'attelage s'était mis, bon gré, mal gré, au grand trot. Les buffles poussaient les bœufs, et ceux-ci n'ayant pas le choix avaient pris une allure folle tout à fait en contradiction avec ce vers connu :

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent.

Les buffles sont employés fréquemment au Caucase. Bien supérieurs aux bœufs, ils ont une force double ; mais ils coûtent aussi le double. Je n'ai pu me rendre compte pourquoi l'attelage est souvent mixte. Il offre alors un contraste de physionomie frappant. Le buffle est noir ; ses cornes fortes, mais courtes, recourbées en arrière, sont couvertes d'une succession d'anneaux rugueux. Plus vigoureux que son confrère au poil roux et aux longues cornes lisses projetées en avant, il lui faut une nourriture plus abondante et des soins plus délicats. Ces animaux d'ailleurs vivent bien ensemble.

Je fus aussi témoin dans plusieurs endroits de la route jusqu'à Mtzkhetha d'une méthode très-primitive de herser la terre arable ; elle mérite d'être rapportée. Que l'on se figure un attelage de cinq paires de bœufs, tirant deux poutres de grande épaisseur,

1. Éristhaw signifie en géorgien « tête du peuple ».

formant les gros montants d'une espèce de châssis; — dans ce châssis des branches serrées dont les extrémités balayaient le sol; — sur ce châssis trois hommes et deux garçons, tous cinq debout. — Voilà donc quinze êtres animés, dix représentant la force brute, cinq représentant la force intelligente; et tout cela pour promener sur la terre un énorme balai, car cette herse primitive n'était pas autre chose. Un fermier anglais ou français aurait ouvert de grands yeux.

Tous ces agriculteurs appartenaient à la race géorgienne dont j'avais atteint la terre fertile. Leur physionomie l'annonçait à la première vue. Ce ne sont plus ces lignes fines de la race tcherkesse que l'on rencontre si fréquemment au nord du Caucase. Des cheveux et des yeux noirs, des traits un peu forts, mais bien accentués, une carnation vigoureuse, — voilà ce qui frappe. Je dois ajouter race vaillante. Le Géorgien est un bon peuple, très-brave; il forme une excellente troupe. Dans l'armée avec laquelle Nadir-Schâh envahit l'Inde, il y avait plusieurs milliers de Géorgiens qui composaient probablement la meilleure partie du noyau de son armée. Le Géorgien en outre est un être dont la foi religieuse est vive. Son histoire en est la preuve. Entouré de l'élément musulman, toujours en lutte contre lui, il a su conserver sa qualité de chrétien qui remonte aux premiers siècles de l'Église.

Mtzkhetha est au confluent de l'Aragwi et de la Koura. Capitale de la Géorgie jusqu'au VIe siècle, c'était la sépulture de ses rois et c'est autour de ses murailles que se groupe son histoire.

Mtzkhetha rappelle tout ce que la Géorgie eut à souffrir encore après la terrible époque de Tamerlan qui couvrit de ruines le pays. Ce qui en reste aujourd'hui consiste en une grande enceinte carrée, fermée de murailles crénelées, le long desquelles s'élèvent des bâtiments, en partie détruits, qui étaient destinés au patriarche et aux moines de ce monastère fameux.

L'ancienne cathédrale de Swêti-Tzkhowêli dont les premiers fondements furent jetés par Mirian, roi sassanide, qui devint chrétien, vers l'an 318, à la voix de sainte Nina, fut détruite de fond en comble. Le roi Alexandre, au commencement du xv[e] siècle, reconstruisit l'église sur le plan de l'ancienne. C'est un modèle parfait des églises de style géorgien, avec son dôme surmonté, au lieu d'une coupole, d'une toiture ronde terminée en pointe, et ses murailles ornées de figures d'anges volant dans une attitude renversée, et de détails architectoniques, parmi lesquels on remarque des moulures en encadrement et des figures d'animaux. La pierre est une espèce de porphyre vert-rougeâtre.

Les rois de Géorgie y étaient couronnés et ensevelis. C'était leur Saint-Denis. Ils y reposent sous des pierres funéraires qui parsèment le pavé de l'église. L'on y distingue des inscriptions à demi effacées [1]. Les tombes des deux derniers rois de Géorgie, Héraclius et George, sont des deux côtés de l'iconostase. Elles ont été restaurées sous le règne de l'empereur Alexandre I[er].

Le vrai sanctuaire de l'église est dans une chapelle que l'on me montra à droite de la grande entrée, sur le lieu de la sépulture de la sœur du centurion Longin [2] qui y fut ensevelie avec le fameux *khiton*.

Sur la rive gauche de l'Aragwi, au sommet d'une montagne, s'élève l'ancienne église de Djouari-Patiosani (de la Croix-Vénérable) [3], dominant toute la contrée et d'où l'on doit jouir

1 Dans son *Voyage archéologique en Transcaucasie*, M. Brosset a réuni et traduit ce qui est encore lisible des inscriptions georgiennes de Mtzkhetha.

2. Suivant la légende géorgienne, le centurion Longin reçut dans le partage des vêtements du Sauveur le *khiton* (la robe sans couture). Il l'apporta en Géorgie et le donna à sa sœur qui lui reprocha d'avoir assisté à la mort du Christ. Elle mourut de saisissement après s'être enveloppée du khiton; on ne parvint jamais à le lui enlever et elle fut ensevelie avec le saint vêtement.

3. Le général Bartholomaei a donné les dessins et les inscriptions de l'église de la Croix-Vénérable dans ses *Lettres numismatiques et archéologiques relatives à la Transcaucasie.* (Saint-Pétersbourg, 1859.)

d'une superbe vue. J'eus le regret de ne pouvoir y arriver, faute de temps.

Il y a une légende sur ces deux églises. La première aurait été l'œuvre d'un architecte qui serait mort de désespoir en voyant que son élève l'avait surpassé en construisant la seconde.

Que de traces de ruines subsistent encore dans cette contrée qui a eu tant à souffrir, jusqu'à l'époque où la domination de la Russie a pu y être établie.

La Koura, fleuve rapide et déjà large à Mtzkhetha, offrait des difficultés à l'établissement d'un pont solide. La route se détourne en conséquence à l'ouest, et longe le fleuve jusqu'à un lieu plus resserré où l'on découvre avec plaisir un beau pont en pierre, de construction récente, pour passer sur la rive droite. Le fleuve coule entre deux chaînes de montagnes peu élevées qui forment un bassin resserré à l'endroit où s'élève Tiflis que l'on aperçoit d'assez loin.

TIFLIS.

Presque à l'entrée de la ville, la route forme un coude à une descente assez rapide. A la vue d'une belle croix en fer, travaillée à jour, érigée à l'angle même de ce coude, je descendis de mon tarantasse pour lire sur le pied de cette croix l'inscription qui rappelle que la main de la Providence y préserva les jours de l'empereur Nicolas Ier, lorsque quittant Tiflis, sa voiture fut entraînée dans cet endroit dangereux de la route (le 12 octobre 1837).

Tiflis, la ville « aux eaux chaudes, » si l'on adopte l'étymologie *Tbilissi*. Elle aurait ainsi reçu son nom de l'existence de ses eaux thermales connues déjà avant notre ère et qui alimentent encore aujourd'hui ses bains.

Ce qui d'abord frappe de loin les yeux, c'est la position de la ville dans une espèce d'entonnoir formé par le rapprochement de



TYP. J. CLAYE.

TIFLIS.

deux chaînes de petites montagnes entre lesquelles s'échappe la Koura.

En opposition aux lois générales de la formation géologique, les fleuves coupent quelquefois des chaînes de montagnes, pour se frayer un passage, et cela à la suite de révolutions volcaniques Le Cyrus en est un exemple. Après avoir coupé la haute chaîne d'Akhaltzykh à Atzkour, pour s'épancher dans le Kharthli inférieur par la vallée de Barjom, issue que Dubois de Montpéreux appelle avec justesse une écluse, le fleuve parcourt divers bassins qui étaient peut-être autant de lacs, et s'échappe par une dernière écluse, au sud de Mtzkhetha, pour s'écouler au sud-est. Cette formation volcanique se répète, comme nous le verrons, dans le bassin de l'Arménie, pour le passage de l'Araxe.

Ainsi Tiflis est dans un entonnoir qui n'a guère plus d'une verste et demie de largeur.

Sur la rive gauche du fleuve, très-resserrée par des roches schisteuses, est la plus ancienne partie de la ville, aujourd'hui le faubourg d'Avlabar avec l'église célèbre de Métékhi ou de la Rupture. Sur la rive droite, bien plus espacée et qui va toujours en s'élevant jusqu'au pied de la montagne escarpée de Saint-David, se trouve l'autre partie de la ville.

Le choix de son emplacement a été dicté, il semble, par la nécessité d'appuyer sa défense à deux hauteurs dominées chacune par une forteresse dont les restes existent. Celle de la rive droite, d'où la vue plonge sur la ville, a encore sa vaste enceinte élevée par le grand Schâh-Abbas dont le nom se conserve dans une partie de la muraille qu'on appelle le trône du Schâh.

Comme salubrité il y a à redire dans le choix de cet emplacement. L'air est étouffé dans cet entonnoir, et dans les grandes chaleurs de l'été les habitants aisés sont réduits à aller chercher la fraîcheur sur les montagnes voisines.

Dubois de Montpéreux a donné une description animée de

Tiflis. Lorsqu'il la visita, il y a vingt-cinq ans, la ville n'avait que vingt-cinq mille âmes; elle en a cinquante mille aujourd'hui. Exposée souvent à toutes les calamités de l'Orient, elle a été ruinée bien des fois. Sans remonter jusqu'à sa destruction par Timour, il n'y a guère plus de soixante ans qu'elle fut dévastée par Aga-Mohammed-Khan, roi de Perse (1795).

Dans l'aspect de ses édifices et aussi de son existence, c'est à la fois l'Asie et l'Europe. Les anciennes églises avec leurs dômes à toit aigu, le bazar qui a conservé toute sa physionomie orientale, le vieux Tiflis en un mot, c'est toujours l'Asie; mais dans les dernières vingt-cinq années, le nouveau Tiflis a pris un aspect européen, avec son long boulevard, ses maisons espacées et élégantes et ses riches magasins.

De grands embellissements y sont en voie d'exécution. Ainsi la place autrefois Madatov, aujourd'hui Alexandre, nom du souverain qui inspire ces embellissements au Prince-Lieutenant, va être changée en un vaste jardin public et métamorphosée par de nouvelles constructions. Cette place deviendra une des beautés du nouveau Tiflis. Elle aboutit au superbe pont qui a été jeté sur la Koura, sous l'administration du prince Vorontzov à qui le prince Bariatinsky, son successeur, s'occupe de faire élever un monument qui ornera l'avenue du pont.

Je ne ferai pas ici une description historique que l'on peut lire ailleurs; je me bornerai à signaler quelques traits qui m'ont frappé dans la physionomie de Tiflis et le contraste qu'y offre la présence des deux éléments de l'Orient et de l'Occident, chose curieuse à la vue et intéressante à l'esprit.

Je dirai d'abord quelques mots des deux églises les plus remarquables; l'ancienne cathédrale de Sion, aujourd'hui celle du culte orthodoxe, est dans le vieux Tiflis, au centre même du quartier du bazar. C'est une des plus anciennes églises de la chrétienté, et un reflet évident de Byzance, quand on contemple de l'intérieur

ses voûtes qui me rappelèrent un peu celles de Saint-Marc de Venise. Tant de fois ravagée et détruite, elle a toujours été réédifiée d'après l'ancien plan. Le prince Gagarine a fait l'impossible pour reproduire aux voûtes ses anciennes peintures disparues, sans doute dans la dévastation de l'année 1795. La relique la plus précieuse qu'on y vénère est la croix avec laquelle sainte Nina bénissait le peuple. Cette croix est faite de deux ceps de vigne noués avec les cheveux de la sainte. Nina, contemporaine de sainte Rhipsimê et de sainte Gaïanê, dont nous retrouverons le souvenir à Edchmiadzin, avait fui de Rome lors des persécutions. Elle apporta d'Arménie le christianisme en Géorgie au commencement du IVe siècle.

L'église de Saint-David, petite, toute simple, vénérable, est placée sur le penchant de la montagne[1] qui domine Tiflis, sur le lieu même où était la cellule de ce saint, l'un des Pères venus de Syrie, au IVe siècle, pour prêcher la religion chrétienne en Géorgie. Il vécut longtemps dans cette cellule et se retira, pour y mourir, à 50 verstes de Tiflis, dans ce que l'on appelle *Gharedjinskaia Poustinia* (le désert de Gharedja), où sa cendre repose.

Je m'assis au pied de cette église, devant le tombeau de Griboïédov, le poëte russe brillant, qui, devenu le ministre de son souverain à Téhéran, y périt dans une émeute populaire en 1829.

Sa veuve, née princesse Tchavtchavadzé, lui a érigé ce monument dans une crypte placée au-dessous de la terrasse sur laquelle l'église s'élève. Je redescendis de cette hauteur avec le père Joseph, le desservant de l'église depuis l'année 1810. J'avais été frappé de la belle figure placide de ce bon prêtre avec lequel j'avais lié conversation.

Ce qui est encore tout à fait l'Orient à Tiflis c'est l'ancien bazar; on y est en Asie. Les boutiques nombreuses, diverses,

1. La hauteur de la montagne est de 2,400 pieds au-dessus de la mer; celle de l'église 1,940 pieds.

s'y succèdent pressées les unes aux autres, y étalant toutes les industries, toutes les habitudes du travail de l'Orient. Tailleurs en tous genres pour hommes et pour femmes, faiseurs de *chalvars* (larges pantalons), d'*akhaloukhs* (riches tuniques géorgiennes de couleur vive), de tchekmettes et de bèchemettes circassiens, tisseurs de galons d'or et d'argent, brodeurs, armuriers, vendeurs de fruits, etc., tout cela en plein air, pour ainsi dire, au milieu d'une grande cohue, dans des passages étroits, où l'on est quelquefois heurté par les porteurs d'eau, qui transportent leur liquide dans des outres immenses, dépouilles humides d'animaux qui, ballottées sur l'âne ou le cheval qui les porte, ont une apparence de vie convulsive. On y voit confondus tous les costumes divers du Caucase, ceux du nord et ceux du sud, et la variété caractéristique des physionomies à qui ces costumes appartiennent. Il n'y a pas de devantures aux boutiques; les ouvriers, les jambes croisées à l'orientale, y travaillent devant vous. Le soir venu, ces boutiques se ferment avec des volets de bois, et le bazar bruyant, devenu désert et silencieux, est confié à la surveillance des guetteurs de nuit, comme à Constantinople ou ailleurs en Orient.

J'aimais à m'y promener. J'y fis emplette de quelques bonnes armes, surtout de Kamas et de Chachekis, à lame kabardienne et tchetchense. Il faut faire attention à ne pas être trompé avec ces dernières lames. On les imite à Tiflis avec leurs anciens signes, comme bien d'autres choses, à s'y méprendre, et, j'ai le regret de le dire, Tiflis est une fabrique de prétendus objets archéologiques. Ainsi on y *fait* des cylindres *persépolitains*, avec toutes les figures, même avec les inscriptions en caractères *cunéiformes* qu'offrent ces cylindres. Avis aux collectionneurs[1]. Je me hâte

1. Il en est de même ailleurs en Orient. Smyrne a d'habiles fabricants de médailles *antiques*, surtout de l'Asie Mineure. C'est ici le cas de rappeler que les fellahs en Égypte vous vendent, avec un air de candeur, des scarabées de 4,000 ans,

de dire par contre que Tiflis est une des villes de l'Asie où l'on rencontre le plus de bonnes monnaies anciennes. Ceci demande une longue explication que je placerai à la fin de cette lettre.

Je visitai l'atelier (il n'est pas au bazar) de l'armurier Giourg (George), qui a une certaine réputation à Tiflis. Il fabrique de bonnes lames, de couteaux de chasse surtout, et il est habile dans l'incrustation sur fer des ornements en or, dans le goût persan. Les belles étoffes de la Perse, les tapis aux mille couleurs, etc., se vendent dans les grands magasins qui sont établis autour du théâtre, y formant un bazar d'un genre nouveau. Il faut ici faire attention et distinguer entre les produits purs de la Perse et ceux de Chemakha qui leur ressemblent tellement, que les étoffes de soie de cette ville de la Transcaucasie sont presque aussi belles. Il y a cependant une différence.

C'est à ce nouveau bazar que l'on peut apprendre à discerner un tapis persan de la valeur de 1,500 francs, assez grand pour couvrir le plancher d'une chambre, d'un tapis de même dimension et presque d'apparence, qui n'en coûte que 300. Un tapis pareil est le produit d'un an ou deux de travail de toute une famille dans un village de Perse, où les femmes ont le secret du mélange de ces mille couleurs chatoyantes à l'œil, et toujours harmonieuses, qui brillent sur ces beaux tapis. En admettant que dans ce prix de 1,500 francs, le transport et le gain du marchand soient le tiers, 1,000 francs seraient, avec la matière première,

de fabrique récente; des figurines en pâte et même en bronze, contemporaines des Pharaons, celles-ci quelquefois enterrées à leur naissance, qui remonte à un an, dans le natron, pour acquérir une certaine patine respectable. — Une charmante dame, de beaucoup d'esprit, Mme Y., femme d'un de nos meilleurs officiers de marine, parcourait l'Égypte, en 1858, avec son mari. En visitant les monuments de Thèbes, un fellah très au fait de ce commerce dit quelques mots à un consul de France qui était avec les voyageurs. « Savez-vous ce qu'il me demande! dit-il à la jeune dame avide d'antiquités, — s'il doit vous vendre du vieux ou du *neuf.* »

le prix du labeur de toute une famille. Il en est du reste de même pour ces fameux châles de l'Inde, dont les dames en Europe font si grand cas.

Puisque nous sommes sur le chapitre des tissus, c'est le cas de dire que Chemakha et Noukha, autre ville de la Transcaucasie, pratiquent l'industrie séricole et que la soie y est peut-être aussi bonne que la fameuse soie de Perse. A Noukha, il y a des magnanières établies sur une grande échelle, dirigées, m'a-t-on dit, par des Lyonnais.

Cette importante industrie a été à Tiflis l'objet de l'attention du gouvernement. Il y a eu une fabrique établie en grand par plusieurs Européens qui se sont succédé; mais il paraît qu'ils n'avaient pas les connaissances pratiques suffisantes. Cette industrie d'ailleurs n'admet peut-être pas une centralisation. Ne serait-il pas avantageux de demander aux villes comme Brescia, qui comprennent si bien cette industrie (elle représente en Lombardie 150 millions de francs annuellement dans les six provinces qui s'en occupent), des hommes spéciaux et intelligents, de les appeler dans la Transcaucasie et de leur confier la direction des éléments de cette source de richesse?

Que de choses à développer dans ce beau pays! L'élément arménien, intelligent, actif, *persistant* (c'est un de ses traits caractéristiques), y a une grande action. Cette nation remarquable tend à y augmenter son influence avec sa richesse; mais néanmoins, malgré les sympathies qu'elle inspire, il est à désirer que cette influence ne soit pas unique et exclusive, et qu'elle soit contre-balancée, au profit du pays, par le développement de l'élément russe et aussi de bons éléments appelés de l'étranger. Il faut attirer en Géorgie les capitaux par l'encouragement donné aux entreprises particulières. La valeur des terres qui a, je crois, triplé en vingt-cinq ans, est du reste un indice de ce que l'avenir promet à ce pays sous une bonne administration.

Il y a à Tiflis des édifices consacrés à des institutions dont le caractère appartient uniquement à l'Europe, mais où l'inspiration de l'Orient a su introduire dans l'ornementation intérieure quelque chose d'asiatique. Ainsi le théâtre où l'on donne l'opéra. — Quant à l'opéra même, c'est l'Italie avec tout le charme de sa musique. J'y assistai à une représentation de la *Norma*. L'excellent basso-cantante Versing, que j'avais entendu à Pétersbourg; Mme Stoltz (Norma); la seconde prima-donna, une Vénitienne, je crois; un très-bon ténor; un excellent orchestre; bref, un ensemble excellent; — voilà ce que je trouvai. Je pus me croire à la Fenice à Venise. Quant à la salle et à ses décors surtout, j'étais bien en Asie. Que l'on se figure, comme couleur du plafond et comme style d'ornementation, une de ces toiles où l'artiste représente un de ces reflets de l'Orient que l'œil contemple un moment, au milieu d'une scène finale d'opéra éclairée par des feux du Bengale. Voilà ce que je crus voir du fond de la petite loge du Prince-Lieutenant. Cette jolie salle d'un caractère si original, qui pourrait convenir à des sultanes, est l'œuvre du prince Gagarine, dont le nom se trouve mêlé à beaucoup de constructions au Caucase où il a combiné, d'une manière heureuse, les éléments architectoniques de l'Orient et de l'Occident. L'Opéra de Tiflis coûte au gouvernement une subvention assez forte, mais c'est de l'argent bien employé.

Au milieu du nouveau Tiflis et sur son boulevard même tout européen, il y a une protestation brillante de l'élément asiatique. Elle est trop remarquable pour ne pas être mentionnée. Je veux parler de la maison ou plutôt du palais qu'un riche Arménien vient d'y faire élever.

A l'extérieur, l'édifice a une physionomie mixte qui tient de l'Asie et de l'Europe, plutôt de celle-ci; mais à l'intérieur, c'est l'Asie avec toute sa richesse d'ornements, dans le goût turc et persan. — Jardins d'hiver et d'été, terrasses, jets d'eau, belles

plantes, kiosques, galeries, salles de réception, de concert et autres, chambres, cabinets, bains, boiseries sculptées, murailles et plafond semés de facettes de miroirs, niches de même; et, au milieu de tout cela, dans les détails d'ornementation, les mille jeux chatoyants de ces couleurs vives, mélangées que l'Inde et la Perse étalent dans leurs tapis, leurs châles et leurs étoffes. — Voilà ce que j'ai vu dans un palais qui a bien cinquante pièces grandes ou petites. Il n'est pas sûr que le Schâh actuel de Perse ait une aussi belle habitation.

En Europe, un tel palais coûterait certainement des sommes immenses. A Tiflis, où les choses de la vie européenne sont hors de prix, mais où la vie asiatique conserve encore son bon marché, le propriétaire de ce palais qui a eu la bonne idée d'y employer, presque exclusivement, une foule de ces habiles ouvriers turcs et persans que l'on rencontre dans la Transcaucasie, n'a dépensé qu'une somme comparativement minime. C'est cependant un caprice de millionnaire, car on m'a parlé de 400,000 roubles (1,600,000 francs).

En propriétaire prévoyant, il a songé à la vue à l'extérieur. Pour qu'elle ne soit point masquée, il a acheté à l'avance la place environnante. Le terrain va en pente. Au revers, le palais est dominé par la montagne de Saint-David qui alimentera ses réservoirs et fera jaillir ses jets d'eau. Le devant de l'édifice regarde sur le fleuve; et, dans le bas, mais séparés par un grand espace dont on peut faire encore un jardin, sont des magasins où le riche Arménien peut établir un nouveau bazar. Mais que fera-t-il du palais même qui semble ne pouvoir être habité que par un souverain? C'est ce que je me demandais. C'est peut-être son secret. Si ce n'est qu'un caprice, il est de grand luxe et du meilleur goût.

Cet Arménien, qui est marié, mais qui n'a pas d'enfants, se nomme Archaghouni. Il est *golova* (maire) des marchands de

Tiflis, *bourgeois notable*, et a fait sa fortune dans les pêcheries de Saliane[1].

Le vieux Tiflis tend néanmoins à disparaître, et il faut y chercher dans les anciennes maisons ces salles de rez-de-chaussée, à demi souterraines, qui y existaient nombreuses autrefois, et où, dans les grandes chaleurs de l'été, à l'instar, je crois, du *patio* espagnol, on va se réfugier pour trouver la fraîcheur.

M. Mélik Bégliarov, mon hôte obligeant, me fit connaître une de ces salles, située dans une ancienne maison, au fond d'une cour plantée d'arbres. — Une seule porte dans une muraille très-épaisse, percée de deux rangs superposés de fenêtres étroites en ogive, éclairant une pièce profonde; au lieu de plancher, un parquet de dalles en pierre; des fenêtres intérieures à grillage en bois, ouvragé avec beaucoup d'originalité, s'ouvrant sur les appartements d'habitation; des niches avec des draperies retombantes; pour meubles de longs divans, larges, peu élevés, régnant le long des murailles; un plafond, à compartiments de bois en losanges, sculptés avec beaucoup de goût, à clous dorés dans le milieu, soutenu par une maîtresse-poutre reposant sur une colonne en bois; — une vraie cage enfin, pratiquée dans la profondeur de la maison, avec portes de communication intérieures; ayant son point de départ sur le sol même pour en recevoir la fraîcheur, mais s'élevant de façon à embrasser deux étages et à contenir ainsi beaucoup d'air; refuge intérieur de toute la famille, centre de réunion; — voilà ce que l'on appelle à Tiflis un

1. Les pêcheries de Saliane, qui ont pris dans ces dernières années un grand développement, sont situées au sommet du delta que forment les bras de la Koura à son embouchure. Plusieurs espèces de poissons y abondent. On y prend un poisson d'une saveur exquise, de la grandeur du hareng, dont il a un peu l'apparence. Les Persans l'appellent *schahmaia*, « le roi des poissons, » nom sous lequel il est connu à Tiflis, où il se vend salé.

Le hareng existe dans la mer Caspienne; M. l'académicien Baer en a déterminé l'espèce. On songe, m'a-t-on dit, aux moyens d'y naturaliser l'huître.

darbazi, et qui a son équivalent dans le *dorbeste* persan. C'est une des choses les mieux combinées dans un pays où les chaleurs de l'été sont brûlantes.

Je visitai les fameux bains chauds alimentés par les sources sulfureuses qui ont valu peut-être à la ville son nom. Ils sont situés dans le vieux Tiflis, au milieu du dédale de ses rues étroites, tout près du Tsawkissi, ruisseau qui se jette dans la Koura. Desservis par des Persans, seuls au fait de la complication des étranges manipulations auxquelles s'assujettissent ceux qui sont amateurs de ces délices de l'Orient, on peut s'y croire à Bagdad ou dans toute autre ville des contes arabes des *Mille et une Nuits*. Des voûtes où pendent le soir des lampes donnant une clarté douteuse; plusieurs chambres qui se succèdent avec différents degrés de température; des robinets qui versent incessamment des filets d'eau minérale; des étuves, tout un appareil de mystères; des mains agiles, douces, qui s'emparent de vous et qui vous font passer par tous les degrés possibles de manipulations, dans une série de mouvements qui ne finit pas, au milieu d'un silence qui paraît vous dire « laissez-vous faire : » tout cela est caractéristique, comme tant de choses de l'Orient. Il y a une opération où il semble que l'on est livré aux mains d'un tortionnaire : c'est lorsque le baigneur qui tourne et retourne le patient, après l'avoir massé de toutes façons, s'accroupit sur son dos, où la tête du premier est sur la nuque du second; comme la tête d'Ugolin, dans le Dante, est sur la nuque de l'archevêque; — puis, lorsqu'en appuyant ses plantes de pieds sur le dos le long duquel il se laisse glisser, il frappe de la paume arrondie de ses mains le dos dudit patient, en produisant un son mat, comme un bruit étouffé. C'est l'avant-dernière opération. La dernière consiste à être inondé d'un déluge d'eau, à une demi-température. Ces bains si longs, si compliqués, ne coûtent qu'un prix minime; mais il y a la rétribution du *bakchich* reçu avec de grandes marques de res-

pect à l'orientale, et qui se partage entre tous les hommes du bain qui forment, je crois, une corporation.

Il y a un assez grand mouvement intellectuel à Tiflis qui possède une section du dépôt topographique de la guerre à laquelle on doit d'excellentes cartes, celle, par exemple, qui, par les ordres du Prince-Lieutenant, vient d'être publiée sur une grande échelle et sur une échelle moyenne; elle reproduit tous les pays caucasiens.

Tiflis a une section de la Société de géographie dont les mémoires se publient; un petit musée que je visitai avec M. Berger. J'y vis divers objets de l'ethnographie du Caucase, des costumes des peuples montagnards, celui, par exemple, des Khevsours qui portent, comme je l'ai dit, le signe de la croix; une assez riche collection de minéraux et d'insectes du Caucase parmi lesquels la célèbre et hideuse *phalanga*, ou araignée-scorpion, grande comme une soucoupe, l'ennemie du scorpion à qui elle livre un combat mortel où elle est souvent victorieuse. M. Berger me montra la Bibliothèque publique emménagée dans un beau local qui renferme la typographie où s'impriment la *Gazette du Caucase* et le *Calendrier du Caucase* (Kavkazskii Kalendar), fort intéressant recueil comptant déjà treize années d'existence et qui contient beaucoup d'excellents renseignements sur l'histoire, la géographie et l'ethnographie du Caucase, l'œuvre de plusieurs savants et écrivains consciencieux parmi lesquels M. Berger, élève de l'université de Moscou, a pris une place honorable, à part celle qu'il occupe dans la direction de ces établissements et dans la chancellerie du Prince-Lieutenant.

Parmi les établissements d'éducation, je dois mentionner l'Institut des demoiselles nobles, qu'à Pétersbourg l'on m'avait dit de visiter. Sa création date du maréchal Paskévitch. Il a pour directrice la respectable M[me] de Knipherr qui, à deux reprises, me montra l'intérieur de la maison située dans la partie haute de la ville, dans une localité très-saine, avec la jouissance d'un superbe

jardin ayant vue sur la montagne de Saint-David, et où son intéressant troupeau pouvait se promener, le 3/15 octobre, sous des treilles chargées de grappes de beaux raisins. Je m'étais présenté la première fois au moment même du dîner, et je pus m'assurer avec quelle sollicitude l'hygiène préside au repas. Les dortoirs, spacieux et aérés, les salles d'étude, le choix des dames de classe et des maîtres, tout est bien combiné dans cet Institut qui est consacré à l'éducation de cent cinquante demoiselles nobles de la Transcaucasie, et qui est placé sous la haute protection de l'impératrice Alexandra Feodorovna.

Je dois dire quelques mots de divers éléments de richesse de ce pays appelé à se développer sous l'administration actuelle. J'ai déjà parlé de la soie.

La Géorgie produit une grande variété d'excellents fruits : cerises de diverses espèces, figues, grenades, abricots, pêches, poires, noisettes, amandes, coings, etc. La culture pourrait beaucoup améliorer plusieurs espèces de ces fruits, trop à l'état de nature. Lorsque des communications fluviales et autres permettront de livrer les produits délicats à l'exportation, il est à supposer que par la Caspienne plusieurs de ces fruits pourront arriver jusqu'à Pétersbourg.

N'oublions pas le vin, la Géorgie en produit une immense quantité ; mais c'est surtout dans le Kakheth (on peut le comparer à un grand vignoble), que le vin est digne d'une réputation supérieure à celle dont il jouit, bien qu'elle soit déjà célèbre. Ce qui empêche jusqu'à présent que ce vin soit connu en Russie, c'est la difficulté, mais surtout le mode du transport. On ne boit au nord du Caucase et ailleurs que celui qui arrive dans des outres, enduites de goudron qui gâte la saveur du vin. Ce n'est qu'à Tiflis que l'on peut se procurer celui qui est tiré des vases immenses où les Kakhéthiens le conservent. Ces vases méritent à eux seuls une mention particulière.

La fable nous dit qu'Eurysthée, saisi de frayeur à la vue du sanglier qu'Hercule lui apportait sur ses épaules, se cacha dans un vase. Lorsque nous voyons sur quelques amphores d'ancien style, où cette scène est figurée, le roi de Mycènes à moitié enseveli dans un vase d'où sortent ses bras et sa tête exprimant l'épouvante, on peut croire à l'exagération. Il n'y en a cependant pas, un tel vase se nommait en grec *kados*. Eh bien, le *kwéwri* du Kakheth est un kados contemporain peut-être de celui d'Eurysthée, mais encore plus grand, car il a jusqu'à 9 pieds de hauteur avec un diamètre de 6 pieds, et peut contenir dix mille bouteilles. On le fabrique sur la place où il est destiné à devenir un tonneau à demeure. Il est formé de plusieurs zones de terre argileuse que l'on étage les unes sur les autres ; on les relie avec un enduit ; on construit un four autour du vase, puis on le cuit.

C'est dans ces *kwéwri* que se conserve le vin de Kakheth rouge et blanc, destiné à une célébrité européenne quand on sera parvenu, par un autre procédé, à le préparer pour l'exportation. Le rouge m'a paru supérieur au meilleur vin de Bourgogne ; il n'est point capiteux ; on peut en boire impunément ; enfin il préserve, dit-on, de la goutte.

La production du Kakheth dépasse, je crois, cinquante millions de bouteilles. On boit prodigieusement de vin en Géorgie. Les vases à boire y ont du caractère. Il y a le *hazarpesch*[1], grande cuiller avec laquelle on puise le nectar ; elle est en argent chez les riches, avec ornements curieux ; il y a ensuite le *koula* aussi en argent et orné de ciselures, offrant des scènes de chasse. Il peut contenir une bouteille environ. Sa panse, en forme de poire, la queue en l'air, a un goulot recourbé, avec un triple conduit en spirale par où le liquide contrarié s'échappe, en produisant des

1. *Hazar*, mille, et *Pesch*, merveille, vision, en persan. Son nom est une allusion aux *mille choses* que l'on a devant soi sous l'empire des fumées du vin.

glouglous. Il faut boire sans respirer, en tenant l'orifice à distance des lèvres ; — jeu de buveur dans les fêtes bachiques géorgiennes.

Je dirai quelques mots de la physionomie nationale, des habitudes et du costume.

Il y a une foule d'instruments de musique en Géorgie : le *tari,* espèce de guitare à quatre cordes ; le *tchongouri,* sorte de guitare aussi, mais à une seule table d'harmonie ; le *tchianouri,* violon que l'on tient comme un violoncelle ; le *doudouk* et le *salamouri,* qui participent du hautbois et du flageolet ; le *daïré,* tambourin, et le *dimplipito,* timbale à deux bassins.

Réunissez tous ces éléments d'harmonie ; et par une belle soirée où les toits plats des maisons, salons aériens comme à Naples, sont le rendez-vous de tous les membres d'une famille et de leurs amis qui viennent y respirer la fraîcheur, — figurez-vous la scène. L'orchestre est tout trouvé et une danse de caractère s'y improvise, la lesghienne, dont nous avons parlé ailleurs, et que l'on nomme *lécouri* (venant de Lec, qui signifie Lesghien en géorgien).

Maintenant les costumes. Les hommes à la taille presque toujours mince, un riche poignard à la ceinture, la tête coiffée du *papak* à pointe en peau d'agneau, noir, blanc, gris, objet de luxe dans la finesse de la fourrure ; l'*akhaloukh* bordé de ces merveilleux galons d'or et d'argent entremêlés qui ne se fabriquent qu'au Caucase et qu'on essaierait vainement d'imiter ailleurs ; le *chalvar* large descendant jusqu'à un soulier relevé en pointe. Ajoutez à cela une belle physionomie et des yeux noirs, exprimant la résolution du caractère des Géorgiens, peuple renommé par sa bravoure.

Le costume des femmes n'est pas moins remarquable. Il y a le fichu en soie, le *goulispiri* qui, comme son nom l'indique, couvre les entournures du sein ; il est de couleur vive, ainsi

rose, sur robe noire; le *khatibé*, robe courte de dessus, en velours grenat, à manches longues pendantes, aux garnitures de gros boutons d'argent, ciselés et niellés; puis, ce qui est si caractéristique, le *thawsacrawi* (lien de tête, mot à mot), vrai bandeau de reine, espèce de couronne en étoffe de soie. La suprême élégance est de ne jamais porter deux fois le même. Chez les jeunes femmes il s'entend que c'est un bandeau de soie semé de fleurs, tissées en couleurs éclatantes. Chez les dames plus âgées il est quelquefois en velours blanc; elles y attachent des épingles à tête de diamant, ou bien des plaques d'or émaillé semées de petites fleurs, chefs-d'œuvre d'exécution où excellent surtout les artistes persans. De cette coiffure descend toujours de chaque côté un voile léger, tissu transparent, de couleur blanche, le *létchaki;* enfin, quand on sort, il y a le grand voile blanc *tchadri* qui ne se porte jamais avec le khatibé. Il enveloppe toute la personne. Tout simple, chez les riches comme chez les pauvres, il ne diffère que par la finesse du tissu. Les dames géorgiennes ajoutent quelquefois à leur costume une ceinture d'argent niellé, où pend un élégant petit poignard et même un pistolet mignon.

J'ai déjà dit que c'est moins la finesse des traits que la manière dont ils sont accusés qui distingue les têtes géorgiennes. Chez les femmes surtout, les yeux sont d'une admirable beauté. Elles laissent pendre en tresses leur riche chevelure.

Il m'a été donné d'entendre le chant d'une jeune dame géorgienne dont la beauté parvint à vaincre sa timidité devant l'étranger. Il me serait impossible de rendre l'expression de ce chant. C'est tout différent de l'Europe. La voix ne s'élève jamais en éclats brillants. Point d'effort. On dirait un ruisseau qui roule quelques notes harmonieuses, avec ce doux murmure qui fait rêver.

J'ai joui de l'hospitalité géorgienne dans la maison de M. Mélik Bégliarov, d'une famille princière du Karabâgh. Il est attaché à

la chancellerie particulière du Prince-Lieutenant. J'ai pu y apprécier l'intérieur paisible de la vie privée en Géorgie, les habitudes de douceur et de bonté des dames, toutes ces attentions si chères à l'étranger que l'on accueille. Le souvenir le plus reconnaissant m'en est resté. Lorsque je quittai cette demeure hospitalière, deux beaux enfants, le frère et la sœur, Constantin et Thérèse, celui-là dans son joli tchekmette du Karabâgh en soie rouge, un petit poignard à la ceinture; celle-ci toute riante, vinrent m'offrir une grande corbeille de fruits et de fleurs que le voyageur emporta dans son tarantasse, en conservant assez loin, sur la route d'Érivan, un bouquet qui avait le parfum de l'hospitalité.

Je ne veux point m'éloigner de la ville qui m'a laissé tant de souvenirs, sans mentionner ici l'expression de ma reconnaissance pour le Prince-Lieutenant de l'Empereur. Aussitôt après mon arrivée je m'étais présenté à sa porte. J'y laissai quelques lignes ayant appris qu'il était souffrant, Le lendemain, de très-bonne heure, je m'étais aventuré au milieu du bazar pour y flâner en Européen curieux. Le prince avait eu l'obligeance d'envoyer sa voiture chercher le voyageur. On courut sur mes traces dans ce dédale de petites rues et l'on finit par me découvrir au fond d'une boutique d'armurier. Je n'eus que le temps de revenir à la maison de mon hôte pour faire toilette.

Je trouvai chez le prince Bariatinsky cette même bonté, cette même simplicité de manières chevaleresques que je lui avais connues alors qu'il n'était ni vice-roi ni chef d'une armée de deux cent mille hommes. Quoique souffrant il prit la peine de tracer lui-même les notes d'un itinéraire qu'il m'engagea à prolonger en Transcaucasie plus loin que je ne l'avais d'abord résolu, m'indiquant les lieux à visiter, les sites les plus remarquables dans la contrée merveilleuse qu'il gouverne avec tant de sollicitude. Les recommandations m'y précédèrent et j'en recueillis les fruits.

L'aspect le plus remarquable de Tiflis est peut-être celui qu'offre

la ville au point où l'on s'engage sur la route d'Érivan. Je m'arrêtai pour la contempler.

On a devant soi le fleuve rapide sortant de la ville à l'endroit où il s'est frayé une issue par une rupture dans les roches schisteuses, sur lesquelles s'élève l'église de Métékhi ou de la Rupture[1]. A gauche est la montagne couronnée par les ruines pittoresques de la vieille forteresse et le quartier où sont les bains fameux. Au milieu de cette ouverture on découvre la ville avec les toits ronds aigus de ses églises. Dans le fond est la montagne de Saint-David avec la jolie église de ce nom, placée sur sa pente escarpée.

La Géorgie, placée entre l'Europe et l'Asie, a été sans cesse exposée aux vicissitudes politiques du mobile Orient.

Chrétienne dès le IVe siècle, persécutée par les pyrolâtres sous la domination des Sassanides, du IIIe au VIIe siècle, elle fut en lutte sans cesse avec l'islamisme depuis la moitié du VIIe siècle.

Elle est soumise aux khalifes, puis aux Seldjoukides de Perse jusqu'à la fin du XIIe siècle. Alors paraissent les Mogols qui y font leur première invasion en 1222. Le farouche Tamerlan y vient jusqu'à six fois, depuis sa première apparition en 1384 ou 1385. Il la ravage de fond en comble. Elle continue à être soumise à ses successeurs; puis, jusqu'à la fin du XVe siècle, aux dynasties non moins farouches des Karakoyounlous et des Akkoyounlous (Tartares du Mouton Noir et du Mouton Blanc).

1. Cette église fut élevée par Wakhtang Gourgaslan (Lion-Loup), fondateur de Tiflis en 455, sur la hauteur où se trouvait le quartier de la ville nommé Nissani, aujourd'hui faubourg d'Avlabar. Son nom de Métékhi ou de la Rupture lui fut donné, dit Chardin, un peu conteur de sa nature, parce que ce roi s'imposa la pénitence d'avoir, sans sujet, *rompu* la paix avec un prince de ses voisins. Dubois rappelle simplement le dire de Chardin. A l'époque dont il s'agit, rompre la paix était une chose si habituelle qu'on est tenté de révoquer en doute cette étymologie. L'église est élevée sur l'endroit même où le fleuve a opéré une *rupture* dans les rochers. Cette circonstance remarquable ne serait-elle pas la raison toute simple qui aurait fait donner le nom de la Rupture à l'église dont il s'agit ?

Vient ensuite la dynastie des Sophis de Perse. La Géorgie est persécutée et décimée par Schâh-Abbas le Grand qui emmène en esclavage quarante mille familles du Kakheth qui vont périr dans le Mazanderan (la même persécution dirigée par ce roi contre les Arméniens les arrache de Djoulfa pour les conduire à Ispahan).

Un moment soumise aux Turcs sous Amurath III (1578), elle est partagée entre les Persans et les Turcs; ceux-ci gardent la partie occidentale, c'est-à-dire l'Akhaltzykhé, la Mingrélie et le Gouria, mais la domination persane ne cesse pas jusque vers la fin du XVIII[e] siècle.

Au milieu des persécutions et des calamités de tout genre qui marquent cette longue suite de siècles, la Géorgie parvint à se maintenir avec sa foi sous tant de dominateurs farouches. Son histoire ne cesse de jeter de l'éclat, aux XI[e] et XII[e] siècles et dans les cinquante premières années du XIII[e] surtout. C'est l'époque de la reine Thamar. Sous son règne (1184-1214) la Géorgie est même entièrement indépendante.

On ne peut assez admirer la persistance de ce petit pays au milieu de tant de vicissitudes. C'est la foi vive de son peuple, un des premiers en date parmi les peuples de la chrétienté, qui le soutient, puis son courage naturel qui trouve d'ailleurs des éléments de défense dans une contrée généralement montagneuse.

La Géorgie avait un moment demandé du secours à Louis XIV par l'entremise de Soulkhan-Saba, moine basilien, oncle du roi Wakhtang V, qui alla en France par Constantinople et l'Italie et a laissé une relation de son voyage; mais, dès l'année 1586, elle avait des rapports réguliers avec la Russie qui lui envoya toute espèce de secours, en hommes et en argent[1].

En 1783, son roi Héraclius s'était déclaré vassal de la Russie,

1 M. Brosset a publié l'histoire complète de ces rapports dans le Bulletin historico-philologique de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et dans les Additions de son Histoire moderne de la Géorgie.

et s'était engagé à ne plus avoir de relations avec aucun souverain de l'Asie. Il repousse les propositions de Aga-Mohammed-Khan, qui s'était fait roi de Perse, en 1784. Celui-ci ajourne sa vengeance jusqu'en 1795. Une dernière invasion vient soumettre à de nouvelles calamités la Géorgie. Alors a lieu la dévastation de Tiflis dont nous avons parlé. Mais c'est la fin. La Russie paraît et y établit avec sa domination la sécurité à jamais.

Tant de vicissitudes et tant de ruines demandent du temps pour faire de la Géorgie et de la Transcaucasie en général ce que la position de cette admirable contrée lui promet d'être, une perle d'Orient dans la couronne des empereurs de Russie.

Cette position intermédiaire de la Transcaucasie l'a donc faite dès l'antiquité ce qu'elle devait être naturellement au point de vue des relations, — une région intermédiaire du commerce de transit et d'échange entre l'Asie et l'Europe qui reprendra de plus en plus son développement sous la domination de la Russie.

Nous avons dit en quelques mots que Tiflis était une des mines numismatiques de l'Orient.

Cette rencontre de tant de peuples en Géorgie et dans la Transcaucasie en général, et ce commerce d'échange y ont laissé des signes que les vicissitudes des événements y ont fait enterrer. Ainsi, le sol y recèle des dépôts de monnaies antiques, de monnaies orientales de presque toutes les dynasties, et de monnaies du moyen âge européen. On y trouve des matapans et des sequins de Venise et jusqu'à des pièces d'or à l'effigie de Ferdinand et d'Isabelle d'Aragon et de Castille.

Les travaux du labourage et les mouvements de terrain des ingénieurs mettent au jour de temps à autre ces dépôts monétaires enfouis. On y rencontre fréquemment les petites pièces dites « de Colchide » par une attribution peut-être un peu arbitraire ; des sous d'or byzantins et des monnaies d'argent d'Héraclius et de ses successeurs, si rares dans les collections européennes ; puis en

abondance des dirhems des khalifes, des dirhems des Seldjoukides d'Iconium et quelques fels de ceux de Perse; des Houlaguides, des Djélaïrides, des Karakoyounlous, des Akkoyounlous, des monnaies de Perse. Les monnaies ottomanes sont moins nombreuses que pourraient le faire croire les campagnes des Turcs en Asie aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

Les monnaies géorgiennes, celles en cuivre de Dmitri Ier, de Giorgi III, de la reine Thamar et de sa fille Roussoudan, aussi en argent, s'y rencontrent fréquemment. D'autres, par contre, celles des deux David, de Dmitri II et surtout de Wakhtang III, sont d'une excessive rareté.

Ce qui est très-difficile à expliquer, c'est l'abondance des monnaies polonaises en argent de la fin du XVIe et du commencement du XVIIe siècle que l'on y rencontre.

Un de mes amis, le général de Bartholomaei, dont le nom se rattache d'une manière brillante à la numismatique orientale, principalement à celle des Arsacides et des Sassanides où il fait autorité, s'occupe dans les loisirs de sa vie militaire en Transcaucasie à rassembler de ces diverses monnaies anciennes. Dans l'espace de deux ans (1857-1858) il y a recueilli pour le cabinet oriental du Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, près de sept cents de ces monnaies de toutes les nationalités.

Parmi une variété de pièces excessivement rares qu'il a envoyées à cette destination, je me bornerai à en indiquer quelques-unes absolument *uniques*, comme deux monnaies d'argent de Bagrat IV, roi de Géorgie (1028-1072) et, en dernier lieu, une petite pièce d'or de Mohammed-ben-Bouzourk-Oumid, de l'an 542 de l'hégire (1147), troisième prince des Ismaéliens, sectaires connus sous le nom de Hachihichin (de Hachiche, graine d'une espèce de chanvre d'où l'on tire un électuaire enivrant), si fameux dans les annales des Croisades par la traduction de ce mot en celui de *Assassins*, qui est due à la naïveté des chroniqueurs européens de

ce temps, qui appelaient le prince de ces sectaires le *Vieux de la Montagne*.

J'ai été moi-même assez heureux pour réunir dans mon voyage en Transcaucasie un assez grand nombre de ces monnaies diverses anciennes et du moyen âge, quelques-unes fort rares, que j'ai toutes envoyées à la même destination.



TYP. J. CLAYE.

LE PONT ROUGE SUR LE KHRAM, ROUTE D'ÉRIVAM.

LETTRE HUITIÈME

La route de l'Arménie. — Érivan, l'Ararat, Edchmiadzin.

Je partis le 1/13 octobre pour aller coucher à Kodi, première station de poste sur la route d'Érivan, que l'on parcourt en longeant à distance la rive droite de la Koura.

J'y trouvai installé dans ce que l'on appelle partout aux stations de poste au Caucase « la chambre des généraux » un officier revenant du Daghestan, des environs de Temir-Khan-Choura, avec un détachement de son régiment (Samour, infanterie) qu'il conduisait à Tiflis. C'est une route de 7 à 800 verstes, en passant par Chemakha.

Par modestie il avait voulu, quand il sut ce qu'il appelait « mon rang, » me céder la chambre. « Non pas, lui dis-je, nous allons souper ensemble. » Je lui fis part de mes provisions, il m'offrit en retour des siennes, parmi lesquelles se trouvaient de belles grenades de Chemakha. J'appris qu'il souffrait de la fièvre, cette terrible ennemie du Caucase. Je lui communiquai la fameuse recette du général Krechtchatitsky [1], et, pendant qu'il la transcri-

1. Un demi-zolotnik de quinine ; un demi-zolotnik d'aloès ; deux zolotniks (un décagramme environ) de sel ammoniac. Mis en dissolution dans l'eau-de-vie, c'est un remède efficace contre les fièvres intermittentes. Les Cosaques du Don l'emploient souvent.

vait, je m'occupai de mon côté de mes notes. Je vis bientôt que j'avais pour compagnon de chambre un de ces braves officiers (le capitaine Belsky) qu'un long séjour au Caucase a familiarisés avec tous les incidents de la vie héroïque que l'armée russe y mène. Il avait fait bon nombre d'expéditions dans le Daghestan. Il me donna une foule de détails sur ce refuge actuel de Schamyl, sur les aouls des Lesghiens et leur manière de combattre.

Pendant que je travaillais, il s'était mis à lire dans un volume de petit format. Je lui demandai à voir son bréviaire. C'était le *Manuel de l'officier* que le général Milioutine, écrivain distingué, a composé pour l'armée du Caucase dont il est le chef d'état-major; livre enrichi d'excellents renseignements, véritable *vade-mecum* de l'officier.

Tout rempli de sollicitude pour son détachement, le pauvre capitaine se désolait d'avoir dû laisser en route dans les hôpitaux un certain nombre de ses soldats. « Tant ici, tant là, disait-il, que pensera-t-on ? » Je le rassurai. — « C'est le climat qui envoie la fièvre ; il n'y a pas de votre faute. » Il ne se consolait que médiocrement. J'eus une idée. — « Lorsque vous arriverez à Tiflis, allez, lui dis-je, vous présenter tout de suite au digne général Milioutine ; il est homme d'esprit, bon et paternel. Racontez-lui que vous avez été le compagnon de chambre du voyageur qui a pris congé de lui ce matin, et que c'est moi qui vous ai donné ce conseil. » — Le brave officier, qui s'occupait plus de ses soldats que de lui-même, me remercia.

De Kodi à Ousountal, où j'allai coucher le lendemain seulement, il y a une distance d'un peu plus de 100 verstes. On traverse une contrée bien peu peuplée et qui donne encore l'idée de la désolation qui régnait au siècle dernier dans cette partie de la Transcaucasie.

On suit toujours la rive droite de la Koura, en laissant à gauche, au delà, la steppe de Karaïa ou des Karaïaïsky qui se nomment

eux-mêmes Térékémé et sont effectivement une peuplade turcomane établie dans le pays, du temps du baron Rosen, gouverneur du Caucase.

C'est dans cette steppe qu'eut lieu, les 13 et 14 septembre, la fête nationale préparée en l'honneur des frères cadets de l'Empereur qui parcouraient alors le Caucase.

Par les ordres du Prince-Lieutenant, on avait à l'avance traqué dans cette steppe une masse de gros gibier, sangliers, chacals, gazelles (saïga), etc. La chasse ne réussit que médiocrement. La battue était difficile au milieu de l'affluence énorme de ceux qui se rendaient de toutes parts au-devant des augustes voyageurs. Il y avait, outre les Géorgiens, des Khevsours dans leur armure de mailles, des Touchines, des Ossètes, des Turcomans, des Arméniens, des habitants du Karabâgh avec leur élégant tchekmette de soie rouge, des Kurdes au turban de deux couleurs ; tous avec leur costume de fête et leurs plus belles armes ; — affluence inouïe dont le coup d'œil était admirable : 45,000 spectateurs dont 8,000 à cheval !

Ce qui réussit parfaitement, ce fut l'opéra ! — représenté en plein air !

Que l'on se figure, par une nuit splendide, une scène ayant pour rideau une immense draperie rouge, décoration classique suspendue aux arbres ; — cette scène encadrée dans des bosquets servant de coulisses ; — pour éclairage, des feux allumés derrière ces bosquets ; — un orchestre excellent, enterré dans une tranchée pratiquée dans le sol ; — des rangs de fauteuils pour les dames, dans tout l'éclat de leur beauté et de leur costume asiatique ; — une masse de brillants uniformes militaires ; et, dominant tout cela, des Khevsours, des Ossètes et tous ces groupes de différents peuples perchés sur les arbres contemplant de ces loges aériennes un spectacle si nouveau pour eux, au son des mélodies — du *Trovatore ;* — car tel fut l'opéra choisi.

Pour tous ces peuples la scène fut sans doute étrange. Les Kurdes, un peu adorateurs du diable, durent y voir une diablerie.

Cette fête italienne dans un cadre oriental, ce bivouac des *Mille et une Nuits*, cette affluence immense eut, me dit-on, un succès prodigieux. Ce sera une source de traditions merveilleuses pour les conteurs musulmans.

Il n'y a que le savoir-faire russe pour imaginer une féerie pareille. Retenu alors sur la Sounja, je regrettai vivement de n'avoir pu y assister. J'ignore si l'on en a fait quelque dessin. Un maître habile, comme Blanchard, en aurait tiré un parti énorme. — On a publié à Tiflis, à l'occasion de cette fête, une fort bonne carte de la steppe de Karaïa et du pays avoisinant entre la Koura et les montagnes. J'en dois un exemplaire à l'obligeance de M. Berger.

Les stations de poste sur cette route sont desservies par des Malakanes, sectaires russes, des Tartares et des Géorgiens.

La Débéda ou Khram, rivière descendant des monts qui séparent la Géorgie du pays d'Akhaltzykhé, traverse la route au Pont-Rouge, suivant la dénomination russe ; Gathékhili-Khidi, suivant les Géorgiens ; Synek-Heurpi, suivant les Térékémé, ce qui signifie *pont brisé*. Ce pont, très-ancien, longtemps en ruines, fut rétabli au XVII[e] siècle par Rostom, roi de Géorgie.

Chardin en parle avec éloges ; c'est en effet une construction assez remarquable en briques. De son temps, un caravansérai vaste, commode, avec balcons ouverts sur la rivière, ornait l'avenue de ce pont dont je fis un croquis.

Les ruines s'amoncellent vite en Orient. A la place du beau caravansérai, je ne trouvai qu'un simple *doukhan* ou cabaret, tel qu'on en rencontre partout en Géorgie, avec sa cuisine presque en plein vent et ses quartiers de mouton pendus à la porte, attendant le passant amateur de chichelik.

Sala-Ogli est comme le chef-lieu de cette steppe.

Le paysage jusqu'à Ousountal offre des sites pittoresques, bornés par des montagnes boisées dont les cimes sont accidentées par des rochers de forme bizarre. Ces montagnes, ces rochers et ces forêts se nuançaient à l'œil par tons qui se fondaient d'une manière admirable, comme ces nuances étendues avec harmonie dont les aquarellistes italiens possèdent si bien le secret.

Je côtoyai ensuite les bords de l'Akstafa, jolie rivière, affluent de la Koura, qui prend sa source dans les monts du Bambak, au nord-ouest du lac Sévang.

Le soir, au moment où le soleil, dans un ciel des plus sereins, allait disparaître, je découvris toute la chaîne du Caucase occidental. Ses pics de neige, éclairés par les derniers rayons de l'astre du jour, offraient à l'horizon, à 200 verstes de distance, comme une bande d'or dentelée se détachant dans l'azur du firmament.

Des piquets de Cosaques du Don sont échelonnés sur toute la route jusqu'à Érivan. Ils veillent à sa sûreté qui est parfaite, sauf aux environs d'Ousountal où des maraudeurs karaïaïsky offrent quelquefois des dangers au voyageur isolé.

3 octobre. — Journée de 70 verstes jusqu'à Tchousoukli, sur le bord du lac Sévang. La route passe par Istiboulak, Karavanseraï, Delijane.

Avant d'arriver à Istiboulak, on trouve sur le bord du chemin une belle fontaine, encadrée dans un rocher ombragé d'arbres, offrant sur une muraille de marbre d'où l'eau tombe dans une vasque, une triple inscription, en arménien, en arabe et en russe, rappelant que ce monument fut élevé en l'honneur du baron Rosen, en 1834-1835, et en souvenir de l'établissement des Tartares Turcomans dans ce pays.

On suit partout la rive de l'Akstafa dans une contrée extrêmement pittoresque, montagneuse, où se dressent des rochers

de porphyre, de la forme la plus bizarre, le *Ghevardzin-Dache,* par exemple. Le porphyre rouge tacheté de jaune, le porphyre vert, une espèce de jaspe de nuance verte aussi, mériteraient, il me semble, à la vallée de l'Akstafa l'épithète de « contrée des pierre dures. » — Je fus saisi d'admiration à la vue de ces masses énormes de rochers de couleur rouge, donnant par place leur nuance à la terre arable. Je recueillis, devant le joli poste de Cosaques de Tchouroustane, de beaux échantillons de ces porphyres.

Dubois de Montpéreux a décrit en géologue cette riante contrée où je remarquai des troupeaux de cette race de mouton à large queue, accompagnée à droite et à gauche de deux protubérances de graisse qui donnent à l'animal un aspect singulier. Cette large queue se nomme *tmak* en arménien et en tartare *kourouk.*

Je rencontrai aussi plusieurs caravanes de chameaux, les unes en marche, transportant d'énormes et longs ballots de marchandises; d'autres au repos, dans les prairies.

Les chameaux en marche s'avançaient sur trois files de front, par groupes de dix, attachés par une courroie qui tient à la tête de l'animal et va se nouer sur un des côtés du bât. Ces chapelets d'êtres vivants offrent un aspect des plus curieux. L'intervalle entre les chameaux est calculé de manière à avoir toute la longueur de l'animal couché étendu. Les chefs de file avaient au cou des clochettes formées d'un cylindre en cuivre forgé, avec un petit boulet de métal, servant de battant.

Ceux qui paissaient, broutaient tantôt l'herbe de la prairie, où la caravane faisait halte, tantôt le feuillage des arbres, auquel leur long cou leur permet d'atteindre.

Le chameau couché ou plutôt accroupi offre un aspect curieux. Ses jambes, entièrement repliées sous lui, disparaissent complétement. La base de son cou s'appuie sur le sol où il semble enterré jusqu'au ventre.

Tout est combiné chez cet animal pour la marche et pour le repos. Il va toujours l'amble. Même quand il s'avance très-lentement, lorsqu'il se promène par exemple au pâturage, l'allure de ses longues jambes offre toujours toute l'ouverture de l'espace qu'elles peuvent embrasser. Il allonge le pied, en rasant la terre, aussi loin qu'il peut porter. On croirait voir un double compas ouvert qui trace des distances égales.

Dans sa marche, en apparence lourde, il a des mouvements de tête d'une légèreté remarquable. On le voit, sans s'arrêter et sans ralentir le pas, baisser son cou jusqu'à terre, et de ses lèvres effleurer le sol avec délicatesse, pour y saisir un brin d'arbuste ou d'herbe, qu'elles rejettent, si ce n'est qu'une paille flétrie.

Quelquefois, mais rarement, on aperçoit un tout jeune chameau, né pendant la marche, et qui accompagne sa mère.

La charge du chameau est combinée de manière à ne pas dépasser ses flancs, afin que le pauvre animal, le type de la sobriété, de la docilité et de la patience, puisse appuyer à terre le fardeau qu'on ne lui enlève pas toujours, lorsqu'on lui accorde du repos.

A un simple signe de leur conducteur, j'en vis plusieurs s'agenouiller humblement pour recevoir sur leur dos le maître qui les gouverne.

Les chameaux transportent toute espèce de fardeaux, jusqu'à des barres de fer forgé de 30 pieds de longueur. Pour cela, on plie la barre en cinq parties qui offrent à l'œil comme une pièce plate de ruban roulé. Je vis huit de ces barres sur chaque chameau qui portait de cette manière un poids de plus de 400 livres.

La configuration du corps de l'animal offre une combinaison de lignes adaptée par la nature prévoyante au fardeau qu'il doit porter. Ses deux bosses sont les points d'appui naturels d'un bât qui ne peut jamais glisser ni même tourner; car au lieu d'une sangle, il y en a deux qui passent sous le ventre, à la naissance

des jambes de devant et de derrière, laissant libre tout l'intervalle qui, chez les autres animaux de bât, est souvent gêné. Entre son poitrail et la naissance de son long cou, il y a un intervalle rentrant qui offre un point d'appui à une sangle large, allant se rattacher au-devant du bât qu'elle maintient.

Si quelque chose peut donner l'idée d'un être austère qui ne rit jamais, c'est l'aspect d'un chameau lorsque, à la vue d'un objet qui lui offre quelque physionomie insolite, il tourne son long cou pour regarder en face, en tenant sa tête élevée où se dessinent, en deux lignes minces horizontales, ses yeux bridés.

Une réparation à faire au tarantasse me retint quelques heures à Delijane d'où part la route qui mène de ce côté à Alexandrapol. Je la laissai à l'ouest pour continuer celle du sud qui conduit à Tchouboukli, en traversant la chaîne du Bambak qui sépare la Géorgie de l'Arménie. C'est un des passages de l'une à l'autre de ces contrées. Il était fréquenté déjà avant notre ère par le commerce de l'Orient. On franchit le col de l'*Ichek-Meïdan* (la place aux ânes) ; singulier nom qui désigne peut-être le pâturage au sommet de la montagne où stationnaient les bêtes de somme.

On quitte la belle vallée de l'Akstafa et on s'engage dans celle où coule la Delijane, petite rivière dont le cours est très-rapide, ayant une pente de 2,000 pieds sur une distance de 40 verstes.

Il me fallut quatre heures pour faire les 20 verstes qui séparent le village de Delijane de celui de Tchouboukli situé au revers du Bambak. Le col est à 7,000 pieds au-dessus de la mer, ce qui m'expliqua la température froide que je trouvai sur la montagne. Je devais retrouver au delà des monts la chaleur d'été que je laissais derrière moi, en traversant cette zone élevée où il me parut que je rencontrais l'hiver pendant quelques heures.

J'expérimentai que l'on peut s'écrier en franchissant ce col :

Hic labor! Cette réflexion s'appliquait à mon attelage; s'il avait fait jour et qu'il eût fait chaud, j'aurais pu dire aussi :

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé.

Mais c'était par la nuit froide que mon *coche* avançait avec peine, quelquefois en gémissant, et non sans encombre. — L'encombre fut dans un endroit tout pierreux où il y eut un débat caractéristique entre les deux races que représentaient les deux hommes qui dirigeaient les cinq forts chevaux de mon attelage qu'il m'avait fallu doubler.

On trouve presque partout sur les routes du Caucase, aux stations de poste, de ces énergiques yemtchiks qui viennent du fond de la Russie y exercer leur état. L'attelage étant doublé, j'avais un cocher et un postillon, le premier Russe, le second Arménien; celui-ci à cheval, celui-là sur le siége d'où il dirigeait vaillamment l'équipage.

A la faveur d'un beau clair de lune, on distinguait les objets, mais vaguement. Il y eut donc un encombre. Au milieu de certaines roches qui sillonnaient de leurs arêtes la route, un cahot, puis un second, puis un troisième firent pousser des gémissements au tarantasse. Il y eut plus : un craquement un peu sinistre se fit entendre, suivi d'un cri du postillon. L'attelage s'arrêta. « Qu'est-ce? fit l'automédon, regarde! » Celui-là descend; je l'entrevois qui se baisse et cherche dans la demi-obscurité. Il fait entendre une exclamation. Un colloque s'établit entre la voix forte du cocher et la voix faible du postillon. — « Qu'y a-t-il donc? » demande la voix forte. — « Quelque chose de cassé, » répond la voix faible. — « Est-ce à la roue? est-ce à l'essieu? » fait la voix forte. — « Non, » dit la voix faible comme sortant de terre, car le postillon s'était courbé entre les traits des chevaux. — « Alors, ce n'est rien, je vais arranger cela, tiens bien les chevaux. » —

J'entrevis comme une ombre qui passait ; c'était le cocher ; puis j'entendis le double *pon* de ses grosses bottes touchant la terre ; se fiant à leur épaisseur, il s'était lancé dans le vide. Il se glisse à son tour entre les traits, s'y tourne et retourne, tâte, puis agit.— Au bout de quelque temps il se redresse et je l'entends dire, de sa voix assurée : « Allons maintenant, à la garde de Dieu. »

Ces mots « *Alors, ce n'est rien, je vais arranger cela* » étaient l'expression de tout un caractère, qui est celui de cette vaillante race russe qui sait se retourner dans toutes les difficultés qui ne sont pas insurmontables par leur nature. Or, l'essieu étant sain et la roue de même, le dommage quelconque, que le cocher ignorait encore, était donc chose réparable et qui dépendait de lui ; il le savait d'avance.

En pareil cas, c'est chose curieuse que de voir un yemtchik russe se mettre à l'œuvre. Ordinairement il procède ainsi : Après avoir jeté son fouet à terre, il ôte ses gros gants de cuir, pour avoir les mains libres. Il fait ensuite un grand mouvement de l'épaule et du bras droit, pour relever le pan un peu lourd de son vêtement de peau. Il atteint sa poche et en retire quelque chose d'abord ; c'est souvent un mouchoir rouge ; ce n'est pas ce qu'il veut. Il fouille plus profondément et amène des bouts de corde dont il est toujours muni, comme Tom le Long du roman de Cooper, qui avait toujours dans ses poches une provision de cordelettes. Avec ces bouts de corde, il répare le dommage, quel qu'il soit, avec cette confiance en lui-même qui ne l'abandonne jamais, parce qu'elle lui vient de Dieu. Trait caractéristique, je le répète, de la race russe, habituée à se tirer d'affaire au milieu de toutes les difficultés de la vie.

Je n'arrivai que tard dans la nuit à Tchouboukli.

4 octobre.— Je me mis en route au point du jour, par un froid assez vif. Toute la nuit le vent avait soufflé et il soufflait encore, faisant entendre ce bruit de *bise* si connu dans les Alpes en

Europe, avec d'autant plus de ressemblance que c'était en rasant la surface du lac Sévang qu'il arrivait à moi.

La route de Tchouboukli à la station d'Elenovka, sur un parcours de 14 verstes, longe ce lac qui est une des merveilles de cette partie de l'Asie. Formant un ovale irrégulier, de 65 verstes de longueur, divisé en deux parties inégales par un rapprochement des rives, la partie méridionale a 32 verstes dans sa plus grande largeur.

On peut, sans exagération, comparer ce lac à une nappe d'azur étendue dans une coupe de porphyre. — Montagnes de porphyre offrant tous les tons rouge-violet possibles ; rochers pareils, de la forme la plus bizarre; du porphyre partout, jusque dans les constructions les plus humbles (une étable par exemple, dont les murs étaient en blocs de cette belle pierre); une terre arable noire, à fond rougeâtre, formant des champs encadrés dans une steppe d'un vert sombre ; — tel s'offrait le paysage autour de moi. J'en étais émerveillé.

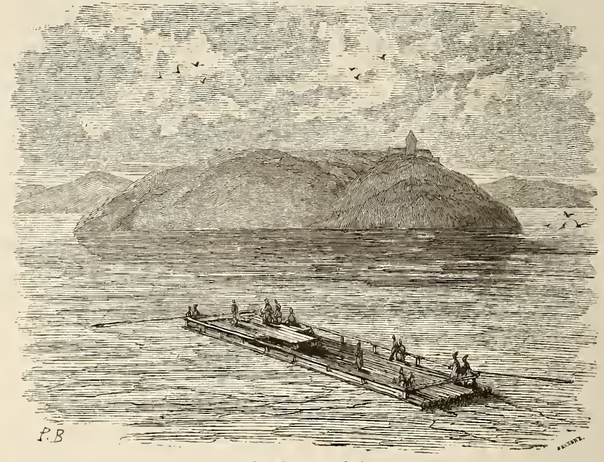
A chaque moment la scène était animée par le passage des arbas pesamment chargés de toute espèce de denrées, et par de longues caravanes de chameaux, allant dans des directions opposées, avec les marchandises de l'Europe et de l'Orient.

La route côtoie le lac, en s'élevant dans quelques endroits sur des rochers presque à pic, de plusieurs centaines de pieds de hauteur, d'où la vue plonge sur cette belle nappe d'eau qui paraît alors d'un bleu plus sombre.

Une seule île, très-rapprochée de la côte occidentale, ajoute à la beauté de la vue de ce lac. Elle a pour uniques habitants les moines d'un monastère qui y mènent une vie ascétique avec leur archevêque, car telle est la dignité du supérieur, qui a la prétention de se dire indépendant du patriarche d'Edchmiadzin.

Le lac Sévang, que les Turcs appellent *Koutche-Daria*, « la mer Bleue, » dont les cartes russes ont fait *Goktchaï* ou *Goktcha*, se

nomme en persan *Deria-i-Chirin,* « le lac Doux, » et en arménien *Kiégharkounik* (du village royal), d'où les Géorgiens ont fait *Ghélakoun*. On l'appelle aussi en arménien *Dzov-Kiéghamaï,* « la mer de Kiégham, » du nom d'un roi d'Arménie. Le nom persan lui a été donné par opposition probablement aux lacs de Van et de Tébriz ou d'Ourmia qui sont salés. Le lac Sévang est le *Lychnites* de Ptolémée.



Le lac Sévang ou Goktcha.

Des eaux minérales qui jaillissent du fond sur sa rive orientale, indice d'une formation volcanique, communiquent à ses eaux une saveur qui a fait supposer à quelques voyageurs (comme Dubois de Montpéreux) que de ce côté elles sont saumâtres. D'une grande profondeur, il nourrit beaucoup de poissons, mais surtout des truites magnifiques. La pêche est affermée pour la somme annuelle de 7,000 roubles.

Elenovka est un assez grand village ou plutôt une colonie peuplée principalement de Malakanes, sectaires russes dont j'ai déjà parlé. Sa physionomie animée me fit plaisir. L'activité que je remarquais partout, les maisons neuves, leur air de vie, étaient l'indice d'une existence nouvelle dans cette contrée.

L'aspect des grandes ruines dans un pays classique frappe l'imagination. L'esprit se reporte aux temps passés; il récapitule les faits, leur histoire, les grands souvenirs qu'ils ont laissés. C'est la grandeur qui n'est plus, qui est morte à jamais et dont les enseignements restent. Telle doit être l'impression que cause la vue des ruines colossales de l'Égypte. Devant de telles ruines il faut la solitude !

Rien n'est triste, au contraire, comme l'aspect de ces ruines vivantes que l'on rencontre si souvent dans les contrées où, comme en Turquie et en Perse, l'on a sous les yeux une existence qui se débat, comme le malade atteint du marasme, qui s'éteint.

Si au lieu de ce spectacle vous découvrez, dans ce qui était encore il y a peu d'années le désert de la destruction, l'aspect d'une vie nouvelle, l'activité d'une existence chrétienne, vous renaissez à un espoir que vous n'avez pas ailleurs.

Tout le pays que je venais de parcourir tend à revivre au milieu des ruines qui le recouvraient il n'y a pas quarante ans. A Tchouboukli, j'avais trouvé une colonie arménienne qui s'y est établie sous le gouvernement actuel. Je trouvai à Elenovka une colonie russe donnant l'idée de la vie qui régnera dans ces contrées lorsque la Russie sera parvenue à y développer les communications et les rapports qu'elles amènent avec de nouvelles populations.

Qui sait ce que sera dans cinquante ans ce pays où la nation arménienne, race persistante et pleine d'avenir, tend à se développer?

Le temps viendra sans doute où le commerce changera la face

du pays. Dans cinquante ans peut-être, le voyageur parcourra sur un chemin de fer les solitudes, peuplées alors, où j'ai vu passer les caravanes se profilant à l'horizon. La scène perdra sa couleur originale. Une physionomie toute différente sera donnée à un pays qui est destiné par sa position géographique à devenir un des points les plus importants de la vaste domination de la Russie.

La station de poste d'Elenovka est à une verste de distance au delà du village. Lorsque j'y fus arrivé, j'appris que j'allais quitter avec la route la rive du lac, et que je ne trouverais plus l'occasion de goûter de ses truites fameuses. J'en étais contrarié. Un postillon me tira d'affaire en sautant en selle pour aller en chercher. Il m'en rapporta deux venant d'être prises. Il les ouvrit avec prestesse, les mit dans une natte, et, à la station d'Aktha, 15 verstes 1/2 plus loin, une bonne femme me les apprêta. Avec du beurre frais, elles me composèrent un déjeuner exquis qui fut mon repas de la journée. Leur chair ferme, d'un blanc un peu rosé, me parut d'une saveur encore plus délicate que celle des truites du lac de Genève.

Une circonstance particulière du lac Sévang est la question de l'écoulement du surplus des eaux qu'il reçoit, car plus de vingt rivières ou ruisseaux y tombent, il n'en sort qu'un petit cours d'eau, que Dubois appelle la fausse Zenga, et qui ne devient la rivière de Zenga qu'après avoir reçu 30 verstes plus loin celle qui, sous le nom de Paskha, je crois, descend du mont Arkachau faisant partie de la chaîne du Bambak. On passe ce faible cours sur un petit pont à peu de distance d'Elenovka. Il faut admettre que l'évaporation du lac enlève le surplus de ces eaux.

Après avoir franchi, au milieu d'un cercle de montagnes, la station de Fontanka où le pays offre toujours la même abondance de porphyre, et où je recueillis de magnifiques échantillons d'obsidienne noire et brun-noir, indices d'un sol volcanique, j'arrivai

à la station d'Eylari d'où il reste encore 16 verstes 1/2 jusqu'à Érivan.

La route descend toujours comme d'un amphithéâtre de montagnes. J'atteignis la riche plaine ou mieux le plateau de l'Arménie. L'Arménie! grand nom! grand souvenir des temps passés, grand élément d'un nouvel avenir! Le soleil inclinait à l'occident, dans toute sa splendeur, en dorant de légers nuages qui accidentaient le ciel le plus serein. Une chaleur d'été était revenue. Je vis à l'horizon les lignes magnifiques de l'Alaghez, ou plutôt Aragadz, montagne immense, pyramide étendue à sa base, de 13,000 pieds de hauteur, avec les neiges éternelles qui recouvrent son sommet déchiré par les éruptions de lave de ce volcan éteint.

Au sud-est, la brume voilait malheureusement une montagne bien autrement célèbre, l'Ararat! dont mes regards cherchaient avec avidité, mais en vain, à saisir la silhouette ensevelie dans la vapeur. J'en devais être dédommagé le lendemain bien au delà de mon attente.

Descendu à la porte du général Nicolas Kolubakine, gouverneur militaire et civil de la province d'Érivan, je fus reçu en voyageur annoncé par la bienveillance du prince Bariatinsky. Je trouvai la plus agréable hospitalité chez le général établi depuis de longues années au Caucase.

ÉRIVAN.

5/17 octobre. — Un soleil radieux a éclairé le commencement de cette journée; et, de la grande place d'Érivan, j'ai joui à huit heures du matin de la vue imposante de l'Ararat.

Il est donné à bien peu de voyageurs de contempler cette double montagne qui est comme le berceau du monde, et ce fut avec le sentiment d'une profonde émotion que j'arrêtai mes regards sur ses deux cimes dont la moins élevée a 12,865 pieds anglais,

et dont la plus haute en compte 16,940 au-dessus de la mer.

Complétement dégagés de vapeurs le Petit et le Grand Ararat se dressaient dans un ciel du plus bel azur; celui-là pareil à un cône d'une régularité parfaite, celui-ci semblable à une pyramide, à cime un peu tronquée, dont l'arête occidentale se relève avant de descendre sur la base immense qui se prolonge comme une terrasse dans la direction de l'occident.

Le Grand Ararat est couvert de neiges éternelles. Leur ligne me parut descendue à la hauteur de 10,000 pieds; elle doit, je présume, s'élever à 12,000 pieds au milieu de l'été. A cette époque le Petit Ararat en est complétement dépourvu; et si je fusse arrivé à la fin d'août, j'aurais pu en tenter l'ascension qui, au dire du général Krechtchatitsky, commandant du cordon militaire des Cosaques du Don sur cette frontière de la Russie d'Asie, peut se faire à cheval. Il m'en avait fait l'offre quelques mois auparavant, mais les premières neiges de l'automne étaient survenues depuis et le sommet du mont en était recouvert.

L'Ararat s'élève avec une majesté suprême, isolé au sud du plateau de l'Arménie qu'il domine comme un roi qui tient à distance des vassaux. C'est le point de frontière de la Russie, de la Turquie et de la Perse. Le Petit Ararat appartient à ce dernier État; la ligne de démarcation est tracée à l'ouest à sa base. Le revers méridional du Grand Ararat est à la Turquie; le revers septentrional avec sa double cime est à la Russie.

J'avais hâte de m'approcher de plus près de cette prodigieuse montagne que l'on croit pouvoir toucher avec la main quand elle se dresse devant vous par-dessus les lignes de la forteresse d'Érivan, mais qui en est éloignée de 50 verstes.

Le général Kolubakine eut l'obligeance de m'accompagner jusqu'à Aralyk, au pied du Petit Ararat. C'est le dernier poste des Cosaques du Don et le quartier général du cordon militaire. Nous avions à parcourir une plaine semée, sur une distance de

40 verstes, de quelques villages tartares et arméniens dont la population est mixte quelquefois, et où il y a en outre quelques Grecs nestoriens.

La journée (6 octobre) était magnifique; la température 20° à l'ombre. Le climat de l'Arménie est *excessif*. Les plus fortes chaleurs se font sentir jusque bien avant dans l'automne et n'excluent point l'hiver avec un froid sensible (15 à 20°). Érivan même, situé au 40e degré de latitude, est à une hauteur de 3,311 pieds au-dessus de la mer. Ainsi climat excessif. Pays dépourvu, généralement, d'eau et de bois. Points extrêmes: chaleur torride et grand froid.

Nous nous mîmes en route, entourés d'une escorte de *Kinguerlâ*. C'est une milice tartare, autrefois employée par les Khans de Nakhitchévan pour le maintien de la sécurité dans la contrée et dont le gouvernement russe continue à se servir, ayant reconnu son utilité. Ce sont des cavaliers excellents, montés sur de petits chevaux de race persane, pleins de feu. Ils ont pour armes le kama du Karabâgh, assez semblable, par sa lame à gouttière, au kama lesghien, le sabre et un fusil. Ils portent leurs cartouches dans des étuis en ivoire de morse, pareils aux *khazyrs* tcherkesses, mais disposés dans une cartouchière mobile en cuir vert clair, suspendue au côté ou sur le devant de la poitrine. Ces miliciens reçoivent une solde de sept roubles (28 francs) par mois; c'est tout. Ils doivent se munir de leurs armes et de leur cheval. Dans un pays où les beaux fruits abondent et où le peuple a des habitudes de sobriété, cette somme est suffisante, même à l'entretien d'une famille.

Notre cortége, aperçu de loin, fut un signal pour les habitants des villages que nous avions à traverser. Ils accouraient en foule pour saluer le gouverneur. C'était chose intéressante que de voir ces Tartares et ces Arméniens se présenter avec leurs anciens en tête. Nous faisions halte devant ces villages. Il y a celui d'Oulou-

kaulou, d'Imanschallâh, qui est tartare, de Kamarlou. Il y a le Vieux et le Nouveau Kamarlou, celui-ci moitié tartare, moitié arménien, tous deux comprenant 117 maisons.

Kamarlou est traversé par une petite rivière, la seule que nous rencontrâmes jusqu'à l'Araxe. La chaleur était ardente. Je fus témoin d'un spectacle curieux. L'eau peu profonde, fraîche, rapide, était un bain délicieux dont profitait — un chameau. Son maître l'avait fait entrer dans le lit de la rivière où l'animal s'était agenouillé; l'eau lui montait à la moitié des flancs; restaient la partie supérieure et la bosse que l'homme arrosait avec un seau. Le bon animal, tout placide, paraissait prendre un plaisir extrême à cette opération épicurienne.

Le général Kolubakine est doué du don de l'éloquence. Il s'adressait aux anciens, leur demandant des détails sur leurs terres, sur leurs familles, comment ils vivaient, recueillant les requêtes orales, décidant quelquefois sur le lieu même, si la requête était de nature à être admise immédiatement.

Ainsi à Kamarlou où se trouve établie depuis peu une petite commune de Grecs nestoriens, il y eut une réclamation significative et une décision qui fut rendue sur-le-champ. La commune ayant besoin d'une terre pour l'entretien de son prêtre, les Tartares l'avaient cédée; mais il y avait sur cette terre une redevance annuelle à la couronne, redevance peu importante (25 roubles par année, je crois), mais qu'il fallait payer. La commune tartare, par l'organe de ses anciens, réclamait contre la continuation du paiement d'un impôt sur une terre dont elle ne jouissait plus. Les anciens et le prêtre étaient en présence: ils furent écoutés tour à tour. Les faits parfaitement établis, la décision était facile, et j'eus le plaisir d'entendre qu'elle était en faveur de la réclamation contre la commune grecque, appelée dorénavant à payer la redevance.

Il y eut encore à un de ces villages de Kamarlou une affaire

jugée et une décision rendue qui pourraient servir d'exemple à bien des causes litigieuses en Europe.

Une contestation s'était élevée entre les fils d'un Tartare qui s'était remarié dans son vieil âge. Les frères étaient de deux mères. L'un était un homme fait, l'autre encore un adolescent, ayant son tuteur. Le père, mécontent de son fils aîné, l'avait éloigné de son vivant, ne lui donnant rien. Après sa mort, ce fils avait mis la main sur un moulin qu'il voulait garder. C'était le seul héritage, et cet héritage était même grevé d'une dette. L'adolescent réclama pour lui et pour un frère encore enfant. — Le général entendit ces deux frères ennemis; il les exhorta à finir à l'amiable un différend pouvant, leur dit-il, dégénérer, entre les mains des avocats, en un long procès. Il écouta le tuteur, interrogea comme témoins les anciens, et engagea les deux parties à choisir des arbitres. L'adolescent désigna son tuteur, le frère aîné s'en remit à un des anciens. Le général de son côté nomma un surarbitre; puis il les exhorta à s'entendre et à lui faire connaître leur décision à son retour.

Ces audiences en plein air, cette justice à l'orientale, facile dans des cas simples, étaient un spectacle des plus intéressants. La décision me fut connue le soir; j'ai hâte de la dire. D'un commun accord, les arbitres avaient décidé que la propriété du moulin serait partagée, par portions égales, entre les trois frères, et l'hypothèque à payer de même. Le général en fit prendre acte pour lui donner officiellement force légale.

Au village d'Imanschallâh, je fus témoin d'une scène que je n'ai garde d'omettre. Les anciens étaient accourus aussi avec les habitants notables. Sur la demande du général : « Vivez-vous bien? avez-vous quelque chose à demander? » j'entendis cette réponse : « Nous vivons à cette heure *comme le Schâh*, sous la loi de l'Empereur et la protection de son gouvernement; nous remercions Dieu. » — A ces belles et simples paroles, le général salua

d'abord, puis se levant debout dans le tarantasse, il se découvrit et leur montra le ciel par un beau geste. Il était beau lui-même d'attitude et d'expression.

Ce souvenir sera toujours présent à ma pensée. En voici un d'une autre nature qui se rattache aussi à Imanschallâh.

Tous ces villages échelonnés dans une plaine, alors ardente, avaient une physionomie des plus pittoresques, mais étrange. De loin, on aperçoit quelques beaux arbres, comme ceux d'une oasis. Je cherchais les maisons, et n'en apercevais pas: mais en place des murailles blanches surmontées de terrasses; sur ces terrasses des meules de foin, faisant l'effet d'immenses ruches; le tout se détachant sur ce fond de beaux arbres. Pas de fenêtres; pas de portes; quelques ouvertures seulement. C'étaient cependant les maisons, mais des maisons cachées dans des enclos. Je fus curieux d'y pénétrer et j'en fis demander la permission par le drogman du général.

J'entrai dans une de ces demeures. Le maître, malade de la fièvre, était couché sur un tapis servant de lit. Un autre tapis, étendu également sur le sol, en terre bien battue, était celui de sa femme. Dans le sol une ouverture ronde, avec un couvercle en bois, était celle d'un four souterrain. Dans un angle était un poêle en terre glaise. Quatre poutres posées debout soutenaient le toit (*dâme* en tartare) percé d'un trou rond; c'était une fenêtre recevant le jour par la terrasse. Une fenêtre pareille était dans le mur, comme un œil ouvert. Un tour à dévider le coton [1] était dans un coin. Tout était propre dans cette humble demeure où peut-être le bonheur habite. Au milieu des deux lits un petit berceau pri-

1. Le coton se vend dans la contrée 1 rouble 20 copecks (4 francs 80 centimes) le *batmane*, poids de 12 livres. Les femmes en fabriquent une espèce d'étoffe, *baze*, qui ne coûte que 60 copecks (2 francs 40 centimes) la pièce de 15 archines (10 mètres environ). Un *batmane* de farine de froment ne coûte que 12 à 15 copecks; les plus beaux raisins 1 à 2 copecks la livre.

TYP. J. CLAYE.

L'ARARAT ET LA PLAINE DE L'ARAXE.

mitif (*béchik* en tartare, *ororots* ou *ororan* en arménien), recouvert soigneusement d'une étoffe, abritait un jeune enfant, le nourrisson que sa mère venait de quitter sans doute. Je l'aperçus elle-même qui, toute confuse, restait à demi cachée derrière une des poutres soutenant le toit, comme si elle avait voulu y voiler sa honte; — mais sa honte c'était la vue de l'étranger téméraire. Je me hâtai de sortir.

Comme je faisais le tour de la demeure pour me rendre compte de sa construction bizarre, j'entendis un frôlement de branches sèches. Il y en avait un tas dans un coin. Qu'y avait-il de caché derrière ces branches? — Était-ce un être animé? C'en était un en effet et de la plus belle et noble espèce, — une *khiz*, en tartare « jeune fille; » celle sans doute de la maison. La pauvre enfant, surprise sans son voile, s'y était réfugiée et elle guettait à travers les branches le téméraire. Mon approche put lui faire supposer une curiosité plus indiscrète que la mienne. Alors, effarée, elle fit un bon et disparut, en tournant un peu la tête de mon côté, de manière que je pus saisir à la volée l'éclair rapide de ses grands yeux noirs dilatés et les belles lignes de son visage régulier, d'un blanc mat : tête charmante, coiffée d'un petit turban de couleur vive.

Nous traversions la dernière plaine qui nous séparait encore du pied du Petit Ararat. J'aperçus subitement un large cours d'eau; — c'était l'Araxe.

Ce fleuve, qui a conservé son nom classique, a sa source en Asie Mineure, non loin de celle de l'Euphrate dont il est le rival en célébrité. Il traverse la chaîne de hautes montagnes qui sépare l'Arménie turque de l'Arménie russe, du 60e au 61e degré de longitude, puis il débouche dans la plaine, à égale distance entre l'Alaghez et l'Ararat. Il contourne cette dernière montagne et descend par un détour immense, du 40e au 39e degré de latitude, dans la direction sud-est, jusqu'à Ordoubad, puis s'étend de

nouveau jusqu'au 40e degré dans la plaine du Karabâgh (le Jardin Noir) où il va réunir ses eaux au Cyrus (la Koura) qui, plus heureux que lui, porte son nom jusqu'à la Caspienne.

C'est près d'Ordoubad que sont les rapides de l'Araxe. Le fleuve s'y débat avec fureur avant de déboucher des montagnes qui contrarient son cours et y déterminent comme des cataractes. Dubois de Montpéreux a décrit, d'une manière très-remarquable, la sortie de l'Araxe du bassin de l'Arménie qui, vraisemblablement, était un lac avant l'époque où le fleuve lui eût ouvert un écoulement, en se frayant un passage par les lieux que Dubois appelle avec justesse les écluses de l'Araxe.

Dans la plaine que nous traversions il s'offrit à nos yeux, coulant avec rapidité dans le lit qu'il s'y est creusé entre deux rives perpendiculaires, mais de peu de hauteur.

Nous le franchîmes à un endroit nommé Novrousli par les Cosaques du Don que nous y trouvâmes gardant le bac solide qui y a été établi. C'était l'époque des basses eaux, et le fleuve n'y avait alors que la profondeur d'une sagène et demie (10 pieds anglais).

Du pont du bac nous l'avions devant les yeux comme une avenue *courante* de la montagne qui se dressait dans le fond.

Dans ce moment, l'Ararat s'offrit dans toute sa beauté mystérieuse. Je dis *mystérieuse* avec intention. Effectivement, suivant les heures de la journée, il change d'aspect. Le matin, d'ordinaire, il est dégagé de vapeurs, et il se dresse avec netteté dans l'azur étincelant du ciel, comme je l'avais vu la veille. Plus tard, il se voile et s'entoure comme d'auréoles mystérieuses. Ce phénomène, dont le général Kolubakine m'avait parlé, m'apparut dans le moment avec toute sa beauté. — Il y avait en effet, autour de l'Ararat, comme trois zones superposées de vapeurs légères, trois couronnes transparentes, que le soleil perçait de rayons d'or descendant de l'une à l'autre.

A l'aspect des lieux célèbres qui rappellent les grands souvenirs de l'ancien monde, l'imagination trouve avec facilité des rapprochements et des images. Lorsque la Bible nous parle de Moïse en prière sur le mont Sinaï avant de recevoir les tables de la Loi, nous nous représentons les Hébreux en foule au pied de la montagne, attendant ce que le législateur leur apporterait des hauts lieux. La Montagne Sainte où le prophète priait l'Éternel ne dut-elle pas apparaître à leurs yeux toute rayonnante d'abord, comme je voyais l'Ararat, avant qu'au milieu des éclairs et de la foudre elle se fût cachée à leurs regards étonnés?

Nous arrivâmes à Aralyk, ce dernier poste des Cosaques sur la frontière de Russie d'Asie. Nous y fûmes reçus par le frère du général Krechtchatitsky attendu d'un moment à l'autre de retour d'une inspection de la chaîne du cordon militaire. Malgré l'exprès qui lui avait été dépêché la veille, il ne put venir à temps.

Nous eûmes d'Aralyk (à 2,598 pieds au-dessus de la mer) la vue la plus nette de la double montagne. L'intervalle qui sépare le Petit Ararat du Grand Ararat forme une haute vallée. A l'époque des chaleurs torrides de l'été, le quartier général des Cosaques va y établir son campement, à une élévation où la vivacité de l'air donne à la température un grand charme de fraîcheur. Dans cet intervalle se dresse un groupe de rochers qui donne beaucoup de caractère à la vue de cette partie de la montagne. C'est de là que nous serions partis avec le général Krechtchatitsky pour tenter à cheval l'ascension du Petit Ararat, dégagé alors de neige jusqu'à son sommet; mais il aurait fallu arriver au plus à la fin d'août, et à cette époque je me trouvais encore à Piatigorsk. Ici, comme ailleurs, je me dis tout bas que l'occasion perdue ne se retrouve point.

Nous étions dans un pays habité par les Kurdes, et une députation de ce peuple remarquable, moitié pasteur, moitié brigand, vint se présenter au gouverneur. Elle venait lui de-

mander l'autorisation de dériver de l'Araxe un petit canal pour amener de l'eau dans la contrée qui en est dépourvue d'une manière sensible. Le général écouta la requête de ces Kurdes et leur dit que l'affaire ne pouvait être décidée qu'après une étude du terrain ; il les engageait à lui envoyer quelques-uns des leurs à Érivan même, où les ingénieurs et les topographes seraient consultés.

Ici, comme dans les autres stations de notre route, le drogman du général me donna une preuve remarquable du don qu'il avait de traduire les demandes faites dans les divers dialectes du pays. Le général parlait souvent et parlait bien. Son discours russe que je comprenais était aussitôt rendu dans des dialectes que je ne comprenais pas ; mais, en étudiant les physionomies caractéristiques de tous ces Kurdes, il m'était facile de juger par l'expression de leur visage, et par des exclamations d'assentiment aux paroles les plus significatives, que l'interprète rendait avec une grande facilité le langage du général. Tenant les yeux fixés sur lui pendant qu'il parlait, puis les tournant vers les groupes, il accentuait nettement le discours. Ce drogman se nomme Ibrahim-Bek Hadjibet ; il est lieutenant, porte plusieurs décorations qui attestent ses services, et a fait partie du régiment musulman autrefois cantonné à Varsovie.

Je ne pouvais me lasser de contempler toutes les têtes significatives de ces chefs kurdes parmi lesquels se trouvait un vieillard de plus de soixante-dix ans qui était le personnage le plus remarquable par les circonstances qu'il rappelait. C'était le seul survivant d'une catastrophe qui eut lieu sur le penchant de l'Ararat, en juin, je crois, 1840.

A 15 verstes d'Aralyk existait alors un village nommé Arkourhi signifiant mot à mot, « il planta le cep, » consacrant ainsi la tradition que Noé aurait planté la première vigne sur le penchant de l'Ararat. Dubois de Montpéreux parle de ce village

qu'il visita en 1834, et où il vit une ancienne église avec des inscriptions se rapportant au xe siècle ; mais l'église elle-même, construite en lave noire, était d'une époque antérieure.

Le vieillard raconta la catastrophe qui mit fin, en un instant, à l'existence de ce grand village qui comptait 500 feux avec 2,000 habitants. Le vieillard était allé sur la montagne visiter ses troupeaux. Il dit : « La nuit, un grand bruit se fit entendre ; la terre trembla sous moi ; tout effrayé, en songeant aux miens, je descendais de la montagne. — Lorsque j'arrivai, le matin, là où, au milieu de la vallée, s'élevait le village habité par mes fils et leurs familles, je ne vis plus que des roches entassées. — Sous ces roches étaient ensevelis mes pauvres enfants, tout ce que j'aimais, tout ce qui composait ma fortune ; — et je demeurai seul au monde où je vis encore ! »

Ce vieillard parlait d'une voix cassée, creuse et tremblante. Ses yeux desséchés n'avaient plus de larmes ; mais il y en avait dans sa voix.

Ce récit, écouté avec une profonde attention, fut rendu par Ibrahim-Bek avec une clarté saisissante. Le grand silence qui régna ensuite semblait rappeler celui qui dut suivre le fracas de la catastrophe.

La convulsion volcanique qui détermina le désastre fut telle, que non-seulement toute la vallée où était le village d'Ark-ourhi fut comblée par l'éboulement, mais que des roches énormes, arrachées du flanc de la montagne, bondirent jusqu'à une distance de 15 verstes, où elle demeurent encore implantées dans le sol. Depuis ce temps aucune habitation nouvelle ne s'est élevée sur cette partie de la montagne qui est devenue déserte.

Ce récit me rappela celui qu'on m'avait fait en Suisse d'une catastrophe d'une autre nature, mais d'un résultat aussi terrible, — celle de la chute du Rossberg, lorsque son sommet, miné par de longues pluies, glissa subitement, en 1806, et ensevelit la riante vallée de

Goldeau et les trois villages qui y prospéraient. Quand on va du Righi à Schwitz en longeant le petit lac de Lovertz qui fut en partie comblé par les roches de la montagne, on a sous les yeux le théâtre de la catastrophe où règne aussi le silence de la mort, là où était la vie.

Nous revînmes le soir, et la nuit s'étant faite sombre à moitié chemin, nos Kingherlâ allumèrent des torches. Ces feux mobiles, voltigeant en avant de nous et sur nos flancs, semaient des lueurs et des images fantastiques sur la route que nous parcourions avec rapidité.

Le sol de l'Arménie est très-fertile, et s'il n'était pas si dépourvu d'eau, ses productions seraient bien plus abondantes. Les fruits y sont excellents, surtout les raisins; ce qui semble naturel dans un pays où la première vigne fut plantée. J'en avais entendu vanter la beauté et l'excellence, et je les trouvais encore au-dessus de leur réputation.

Il y en a trois espèces, toutes différentes l'une de l'autre, ayant chacune leur nom. Celle appelée *askéry* est de beaucoup la meilleure. Les grains, petits, à peau très-mince, sans pepins, de couleur brun rouge, paraissent comme des grains d'or. Ils ont une saveur exquise, mais leur délicatesse même ne permet pas de les conserver longtemps. La seconde espèce, *kichemiche*, a des grains ronds, beaucoup plus gros, aussi sans pepins, ce que le nom même signifie. La troisième espèce, à grains ovales allongés, porte le nom de *katoun-barmak*, mot à mot « bout de doigt de dame ; » allusion galante à leur forme. En effet, il y a sur un des côtés du grain une dépression, semblable à la fossette du bout d'un joli doigt de femme.

Je me régalai de ces excellents raisins, ainsi que de beaucoup d'autres fruits de l'Arménie, comme le *doutma* (en persan) qui est un melon sucré exquis, appelé en arménien *cèche;* le coing, *serkevil* en arménien, *aïva* en tartare. Il faut être prudent avec ces

fruits, surtout avec le melon, et ne pas s'abandonner à la gourmandise à laquelle invite leur beauté. La fièvre, quelquefois pernicieuse, peut en résulter, si l'on est sous l'influence de la chaleur du jour; le soir ils offrent moins de danger.

On fait beaucoup de vin en Arménie, mais il ne répond pas à l'idée que l'on en pourrait avoir. Très-capiteux, il ne peut soutenir la comparaison avec le délicieux vin du Kakheth, à l'exception de celui d'Edchmiadzin dont nous parlerons plus loin.

Érivan possède, dit-on, 1,500 jardins pour une population de 14,000 âmes environ.

C'était une des villes favorites des schâhs de Perse, et elle a conservé sa physionomie orientale, que commencent cependant à modifier des constructions dans le style européen, celles par exemple de la grande place où s'élève la maison du gouverneur. Il a le projet d'embellir cette place d'une fontaine entourée d'un jardin. Ce qui me surprit c'est le bon marché des loyers. Une maison grande comme un petit palais peut s'obtenir à moins de 1,000 roubles par année; ce qui s'explique d'ailleurs par le bas prix des matériaux, et surtout par celui de la main-d'œuvre. J'en trouvai un exemple frappant dans la maison du gouverneur. Il y faisait faire quelques embellissements d'intérieur et j'y vis un ouvrier persan occupé de l'ornementation d'une salle où il pratiquait, avec autant d'art que d'habileté, de ces niches ornées de facettes en glace de miroir, dans le goût oriental, qui servent d'appui à des vases de fleurs. Chacune de ces niches, accidentée intérieurement de tous ces morceaux de miroir qui produisent mille reflets, aurait coûté à Pétersbourg une somme assez forte. L'ouvrier persan, fournisseur de la matière première de son travail, albâtre blanc employé en ciment, miroirs, etc., avait demandé pour chaque niche 9 roubles (36 francs); le dessinateur c'était lui-même. Je le vis à l'œuvre, avec cette simplicité de moyens que les Orientaux possèdent. Quelques instruments, de petites

truelles ingénieuses entre autres, étaient tous ses outils. Il faut ajouter à sa physionomie son grand bonnet noir pointu, sa pipe, sa gravité silencieuse et sa sobriété. — Un peu de riz et de mouton suffit à l'homme de l'Orient. Son vêtement de coton lui coûte peu, si même il l'accompagne de quelque accessoire en soie. Ce qui est du pays même est à bon marché, le froment, les fruits, le coton, la soie, les matières premières en général.

Toute la Russie caucasienne est appelée à voir renaître une industrie et un commerce paralysés au siècle dernier par les déchirements de cette partie de l'Asie dont le sort était lié à celui de la Perse, naguère si florissante, et qui, malgré les restes de sa belle industrie, n'est plus aujourd'hui qu'une vaste ruine. Quand on lit ce que ces contrées étaient au XVIe siècle et ce qu'elles sont devenues par l'anarchie et une mauvaise administration, on a l'idée de tout ce qu'il faut d'efforts et de sollicitude pour que la Russie développe dans la Transcaucasie les éléments de richesses que la nature lui a accordés. Mais aussi quel beau fleuron à sa couronne lorsque l'esprit d'entreprise et d'association établi partout avec de bonnes communications y exploitera les richesses du sol!

Je visitai le caravansérai et le bazar, y examinant toutes choses, y goûtant de beaux fruits, du *sangak,* galette plate de fine farine de froment, y cherchant de belles armes que je ne rencontrai point, à l'exception de quelques bons kamaz du Karabâgh, mais par contre plusieurs espèces de belles étoffes persanes. Je pensai à mes amis d'Europe et j'achetai à destination de leurs aimables épouses de grands mouchoirs magnifiques en soie rouge, sorte de châles moelleux, légers, à rouler dans la main, chauds en même temps, pouvant servir l'été comme l'hiver, et qui sont un des beaux produits de l'industrie persane. J'y découvris, à ma grande joie, bien que *rari nantes,* de beaux dirhems et autres monnaies orientales dont je fis l'acquisition.

Parmi quelques monuments d'Érivan, je citerai la charmante mosquée dite Mosquée Bleue, de la belle nuance bleu clair des ornements de sa coupole et de son élégant minaret. Elle orne un des côtés d'une grande enceinte carrée, fermée de murs, avec les bâtiments où sont les écoles attachées à la mosquée, suivant un pieux usage général en Orient, et sa pièce d'eau au centre, ombragée par de grands arbres.

Érivan était la ville bien-aimée de Housseïn, dernier sardar d'Arménie. Cet homme remarquable a laissé dans le pays qui avait absorbé sa sollicitude des souvenirs qui vivent encore. Ainsi il y avait fait pratiquer une multitude de petits canaux d'irrigation qui avaient grandement contribué à fertiliser le pays, dépourvu d'eau généralement, malgré le voisinage de l'Araxe et de la Zenga, rivière rapide qui coule sous Érivan même, et qui descend, je l'ai déjà dit, de l'ouest des monts de Bambak qui séparent l'Arménie de la Géorgie.

J'avais déjà remarqué avant d'arriver à Érivan de ces petits canaux d'eau vive longeant le chemin. Leur niveau est établi d'une manière si ingénieuse, qu'ils paraissent remonter lorsque l'on descend à leur rencontre.

Le sardar Husseïn avait sa résidence chérie dans le palais construit au milieu de la forteresse où il croyait sa puissance bien assise. Le palais existe encore avec sa belle mosquée attenante ; mais qu'est devenue la splendeur de ce lieu de délices ?

Je visitai la forteresse, ancienne construction turque du XVIe siècle, mais agrandie par les Persans. C'est une vaste enceinte où il y avait des magasins, des casernes, et tout ce qui faisait le prestige d'une force, redoutable sans doute en Orient, mais qui n'était qu'un prestige. Quelle résistance ces murailles en terre glaise, blanchies à la chaux, pouvaient-elles offrir à l'armée du général Paskévitch, en 1827? Peu nombreuse, mais composée de ces vaillantes troupes du Caucase, habituées à tous les assauts,

ces murailles, pas plus que celles d'Akhaltzykh et d'Akhalkalaki, ne purent lui opposer une résistance sérieuse. La forteresse, assise sur un rocher dominant le cours de la Zenga qui coule au pied, est accessible de l'autre côté où elle commande la ville. La prise d'Érivan fut un brillant coup de main qui valut toute cette partie de l'Arménie à la domination russe. Le souvenir de ces événements est consacré par la belle médaille frappée à cette occasion. Elle offre d'un côté la ville d'Érivan, de l'autre l'Ararat avec la croix plantée à son sommet.

Le palais du sardar a une admirable vue sur l'Ararat. D'un large balcon s'ouvrant comme une galerie sur la rivière, on a de l'autre côté l'intérieur du palais où un bassin d'eau, aujourd'hui abandonné, était un bain mystérieux, tout bordé de fleurs et d'arbustes. Ce qui reste de cette demeure délaissée peut faire supposer ce qu'elle était avec ses enchantements. De cette galerie [1], ornée de peintures, le sardar découvrait, au delà de la rivière, un magnifique jardin planté de beaux arbres, traversé d'allées, tout tapissé de vignes, avec son charmant kiosque à plusieurs étages, et ses nombreux cabinets, où il allait avec sa cour respirer la fraîcheur. C'était sa création. Ce jardin et ce kiosque existent encore, celui-ci complétement délaissé; mais le jardin a toujours ses beaux arbres. Nous allâmes nous y promener avec le général Kolubakine. Cette oasis de verdure, un peu parsemée en octobre de tons jaunissants, est un admirable lieu. Le gardien qui en est le fermier, je crois, et qui a pour une somme modique la jouissance de ses produits, vint nous offrir sur un plateau une quantité de ces beaux raisins dont j'ai parlé.

Néant de la grandeur partout, mais surtout en Orient où rien

1. Dans le spirituel roman de Hadji-Baba, cette galerie, qui surmonte le précipice à pic de rocher sur la Zenga, est le théâtre d'un drame amoureux. L'auteur anglais maltraite fort le caractère du sardar Husseïn. Il avait sans doute d'autres données que les miennes que j'ai recueillies dans le pays même.

n'est stable, ni même respecté! Le malheureux sardar, à son arrivée en Perse, trouva à peine grâce de la vie devant son souverain, qui ne lui pardonna jamais de n'avoir pu défendre le pays qu'il avait gouverné. Dépouillé de tout ce qu'il avait pu emporter, il fut relégué avec dédain à l'écart, et mourut dans la misère. Son fils vit encore, réduit à la condition de chef de police dans un village en Perse. J'aurai l'occasion, plus loin sur ma route, d'indiquer d'autres traces du souvenir du sardar Husseïn.

Je passai d'agréables heures, le dernier soir de mon séjour à Érivan, à m'entretenir avec le général Kolubakine du pays qui est aujourd'hui l'objet de sa sollicitude. Il me parla des mines de plomb mêlé d'argent qui y existent, du cuivre mêlé d'argent à Ordoubad, des salines de Koulpé[1], au delà de Sardar-Abad, sur la frontière turque, qui donnent des produits remarquables, et de tant d'autres éléments de richesse à exploiter dans ce beau pays. Ancien soldat de cette vaillante armée du Caucase, d'une trempe si particulièrement chevaleresque, il me raconta avec un grand charme d'expression (il parle et écrit le français avec la même pureté que sa langue maternelle) tous ses souvenirs militaires, toutes les scènes guerrières auxquelles il avait pris une large part. Source inépuisable pour celui qui raconte et pour celui qui écoute, où se trouve le secret de l'attachement qu'inspire cette contrée merveilleuse. Je dois aux récits du général quelques-unes des anecdotes que j'ai semées dans mes lettres précédentes.

EDCHMIADZIN.

Le catholicos intérimaire d'Edchmiadzin[2] était de passage à Érivan. Présenté à Son Éminence par le général Kolubakine, je

1. Elles sont affermées 84,000 roubles annuellement.

2. Le nouveau catholicos Mattheos, successeur de Nersès, était nommé, mais il se trouvait encore à Constantinople.

fus accueilli avec bonté par ce prélat. Il m'annonça que l'archevêque Macaire allait retourner au monastère pour m'y recevoir.

Il y a 18 verstes d'Érivan à Edchmiadzin, situé dans la plaine qui sépare l'Ararat de l'Alaghez (nom turc), à 25 verstes de cette dernière montagne, dont le vrai nom arménien est Aragadz, à 50 verstes de la première.

On traverse une steppe clair-semée dont les belles graminées roses et blanches, laissant entre elles des espaces où se montre une terre riche, mais sablonneuse, rappellent la physionomie du désert fertile que Horace Vernet, ce grand peintre, a si bien su rendre dans quelques-uns de ses tableaux. Je recueillis quelques-unes de ces graminées comme un souvenir du pèlerinage que j'accomplissais.

Nous arrivâmes à une heure (7 octobre) sous l'escorte de Tchapars, espèce de milice tartare et aussi kurde, chargée, conjointement avec les Cosaques du Don, d'accompagner la poste et les voyageurs recommandés, dans toute la contrée qui s'étend jusqu'à Alexandrapol, à la frontière de la Turquie. Le chef du district faisait partie du cortége. C'était un vieillard, dont la barbe teinte en rouge avec du *henné* donnait à sa physionomie un caractère étrange.

Edchmiadzin signifie en arménien « descente du Fils unique, » rappelant ainsi le lieu où, suivant la légende arménienne, Jésus-Christ apparut à saint Grégoire, premier patriarche de l'Arménie.

Edchmiadzin que les Turcs appellent *Utch-Klissa,* c'est-à-dire les Trois-Églises, se compose effectivement du grand monastère même, de l'église de Sainte-Gaïanê et de celle de Sainte-Rhipsimê, la première que l'on rencontre en venant d'Érivan.

Il faut lire dans quelques auteurs spéciaux comme Mouraviev, Dubois de Montpéreux, Brosset, etc., la description historique d'Edchmiadzin que l'on a quelquefois surnommé la Rome arménienne. Il y a aussi dans le Kavkazskii kalendar (calendrier du

Caucase, en langue russe), des années 1847 et 1853, d'excellents détails sur ce monastère célèbre[1].

La fondation par saint Grégoire remonte à l'an 301 ou 302 de Jésus-Christ, sous le règne de Tiridate, roi d'Arménie, de la dynastie des Arsacides, époque où le christianisme s'établit définitivement dans ce pays[2].

Rhipsimê et Gaïanê sa nourrice, venue avec elle de Rome, furent les premières martyres de la vraie religion en Arménie. Tiridate, sous l'influence des idées de persécution de l'empereur Dioclétien son contemporain, fit lapider Rhipsimê et trancher la tête à Gaïanê, canonisées après leur mort. On prétend que Tiridate, épris de la beauté de Rhipsimê, d'une famille patricienne romaine, avait voulu l'épouser; mais la vertueuse chrétienne rejeta avec horreur une pareille alliance. Après leur mort, Tiridate, devenu chrétien, fit élever des églises sur le lieu de leur martyre. Ces églises faisaient partie de Vagharchabad ou Valarsabad alors capitale de l'Arménie. Preuve touchante de la vraie foi, elles sont restées avec l'église patriarcale les seuls monuments de cette grande ville!

Nous fûmes reçus à l'entrée du monastère par l'archevêque Macaire, entouré de quelques autres dignitaires. Le costume tout noir de ces moines est imposant. La pièce la plus caractéristique est un bonnet en pointe aiguë qui semble soutenu

1. Voyez aussi *Histoire, dogmes, traditions et liturgie de l'Église arménienne orientale*, par Édouard Dulaurier (3e édition. Paris, 1859).

2. M. Dulaurier établit dans l'ouvrage que nous avons cité une première période du christianisme dans la Grande et la Petite Arménie. Elle embrasse un espace de 268 ans, de l'an 34 à l'an 302 de J.-C. et correspond à la domination des rois arméniens idolâtres. L'apôtre Thaddée, en l'an 34, vint à Édesse, capitale d'un des royaumes d'Arménie. Il y apporta la lance dont fut percé le Sauveur sur la croix, y fonda la première église chrétienne, y consacra plusieurs évêques, puis se rendit dont la Grande Arménie, où il convertit un grand nombre d'Arméniens et leur roi Sanadroug. Celui-ci, retombé dans l'idolâtrie, fit mourir Thaddée, qui souffrit le martyre en l'an 50 de J.-C.

intérieurement par une calotte et recouvert d'un voile qui retombe très-bas. La seule différence qu'offrait celui de l'archevêque était le choix de l'étoffe, en moire de soie noire.

Nous visitâmes d'abord l'église, puis les différents bâtiments du monastère, et je fus invité à prendre place au dîner que l'archevêque avait fait servir dans les appartements du catholicos. Les vignes d'Edchmiadzin produisent un excellent vin blanc, dont la saveur toute particulière peut être comparée à celle du vin de Lunel combiné avec du Sauterne. L'archevêque, ayant fait la remarque que j'appréciais la bonté de ce vin, fit donner l'ordre d'en placer quelques bouteilles dans mon tarantasse. Je pus apprécier encore mieux en route toute la délicatesse et la chaleur de ce nectar, lorsque je traversai la haute et froide région des montagnes de l'Arménie, le long de la frontière turque.

En renvoyant le lecteur aux autorités que j'ai citées, je me bornerai à une courte description de ce monastère avec quelques détails nouveaux que j'ai recueillis moi-même.

Les appartements du catholicos sont ornés des portraits des sept rois d'Arménie suivants : Haïk, Aram, Aschod, Tigrane, Vagharchag, le fondateur de la capitale Vagharchabad, Abgar, Tiridate, constructeur des églises d'Edchmiadzin. Ce ne sont pas des œuvres très-anciennes.

L'église est un vaisseau en forme de croix grecque, de 16 sagènes de longueur et de largeur. La coupole, d'une élévation hardie, vue intérieurement rappelle celle de Saint-Marc de Venise, et a beaucoup de rapport avec celle de la cathédrale de Sion à Tiflis. Au lieu d'une coupole extérieure comme dans les églises grecques et dans les églises latines, la couverture se compose d'un toit à plusieurs sections se terminant en pointe, caractère affecté à la toiture des églises arméniennes et des églises géorgiennes.

L'édifice est construit en pierres de lave rouge et noire[1]. Il y a six autels. Ceux de Saint-Grégoire, de Saint-Jacques, de Saint-Étienne, de Saint-Jean-Baptiste, sont les principaux. C'est devant ce dernier que l'on procède aux premières cérémonies du sacre du patriarche qui a lieu devant l'autel de Saint-Étienne. Au milieu de l'église, sous la coupole, est la place même où saint Grégoire l'Illuminateur vit l'apparition miraculeuse du Christ, suivant la légende arménienne.

Il y a deux siéges ou trônes pour le patriarche; le premier, au nord, en bois de noyer, est un don du pape Innocent XI (1676) au patriarche Nahabied; le second, à l'est, couvert d'écaille et de nacre de perle, avec un baldaquin en bois doré, fut envoyé de Smyrne au patriarche Asdouadzadour, en 1721. L'iconostase est aussi un don des Arméniens de Smyrne. On y distingue, entre autres images, celles de la Vierge et de l'Enfant Jésus peintes sur verre. Elles ont été apportées des Indes orientales par le patriarche Éphrem, en 1790. Il y avait deux images pareilles. La seconde a été emportée en Perse, en 1812, par Abbas-Mirza.

Ces diverses offrandes qui affluent à Edchmiadzin de plusieurs pays de l'Orient rappellent que la nation arménienne, qui paraît s'élever à 4,000,000 d'âmes, est dispersée dans ces diverses contrées. En Russie, on en compte 500,000 (outre quelques milliers de catholiques arméniens).

L'intérieur de l'église est couvert de peintures, de style byzantin, exécutées par un artiste nommé Ovnatamov, sous le catholicos Lucas.

Il a plusieurs patriarches arméniens, à Constantinople, à Jérusalem, à Sis. Celui d'Edchmiadzin porte spécialement le

1. Il en est de même de l'église de Sainte-Rhipsimê et de celle de Sainte-Gaïanê. Ces trois églises d'Edchmiadzin ont été restaurées et même reconstruites en partie plusieurs fois; mais cela n'ôte rien à leur caractère antique.

titre de *catholicos* (universel), et sa suprématie est reconnue. Lui seul a le pouvoir de conférer la consécration épiscopale et de bénir l'huile sainte ou *myron* qui se fait tous les sept ans, et que viennent chercher les prêtres de toutes les églises arméniennes.

Sis, en Cilicie, a aussi un catholicos dont la juridiction est moins étendue[1]. Il y a le catholicos d'Aghtamar dans une île du lac de Van. Il y avait le catholicos d'Aghovanie (Albanie) à Gantzasar, entre Elisabethpol (Gantza) et le lac Goktcha.

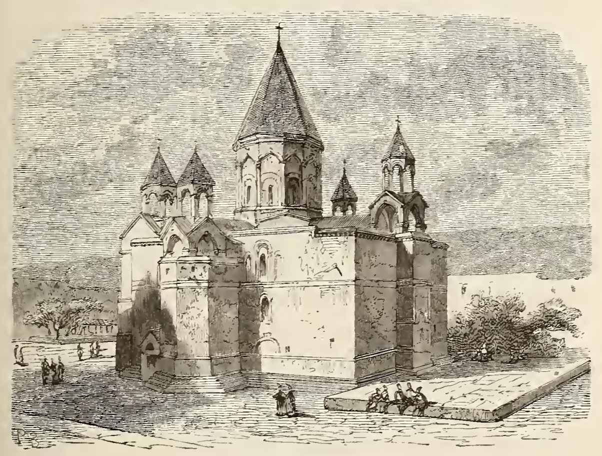
Nous vîmes les ornements sacrés : la tiare du patriarche que le pape Luce III envoya en 1184 ; son sceptre plaqué d'or et couvert de pierreries, avec croix en rubis ; ses habits sacerdotaux, ornés de perles et de pierres précieuses. Nous vîmes ensuite les reliques. Les principales sont : la lance de la Passion, dont la pointe a été apportée de Jérusalem par l'apôtre Thaddée[2]; la main de saint Grégoire l'Illuminateur ; celle de saint Jacques de Nisibe, dans un étui se terminant en forme de main dont les doigts sont posés dans l'action de bénir ; un fragment d'une planche de l'arche de Noé, dans un cadre d'argent doré ; un morceau du crâne de sainte Rhipsimê ; une croix en relief taillée en bois, offrant la scène de la Descente de la Croix, œuvre de saint Jean l'Évangéliste, et que l'on appelle en arménien *Aménaprekitche*, c'est-à-dire « qui sauve tout le monde. »

L'église a quatre clochers. Trois, de petite dimension, sont placés sur les angles de la plate-forme de l'édifice. Le quatrième, plus grand, d'une belle architecture, mais évidemment récente (il ne date que du XVIIe siècle), est couvert de sculptures soigneusement exécutées dans une espèce de porphyre ponceux rouge. Ce

1. *Journal asiatique de Paris*, 1855. Victor Langlois, Voyage à Sis.

2. Cette lance a été longtemps conservée au monastère de *Kiéghard* (de la Lance), situé dans les montagnes de Bachkarni vers Nakhitchévan.

beau clocher, qui donne un caractère remarquable à ce côté de l'église, est à trois étages ; le second est soutenu par quatre piliers carrés ; le troisième par huit colonnes[1]. Il s'y trouve un autel dédié à l'archange saint Michel, où l'on célèbre la messe deux fois par année.



Monastère d'Edchmiadzin.

A droite et à gauche de la porte principale sont les sépultures de divers catholicos. Tout près est le tombeau de sir John Macdonald, ambassadeur en Perse du gouvernement anglais de l'Inde, mort en 1830.

Le monastère est entouré de deux murailles avec huit tours, qui lui donnent l'aspect d'une véritable forteresse, rappelant dans quelle contrée, exposée autrefois à la persécution du fanatisme

1. Une fort belle planche double du *Caucase pittoresque* offre la vue de ce clocher et l'intérieur de l'église.

musulman, le sanctuaire s'élève, et comment, à part sa foi, il a eu à lutter[1].

A l'entrée principale du monastère, il y a un bazar couvert, composé de soixante-dix-sept boutiques, où les habitants du village de Vagharchabad étalent leurs marchandises.

L'enceinte intérieure est divisée en trois cours, dont l'une, carrée, renferme l'église. Au nord et à l'est sont situées les quarante-sept cellules des moines et le séminaire ; à l'ouest, les appartements du catholicos, les salles du synode ; au sud les réfectoires d'hiver et d'été et les magasins.

Les tables et les bancs des réfectoires sont en pierre taillée ; à chaque extrémité se trouve une stalle surmontée d'un baldaquin où se place le catholicos quand il préside au repas des moines, pendant lequel un frère, du haut d'une tribune, lit des oraisons et dans les jours de fête récite un sermon.

Ces réfectoires peuvent chacun offrir place à deux cents convives. Au-dessus sont les magasins, assez vastes pour contenir 3,000 *khalvars* de froment (en turc kharvâr : charge d'âne), représentant 90,000 pouds (1,440,000 kilogrammes).

Dans la seconde cour, également carrée, est un grand corps de logis renfermant trente chambres consacrées aux visiteurs qui reçoivent l'hospitalité au monastère. Cet hôtel des pèlerins se nomme Ghazarabad, en l'honneur du patriarche Lazare ou Ghazar, qui l'a fait élever.

La troisième cour, ornée d'un bassin d'eau vive et de quelques beaux arbres, comme des abricotiers, renferme la seconde façade des appartements du catholicos, avec deux pièces dont l'une est sa salle à manger, celle où le repas me fut offert, et la seconde est sa salle de réception où se trouve placé son trône, en bois dur

1. Il en a été de même dans la Russie d'Europe dans les magnifiques monastères avec enceinte fortifiée, à commencer par ceux de Moscou, rappelant la lutte triomphante contre le farouche élément tartare.

sculpté, envoyé par les Arméniens de l'Hindoustan. J'y vis divers tableaux de sujets saints, entre autres une copie en tapisserie *brodée* de *la Madonna della Sedia* de Raphaël.

La bibliothèque[1], qui ne renferme guère que six mille volumes, possède bon nombre de manuscrits (au delà de sept cents) parmi lesquels j'examinai, avec beaucoup d'intérêt, un évangéliaire arménien du IXe siècle, avec couverture en ivoire sculpté, et trois Bibles, dont deux surtout fort anciennes sont enrichies de magnifiques vignettes avec ornements marginaux dans le style oriental. Le local voûté de cette bibliothèque la met à l'abri du feu. Elle n'offre d'ailleurs que les emménagements les plus simples, comme en général toutes les parties du monastère qui, à l'exception de l'église, n'étale aucune pompe, aucune richesse.

La typographie, fournie d'assez belles presses, imprime chaque année jusqu'à mille volumes en langue arménienne : calendriers, livres élémentaires, grammaires, compositions des moines, etc.

Les biens du monastère se composent de cinq villages (dans l'arrondissement de Sardar-Abad), Vagharchabad, Mostara, etc. Le premier, le plus considérable (510 maisons, 2,200 âmes), touche au monastère. Il est situé sur l'emplacement où fut la capitale de ce nom des rois d'Arménie qui était connue à une époque antérieure sous le nom d'Artimed-Khaghak, *ville de Diane*. Vagharchag, l'an 197 de J.-C., y transporta sa capitale, l'agrandit, l'entoura de murailles et lui donna son nom. Les terres de ce village comprennent 5,500 dessatines (environ 5,000 hectares). Ses maisons sont en briques séchées au soleil.

Les revenus des biens d'Edchmiadzin ne s'élèvent qu'à 23,000 roubles argent (moins de 100,000 francs). La source principale est : 1° l'impôt sur les maisons des villages ; 2° la ferme

1. M. Brosset a donné, dans son *Voyage archéologique en Transcaucasie*, des détails philologiques circonstanciés et d'un grand intérêt, sur la richesse de cette bibliothèque, avec son classement.

des jardins, boutiques et moulins; 3° la vente des livres et des produits de la terre[1]; 4° les offrandes particulières.

Les dépenses du monastère s'élèvent à 20,000 roubles argent. Ces sommes sont bien minimes, si l'on songe à l'importance d'Edchmiadzin ; mais avec une simplicité qui a toute sa grandeur, le célèbre monastère suffit à son œuvre.

Le monastère même ne compte que peu d'habitants :

Le clergé noir.	28 moines.
Le clergé blanc.	4 moines.
Serviteurs de l'église.	30
Employés.	9
Calligraphes.	10

Le synode, constitué par oukaz impérial en 1836, est présidé par le catholicos et compte huit membres, savoir : 2 archevêques, 2 évêques, 4 archimandrites, outre le procureur et les secrétaires; son bureau a plusieurs employés, archivistes, etc. Il a la direction de toutes les affaires des Arméniens de l'empire, en se basant sur les lois civiles et sur les lois canoniques de l'Église arméno-grégorienne. Pour l'administration temporelle il est partagé en sections des affaires intérieures et des finances, formant la régence du monastère qui se compose d'un archevêque, de deux moines et d'un secrétaire. Le consistoire arménien de l'éparchie d'Érivan a été transporté, sous le catholicos Nersès, dans le village de Vagharchabad.

Les jardins et les prairies d'Edchmiadzin sont arrosés par le canal appelé Chakarkh dérivé de la rivière Kharzakh qui descend du flanc oriental de l'Alaghez. La forêt d'Edchmiadzin contient,

1. Le vin d'Edchmiadzin est très-spiritueux. On en vend jusqu'à 1,250 kouvchines ou grandes jarres en terre, contenant chacune 16 vedros, formant un total de 320,000 bouteilles, au prix de 10,000 roubles (40,000 francs). En hiver on recouvre les vignes de terre ; on les découvre au printemps. On travaille aussi la soie à Edchmiadzin.

dit-on, 250,000 arbres dont 40,000 mûriers. C'est un bienfait dont le monastère a été doté par la prévoyance du dernier catholicos, Nersès, qui a fait construire, à grands frais, un superbe bassin de 75 sagènes de longueur sur 3 sagènes 1/2 de profondeur, dont les bords sont revêtus de pierres de taille. Ce bassin, alimenté par le Chakarkh, a un conduit souterrain. Il fournit l'eau potable et sert à l'irrigation de la forêt.

A 2 verstes d'Edchmiadzin s'élève un obélisque érigé, en 1833, par le patriarche Éphrem. Ce monument rappelle qu'un petit corps d'armée russe, commandé par le général Kraïevsky, livra dans cet endroit, en 1827, un glorieux combat à la nombreuse armée persane qui menaçait le monastère.

Je quittai Edchmiadzin sous l'impression que devait me laisser un lieu si célèbre, dont la juridiction s'étend sur les quatre millions d'Arméniens disséminés en Russie, en Turquie, en Perse et aux Indes, nation remarquable qui est appelée, il semble, à un avenir de grande prospérité, lorsque ses éléments seront moins dispersés.

TYP. J. CLAYE.

VALLÉE DU TCHERKMEL.

LETTRE NEUVIÈME

La route de l'Akhaltzykhé, de l'Iméreth et de la Mingrélie.

Il y a pas de route de poste d'Érivan à la frontière de l'Arménie turque.

La prévoyance du général Kolubakine y avait suppléé en envoyant vers Alexandrapol des relais. Il avait eu en outre la bonté de me donner pour compagnons de voyage M. Blavatzky, attaché à la régence d'Érivan, un interprète, M. Zohrab Mouchagov, et, à Mastara, m'attendait le chef du district de Sardar-Abad, M. Der-Maroukov, Arménien, un digne officier dont les connaissances locales et la conversation me furent très-précieuses.

Il y a 23 verstes d'Edchmiadzin à Sardar-Abad, autre souvenir du sardar Housseïn qui avait élevé cette forteresse comme un boulevard avancé d'Érivan sur la route de la frontière turque.

Sardar-Abad, dont la fondation, je crois, ne remonte pas à un demi-siècle, n'est qu'une ruine désolée. Sa vaste enceinte avec ses murailles blanches, toutes bordées de ces créneaux pittoresques des citadelles de l'Orient, devait offrir un bel aspect dans la grande plaine où elle s'élève.

Les murailles, les tours, les créneaux se dressent encore aux regards du voyageur; mais les grandes casernes avec leurs magasins, le palais du sardar avec ses terrasses, ne sont plus que des ruines. Au milieu des décombres des cinq cents maisons qu'avait

la ville, il n'existe, je crois, que les soixante-douze feux des pauvres restes de la population que le sardar avait réunie dans cette ville, création éphémère, d'une importance nulle pour la Russie qui a élevé à sa frontière du côté de la Turquie la jolie citadelle d'Alexandrapol.

Lorsque nous pénétrâmes au milieu des rues abandonnées de Sardar-Abad, notre cortége fut accueilli par les aboiements furieux des chiens qui se montraient sur les toits plats des quelques maisons encore habitées.

Notre gîte de la nuit était préparé dans une maison adossée à l'un des côtés de l'enceinte. Le gouvernement entretient l'édifice comme un en cas pour les rares communications officielles de ce côté de l'Arménie.

On a de Sardar-Abad la vue de toutes les montagnes du pays. On est à 25 verstes du pied de l'Alaghez, à 50 verstes de celui de l'Ararat.

La soirée, un peu fraîche (8/20 octobre), conservait un reste de la chaleur de la journée. L'air était lourd, le ciel s'illuminait par seconde de longs éclairs rapides qui couraient sur les arêtes des montagnes, phénomène d'électricité fréquent dans cette contrée volcanique dont les feux sont éteints, mais dont les exhalaisons se font encore sentir, et dont les laves attestent les commotions des temps anciens.

Je me promenai seul assez tard le long des murailles voisines de notre demeure. Dans le crépuscule du soir, la silhouette de leurs lignes et de leurs créneaux, le grand silence de ces ruines, interrompu parfois par l'aboiement lointain de quelque chien, cet air lourd, ces courants électriques qui illuminaient le ciel, tout cela faisait naître en moi un profond sentiment de mélancolie.

Le matin, avant de partir, nous gravîmes les plates-formes des murailles, là même où était le palais du sardar. Des terrasses écroulées, des murailles à ouvertures béantes au lieu de portes et de fenêtres, des monceaux de ruines! Hâtons-nous de dire que,

du haut de ces plates-formes crénelées [1], on découvre l'Ararat d'un côté et de l'autre l'Alaghez [2].

Pour arriver à Mastara, distant de 36 verstes, nous devions contourner la base de cette dernière montagne.

Il y a d'abord 26 verstes à franchir jusqu'à Taline, vieille forteresse appartenant autrefois à un khan tartare de ce nom. La contrée pierreuse que nous traversions est presque déserte.

Aux deux tiers du chemin, nous nous trouvâmes devant un demi-cercle de collines qui porte le nom tartare de *Kara-Bouroun* (le Nez-Noir). Ces collines, recouvertes d'une sombre verdure, décrivent en effet comme la figure d'un nez recoubé. Cette disposition de la nature y a donné naissance à un écho qui jouit dans le pays d'une certaine réputation. Je voulus le faire parler et lui tirai pour cela un coup de pistolet auquel il répondit par un grondement bref. J'essayai de la voix en cris prolongés qu'il répéta, en les faisant rouler en modulations variées, sur le pourtour de ses collines. Au sommet de l'une d'elles est un poste de Tchapars. Nos cris en firent descendre quelques hommes qui vinrent se joindre à notre escorte.

1. Il y a dans le *Caucase pittoresque* une belle planche offrant la vue de ces murailles, et dans le fond les cimes de neige de l'Ararat.

2. Sardar-Abad n'est qu'à 25 verstes de l'Arpatchaï ou Akhourian qui forme à l'ouest la frontière entre la Russie et la Turquie. A peu de distance de la rive droite de cet affluent de l'Araxe, se trouvent des ruines bien autrement célèbres que celles de Sardar-Abad, les ruines d'Ani. Il m'aurait fallu du temps pour y arriver ; il y avait d'ailleurs des formalités de frontière. J'eus le même chagrin que Dubois de Montpéreux qui ne put visiter ces ruines fameuses.

Après l'académicien Abich, M. Khanykov a décrit Ani. Sa relation manuscrite a été publiée par M. Brosset (*Voyage archéologique*. 3[e] Rapport.)

Ani, capitale de l'Arménie depuis le x[e] siècle jusqu'à la fin du xi[e] que cessa la dynastie des Bagratides arméniens, fut conquise alors par les Seldjoukides qui la vendirent aux princes kurdes Béni-Chédad (ancêtre des Charvachidzé d'Apkhazie), maîtres du Karabâgh et du Chirvan. Après les Béni-Chédad elle passa entre les mains des Géorgiens et fut conquise en 1239, par les Mogols. A moitié détruite par le tremblement de terre de 1317, on y frappa encore longtemps monnaie au nom des Mogols.

Nous avions en vue la forteresse de Taline perchée, comme un nid d'aigle, sur la crête d'une montagne qui va se réunir aux contre-forts de l'Alaghez. La montée était pénible; nous y employâmes quelques heures.

A peu de distance du sommet, nous vîmes paraître plusieurs cavaliers. C'était le frère du khan de Taline qui venait à notre rencontre. Le seul indice de son rang était la beauté de son cheval, puis un magnifique fusil à long canon que portait en bandoulière un de ses serviteurs.

Le khan avait fait dresser deux tentes devant l'entrée de la forteresse. Il m'y offrit le repas de l'hospitalité. Nous nous assîmes sur des tapis de Perse. On apporta deux plateaux (*siny* en tartare) que l'on posa sur un second tapis de couleur vive, et nous nous mîmes à l'œuvre. Le khan se servait, en guise de cuiller, de morceaux d'une galette mince de froment, appelée *lâvache,* qu'il rompait à mesure, pour en former une sorte d'instrument avec lequel il saisissait avec adresse des pincées de bon pilaf au mouton, où je puisais de mon côté avec ma cuiller et ma fourchette. On servit des petits choux fort délicats, farcis de riz, de pois et de mouton haché. Ce mets, nommé *dolmâ,* me parut excellent, de même qu'une tourte aux œufs et au sucre nommée *boundourmâ.*

Avant le repas, un serviteur avait paru avec un bassin et une aiguière remplie d'eau froide. Après le repas, le même serviteur nous présenta l'eau tiède pour l'ablution des mains.

L'interprète, assis entre le khan et moi, m'avait permis de soutenir la conversation. Par l'ouverture de la tente j'apercevais, groupés à l'entrée, tous les hommes de la suite du prince, debout, silencieux, écoutant l'entretien de leur maître avec le voyageur recommandé. Le khan est un homme simple de manières, mais naturel, sans aucune affectation de politesse orientale. Il y avait

sur ses traits l'expression d'une certaine tristesse résignée qui se rattachait peut-être à la position de sa famille.

Son frère aîné, Hassan-Khan, était parti pour Tiflis à l'effet d'y solliciter la restitution des biens de sa famille, très-intimement liée, avant la guerre de 1825, avec l'ancien sardar d'Érivan dont elle avait embrassé le parti.

Après 1827, Hassan-Khan s'était retiré en Turquie comme ennemi. Dès lors il avait subi l'action de la loi sur les émigrés; le gouvernement russe avait saisi ses biens. Tout récemment, mieux inspiré, quoique bien tard, il avait abandonné la Turquie pour revenir aux lieux possédé, depuis des siècles par sa famille. L'accueil de son frère cadet, Husseïn-Khan, sa venue à ma rencontre, son hospitalité étaient probablement en raison de l'influence qu'il attribuait, bien à tort, au voyageur qui arrivait avec une escorte de Tchapars et avec toutes les recommandations du gouverneur d'Érivan.

Je parlai au khan de la beauté de son cheval et de la magnificence de son fusil, sujets que l'on peut toujours aborder de confiance avec un homme de l'Orient. J'examinai l'arme qui était remarquable par la richesse et le bon goût de sa monture, mais surtout par son long canon tout damasquiné en or. Il parut flatté de la manière dont il me vit manier le fusil qu'avait possédé son frère.

Nous visitâmes la forteresse, offrant à l'extérieur une enceinte carrée, à murailles à grands créneaux, flanquées de quatre tours, le tout en pierres d'une espèce de porphyre ponceux, dégrossies à coups de marteau, de manière à former à peu près des cubes et des parallélogrammes. La nuance rouge de ces pierres donnait un aspect étrange à cette enceinte qui est encore l'œuvre du sardar d'Érivan. Il l'avait ajoutée, il y a quarante ans, à l'ancienne forteresse, qui se trouve au milieu de la nouvelle, destinée dans la pensée du sardar à être un boulevard avancé du côté de la Turquie.

L'ancienne forteresse est une espèce de donjon composé de huit tours, d'un aspect aussi sombre que pittoresque. Le khan nous dit que sa construction remontait à l'an 900 de l'hégire. Ses hautes murailles rouges n'offraient plus guère que des ruines menaçantes où le khan actuel, comme le sire de Ravensvood dans le manoir de ses aïeux, a peine à trouver un abri.

Je parcourais tout pensif les vastes dépendances de ce donjon formant un labyrinthe de murailles à demi écroulées. Pour ajouter à l'impression que le lieu me causait, je vis tout à coup devant moi, au milieu des ruines, une figure austère, en turban blanc, en habits de deux couleurs, où le rouge dominait. Cette figure fit de la main un geste imposant, comme pour commander mon attention. Je restai frappé à la vue d'une admirable tête de patriarche à barbe blanche. C'était un chef kurde, entouré de quelques hommes de sa tribu ; le khan me suivait. Me le montrant de la main, ce vieux chef m'adressa, d'une voix grave et avec un regard majestueux, les paroles suivantes que l'interprète, M. Zohrab Mouchagov, me traduisit mot pour mot : « Demande donc qu'on lui rende les dix villages qui formaient son domaine. Son frère a longtemps habité la terre du padischâh, mais il l'a quittée pour revenir, suivi de la fidélité. Il est brave, il servira l'Empereur. C'est le chef d'une ancienne famille. Demande donc qu'on lui rende ses dix villages. »

Ce vieux Kurde, me jugeant sur l'apparence, me croyait autre que je ne suis. Lui répondre était difficile. Comment lui parler de prescription ? Je lui dis que l'Empereur aimait ses peuples du Caucase et que son lieutenant rendait la justice en son nom. « Sois sûr, ajoutai-je, que le prince examinera ce que la loi peut accorder, et que s'il y a une grâce à demander à l'Empereur, il le fera. » Ma réponse parut satisfaire le vieil ami de la famille des khans de Taline. Il fit de la tête un mouvement approbatif et il me salua de la main.

Revenu à l'entrée extérieure de la forteresse, je promenai encore une fois mes regards sur ces murailles rouges au delà desquelles j'apercevais la silhouette blanche de l'Ararat qui allait disparaître au revers du mont.

Je remerciai le khan, lui pris la main, puis me plaçai dans mon tarantasse. Voyant le prince se mettre à cheval avec les siens pour me suivre, je voulus décliner ce nouvel honneur, mais il me répondit qu'il allait me montrer le chemin de la descente du col. Nous y fûmes bientôt. Il arrêta son cheval, porta la main à sa ceinture, puis à sa tête, double mouvement simultané que les Orientaux exécutent avec beaucoup de dignité, et avec son expression mélancolique et son air doux, il me souhaita une heureuse route. Ma mémoire gardera le souvenir de sa rencontre sur son beau cheval bai, suivi de son écuyer monté sur un cheval blanc, portant toujours en bandoulière le riche fusil de son maître.

De Taline il y a 13 verstes jusqu'à Mastara. On traverse le même désert pierreux qui longe à l'ouest la base de l'Alaghez. De ce côté le mont se présente avec majesté; son sommet, dont il semble privé du côté du sud, s'offre comme un cône à moitié détruit et déchiré par quelque violente commotion. L'Alaghez, ou plutôt l'Aragadz, volcan éteint, a déversé à l'ouest ses fleuves de lave, changée aujourd'hui en une pierre fort dure que j'ai retrouvée au milieu des excellents matériaux de la forteresse d'Alexandrapol.

Ce mont a 13,450 pieds anglais de hauteur (4,099 mètres) au-dessus de la mer. On accepte difficilement d'abord ce chiffre considérable, auquel ne répond pas le premier aspect du mont en venant d'Érivan; mais on se rend bientôt compte de la vérité par un calcul d'estimation. Edchmiadzin est à 3,055 pieds au-dessus de la mer. On monte considérablement pendant 25 verstes jusqu'à la base de l'Alaghez qui est immense, ayant 150 verstes de circonférence. Par rapport au sud, son sommet est placé en arrière

au nord. Sa pente est peu sensible à l'œil en raison de cette base; il n'a pas d'arête vive, il n'offre pas de saillie; c'est un vaste soulèvement du sol; enfin, ce qui est concluant, c'est la présence continuelle des neiges à son sommet, comme à celui de l'Etna avec lequel l'Alaghez offre quelque ressemblance d'aspect.

Mastara est un village arménien de cent maisons. Il possède, sous l'invocation de saint Jean, une église en pierre, d'un rouge noir comme celle des églises d'Edchmiadzin dont ce village est, je crois, une dépendance. Cette église date de huit cents ans.

Il y a peu de végétation à cette hauteur. J'y vis des champs d'orge et quelques groupes d'arbres où je crus reconnaître le saule à feuilles de serpolet.

On avait fixé notre station du soir à Mastara où m'attendait M. Der-Maroukov, chef de l'arrondissement de Sardar-Abad. Le gîte était préparé dans une maison de la couronne, telle que celle de Sardar-Abad et d'autres lieux en Transcaucasie, où ces maisons ont été élevées en guise de caravanséraï[1], pour servir au besoin au passage des gouverneurs.

La soirée était froide, mais belle; la lune, dans son premier quartier, nous offrait le secours de sa lumière. Je résolus d'en profiter et de faire encore 15 verstes pour atteindre un autre village arménien de trente-cinq maisons, nommé *Boghaz-Kessan* en turc, c'est-à-dire le Coupe-Gorge, allusion sans doute à la physionomie de mauvaise allure de son emplacement qui forme un défilé, ou à quelques souvenirs de brigandage.

Jusqu'à Mastara, notre escorte de Tchapars avait été grossie de quelques Kurdes qui servent dans cette milice. Ils portaient la pique si connue comme leur arme favorite.

L'un de ces Kurdes, jeune homme des plus alertes, eut l'idée de me donner le spectacle de la djiguitofka de sa nation. Il se mit

1. En persan *Kârvân*, réunion de voyageurs, *Sérai*, palais.

à brandir sa pique, après avoir lancé à fond de train son petit cheval de race persane.

C'était la première fois que je voyais le maniement de la pique kurde, la rivale de la lance cosaque. J'y pris un intérêt que le jeune Kurde remarqua; ce fut un encouragement pour lui. A plusieurs reprises, il exécuta, en plein galop, le moulinet avec son arme qu'il tenait par le milieu de la hampe qui est un roseau très-dur et fort élastique. Cette élasticité est un moyen de défense; la vibration de ce jonc venant à rencontrer un sabre ou une autre arme ennemie, lui imprime une secousse qui suffit quelquefois pour désarmer l'adversaire. A la base de la douille du fer, il y a une houppe noire. Le Kurde, en exécutant son moulinet qui l'enveloppait lui et la tête de son cheval, m'offrait un mouvement de roue où cette houppe jouait son rôle; on aurait dit une tête d'homme traversée par une lance. Parfois, et comme pour défier un ennemi invisible, il arrêtait brusquement son arme sous le bras droit, la tenant alors en ligne diagonale qui produisait un frémissement étrange. Son petit cheval, évidemment habitué à la voltige de cette ligne autour de sa tête, était plein de feu; mais il butta contre une pierre et désarçonna son cavalier qui tomba rudement sur le côté. Le pauvre garçon se releva avec prestesse et remonta sur sa bête qui s'était arrêtée court. Il souffrait; je m'en aperçus vite, car ayant voulu recommencer son jeu de brave, il ne le put. Nous arrivions à Mastara où j'examinai l'endroit contusionné; c'était heureusement à la partie charnue externe de l'épaule. Le jeune Kurde, tout sensible à quelques marques que je lui laissai de la part que je prenais à son accident, me fit comprendre que ce ne serait rien. Son geste respectueux et ses yeux brillants m'exprimèrent sa gratitude.

Nous arrivâmes à dix heures du soir à Boghaz-Kessan où l'on avait improvisé mon gîte dans une petite maison en pierre destinée aux voyageurs.

L'intérieur consistait en une seule pièce formant un carré long de 18 pieds sur 9. Une porte d'entrée; en face, au fond, une *boukhar* (cheminée); à droite et à gauche de la porte, aux deux côtés de la boukhar, une longue estrade en pierres de taille, de la largeur de 3 pieds; au milieu un passage de la même largeur; un parquet en pierres semblables, puis un plafond planchéié traversé par des poutres; voilà l'état primitif de ce caravansérai en miniature, où le jour entrait par deux ouvertures, percées dans le mur extérieur; c'étaient les fenêtres sans châssis quelconque. On les avait bouchées avec des planchettes. A droite et à gauche de la boukhar, deux niches, correspondant à ces ouvertures, étaient destinées à recevoir les flambeaux servant à éclairer la chambre. On y avait placé des chandeliers en cuivre, d'une forme originale, appelés en arménien *djragalouïts*, et sur l'appui de la cheminée, une rangée de *djrag* (lumignon).

Ce qui n'aurait été, sauf la cheminée, qu'une froide cellule ressemblant assez à un tombeau en pierre, avait été changé, en quelques heures, en un cabinet oriental, grâce aux tapis de Perse qui recouvraient les murs, les estrades et le sol. Les plus riches s'étalaient sur les murailles en guise de tapisseries. Un bon feu flambait dans la boukhar taillée dans une grande pierre ornementée de ciselures, d'étoiles, de bordures à facettes, etc., dans le goût oriental.

Les tapis moelleux, le bon feu de bois, inappréciable bienfait par une soirée froide à 7,000 pieds de hauteur, eurent bientôt pour accompagnement le souper. On apporta un immense plateau rond en bois, de plus de 3 pieds de diamètre, dont on appuya les bords sur les estrades; ce fut la table. Nous pûmes ainsi faire honneur, de la manière la plus commode, au chichelik de mouton que l'on avait préparé et aux provisions de voyage qui garnissaient le caisson du tarantasse. L'excellent vin blanc d'Edchmiadzin ne fut pas oublié, et contribua essentiellement au

bien-être du gîte que le savoir-faire de M. Der-Maroukov avait su improviser.

Je m'informai d'où provenaient les tapis qui avaient opéré la métamorphose de la cellule en un cabinet oriental; plusieurs étaient fort beaux. J'appris qu'en pareille circonstance, on a l'habitude de les emprunter aux habitants les plus riches du village.

Après le souper, la causerie, le cigare, les notes du jour; puis, à la lueur des flambeaux et du bon feu de la boukhar, le croquis que je parvins à faire de cette petite scène de caravansérai.

Le coucher fut des plus faciles. Nous nous roulâmes dans nos manteaux, et, la tête bien appuyée sur les coussins du tarantasse, nous dormîmes paisiblement sur nos tapis de Perse.

9 octobre. — Pour arriver à Alexandrapol, nous avions à faire 35 verstes à travers une contrée semée de quelques villages tartares et arméniens, Saribachi, Sourgounli, Imir-Khanli, Djalovkhan, Kara-Klis. Celui de Kara-Klis, dont le nom est turc (Église-Noire), est habité par des Arméniens catholiques et des Arméniens grégoriens, ceux-ci en moins grand nombre.

Je fus surpris à la vue des pauvres églises à demi souterraines de ce village. Des murailles en pierres brutes, terminées par une plate-forme sur laquelle s'élevait le clocher le plus humble, le plus primitif; des poteaux liés par des traverses en bois soutenant la cloche, — c'était tout. Sur la plate-forme de l'église catholique deux poteaux seulement; sur la plate-forme de l'église grégorienne quatre poteaux; — c'était, à l'extérieur, la seule différence.

Je fus témoin d'une pieuse superstition dans ce pauvre village de cent maisons, je crois, où j'avais fait une halte de quelques instants.

Des groupes nombreux s'étaient formés à la vue du tarantasse entouré d'une escorte. Dans ces groupes étaient plusieurs femmes; l'une d'elles tenait dans ses bras un garçon de trois ou quatre

ans, bel enfant à l'air joyeux ; il semblait intelligent, quoique atteint d'une cruelle infirmité. Sans être sourd, il était muet. La mère, le père, les parents de ce pauvre enfant venaient adresser au voyageur une requête étrange. Je m'informai ; mais à toutes les questions de l'interprète, M. Zohrab Mouchagov, la réponse était que sans accident connu, sans souffrance apparente, l'enfant ne parlait pas encore, et l'on venait me prier d'imposer mes mains sur la tête de l'innocent et de demander à Dieu de lui délier la langue. — Qu'y avait-il à faire, sinon de se prêter à la superstition ? Je pris dans mes bras ce pauvre petit être qui me souriait, je l'embrassai, et, posant mes mains sur sa tête, je priai Dieu qui seul pouvait faire le miracle.

Parvenu à 1 verste de distance d'Alexandrapol, l'horizon s'ouvrit à nos regards. Une chaîne de belles montagnes aux teintes violettes encadre le fond de l'amphithéâtre où s'élève la ville, et marque le lit de l'Arpatchaï qui coule à leur base, du nord au sud, et trace la frontière entre la Russie et la Turquie. La ville s'offrait à droite, avec ses clochers ; à gauche, sur un petit plateau détaché, se profilaient les lignes de la forteresse qui est à 5,090 pieds anglais au-dessus de la mer.

Cette place frontière a une grande importance militaire. C'est une position stratégique qui a pour la Russie la valeur que la forteresse de Kars a pour la Turquie. L'endroit portait auparavant le nom de Ghoumri. Après la guerre de 1828-1829, tout le pays qui formait une partie du pachalik de Kars, passa sous la domination russe, et la belle forteresse d'Alexandrapol fut savamment construite.

La ville a une population de 15,000 âmes qui tend à s'augmenter par le commerce de transit.

Je visitai avec le plus grand intérêt la forteresse. Ses belles caponnières, ses murailles, les lignes de ses escarpes sont revêtues de pierres de lave, vomie, il y a peut-être des milliers

d'années, par les éruptions de l'Alaghez. Dans sa jolie église, une inscription en lettres d'or rappelle que la forteresse a été construite par l'empereur Nicolas Ier qui lui donna le nom d'Alexandrapol, en honneur de son épouse bien-aimée.

Je fis la connaissance de deux officiers d'un grand mérite, le colonel Pachekang, commandant du génie, et le colonel Koulgachev de l'artillerie des Cosaques du Don. Cette arme compte plusieurs batteries au Caucase. Sa mobilité et son audace y ont rendu de très-grands services, aux batailles de Bache-Kadik-lar et de Kourouk-Dara, par exemple, où, dans la dernière guerre, le corps d'armée du prince Beboutov a culbuté deux fois (mai-juillet 1754) l'armée turque. J'ai déjà eu l'occasion de dire quelques mots de ce corps d'armée où figuraient avec le prince Bariatinsky plusieurs des célèbres régiments d'infanterie que j'ai cités dans la sixième lettre, ainsi que le régiment des dragons Nijgorodsky et plusieurs régiments des Cosaques de la ligne.

Bache-Kadik-lar, Kourouk-Dara ne sont qu'à peu de distance d'Alexandrapol du côté de Kars qui n'en est qu'à 70 verstes. J'ai aperçu de loin la chaîne de montagnes où se trouve cette fameuse forteresse qui a joué un grand rôle dans la dernière guerre.

Après la paix, avant d'évacuer Kars, l'armée russe en a fait sauter les principales fortifications. Le colonel Pachekang a eu l'heureuse idée d'incruster dans les murailles d'Alexandrapol plusieurs pierres offrant des inscriptions turques, qui étaient au-dessus des portes de Kars. Ces inscriptions ne sont pas anciennes (elle portent une date postérieure à l'an 1200 de l'hégire), et n'ont d'ailleurs aucun autre caractère historique que le souvenir qu'elles rappellent ; car ce sont de simples indications des travaux exécutés par les pachas turcs à la forteresse de Kars, bien différente en 1854 de la Kars de 1828 par les forts détachés qui y avaient été ajoutés.

L'obligeance du colonel Pachekang mit à mon entière disposition un souvenir archéologique de la démolition de Kars. Ce souvenir consiste en plus de 100 monnaies géorgiennes en cuivre, que la pioche de nos soldats avait exhumées. Elles sont en presque totalité de Rousoudan, fille de la reine Thamar; elles étaient renfermées dans un vase à couvercle en terre qui était entièrement brisé. Je les envoyai à Pétersbourg pour le cabinet oriental de l'Ermitage, ainsi que deux monnaies, l'une byzantine, l'autre houlaguide, provenant aussi de Kars et qui me furent remises par le colonel Koulgachev.

Les montagnes qui bornent le plateau d'Alexandrapol ne sont boisées que du côté de la Turquie. L'Arpatchaï coule à 2 verstes de la ville. La route suit la rive gauche que l'on remonte constamment jusque près des sources de cette rivière.

Nous allâmes coucher à 16 verstes de distance, à un village arménien de 45 maisons portant le nom tartare de *Djaltap-Ketchout* « le passage du marchand de bœufs, » à trois quarts de verste de la frontière.

La route est belle jusqu'à la rampe qui conduit à ce village situé à une grande élévation. J'eus une dernière fois la vue de l'Alaghez dont j'apercevais le cratère éteint et écroulé. Nous passâmes la nuit dans un bâtiment nommé en tartare *Kounakskaia-Yeïlak*, « la maison d'été des hôtes, » où le savoir-faire de M. Der-Maroukov parvint à improviser un excellent gîte.

Il y avait un grand charme à ces haltes à l'orientale. Les tapis que l'on apportait pour établir du confort; les préparatifs du souper, où le chichelik de mouton jouait toujours un grand rôle; la présence du samovar, inappréciable dans une région très-froide par sa hauteur; le bon feu et une foule de détails que l'on ignore en Europe, tout cela avait sa couleur et son originalité. Mon valet de chambre Nicolas s'est constamment surpassé dans le département du bien-être du voyage, et le samovar faisait

merveille avec lui. C'était pour moi une vraie satisfaction que d'avoir à offrir à mon tour quelques verres de cet excellent thé de caravane, que rien ne remplace avantageusement en route. Je ne dois pas oublier le bon vin rouge du Kakheth dont j'étais encore approvisionné.

10 octobre. — Toujours remontant la rive gauche de l'Arpa-tchaï, toujours longeant la frontière turque, dont nous apercevions quelquefois les petites bornes blanches marquant la ligne de démarcation, nous fîmes 34 verstes pour arriver à Troïtskaia, limite entre l'Arménie et l'Akhaltzykhé. Jusque-là on continue à s'élever dans une contrée située entre deux chaînes de montagnes; celle que j'avais à l'orient m'indiquait assez par ses neiges que j'étais arrivé à une hauteur extrême.

Nous avions passé à peu de distance de la source de l'Arpa-tchaï qui sort d'un petit lac nommé Arpa-ghel (6,670 pieds au-dessus de la mer), sur le territoire turc, et qui est grossi par des ruisseaux formés par des nappes d'eau vive sur le territoire russe.

A Troïtskaia même, où se trouve un petit lac, nommé Madatapa sur la grande carte russe, nous fîmes une halte de quelques heures. C'était là que je devais prendre congé de M. Der-Maroukov et de M. Blavatzky qui allaient retourner, le premier à Sardar-Abad, le second à Érivan.

Troïtskaia a 35 maisons et 200 âmes. Il est placé à égale distance d'Alexandrapol et d'Akhalkalaki; il y a 50 verstes de chaque côté. Jusqu'à Akhalkalaki sont échelonnés dans les vallées sept villages peuplés par les Doukhobortsy, sectaires russes, qui y forment une population d'environ 2,500 âmes. Ces villages se nomment Troïtskaia, Ephremovka, Gorélaia, Orlovka, Spaskaia, Bogdanovka, qui se suivent dans la direction d'Akhalkalaki; Radionovka, qui est relégué dans une plus haute contrée, sur le bord du lac Taparavane.

Toute cette région est remplie de lacs. De ce dernier, le plus

élevé, sort le Taparavan-tchaï qui s'épanouit plus bas dans le lac Touman-ghel d'où il ressort pour descendre à Akhalkalaki. Sur la gauche de la route, il y a le lac Kontchali. On dit que dans ces lacs abondent les truites dont la pêche est une ressource pour Radionovka et pour les villages arméniens de Poka, de Kanza ou Ganza, de Sagamo où se trouvent, dit-on, de très-anciennes églises.

Le paysan chez qui nous nous étions arrêtés à Troïtskaia est comme le *starost* de l'endroit. Il est né dans le gouvernement de Tambov et se nomme Verechtchaguine. Je le questionnai longuement sur leurs moyens d'existence. « Vous voyez, me dit-il en me montrant d'immenses hangars remplis de fourrages, quand nous pouvons en récolter suffisamment pour nos vaches, nous en entretenons un bon nombre ; mais une vache mange beaucoup, car il faut la nourrir neuf mois, et il faut tant de pouds par mois; et puis, avant tout, il y a nos chevaux qui nous font vivre ; nous les employons au transport. — Mais, lui dis-je, et les pommes de terre et l'orge? — Les pommes de terre ne veulent pas venir; quant à l'orge, nous avons essayé, sur quatre années, une seule fois elle a poussé ; — c'est que, ajouta-t-il, en me montrant le lac, en juin il gèle encore ici, et le 1er août il y a déjà de la neige. »

J'appris ainsi que la population vivait presque exclusivement du transport de toute espèce de choses. Avec leurs chevaux ces yemtchiks voiturent tous les objets pesants, à raison de 8 copecks argent (32 centimes) le poud (16 kilogrammes) pour une distance de 100 verstes, à Alexandrapol d'un côté, à Akhalkalaki de l'autre. Je retrouvai donc là cette race vigoureuse de yemtchiks russes dont j'ai déjà eu l'occasion de parler. On leur confie toute espèce de marchandises. Leurs convois qui longent la frontière ont été quelquefois exposés aux attaques des maraudeurs turcs; mais ces hommes forts ne les craignent pas et savent se défendre.

Leurs femmes sont vaillantes au travail. Une grande propreté

régnait dans la maison où nous passâmes quelques heures. Une jeune femme vaqua aux préparatifs de notre dîner. Je la regardai faire, et je ne pus qu'admirer sa résolution, sa douceur en même temps, avec son air de résignation à une existence pénible.

Il n'y a pas d'église dans ces villages. Je le savais. Je questionnai. « Nous nous rassemblons dans la plus grande de nos maisons ; nous prions en commun. »

Plus loin, j'eus l'occasion de recueillir d'autres détails sur ces Doukhobortsy qui me fournirent d'excellents chevaux et me conduisirent jusqu'à Akhalkalaki, où j'étais annoncé, et où je devais trouver d'autres moyens de transport.

J'aurais bien voulu parcourir à loisir ce pays reculé et m'assurer moi-même si les ressources du sol y sont si pauvres. On dit que les villages de Poka, de Ganza, de Sagamo ont des terres arables. Quant à Troïtskaia, Gorélaia, Ephremovka que j'ai visités, l'élévation de la contrée est un obstacle à la culture.

Le mont qui domine le petit lac Madatapa est à 8,900 pieds au-dessus de la mer ; je n'ai pu connaître sa hauteur au-dessus du lac ; mais le Touman-ghel est à une élévation de 7,620 pieds qui doit être celle de Troïtskaia, et qui est trop haute pour les céréales. Reste donc le foin, composé de ces graminées excellentes dont tout le Caucase abonde.

Je pris congé de M. Der-Maroukov qui m'avait été si utile depuis Mastara, et de M. Blavatzky à qui je remis une lettre de remercîment pour le général Kolubakine.

A la station suivante, au village de Ephremovka, où je changeai de chevaux, j'entrai dans une des maisons. Je m'y arrêtai pour prendre du thé. La grande pièce où je fis mon gîte momentané était blanchie à la chaux. Il y avait un bon poêle en terre glaise, servant de four, une grande table, quelques autres meubles en bois, un lit, qui pouvait se masquer avec un rideau en toile de coton imprimée ; tout cela était d'une propreté

irréprochable ; il en était de même du plancher. Devant les fenêtres pendaient des pièces de toile blanche, étroites, avec quelques broderies rouges. « Sont-ce des rideaux? demandai-je à une bonne vieille qui m'avait reçu. — Non, répondit-elle, c'est le travail de nos jeunes filles pour orner un peu notre demeure. » J'examinai tout : je prenais lentement mon thé. La bonne vieille me présenta sur une assiette bien blanche un beau concombre qu'elle coupa. « Il est bien gros, lui dis-je, et bien bon. — Ce sont, dit-elle, des concombres d'Akhaltzykh ; nous en achetons pour offrir aux voyageurs comme vous qui passent. » Ces concombres, fermes et juteux comme des oranges de Malte, étaient exquis et ils méritent la réputation dont ils jouissent. Ils ne coûtent cependant qu'un rouble (4 francs) le cent.

Cette bonne vieille, si propre dans sa demeure et sur sa personne, avait une expression de sérénité qui indiquait que son âme était nette. Je causai longtemps avec elle. Elle me donna beaucoup de renseignements sur la vie du pays. « Oui, dit-elle, nous vivons du transport (s'vôzome). Le foin est bon dans ce pays où l'on nous a transportés, mais où le blé ne pousse pas. »

Elle me donna sur leur culte les mêmes détails que le starost de Troïtskaia. « Mais, lui dis-je, n'ayant pas de prêtre, n'ayant pas de livres, comment faites-vous pour enseigner à vos enfants à lire ? — Oh ! nous y parvenons, nous avons des prières et nous prions, ajouta-t-elle, pour le Tzar. » Je lui demandai si elle n'avait pas fait partie des villages des Doukhobortsy qui existaient autrefois près de la mer d'Azov. « Ah ! oui, me répondit-elle, dans le voisinage des colons allemands ; ce sont de bien braves gens. » Elle ajouta d'autres détails sur les Doukhobortsy qui étaient plus nombreux autrefois dans le pays; mais la terre ne suffisant pas, il y en a à qui l'on a permis d'aller s'établir du côté de Chemakha et d'Elisabethpol, dans le voisinage, je crois,

des colons allemands d'Helenenfeld où se trouvent aussi des Malakanes.

Le gendre de la bonne femme était venu, puis ses filles, que dirai-je ? Je fus frappé de la résignation, de la paix, de la douceur qu'exprimaient toutes ces figures ; de l'ordre, de la propreté qui régnaient dans leurs maisons (j'en visitai plusieurs). Quant à leurs dogmes, je ne sais ; je n'ai que l'impression de la physionomie. Il me sembla que je m'étais trouvé pendant quelques heures au milieu d'une société de quakers inoffensifs.

Je poursuivis ma route sous l'impression que me laissaient et les hommes et les choses. Il y a des heures dont la vie où l'esprit se laisse entraîner à travers le cours des âges. La mémoire éveillée est là devant vous ; elle évoque les faits, les récapitule, les met en présence, les groupe, les oppose les uns aux autres, puis en déduit les conséquences.

Dans le domaine de la pensée quelle est la barrière et sur quelle limite faut-il la poser? En matière religieuse, une certaine tolérance n'est-elle pas le plus sûr moyen de combattre les sectes ?

Je restai absorbé de longues heures dans mes pensées. Quelle force peut arrêter les idées ? Y a-t-il des distances, des obstacles, des barrières? la force la plus grande est celle de la foi. Quelle était celle qui poussait les premiers chrétiens dans les lieux où la foi leur disait : va ?

Les vallées que je descendais furent la route que suivirent les premiers néophytes chrétiens qui, au commencement du IVe siècle, passèrent de l'Arménie en Géorgie.

A Orlovka même, un de ces villages que j'ai nommés et que je traversai, un chemin conduit dans la haute région du lac Taparavane, d'où descend le Taparavan-tchaï, que je longeai à petite distance jusqu'à Akhalkalaki.

C'est par les lieux mêmes que je traversais, c'est en suivant

cette eau courante, qu'au commencement du IVe siècle la lumière de l'Évangile fut portée par la main d'une femme qui, fuyant les persécutions de Rome, puis celles de l'Arménie, alla toujours devant elle, guidée par cette foi que rien n'arrêtait. Une légende géorgienne dit que cette sainte femme. contemporaine de Rhipsimê et de Gaïanê, après avoir assisté peut-être à leur martyre à Vagharchabad, arriva dans ces lieux inconnus. Un berger lui dit que cette eau du lac Taparavane allait rejoindre le Cyrus. La sainte femme suivit le cours de l'eau jusqu'à Khertwis d'où, le long du fleuve, elle arriva en Géorgie. La première elle y apporta le signe de la Croix et prêcha l'Évangile. Cette croix, faite de deux ceps de vigne qu'elle noua de ses cheveux, est la croix que l'on vénère dans l'église de Sion à Tiflis. Cette femme était sainte Nina.

J'arrivai le soir à Akhalkalaki. On avait eu l'obligeance d'y annoncer ma venue pour le 10 octobre; à une station avant la ville, je trouvai un officier de la régence qui m'y attendait. Il m'apprit que mon gîte était préparé chez M. Martyros Markarov, Arménien, ancien officier qui a servi dans les régiments de Cosaques de la ligne du Caucase.

Akhalkalaki est à 5,510 pieds au-dessus de la mer. Cette seconde ville de l'ancien pachalik d'Akhaltzykh a une population mixte d'environ 3,000 âmes, composée d'Arméniens, qui y possèdent 216 maisons, de Turcs et de Tartares. C'est une ville déchue qui avait de l'importance autrefois.

11 octobre. — Levé au point du jour, j'eus quelques heures pour visiter la ville et son assez pauvre bazar. En dehors de son enceinte, ouverte aujourd'hui, mais offrant encore des restes de murailles, est la forteresse, sur un plateau, au confluent du Taparavan-tchaï et de la Ghendara, autre petite rivière qui descend des environs du lac Khontchali. Ce plateau, qui ajoutait aux défenses de la forteresse, forme une espèce de presqu'île.

La prise d'Arkhalkalaki (juillet 1828) fut un brillant coup de

main qu'exécuta le corps d'armée du général Paskévitch. Sommée de se rendre, la garnison turque avait répondu par cet ancien proverbe : « Un habitant de Kars en vaut trois d'Érivan ; deux de Kars en valent un d'Akhaltzykh ; » et avait ajouté : « Nous sommes des gens d'Akhaltzykh. »

La forteresse est demeurée ce qu'elle était en 1828. J'avais devant moi ses murailles blanches et ses tours qui offrent un aspect pittoresque. Canonnée pendant quelques heures, la forteresse fut enlevée par l'escalade. Les Turcs essayèrent de s'échapper en se laissant glisser des murailles au moyen de cordes ; beaucoup périrent dans le ravin encaissé que forment les rochers qui dominent la rivière. Je fis un croquis de ce site intéressant.

Le plateau d'Akhalkalaki est une haute région. C'est une partie du Zémo-Karthli de la géographie de Wakhoucht[1]. Une magnifique chaîne de montagnes le borde à l'est (les monts Kodiani de Wakhoucht), se terminant au sud par le mont Aboul, tout couvert de neige et dont les deux sommets se profilaient avec éclat dans l'azur du ciel. La journée était magnifique ; malgré le soleil, l'air était vif, indice de la hauteur de la région. Le mont Aboul a 9,170 pieds au-dessus de la mer. Les gens du pays me dirent que son sommet reste couvert de neige au milieu de l'été.

Cette chaîne s'étend du lac Taparavane (Pharawani de Wakhoucht), qui est au revers à l'orient, jusque vers la région du lac Tabissi-Khour (Tbis-Qouri de Wakhoucht), sur une distance d'environ 30 verstes. Cette région de lacs est la source d'une infinité de cours d'eau qui descendent vers les affluents de la Koura, le Mtcwari de Wakhoucht. Le Cyrus avait donc perdu son nom au moyen âge. Tous ces lacs sont poissonneux ; les truites y abondent. N'importe les pays, la nature a des lois pareilles aux

1. *Description géographique de la Géorgie*, par le Tsarévitch Wakhoucht, publiée d'après l'original autographe, par M. Brosset. (Saint-Pétersbourg. 1842.)

mêmes hauteurs, dans les Alpes de l'Europe comme dans celles de l'Asie.

A une distance de 20 verstes d'Akhalkalaki, le plateau se découvrit d'une manière plus nette; je pus embrasser d'un regard toute la chaîne, parsemée à ses sommets des premières neiges de l'automne, et dominée au sud avec majesté par le mont Aboul. C'est une des plus belles vues alpestres que je me rappelle. J'approchais d'une contrée plus basse où j'allais trouver toutes les beautés de la végétation qui s'étale dans la vallée de la Koura, et qui n'est que l'annonce d'une végétation bien autrement riche que je devais contempler dans l'Iméreth.

Entre l'Akhaltzykhé, partie du Haut-Karthli ou Zemo-Karthli, et l'Iméreth il y a une belle chaîne de hautes montagnes qui s'étend de l'ouest à l'est; à l'ouest elle forme la chaîne proprement d'Akhaltzykh et se prolonge jusque vers le Gouria, à son extrémité occidentale. La chaîne du Trialeth, qui s'étend au sud du Karthli-Moyen ou Chida-Karthli, est le prolongement à l'est de cette première chaîne qui a été ouverte, comme nous l'avons dit ailleurs, par les eaux du Cyrus qui y ont opéré une rupture à Atskour, Atsqouri de Wakhoucht.

Toute cette chaîne, en commençant par l'occident, offre dans la carte de Wakhoucht les monts Phersathi, Ghado (en face d'Atskour), Makhwilo, Likhi. A l'ouest de ce dernier mont est le col qui mène de la vallée de Souram ou de la Koura dans l'Iméreth.

C'est dans cette belle région que j'allais m'engager.

Tout le plateau d'Akhalkalaki est en général dépourvu d'arbres. Après avoir parcouru 25 verstes, j'arrivai à sa descente. Je découvris à ma gauche une admirable vue qui plonge dans la vallée de la Koura, que j'apercevais dans le fond, serpentant au milieu de montagnes aux tons violets, à travers des prairies d'un vert d'émeraude.

Il n'y a aucune exagération à ce tableau. L'on n'a aucune idée en Europe, même en Sicile, des tons qu'offre la végétation de la Transcaucasie. J'avais sous les yeux une nature toute différente. J'étais dans le labyrinthe de montagnes et de vallées qui séparent le plateau d'Akhalkalaki de celui d'Akhaltzykh situé 2,000 pieds plus bas.

La journée était admirable (11/23 octobre); le ciel sans nuage; la chaleur qui m'avait quitté à Sardar-Abad était revenue ; c'était une chaleur d'été.

J'avais environ 30 verstes à faire pour arriver jusqu'à Khertwis. La route où mon tarantasse était aventuré est carrossable, telle quelle; mais il faut enrayer à chaque instant et souvent enchaîner les roues avec deux sabots.

Je descendais en zigzag à travers des forêts touffues où se confondaient les tons brillants de la végétation la plus riche. La route y est cachée; on ne l'aperçoit plus quand on se retourne pour voir la région haute d'où l'on vient. Des arbres, toujours des arbres, çà et là des roches entourées de plantes vigoureuses qui les embrassent en s'y tordant; puis la route qui s'enfonce plus bas dans d'autres forêts; puis enfin dans le fond la belle vallée, disparaissant parfois, pour reparaître plus loin.

Après être arrivé en vue de Khertwis, ancienne forteresse construite par les Atabeks géorgiens entre deux monts sévères, l'un nu, l'autre boisé, qui s'élèvent pareils à des tables, auxquelles leur sommet plat les fait ressembler, on descend encore environ 800 pieds en découvrant une végétation de plus en plus riche. On se croirait dans l'Inde, d'autant plus que les hommes en turban que l'on rencontre, conduisant quelquefois des arbas, ont tous un type oriental.

Cette belle descente est appelée Tamala-Asky par les habitants du pays.

On abandonne les forêts, on descend encore au milieu d'un

bassin de montagnes où sont des roches tourmentées et des collines dont le sol jaunâtre est d'un aspect étrange.

J'arrivai enfin au bas de la région. Je découvris sur ma droite une vieille forteresse[1], dont j'eus le temps de dessiner les ruines pittoresques, puis bientôt, au-dessous de moi, un beau jardin dont les arbres aux tons éclatants et les peupliers élancés me rappelèrent un peu le jardin d'Érivan. J'étais devant la station de poste d'Aspindza où serpente, au milieu des prairies, un joli cours d'eau, l'Aspindzo-Tsqali de la carte de Wakhoucht, qui tombe un peu plus loin sur la rive droite de la Koura dont j'avais atteint les bords.

J'avais parcouru 45 verstes en huit heures et demie, par un temps admirable, mais j'avais encore à franchir 30 verstes jusqu'à Atskour. La route que j'avais suivie porte le nom de Tabouretchtchaï.

Je laissai à gauche la Koura, qui fait un immense coude à l'ouest dans la direction d'Akhaltzykh, en contournant un massif de montagnes, avant de revenir sur Atskour. Il me fallut encore huit heures pour faire ces 30 verstes. Tout est montagnes, vallées et bois dans cette région où je m'engageai par une route de traverse qui perce directement ces montagnes et ces vallées. On l'appelle Tzarskaia (impériale) en souvenir, je crois, de son établissement en 1838, lors du voyage de l'empereur Nicolas Ier dans ces contrées[2].

1. Je n'ai pu réussir à connaître le vrai nom de cette forteresse. Les gens du pays répondaient à mes questions par les mots « le château turc ». Sur la carte de Wakhoucht la forteresse est marquée, mais, sans autre indication, la *forteresse*. Il dit par contre dans son texte (page 91) : « Au nord d'Aspindza est la grande et bonne citadelle de Mgel-Tzikhé. »

2. J'eus le chagrin de me trouver dans la nécessité de renoncer à visiter les ruines du célèbre monastère de Saphar, situé à quelques heures de distance, non loin de la rive gauche de la Koura, du côté d'Akhaltzykh.

Le monastère de Saphar ou plutôt Saphara, où l'on comptait jusqu'à 12 églises, fut agrandi par les Atabeks, chefs ou gouverneurs du pays et vassaux des rois de

La nuit me surprit en chemin, mais une nuit tiède, éclairée par la lune dont la lumière nous guidait et me vint en aide bien à propos. Au dernier relais, j'eus pour me conduire un yemtchik peu au fait de la localité. A un certain endroit où la route se bifurquait, il choisit la mauvaise voie. Je m'en aperçus bientôt. Je pris le parti de faire arrêter le tarantasse et de descendre seul en avant en éclaireur. Bien m'en prit : je m'aperçus que le chemin, se rétrécissant de plus en plus, cessait absolument d'être carrossable et aboutissait à pis que cela. En effet, je distinguais devant moi le vide et au-dessous de moi une vallée profonde où je voyais poindre quelques lumières. J'appelai longtemps, en jetant ma voix en longs cris. Une figure en turban parut enfin, s'élevant à moi lentement sur la pente ardue. C'était un jeune laboureur ou berger du village d'Orpola. Je lui criai : « Atskour Kala! Atskour Kala! » (le château d'Atskour.) Il comprit mon embarras. Nous arrivâmes au tarantasse; il aida à le faire tourner dans ce malencontreux chemin de traverse où, dans son ignorance, le yemtchik s'était engagé. Nous remontâmes jusqu'au bon endroit, une demi-verste plus haut. Le berger ne perdit point son temps : l'aigle de Russie qui brilla à ses yeux au clair de lune sur la belle pièce neuve que je lui mis en main, me valut un de ces remerciements orientaux où la main, portée de la poitrine au turban, exécute ce double geste respectueux et plein de grâce dont les Turcs et les Persans ont le secret. A la faveur de la douce lumière de l'astre de la nuit, je pus distinguer à mon tour

Géorgie jusqu'au XIVe siècle. Ces Atabeks, qui y avaient leur sépulture, se déclarèrent indépendants, ce qui fut une source de longues guerres jusqu'au XVIe siècle. Les Turcs survinrent alors et soumirent le pays, en conservant le pouvoir aux Atabeks qui abjurèrent par ambition le christianisme. Les pachas d'Akhaltzykh leur succédèrent. Placés à distance de Constantinople, ils furent eux-mêmes plus ou moins indépendants dans le pays. Il y a d'admirables détails d'architecture et de sculpture géorgienne à Saphara, et beaucoup de renseignements sur ce célèbre monastère dans les ouvrages de Dubois et de M. Brosset.

la belle tête du jeune guide qui était venu si à propos. Tout était pour le mieux.

Cet épisode de la route avait pris du temps; mais la nuit était si belle, la température si douce, le ciel si serein où de légers nuages voilaient par instants la lune, que cet épisode était plutôt un souvenir heureux.

Je n'arrivai qu'à deux heures du matin à la station de poste d'Atskour où le grand murmure d'une eau courante m'annonça que j'étais sur le bord d'une grande rivière.

12 octobre. — J'étais sur pied à six heures, avant le point du jour. L'eau courante dont le murmure avait bercé mon sommeil est la Koura. Le soleil n'était pas encore levé. Sur l'autre rive du fleuve se dressait devant moi le château d'Atskour (à 3,185 pieds au-dessus de la mer, placé à la même hauteur à peu près que la forteresse d'Akhaltzykh qui est à 3,124 pieds). Dans le crépuscule du matin, ses grands murs accidentés par les lignes des tours qui dominent son enceinte, les saillies de l'énorme rocher qui constitue son assiette, le pont à sept arches sur piles en bois qui relie les deux rives, offraient un aspect des plus pittoresques. J'en fis un croquis[1].

Cette vieille forteresse géorgienne avait une très-ancienne et célèbre église qui a été ruinée par les Turcs. On y conservait l'image miraculeuse dite de Notre-Dame d'Atskour, dont la possession fut le sujet de plusieurs guerres et qui fut enlevée par les Géorgiens au XVIe siècle. Cette image célèbre est aujourd'hui au monastère de Ghélathi où j'allais bientôt arriver[2].

Le pays que je traversais est tout plein de souvenirs histo-

1. Il y a dans le *Caucase pittoresque* une belle planche offrant la vue du château d'Atskour.

2. M. Brosset a visitié les ruines de l'église d'Atskour et a donné dans l'atlas de son *Voyage en Transcaucasie* (pl. VI) le dessin de la fenêtre occidentale de cette église, fenêtre longue et étroite comme une barbacane, que l'on retrouve pareille dans les églises de la vallée de Daba dont je parlerai plus loin.

riques, souvenirs de guerre surtout, rappelant la lutte des rois de Géorgie contre les Turcs. La Russie, appelée par Héraclius à son secours, envoya un corps de troupes qui, après avoir traversé la chaîne du Caucase par le pays de Ratcha, apparut une première fois, en 1770, dans les vallées que je parcourais.

Au point de vue des communications et de la stratégie, Atskour est une position importante.

C'est à Atskour que le Cyrus a brisé la haute chaîne de montagnes du Karthli, pour s'ouvrir par cette rupture une issue dans la grande vallée ou plutôt dans la succession de vallées que l'on descend jusqu'à Souram, où le pays s'ouvre. Le fleuve y débouche dans le bassin qui se prolonge par Gori jusqu'à Mtzkhetha. Comme nous l'avons vu dans la septième lettre, le Cyrus s'y détourne au sud jusqu'à Tiflis où, par une dernière *rupture* dans les rochers au pied de la montagne de Saint-David, il s'échappe au sud-est.

Je franchis le pont, et, sur une très-bonne route (la route de poste qui mène à Gori et à Tiflis), je descendis la rive gauche de la Koura dont la vallée changeait d'aspect à chaque instant. Le fleuve coule entre des montagnes richement boisées. Dans la partie inférieure sont des chênes; des forêts de beaux pins recouvrent leurs sommets. Je vis dans certains endroits des *couloirs* percés en ligne droite sur leurs pentes, aboutissant au fleuve, pour y faire descendre, comme dans les Alpes de la Suisse, les beaux bois dont on forme des radeaux que la Koura emmène jusqu'à Tiflis.

Plus je descendais, plus devenait belle la vallée du fleuve qui coule à Likhani entre des montagnes dont les pentes m'offrirent toutes les merveilles de la végétation la plus variée. Je découvris bientôt le château de ce nom[1] dont les ruines sont as-

1. Likhani ne se trouve pas indiqué sur la carte de Wakhoucht. Il dit dans

sises pittoresquement sur un monticule qui domine le cours du fleuve, sur la rive droite. C'était autrefois un poste de défense commandant le passage, comme dans d'autres endroits où les ruines d'autres châteaux attestent ce qu'était jadis le pays devant se garder sans cesse. Il en était ainsi au moyen âge en Europe où, sur les bords du Rhin et sur les bords du Danube, les ruines pittoresques de beaux châteaux rappellent de même des époques de troubles et de guerres.

En approchant de Borjom, la route est tracée quelquefois sur des corniches d'où la vue plonge sur le fleuve; j'y voyais descendre des trains de bois guidés par quelques hommes. La vue était admirable. Toutes ces belles montagnes boisées, où les teintes diverses de la végétation étalaient leurs mille nuances, ont quelquefois à leur base des tapis de verdure qui offrent le ton brillant de l'émeraude.

Borjom (on prononce Barjom en russe) ou Bordjom est une vallée ou plutôt la rencontre de plusieurs vallées. Il me parut voir des vallées de la Suisse, mais dans un cadre oriental.

Un beau pont est jeté sur la Koura. La station de poste et quelques maisons sont sur la rive gauche du fleuve; mais les eaux minérales de Borjom et toutes les villas, maisons de campagne, maisons rustiques jusqu'à des *chalets* qui animent l'endroit, sont sur la rive droite, dans une vallée principale qui est arrosée par le Chawi-Tsqali (la Rivière-Noire), sur une longueur d'environ 20 verstes.

son texte (page 269) : « Au bas d'une montagne près du Mtcwar est le bourg de Tachis-Car » et plus loin (page 273) : « Là dans le défilé se trouve une porte de sortie avec une tour formant l'entrée du Karthli; de là le nom de Tachis-Car, c'est-à-dire « porte de pierre. » Sur la carte n° 1, on trouve après Atskour, sur la rive gauche de la Koura, une forteresse sur le bord de la Kwabis-Tsqali; plus bas, sur la rive droite du fleuve, la forteresse de Pétrès-Tzikhé. Entre ces deux forteresses était, il semble, le Tachis-Car. Pétrès-Tzikhé est probablement le château de Likhani.

Les eaux minérales de Borjom sont déjà renommées. Elles forment différents groupes de sources.

Il y a la source d'Eugénie (fer et soude), ainsi appelée en l'honneur de l'épouse du général Golovine, ancien gouverneur du Caucase. Il y a la source de Catherine (soude et soufre).

Ce charmant lieu ne date que de l'année 1842. Une colonne tronquée portant une inscription rappelle l'époque de l'établissement de ces bains. C'est proprement la création du feu prince Vorontzov qui aimait à venir chaque année essayer de ces sources salutaires [1], et surtout à s'y reposer quelques semaines des fatigues de la guerre et de l'administration.

Un tel patronage devait faire de Borjom un lieu de prédilection où se rend la bonne société de Tiflis et d'autres lieux de la Transcaucasie. Je ferai à Borjom un reproche qui pourra paraître un peu étrange: — c'est le trop grand luxe de ses villas et maisons. Je m'informai du loyer que coûtaient ces jolies demeures. On les paie une somme assez forte pour une saison de quelques mois. Borjom est le Baden-Baden de l'Orient.

C'est en face de la source de Catherine que s'élèvent les trois jolies villas qui servaient au prince Vorontzov et à sa suite. Le prince Bariatinsky, son successeur, qui a hérité de son goût pour ce bel endroit, les occupe avec sa suite, lorsqu'il y vient passer quelques semaines, pour se reposer aussi des fatigues de la guerre et de l'administration. Je me promenai dans le beau parc que le Prince-Lieutenant y a fait établir. Une foule de sentiers y sont cachés, sous de beaux arbres; de petits cours d'eau y murmurent à travers les roches où ils forment des cascatelles, en descendant jusqu'au Chawi-Tsqali. On y trouve l'ombre et la fraîcheur délicieuses partout, mais qui constituent plus particulièrement les délices des climats chauds de l'Orient. Au mois d'octobre, l'en-

1. Le docteur Andréievsky, médecin de confiance du feu prince Vorontzov, a publié en russe une description de ces eaux minérales.

droit était encore plein de charmes, et je m'y promenai par une température assez haute pour me faire croire un moment que j'étais en été. Les arbres avaient presque tous conservé leur feuillage que jaunissaient à peine les teintes de l'automne.

On a réuni à Borjom quelques pierres sculptées, tirées du monastère géorgien de Kimothisman ou Daba, situé à 15 verstes de distance, en remontant une vallée, parallèle à celle du Chawi-Tsqali, où coule une rivière nommée Thor[1] ou Goudjareth, Goudjarethi sur les cartes russes. Ces deux rivières descendent de la haute chaîne de montagnes qui sépare la grande vallée de la Koura d'une haute vallée où le Khram prend sa source, sous le nom de Ktzia. Wakhoucht dit que cette rivière est ainsi appelée d'un bourg, ou parce qu'elle renverse les ponts. Cette vallée est au revers septentrional du plateau où se trouve le lac Tabissi-Khour, Tbis-Qouri, dont il a été fait mention plus haut.

Je n'eus pas le temps de me rendre jusqu'au monastère de Daba, mais je fis à cheval une excursion des plus intéressantes aux deux anciennes églises géorgiennes qui existent dans la vallée du Chawi-Tsqali.

La première, celle de Saint-George, n'est qu'à quelques verstes de Borjom, à l'ancien village Sadghéri, composé aujourd'hui de six maisons seulement, où je trouvai des colons petits-russiens qui y sont établis depuis peu.

L'église forme un carré long. L'édifice, construit en pierres bleuâtres de la nature de l'ardoise, dont Wakhoucht signale l'existence dans ces vallées, ne reçoit du jour que par quatre fenêtres hautes et étroites comme des barbacanes, percées chacune dans une grande pierre bordée de moulures sculptées, surmontant, sur deux des faces de l'édifice, une porte dont la baie est pratiquée dans trois énormes pierres sculptées également, offrant

1. Je la trouve ainsi indiquée dans la Géographie de Wakhoucht qui dit que la contrée était remplie d'églises déjà ruinées de son temps.

le signe de la croix, et, de chaque côté, des colonnettes jumelles taillées et ornementées. Ces fenêtres étroites, communes à presque toutes les églises de la Géorgie, sont un des calculs architectoniques inspirés par le climat dans un pays où la lumière du jour a une splendeur qui pénètre en rayons éclatants. Des pierres sculptées parsèment les deux façades; on y voit le signe de la croix, le Sagittaire tirant sur une colombe, des figures d'animaux, comme à Mtzkhetha, suivant le style géorgien; on y distingue celles d'un mouton, d'une chèvre, un dragon ailé, et enfin Saint-George à cheval, terrassant le dragon. Il n'y a aucune inscription sur les portes de cette église dont je ne connais pas de dessin; j'en fis un croquis; mais sur la seconde église, 7 ou 8 verstes plus loin, se trouve au-dessus de la porte, sur une pierre taillée en cintre, une belle inscription géorgienne. M. Brosset (*Voyage archéologique*, 6e Rapport, p. 102) a traduit ce qu'on lui a envoyé de lisible de cette inscription: « En l'indiction du roi des rois Giorgi, fils de Dimitri, *en l'honneur* de l'incarnation *du Sauveur*, du Verbe divin, j'ai construit ce temple *pour le premier-né* du roi des rois, Giorgi, moi..... son chef des trésoriers; en l'an 21. »

Cette seconde église, dite du Sauveur, est une construction à peu près pareille; mais elle est placée, de la manière la plus pittoresque, dans une grotte naturelle dont elle remplit presque toute l'ouverture, tellement qu'entre le mur opposé à celui de la façade et la paroi du fond de la grotte, il y a à peine passage pour un homme. Cette église du *Sauveur dans la grotte* située dans les montagnes, au milieu des forêts, dans une haute région, est un des monuments les plus curieux que j'aie visités. Je n'en ai trouvé nulle part le dessin; je n'eus pas le temps d'en faire un croquis. Ces deux églises sont surmontées d'un toit angulaire formé de dalles d'ardoise, placées en recouvrement comme des tuiles.

Cette excursion me prit plus de cinq heures. J'étais accompagné par un officier forestier ayant la direction de ce département dans

le pays. Il est élève de l'Institut Forestier de Saint-Pétersbourg; sa conversation et ses connaissances me furent précieuses. Il m'aida à trouver dans les forêts que nous traversâmes le *Pinus Normania*, espèce nouvelle de pin dont le docteur Normann a enrichi le domaine de la botanique. J'en cueillis une branche que je conserve comme un souvenir de cette excursion. Nous revînmes par un autre chemin, à travers les jolis sentiers du parc dont j'ai parlé.

Cette visite à Borjom est une des plus agréables stations de mon voyage; mais la nécessité, avec ses longs éperons, me pressait. Il me fallut partir; la route était bonne heureusement et le temps propice; tout me servait à souhait.

De Borjom, qui est sur le territoire géorgien, jusqu'à Souram, on continue à descendre la vallée de la Koura sur un espace de 26 verstes. On y rencontre une succession de très-beaux sites; on découvre sur les hauteurs des ruines de châteaux, vieux indices de défense dans ce pays de passage fréquenté déjà dans l'antiquité, car c'était un des chemins de l'Ibérie.

Au village de Souram, je quittai la grande route de poste qui mène à Gori, puis à Tiflis. C'était quitter en même temps la bonne route. J'allais m'engager par une voie à peu près pareille à celle que j'avais suivie d'Akhalkalaki à Atskour, sur le chemin de l'Iméreth, par le col de Likhi qui le sépare de la Géorgie.

Souram, le Sourami de Wakhoucht, est peut-être le Surium de Pline (VI, 4) et le Sourion de Ptolémée.

Cette route a dû toujours être la voie du commerce, et elle était vraisemblablement celle que suivaient les caravanes qui allaient porter aux colonies grecques du Pont-Euxin les marchandises de l'Orient.

Le vieux château de Souram est perché sur un rocher. Il y a une légende se rattachant à sa construction qui date probablement du IIe siècle. Suivant cette légende, les murailles du château

s'écroulaient sans cesse jusqu'au jour où, pour obéir à la révélation d'un songe, on enterra dans ses fondements un fils unique. Le sort serait tombé sur l'enfant d'une pauvre veuve. Ce fils s'appelait Zaourab. Pendant la fatale opération, il faisait entendre sa voix qui appelait sa mère. Ses dernières paroles furent un adieu ; il cria :

« Waimé dédav gastavdi ! »

« Hélas ! ô mère, je me meurs (c'est fini de moi). »

Cette légende est citée par le comte Stackelberg, dans le texte de la planche du *Caucase pittoresque,* offrant la vue de ce vieux château.

La route des montagnes que je suivais me fit dire bien des fois : *hìc labor !* Elle est des plus pittoresques, comme celle d'Atskour, mais des plus pénibles. Après le col franchi il y eut encore des montagnes et des descentes rapides, à travers les gorges d'une chaîne intermédiaire qui va se relier à celle du Charopane. Mon pauvre tarantasse eut à souffrir plus d'une épreuve et fit entendre plus d'un gémissement ; mais il tint bon. Mon valet de chambre Nicolas, qui ne manque pas d'esprit d'à-propros, me dit, quand nous fûmes arrivés dans la délicieuse vallée de Tcherkmel, que le tarantasse, comme un vieux et fidèle serviteur, méritait une pension.

13/25 octobre. — Journée admirable. Je descends la vallée du Tcherkmel[1], la rivière aux eaux bleues. Je suis en plein Iméreth. J'y retrouve l'été et j'y découvre toutes les magnificences de la végétation de ce pays. Dieu m'a fait la grâce de la contempler. C'est là que j'ai vu le charmant phénomène de l'existence d'un arbre dans un autre arbre.

Une plante grimpante à plusieurs rameaux devient en montant

1. Je trouve écrit sur la grande carte russe Tchkomela. Tcherkmel, nom que j'ai recueilli moi-même sur les lieux, rend presque exactement le nom de Tchkhérimela que la rivière porte sur la carte de Wakhoucht.

un arbre souple qui s'attache à un arbre vigoureux. Celui-ci pourrait étouffer de sa force l'hôte faible qui vient lui demander asile. La prévoyante nature est là ; elle lui enseigne à ouvrir les bras. Il étend ses branches pour que l'arbre aimant puisse y respirer à l'aise. Au lieu d'être serrées et montantes, les branches du premier sont donc espacées et horizontales ; celles du dernier sont ascendantes le long du tronc de son ami. Celui-ci semble dire, avec majesté, à l'arbre faible qui, chétif, sans soutien périrait : « Viens, tu vivras appuyé sur moi. » J'avais sous les yeux le spectacle d'une végétation double, pour ainsi dire, l'une verticale, l'autre horizontale. Ce n'est point une existence égoïste ; l'arbre faible n'est pas un parasite, comme le lierre qui étouffe souvent son appui. Non ; — il part du sol même où il enfonce ses faibles racines, à côté des racines puissantes de son protecteur. Tous deux vivent de la même terre avec des appétits différents, en étalant leur physionomie toute diverse d'aspect et de nuance. Comme dans la nature humaine où l'être faible cherche et aime l'être fort ; comme dans la nature animale où la bête innocente se réfugie dans le sein du lion ; — la nature végétale offre donc les mêmes contrastes de vie et de sentiment.

Je vois sourire quelque botaniste, je le veux bien ; je n'ai fait que passer vite, sans avoir le temps d'étudier la nature des individus [1].

La vallée du Tcherkmel m'offrait à chaque instant des rochers de forme pittoresque, entourés de forêts qui montent, en étalant

1. Il est possible que ce fût la périploque grecque ou une grande espèce de clématite, telle que j'en ai contemplé en Crimée grimpant sur des arbes à 30 pieds de hauteur.

J'ai vu de loin, en passant avec rapidité au milieu du labyrinthe de cette étonnante végétation où l'on découvre, outre les grands arbres (comme le noyer, le chêne, le hêtre, l'érable), le peuplier argenté, le cerisier, le figuier, croissant à l'état sauvage, de même que la vigne qui s'enlace aux arbres, ainsi que d'autres plantes grimpantes, des lianes à grappes rouges, etc.

à leur base des prairies où mes yeux charmés s'arrêtaient comme sur des tapis de velours de couleur d'émeraude.

Ce ton riche de la végétation est le résultat de la combinaison de l'extrême humidité et de l'extrême chaleur qui constituent le climat de l'Iméreth.

Je vis sur un de ces rochers le vieux château de Tchkhéri, je crois, perché comme un nid qui se détachait en blanc au milieu de cette étonnante végétation.

La route longeait presque partout la rive du Tcherkmel dont les eaux bleues coulaient pures, en gazouillant sur un fond de petits cailloux. Parfois ses rives sont jointes par quelques ponts des plus rustiques. Un arbre coupé jeté sur de vieux troncs desséchés, qui penchaient leur tête fort en avant sur les eaux, — c'était le tablier; une branche mince, assujettie dans les angles de leurs rameaux, était la balustrade de ces jolis ponts. On les nomme, je crois, *bondi*[1].

Je m'arrêtais pour admirer et pour tâcher de saisir au crayon quelques-uns des sites de cette charmante vallée. Je vis dans un endroit un grand arbre tombé, ses racines en l'air, déjà mort à sa base, il n'avait pas encore renoncé à vivre. Son tronc noueux projetait de fortes branches. Deux de ces branches implantées du bout dans le sol y avaient trouvé une seconde existence; et l'arbre, desséché ailleurs, y étalait une verdure nouvelle.

A 14 verstes de la station de Kwirila[2], à 37 verstes de Koutaïs,

1. C'est le nom que Wakhoucht donne aux ponts de tresses de sarments que l'on rencontre liant les rives de la Tzkhénis-Tsqal qui, ajoute-t-il, ne souffre pas de pont en pierre.

2. Les stations de poste depuis Souram sont Malitzkaia, Sarakizili (Kharagéouli? de Wakhoucht), Charopani, Simonetzkaia, le Swinonethi de Wakhoucht. Sa carte de l'Iméreth y offre l'indication d'une très-grande quantité de châteaux, bourgs, villages, tours, églises, la plupart disparus aujourd'hui et donnant l'idée de la dévastation des XVIIe et XVIIIe siècles dans cette belle contrée qui deviendra avec le temps, sous la domination de la Russie, un des plus riches pays de la Transcaucasie. La route que je suivais était dans l'antiquité celle du commerce de transit qui reliait le Cyrus au Phase. J'en reparlerai plus loin.

le Tcherkmel tombe dans la Kwirila ou Qwirila qui descend des monts du Charopaï (monts Lokhoiza et Kédéla de Wakhoucht). Il termine sa pure existence dans les eaux grises de cette rivière, qui est peut-être l'ancien Phase! Nous en parlerons plus loin.

Le paysage change d'aspect; les grands arbres deviennent plus rares; la vallée s'élargit; sur les hauteurs, toujours couvertes de tapis de verdure, s'étalent des maisons rustiques, disséminées souvent comme des chalets.

La contrée devient de plus en plus ouverte; des chaînes de montagnes aux tons violets, aux cimes dentelées, celle du Ghardjila, je crois, se montrent à droite; d'autres chaînes leur succèdent.

A la station de Swimonethi, je découvre, se dressant à l'horizon, la chaîne du Caucase que je retrouve avec toute sa majesté, m'offrant ses cimes dorées par les feux mourants de cette belle journée. J'arrive à Koutaïs avec la nuit.

14 octobre. — Je me présentai chez le général Ivanov, gouverneur de Koutaïs à qui j'étais annoncé. Il eut l'obligeance de mettre à ma disposition tous les moyens qui pouvaient faciliter mon excursion à Ghélathi où j'avais hâte d'arriver. Je n'avais aucun temps à perdre; on attendait à chaque instant la nouvelle de la venue à Poti du bateau à vapeur qui fait échelle sur la côte de la mer Noire, et où je devais m'embarquer.

Ghélathi, un des plus célèbres monastères de la Transcaucasie, est situé à 10 verstes environ à l'orient de Koutaïs, dans une région montagneuse et surtout boisée, où des chemins très-primitifs sont remplis d'obstacles; mais nous franchîmes la distance avec rapidité, grâce à nos excellents chevaux de monture. J'étais accompagné de M. Mizandorov, homme fort instruit, attaché à la régence de Koutaïs.

Dans des excursions pareilles, les difficultés sont un charme de

plus, les chemins de fer sont une bonne institution pour les exigences de la vieille Europe, où l'on finira par ne plus voyager, à force d'arriver vite. En Suisse, en Italie, ils ont déjà bien gâté le pittoresque ; en Orient ils le détruiront un jour tout à fait. Allez en imagination à l'Ararat, ou bien arrivez au milieu des monuments de Thèbes, par un chemin de fer ! le mystère et le charme du voyage, le désert, la caravane, tous ces mille incidents qui gravent en traits ineffaçables la poésie des lieux, — disparaîtront ; il ne restera que des monuments sans couleur, des colosses étonnés et des voyageurs qui le seront encore plus.

Ghélathi a été fondé ou restauré à la fin du XIe siècle, par le roi Bagratide David II, le réparateur ou le reconstructeur (Aghmachénébéli), d'après le plan de la célèbre église de Pitzounda qui date de Justinien. Le monastère est situé près de la rive gauche du Tsqal-Tsithéla, « la rivière Rouge, » affluent du Rioni, non loin de l'église de Motsamétha (sur l'autre rive) où sont les tombeaux de David et Constantin, martyrs en 749. Il est consacré à la nativité de la sainte Vierge, ce que son nom même indique ; Gélathi, Ghélathi ou Ghénathi[1], comme on devrait plutôt dire, est la forme altérée du mot γενέθλια, *nativité*. Ce fut peut-être la résidence d'été et aussi le refuge des patriarches de Pitzounda, après la ruine de leur métropole par les Turcs.

En l'absence de l'archimandrite Gabriel, je fus reçu au monastère par le père Daniel, beau moine à tête vénérable, dont la simplicité me toucha. Le gardien du trésor sacré, vieux moine tout voûté par l'âge, d'autres moines aux traits ascétiques l'accompagnaient. Dans les saints asiles de la méditation et de la prière, l'âme détachée du monde imprime à la physionomie le recueillement, la douceur et la sérénité que l'on rencontre si rarement ailleurs.

1. Sur sa carte Wakhoucht dit Gélathi, dans son texte Gélath ou Génath. M. Brosset dit de même.

La grande cour du monastère renferme trois églises. Au milieu s'élève l'église de la Sainte-Vierge; à l'est et à l'ouest sont celles de Saint-George et de Saint-Nicolas, beaucoup plus petites, cette dernière surtout[1].

Je me bornerai à la description des principaux objets d'art sacré de l'église de la Vierge.

En entrant, le regard est fortement attiré à la voûte du chœur par une belle mosaïque byzantine sur fond d'or, offrant la Vierge et l'enfant Jésus entre les archanges Gabriel et Michel. C'est un don de l'empereur Alexis Comnène au roi David II. Telles devaient être les mosaïques de Sainte-Sophie que le badigeon turc a recouvertes.

Les murailles sont ornées de peintures offrant les figures en pied de David II, de ses aïeux Bagrat IV, Hélène sa femme, Rousoudan sa fille, George II son père; de son descendant George III, père de la reine Thamar, petite-nièce de David II, dont le règne glorieux vit la Géorgie complétement indépendante et que les Géorgiens appellent le *roi* Thamar.

Je fus frappé de la beauté des images, la plupart grands triptyques en or pur travaillé au repoussé. J'en citerai quelques-unes; d'abord celle de Notre-Dame d'Atskour, en argent doré et en or pur au milieu, si célèbre par la vénération qui y était attachée et par les guerres que sa possession fit naître; puis la grande image de la Vierge, patronne de Ghénathi; une autre image de la

1. M. Brosset a donné dans son *Voyage archéologique* le dessin de l'église principale et l'interprétation de toutes les inscriptions de Ghénathi. Dubois a reproduit dans son Atlas divers détails et la vue générale du monastère. Le *Caucase pittoresque* renferme une belle planche offrant les figures à fresque de l'église de la Sainte-Vierge. Ce qui reste des inscriptions de ces figures laisse des doutes sur quelques-uns des personnages qui y sont représentés. Les figures doivent avoir été repeintes en partie plus tard. Celle de David II, qui tient sur le bras gauche le modèle de l'église dont il fut le réparateur, ne laisse aucun doute sur l'attribution du personnage.

Vierge, en argent repoussé, don de Bagrat III à une église de Koutaïs brûlée par les Turcs; un autre grand triptyque, en or pur repoussé, offrant la Vierge en prière, et la célèbre image de Notre-Dame de Khakhoul[1].

Dans le trésor, que l'on voulut bien ouvrir, je fus étonné de la richesse artistique des objets.

Outre les ciboires en or avec pierreries, les croix patriarcales, dons des rois de Géorgie, une bague de pouce de David II, il y a les habits patriarcaux tissus d'or et de soie, avec fleurs et pierres précieuses; d'autres avec figures d'or brodées sur velours, enrichi d'émeraudes; — un épitrakyle tissu en soie avec perles, offrant, ce qui me frappa, des figures d'archanges à huit grandes ailes, toutes pareilles de style aux figures qui ornent les pendentifs de la coupole de Sainte-Sophie à Constantinople, et que l'architecte Fossati a découvertes un moment sous le badigeon turc qui en recouvre les têtes; — mais, par-dessus tout, un chef-d'œuvre de l'art byzantin, la couronne en forme de bonnet des rois d'Iméreth, en tissu d'or parsemé de perles et de croix en pierres précieuses, avec figures tissées en soie, bordées d'encadrements en perles, offrant les archanges, les quatre évangélistes écrivant le saint Livre, quatre figures des Pères de l'Église, et, sur le devant, la sainte Vierge, Jésus lavant les pieds aux apôtres et le Sauveur instituant la sainte Cène, chef-d'œuvre, je le répète, donnant la plus haute idée de l'art byzantin.

Je fus peut-être encore plus vivement frappé à la vue d'un des Évangiles manuscrits du xe siècle, qui sont déposés sur l'autel. Au

1. Cette image, particulièrement vénérée à Ghénathi, existait autrefois dans une église du Karthli. M. Brosset en donne les inscriptions (page 19 de son onzième Rapport). Elle passe pour avoir été enrichie de pierreries enlevées sur le champ de bataille à un sultan musulman. La reine Thamar, poëte elle-même, composa, dit-on, un hymne sur cette victoire. — Dans sa nomenclature des images de Ghénathi, M. Brosset ajoute celle de Notre-Dame de Bidchwinta, qui est le nom géorgien de Pitzounda.

milieu d'un des plats de sa couverture en or se trouve enchâssée une image en émail *cloisonné*, offrant la sainte Vierge assise entre deux anges debout. Lorsque je me fus assuré que j'avais sous les yeux ce que je crois être le plus beau morceau de ce fameux produit de l'art byzantin, et qu'après avoir montré au bon père gardien le travail merveilleux des alvéoles d'émail à cloison d'or, brillant et intact après peut-être mille ans d'existence, en lui disant que le monastère de Ghénathi possède un chef-d'œuvre qui n'a pas son pareil en Europe, une sainte joie brilla dans ses yeux, et je crois qu'en les levant au ciel sa taille toute voûtée se redressa un moment[1].

L'autre Évangile a une couverture en argent repoussé avec pierreries et figures offrant les évangélistes. Il est enrichi d'admirables vignettes.

Parmi d'autres objets travaillés au repoussé, j'ai remarqué une plaque ronde en or offrant saint Gérasyme, la croix en main, à cheval sur un lion, d'un style qui rappelle celui de certains vases sassanides en argent.

La richesse et la diversité de ces objets sacrés font supposer que Ghénathi, par sa position même, a été l'abri où l'on a déposé les richesses provenant de diverses églises de la Transcaucasie; peut-être ce trésor conserve-t-il une partie de celles de Pitzounda.

Je visitai la chapelle où se trouve la sépulture du roi David II, le réparateur, mort en 1125. On me dit qu'il avait ordonné lui-même la simplicité de son tombeau, qui est recouvert d'une dalle avec une inscription en grandes lettres géorgiennes, disant:

1. Un volume bien précieux pour l'art serait celui qui reproduirait par la lithochromie la plupart des objets sacrés du trésor de Ghénathi, à commencer, par ses deux merveilles, la Couronne et cette Image. Ce serait une belle suite à donner au splendide ouvrage publié sur les Antiquités de l'empire russe par les soins du comte Serge Strogonov. Le 1[er] des 6 volumes de planches, toutes en couleur, offre les objets du culte dessinés avec un rare talent par l'académicien Solntzev.

« C'est ici le lieu de mon repos; il me plaît; j'y demeurerai. »

Dans cette chapelle, qui paraît renfermer une autre sépulture, celle de Dimitri Ier, fils de David II, l'on montre, appuyée contre le mur, une des portes en fer dites de Derbend. C'est un battant de 11 pieds de hauteur sur 5 1/2 de largeur, offrant encore la place de ses serrures. Il est divisé en sept zones horizontales dont deux offrent des inscriptions koufiques. On prétend que ces portes (le second battant s'est perdu) sont un trophée de David II; mais cela n'est rien moins que prouvé; et il faut lire là-dessus les doutes de l'académicien Fraehn, et M. Brosset[1], qui démontre par l'inscription géorgienne qu'il y a découverte, que c'est une des portes de Gandja enlevées par Dimitri Ier en 1139. Dubois, qui donne d'après Fraehn la traduction des inscriptions koufiques, avait supposé que c'était une des portes d'Ani.

Un monument architectonique curieux sont les restes du bâtiment en pierre qui renfermait le grand *trapèze* ou réfectoire des moines. C'est sur ses murailles que, depuis des siècles, s'est attaché en y grimpant, en les étreignant de toutes parts avec ses mille bras, en s'élevant sur leur faîte, en le dépassant, en redescendant à l'intérieur, en y étalant ses tapisseries vertes, — le lierre le plus immense qui existe probablement, phénomène d'une végétation amoureuse dont on demande en vain le secret.

J'ai examiné de près ce lierre prodigieux qui recouvre, je crois, 10,000 pieds carrés, cherchant son point de départ entre les pierres mêmes des murailles où ses rameaux, qui semblent rompus par place, se sont attachés plus loin à d'autres pierres, et y ont implanté de nouvelles racines. C'est merveilleux. On m'en avait parlé; l'aspect est au-dessus de l'attente, chose rare. Je cueillis et je conserve un fragment de ce lierre dont le dessin, étalé avec tous ses détails par un habile aquarelliste, composerait une planche de botanique bien curieuse.

1. *Voyage archéologique*, onzième Rapport, 41.

Les bons pères m'offrirent le repas de l'hospitalité sur la galerie du monastère, salle à manger en plein air, unique peut-être par la vue dont on y jouit. Le regard plonge sur un océan de verdure qui se déroule en descendant à l'horizon[1] où, par un temps serein, l'on aperçoit, m'a-t-on dit, la mer Noire. A vol d'oiseau c'est une distance d'environ 100 verstes.

A droite est la chaîne occidentale du Caucase; et l'on distingue le Khomli, la roche de Prométhée, qui s'élève sur la rive droite du Phase. La tradition du grand fait mythologique est vivante dans le pays. Khomli signifie en géorgien « flambeau. »

Au repas des bons pères je fis la connaissance du koula iméréthien, différant de forme du koula géorgien; il ressemble à un grand fourneau de pipe. J'en fis usage pour boire du vin du pays qui est bon, mais il ne vaut pas celui du Kakheth. On fait au monastère un pain de millet excellent, en forme de miche ronde plate ; on le nomme *gomidji*, c'est-à-dire « pain sans levain. »

Ghénathi est un des plus doux souvenirs de mon voyage. Je me retournai bien des fois pour contempler ce bel asile de paix. Tout entouré de la riche végétation qui recouvre jusqu'à son sommet la montagne sur le penchant de laquelle il est placé, il y est comme enseveli dans la verdure. Le chemin qui descend en serpentant de la terrasse du monastère offre dans beaucoup d'endroits de superbes points de vue. Il me semble que l'on peut appeler Ghénathi les Camaldules de l'Orient. C'est un port qui fait rêver au repos.

Koutaïs n'a que quelques milliers d'habitants. La population se compose de Géorgiens, de Juifs, d'Arméniens, de militaires et d'employés russes.

Toutes les choses nécessaires à la vie y abondent. Le vin,

1. On y distingue le laurier, le buis, le houx, le hêtre, le cormier, la vigne, etc., formant un labyrinthe de végétation. Le monastère est situé à 1,143 pieds anglais au-dessus de la mer, et à 600 pieds environ au-dessus du lit du Tsqal-Tsithéla.

rouge et blanc, ne coûte que 40 copecks (1 franc 60 centimes) la *manerka*, mesure de trois bouteilles ; le *batmane* (23 livres, environ 10 kilogrammes) de froment, 40 copecks ; les faisans, 30 à 40 copecks. Le pays produit du maïs, du tabac, toute espèce de légumes et de bons fruits : pommes, grenades, figues, etc. Il y a d'excellentes pierres de grès pour les constructions. Je m'en assurai en visitant la nouvelle église que l'on y bâtit pour la cathédrale du culte orthodoxe. On y avait déposé depuis peu la dépouille mortelle du prince Gagarine, un des braves généraux blessés sous les murs de Kars, en 1854, que j'avais connu à Pétersbourg en 1856, où il vint accompagné de sa jeune femme, appartenant à une des grandes familles de la Géorgie. Nommé gouverneur militaire de Koutaïs, tout occupé du bien-être du pays, il y avait succombé sous le poignard d'un prince du Souaneth[1], dont l'orgueil stupide se croyait offensé, et qui paya du supplice son attentat.

Je parcourus le bazar, y cherchant surtout les choses du pays. Les vases iméréthiens ont du caractère. Quelques-uns rappellent la forme classique ; ainsi, par exemple, le *dhoki*, cruche pour l'eau, dont la panse est tout à fait celle d'une amphore ; mais qui n'a qu'une anse ; le *tchintchili*, petit vase à vin. D'autres ont une

1. Le Souaneth, au revers méridional de l'Elbrouz, forme plusieurs vallées. Deux de ces vallées, sur l'Ingour supérieur, qui descend du pied de Pass-mta, composent à l'ouest le Souaneth des princes Dadichekilian, à l'est le Souaneth indépendant. Une troisième grande vallée, plus au sud (aux sources de la Tzkhénis-Tsqali et de ses affluents la Liachekidiara et la Khélédoula qui coule dans une vallée inférieure), forme le Souaneth des princes Dadian. Ce pays, où la domination russe vient d'être établie, a été parcouru et décrit par le général Bartholomaei qui y a trouvé d'anciennes églises chrétiennes ; mais ses sauvages habitants n'ont conservé que des restes du vrai culte. A sa sortie de ces hautes régions, la Tzkhénis-Tsqali arrose le Letchkhoum, C'est par le Souaneth des princes, en suivant la vallée de l'Ingour, où a existé probablement dans l'antiquité une route qui menait depuis Héraclée au revers septentrional du Caucase, que pourrait descendre celle que l'on établirait jusqu'à Koutaïs, route qui serait d'une grande importance stratégique.

forme tout orientale, comme le *soura* qui a une panse large écrasée et un long col droit, sans anse ; et le *bardak*, qui a une panse en forme de poire, un long goulot avec un renflement et une anse ornée de fleurons. Ces vases sont en terre ; mais chez les gens riches, ils sont en argent, et c'est l'industrie des orfévres de Moscou qui les fournit.

Je recueillis plusieurs bonnes monnaies orientales et quelques belles médailles antiques. On y trouve fréquemment de ces petites pièces dites de Colchide.

Je fis l'acquisition de quelques chapelets de *gicher* (prononcez *guichère*) si recherchés par les dames au Caucase.

Le *gicher* est une substance fossile, sorte de lignite, d'un noir dense. Il est très-dur, susceptible d'un beau poli, et point friable, tellement qu'on peut ciseler des ornements sur les petites perles ou grains de ces chapelets. On en fait des croix et des petits bijoux.

En arménien *gicher* signifie « nuit. » C'est un point de comparaison galante ; on dit « un lac de gicher » pour désigner les beaux yeux d'une femme entourés d'une bande noire de surmé, suivant l'usage asiatique. L'expression *gichris-tba* employée dans ce sens se trouve dans un ancien poëme intitulé « l'Homme à la peau de tigre, » et dans tous les romans géorgiens. Je dois ce détail à l'obligeance de M. Brosset.

Le *gicher* se nomme en grec *gagates*, en latin de même (Pline), en russe *gagat*, et paraît être de la même substance que le jais ou jayet. Il se trouve en grande quantité dans le canton de Satchkher, au voisinage de Tqiboul, non loin de Koutaïs.

Je fis la connaissance, chez le général Ivanov, d'un artiste russe de grand talent, M. Vassiliev, de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, architecte du gouvernement à Koutaïs. Il me montra de beaux dessins et des détails architectoniques

des anciennes églises du monastère de Saphara, dont j'ai déjà parlé, qui offre de très-précieux modèles de l'ancien style géorgien. C'est sans doute Byzance qui a été la source de ce style, ainsi que de celui des églises arméniennes, mais l'art géorgien y a mêlé ses inspirations et lui a donné un caractère spécial. L'ancienne église métropolitaine de Koutaïs en était un des modèles. La série « Architecture » de l'atlas de Dubois offre dans plusieurs planches les ruines de cette église et des détails de son ornementation.

Dubois, qui a mis plusieurs mois à l'exploration de la côte orientale de la mer Noire et en général à tout ce côté de la Transcaucasie, lui a consacré un volume de son ouvrage, et M. Brosset beaucoup de recherches. Il faut lire leurs écrits remplis d'une foule de renseignements précieux sur une contrée que j'ai parcourue avec rapidité en voyageur, tâchant de peindre la physionomie du pays et d'y relever quelques traces échappées aux investigations de mes savants devanciers.

Je jouis pendant quelques heures seulement de l'hospitalité du général Ivanov dont l'aimable compagne, née princesse Orbélian, est sœur de la princesse Sviatopolk-Mirsky.

L'Institut consacré à l'éducation des demoiselles nobles à Koutaïs porte le nom de Sainte-Nina, comme celui de Tiflis.

La nouvelle de l'arrivée à Poti du bateau à vapeur *Pallada* annonçait en même temps que les basses eaux du fleuve ne lui permettaient pas de le remonter, comme d'ordinaire, jusqu'à la hauteur de Marane.

Le Rion ou Rioni, l'ancien Phase, a sa source un peu à l'ouest du Pass-mta, le pic intermédiaire entre l'Elbrouz et le Kazbek. Il coule d'abord à l'occident et arrose la haute contrée du Ratcha, pays intéressant par sa population de 5,000 habitants, laborieux, honnêtes, intelligents, qui se rendent chaque année à Koutaïs, en Abkhazie et jusqu'à Tiflis, pour y exercer la

profession de maréchal ferrant, de serrurier, de charpentier, pendant que leurs femmes, vaillantes au travail, demeurent au village pour veiller à la culture de la terre avec les quelques hommes restés pour les aider.

Arrivé au pied du Kholmi, le fameux rocher de Prométhée, le Phase se détourne pour descendre au sud jusqu'à sa jonction avec la Kwirila, après avoir traversé Koutaïs où il roule avec rapidité ses eaux bleues. Le fleuve y reprend la direction de l'ouest et descend jusqu'à Poti l'espace d'environ 90 verstes, après s'être grossi de la masse des eaux que lui amènent, sur ses deux rives, plus de dix rivières, sans compter les petits cours d'eau. C'est cette masse d'eaux courantes du thalveg du fleuve et l'humidité de l'atmosphère combinée avec la chaleur du climat, qui constituent les éléments de l'étonnante végétation de ces contrées.

Le plus grand des affluents de la rive droite du Rioni est la Tzkhénis-Tsqali, « la rivière du Cheval, » ainsi nommée, dit Wakhoucht, quand elle eut englouti 60,000 chevaux de l'armée de Mourwan-Qrou[1]. Après vient l'Abacha. Les deux affluents du Phase cités dans Strabon sont le Glaukos et l'Ippos. Le Glaukos, « le bleu, » serait-ce l'étymologie? paraît être la Tzkhénis-Tsqali; quant à l'Ippos, c'est probablement l'Abacha; à moins d'admettre qu'il ne soit cette même rivière « du Cheval » dont parle Wakhoucht. Il y a bien des doutes encore dans la géographie comparée de ce pays classique.

Le Rioni lui-même ne paraît pas être *dans tout son cours* le Phasis des anciens. M. Brosset est d'opinion que les Grecs donnaient le nom de Rhéon au fleuve que nous nommons Rion et que la Kwirila était le Phase[2], ainsi que l'indique la carte de d'Anville. Dans le moyen âge, on aurait ainsi confondu le nom de l'affluent

1. Prince musulman envoyé par le khalife Hescham, au VIIIe siècle, pour conquérir le Caucase.

2. Géographie de Wakhoucht, page 347, en note.

principal avec celui du fleuve depuis leur jonction. Cela est même certain, si l'on calcule la valeur du passage où Strabon dit : « Le Phasis est navigable jusqu'à Sarapanai qui est un château, et même une ville; de là il y a un chemin de terre de quatre journées pour les chariots jusqu'au Cyrus[1]. De Charopani sur la Kwirila, qui paraît bien être le Sarapanai de Strabon, à la station de Souram sur la Koura, route que j'ai suivie en sens inverse, il y a 60 verstes seulement (64 kilomètres). Ce seraient de bien courtes journées de marche pour des chariots dans un pays de plaine; mais dans un pays de montagnes, avec les difficultés que j'ai décrites, cela peut être admis. Strabon parle lui-même un peu plus loin des difficultés de cette route, en disant qu'un des quatre chemins de l'Ibérie est par « Sarapanai, château de Colchide, et par les défilés qui existent après[2]. »

Dans la note que nous venons de citer, M. Brosset ajoute : « Il est vrai qu'en grec ῥέων signifie « coulant, » mais il est bien permis de croire que c'est un nom national grécisé comme Βόας est la forme grecque du nom de Phase. »

Le nom de coulante, l'eau coulante ou courante par excellence, pouvait bien être celui d'un fleuve. C'est le cas de rappeler ce que nous avons dit du « Don, » eau courante des Ossètes, qui est peut-être l'étymologie de Don (fleuve).

De Koutaïs, j'avais à faire 37 verstes jusqu'à Marane, qui est un village, et 7 verstes encore pour arriver jusqu'à l'embouchure de la Tzkhénis-Tsqali, où remontent les grands bateaux à vapeur de la compagnie de la mer Noire, lorsque le fleuve est dans les hautes eaux; mais en octobre, on était au 15/27, il n'avait guère que 10 pieds de profondeur. *La Pallada* attendait donc à Poti et devait partir le 16. Il n'y avait pas de temps à perdre.

1. Strabon, XI, chap. II, 17. Il dit d'ailleurs, quelques lignes plus haut, que le fleuve descend de l'Arménie.

2. Id., XI, III, 5.

Ces 44 verstes n'étaient rien pour mon tarantasse que j'allais abandonner sur les rives du Phase ; mais il fallait descendre le fleuve, et y naviguer comme je le pourrais pendant 90 verstes. Ce qui pouvait paraître une difficulté me souriait. Il n'y a pas de voyageur qui à ma place n'eût trouvé du piquant à cette allure d'Argonaute.

La nuit était belle, même splendide, par un doux clair de lune qui me fut le lendemain d'un grand secours.

M. le général Ivanov avait eu l'obligeance de me donner, pour m'accompagner jusqu'à Poti, un officier de la régence de Koutaïs, M. Mgaloblichvili, qui me fut très-utile par sa connaissance des lieux et de la langue du pays.

Nous étions rendus à deux heures du matin à l'embouchure de la Tzkhénis-Tsqali, nous demandant parfois si nous arriverions à temps ; mais jusqu'à la fin de ce voyage tout devait m'être propice. Des figures d'hommes que nous aperçûmes courant après nous, avec une célérité qui nous fit d'abord examiner avec attention ce que pouvait signifier leur allure, étaient le secours qui nous arrivait. Il fallait un bateau quelconque. Ces hommes étaient des Mingréliens qui venaient offrir le leur ; mais il fallait attendre forcément le point du jour.

Nous nous reposâmes quelques heures chez le lieutenant-colonel Ghéghidzé, commandant le petit poste militaire et une compagnie de sectaires russes que l'on y a colonisés. J'en avais entendu parler ; leur nom est connu, mais je serais aussi embarrassé de l'écrire en français qu'en russe. Il me faudrait recourir à une périphrase ; je donnerai plutôt à entendre par l'aspect de leur figure en quoi consiste l'erreur de ces malheureux qui interprètent d'une manière déplorable un passage des saintes Écritures. Ils n'ont de soldats que l'organisation militaire de la compagnie d'ouvriers maçons, charpentiers, serruriers, etc., qu'ils forment. Ils sont sans armes. Quand le jour fut venu, j'en

TYP. J. CLAYE

LE PHASE.

vis quelques-uns se rendant à leurs travaux. Que l'on se représente maintenant un visage de vieille femme, ridé avant le temps, sans barbe aucune, un regard terne où ne brille aucune expression virile, et nos lecteurs devineront ce que peuvent être ces malheureux qui ne sont plus des hommes. Ils ne boivent pas d'eau-de-vie, ne mangent pas de viande et se nourrissent de pain, de lait, d'œufs et de poisson. Ils se livrent à la pêche de l'esturgeon et en tirent du caviar.

LE PHASE.

A vol d'oiseau il n'y a pas 50 verstes de l'embouchure de la Tzkhénis-Tsqali jusqu'à Poti, mais en réalité il y en a 90, tant le fleuve fait de détours.

Me voilà embarqué sur le Phase, dans un grand bateau très-primitif, d'environ 30 pieds de longueur. Quelques branches courbées en cerceaux composant à l'arrière une espèce de cage recouverte de nattes et d'un vieux tapis; pas de bancs, mes coffres en firent l'office; deux planches assujetties telles quelles au milieu; point de mât; quelques rames grossières; cinq Mingréliens, le patron et son second compris, — voilà l'esquif et l'équipage. Quant à la force motrice, qui le croirait? ce furent six braves soldats des bataillons de ligne de la côte de la mer Noire se rendant à Redoute-Kalé. Ils avaient demandé passage au capitaine. Ce lazzarone en turban le leur avait accordé, à condition qu'ils aideraient un peu à la manœuvre; mais en réalité ils eurent toute la besogne. Il y avait quatre rames; ces braves soldats se relayèrent et firent l'office de rameurs. Je fus vite au fait de tout ce détail de fainéantise du Mingrélien et de bonne volonté de nos soldats; je jouai le rôle de seigneur du bord, et dans quelques endroits où les bancs de sable contre

lesquels le bateau donna du nez forçaient quelques hommes à se mettre à l'eau, j'exigeai du capitaine que ce fussent ses Mingréliens, malgré son envie d'imposer encore cette besogne à nos soldats passagers avec lesquels je liai conversation. Ils appartenaient à divers gouvernements du sud de la Russie, et servaient depuis longtemps au Caucase, dans une des plus belles contrées de la terre, mais aujourd'hui une des plus malsaines. Hélas ! oui, la fièvre, la fièvre intermittente de Poti et de l'Abkhazie en général, voilà l'ennemi redoutable.

La Providence a ses lois. Elle veut l'activité qui entretient la santé chez l'homme et la salubrité dans le pays où il vit. Là où la terre, même la plus riche, est abandonnée à elle-même, là où il y a des eaux stagnantes, des terrains en décomposition, là où sont des ruines, il y a aussi plus qu'ailleurs des germes de mort.

L'étonnante fertilité de la côte orientale de la mer Noire, de la Mingrélie[1], de l'Iméreth, du Gouria[2] et de toute la Transcaucasie en général est un fait. La Toison d'or n'est pas un rêve, mais une allégorie à la richesse de la contrée où, dès l'antiquité la plus reculée, la position intermédiaire du pays entre l'Orient et l'Europe avait attiré les colons et le commerce.

Le savant Ritter, dans ses *Propylées*, a avancé l'opinion qu'avant les temps historiques de la Grèce, des colonies venues de l'extrême Orient, de l'Inde, s'étaient établies sur la côte orien-

1. La Mingrélie est proprement le pays compris entre l'Ingour et la Tzkhénis-Tsqali qui la sépare de l'Iméreth. Son nom en géorgien est Odich. Wakhoucht dit: « L'Odich s'appelle Méégrel parce qu'autrefois Egros (de la 3e dynastie des rois qui régnèrent de 265 à 826) y bâtit une ville nommée Egri, de là le nom de Méégrel. » Brosset ajoute: « *adjectif* qui signifie Mingrélien et non Mingrélie; Mégrélia ou Mingrélia pour le nom du pays même n'est jamais employé dans les livres anciens. »

2. Le Gouria est séparé de la Mingrélie par le Phase et s'étend jusqu'à la frontière turque.

tale de la mer Noire et y avaient développé la culture de la terre, la population, le commerce et toutes les richesses qui en dérivent.

L'expédition des Argonautes est un fait historique que le génie grec a enveloppé de ses attrayantes fictions.

Un événement de l'histoire du moyen âge italien peut nous donner l'idée comparative de ce qu'une poignée d'hommes héroïques peut accomplir d'exploits dans une société vieillie, riche, mais dépourvue de son ancienne énergie.

Lorsque les Tancrède de Hauteville, famille de Normandie, revenaient de la Terre Sainte, ils débarquèrent à Salerne, au moment où une flotte de Sarrasins menaçait la ville riche, mais molle et sans énergie. Ces hardis pèlerins proposèrent aux habitants de les défendre. Au nombre de quarante avec leurs écuyers, ils chargèrent les Sarrasins et les rejetèrent à la mer. Ces chevaliers furent la souche de la puissance des Normands dans le sud de l'Italie (Baronius, an 1002).

Le vaisseau *Argo* avait cinquante rames. Les cent guerriers peut-être qu'il portait étaient une troupe de cent héros qui comptait des jeunes princes enthousiastes ou dépossédés que l'esprit d'aventure, de guerre et de conquête poussait vers l'inconnu. Ils cinglèrent vers le Pont-Euxin et firent la conquête de la Toison d'or. Cette Amérique de l'ancien monde, découverte avec ses fabuleuses richesses, attira de la Grèce et de l'Ionie les jeunes gens fiers, beaux, vigoureux, qui demandaient à leur audace la fortune. Lorsque Strabon nous dit que la colonie des Achéens sur la côte du Pont-Euxin avait été fondée par les Phthiotes Achéens de la troupe de Jason[1], et que la colonie laconienne des Heniokhes qui occupèrent le pays jusque vers Dioscurias avait été amenée par Rhécas et Amphistratos, cochers de Castor et de Pollux[2], il ne fait que consacrer le souvenir d'un fait historique.

1. Strabon, XI, chap. II, 12.
2. Id., *ibid.*

Enfin, quand plus tard l'histoire, moins enveloppée de fables et plus sérieuse, nous dit que Milet, la mère de *cent filles,* fonda sinon cent villes, du moins un très-grand nombre de villes dans le Pont-Euxin, l'histoire est là pour le constater.

Je me laissais aller à tous ces souvenirs attrayants en descendant le Phase par une magnifique journée, avec 18° de chaleur à l'ombre, le 16/28 octobre.

Le fleuve est large; il déroulait ses rives toutes verdoyantes, couvertes d'une multitude infinie de beaux arbres[1]. A chaque moment, je découvrais de nouveaux points de vue, de nouveaux tableaux.

Çà et là surgissent de l'eau des troncs d'arbres échoués sur les bancs de sable comme les *chicots* du Mississipi. Arrachés par les eaux des torrents dans les vallées supérieures du Rioni, des arbres sont entraînés; les hautes eaux les charrient et puis les abandonnent sur les bas-fonds. Leurs racines noires, aiguës, offraient dans quelques endroits l'aspect de vrais chicots. Ce sont les plus dangereux, car c'est un signe que l'arbre est entré du bout dans la vase. Un choc contre ces chicots troue un bateau et le fait sombrer. Quelquefois l'arbre est allé s'échouer sur la rive où il demeure couché, tout chargé encore de lianes et de plantes. D'autres fois, les troncs d'arbres s'enchevêtrent et offrent alors l'aspect le plus étrange. J'en vis deux formant un groupe qui se composait de deux parties, les seules racines d'un tronc, s'ouvrant comme une main immense, et un arbre long qu'elles avaient embrassé de leurs doigts noueux. D'un peu loin on croyait voir

1. Ces forêts de grands arbres, où toute espèce de végétation grimpante se développe, s'annonçant de loin par des guirlandes suspendues à leurs branches, forment un labyrinthe de verdure, asile sans doute de gros gibier, sangliers, cerfs, etc. On pense à ces grandes forêts vierges du Nouveau Monde dont quelques belles estampes nous offrent l'image, celle par exemple dessinée par le feu comte de Clarac et gravée par Fortier.

un poulpe gigantesque dévorant un serpent marin. Quelquefois le tronc s'échoue en longueur dans la vase avec tant de solidité, qu'il y demeure immobile des années. Le tronc se décompose, pourrit à fleur d'eau; et sa pourriture, comme ces troncs pourris de l'Amérique du sud qui engendrent ces *stanhopia* de la grande famille des Orchidées, à fleurs belles et étranges de figure, dont nous respirons le parfum dans nos serres chaudes en Europe, sa pourriture constitue un sol où pousse — la vigne! Je vis un de ses troncs, chargé ainsi de ceps où, cela est positif, le raisin mûrit et où les riverains viennent vendanger. Mon compagnon de voyage, M. Mgaloblichvili, m'a certifié la vérité de ce que j'avais sous les yeux.

Quelquefois la scène est animée par des animaux et des êtres humains. Ainsi je vis passer, de la rive droite à la rive gauche du fleuve, un bateau pesamment chargé, traîné par deux buffles. On n'apercevait que leurs cornes rejetées en arrière et leurs naseaux. Ils nageaient vigoureusement. Je regardai avec attention. Parvenus près de la rive et touchant le fond, ils prirent pied, et je vis surgir leur grand corps tout noir. Ils traînèrent le bateau jusqu'à la terre, en animaux dociles habitués à cette manœuvre.

Malgré nos rames, nous ne descendions pas vite. J'eus le temps d'exercer çà et là mon crayon; et le croquis que je fis de la scène que je viens de tâcher de dérouler, est un de ceux qui offraient le plus d'originalité (voir la vignette, fig. 373).

Nous prîmes terre dans quelques endroits sur la rive gauche. Je grimpai sur la falaise où de beaux arbres étalaient leur verdure, parsemée à peine de quelques tons jaunissants. Entre la falaise et la rive, le fleuve, en baissant, avait découvert une large bande de terre, recouverte dans les hautes eaux. Cette terre, toute fendillée par la chaleur du climat, mais encore humide et en décomposition végétale, engendre les miasmes de la fièvre qui sévit dans cette belle région. Là, comme ailleurs, mais surtout à

l'embouchure du fleuve, à Poti et sur toute la côte de l'Abkhazie, où les torrents qui descendent des montagnes laissent des eaux stagnantes en été, au milieu des émanations de la terre végétale abandonnée; là est le foyer de ces exhalaisons meurtrières qui engendrent les fièvres intermittentes si terribles dans cette partie du Caucase, et dont le seul remède connu, la quinine, est un spécifique dangereux par ses suites; car, employé en grandes doses, en tuant la fièvre, il donne naissance, chez certains individus d'une constitution faible, à des maladies secondaires, quelquefois incurables.

Le Phase embrasse des îles. En approchant de son embouchure, nous en vîmes une, toute belle et verdoyante, penchant les branches de ses grands arbres sur les eaux du fleuve qui reflète leurs grandes ombres.

Nous passâmes devant l'embouchure de plusieurs de ses affluents. A droite est celle de l'Abacha. Est-ce l'Ippos de Strabon ou bien ce dernier nom doit-il s'appliquer à la Tékhour? C'est une question douteuse. L'Abacha se réunit à la Tékhour ainsi nommée, dit Wakhoucht, à cause de la rapidité de ses eaux qui brisent et emportent les ponts et autres objets. M. Brosset, dans une note ajoutée au texte qu'il a traduit, dit: *tékha* signifie briser.

Le confluent de l'Abacha et du Phase forme une presqu'île. La carte de Wakhoucht y place une résidence de gouverneur nommée Isoulethi ou Isouleth. D'où provient ce nom, qui n'est pas géorgien? La localité constitue une position forte, pouvant convenir à l'emplacement d'un camp. Était-ce là qu'était celui de l'armée de Byzance qui combattait contre Khosroès Nouchirvan, au VIe siècle? M. Brosset est d'avis que l'armée romaine de Byzance creusa un fossé qui partait de la Dokon, qu'il croit être la Tékhour confondant ses eaux avec l'Abacha, et allait joindre le Phase, ce qui constituait, au confluent du fleuve et de la rivière, une *île* que les Byzantins nommaient Insula ou Insoula, d'après le latin grécisé.

Dubois dit (tome II, page 121) : « A l'est, le canal que les Romains avaient tiré du Phase dans la Docone ou Pitchoura, qui se jette dans le lac Paléastome, fermait l'abord de Phasis de ce côté. »

La position d'Isouleth déterminée par M. Brosset me paraît prévaloir pour l'emplacement d'une position avancée qui fermait, en amont, l'accès de l'embouchure du fleuve et défendait Phasis.

Ces rivières de Tzkhénis-Tsqali, d'Abacha, de Tékhour dont l'impétuosité ne souffrait pas de ponts, font souvenir que Strabon parle de 120 ponts qui reliaient les deux rives du Phase qu'il appelle *rude* et *violent*, coulant dans une région où les tempêtes des grandes pluies donnent naissance à une multitude de torrents[1]. Je n'ai vu que le pont de Koutaïs.

Nous mîmes seize heures à descendre le fleuve. Nous n'étions pas encore arrivés lorsque la nuit survint, heureusement éclairée par la lune, mais pas suffisamment pour ne point offrir quelque danger, à la rencontre de ces chicots dont j'ai parlé. Il fallut ralentir notre allure et avancer avec précaution, en cherchant de l'avant à distinguer le danger. Nous arrivâmes au milieu de la nuit à Poti.

Dans ce voyage, qui a été pour moi une source d'impressions ineffaçables, chacun garda son allure. Le patron mingrélien n'avait cessé d'être indolent, fainéant, roulant très-adroitement et sans fin les cigarettes qu'il fabriquait à mesure de sa consommation. Il avait une tête superbe, mais une tête de lazzarone dont il avait la nature. Cette race habitant un pays où abondent les choses nécessaires à la vie, où le climat est chaud et mou, a la mollesse de ce superbe climat.

Il y a une grande différence entre le Mingrélien et l'Iméréthien son voisin. Celui-ci, vaillant et plein de foi comme le Géorgien,

1. Strabon, XI, chap. III, 4.

est un très-bon peuple, également dévoué à la Russie. Sa langue est un dialecte qui possède une certaine littérature. Dubois, au besoin un peu poëte, a traduit un chant ou ronde iméréthienne d'un joli caractère (tome I, page 395).

Le Mingrélien qui parle une langue sans littérature, qui a été vassal des Turcs, se ressent de cette influence. Plus beau de traits que l'Iméréthien, il lui est bien inférieur au point de vue moral. Ce portrait s'applique au peuple qui est paresseux, et pas aux familles nobles, généralement distinguées par leurs manières et aussi leur culture.

L'allure du patron mingrélien fut celle des hommes de son équipage. L'allure de nos braves soldats russes ne se démentit pas un instant. Je causai souvent avec eux, les interrogeant sur leur vie au Caucase, admirant leur énergie, mêlée d'un peu d'insouciance. Je leur donnai de mon vin de Kakheth dont il me restait quelques dernières bouteilles; je veillai à ce qu'ils eussent un bon souper, et leur laissai quelques souvenirs de moi. Le patron mingrélien, témoin de tout cela, attendait de ma générosité je ne sais quoi; mais il était évident qu'il attendait beaucoup. Quand il vit, au dernier moment, que je lui payai tout simplement ce qui avait été convenu, sans lui rien dire, je me mis à le regarder avec des yeux sévères; il comprit peut-être que je n'étais pas content de lui, et il en parut tout abasourdi.

Avant d'arriver à la mer, le Phase se divise en deux bras formant un delta régulier. C'est sur la rive gauche du bras du sud qu'est située l'ancienne forteresse turque construite sous Amurath III, en 1578, prise et rasée par les Géorgiens, puis reconstruite par les Turcs; citadelle carrée, flanquée de tours, à murailles crénelées comme toutes les anciennes forteresses de l'Orient, pittoresques à la vue et insignifiantes à la défense devant des Européens. La forteresse russe est plus bas.

Toute cette côte est encore aujourd'hui, comme aspect, ce

qu'elle était du temps de Strabon, qui la décrit en trois mots : « Côte sablonneuse, humble (ταπεινή) et molle[1]. »

Ailleurs, en parlant de la contrée, il dit qu'elle abondait en biens de la terre (il excepte le miel à cause de son amertume). Il cite parmi les denrées qu'elle produisait ou que lui amenaient ses rivières, et que les vaisseaux venaient y prendre, le lin en quantité, le chanvre, la cire et la poix[2].

Où était le port de Phasis dont le nom paraît se conserver altéré dans le nom de Poti que Wakhoucht écrit Phothi, et quelle a pu être la signification du lac Paleastome qui est voisin et avec lequel le Phasis communiquait? Strabon dit, en termes concis, mais clairs, que l'Emporium des Colches était entouré de trois côtés, par la mer, le fleuve et le lac[3].

Dubois de Montpéreux a fait (tome III de son *Voyage*) une description remarquable de cette localité qui est aujourd'hui un labyrinthe de végétation où les inondations du fleuve, la vase, les émanations d'une terre abandonnée, constituent un sol pestilentiel, foyer des fièvres fatales de Poti, dont le nom seul inspire l'effroi.

Tant de révolutions, de guerres, de dévastations, de ravages du fanatisme dont ces contrées ont été le théâtre expliquent assez la chute des colonies du Pont-Euxin, et la décadence de ces pays dans les temps modernes, pour qu'il y ait lieu de s'en étonner ; mais, à part ces faits, et en ne tenant compte que de l'antiquité, il y a un événement qui semble marquer une époque où la décadence de ces colonies commença. Il est sûr qu'elles étaient florissantes, non-seulement par l'exploitation des richesses du sol caucasien, mais aussi parce que par le Phase, en suivant cette route dont j'ai parlé et que j'ai parcourue moi-même, elles étaient en

1. Strabon, I, chap. III, 7.
2. Id., II, chap. II, 17.
3. Id., *ibid.*

communication avec le Cyrus et la mer Caspienne, c'est-à-dire avec l'Orient dont elles amenaient les produits au Pont-Euxin. Cette route était longue ; et il semble que la fondation d'Alexandrie, dont la position importante fut devinée par Alexandre le Grand, en établissant l'entrepôt d'une route plus courte et plus facile, porta un grand coup à la postérité des colonies du Pont-Euxin.

Aujourd'hui que la domination de la Russie dans ces contrées les met à l'abri des fléaux humains qui les ont dévastées, il y a les ruines à faire disparaître, l'insalubrité à combattre, et les communications à rétablir ; c'est une tâche immense.

On a parlé d'un chemin de fer qui, en partant de Poti, remontant le long du fleuve et le coupant peut-être en un ou deux endroits, irait par Gori à Tiflis et aboutirait à Bakou.

C'est une distance, avec les déviations forcées de la ligne droite, de 800 verstes, je crois ; et à raison de 62,000 roubles argent la verste (250,000 francs), le moindre prix, une dépense de 50 millions qui irait bien jusqu'à 60, sinon plus, avec les travaux imprévus.

C'est là un thème d'ingénieur, je le sais ; mais il me semble que dans ces 800 verstes il y a un calcul de navigation à vapeur sur les fleuves.

Le Phase a une profondeur moyenne dans l'année de 10 à 12 pieds jusqu'à la hauteur de Marane. Ayant en main les textes classiques, qui se montrent de plus en plus vrais, pourquoi ne pas s'assurer si le fleuve, qui est *encore* le Phase dans la Kwirila, ne peut pas être remonté, comme jadis, jusqu'à Charopani, le Sarapanai de Strabon? Ce seraient bien 120 verstes. Il faudrait, dans tous les cas, suivre la vallée du Tcherkmel avec un chemin de fer et aboutir à Souram par le col de Likhi, aujourd'hui, comme dans l'antiquité, le meilleur passage.

De Souram à Tiflis, la navigation reprendrait sur le Cyrus ; ce seraient 100 verstes encore ; en tout 220 ou 250 à défalquer, sans

y comprendre ce que le fleuve, bien au delà de Tiflis, peut offrir d'éléments de navigation.

Une très-grande partie de la prospérité future non-seulement de la Transcaucasie, mais de tout le Caucase, repose sur cette question de communications.

Au nord il y a le Kouban et le Térek à livrer à la navigation à vapeur, aussi haut que possible ; question déjà résolue pour le premier jusqu'à la stanitza Tifliskaia, à près de 300 vertes de son embouchure. Il faut s'assurer si on ne peut pas remonter au moins jusqu'à Protchno-Okopsk, 100 verstes plus haut, en employant des bateaux à vapeur d'un moindre tirant d'eau. Le caractère des rivières est à étudier comme celui des hommes ; il est connu du reste en Allemagne, en France et ailleurs, on construit expressément des bateaux à vapeur suivant la nature des rivières. Le Kouban est sinueux, il fait des détours immenses ; on peut, dans plusieurs endroits, là où la ligne de ces coudes revient sur elle-même, au même point et à une distance minime, couper les isthmes par un petit canal.

Le Térek est capricieux et emporté lors de la fonte des neiges. Il entraîne alors une trop grande masse d'eau qui va causer des ravages, dans plusieurs endroits, à de grandes distances. Entre les Montagnes Noires et la steppe à moitié déserte qui s'étend sur sa rive gauche, il coule dans une terre d'alluvion, sans consistance. On a fait, de 1846 à 1856, d'assez grands travaux pour contenir ses hautes eaux, dans divers endroits, comme par exemple à la stanitza Staro-Gladovskaia où le niveau du fleuve s'élève quelquefois jusqu'à 5 et 6 pieds au-dessus du niveau du terrain. Je tiens ces détails d'un officier instruit, sagace et intelligent, M. de Bulmerincq, colonel du génie à Piatigorsk. Il a une idée simple, que je crois fondée; ce serait de faire choix dans la région des nombreux affluents du Térek, au-dessous de Vladikavkaz, d'une vallée qui serait par elle-même déjà comme un

bassin naturel que l'on fermerait et que l'on ouvrirait à volonté, au moyen de quelques écluses établies au milieu de barrages peu coûteux, si on les étudiait bien. Cette vallée serait transformée en un lac ou bassin, grand réservoir qui recevrait le trop-plein des eaux que le fleuve entraîne et lui en fournirait au milieu de l'été, alors que sa violence devient de l'épuisement, et que son cours n'a pas assez de profondeur dans plusieurs endroits pour la navigation que l'on pourrait y établir avec des bateaux à vapeur, probablement jusqu'à la hauteur de Ekaterinograd. Je tiens de cet officier supérieur que les travaux de digue sur le Térek sont insuffisants.

En étudiant la question d'un peu haut, il semble que l'on peut la résoudre. Elle est de la dernière importance; car si le Térek est rendu navigable jusqu'à Ekaterinograd, et le Kouban jusqu'à Protchno-Okopsk, et si on les relie alors par un chemin de fer direct de 270 verstes, en passant par Piatigorsk, non-seulement les produits du nord du Caucase pourront être exploités et exportés, mais la question immense de la jonction de la mer Caspienne avec la mer Noire serait résolue. Bien plus, quoique l'embouchure du Kouban au Bougaz puisse être défendue, cette embouchure reste *extérieure;* on pourrait la rendre *intérieure*, si on rétablissait le cours du fleuve à la station de Sennaia, emplacement de l'ancienne Phanagorie, où son bras principal tombait autrefois dans le lac Corocondame de Strabon, le golfe de Taman de nos jours (nous verrons dans la 10e lettre que la chose est plus facile qu'elle ne le paraît).

La jonction des deux mers existant par une voie tout à fait à l'abri des éventualités de la mer Noire, le Kouban mis en communication avec la mer d'Azov et le Don, le Térek avec la mer Caspienne et le Volga, il y aurait tout un système de communications sûres, rapides et peu coûteuses. La navigation qui se développe de jour en jour sur le Volga en fait aujourd'hui une des

grandes routes du Caucase. La navigation du Don, ce beau fleuve que nous avons décrit, peut recevoir le même développement.

Alors viendra l'exploitation des richesses du Caucase. Rien que dans ses magnifiques forêts, cette contrée est d'une richesse incalculable. Elle a des bois superbes pour toutes les constructions et toutes les industries en Europe; et je sais pertinemment que dans les régions du Haut Kouban, de belles et immenses forêts peuvent être mises en exploitation à proximité du fleuve, au moyen de la Téberda, un de ses affluents. Ces beaux bois peuvent flotter; et, pour ne parler que de la Russie, être livrés à bas prix sur le Don.

Il y a bien une jonction entre la mer Caspienne et la mer d'Azov par le lac Manytch (voyez la carte), d'où sort le Manytch occidental qui va tomber dans le Don, et le Manytch oriental qui traverse plusieurs lacs, nommés Maïly-Khary et Sasta ou Zasta, et finit par arriver, par plusieurs bras, dans la Caspienne. On pourrait y établir une communication au moyen de bateaux à vapeur, mais on traverserait d'immenses distances dans des contrées en partie désertes ou bien peuplées par des nomades comme les Kalmouks, les Nogais, les Kara-Nogais, etc. S'il ne s'agit que de joindre le Don au Volga par un chemin de fer ou un canal, la chose est facile, là où les deux fleuves se rapprochent à une distance de 70 verstes.

La jonction du Kouban et du Térek par bateau à vapeur et par chemin de fer se ferait dans une des contrées les plus belles, les plus riches et les plus peuplées du Caucase.

Voilà, à la fin d'une longue lettre, une longue digression qui ne semble pas de mon ressort; mais le Caucase est une source d'inspirations et d'idées dont on ne peut se défendre.

Voici encore une note statistique qui concerne la mer Caspienne, les tribus des Turcomans qui habitent ses rivages et le commerce russe qui tend à s'y développer :

Il est connu que ces tribus vont, à travers le désert, chercher, à dos de chameau, du blé à Khiva.

M. Khanykov dit, dans sa Description du Khanat de Boukhara (*Opissanié Boukharskago Khanstva*, page 147), que la farine de froment se vend à Boukhara de 16 à 26 *tengué*, c'est-à-dire de 11 roubles à 18 roubles environ, banco, le *batmane* (poids de 7 pouds 32 livres) ; et que le *batmane* de froment vaut au bazar 16 tengué au moins, et au plus un *tillah*, pièce d'or de la valeur de 14 roubles 35 copecks banco.

On peut admettre que ces prix sont ceux de Khiva.

A Saratov, le prix moyen du froment est de moins de 3 roubles argent le *tchetvert*, pesant 10 pouds (en 1846, il était de 2 roubles 18 copecks. Tegoborski. I, 199). En y ajoutant le transport jusqu'à la baie de Balkan, où Pierre le Grand avait établi un fort, on pourrait le livrer en échange aux Turcomans, contre leurs laines, chevaux, etc., ou contre monnaie, à moins de 4 roubles argent ; ce qui ferait pour le *tchetvert* l'équivalent du bas prix du *batmane* à Boukhara.

Mouraviev évalue la population des Turcomans à 329,000 familles ou kibitkas (tentes), Burnes à 141,000 seulement ; le général Blaremberg, d'après d'autres documents, en porte le nombre à 344,000. A quatre individus par famille, c'est une population totale de près de 1,400,000 âmes. En ne comptant qu'un tiers ou un quart de tchetvert par individu, ce serait un total d'au moins 350,000 tchetverts de froment russe, que les vaisseaux caboteurs russes pourront, avec le temps, il faut l'espérer, transporter à la baie de Balkan.

LETTRE DIXIÈME

La côte orientale de la mer Noire et la Crimée.

Je m'embarquai à Poti, le 16/28 octobre, sur *la Pallada*, beau bateau à vapeur de la force de 160 chevaux, de la Compagnie russe de navigation et de commerce, sous le commandement du capitaine Papaiégorov, de la marine impériale.

Les bateaux de cette compagnie font échelle sur la côte de la mer Noire, aller et retour. Avec les bateaux directs d'Odessa à Constantinople et dans la Méditerranée, ils constituent un système de communication bien avantageux au commerce.

Nous jetâmes l'ancre, à Redoute-Kalé qui n'est qu'à 15 verstes de Poti, à l'embouchure de Khopi[1], appelée Dchanis-Tsqali ou Dchélendji par Wakhoucht qui y place l'église coupole de « Khophi, bien bâtie, dit-il, et bien ornée, dédiée à la sainte Vierge. »

Redoute-Kalé, d'où part la route qui mène à Koutaïs par la rive droite du Phase, n'a qu'une rade couverte, abri insuffisant aux vaisseaux en temps d'orage.

C'est ici que nous embrasserons d'un coup d'œil toute cette belle côte orientale de la mer Noire qui est le domaine de la Russie jusqu'au 42e degré de latitude, à l'embouchure du Tcholok, tout petit fleuve, qui forme la frontière de la Turquie. Plus au sud, à 45 verstes seulement, un peu au nord de l'embouchure du Tchorok, autre petit fleuve, est Batoum, le seul bon port de toute cette côte. Ces

1. Le Khobos d'Arrien. Voyez Arrien, *Peripl.* X et XI.

deux noms qui ne diffèrent que par une lettre pourraient donner lieu à une erreur de copiste. Il est fort à regretter que Batoum n'ait pas été compris en 1829 dans la cession faite à la Russie, car il offre aux navires un refuge assuré.

En jetant les yeux sur toute la carte du Caucase, on voit que la longue chaîne coupe diagonalement l'isthme. Cette disposition de la nature est la cause d'un double phénomène qui constitue les dangers de cette côte, en établissant deux immenses courants d'air qui agissent en direction inverse, d'une manière différente.

Quand souffle avec force le vent d'ouest et de nord-ouest, la masse d'air déplacé, courant le long de cette muraille diagonale, s'engouffre dans le vide que forme la grande vallée du Phase et de la Kwirila. C'est le premier phénomène. Le vent agit avec une force immense sur toute la côte où ni Redoute-Kalé, ni Soukhoum-Kalé, qui n'est qu'une grande rade ouverte, ni celle de Ghélendjik qui est ouverte à l'ouest, n'offrent un abri. Il ne reste aux navires qu'à lever l'ancre et à gagner le large, pour échapper au danger d'être jetés et brisés sur la côte qui a vu périr de bien beaux vaisseaux.

Plus au nord, au sud d'Anapa, vers le 45e degré de latitude, il y a une belle baie, celle de Novorossiisk qui, bien qu'elle soit ouverte aux vents du sud et du sud-ouest, est un bon mouillage ; mais ici les navires sont exposés à un autre danger.

Cette disposition diagonale de la chaîne du Caucase établit le second phénomène.

Losque le vent souffle longtemps avec force de l'est, il ne rencontre, au nord de la chaîne, aucun obstacle dans l'immense vallée du Térek et dans celle du Kouban qui forment une steppe sans fin. Longeant la muraille, la masse d'air déplacé va s'engouffrer dans un entonnoir, formé par un retour ou crochet de la chaîne du Caucase occidental, dans la vallée de l'Adagoum (voyez la carte) et dans celle de ses affluents, comme la Bakane. Le vent, arrêté

dans cet entonnoir, le remonte et trouve une issue par une brèche au sommet des montagnes, d'où il descend comme une trombe, précisément sur cette baie de Novorossiisk. C'est le phénomène de la *Bora* [1], nom donné à ce vent d'orage qui, par une disposition pareille dans les Alpes, se fait sentir, mais avec moins de violence, au fond du golfe Adriatique, dans les parages de Trieste, où ce vent des montagnes porte ausi le nom de Bora.

A Novorossiisk, la pression d'*en haut* est telle que les maisons en sont ébranlées. Il ne reste aux vaisseaux, pour ne pas sombrer en rade, qu'à lever l'ancre en toute hâte et à s'échapper au sud pour gagner le large. Mais en hiver, époque où la Bora se fait sentir assez fréquemment, lorsque l'action de la gelée pesant de tout son poids sur les agrès les roidit et leur enlève toute souplesse, la manœuvre devient quelquefois impossible. Alors s'accomplissent ces désastres où l'on voit de beaux vaisseaux sombrer, corps et biens, sur leurs ancres.

Tels sont les dangers de la côte orientale de la mer Noire sous la pression des vents d'orage qui lui ont valu peut-être dans l'antiquité la première épithète d'Ἄξενος, « Inhospitalier, » que Strabon dit avoir été donnée au Pont-Euxin, Πόντος Ἄξενος, « à cause du froid et de la férocité des habitants, surtout des Scythes, vis-à-vis des étrangers [2], » en ajoutant, quelques lignes plus loin, qu'il fut appelé Εὔξεινος, « Hospitalier, » lorsque les Ioniens y eurent fondé leurs colonies.

L'expression « à cause du froid » peut bien résumer tout ce qui se rapporte aux orages de l'hiver dans cette mer, d'ailleurs si belle.

Je me suis entretenu de ces dangers de la côte orientale de la mer Noire avec plusieurs capitaines expérimentés de notre marine, surtout avec le capitaine de vaisseau Golenko, un des vaillants officiers qui ont défendu Sébastopol.

1. De βορέας, vent du nord.
2. Strabon, VII, chap. III, 6.

Il y a un grand charme à parler de la mer avec les hommes du métier. C'est un éternel sujet de poésie pour ceux qui, comme moi, jouissent du privilége de ne se ressentir en aucune façon du perfide balancement de la mer et d'ignorer même le malaise qu'elle cause, lorsqu'elle se met en courroux.

Le soir était splendide à Redoute-Kalé, le 16/28 octobre; et, au coucher du soleil, j'y ai joui de l'aspect d'une des scènes les plus imposantes de la nature.

Le ciel était parfaitement serein, sauf quelques légers nuages qui l'accidentaient à l'horizon, comme des franges d'or, sous les rayons du soleil. Lorsque l'astre du jour se plongea dans la mer, la vue de la côte orientale prit un caractère de majesté indicible. Toute la partie boisée s'éteignit peu à peu; au-dessus, la lumière joua encore sur la chaîne du Caucase que je découvrais nettement, dans toute son étendue, bien au delà du Kazbek. La chaîne offrit un moment l'aspect d'une muraille d'un azur sombre, sur laquelle se dressaient trois pyramides d'or; la plus rapprochée, celle de l'Elbrouz, avec son double sommet[1]; la plus éloignée, celle du Kazbek[2]; au milieu, à une distance égale, la pyramide un peu écrasée du Pass-mta[3], la moins haute.

Il y eut une minute sublime, celle où le dernier rayon de l'astre

1. 18,524 et 18,453 pieds.

2. 16,553 pieds.

3. 14,000 pieds. Ces hauteurs sont prises au-dessus de la mer Noire. Il y a dans le pays des Ossètes des pics voisins du Kazbek qui l'approchent en hauteur; ainsi le Ghimaraï-Khoh, 15,700; le Sirkou-Barzom, 13,660 pieds anglais. Ces hauteurs ont été relevées par les triangulations de l'expédition des académiciens, en 1836-1837. Elles se trouvent indiquées dans le calendrier du Caucase, année 1858.

A vol d'oiseau, il y a, en ligne droite, de Redoute-Kalé au Kazbek au moins 250 verstes; je découvrais la chaîne encore au delà; c'étaient bien 300 verstes dans cette direction; mais, à l'ouest, j'apercevais la chaîne jusqu'aux pics où sont les sources du Zélentchouk, affluent du Kouban. C'était donc un panorama de plus de 400 verstes (environ 430 kilomètres.)



SOUKHOUM-KALÉ.

TYP. J. CLAYE.

du jour, disparu à mes yeux à l'horizon, monta le long de ces pyramides, puis alluma leurs sommets, comme des phares qui s'éteignirent l'un après l'autre, celui de l'Elbrouz le dernier. Un instant après, les trois pyramides se dressaient encore dans le ciel, mais blanches, au milieu des premières ténèbres de la nuit.

Il n'y a pas de langage pour exprimer la splendeur de Dieu dans ses œuvres. On est profondément ému et pénétré ; on se sent comme anéanti ; mais, au milieu de cet anéantissement, qui tient à la terre et à l'idée de ce que nous sommes, la pensée religieuse élève l'âme dans ces moments, en la faisant aspirer au ciel, sa vraie patrie.

La partie de la chaîne du Caucase qui s'étend à l'est-nord-est, depuis l'Elbrouz au Béchetau, a été le sujet d'un très-beau travail de M. l'académicien Abich qui a déterminé, avec une grande précision, sa formation géognostique. Ce travail, qui a été reproduit dans le Calendrier du Caucase, année 1853, offre la coupe de cette partie de la chaîne, l'indication de ses couches, leur nature, le lit des rivières, les limites de la végétation et la hauteur des lieux. J'en possède un dessin que j'ai fait copier à Piatigorsk sur la planche du Calendrier. Je m'en suis servi pour quelques recherches, lors de mon excursion à Borgoustane ; et j'avais l'intention de le joindre, avec la traduction de ses légendes, au récit d'une exploration que j'ai eu un moment l'espoir de faire par le pied de l'Elbrouz et le Karatchaï, au revers de la chaîne au sud.

A ce beau travail de M. Abich se rattache un des souvenirs de mon voyage. A mon retour en Russie, dans les derniers jours de décembre 1858, je passai par Berlin. Alexandre de Humboldt, ayant su mon arrivée, me fit dire par notre ministre, M. le baron de Budberg, qu'il désirait me voir, au moment même où je me disposais à me rendre chez cet homme illustre que j'ai eu le bonheur de connaître à Saint-Pétersbourg,

en 1829, et avec qui j'avais conservé quelques relations précieuses.

Je revis le noble vieillard que j'avais visité à Potsdam, en 1843; et ce fut avec une émotion qui était comme un pressentiment. Sachant que j'arrivais du Caucase, il me questionna sur les lieux que j'avais parcourus. « Où est Abich? » me demanda-t-il. Je le lui dis. « Vous avez donc vu cette partie de la chaîne *trachyno-crayeuse-volcanique* dont Abich a si bien déterminé la formation. » En trois mots il qualifiait nettement le travail, et, en les prononçant, son œil bleu paraissait comme fixé sur la chaîne du Caucase qu'il semblait voir à l'horizon de son esprit.

Je mentionne cette circonstance parce qu'elle est un des souvenirs de mon voyage et en même temps une preuve de celui qu'Alexandre de Humboldt conservait à Abich. Je quittai Berlin le jour d'après; je n'ai pas revu l'illustre nonagénaire qui, dans un corps affaibli, conservait dans toute leur fraîcheur l'esprit et la mémoire qui ont embrassé l'ensemble des connaissances humaines de son temps. Ce moment restera dans mon souvenir attaché à celui du moment où j'ai vu de Redoute-Kalé le dernier rayon du soleil s'éteindre au sommet de l'Elbrouz. L'intelligence de Humboldt a été aussi un phare qui a brillé jusqu'au dernier instant. Il s'est éteint dans l'éternité; mais la trace de sa lumière reste dans les annales de la science et dans la mémoire de ceux qui ont eu le bonheur de le connaître.

Le lendemain 17/30 octobre, *la Pallada* jeta l'ancre dans la rade de Soukhoum-Kalé, un des plus beaux lieux de la Trans-caucasie. Son ancienne forteresse turque est voisine du rivage où a existé la célèbre Dioscourias.

Dubois de Montpéreux a décrit toute cette côte où il a passé plusieurs mois. Il faut lire son intéressante relation, sans oublier celles d'autres voyageurs ou savants comme Chardin, Rottiers et M. Brosset. En 1817, époque du voyage de Rottiers, on avait peine déjà à découvrir quelques restes du misérable village

d'Iscouriah qui rappelle le nom de Dioscourias ; il n'est pas même aujourd'hui sur la grande carte russe.

De l'endroit où *la Pallada* était à l'ancre, on apercevait toute l'étendue de la magnifique rade jusqu'au cap Kodor, sur une distance de 15 verstes. C'est à un autre cap, un peu plus au sud, qu'il faut chercher le lieu où fut la Dioscourias des Grecs, le Sebastopolis des Romains, à l'embouchure du Charès de Strabon[1], qui doit être la petite rivière Inkourtcha de la grande carte russe. Il est étrange que les Grecs n'aient pas fait choix de l'embouchure de la Kodor qui est un beau fleuve.

Une chose ici frappe l'esprit; c'est la ressemblance de la physionomie des habitants aborigènes dans l'antiquité et de nos jours.

Strabon dit que Dioscourias était l'emporium (ἐμπόριον) du commerce de l'isthme caucasien, habité par 70 nations et même par 300 nations, suivant quelques dires qu'il considère comme exagérés, qui y vivaient éparses et sans rapports, à cause de leur insolence et de leur nature sauvage[2]. Il dit, un peu plus haut, après avoir parlé de la Sindique, « le long de la mer est le pays des Achéens, des Zyghes et des Henioches qui vivent de pirateries... employant des barques minces , étroites et légères , capables de porter 25 à 30 hommes au plus, que les Grecs nomment *Kamara*[3]... Quelquefois les Bosphoriens leur viennent en aide, en leur fournissant des agrès, le marché et l'occasion de vendre leur butin... Rentrés chez eux, ils portent ces barques sur leurs épaules... les cachant dans leurs forêts[4]... »

1. Strabon, XI, chap. II, 18.
2. *Id.,* XI, chap. II, 16.
3. *Id.*, XI, chap. II, 12.
4. Ce nom de *Kamara* semble revivre dans celui de *Katchmara*, sorte de barque légère employée, je crois, dans la mer Noire. Le comte Potocki, en parlant des barques des pirates tcherkesses (*Voyage dans les steps d'Astrakhan et du Caucase*, I, 267) dit : « Les anciens les appelaient *Kamara*, » sans indiquer leur

Strabon dit aussi, en parlant de Mithridate fugitif qui arriva chez les Henioches gouvernés par quatre rois, que « perdant l'espoir d'un passage facile chez les Zyghes, à cause de la difficulté des lieux et de l'état sauvage des habitants, il s'avança avec peine par la côte, naviguant la plupart du temps, jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez les Achéens où il fut reçu[1]... »

Ces soixante-dix nations du Caucase et ce tableau des peuples montagnards de cette côte conviennent assez aux peuples actuels (voir la 3e lettre), surtout aux Abkhazes qui vivent encore aujourd'hui, autant qu'ils le peuvent, de brigandages, et qui, il n'y a pas longtemps, avec leurs princes à leur tête, faisaient le métier de forbans, au moyen de barques légères qu'ils cachaient dans leurs forêts, sur les rives de la Kodor.

Il faut donc prendre ce point de départ pour avoir l'idée de ce qu'étaient sur ces rivages les colonies grecques. Elles y occupaient une *bande de terre,* le long de la côte, et c'était au moyen des murailles et des tours, protection de leur petit domaine, qu'elles parvenaient à se défendre contre les montagnards toujours prêts à faire irruption des hauteurs sur les colonies. Les Grecs, constamment sur le qui-vive, combattaient pour les repousser, prêts en même temps à commercer avec eux, et à leur acheter leurs peaux, leurs fourrures, leur cire, leur miel, leurs bois, en leur donnant en échange d'autres denrées, parmi lesquelles était le *sel* dont ces montagnards ont toujours manqué et qu'ils recherchent encore aujourd'hui avec avidité.

En voyant, le 17 octobre au soir, beaucoup de feux sur les hauteurs, je m'informai; on me répondit que c'étaient des feux allumés par les Abkhazes, pour faire évaporer l'eau de mer dont

nom actuel. Je sais que le mot russe *Katchmara* désigne une sorte de barque légère; je n'ai pas pu m'assurer s'il s'agit bien des barques des Abkhazes. Je laisse à de mieux informés que moi le soin d'expliquer ce nom.

1. Strabon, XI, chap. II, 13.

ils tirent du sel; les grandes forêts sur cette côte leur fournissant tout le bois dont ils ont besoin pour cette opération.

Il paraît d'ailleurs que l'élément grec de colonisation et de commerce dans ces contrées se mêlait, dans les premiers temps, à des habitudes de brigandage que des populations d'*origine grecque* pratiquaient sur ces côtes; et il est probable que dans l'antiquité des aventuriers hardis y jouaient le rôle que les pirates normands exerçaient au moyen âge sur les côtes d'Angleterre et de France.

Il faut donc se représenter Dioscourias, la colonie de Castor et Pollux, et celle d'Héraclée provenant, suivant Strabon, des Phthiotes Achéens de la troupe de Jason, comme formant une espèce de confédération de commerce. Un vaste retranchement entourait le territoire de ces villes. On croit en pouvoir suivre les traces par quelques ruines, visibles encore, d'une longue muraille. Commençant au village actuel de Kélassour sur la rade même de Soukhoum-Kalé, elle allait vers la Kodor, belle rivière, le Korax de Ptolémée; puis, traversant le pays un peu au sud-est, elle aboutissait à l'Ingour, pour descendre sur Héraclée, située à l'embouchure de ce beau fleuve, le Siggamès ou Singamès d'Arrien[1]. Cette muraille, fortifiée de tours, embrassait un assez long territoire, le domaine des colons, toujours en garde contre les attaques des Souanes et des Koraxiens, les habitants actuels de la Tzebelda, aussi brigands aujourd'hui que dans l'antiquité.

Malgré cet état de choses, le commerce se faisait avec le centre du Caucase, et il paraît évident qu'il y avait deux routes. L'une, remontant la rive de l'Ingour, aurait abouti par le passage de Dadischkilian, à l'est de l'Elbrouz; la seconde, plus certaine, remontant la Kodor et ses affluents, dans les défilés de la Tze-

1. Arrien, *Peripl.* X, 2.

belda, soit l'Adzgara ou Tchkalta, soit plutôt la Khchtchkorva ou Klitch-Klukhora appelée aussi Kvana, dont la source, au sud du versant de la grande chaîne, est très-voisine de celle de la Téberda, affluent du Haut Kouban. Cette dernière route, à l'ouest du pied de l'Elbrouz, aboutissait peut-être et même probablement, par des vallées intermédiaires, à Borgoustane que j'ai visité; et il est à croire que le Rime-Gora dont j'ai parlé dans la seconde lettre, n'est pas une vaine tradition d'un camp romain, lorsque les Romains furent devenus les dominateurs de ces contrées où il est probable qu'ils se maintenaient aux mêmes conditions que de nos jours l'armée russe, en se gardant et en combattant. On m'a parlé d'énormes anneaux en fer que l'on voit, de distance en distance, scellés dans les rochers, sur la ligne que devait suivre cette route dans l'antiquité.

J'avais formé le projet que je n'ai pu réaliser, la saison étant trop avancée, de remonter d'abord le long de l'Ingour, puis de passer à la rive de la Kodor pour y chercher les traces anciennes de ces deux routes, et d'arriver, soit par le Karatchaï, soit plus à l'ouest, aux premiers postes de nos Cosaques sur le Haut Kouban. Le colonel Aguichev m'y aurait attendu; il m'avait offert d'envoyer au-devant de moi une escorte. Je serais descendu le long du fleuve jusqu'à Ekaterinodar, pour me rendre par Temrouk à Taman.

Pour franchir ainsi la chaîne du Caucase, il faut choisir les mois de juillet et d'août. Il est déjà trop tard en septembre, à cause des premières neiges de l'automne. Ce projet reste à mon horizon. En attendant, j'indique ce but d'exploration à un plus heureux que moi.

J'ai déjà parlé de cette bonne route à établir sur ce côté du versant méridional du Caucase. Ce serait plutôt une route *à rétablir*. Elle est toute stratégique; elle relierait l'Abkazie au centre du Caucase. Il est à espérer qu'elle s'établira, et qu'elle rayonnera

ensuite sur cette côte admirable par sa fertilité, où le commerce se développera avec les Abkhazes qui n'ont avec nous que deux points de communication assez éloignés, Soukhoum-Kalé et Redoute-Kalé.

Cette route sera la conséquence de la soumission du Flanc Droit qui suivra celle du Flanc Gauche. Elle se rattachera dans l'avenir à tout le système de bonnes communications au Caucase, dont la possession assurée n'est qu'à cette condition. Ce n'est pas le grand nombre de troupes qui maintient un pays; c'est, au contraire, un petit nombre de troupes aguerries, mais pouvant arriver partout au besoin par de bonnes routes militaires. On peut ici faire un rapprochement historique. Au plus beau temps de leur puissance, les Romains n'avaient que 120 légions (6 à 700,000 hommes) pour garder toutes les frontières de leur immense empire et y tenir en bride des peuples farouches, sauvages, mais aguerris. C'est autant la vaillance des légionnaires romains qui leur servait que les bonnes routes qu'ils établissaient immédiatement, pour aller d'un bon port au centre du pays ennemi. Ils mettaient à l'exécution de ces routes, auxquelles les soldats eux-mêmes travaillaient, un soin extrême, tellement qu'on en retrouve les restes solides après deux mille ans. Ainsi, dans l'île de Sardaigne dont le général La Marmora a dressé la belle carte topographique en deux feuilles, ce général m'a raconté avoir découvert, à sa grande surprise, au nord-est de l'île, dans un endroit inconnu auparavant, d'abord une bonne baie, au fond de cette baie un port, puis de ce port une superbe route romaine allant au centre de l'île. Il est facile de faire vivre un petit corps de soldats aguerris. La qualité des hommes, le bon emplacement des postes fortifiés et la route, tels sont les éléments du maintien de la soumission d'un pays comme le Caucase, qu'il faudra probablement toujours garder militairement, comme autrefois. Les peuples montagnards, même agriculteurs et paisibles, conservent toujours,

plus ou moins, leur nature d'aigle et leur caractère indépendant. C'est au moyen d'une bonne route exécutée pendant la durée de l'expédition en Kabylie et la construction d'un grand fort bien situé, auquel cette route aboutit, que l'armée française a enfin établi sa domination chez les Kabyles où la France se maintient militairement, condition indispensable, mais qui peut s'obtenir sans de grands sacrifices d'hommes et d'argent.

Je me livrais à toutes les réminiscences que je viens de retracer en parcourant Soukhoum-Kalé et ses environs. J'y passai toute la journée du 17 octobre.

Je visitai la petite ville et ses assez pauvres boutiques. A chaque instant j'y rencontrais des Abkhazes au regard noir, aux traits réguliers, mais à la physionomie farouche. Ils viennent de leurs montagnes pour trafiquer; toujours prêts, s'ils en trouvent l'occasion, à pratiquer leur métier de brigands.

Je découvris cependant dans ces pauvres boutiques quelques bonnes médailles anciennes que l'on rencontre presque partout au Caucase. Cet amour des médailles y gagne tout le monde. J'ai vu à Soukhoum-Kalé, chez un des copistes attachés aux officiers de la garnison, de bonnes médailles romaines qu'il s'efforçait d'étudier et sur lesquelles je lui donnai quelques indications.

Je visitai la forteresse turque, enceinte carrée comme celle de la forteresse de Poti, avec d'assez belles portes dont l'une sutout, à plusieurs arcades, est surmontée de créneaux et d'une inscription turque, à caractères en relief, se rapportant, je crois, à l'époque d'Amurath III qui fut celle de l'établissement des Turcs sur cette côte.

Je me promenai dans le jardin botanique, création du bon prince Gagarine, dont j'ai parlé au sujet de Koutaïs. Les églantines s'y épanouissaient toutes belles, par 20° de chaleur à l'ombre.

Je m'élevai sur la hauteur d'où j'embrassais d'un regard toute l'étendue de la rade et de la côte décrivant une immense ellipse

qui, le long de la mer bleue, formait une zone de verdure dont les tons différents étaient à peine nuancés par quelques teintes jaunissantes de l'automne. J'en fis le dessin que je traçai au pied de deux grands arbres dont les belles branches retombantes arrivaient presque jusqu'à moi (voyez la vignette).

Partout une admirable végétation [1], partout de beaux arbres et des fleurs, mais, hélas ! au sein de cette végétation et au milieu de ces fleurs, le long de la côte presque déserte, la mort est cachée ; — là sont les germes des terribles fièvres de l'Abkazie.

En était-il ainsi dans l'antiquité sur cette côte ? Cela n'est pas à supposer. Strabon, Arrien, Pline n'en disent rien. Strabon, d'ailleurs si explicite en Tauride et dans l'île Sindique (la presqu'île de Taman), donne peu de détails précis sur cette côte du Pont-Euxin, qu'il n'a peut-être vue qu'en passant, et dont il parle souvent par ouï-dire. Ces fièvres pestilentielles ont leurs germes dans les lieux bas, là où au milieu de la décomposition d'une terre végétale abandonnée, sont des eaux stagnantes, restes des torrents qui descendent des montagnes à la fonte des neiges, au printemps. Lorsqu'il y avait sur la côte une grande population, labourant la terre, faisant écouler ces eaux, la salubrité devait y régner. Elle reviendra avec une nouvelle population qui changera la face de cette côte, quand la Russie l'aura entièrement pacifiée et livrée à l'activité de l'agriculture et du commerce qui animeront un jour ces contrées.

Heureusement qu'aujourd'hui la zone *mortelle* est la zone *basse*. Dès qu'on s'élève un peu, l'air change de nature, il devient

1. La végétation de cette côte est inouïe. Les fruits d'Europe et d'Orient y croissent à l'état sauvage : pomme, poire, prune, noix, noisette, pêche, abricot, coing, figue, grenade. Parmi les arbustes à fleurs, toute espèce de laurier, le seringat, etc. Les bois y sont superbes : chêne, hêtre, frêne, sapin sur les hauteurs, pin dans la région basse. Parmi les bois n'oublions pas le buis. Il n'est nulle part aussi beau, excepté en Mingrélie, et il est l'objet du commerce avec l'Europe. Les Abkhazes de l'intérieur le vendent à la côte, en échange, à raison de trois pouds de buis contre un poud de sel.

sain. Je m'en assurai, en visitant sur la hauteur, à moins de 200 pieds, je crois, au-dessus du rivage, l'hôpital militaire. J'y passai plus d'une heure, allant de salle en salle, où bon nombre de braves soldats russes étaient alités, objet de tous les soins d'une administration militaire et médicale excellente.

La première condition de salubrité dans les hôpitaux, c'est la propreté, puis l'air pur et l'espace. On a sagement réparti l'hôpital de Soukhoum-Kalé en plusieurs bâtiments isolés, renfermant des salles isolées aussi, blanchies à la chaux, où les lits sont séparés par des intervalles assez grands. En allant de l'un à l'autre, je lisais invariablement sur la planchette placée au-dessus du chevet du malade, la formule fatale *fièvre intermittente.*

Après la salubrité de l'édifice et le bon air, le seul spécifique connu contre ces fièvres est la *quinine*. On la trouve dans plusieurs des boutiques du bazar, où je l'ai vue dans des flacons soigneusement bouchés qui portaient l'étiquette de pharmaciens français.

La quinine tue bien la fièvre; mais, employée à grande dose, elle donne malheureusement naissance quelquefois à des maladies très-graves. Chez les individus faibles de constitution, ces fièvres attaquent des organes essentiels à la vie, comme le foie; elles agissent aussi sur l'épine dorsale. Je vis plusieurs convalescents guéris de la fièvre, mais atteints de ces maladies secondaires. Quelques-uns étaient au dehors de l'hôpital, assis au grand air, respirant la fraîcheur à l'ombre des arbres. Quelle triste chose pour un guerrier, que de souffrir ainsi! La mort n'a rien de terrible sur le champ de bataille, mais elle est bien douloureuse lorsqu'elle arrive ainsi, amenée lentement par la langueur.

Du reste, rien ne m'a paru manquer à l'hôpital de Soukhoum-Kalé, et une excellente mesure d'administration est d'y avoir placé comme surveillants d'anciens sous-officiers de l'armée du Caucase, au caractère ferme et énergique, en même temps que

bon, dont l'action morale sur les malades est très-grande.

Je restai longtemps sur la hauteur, ne pouvant me lasser de contempler la côte et la belle rade qui offre quelque ressemblance avec celle de Naples. Une jolie corvette stationnaire, *l'Oudaf*, y était à l'ancre, devant de longs magasins qui bordent le rivage.

J'avais peine à me représenter que cette mer si belle, si bleue, si étincelante sous les rayons du soleil, sous un ciel d'azur et d'or, fût ce Pont-Euxin si terrible dans les orages dont j'ai parlé.

La rade est bonne, mais peu sûre. On m'a dit que le fond qui va très en pente retient mal l'ancre qui chasse souvent par le gros temps. Cette partie de la mer Noire a des profondeurs immenses, connues déjà dans l'antiquité; Aristote en parle en mentionnant les rivages des Koraxiens, les mêmes où je me trouvais[1].

Du côté de la grande chaîne du Caucase, on ne jouit pas de la magnifique vue que l'on découvre de Redoute-Kalé. Des montagnes secondaires, rapprochées de la côte, dérobent l'aspect des grands pics; mais on découvre ceux, de 10 à 12,000 pieds de hauteur, qui sont aux sources du Marouk et du Zélentchouk, affluents du Kouban, et cette partie de la chaîne du Caucase, vue par Arrien. En décrivant la côte jusqu'à Dioscourias, en venant du sud, il parle du « Caucase dont se montrait un sommet appelé *Strobilos*, où la Fable rapporte que Prométhée fut attaché par Vulcain sur l'ordre de Jupiter[2]. » A-t-il voulu désigner l'Elbrouz? Le nom de Strobilos ne se trouve pas dans Strabon qui mentionne le même mythe, mais en se servant du nom général Caucase. Nous avons vu dans la lettre précédente que, suivant la tradition du pays, le rocher de Prométhée est le Khomli qui n'est pas visible de la mer Noire.

Il y aura bien à faire pour rendre cette côte salubre. Elle le redeviendra. Je faisais la réflexion, en ayant égard à la différence

1. Aristote, *Meteor.* I, chap. XIII. 41-43.
2. Arrien, *Peripl.* XI, 5.

de l'air dès qu'on s'élève un peu, que sur toute cette côte en général les édifices d'habitations devraient être placés à une hauteur *calculée* au-dessus du rivage. Il y a une grande différence entre une vie sans cesse attachée au rivage même, et une existence qui s'y trouve liée pour l'activité du jour seulement, et qui le soir et la nuit s'attache à la hauteur. Il en était peut-être ainsi dans l'antiquité.

Je quittai la terre pour retourner à bord, remportant de la journée que j'avais passée sur cette côte une des plus fortes impressions de mon voyage.

Il y a au sud et au nord, sur ces rivages, deux églises chrétiennes célèbres; au sud, entre la Kodor et l'Ingour, celle d'Ilori, sur laquelle M. Brosset a donné des détails; au nord, celle de Pitzounda, Bidchwinta de la géographie de Wakhoucht qui en parle, en disant: « belle et majestueuse, ornée d'une coupole, construite sur le bord de la mer, et richement pourvue par l'empereur Justinien. Ce fut d'abord un évêché, puis la résidence d'un catholicos, au temps des rois d'Aphkhazeth (Abkhazie) et le lieu où le catholicos exerçait ses fonctions; maintenant elle est desservie par un simple prêtre; car les Ablıkhaz n'ont conservé ni la foi ni la religion[1]. »

M. Brosset [2] a donné beaucoup de renseignements précieux sur cette célèbre église, l'une des plus anciennes de la chrétienté en Asie et dont l'existence a duré douze siècles. Dubois de Montpéreux en offre la vue et la coupe, et en fait la description [3]. Elle est aujourd'hui entièrement abandonnée, si grands ont été les ravages des Turcs sur cette côte. L'église est à une verste du rivage, cachée derrière une forêt de pins qui abondent dans la contrée. C'est même cette circonstance qui lui avait valu son nom. Strabon

1. Wakhoucht, page 407.
2. *Voyage archéologique,* 8e rapport.
3. *Atlas, architecture,* pl. I et II, tome I, pag. 221 et suiv.

parle du grand Pityus après la côte des Hénioches, s'étendant 360 stades jusqu'à Dioscourias[1]. Il y a plus de 60 verstes entre Pitzounda et Iscouriah ; cela correspond assez. Quant à l'étymologie du nom grec et du nom géorgien, c'est la même : πίτυς, pin, en géorgien *phitchwi.*

La Pallada poursuivit sa route et longea la côte à distance. Nous avions toujours en vue la chaîne du Caucase occidental. Nous passâmes devant le cap Pitzounda, devant la forteresse de Gagri, découvrant successivement tous les sommets de cette chaîne du Flanc Droit, habitée par les peuples Adighé, dont j'ai parlé longuement dans la troisième lettre. Là est le théâtre d'une lutte encore sérieuse, mais que la vaillante armée du Caucase mènera à bonne fin, lorsque les efforts, plus concentrés, lui permettront d'arriver jusque dans les hautes vallées du Zélentchouk, du Khodz, du Fars, du Pséphir; et, plus au nord, dans celles de l'Afips, de l'Adagoum, du Chebs, où se sont réfugiés tous ces peuples connus en Europe sous le nom de Tcherkesses qui y ont été refoulés des rives du Kouban et de la Laba, et qui essaient encore de s'y maintenir dans leur sauvage indépendance.

Le 19 octobre, au point du jour, nous découvrîmes la côte de la Crimée et celle de la presqu'île de Taman; sur celle-ci, à droite, le cap Kichela; sur celle-là, à gauche, le phare du cap Takil-Bouroun.

C'est l'entrée du détroit de Kertch ou de Iéni-Kalé, l'ancien Bosphore Cimmérien ! Sa largeur y est de 19 verstes. Il se resserre bientôt. A gauche est le rivage où a existé probablement la ville de Nymphée. A droite, nous voyons le rocher de la Panagia, puis le cap Touzla. Une langue sablonneuse, que l'on a peine à distinguer de la ligne des flots, est la *Youjenaia Kassa* qui s'avance diagonalement au nord-nord-ouest vers les rochers

1. Strabon, tome XI, chap. II, pag. 14

de la *Pavlovskaia Battaréia*, « la batterie de Paul. » Le détroit s'y resserre considérablement ; il n'y a pas 4 verstes entre le cap où est cette batterie et la pointe de la *Youjenaia Kassa*.

Nous dépassons, un peu plus au nord, *Ak-Bouroun* (le cap Blanc), et nous entrons dans la rade de Kertch.

A travers la brume du matin, nous apercevons le mont Mithridate, presque à son sommet le monument de Stempkovsky, sur sa pente le Musée de Kertch, à son pied, sur le rivage, la ville et son port ; à droite, toute la côte qui va finir à Iéni-Kalé, à l'entrée de la dernière partie du détroit, vers la mer d'Azov.

J'ai passé plusieurs jours à Kertch, à deux reprises. J'en parlerai à mon retour de la presqu'île de Taman.

PRESQU'ILE DE TAMAN.

J'ai décrit cette presqu'île, l'ancienne île Sindique, dans l'Introduction des *Antiquités du Bosphore Cimmérien*[1] (Topographie, XCVI-CXV) ; je ne répéterai ici que les noms, et je ne parlerai que des lieux auxquels je pourrai rattacher quelques nouveaux détails.

Le 22 octobre, au matin, je me transportai sur cette côte d'Asie que j'avais tant de peine à quitter. J'étais accompagné de M. Beguitchev, adjoint depuis quatorze ans du directeur du Musée de Kertch et, comme tel, familiarisé par ses fouilles dans les *tumulus* des rives du Bosphore avec les localités que je devais parcourir. J'avais, en outre, avec moi une chronique vivante de cette contrée dans la personne de M. Semeniaka, major (Viskovii Starchina) des Cosaques de la Tchernomoria ou mer Noire.

Il faut avoir sous les yeux la relation si explicite de Strabon sur ces lieux célèbres. J'étais également muni de la carte du détroit

1. *Antiquités du Bosphore Cimmérien* (texte russe et français). Saint-Pétersbourg, 1854. 3 volumes in-folio.

qui est annexée à l'ouvrage sur les *Antiquités du Bosphore Cimmérien.*

De Kertch à Taman, l'ancienne Corocondamé[1], il y a 33 verstes de mer. On traverse le détroit diagonalement. Nous avions à gauche à notre horizon Iéni-Kalé et, plus au nord, sur le détroit, le phare, emplacement très-probable de l'ancien Parthenium, ayant en face sur la côte d'Asie le promontoire où s'élevait vraisemblablement l'Achilleum (nous employons ici, comme nous l'avons fait ailleurs, la terminaison latine de noms grecs).

La langue sablonneuse nommée en russe *Severnaia Kassa*[2], « langue septentrionale » toute couverte de roseaux et de plantes marines, n'existait probablement pas dans les temps anciens, de même que la « langue méridionale, » *Youjenaia Kassa.* Ces deux langues de terre, qui s'avancent, l'une perpendiculairement sur le travers de l'autre, sont évidemment le produit de l'accumulation des sables qu'entraînent les courants de la mer d'Azov. La dernière ne forme pas, comme la première, une ligne non interrompue. Dans plusieurs endroits, vers son extrémité, elle est en partie couverte d'eau, et offre alors comme une succession de petites îles. Des pêcheries y sont établies. On s'y occupe de travaux qui l'affermiront, en la prolongeant jusqu'à 2 ou 3 verstes de distance de la Batterie de Paul (Pavlovskaia Battaréia), de manière à fermer au besoin le détroit, au moyen des feux croisés des canons de gros calibre, à grande portée, dont on armera les nouveaux forts.

Avant la dernière guerre, Taman avait 500 maisons. Les An-

1. D'Anville dit: « Corocondamé paraît conserver un reste de ce nom dans celui de Taman. » *Géographie ancienne.* Paris, 1767. II. 312.

2 En russe koça (prononcez kassa) signifie proprement une faux, nom qui par ressemblance de figure s'applique à une langue de terre. En ce sens c'est l'équivalent de ζάγκλη ou ζάγκλεν en grec, étymologie du nom de la ville de Zancle (Messine), dont une langue de terre naturelle, figurant une *faux,* enferme le beau port.

glais se sont plu à détruire en partie cette petite ville qui n'entrait pas dans le système de défense de la Crimée et qui, par conséquent, ne leur opposa aucune résistance. Les habitants sont en train de reconstruire leurs maisons.

Les médailles antiques que l'on trouve en grand nombre dans le sol des environs sont un indice de l'existence de l'ancienne Corocondamé. Après les grandes pluies, la terre, fouillée en quelque sorte par les eaux du ciel, découvre ces médailles, ordinairement en bronze, oxydées la plupart du temps, mais offrant quelquefois de belles pièces en or et en argent. C'est à une demi-verste de Taman que le Cosaque Poulentzov, guidé par un indice, en 1845, fouilla la terre, à une profondeur de plusieurs sagènes, et découvrit les vingt-trois fameuses médailles en or au double type de Panticapée (tête de Pan, de trois quarts, au revers un griffon, marchant à gauche, une lance dans le bec; — tête de Pan, de profil, avec le même revers), chefs-d'œuvre admirables de l'art monétaire grec. Le Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg possède plusieurs de ces pièces[1].

Il y a 22 verstes de Taman à la station de poste Sennaia, « du foin, » ainsi nommée à cause de l'abondance des pâturages de la steppe. On suit le rivage, ayant en vue, de l'autre côté du golfe, le mont Satyrus, volcan de boue qui, suivant Dubois, doit être appelé Kouk-Oba, « le mont Bleu, » épithète que lui mérite la belle nuance qu'il offre à l'horizon; mais je crois que l'expression tatare Koukou-Oba, « mont qui exhale une odeur, » est préférable. Dubois croit que ce mont était le monument de Satyrus I[er] dont parle Strabon; la distance convient, les 13 à 15 verstes depuis le Parthenium correspondant aux 90 stades du géographe; mais est-il bien question de l'archonte ou roi Satyrus I[er] dans le passage de Strabon?

1. *Antiquités du Bosphore Cimmérien.* Atlas, pl. LXXXV. 1, 2.

La station Sennaia est la localité de la célèbre ville de Phanagorie qui fut l'*emporium* de cette côte d'Asie. Les innombrables tumulus qui recouvrent le sol indiquent son emplacement. Ces tumulus sont sséminés sur une distance d'au moins 5 verstes, le long du rivage Quelques riches découvertes y ont été faites : statuettes très-belles en terre cuite, vases peints, bijoux en or, etc. (qui sont au Musée de l'Ermitage), et aussi, je crois, l'inscription portant le nom de « Pairisades, archonte du Bosphore et de Théodose, roi des Sindes, des Torètes et des Dandariens, » qui avait été déposée dans l'église de Boris et Gleb dont je parlerai plus loin. M. de Koeppen a signalé le premier cette inscription, trouvée en 1819[1].

Les Sindes, les Torètes (Τορεάται ou Τόρέται) et les Dandariens faisaient partie de la nation des Maeotes[2], habitants des contrées du Palus Maeotide.

Plusieurs autres inscriptions mentionnent un Pairisades, le même probablement, qualifié « roi des Sindes et *de tous les Maeotes* » sur l'une d'elles, autrefois à Taman[3]; aujourd'hui à l'Ermitage.

Des monuments très-précieux de l'existence de ces Sindes sont les deux jolies médailles en argent que possède le Cabinet de l'Ermitage. Elles offrent pour types, à l'avers ΣΙΝΔΩΝ audessus d'une tête de cheval, et au revers un griffon[4] ou la tête d'Hercule, coiffée de la peau de lion. Cette dernière est *unique* et *inédite*. Voyez sa figure sur le titre de cet ouvrage.

Un indice décisif de la situation de Phanagorie est la présence

1. Corpus inscrip. 2117.

2. Strabon, XI, chap. II, 11.

3. Corpus inscrip. 2118. — *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, tome II inscrip. III.

4. Il existe à Goettingue un second exemplaire de cette première médaille Suivant M. Stéphani, M. le baron Prokesch en possède un autre spécimen Ce seraient les trois exemplaires connus en Europe de la première de ces médailles.

des restes du môle qui fermait son port. J'en parlerai plus loin.

En approchant de la station Sennaia, je découvris la baie de Chimardane où se jetait, à l'ouest du port, le bras principal de l'Hypanis ou Anticites de Strabon, le Vardanus de Ptolémée, le Kouban de nos jours.

Lorsque l'on ne connaît pas la localité, on a peine à comprendre le passage où Strabon dit : « En remontant le lac Corocondamite (le golfe de Taman), on trouve Phanagorie, ville célèbre, Kepos, Hermonassa et Apatouron, temple de Vénus. Phanagorie et Kepos sont *à gauche* dans l'île...[1] »

Or aujourd'hui il n'y a pas d'île, et Phanagorie est *à droite.*

Strabon n'offre ici qu'une contradiction apparente. Lorsque l'Hypanis tombait dans la baie de Chimardane, il fallait le franchir pour arriver à Phanagorie qui était bien effectivement *à gauche* dans l'île que formait alors le fleuve, ayant, comme aujourd'hui, plusieurs bras dont l'un tombe encore dans la mer d'Azov. Ce dernier bras et celui qui se jetait à l'ouest de Phanagorie dans le lac Corocondamite constituaient l'île Cimmérienne.

L'ancien lit a disparu sous les sables que le fleuve a charriés et sous les mouvements du sol produits par les éruptions des volcans de boue voisins, comme celui de l'Asso-dag au sud, encore aujourd'hui en activité, ainsi que je m'en suis assuré. Cette circonstance avait été signalée par l'intelligent Dubois de Montpéreux, qui a fait preuve d'autant de sagacité que d'érudition en décrivant (tome V de son *Voyage*) toute cette contrée, mais qui n'a pas eu peut-être le temps de relever toutes les traces dont je vais parler.

Je m'arrêtai pour explorer la localité, et aujourd'hui la question me paraît démontrée jusqu'à l'évidence. En effet, en examinant le sol à partir du lac, qui est à l'ouest une continuation

1. Strabon, XI, chap. II, 10.

du liman Akhtanizovsky d'où sortait l'ancien bras, j'ai constaté ce qui suit :



La steppe du Kouban.

1° La steppe est traversée jusqu'à la baie de Chimardane par une dépression du sol *très-sensible à l'œil*. Placé sur le haut de la steppe, le dos tourné au nord, j'ai vu une *zone basse*, suivant la ligne du lac à la baie. Cette zone offrait une nuance *sombre*, tranchant sur le *vert* de la steppe; et, tout le long de cette zone, j'ai constaté avec M. Beguitchev la présence d'une infinité de touffes d'une plante que l'on nomme en russe *assoka*, en français *laîche*, graminée dure, un peu ligneuse, de la nature des petits joncs, qui croît dans les lieux bas, marécageux, et que le bétail rebute. La boue du cratère de l'Asso-dag, les sables charriés par le fleuve ont comblé ce bras qui pourrait, je crois, être de nouveau ouvert sans trop de peine (il y a 6 verstes au plus entre la mer et

le lac, dans un terrain mou); et l'on rendrait au fleuve, le Kouban actuel, son antique et principale issue. Ce fait posé, on a pleinement la justification du passage de Strabon cité plus haut;

2° J'ai constaté que, sur une longueur d'au moins 5 verstes, en suivant la mer, et, sur une largeur de 3 à 4 verstes dans la direction du lac, le sol est parsemé de peut-être 300 tumulus, plus ou moins grands, qui recèlent, très-vraisemblablement, les restes de Phanagorie, qui s'étendait *le long de la mer et vers le fleuve,* ayant, je crois, outre son port sur la mer, un port sur le fleuve.

Quant au port sur la mer, j'ai exploré le rivage avec M. Beguitchev et avec M. le major Semeniaka, chronique vivante du pays et de ce qui s'y est passé depuis quarante ans, et j'ai retrouvé à fleur d'eau les restes visibles du môle du port de Phanagorie.

A partir du Khoutor ou *Khouter* [1] Semeniaka (il y a un second Khouter de ce nom sur le bord du lac), si l'on tire *une ligne au nord,* jusqu'à une distance de 100 sagènes (700 pieds russes ou anglais) en mer, on a la *ligne du môle* que j'ai vu. Les grandes pierres de sa partie supérieure ou crête ont été enlevées il y a près de quarante ans (de 1819 à 1827), pour construire l'église de Boris et Gleb à Akhtanizovsky, grande stanitza des Cosaques de la mer Noire, à 12 verstes de la station Sennaia, sur le liman Akhtanizovsky ou liman inférieur de Temrouk, dans lequel s'épanouissait l'ancien bras de l'Hypanis, qui en sortait à l'ouest, à l'endroit où le lac dont j'ai parlé forme la continuation du liman.

Le major Semeniaka se souvient avoir vu la partie supérieure du môle qui avait 3 sagènes de largeur et 150 de longueur. J'ai dit que la crête n'est plus visible qu'à fleur d'eau et que l'on n'aperçoit plus qu'une longueur de 100 sagènes.

1. Ferme ou métairie, du tatare *Koutr* qui est un mot emprunté à l'arabe.

Nous nous rendîmes à la stanitza d'Akhtanizovsky. La route passe au pied du Koussou-Oba, petit volcan de boue encore en activité. Son sommet conique est sillonné de ravins d'une couleur blanchâtre, indiquant les courants de boue qui en descendent ; de même, je crois, que des autres volcans de cette nature qui parsèment la presqu'île de Taman, comme le Bekoul-Oba, au nord d'Akhtanizovsky, le Gnila-Gora à Temrouk, et l'Assodag entre le golfe et le liman Zoukour.

Je vis à Akhtanizovsky le vieux prêtre de l'église de Boris et Gleb qui me confirma le fait de l'enlèvement des pierres du môle pour la construction de l'édifice.

La stanitza est sur le bord du liman. Au sud, à 5 verstes, le mont de Boris et Gleb y forme un cap, voisin de l'emplacement où l'on a trouvé le monument de la reine Komosarye, dont les deux statues ont disparu, mais dont l'inscription est aujourd'hui au Musée de l'Ermitage [1]. C'est sur le rivage, entre la stanitza et le mont, que se trouvait probablement la ville de Kepos dont parle Strabon, et dont, en ce cas, l'emplacement est bien *à gauche* dans l'île, puisque le bras de l'Hypanis qui constituait l'île sortait au sud.

Phanagorie et Kepos étaient des colonies milésiennes; celle-ci, probablement, une colonie dérivée. Un *on dit* de Scymnus de Chio [2] fait de Phanagorie une colonie des Téiens ; mais, un peu plus loin, il cite Kepos comme colonie milésienne. Scylax [3] mentionne Kepos immédiatement après Phanagorie.

Des informations que j'avais recueillies m'avaient fait espérer que je trouverais dans l'église de Boris et Gleb la dalle en marbre offrant l'inscription avec le nom de « Pairisades, roi des Sindes,

1. Corpus inscrip. 2119. M. Stéphani a mieux rétabli l'inscription. Tome II, inscrip. V, des *Antiquités du Bosphore Cimmérien.*

2. Scymnus, 887 et 899, édition Didot.

3. Scylax, 72.

des Torètes et des Dandariens, » dont j'ai parlé plus haut; mais le prêtre, en me montrant la place où on avait déposé la dalle, non loin de l'autel, me dit qu'elle avait été enlevée, en 1848 ou 1850, pour être transportée par Temrouk à Ekaterinodar, où il faut espérer que la sollicitude de M. le comte Serge Strogonoff la retrouvera.

Nous revînmes à la station Sennaia, et nous passâmes la nuit dans le Khouter Semeniaka, où le major m'accorda une douce hospitalité. J'y occupai la chambre qui fut habitée par le feu comte Léon Péroffsky dont la mémoire est conservée avec vénération dans le pays. Sa sollicitude pour les fouilles de Kertch et des rives du Bosphore avait produit les meilleurs résultats par l'impulsion qu'il y avait donnée aux recherches archéologiques.

23 octobre. — Levé au point du jour, je visitai en détail l'exploitation de la belle métairie du major. Je lui fis compliment sur la qualité exquise de sa crème, qui est due à l'excellence des pâturages de la steppe.

C'est à quelques centaines de pas du Khouter que l'on découvre à fleur d'eau les restes du môle de Phanagorie. Je visitai, non loin de là, sur le rivage la place où l'on a exhumé plusieurs restes précieux de cette ville. C'est peut-être dans les mêmes lieux que l'on a trouvé les deux lions en marbre blanc qui sont placés à l'entrée du Musée de Théodosie. Tout lavés et usés par l'action évidente des flots, ils ornaient peut être un des escaliers du môle. L'emblème de Phanagorie était un lion, comme celui de Panticapée était un griffon.

Mon étonnement ne cessait pas à la vue des nombreux tumulus qui recouvrent le sol. Phanagorie a dû être une ville immense. Quelques travaux peu considérables suffiraient, je crois, pour faire reprendre au fleuve son ancien cours, et le faire retomber dans la baie de Chimardane qui semble encore l'attendre. Le port était avantageusement situé à l'est de l'embouchure, en dehors

par conséquent de l'action des sables que le fleuve entraînait et que les vents de l'ouest dans le golfe de Taman (le lac Corocondamite) devaient rejeter à l'est vers le port qui en était préservé par son môle.

Au point de vue commercial et stratégique, la renaissance de la vraie Phanagorie serait un événement heureux sous tous les rapports. En creusant le sol, on en exhumerait, sans aucun doute, de nombreux monuments. Ce sol peut être comparé à celui du Pausilippe et de tant d'autres lieux classiques en Italie qui recèlent, à quelques toises sous terre, de précieux restes de l'ancien monde. Ce sont des travaux coûteux, mais ici on ne regretterait pas l'argent dépensé, car on a la chance de mettre au jour d'importants monuments.

L'hôpital de la Nouvelle-Phanagorie, petite forteresse à 4 verstes de Taman, à 18 verstes de la station Sennaia, a été construit avec des pierres tirées des fondations de constructions *sur le rivage* et *sur la hauteur* de l'ancienne Phanagorie. On creusé la terre sur la hauteur à une profondeur de 3 sagènes (21 pieds), sans atteindre la base des anciens murs. Je tiens ces détails du major Semeniaka. La pierre de taille manque absolument, je crois, dans cette contrée. Le besoin de bons matériaux de construction fait rechercher partout les anciennes pierres ; cela explique la prompte disparition des restes de monuments antiques. On sait combien les Turcs étaient démolisseurs en ce genre. Le voyageur La Motraye, en allant de Taman à Temrouk, le dit d'une manière très-explicite [1]. De nos jours, on ne va pas moins vite en besogne, quand l'autorité n'y veille pas. En parlant de Kertch, je reviendrai à la question de Phanagorie.

Nous nous mîmes en route pour la stanitza de Titarovsky, située à une distance de 20 verstes sur une baie du liman Akhta-

1. *Voyages du sieur A. de La Motraye*, etc. La Haye, 1727. II, 61.

nizovsky, en traversant une troisième fois le sol bas où l'Hypanis a dû couler.

Titarovsky indiqué sur la Carte de Bosphore Cimmérien comme possédant, en 1854, 116 maisons, s'est considérablement agrandi depuis, car il en compte aujourd'hui 328. J'y recueillis quelques belles médailles, l'une entre autres, en argent, au type de Panticapée, est *inédite*. A l'avers, tête de Pan, à droite; au revers, tête de lion, à droite; ΠANTI. J'en ai fait hommage au Musée de l'Ermitage.

Nous prîmes des chevaux frais pour aller visiter le Doubovoï Rinok formant un cap sourcilleux qui s'avance dans le liman Akhtanizovsky. Nous découvrions en face, sur l'autre rivage, Temrouk, stanitza qui s'est aussi considérablement accrue depuis 1854. Au lieu de 288 maisons ou feux qu'indique la Carte du Bosphore, elle en a aujourd'hui près de 500.

Temrouk est situé sur l'isthme qui sépare le liman inférieur de Temrouk ou liman Akhtanizovsky, du liman supérieur, celui de Kourtchansky, où tombe le bras du Kouban qui va se jeter dans la mer d'Azov. De belles pêcheries où l'esturgeon abonde y sont établies. Entre les deux limans coule un petit bras du fleuve ou *protok* (c'est-à-dire bras entre deux eaux courantes); il coupe l'isthme.

Nous avions en vue le *Gnila Gora* (le Mont de Boue) qui en est voisin; et à droite, nous découvrions le Kouban qui verse une partie de ses eaux dans les deux limans et se détourne au sud, pour aller se jeter dans le grand liman, le limène Sindique, qui communique avec la mer Noire.

Nous avions envoyé nos équipages nous attendre sur le rivage septentrional du Doubovoï Rinok, dont nous fîmes le tour à pied.

Rinok en russe signifie *marché*, et Doub, dont l'adjectif est Doubovoï ou Doubovii, *chêne*. Il est donc à supposer que ce nom a été donné à ce promontoire, parce que la forêt de chênes qui le recouvrait était la source d'un commerce de ce bois précieux. Au-

jourd'hui il est dépouillé d'arbres ; l'autorité veille à ce que l'on n'y coupe pas ce bois réduit à l'état de broussailles, qui dans quelques années offriront des taillis.

Sur le rivage septentrional existent encore quelques ruines où l'on découvre, après les pluies, des médailles. Il est à présumer que c'est dans cette localité qu'existait l'Apaturon, marqué sur la Carte du Bosphore Cimmérien. Lorsque l'on a Strabon en main, les conjectures se changent presque en certitude sur ces rivages.

Il y a dans le voisinage, et ailleurs dans la presqu'île, des sources de naphte (elles sont indiquées sur la Carte). Les Cosaques des stanitzas en tirent parti ; ils s'en servent en guise de graisse pour les essieux, et distillent de la partie la plus liquide une huile semblable à celle de térébenthine.

Nous nous mîmes en route pour la stanitza de Vichesteblievsky, située sur le liman Zoukour. Elle n'avait en 1854 que 68 feux ; elle en compte aujourd'hui 283.

Les excellents chevaux que j'avais eus de la station Sennaia avaient fait 32 verstes. Un autre relais fut envoyé pour nous attendre à Vichesteblievsky, afin de nous conduire au Bougaz de la mer Noire; mais il y avait eu *trop de zèle*. Le relais, arrivé à midi, nous avait attendu quatre heures. Ne nous voyant pas venir, les yemtchiks nous avaient crus retournés à Sennaia et étaient partis. Que faire ? Le chef militaire de Vichesteblievsky nous offrit des chevaux de Cosaques. On les amena; mais nous avions perdu du temps. Il ne restait plus qu'une heure de jour pour faire les 23 verstes que nous avions à franchir, en contournant le liman Zoukour.

Ce liman, suivant une tradition répandue dans le pays, était autrefois un lac salant d'un très-riche produit. Un pacha turc aurait eu l'idée de percer l'isthme étroit qui le sépare, au mont Kizil-tache, du liman du Kouban dont l'eau est douce. Il voulait peut-être se créer un lac, pour animer les abords de son palais.

Cette fantaisie, nuisible aux intérêts du pays, lui coûta, dit-on, la vie.

C'est le cas de dire que les nombreux lacs salants de la presqu'île du Taman sont pour les habitants une source de richesse. Le sel qu'ils en extraient est excellent. Outre le lac salant que nous avons *ainsi* indiqué sur la Carte du Bosphore, au nord-ouest du Bougaz, il faut jouter *lac salant* à deux lacs qui sont tracés sur la Carte, l'un à la naissance de la langue du sud, *Youjenaia Kassa* à l'ouest de Taman; l'autre sur une pointe de terre, vers le milieu du golfe de Taman, sur le rivage septentrional. Il faut en tracer un troisième, sur la pointe de terre qui est en face, sur le rivage méridional.

Au nord-ouest du liman Zoukour, il y a un golfe ou lagune qui en est séparée par une langue de terre ou *Kassa*, à demi recouverte d'eau, lorsque le vent souffle du sud, ou après de grandes pluies. Elle se trouvait dans cet état le 23 octobre. En prenant notre chemin sur la Kassa, nous économisions 7 verstes, et nous n'en avions plus que 16 pour gagner le Bougaz où devait se trouver une grande barque qui pouvait nous conduire à Anapa. On sait que la mer n'attend personne.

J'étais fort tenté de partir; et il y eut à cette occasion un petit colloque intéressant avec le postillon de la télégua attelée qui attendait. « Comment feras-tu, lui demandai-je, pour nous conduire? dans une heure il fera nuit. Nous serons alors sur la *Kassa*, où tu dis toi-même qu'il y a de l'eau. N'as-tu aucune crainte? es-tu sûr de passer? » Le postillon était un enfant de dix-sept ans. Son air résolu me donnait de la confiance. Il fit deux fois avec sa *nagaïka* (fouet en cuir bien connu au Caucase) un mouvement énergique, en disant: *Ya boudou!* « J'irai; » et comme il remarquait un air de doute chez moi, il ajouta, en dialecte petit-russien : *Kalib ni znal, tak ni kazal* (au lieu de *yesli boui ni znal, tak ni skazal*). « Si je ne savais pas (le chemin), je ne le dirais pas. »

Le temps était devenu mauvais, pluvieux; il faisait grand vent. M. Beguitchev, au fait de la localité, me dissuada de partir. Je me décidai à passer la nuit à la stanitza, après avoir envoyé, par un Cosaque, une missive à l'officier commandant le poste du Bougaz, où je savais que des ordres avaient été donnés pour qu'une grande barque fût mise à ma disposition. J'avais fait dire de Taman que j'arriverais le 23 au soir. Le brave Cosaque fit le trajet, aller et retour, et revint dans la nuit, apportant la réponse de l'officier qui me mandait que la barque était à Anapa, mais qu'on l'attendait dans la journée du 24.

Le fils d'un ouradnik nous conduisit dans sa maison où sa femme attentive nous prépara un excellent gîte. Il n'y a rien de tel que la délicatesse et les attentions d'une jeune femme intelligente. Sans me dire un mot à l'avance, elle m'arrangea sur une couchette de bois un lit moelleux qu'elle garnit d'un drap bordé d'une dentelle de fil, objet de luxe de son trousseau (elle était mariée depuis peu). Je passai la soirée à rédiger mes notes. Nous nous régalâmes d'excellent thé, préparé avec l'eau du Kouban dont la réputation est établie, et qui vaut bien, je m'en assurai, la bonne eau du Don. Au lieu de dormir roulé dans mon manteau, comme je l'ai fait tant de fois au Caucase, je m'étendis comme un épicurien sur la couchette préparée par la bonne hôtesse.

Le major Semeniaka était retourné à Sennaia d'où il nous envoya le lendemain une troïka de courrier, avec des chevaux aussi excellents que ceux de la ville.

24 octobre. — Le temps était toujours pluvieux, le vent soufflait encore. Sur une troïka qui nous précédait se trouvait le postillon de 17 ans. En moins d'une heure, nous fûmes en vue de la kassa. La route longe le liman Zoukour. La pluie avait pénétré la terre spongieuse des bords de la falaise qui s'était fendue par places en longues crevasses indiquant que bientôt

cette terre s'abîmerait dans le liman. Cette circonstance, qui se renouvelle fréquemment, ainsi que je l'appris, m'expliqua comment le liman du Kouban tend sans cesse à s'agrandir et la profondeur de ses rives à diminuer.

Je fis le croquis de ce bord de la falaise, ainsi que de la ligne de l'horizon à ma droite, où je découvris, se profilant dans le ciel, les tumulus des Frères jumeaux et le mont Vassiourinskaia ou Asso-dag de la Carte du Bosphore, qui s'élèvent entre le golfe de Taman et le liman Zoukour. Ces deux tumulus sont à l'est du mont; on les appelle aussi dans le pays le Roi et la Reine, indice peut-être de la tradition d'une sépulture royale. Je n'ai pas appris qu'ils aient été fouillés jusqu'à présent.

La langue ou *kassa* porte le nom du Khouter Freive qui est sur le rivage. Elle sert souvent de communication pour arriver sur l'autre rivage, au Khouter Kapoustine; on évite ainsi le détour de 7 verstes qu'il faudrait faire en tournant la lagune occidentale du liman. J'ai dit que cette kassa est en partie recouverte d'eau dont la profondeur augmente après les pluies et lorsque le vent souffle du sud.

Nos deux téléguas s'y engagèrent. Le petit postillon menait la première, comme un pilote expérimenté qui précède le navire qu'il doit guider. La comparaison me parut juste, car un moment nos deux équipages avaient l'air de flotter, lorsque je vis les roues disparaître à peu près dans l'eau. Nos bons chevaux ne bronchèrent pas, et le vaillant enfant, debout pour mieux voir, s'escrima avec sa nagaïka. Ce trajet aquatique fut d'une demi-verste. Nous atteignîmes les roseaux, puis le rivage opposé. J'avais eu le temps de saisir à l'œil les lignes des grandes flaques d'eau de la lagune où nos équipages produisaient un effet assez pittoresque. Arrivé au Khouter Kapoustine, je me hâtai de faire un croquis de la scène. M. Beguitchev, de son côté, s'était mis à l'œuvre. Il fit le portrait de ce brave enfant qui se nomme

Zakarko Voïtenko. Il est fils d'un Cosaque petit-russien servant dans les régiments de la Tchernomoria, et sera certainement à son tour un des plus vaillants. Quand le dessin fut terminé, je dis à l'enfant: « Tu es un vrai *molodetz* (jeune brave), je conserverai ton portrait; en attendant, voici pour toi. » Il ôta son papak pour me remercier d'un air tout joyeux.

Le capitaine Kapoustine, propriétaire du Khouter, est marié à une charmante femme, fille du colonel Barzykov, de la Tchernomoria. Elle daigna nous faire elle-même d'excellent thé. Nous prîmes congé de cette aimable famille. La lagune du Kouban appartient à la terre du Caucase, la contrée héroïque et hospitalière, où, sans être autrement connu, le premier voyageur qui passe est sûr de trouver partout, comme au milieu de ses frères, accueil cordial et générosité.

Nous traversâmes le dos du promontoire élevé qui sépare le liman Zoukour de celui du Kouban que, du haut de la falaise gazonnée, nous découvrions s'étendant au loin. Sa nappe, d'un blanc jaunâtre, n'était séparée de la nappe bleue de la mer Noire que par deux lignes sombres, étroites, deux kassa ou langues sablonneuses, dont la plus longue, celle dite Djemiteiskoié, se prolonge, durant l'espace de 60 verstes, jusque vers Anapa dont nous découvrions au sud-est les montagnes élevées formant comme un long promontoire, d'un ton bleuâtre.

Entre les deux kassa, un petit intervalle ouvert marquait le Bougaz qui est la bouche définitive par laquelle l'Hypanis[1] ou Kouban verse ses eaux dans la mer Noire, en y formant un courant tellement fort que des barques qui s'y engageraient sans précaution courraient le risque d'être entraînées et de sombrer.

1. D'Anville dit: « l'Hypanis... conserve le même nom ou celui de Kouban, parce que, selon la prononciation propre à des idiomes du nord de l'Asie, l'H prononcé de la gorge devient un K. » *Géographie ancienne,* Paris, 1767, II, page 310.

L'officier de Cosaques commandant le poste du Bougaz, qui ne se compose aujourd'hui que de quelques maisons, était celui qui avait répondu à ma missive. La barque n'était pas venue d'Anapa. Le vent, devenu tout à fait contraire, soufflait avec force et s'opposait à son retour. Nous attendîmes en vain toute la journée. La vigie du haut de la falaise ne signalait aucune voile en mer. Que faire ? Il y aurait eu un moyen extrême de gagner Anapa, en suivant la langue Djemiteiskoié jusqu'au fort du même nom, élevé sur le bord du liman Kiziltache qui n'est que la partie méridionale du liman du Kouban dont il est séparé par le cap Blagovestchensky.

Ce cap termine une langue de terre sablonneuse qui s'avance en ligne droite vers les bouches du Kouban, à une distance de moins de deux verstes. Les Natoukhaï, peuplade tcherkesse voisine, en profitent quelquefois pour passer à gué jusqu'au cap, d'où ils viennent en nombre marauder sur la kassa, quand ils espèrent tromper la surveillance de ces *plastounis* où Cosaques guetteurs dont il est question dans la sixième lettre. Une escorte est donc nécessaire sur cette langue de terre, au moins jusqu'au fort Djemiteiskoié.

A 30 verstes d'Anapa, dans l'intérieur du pays, au Kourgane Soultanskii, sur la route du fort Gastogaï (ces deux localités sont marquées sur la Carte du Bosphore) il doit exister des restes de constructions antiques. C'était le désir de les visiter qui m'attirait. J'appris au Bougaz, de quelques soldats intelligents du régiment de Crimée, qui tient garnison à Anapa, que pour se rendre dans cette contrée des Natoukhaï, il faut du canon et l'escorte d'un bataillon. Je savais que dans le jardin d'Anapa, se trouve un tombeau à voûte égyptienne, comme celle du Tzarskii Kourgane.

Sur la Carte du Bosphore Cimmérien, j'ai mis avec un point d'interrogation, à côté d'Anapa, Portus Sindicus, et cela d'après Du-

bois de Montpéreux ; mais je crois, d'après Strabon, qu'il faut chercher ailleurs le port des Sindes. En effet, le géographe dit : « A partir de Corocondamé (Taman) la navigation se dirige au levant. Mais à la distance de 180 stades, on trouve le port et la cité Sindique [1].

Il y a en ligne droite de Taman à Anapa près de 60 verstes, le double au moins de la distance indiquée par Strabon. Il faut donc chercher ailleurs le port des Sindes ; et le sagace d'Anville paraît l'indiquer lorsqu'il dit : Sindica est un canton, sur l'Euxin à la suite du Bosphore, et le Sindicus Portus garde le même nom sous la forme de Sundgik » [2].

Sur la Carte du Bosphore, j'ai indiqué avec un point d'interrogation une localité sous le nom de Sounjouk, un peu à l'est de Vichesteblievsky, sur le liman du Kouban (le limène Sindique), d'où, en ligne droite, il y a jusqu'à Taman 30 verstes qui correspondraient assez aux 180 stades de Strabon. L'examen de cette localité et celui des environs d'Anapa, où l'on pourrait faire des fouilles, sont restés à mon horizon. Il me sera peut-être donné de revenir un jour dans ces parages auxquels il faudrait consacrer plus de temps que je n'en ai mis.

J'étais contrarié. L'absence de la barque, l'incertitude du temps, l'escorte sur la route de la kassa, le convoi à demander à Anapa, où je savais du reste par M. le général Philipson, chef du Flanc Droit, qu'il avait bien voulu envoyer des ordres en ma faveur, tout cela formait une assez grande complication. Ma besogne n'était pas finie à Kertch ; je me résignai donc, et à quatre

1. Le texte de Strabon paraît bien explicite. Voici du reste tout le pass ge : Εὐθὺς δ'οὖν ἀπὸ τῆς Κοροκονδάμης πρὸς ἕω μὲν ὁ πλοῦς ἐστιν. Ἐν δὲ σταδίοις ἑκατὸν ὀγδοήκοντα ὁ Σινδικός ἐστι λιμὴν καὶ πόλις. « Tout droit, à partir de Corocondamé la navigation se dirige au levant. Mais à la distance de 180 stades on trouve le port et la cité Sindique. » Il paraît bien que Strabon a voulu dire : *Depuis Corocondamé, il y a*, etc. Strabon, XI, chap. 11, 14.

2. *Géographie ancienne*, II, page 312.

heures du soir nous nous mîmes en route pour regagner Taman.

Nous fîmes ce trajet de 18 verstes, en côtoyant d'abord les lacs salants qui s'étendent à l'ouest du Bougaz, le long de la mer. Nous traversâmes la steppe, semée de quelques Khouters et de tumulus qui semblent indiquer l'emplacement de bourgs ou de villages antiques.

Ces tumulus, qui ont tous été comme des cimetières, sont des indices de l'existence de ces villages à une époque où la presqu'île de Taman, l'île Sindique, était peuplée par les aborigènes et les colons grecs qui vivaient au milieu d'eux. Plusieurs de ces tumulus ont d'ailleurs été fouillés par Kareischa, Aschik, Beguitchev, et les médailles du Bosphore que l'on y a trouvées sont une preuve assez certaine de l'existence de ces bourgs.

Nous arrivâmes à Taman avec la nuit.

Suivant le major Semeniaka, au-devant de l'ancienne forteresse turque ruinée qui est sur le rivage, aurait existé un grand jardin et sur les bords mêmes de la mer un palais appartenant au pacha de Taman. Ce jardin et ce palais occupaient un espace de deux verstes. Tout le terrain s'est abîmé sous les eaux où sont peut-être les restes du port de Corocondamé ; car Taman est à peine un bon mouillage, avec un débarcadère pour les bateaux à vapeur.

Le lendemain, je regagnai Kertch, en emportant un bien vif souvenir de mon excursion dans la contrée classique du delta de l'Hypanis. Une grande joie m'y était réservée, celle de m'assurer par mes propres yeux que la Carte annexée à l'ouvrage sur les Antiquités du Bosphore Cimmérien ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'exactitude et de la fidélité des renseignements que j'avais recueillis pendant plusieurs années, quelques-uns par les soins de M. l'amiral Serebriakov, et au moyen desquels, avec l'aide que j'ai trouvée au Dépôt Topographique de la Guerre à Saint-Pétersbourg, cette carte a pu être dressée, de même que celle des environs de Kertch.

KERTCH. (PANTICAPÉE.)

Dubois de Montpéreux a décrit Kertch et ses environs (tome V de son *Voyage*) avec une remarquable sagacité.

Dans l'Introduction des *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, j'ai parlé de ces localités, en tant qu'elles se rapportaient à cet ouvrage et aux monuments de Panticapée qui sont conservés au Musée de l'Ermitage.

Lorsque dans la dernière guerre Kertch fut occupé par les armées alliées, les journaux anglais firent grand bruit de l'enlèvement des trésors du Musée de Kertch.

Il aurait été difficile qu'ils en fissent la conquête. — En effet, ces trésors étaient déjà en 1851 sûrement installés au Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg.

Un ordre suprême avait depuis longtemps décidé que les objets antiques exhumés des tumulus des rives du Bosphore arriveraient successivement à Pétersbourg. Le Musée de Kertch n'en était que dépositaire; il ne devait garder que les *doubles* et les objets qui ne seraient pas de nature à être transportés. Le Musée de l'Ermitage devait recueillir définitivement ces trésors.

Lorsque l'empereur Nicolas I[er] inaugura, en 1851, le beau Musée du Nouvel-Ermitage qui a été l'un des délassements des travaux de son règne, les derniers monuments précieux qui se trouvaient auparavant à Kertch étaient donc à Pétersbourg.

Toutes ces circonstances sont mentionnées dans la Préface des *Antiquités du Bosphore Cimmérien*. J'avais rempli avec un sentiment de bonheur l'ordre suprême, et j'éprouvai le même sentiment en visitant Kertch.

Le Musée qui a été construit sur le penchant du mont Mithridate, dans une position très-pittoresque, il est vrai, mais bien peu commode aux visiteurs, n'avait gardé qu'un certain nombre

de vases peints et de pierres tumulaires, celles-ci avec figures et inscriptions, mais les uns et les autres sans aucune importance archéologique. On ne songea pas même à les transporter; et ils sont devenus la proie des Anglais. Quant au petit nombre de médailles, d'objets en or, etc., qui étaient restés au Musée, ils avaient été mis en lieu *sûr*, et je les ai retrouvés dans le local du nouveau Musée provisoire.

Il m'a été dit que l'on songeait à convertir l'ancien Musée en une église. L'idée est excellente, et il est fort à désirer qu'elle soit mise à exécution.

L'œuvre des fouilles de Kertch et des rives du Bosphore, qui intéresse si grandement le monde scientifique, n'avait été que momentanément interrompue. M. le comte Serge Strogonoff, appelé, après la mort du comte Léon Péroffsky, à la direction supérieure de ces recherches, a pris les mesures nécessaires pour les continuer.

Les fouilles des environs de Kertch ont donc été recommencées sous la surveillance éclairée de M. de Lutzenko, ancien colonel du génie, qui, après de longues années passées au Caucase, a quitté, sur la proposition du comte Péroffsky, le service militaire, pour passer au service civil et au poste de directeur du Musée de Kertch, auquel il consacra son temps, ses connaissances et toute l'activité du caractère le plus honorable. Il est aidé par son adjoint, M. Beguitchev, mon compagnon de voyage dans la presqu'île de Taman et en Crimée.

M. de Lutzenko, chez qui je trouvai la plus agréable hospitalité, voulut bien être mon compagnon d'exploration sur les lieux qui ont été le sujet de mes travaux. Nous allâmes visiter le tumulus où, au mois de mai dernier, il a eu la chance de découvrir un tombeau fort intéressant. Ce tumulus est voisin de la *Pavlovskaia Battaréia.*

Un caveau funéraire, de la forme d'un parallélogramme, d'en-

viron 8 pieds sur 12 et de la hauteur de 9 pieds, y avait été soigneusement construit en belles pierres de taille. Je trouvai le tombeau encore béant et j'en fis un croquis.

La voûte, presque plate, formée de deux rangs de dalles dont les extrémités, réunies bout à bout, simulaient un toit légèrement relevé, avait malheureusement cédé sous la pression énorme de la terre et des pierres brutes entassées par-dessus. Quatre de ces dalles étaient tombées et avaient brisé le beau cercueil en bois de cyprès que le caveau renfermait. Les grands débris offrent des sculptures d'un si grand style qu'il est évident qu'elles sont de l'époque du magnifique cercueil qui est aujourd'hui au Musée de l'Ermitage (*Antiquités du Bosphore Cimmérien.* Atlas, pl. LXXXI, LXXXII).

Il ne s'y trouve pas de figures de divinités, mais des ornements variés et des détails de marqueterie d'une très-belle exécution. Le caveau renfermait en outre, parmi d'autres objets précieux, un bandeau en or pour coiffure de femme, quelques bijoux d'un travail exquis, et un vase peint, avec figures de chaque côté et ornements dorés, du plus grand style. Il était brisé par la chute des dalles, mais on a l'espoir qu'une habile restauration en reconstituera l'ensemble. Tout porte à croire que ce tombeau était la sépulture d'une jeune fille, de naissance peut-être royale. Quelques ossements s'étaient conservés, entre autres une phalange d'un doigt de la main gauche, d'une dimension qui accusait une main de femme très-petite ; un anneau d'or y était encore passé. On trouva enfin dans le caveau, circonstance fort curieuse et bien rare, sinon unique, la chaussure en *cuir* de la défunte, consistant en *bottines*, de la dimension la plus mignonne[1].

1. A mon retour à Pétersbourg, j'ai pu examiner tous ces objets, qui sont aujourd'hui au Musée de l'Ermitage. Les fragments du vase ont été heureusement réunis sous les yeux de M. le comte Serge Strogonoff. Son ensemble

Le tumulus qui renfermait ce caveau, dont la découverte compense largement les dépenses des fouilles de cette année, est voisin d'un tumulus énorme où des mains anglaises ont pratiqué, avec des peines inouïes, un profond puits de mine, qui n'a pas abouti. Leur fiévreuse activité s'était portée ailleurs, au sud et au nord de Kertch principalement, mais sans succès valable.

J'avoue qu'en parcourant les environs de la ville avec M. de Lutzenko, nous avons ri de bon cœur de tant de peine perdue. Ici, comme ailleurs, il ne suffit pas de fouiller seulement pour trouver. S'il ne s'agissait que d'ouvrir les flancs des innombrables tumulus des rives du Bosphore, pour en extraire des trésors archéologiques, le métier serait facile; de l'argent et du temps suffiraient. Une longue expérience nous a enseigné le mode d'exploration. Quelque précaution *égyptienne* que les habitants de Panticapée aient prise pour *dissimuler* les sépultures de leurs personnages importants, il y a des indices de construction funéraire qui nous sont aujourd'hui connus. Une carte *topographique* des tumulus du Bosphore a été dressée en conséquence. Elle est naturellement et demeure *secrète*, et nous nous en servirons pour travailler à l'œuvre des fouilles reprise aujourd'hui, avec l'espoir que la sollicitude de M. le comte Serge Strogonoff parviendra à ajouter de nouveaux faits à ceux que la publication des *Antiquités du Bosphore Cimmérien* a révélés.

Au village de Glinistche, qui fera, je crois, bientôt partie de la ville, je visitai la maison du paysan qui découvrit, en creusant le sol autour pour y asseoir une nouvelle construction, les deux belles statues en marbre qui ornent aujourd'hui le Musée de

reconstitué offre un des monuments les plus précieux qui existent en ce genre. Les figures, d'un admirable style, de même que les ornements, sont comparables aux figures qu'offrent les débris de la lyre (pl. LXXIX, LXXX, de l'Atlas des *Antiquités du Bosphore Cimmérien)*. Le monde scientifique et les amateurs jouiront bientôt de la vue de ce vase superbe que M. le comte Strogonoff se réserve de publier lui-même.

l'Ermitage (elles sont figurées sur le frontispice de l'ouvrage sur les *Antiquités du Bosphore Cimmérien*). Le sol non loin de là recouvre beaucoup de catacombes, sépultures du peuple de Panticapée. Là aussi, et dans les environs, je vis beaucoup de traces des fouilles anglaises, mais le résultat de toutes ces fouilles s'est borné à bien peu de chose[1].

Je trouvai le *Tzarskii Kourgane* « le Tombeau royal » dans un bon état de conservation; mais il serait à désirer que, pour éviter les dégradations auxquelles l'expose l'usage des bergers d'y abriter quelquefois leurs troupeaux en temps de pluie, on fermât par une porte l'entrée de la galerie ou avenue de ce tombeau.

Je visitai le Koul-Oba. Il ne reste aucune trace du caveau fameux que Dubrux découvrit si inopinément en 1831, et qui recélait les trésors qui sont aujourd'hui au Musée de l'Ermitage. La réputation de ce digne homme vit encore à Kertch où il occupait la maison qui est habitée aujourd'hui par M. de Lutzenko, et où se trouve le Musée provisoire. Je suis heureux d'avoir été en état de publier la relation manuscrite de Dubrux sur la découverte du Koul-Oba.

Je pris bien des informations sur cet événement dont la tradition est encore palpitante. Il est à croire qu'en effet beaucoup d'objets précieux furent soustraits la nuit par les malfaiteurs qui pénétrèrent dans le caveau, avant qu'on se fût assuré si tous les trésors en avaient été recueillis. Plusieurs de ces objets ont passé dans des collections particulières. Le feu comte Péroffsky avait réussi à en recueillir quelques-uns par rachat, et il les a envoyés au Musée de l'Ermitage. Quant à ceux (cela m'a été dit) qu'une hideuse cupidité convertit par la fonte en lingots d'or, ils sont

1. On peut s'en convaincre en parcourant l'ouvrage qui a pour titre *Antiquities of Kertch, and Researches in the Cimmerian Bosphorus ;* by Duncan Mac Pherson. London, 1857. Les planches de ce volume sont d'ailleurs fort bien exécutées.

irrévocablement perdus. Il est étrange qu'aucune médaille n'ait été trouvée dans le tombeau du Koul-Oba, qui recélait toutes les choses nécessaires à la vie matérielle; et ici, je ne puis m'empêcher de relater une opinion que je tiens de M. Lenormant, membre de l'Institut de France. Beaucoup de ces magnifiques statères d'or de Cyzique ou d'autres lieux de l'Asie Mineure qui sont encore aujourd'hui si rares, mais que l'on connaissait à peine avant 1831, furent apportés à Paris et mis en vente après 1831. Le cabinet de la Bibliothèque impériale les acheta pour la plupart. M. Lenormant est d'opinion que ces statères pourraient bien provenir du Koul-Oba. Ils auraient donc fait partie de la *provision de monnaies* du roi?

J'ai réussi à faire l'acquisition à Kertch d'un de ces doubles statères d'or, et ma bonne étoile a voulu qu'il soit *inédit*, je crois. J'en trouvai un second à Théodosie; je parlerai plus tard de tous les deux. Celui de Kertch était depuis plusieurs années dans les mains d'un marchand qui me l'a cédé.

Au sujet du Koul-Oba « le Tertre des Cendres », j'ai recueilli dans le pays une autre tradition. Il paraît que les Tatares appelaient aussi ce mont Batal-Oba « le Tertre du Brave », désignation qui convient bien au roi scythe qui avait été déposé, avec tant de soin, de pompe et de richesses, dans son tombeau, avec ses armes d'or, ses bijoux, ses habits royaux, avec ses provisions de-bouche, avec son épouse favorite mise à mort, ainsi que son écuyer et son cheval de guerre, pour lui faire cortége, dans la croyance d'une vie matérielle au delà de la tombe.

Il ne serait pas impossible que le Koul-Oba, qui est un immense tumulus allongé, en grande partie d'une formation naturelle, recélât d'autres caveaux. Celui qui a été découvert en 1831 avait été construit sur le bord oriental de ce mont, et recouvert d'une masse énorme de pierres brutes qui formaient un tumulus à part (voir l'*Atlas des Antiquités du Bosphore Cimmérien*). Je m'entre-

tenais de cette supposition avec M. de Lutzenko, dont c'est l'idée; mais on recule devant la dépense. Par où, en effet, attaquer ce tumulus qui est grand comme une petite montagne?

Il faut attendre. Les hommes de confiance qui ont la charge de veiller sur ce qui se passe dans les différentes localités que l'on a en vue, et qui parcourent à cheval les environs, recueillent tous les indices.

Par contre, j'ai dit à M. de Lutzenko qu'il serait à désirer que l'on entreprît avec résolution la fouille d'un tumulus qui est aux portes de Kertch et qui est connu sous le nom de *Piramidalnïi Kourgane*.

Ce tumulus, en effet, a l'air d'une pyramide formée de roches que la nature y aurait comme entassées d'une manière capricieuse; mais, en examinant de près la configuration de ces roches et les lignes variées qu'elles forment, on finit, ce me semble, par découvrir, dans la *configuration même* de leurs lignes, des indices de la main de l'homme. Il serait fort possible que l'on eût tiré parti de ce petit mont rocheux pour y cacher un caveau funéraire dont on aurait dissimulé l'entrée par quelques roches rapportées, en agrandissant d'un *certain* côté la base de la pyramide. On a, m'a-t-on dit, fouillé un peu la terre au pied de ce kourgane; mais ce n'est pas le sol qu'il faut fouiller. L'emploi du fulmi-coton par une main prudente et judicieuse pourrait être ici un auxiliaire puissant et peu coûteux. La sagacité dont Belzoni a fait preuve en Égypte l'a mis plusieurs fois sur la bonne voie de certains mystères de sépulture.

Le tumulus du Mont d'Or commence à se dégrader; les pierres des voûtes s'écroulent. Là aussi, il serait à désirer que l'on fît quelques travaux de soutènement pour arrêter les dégradations de ce tombeau. Les ruines disparaissent vite dans une contrée où la pierre de taille manque en général, et où les habitants recherchent avec une avidité qui se conçoit les anciennes pierres.

La surveillance est bonne aujourd'hui, mais elle est difficile quand il s'agit d'empêcher l'enlèvement de quelques pierres tombées; ce qui est l'affaire d'un moment. Il est fort heureux que les travaux exécutés au Tzarskii Kourgane et au Mont d'Or par la sollicitude du feu comte Péroffsky, aient déterminé avec précision la coupe et la construction de ces monuments si curieux pour l'archéologie. (Ces travaux sont publiés dans les *Antiquités du Bosphore Cimmérien*.)

La vue dont on jouit du sommet du Mont d'Or est particulièrement intéressante. On découvre devant soi toute l'arête du mont Mithridate avec ses ondulations, la rade de Kertch et l'entrée de la dernière partie du détroit, à Ieni-Kalé. Un peu à gauche, au-dessus de la ligne de l'horizon, une petite pointe noire, à peine visible, qui se détache sur le ciel, est le sommet du phare, que l'on aperçoit à la distance de quatorze verstes à vol d'oiseau. M. Beguitchev n'a pas omis ce petit indice important dans sa vignette (page XCVII de l'Introduction des *Antiquités du Bosphore Cimmérien*).

C'est au Mont d'Or, c'est-à-dire à trois verstes à peine de Panticapée, qu'était le premier rempart de cette cité fameuse, et la limite probable de son premier territoire, morceau étroit, que les colons grecs occupèrent dans le pays des aborigènes qui le leur avaient concédé.

Ce rempart est encore bien visible. (Voir la Carte des environs de Kertch dans l'ouvrage cité plus haut[1].)

Dubrux avait relevé des traces de constructions antiques qu'il disait très-visibles (quelques années, je crois, avant 1830) au

1. Nous avons déjà assez souvent indiqué des renvois aux *Antiquités du Bosphore Cimmérien;* et c'est pour remédier à une omission. La Carte jointe à nos lettres sur le Caucase et la Crimée aurait dû offrir, dans un papillon détaché, le détroit et la presqu'île de Taman, indiqués sur une trop petite échelle dans cette carte. — La note s'adresse aux lecteurs que la localité intéresse plus particulièrement.

promontoire sur lequel le phare s'élève, et ailleurs. Ayant eu en mains ses manuscrits, malheureusement incomplets[1], j'ai cherché à tirer parti de ces indications, et j'en avais fait le point de départ de plusieurs questions que le feu comte Péroffsky envoya sur les lieux. Les recherches n'ont pas été suivies de résultats.

Lorsque je visitai le phare de Ieni-Kalé, personne dans les environs n'avait connaissance de ces restes de constructions anciennes. L'emplacement convient à la localité où Strabon dit que s'élevait le Parthenium. « En naviguant dans le Bosphore Cimmérien, à gauche est la ville de Myrmecium, à vingt stades de Panticapée ; au double de cette distance de Myrmecium, il y a le bourg Parthenium où le détroit a le moins de largeur, environ vingt stades ; en face, en Asie, est un bourg nommé Achilleum[2]. »

Il est impossible d'être plus précis. 20 stades font 1,890 toises de France, un peu plus de 3 verstes. De Kertch à la Nouvelle-Quarantaine, où nous avons indiqué sur la Carte l'emplacement de Myrmecium, il y a 3 verstes en ligne droite, et un peu plus en suivant la courbure du rivage. De la Nouvelle-Quarantaine à Ieni-Kalé il y a 6 verstes. Ieni-Kalé conviendrait mieux pour le Parthenium de Strabon, quant à la distance ; mais il dit « (là) où le détroit a le moins de largeur. » — Or, c'est à 4 verstes plus au nord, au phare même, que le détroit est le plus resserré.

Si on tire une ligne droite de la Nouvelle-Quarantaine au phare, il y a 8 verstes, ce qui est un peu trop pour les 40 stades qui équivalent seulement à 6 verstes 1/3. Il y a donc ici une différence, si on veut calculer rigoureusement les indications ; et quant à la largeur du détroit, il y a également 8 verstes entre le

1. Il paraît que plusieurs parties des manuscrits de Dubrux ont été perdues. J'ai fait de vaines recherches pour les retrouver. C'est dans les Archives du Cabinet Impérial que je suis parvenu à découvrir sa relation de la découverte du Koul-Oba.

2. Strabon, VII, chap. IV, 5.

phare et le point à l'origine de la *Severnaia Kassa*, où nous avons indiqué sur la Carte du Bosphore l'emplacement de l'Achilleum. C'est l'endroit le plus resserré.

Nous avons dit ailleurs que cette langue de terre, le produit évident des atterrissements du détroit, ne devait pas exister dans l'antiquité. Le point de départ pour les indications de Strabon est cette distance *exacte* entre Panticapée et Myrmecium. Les petites différences pour les deux autres distances, jusqu'au phare et du phare à l'Achilleum, peuvent s'expliquer, si on ne prend pas trop rigoureusement les indications du géographe. Il faut juger ici par comparaison, avec le langage de nos jours. En disant qu'il y a une lieue de tel endroit à tel autre endroit, s'il se trouve que c'est une lieue et quart, par exemple, on n'en est pas moins dans le vrai.

A Ieni-Kalé, dont les Turcs ont bouleversé le sol en y bâtissant, au siècle dernier, la forteresse qui existe encore, il est inutile d'y chercher des traces de constructions antiques; il n'y en a aucune, à moins de les chercher *sous* le sol, en le fouillant.

Nous avons fait toutes ces réflexions avec M. de Lutzenko, en visitant la localité.

Strabon dit ailleurs[1], en parlant du bourg d'Achilleum, « où il y a un temple d'Achille, » en ajoutant « à l'endroit le plus resserré du détroit, où il n'a guère plus de 20 stades. » Ce *guère plus* peut expliquer la petite différence de distance dont je viens de parler.

Une circonstance rapportée dans l'Introduction des *Antiquités du Bosphore Cimmérien* (page CV) est la mention de *colonnes de marbre* que Dubrux disait avoir vues *sous l'eau*, en 1833, près du rivage, sur le côté *intérieur* de la *Severnaia Kassa;* et j'avais ajouté, d'après le dire de M. Aschik, que déjà en 1823 ou 1824,

1. Strabon, XI, chap. II, 6.

un M. Bibikov avait essayé de retirer une de ces colonnes, mais qu'il y avait renoncé, faute de moyens.

Le major Semeniaka, à qui j'en ai parlé, m'a confirmé le fait de l'existence de ces colonnes, vues sous l'eau, il y a bien des années, quand la mer était calme; mais il paraît que c'est au côté *extérieur* de la kassa, c'est-à-dire sur le rivage même du détroit, que les colonnes existaient.

J'ai fait part de cette circonstance à M. le contre-amiral Spitzine, gouverneur de Kertch. La place n'étant pas déterminée autrement, il est sans doute difficile de trouver précisément le lieu, surtout si, comme on peut le supposer, les atterrissements du détroit, qui semblent augmenter chaque année, ont recouvert de sable ces colonnes; mais on a dû donner des ordres pour que les pêcheurs signalent immédiatement, par la pose d'une bouée, la place où, par un temps parfaitement calme, il est peut-être encore possible que ces colonnes soient aperçues. Si l'on parvenait à quelque résultat satisfaisant, ce serait une bien heureuse confirmation de l'existence, à l'endroit indiqué par Strabon, *en face* du Parthenium, d'un temple d'Achille.

La disparition des restes de constructions anciennes dont Dubrux a parlé s'explique dans un pays où la pierre de taille ne se rencontre pas. C'est à qui enlèvera de bons matériaux. Ainsi pour Nymphée, dont Dubrux croyait avoir reconnu l'emplacement par des restes de murailles sur le rivage du lac Tchouroubache, que Dubois a aussi exploré.

Ce lac, qui est sur la rive du détroit, au sud de *Kamiche-Bouroun* (le Cap des Roseaux), est marqué sur la Carte du Bosphore, avec l'indication d'une lagune, entre le lac et le détroit, paraissant formée par l'atterrissement qui a changé en un lac ce qui, du temps de Strabon, était probablement un petit golfe, au fond duquel se trouvait Nymphée.

Il ne reste donc plus dans ces localités pour indices que la dé-

couverte chanceuse des médailles, celles d'inscriptions enfouies en terre, et aussi les fouilles que le développement de Kertch nécessitera peut-être dans ses environs.

Il est bien à présumer que, si l'on avait profité pour fouiller le sol même de Kertch, lorsque l'on a construit à grands frais l'escalier qui mène à l'ancien Musée, on aurait obtenu des résultats. Sans de graves motifs, on n'entreprend pas des fouilles dans des lieux couverts d'habitations. Il faut ici la considération des grands travaux d'utilité publique.

Il est permis d'espérer encore. Kertch tend à s'agrandir considérablement. Son port est devenu tout à fait insuffisant pour les exigences de la navigation actuelle. Il est question de l'établissement d'un grand port, au sud de la ville, là, m'a-t-on dit, où est le Dépôt du sel. Les grands magasins à établir pour le service de ce nouveau port, d'autres constructions qui seront jugées nécessaires, auront peut-être pour conséquence la fouille obligée du sol. Il faut encore espérer.

La question de l'agrandissement de Kertch est d'une grave importance commerciale et militaire. On est à l'œuvre, comme je l'ai dit, pour prolonger la *Youjenaia Kassa* et la faire arriver jusqu'à 2 ou 2 verstes 1/2 de distance de la Pavlovskaia Batteréia.

Aujourd'hui que l'emploi des nouveaux canons rayés a démontré la possibilité de tirer avec succès à d'énormes distances, les feux croisés de la Youjenaia Kassa et de la Pavlovskaia Battaréia fermeront bien réellement l'accès du détroit.

Quant à la question de la fermeture du détroit, si au lieu de Taman, qui n'est pas un port, mais un mouillage, on venait à rétablir le port de Phanagorie, par des travaux qui semblent faciles, on résoudrait une question très-importante, celle de l'établissement de la navigation du Kouban, par une voie *tout intérieure.*

Phanagorie, en communication avec Kertch d'un côté, avec Temrouk de l'autre côté, serait un port intermédiaire. Le golfe de Taman a des profondeurs d'au moins 14 pieds jusque devant la station Sennaia; cela suffirait, et au delà, à des vaisseaux marchands et à des bateaux à vapeur. Le môle de Phanagorie est un indice précieux.

J'ai vu *sous les flots*, qui se brisent par-dessus, le vieux môle de Panticapée, un peu au sud du port actuel. Il doit y avoir sur ce rivage, enfouis dans le sol, bien des restes antiques.

On exécute de nos jours de très-grands travaux d'utilité publique. Si Kertch, dont la population dépasse aujourd'hui 15,000 âmes, est appelé, comme cela est à croire, à un grand développement de commerce, on peut s'attendre à des découvertes. L'autorité veille aujourd'hui avec sollicitude à cette question.

J'ai visité avec soin à la Nouvelle-Quarantaine la pointe rocheuse qui, comme un cap, s'élève sur la rade de Kertch. C'est en y creusant dans le roc, pour y enfoncer le mât au haut duquel on arborait le pavillon de la Quarantaine, que l'on découvrit inopinément les deux caveaux funéraires construits et cachés sous les roches de ce cap, et où l'on trouva les deux grands sarcophages en marbre, l'un couvert de bas-reliefs et surmonté de deux statues couchées, aujourd'hui conservé au Musée de l'Ermitage (il est figuré sur le frontispice des *Antiquités du Bosphore Cimmérien*); le second, tout uni, que l'on a utilisé comme bassin de fontaine à Ieni-Kalé.

Au milieu des constructions de la forteresse turque, une source vive de très-bonne eau jaillit du sol. Les Turcs avaient ménagé un petit canal d'écoulement à cette source, en élevant le bastion occidental. J'ai examiné ce bassin antique enfoui presqu'au ras de la terre au pied de ce bastion. La source y épanche toujours son onde pure. L'idée de ce bassin est heureuse.

Le double caveau voûté en belles pierres de taille où ces sar-

cophages se trouvaient, est en parfait état de conservation; aussi l'a-t-on utilisé comme magasin à poudre.

En parlant du Myrmecium, Strabon dit : « lieu voisin de l'Heracleum[1]; » mais il le dit ainsi : τοὺ Ἡρακλείου. Coray, le traducteur de Strabon, dit dans la note relative au Myrmecium (t. IV, p. 191) : « Cette phrase est obscure; ma version suppose que les mots πλησίον δ'ἐστὶ τοῦ Ἡρακλείου (littéralement, il est proche de l'Heracleum) se rapportent au Myrmecium, et forment une parenthèse. »

Ptolémée (*Géog.*, III, chap. VI) place un Heracleum sur cette côte de Tauride dont il est ici question.

Après avoir examiné la localité, je suis d'avis de maintenir l'indication mise *ici* dans la Carte des environs de Kertch, comme l'emplacement d'un temple d'Hercule, dans un lieu aussi favorable à la vue que devait l'être celui de l'Achilleum, avant l'existence de la *Severnaia Kassa*, c'est-à-dire sur un cap.

M. le contre-amiral Spitzine, chez qui j'ai eu plusieurs fois l'honneur de dîner et de prendre le thé, est marié à une charmante dame. Lui-même est un des valeureux défenseurs de Sévastopol. Il commandait les batteries du bastion n° 4. Ces batteries, qui sont surtout la gloire des marins qui y hissèrent les canons de fort calibre des vaisseaux que la nécessité fit couler dans le port, et qui les servirent ensuite avec l'intrépidité qu'on leur connaît, ces batteries furent pendant près d'un an le théâtre de l'indomptable énergie de la défense dans laquelle l'armée russe, marins et fantassins, officiers et soldats, déploya ce caractère que j'ai essayé de peindre dans la quatrième et la sixième lettre.

La construction de ces batteries, leur défense et leur attaque constituent le plus grand fait militaire de ce genre dans les temps modernes.

1. Strabon, XI, chap. II, 6.

Elles furent le théâtre de travaux inouïs. J'en parlerai quand je serai à Sévastopol; mais ici je puis consigner quelques faits.

On s'habitue à tout lorsqu'on est brave et quand on a fait d'avance à sa patrie le sacrifice de l'existence. Dans cette défense héroïque, la force morale ne faiblissait jamais; mais les forces corporelles exigeaient quelquefois du repos. On allait en goûter un peu dans les chambrettes que les marins avaient construites sous les blindages énormes de ces batteries.

Dans un de ces moments de repos, le contre-amiral Spitzine (alors capitaine de vaisseau) se trouvait dans une de ces chambrettes ou caveaux sous terre[1], assis sur un lit, vis-à-vis d'un officier assis sur le lit posé en face. Une bombe ennemie (c'était la nuit) tombe si verticalement au centre du blindage, qu'elle l'enfonce, perce le sol et arrive en roulant au milieu de la chambrette où le capitaine Spitzine et l'officier la voient fumant entre eux. La mèche était à son terme; impossible de songer à l'arracher. « Qu'y a-t-il à faire? dit l'officier. — Rien, répond le capitaine, il faut attendre ce que Dieu envoie. Cependant, à tout événement, faites comme moi. » — En disant ces mots, il étend sur le lit ses jambes. L'officier fait de même. A l'instant, la bombe éclate si heureusement qu'elle ne projette ses débris qu'au ras du plancher, sous les lits. L'inspiration du capitaine avait sauvé ses jambes et celles de l'officier. Ils étaient sains et saufs; Dieu les avait préservés. La chambre, remplie de poussière, de débris, de fumée, était devenue sombre; les bougies avaient été éteintes par la commotion. Le capitaine crie : « Égor! apporte une lanterne. » Il s'adressait à un sous-officier de la batterie resté sous le blindage.

Voici encore un petit détail caractéristique; il peint la discipline

1. On les nomme pour cette raison, en russe, *zemlianka:* de *zemlia,* terre. Les soldats russes excellent dans leur construction ; ils les munissent de petites fenêtres, au ras du sol, et en font des demeures presque confortables.

et le zèle respectueux des marins et des soldats sur ces batteries. Au moment où le capitaine appelait Égor, une voix fit entendre d'en haut ces mots : « Votre haute Noblesse[1] ! êtes-vous en vie ? » — « Sans doute, puisque je te demande de la lumière ; arrive donc ! »

J'avais passé sept jours à Kertch, à deux reprises, de la manière la plus intéressante ; j'en conserve une bien douce impression. J'aurais beaucoup de choses encore à mentionner, les instituts de demoiselles, par exemple. Kertch, comme la plupart des villes importantes en Russie, possède d'excellents établissements d'éducation pour les jeunes personnes. On y envoie des demoiselles des meilleures familles du nord du Caucase ; car l'Institut de Sainte-Nina, à Tiflis, n'est consacré, je crois, qu'à la Transcaucasie.

Voici encore un dernier souvenir archéologique : quand on arrive à Kertch par mer, ce qui attire d'abord les yeux est le mont Mithridate, qui domine la ville. Sur ce mont, on découvre une roche échancrée, qui de la rade offre l'aspect d'une vaste chaise curule. On la nomme le Fauteuil de Mithridate. On l'a figuré en cul-de-lampe page CL de l'Introduction des *Antiquités du Bosphore ;* il est voisin d'une niche semi-circulaire, à gradins, figurée page CLI, d'après les dessins exacts de M. Beguitchev. Dubois dit, à tort, que cette niche est le Fauteuil. Avec son tombeau, elle ne date probablement que des temps chrétiens. On dit aussi que là était le tombeau de Mithridate, et cela sans aucune raison. Appien[2], en effet, nous apprend que Pompée accueillit avec respect à Sinope

1. Pour comprendre la signification de ces mots, il faut dire ici aux lecteurs étrangers qu'en Russie, suivant l'étiquette, toujours observée rigoureusement, on donne en lui parlant ou en lui écrivant le titre de *Votre Noblesse* à un officier, *Votre haute Noblesse*, à un officier supérieur, *Votre Excellence*, à un général. On fait de même pour les fonctionnaires au service civil, dans les rangs correspondant à ces grades.

2. Appien, *Guerre de Mithridate*, CXIII.

la dépouille mortelle de Mithridate et l'y fit déposer dans la sépulture royale. A Kertch, comme ailleurs, le merveilleux se mêle toujours au souvenir d'un grand nom.

Je vais poursuivre mon voyage en Crimée où M. Beguitchev sera mon compagnon de route.

30 octobre. — Nous partîmes à neuf heures du matin pour Théodosie. Je n'avais plus mon commode tarantasse. J'avais dû le laisser sur les bords du Phase comme un vieux serviteur qui n'avait pu être embarqué sur mon frêle esquif, mais avec prière qu'on lui accordât l'hospitalité à Koutaïs. Il fallut nous contenter de la télégua qu'on trouve partout en Russie, comme un en cas précieux. J'avais bien la ressource de la mer et des beaux bateaux à vapeur qui font échelle sur la côte; mais je voulais voir le pays.

Tout l'azur du ciel, tous les sourires de la terre étaient restés au Caucase. La froide haleine de la mer d'Azov se faisait sentir déjà. Je devais retrouver cependant encore l'été sur les rivages fleuris de la côte méridionale.

Il y a 92 verstes de Kertch à Théodosie. La route passe au pied du Mont-d'Or (Zolotoï Kourgane) et du Koul-Oba, que je saluai une dernière fois. Nous nous engageâmes dans une steppe monotone qui s'étend jusqu'à Théodosie. Elle est accidentée par des tumulus qui marquent dans divers endroits l'emplacement d'antiques localités.

La première station est à Soultanovka. C'est à 4 verstes au delà que la route coupe le rempart d'Akkos ou rempart Cimmérien, qui allait du lac salé d'Ouzounlare, formant dans l'antiquité un golfe sur le Pont-Euxin, jusqu'au golfe nommé aujourd'hui Kazantipe, sur la mer d'Azov. Il est encore visible dans toute son étendue. La Carte du Bosphore en indique la ligne.

Ce rempart pouvait avoir 2 sagènes de hauteur. Il en reste environ une sagène (7 pieds), formant à l'intérieur (le côté de Pan-

ticapée) une rampe en pente douce, et à l'extérieur un talus de 50° au-devant duquel régnait le fossé de défense, visible également.

Il est évident que ce rempart a été construit au moyen d'un fondement de pierres brutes, que le temps a mises à découvert par place. Sur ce lit de pierres calcaires, que le sol des environs avait fournis, on avait rejeté la terre du fossé, et l'on avait établi de cette façon une ligne de défense qui, dans quelques endroits, forme des saillants et des rentrants, suivant que la configuration du sol l'exigeait. Un de ces saillants existe à moins d'une demi-verste au nord de l'endroit où la route coupe le rempart, et où il se trouvait peut-être une porte. Je n'en ai vu aucun reste. Ce saillant, qui forme comme une espèce de redoute défilant le fossé, est bien visible sur la Carte du Bosphore. Je fis un croquis de la vue de ce rempart et de la perspective de sa ligne qui allait se perdre à l'horizon, en traversant au nord une chaîne de hautes collines.

La seconde station de la route est à Argyne. Il y a dans le voisinage quelques Khouters de propriétaires parmi lesquels M. Beguitchev me désigna celui d'un des vétérans de l'ancienne armée du Caucase, un ami du célèbre Kotlerevsky, le général Labinsky, qui y vit en retraite.

Ces Khouters, entourés d'arbres, rompent la monotonie de cette steppe, qui convient surtout par ses pâturages aux nombreux troupeaux de moutons formant la principale richesse des propriétaires du sol.

Des ravins, *balka*, rompent aussi, de temps à autre, la monotonie du pays.

C'est à peu de distance de Théodosie qu'est l'étranglement de la presqu'île que forme la Crimée orientale, en se terminant à l'est par la petite presqu'île de Kertch.

Les premières montagnes de la chaîne Taurique commencent à Théodosie. A quelque distance à l'est, la largeur de l'isthme, à

partir du golfe de Théodosie jusqu'à l'origine de la langue d'Arabat sur la mer d'Azov, est d'un peu plus de 15 verstes en ligne droite. C'est là que devait exister le rempart dont parle Hérodote, et vraisemblablement Strabon.

Hérodote dit que « les fils nés des esclaves et des femmes scythes marchèrent au-devant de leurs maîtres qui revenaient de la Médie, après une absence de vingt-huit années. Ces fils d'esclaves coupèrent le pays par un large fossé, qu'ils menèrent des monts Tauriques jusqu'au Palus-Maeotide[1]. »

Strabon dit, en parlant des Scythes nomades opposés aux Scythes cultivateurs, et de la redevance que ceux-ci payaient aux premiers : « On la leur refuse toutes les fois que l'on se croit assez fort pour repousser aisément leurs attaques ou pour empêcher qu'ils ne viennent attaquer. C'est ce dernier parti que prit Asandre, qui, au rapport d'Hypsicrate, avait fermé l'isthme de la Chersonèse, large de 360 stades, par une muraille flanquée de tours, placées au nombre de dix à chaque stade[2]. »

Coray, le traducteur de Strabon, relève comme une erreur ce nombre de stades, et croit qu'il faut lire 36 stades. Quant aux tours, s'il y en avait eu dix à chaque stade, elles auraient été trop rapprochées. Le traducteur croit que l'on peut lire « flanquée de tours de dix en dix stades. »

Si l'on ne compte que la distance entre le fond du golfe de Théodosie et la mer Putride, on n'a que 15 verstes environ jusqu'à Arabat, c'est-à-dire 95 stades olympiques à peu près.

Si on admet que le rempart partait de la chaîne Taurique qui commence à l'ouest de Théodosie, et qu'il suivait la ligne sinueuse des petites montagnes qui courent à l'est, pour aller ensuite droit au nord, on parvient à trouver 30 verstes, qui équivalent à 190 stades; mais, dans aucun cas, on ne peut arriver à 360 sta-

1. Hérodote, IV, 3.
2. Strabon, VII, chap. VI, 6.

des, qui font plus de 56 verstes; on ne sait où les trouver; et quant à 36 stades, c'est beaucoup trop peu. Il y a ici une erreur difficile à expliquer. *Errare humanum est !*

Dubois de Montpéreux se borne à mentionner le rempart et à dire que son allure est encore reconnaissable, ainsi que l'emplacement qu'occupaient les tours.

THÉODOSIE.

31 octobre. — Ma première visite fut pour le Musée[1], dont le conservateur, M. de Villeneuve, avait bien voulu se mettre à ma disposition. Il renferme, comme objets d'un grand intérêt historique, plusieurs inscriptions génoises du XIVe et du XVe siècle, accompagnées d'armoiries, et plusieurs dalles chargées seulement d'écussons armoriés. J'y ai vu la plupart de celles dont Oderico donne les dessins .

Ces dalles portent la croix de Gênes et les écussons de diverses familles nobles qui étaient représentées par les magistrats ou consuls de la république à Kaffa, et un écusson plusieurs fois répété (Tab. III, IV, V, VI, etc.) ; il offre la figure d'une *herse* de porte, je crois. J'en juge ainsi parce qu'*au-dessus* de la barre transversale de la herse il y a un *anneau* qui ne se trouve pas sur les gravures de cet emblème, autrement figuré que par une saillie ronde, au centre de laquelle on a omis d'indiquer l'ouverture. Sur un des angles de cette herse, il y a sur deux de ces pierres un croissant figuré. Il semblerait que cet écusson offre les armoiries de Kaffa. C'est une question à examiner de plus près.

Parmi les inscriptions du Musée se trouve celle que les habi-

1. Le local de ce Musée est une ancienne mosquée. Si l'on peignait en blanc la voûte de cette rotonde, et les murs en rouge, jusqu'à une certaine hauteur, les objets en marbre, les dalles sculptées, etc., s'y détacheraient avec netteté.

2. Oderico, *Lettere ligustiche*.

tants de la ville consacrèrent au pape Clément VI en reconnaissance de la croisade qu'il publia en faveur de Kaffa, assiégée alors par les Tatares. La ville parvint à se délivrer elle-même ; mais sa reconnaissance envers le pontife n'en fut pas moindre, et elle la consacra par cette inscription qui ornait la tour dite de Clément VI, élevée au milieu des défenses nouvelles que l'on ajouta à la partie de la ville qui renferme aujourd'hui les bâtiments de la Quarantaine.

Les deux lions en marbre trouvés à Phanagorie, qui sont placés au-devant de la porte du Musée, sont dans un grand état de dégradation ; les pieds leur manquent. Usés par les flots sous lesquels ils paraissent avoir séjourné des siècles, ils offrent encore, grâce à leur grand style, une certaine majesté.

Un autre monument du plus grand intérêt, est la figure d'un griffon, allant à droite, sculptée en relief sur une dalle en calcaire à nummulites, que l'on trouve, je crois, à Azamate, près de Karas-sou-Bazar. Cet emblème de Panticapée, qui a peu souffert de l'action du temps, n'a pas sa place, il me semble, au Musée de Théodosie qui l'a reçu, de même que les lions, à une époque où le Musée de Kertch n'existait pas encore.

On a quelquefois contesté l'emplacement de la Théodosie du roi Leucon là où est la Théodosie actuelle ; mais c'est sans raison, je crois. Beaucoup de tumulus bordent les collines très-élevées au pied desquelles la ville est bâtie. Jusqu'à présent on n'a pas fouillé sérieusement ces tumulus ; mais les admirables bijoux d'or qui ont été découverts, il y a peu d'années, par M. Aivazovsky, sont un indice bien éloquent, de même que les belles terres cuites trouvées dans ces mêmes tumulus. Leur grand style permet de les attribuer au IVe siècle avant J.-C. Ces objets sont aujourd'hui au Musée de l'Ermitage. Ils sont publiés dans les planches supplémentaires des *Antiquités du Bosphore*.

Théodosie, comme les autres colonies grecques du Pont-Euxin sur la côte orientale, dans l'île Sindique, à Panticapée et ailleurs,

a eu un modeste commencement, même lorsque, sous le nom de Kaffa, les Génois la firent revivre. C'était d'abord un morceau de terre que ces hardis navigateurs marchands obtinrent sur cette côte de la Crimée.

Génois et Vénitiens se disputaient avec acharnement ce commerce de la mer Noire qui était en partie celui de l'Orient, dont le grand entrepôt était Constantinople où les Génois jouèrent longtemps un rôle dominateur, et où la belle tour de Galata en est un souvenir. Les deux marines rivales prétendaient mutuellement au monopole de ce commerce. De là cette guerre qui finit à Chiozza, et qui commença à propos de l'établissement de la Tana (Tanaïs) figuré encore sur les curieuses cartes manuscrites du XVe et du XVIe siècle, offrant le bassin de la Méditerranée et celui de la mer Noire, avec les drapeaux flottants des deux reines de la mer. Une de ces belles cartes, sur parchemin, se trouve dans la bibliothèque de Mgr le Grand-Amiral à Pétersbourg.

Il paraît que les Génois étaient déjà établis à Kaffa vers 1270[1]. C'était, comme on l'appelait, la Gazarie, le pays des Khazares dépendant du grand empire du Kiptchak. Les Génois occupèrent encore sur cette côte Soldaia, Soudak de nos jours, et Cembalo qui est le joli port de Balaklava.

Dans tous ces lieux, ils occupent un port, le fortifient, puis s'étendent un peu au dehors, se créent un petit territoire, et les voilà occupés à négocier et à guerroyer quand il s'agit de défendre ce qui était leur vie alors, le commerce. Kaffa est un moment (tout un hiver) au pouvoir des Vénitiens qui l'attaquèrent à l'improviste, en 1296, avec une flotte de 25 galères.

Les Génois recommencèrent à Théodosie, nommée Kaffa, sans qu'on puisse savoir exactement, je crois, d'où provient ce dernier nom, le commerce de blé, de peaux, de suif, de sel, etc.,

1. *Lettere ligustiche*, p. 128.

qu'ils tiraient de la Crimée et des contrées voisines, et celui des denrées de l'Orient qu'ils recevaient par l'isthme caucasien. Ils frappèrent à Kaffa une monnaie à leur usage et à celui des farouches Tatares qui les entouraient, et contre lesquels ils avaient souvent peine à se défendre. Ces petites monnaies d'argent, que l'on retrouve en assez grand nombre à Théodosie, où j'en ai recueilli plusieurs, offrent d'un côté la légende latine et de l'autre une légende orientale qui lui donnait cours parmi ces peuples.

Le gouvernement de Kaffa se composait de magistrats nommés consuls pour un an ou pour trois ans, de conseillers, d'un chancelier, etc. Les annales de Kaffa offrent des titres magnifiques. Il y avait des *Castellani*, des *Capitani delle mura*, des *Capitani della porta*, des *Capitani del borgo*. Les plus grands noms de l'aristocratie de Gênes se retrouvent accolés à ces titres dans ce gouvernement éloigné de la mère-patrie; on y rencontre les Grimaldi, les Spinola, les Fregosa, les Montalda, les Franchi, les Adorno, les Doria, etc., dont les inscriptions armoriées et les dalles conservées au Musée de Théodosie offrent les écussons si connus par le bel ouvrage de Fransone[1].

Au XIVe siècle, Kaffa, souvent menacée déjà, avait réussi, avec les secours envoyés de Constantinople et aussi de Gênes, à repousser les Tatares; bien plus, elle avait augmenté son enceinte par de nouvelles fortifications, à l'est et à l'ouest de son port. On en voit aujourd'hui les fières ruines; et la belle tour du donjon de l'est a fourni au peintre Aivazovsky le sujet d'un de ses meilleurs tableaux de marine.

Mais les mauvais jours et puis la chute de Kaffa arrivèrent au XVe siècle.

Ce n'étaient pas les brefs des papes, dont plusieurs, comme Pie II et Paul II, conjurèrent la chrétienté de venir à son secours,

1. Agostino Fransone, *Nobiltà di Genova*, 1636, folio.

ni les forces de Gênes, qui pouvaient défendre Kaffa, dont l'heure était venue, du moment que Mahomet II s'était emparé de Constantinople. Une flotte envoyée par ce sultan s'empara de Kaffa en 1475. Cembalo, Soldaia subirent le même sort.

Le temps brillant de cette ville était encore la première moitié du XVe siècle, époque d'une des inscriptions du Musée, où l'on lit ces belles lignes :

TEMPORE MAGNIFICI
DOMINI BATISTE JUSTINIANI
CONSULIS M CCCC XXIIII.

Le port de Kaffa paraît avoir pu contenir au moins cent vaisseaux. L'ancrage de la rade est bon d'ailleurs; mais elle est exposée à l'action des vents du sud-est.

J'ai trouvé Théodosie dans un grand mouvement d'action, et surtout dans la fièvre de l'attente. Ses habitants espèrent faire revivre, avec le nom antique redonné à la ville, le commerce des temps anciens; et c'est vers le chemin de fer qui reliera Théodosie avec l'intérieur de l'empire qu'ils ont les regards tournés. Beaucoup de bâtisses nouvelles s'élèvent déjà dans cette attente, et le prix des loyers a doublé en un an.

Théodosie parviendra-t-elle à ce qu'elle espère? Il me semble que le port de Kertch est mieux situé pour un grand commerce futur ; et il me semble aussi que le magnifique port de Sévastopol pourrait, comme *port de commerce* pour le moment, offrir un débouché à un commerce immense. Celui de Théodosie répond-il aux exigences actuelles de la navigation, et n'est-il pas à craindre que des travaux *très-coûteux* n'y soient jugés indispensables si on veut donner à son port l'extension nécessaire ?

On a objecté contre Sévastopol la gelée en hiver; mais s'il y a gelée, ce qui est encore une question, elle est nulle pour ainsi dire sur toute la côte de la Crimée. A peine un an sur quatre le détroit de Kertch est-il un moment fermé par les glaces; et quant à

Sévastopol, il m'a été assuré que cela est si rare qu'il est presque inutile d'en parler.

Toute la Crimée d'ailleurs aura une nouvelle vie par un chemin de fer; et puisqu'il s'agit de cette grande question, il faut, je crois, comprendre cette question ainsi : un chemin de fer arrivant au centre de la Crimée et reliant Sévastopol, Théodosie et Kertch. Alors, en quelques jours, si l'avenir amène de ces événements que Dieu seul connaît, mais auxquels l'homme doit songer, la Crimée pourra être défendue avec succès contre n'importe quelle attaque.

La Théodosie actuelle est une jolie ville qui compte aujourd'hui, je crois, 8,000 âmes, faible reste de son ancienne population[1], mais qui en comptera peut-être 15,000 dans quelques années.

C'est de la Théodosie antique qu'un grand commerce se faisait avec la Grèce. Le roi Leucon donna peut-être le nom de sa sœur à cette ville dont il s'empara. C'était une colonie milésienne. Lui-même et ses successeurs se contentèrent ici du titre d'archonte, et aussi à Panticapée, pour ménager probablement la susceptibilité des Grecs, et s'intitulèrent *roi* des Sindes, des Maeotes, des Torétes et des Dandariens, comme nous l'avons vu.

Il paraît bien certain qu'une immense quantité de blé était exportée dans l'antiquité de Théodosie, puisque, dans une seule

1. Théodosie, en russe *Foeodocia*, était si populeuse et si riche au XIVe siècle, qu'elle fut surnommée alors *Djarem-Stamboul*, Mi-Constantinople. En 1672, Chardin y compta 4,000 maisons presque toutes musulmanes. M. de Villeneuve, conservateur du Musée, a commencé la publication d'un Album de la Tauride, recueil de jolies lithographies, offrant des vues de Théodosie et de divers lieux de la côte. Il est à désirer qu'il soit encouragé à le continuer, et qu'il l'enrichisse de planches qui offrent tous les beaux restes de la ville ancienne, et surtout les dessins des dalles armoriées et à inscriptions qui se trouvent au Musée. Il rendrait un vrai service. Les planches des *Lettere ligustiche* sont d'une exécution médiocre; l'ouvrage d'Oderico est devenu d'ailleurs fort rare. En donnant ce but principal à son Album, l'auteur en ferait un recueil fort intéressant.

année, Leucon en expédia 2,100,000 médimnes en don aux Athéniens lors de la grande disette arrivée dans la 105[e] olympiade, environ 360 ans avant J.-C. C'était un magnifique don, vraiment royal, équivalant, je crois, à 520,800 tchetverts russes et à 1,092,000 hectolitres, c'est-à-dire, comme valeur, à plus de 20 millions de francs de nos jours, au prix moyen actuel du blé. Il y avait de quoi nourrir pendant un an et bien au delà toute la population de l'Attique; aussi les Athéniens reconnaissants avaient-ils conféré à Leucon et à ses enfants le titre de citoyens d'Athènes.

Comme cela a été démontré par divers écrivains connus, Pallas, Köhler, de Köppen, Dubois de Montpéreux et autres, le commerce de la Tauride dans l'antiquité était le même que celui de nos jours; et la Crimée, avec son immense fertilité, mentionnée par Strabon, peut être appelée à le voir renaître quand elle jouira des communications rapides exigées par le commerce de nos jours.

Strabon parle des Scythes nomades et des Scythes cultivateurs; les premiers attaquant les seconds, qui élevèrent ces remparts dont il reste des traces et dont nous avons parlé.

Ces nomades et ces cultivateurs offraient deux éléments qui sont encore assez bien représentés par les principaux produits de la Crimée de nos jours : la laine des troupeaux de moutons et le blé, en y ajoutant, pour les temps antiques comme pour les temps modernes, le poisson salé et le sel.

La Crimée du nord semble offrir deux zones, l'une occidentale, l'autre orientale, à partir du Salghir, la plus grande rivière de la presqu'île, qui descend du pied du Tchatyr-Dag.

La zone occidentale est une steppe immense, en partie saline, généralement sans arbres, mais couverte d'admirables pâturages, où sont aussi de magnifiques terres à blé, le long des rivières surtout.

Au sud de cette zone, sur les rives du Belbek et de Katcha,

sont de superbes terres et de très-beaux jardins, car ces rivières offrent sur leurs bords une infinité d'arbres.

La zone orientale est aussi une grande steppe, avec d'excellents pâturages et de belles terres à blé; mais il y faut des travailleurs. Ici il est à désirer que des colonies soient appelées à venir s'établir, même de l'étranger.

Pour ce dernier élément, il y a un exemple de prospérité matérielle et de prospérité morale que l'on ne saurait passer sous silence. Nous voulons parler des colonies allemandes du district de Melitopol, sur les bords de la mer d'Azov.

Comme prospérité provenant du sol cultivé, leurs terres et leurs villages offrent un état que l'on ne saurait assez admirer.

Comme prospérité morale, ces colons méritent d'être placés au nombre des plus fidèles et des meilleurs sujets de l'empire. Dans la dernière guerre, en allant d'eux-mêmes avec des centaines de chariots au-devant des soldats blessés de l'armée de Sévastopol, les recueillant, les amenant dans leurs villages, les installant dans leurs demeures, leur prodiguant l'espace, le bon air et tous les soins qu'ils réclamaient, ils ont donné l'exemple de la charité comme chrétiens, et du dévouement comme sujets.

On ne saurait trop désirer que de pareils éléments de colonisation s'établissent encore en Crimée.

L'élément de la population tatare ne peut pas y augmenter. Au nord, les Tatares Nogaïs, autrefois nomades, aujourd'hui cultivateurs, ont fait des progrès vers la civilisation. Les Tatares des steppes, surtout bergers, ne brillent guère par leur activité; les Tatares dits *Tat*, habitants de la côte, ont un caractère douteux.

En général, la population tatare, qui a d'ailleurs diminué depuis le siècle dernier, par des émigrations et autres causes, est à considérer comme un élément à tenir *interné*. Comme tel, à l'exemple d'autres parties de l'empire, au milieu de populations russes, c'est un assez bon élément.

Avec l'augmentation de la population qu'amènera très-vraisemblablement la création des chemins de fer, toute la Crimée peut être appelée à redevenir ce qu'elle a été.

Au sud, sur les rivages enchantés de la côte méridionale, sont tous les arbres, toutes les fleurs, tous les fruits que la nature accorde aux contrées les plus favorisées. Je parlerai bientôt de cette Italie russe.

J'avais cherché des médailles à Théodosie. Celles de la Théodosie antique sont d'une excessive rareté. Il ne faut pas trop s'en étonner, tant de flots humains dévastateurs ont passé au moyen âge dans cette contrée! Il est très-probable que le sol *même* de Théodosie renferme bien des trésors enfouis.

En voyant au Musée de Théodosie la phalange d'un doigt colossal en marbre, trouvé dans le sol de la Quarantaine actuelle, je me disais : « Ce fragment *antique* de marbre *grec* d'un travail superbe est un *doigt indicateur* qui semble dire *cherchez.* »

Si Théodosie est appelée à renaître, comme elle l'espère, les grands travaux de constructions qui devront nécessairement être exécutés auront pour conséquence la fouille *obligée* du sol à une certaine profondeur. Il faut donc espérer encore, et ne pas perdre de vue ces tumulus espacés sur les hauteurs qui dominent la ville.

J'ai eu un moment l'espoir de me procurer à Théodosie, chez un bon prêtre, une médaille de Théodosie antique qui est un *trésor;* mais quoique je lui en eusse fait connaître la destination, il n'a pu se décider à s'en séparer. J'ai recueilli cependant dans cette ville plusieurs belles médailles, quelques-unes de Sinope, en argent, offrant pour type l'aigle de mer si connu. Elles provenaient de la découverte d'un vase enfoui en terre qui avait été exhumé des environs de Sinope, peu de temps auparavant. Ces médailles s'étaient dispersées partout; et Théodosie en avait recueilli un bon nombre. J'en ai envoyé plusieurs au Musée de l'Ermitage et, en outre, un magnifique statère d'or *inédit,* je

crois, de la même provenance, il semble, que celui que j'avais acheté à Kertch, et presque exactement du même poids.

Celui trouvé à Kertch est connu. Un semblable, de la collection Hunter, a été publié par Sestini[1]. Il offre cependant une variante avec celui de Sestini : il y a une truie marchant à gauche sur un thon; sur le nôtre un sanglier marchant aussi à gauche sur un thon.

Celui de Théodosie se trouvait *depuis bien des années* (vingt ans, je crois) dans les mains d'un juif Karaïme[2]. Était-ce, comme celui de Kertch, un reste aussi de la *provision d'or* du roi du Koul-Oba dont j'ai parlé? Il se trouve être *inédit,* il semble. Il est du reste figuré en cul-de-lampe, à la fin de cette lettre[3]. Tous deux sont aujourd'hui au Musée de l'Ermitage à qui j'ai été heureux de les offrir.

Je quittai Théodosie, très-satisfait de ma courte visite. Nous prîmes la route de l'intérieur du pays, pour nous rendre, par Karassou-Bazar, à Simféropol.

C'est aux portes de Théodosie, à l'orient, qu'un héros dont j'ai parlé dans mes lettres sur le nord du Caucase est venu terminer sa noble carrière. Blessé ou plutôt mutilé à la tête, en 1813, à la prise de Lenkoran, ce héros, hors d'état de servir davantage, a vécu encore de longues années. En 1826, à son couronnement, l'empereur Nicolas I[er] lui conféra le grade de général en chef[4],

1. Sestini, *Stateri antichi.* Tav. IV, 27.

2. Il y a à Théodosie plusieurs marchands juifs karaïtes ou karaïmes appartenant à la colonie de Tchoufout-Kalé, près de Baktchi-Saraï. Ce sont des hommes remarquables par leur intelligence et leur état moral. Bien loin de dissimuler leur nationalité, ils ont soin de la proclamer, et ils disent, avec une certaine fierté qui est fondée, je crois: « Nous sommes *Karaïmes.* » C'est ce que me dit tout d'abord le riche marchand de qui j'ai obtenu la cession de ce statère

3. Son poids exact est de 15 grammes 9 décigrammes 8 centigrammes.

4. *Polnii gheneral.* C'est un grade qui n'existe qu'en Russie, sous ce titre; il est intermédiaire entre le grade de lieutenant général et le grade de maréchal. Il y a des généraux en chef d'infanterie et de cavalerie.

quoiqu'il fût en retraite, en daignant lui écrire pour le lui annoncer. Ce noble vétéran conservait dans la même cassette et le rescrit de l'Empereur et les vingt-six fragments d'os extraits, dans l'espace de plusieurs années, de son visage tout percé de balles. Les termes du rescrit le consolaient de ses souffrances, presque continuelles, qu'il supportait d'ailleurs en chrétien, avec une admirable résignation, ne cessant pas de déployer un caractère qui avait quelque chose d'antique, affable pour tous, bon, simple et généreux. Il vécut encore plusieurs années sous le beau ciel de Théodosie, dans la belle demeure qu'il tenait des bienfaits de l'Empereur; et il s'y est éteint, il n'y a pas longtemps, en laissant un souvenir qui vivra toujours. Cet homme était un des héros du Caucase, et mes lecteurs russes l'ont déjà nommé; — c'était Kotlerevsky.

1er novembre. — Il y a de Théodosie à Karassou-Bazar 70 verstes. On longe, en les laissant à gauche, les premières montagnes de la chaîne Taurique. Ce n'est pas la belle partie de la Crimée, car il y a toujours au nord, à perte de vue, cette steppe où des couches exhaussées crayeuses n'offrent guère de l'intérêt qu'au géologue; mais le pays est animé çà et là par quelques points de vue. Ainsi à la station de Krinitchki, à 22 verstes de Théodosie, on est au pied du Grand Aghermiche, montagne toute crayeuse qui paraissait par cette raison comme couverte de tapis de neige, accidentant ses ravins. A droite s'étendait la steppe où pâturaient de grands troupeaux de moutons. A 4 verstes de Krinitchki, à *Zurichthal,* est une colonie allemande. C'est à peu de distance de cette station que M. Aivazovsky, artiste très-populaire en Russie, possède une belle propriété qui est une partie de la fortune que lui ont value ses nombreux tableaux de marine dont quelques-uns des plus beaux sont au Musée de l'Ermitage. Je voulais lui faire visite, mais il était absent de sa villa.

On distingue de Krinitchki, entre le Grand Aghermiche et une

autre montagne au sud, la ville de Stari-Krim où sont les restes de *Eski-Krim* (la Vieille-Crimée) qui sous les Mongols fut une très-grande ville, car il fallait, dit-on, une demi-journée à un cavalier pour faire le tour de son enceinte.

D'où vient ce nom de *Krimm*, Crimée, désignant l'ancienne Tauride? Selon les uns, il vient des Cimmériens (Κιμμέριοι) dont le nom se conserve dans celui du Bosphore Cimmérien. Le mot Krimm ne semble pas appartenir à la langue tatare. Suivant M. Schnitzler, il pourrait bien provenir des Grecs eux-mêmes, — Κρημνὸς, pente de rocher. Cela peut être. Ce mot signifie aussi *côte élevée*[1]. C'étaient surtout les rivages bordés de rochers qui furent habités par les colons grecs.

Nous nous arrêtâmes quelques moments devant un site assez pittoresque, offrant une vallée boisée, *Dolina mokraia*, « la colline humide » en russe.

La route traverse les premières petites rivières l'Andal, le Boulganak, qui descendent des montagnes pour aller se jeter dans la mer Putride, « Gniloié Moré » en russe, nommée aussi Sivache.

A 5 verstes de Karassou-Bazar, il y a une montagne nommée, je ne sais pourquoi, *Zmeïnaia Gora*, « la montagne des Serpents. » De loin, vue de profil, elle a un aspect étrange; vers le soir, elle offrait comme les terrasses plates d'une immense citadelle.

Nous ne passâmes que quelques heures à Karassou-Bazar, ville qui avait de l'importance au siècle dernier, lorsque existait encore la splendeur des khans tatares; aujourd'hui elle est bien déchue[2].

1. Les Byzantins nommaient les montagnes de la côte de la Crimée *Klimata*, « les Gradins. » Cette désignation répond à cette idée.

2. Kara-sou-Bazar, « le bazar de l'eau noire. » C'était une des deux villes (Baktchi-Saraï était l'autre) que Catherine II avait réservées aux Tatares, après la conquête de la Crimée. Elle a encore des restes de son ancienne industrie qui consistait surtout dans la fabrication des riches étuis de maroquin, servant de gaînes aux beaux couteaux-poignards, pour ceinture, que la Crimée fabriquait en si grand nombre, ainsi que d'autres armes, principalement à Baktchi-Saraï. J'en parlerai quand je visiterai cette dernière ville.

Elle est située au confluent de divers cours d'eau et du Tchourouk-Sou qui va se réunir au Kourouk-Kara-Sou que l'on traverse quelques verstes avant d'arriver à cette ville, pour former beaucoup plus au nord le Bouiouk-Kara-Sou qui va se réunir, encore plus au nord, au Salghir, la plus grande rivière de la Crimée, qui descend du Tchatyr-Dag, arrose Simféropol, et va se jeter dans la Mer Putride.

Il y a environ 50 verstes de Karassou-Bazar à Simféropol. On traverse encore diverses rivières descendant des monts Yeïla ou Iaïla, partie de la chaîne Taurique, le Foundou-Klou, la Zouia, le Beche-Térek. Presque tous les noms sont restés tatares dans le pays, qui, au nord, se compose toujours de steppes d'autant plus fertiles qu'elles sont arrosées par ces nombreuses rivières.

Le 2 novembre, à midi, nous découvrons Simféropol, capitale actuelle de la Crimée, comprenant deux parties différentes, la ville neuve, bien bâtie, qui renferme la belle cathédrale russe, les grands édifices du gouvernement, et le quartier tatare qui a des rues étroites et sinueuses. Là encore est le contraste entre l'élément asiatique et l'élément européen. Les Tatares appellent Simféropol[1], Akh-Metcheth (Église Blanche). La ville est sur un plateau élevé baigné par le Salghir, borné au sud-ouest par une chaîne de hauteurs qui vont se réunir aux premiers contre-forts de la chaîne Taurique dont le point culminant, le Tchatyr-Dag, est au loin, au sud-est.

Je ne m'arrêtai que quelques heures à Simféropol. Je n'y étais venu que pour faire une pieuse visite au cimetière où reposent, parmi tant de braves qui ont succombé dans Sévastopol, deux jeunes gens, deux amis, moissonnés non sur le champ de bataille, mais victimes aussi de la terrible et glorieuse lutte.

1. Simféropol, « la ville au centre utile. » Ce nom que lui donna l'archevêque Eugène était une allusion aux marchés où les habitants allaient se pourvoir de toutes choses.

Tant de blessures, tant de souffrances accompagnèrent les longs jours du siége que, partout en Russie, on avait les yeux tournés vers la Crimée. Des comités furent organisés pour venir en aide aux victimes de la guerre ; celui surtout qui, placé sous la haute surveillance de l'Impératrice, multiplia les envois de dons et de secours de toute espèce. Des jeunes gens, appartenant à la haute société, s'offrirent pour aller distribuer ces secours, pour visiter les blessés, les malades, pour faire leur rapport et remplir tous les devoirs de cette œuvre sainte.

C'est à d'autres que moi à parler de cette œuvre ; mais je dirai ici ce qui concerne ma visite au cimetière de Simféropol où j'allais voir un tombeau.

Parmi les jeunes gens dont j'ai parlé, il s'en trouvait un, fils cadet d'un de mes meilleurs amis. Chéri de son père et de sa mère, leur espoir, promettant un bel avenir, il était entré au service civil, après de brillantes études faites à Pétersbourg. Quand il vit que tous ses contemporains d'université étaient partis comme officiers pour cette guerre, il ne put supporter l'idée d'être le seul qui n'y prît point part.

Il fit avec douceur, respect et fermeté la demande à ses parents de lui permettre d'aller remplir sa mission. Les parents la comprenaient. A l'idée de le perdre, le père contint sa douleur ; la mère laissa voir la sienne. Le fils lui dit qu'alors Dieu ferait son œuvre ; qu'une bien tendre mère aussi, la baronne Sophie de M***, déplorait la perte d'un fils chéri, tué bravement à la défense de Sévastopol, et que Dieu lui donnait la force de supporter l'épreuve.

Il se mit donc en chemin, accompagné d'un de ses amis, le comte Pahlen, pour faire partie avec lui du comité des blessés. L'œuvre était grande. Les hôpitaux de Simféropol étaient encombrés ; le typhus s'y déclara. Vivre auprès des blessés, c'était braver la mort. Pahlen fut frappé le premier par le fléau. Voyant

qu'on voulait éloigner son ami, pour le préserver de la contagion, il s'écria : « Je vais donc demeurer seul. — Non, lui dit son ami, tu ne seras pas seul, car je reste auprès de toi. » — On devine.

Tous deux moururent à quelques jours d'intervalle. On n'a pas voulu séparer dans la mort ceux qui avaient été unis dans la vie; et on a déposé, côte à côte, sous une même dalle de granit de Crimée, ces deux jeunes et intéressantes victimes. On y lit leurs noms :

COMTE ANATOLE PAHLEN, — ALEXANDRE CRICHTON,
MORTS LE 13 ET LE 17 FÉVRIER 1856
A SIMFÉROPOL.

La tombe, ombragée d'arbustes et de fleurs, s'élève à l'entrée du cimetière, tout près de l'église de la Transfiguration. Je connaissais beaucoup Alexandre Crichton, fils d'un de mes meilleurs amis. J'ai voulu procurer au père et à la mère la consolation de quelques fleurs cueillies sur le tombeau de leur enfant.

Je repris l'itinéraire de mon voyage. Une très-bonne route de poste descend de Simféropol à la côte méridionale de la Crimée. On suit les bords du Salghir dans des vallées fertiles, ombragées de beaux arbres et où sont déjà de charmants sites.

Nous fûmes bientôt en vue de Tchatyr-Dag, « la montagne de la Tente, » Palath-Gora en russe. C'est le *Trapezous* de Strabon. Elle a plus de 6,000 pieds de hauteur[1] au-dessus de la mer Noire

1. La hauteur du Tchatyr-Dag doit dépasser 6,000 pieds. On en peut juger ainsi par la présence des neiges qui, dans les fonds, n'abandonnent jamais son sommet et qui sont la source de tous les petits cours d'eau qui en descendent, indépendamment du Salghir. On distingue de son sommet toute l'étendue de la Crimée; on découvre Pérécop et la mer d'Azov. Cela doit être.

Du sommet de l'Etna, dont la hauteur, il est vrai, dépasse 10,000 pieds de roi, j'ai aperçu toute l'étendue de la Sicile avec ses trois pointes (Trinacria), la mer, au sud, à l'ouest et au nord bien au delà, et une grande partie de la Calabre.

et offre en effet la figure d'une tente. La ressemblance est d'autant plus frappante que le sommet très-étendu, ordinairement couvert de neige, forme une ligne horizontale, qui fléchit un peu au milieu, pour se relever à ses extrémités en deux pointes, comme les dessineraient sous une tente les deux piliers qui la soutiennent.

Au-dessus des montagnes boisées qu'elle domine, son aspect est très-pittoresque. C'est du pied du Tchatyr-Dag à l'est que descend le Salghir.

Si j'étais venu en Crimée en été, quel beau but d'excursions dans toute cette chaîne où se dressent d'autres montagnes, le Babougan-Iaïla, le Demirdji, qui ne le cèdent guère en hauteur au Tchatyr-Dag [1].

Il faudrait des semaines pour visiter cette belle contrée comme elle le mérite. Je n'avais que quelques jours de l'automne. Mais l'automne, et même l'hiver, c'est encore l'été sur la côte méridionale, où je descendais, où il n'y a pas d'hiver, comme sur les rivages de la Sicile, et où j'allais trouver les beaux arbres et même les fleurs qui s'y épanouissent en plein air.

A moitié chemin de la descente, nous passâmes la nuit dans une des belles propriétés de cette riante contrée, pleine de beaux pâturages et de forêts, la demeure d'une famille fort intéressante, celle de M. de Grote, un des amis de M. Beguitchev, où je jouis d'une très-agréable hospitalité.

Pendant les longues causeries de la soirée, j'y recueillis bien des informations sur le siége de Sévastopol, dont le souvenir tout palpitant se conserve dans le pays. M[me] de Grote me racontait avec quel empressement les dames des environs allaient au-devant des blessés, leur apportant des secours et tout ce qui pouvait alléger leurs souffrances.

1. Il faut lire sur la Crimée l'ouvrage de Pallas : *Tableau physique et topographique de la Tauride*, tout rempli de descriptions éloquentes, pour avoir une juste idée de cette belle contrée.

Il y a en ligne droite, à vol d'oiseau, 65 verstes (69 kilomètres) entre Sévastopol et la villa de M. de Grote. On entendait incessamment la terrible canonnade ébranlant l'air à cette distance; les vitres des fenêtres de la villa tremblaient sous la commotion. — Depuis plusieurs jours, on y était dans l'anxiété. Il y eut un moment saisissant, celui où les vitres cessèrent de trembler, et où le profond silence qui succéda au bruit de la canonnade fut le signal aérien de la fatale nouvelle.

Le lendemain, 3 novembre, nous reprîmes notre voyage. La route descend toujours; elle suit quelquefois de petits plateaux et décrit des coudes. Je vis à un de ces coudes l'obélisque qu'on y a dressé à une des gloires militaires de la Russie, le maréchal Koutousov, prince Smolenskoï, en mémoire de la blessure qu'il reçut en 1788. Une balle turque, venant de côté, lui avait traversé la tête, *derrière* les yeux. Une telle blessure, presque toujours mortelle, n'avait fait que le priver de l'œil droit.

Dans les environs de Tavchine-Bazar, « le marché des Lièvres, » station de poste à 15 verstes d'Aloucheta, il y a de charmants points de vue, au milieu des montagnes boisées, d'où descendent de petits cours d'eau et une rivière, la Demirdji-Yezene.

L'air froid que j'avais trouvé partout, au nord de la chaîne, dans l'intérieur du pays, où le vent soufflait sur la steppe, s'était adouci déjà à Simféropol. A mesure que je descendais le long de la belle route, il devenait de plus en plus doux; il devint tiède lorsque nous débouchâmes dans les riantes vallées qui aboutissent à Aloucheta.

Me voilà sur la côte méridionale de la Crimée. J'y retrouve la nappe de la mer Noire, avec le ton d'azur qu'elle avait sur la côte du Caucase.

Cette côte méridionale, cette Provence, ce rivage de Sicile, comment dirai-je? cette Italie russe commence déjà, plus à l'est, à Soudak. Malheureusement, il ne s'y trouve pas encore de route

carrossable de ce côté. La belle route ne commence qu'à Aloucheta.

C'est la configuration du pays qui constitue la beauté de cette côte privilégiée. La chaîne Taurique, portant le nom général de Yeïla ou Iaïla, commençant à Théodosie et finissant au delà du cap Aia, est comme une haute muraille abritant de la froide haleine du nord toute la côte où croissent les arbres, les plantes et les fleurs de l'Italie et de l'Orient.

C'est si bien une muraille préservant la côte des morsures du nord, que là où la muraille cesse de former une ligne un peu rentrante, au delà d'Aloupka, il y a déjà un changement dans l'atmosphère et aussi dans la végétation. Il y a des plantes délicates qui s'épanouissent à l'aise, en toute sécurité, à l'abri de cette ligne rentrante, et qui au delà courent des dangers pendant l'hiver.

Sur cette charmante partie de la côte s'étalent toutes les beautés que peuvent offrir les rivages de la Provence, de Nice et de l'Italie.

Depuis Aloucheta jusqu'au mont Arditch-Kaia, formant le cap Tchoban-Basty, le promontoire Meganome, il y a 50 verstes (53 kilomètres). C'est la partie orientale de la côte la moins remarquable par ses sites, quoiqu'elle soit bien belle. On y trouve de riches propriétés, comme celle de la famille Kniajevitch et autres.

Mais c'est la partie occidentale de la côte, depuis Aloucheta jusqu'au delà d'Aloupka, au cap Kikineïze, sur une étendue à peu près égale à la première, en ne tenant pas compte des sinuosités de la route, qui offre la plus belle région de la Crimée.

Il faut chercher sur cette partie de la côte le célèbre Criou-Métopon. On lui donne généralement pour équivalent le cap Aïtodoro.

Malte-Brun dit avec raison, il me semble : « Toute la côte rocailleuse et escarpée, depuis le cap *Aia Aitodoro*, forme, dans

notre opinion, le *front du bélier*, le *Criou-Métopon* des anciens[1]. »

Entre le cap Aia, à l'ouest, et le cap Aïtodoro, à l'est, s'avançant comme des cornes, il y a, au milieu de l'intervalle d'environ 30 verstes, deux caps arrondis formant une saillie *plus en avant*, le tout offrant la configuration du front d'un bélier. Cette grande saillie de la côte de la Crimée convient bien à un endroit où, comme dit Strabon, le Pont-Euxin se divise en deux parties.

Sur cette côte heureuse se succèdent tous les caractères et toutes les nuances de la plus riche végétation. Il y a des arbres qui à eux seuls constituent l'existence d'une famille tatare. Ainsi des noyers, si grands, si beaux, si productifs, que la vente des fruits de dix de ces arbres suffit à l'entretien de cette famille.

Les riches propriétés, les fermes, les cottages, les châteaux, les villas, s'étalent sur cette côte, tantôt placés sur les hauteurs, d'où la vue s'étend au loin, tantôt dans des lieux bas, où la vue s'égaie sur des prairies verdoyantes, sur des pelouses, sur des vergers, toujours en regard de la belle nappe bleue de la mer.

Quelquefois, tout à fait au bas des hauteurs presque perpendiculaires, mais en vue de la mer, sont cachés, au milieu des arbres, de modestes nids, charmantes et paisibles demeures où vivent en famille des savants qui sont parvenus par leurs travaux à réaliser l'*aurea mediocritas* du poëte latin :

N'est-ce pas ici que l'on peut dire :

« Un clair ruisseau, de petits bois,
Une verte et tendre prairie,
Me font un trésor que les rois
Ne pourraient voir qu'avec envie. »

Il faudrait rester des semaines sur cette côte pour en décrire

1. Taitbout de Marigny (*Portulan de la mer Noire*) dit que c'est le cap Saritch (entre le cap Aia et le cap Kikinéïze) ; Mouraview Apostol (*Reise durch Taurien*) dit que c'est *Karadcha-Bouroun* ou *Aia-Bouroun* (le cap Aia) et Dubois de Montpéreux, le cap Aïoudag, qui est entre Aloucheta et Yalta.

toutes les beautés. Je ne l'ai parcourue qu'avec rapidité, mais avec le désir de la revoir un jour.

Je me bornerai à nommer plusieurs des sites les plus remarquables.

Aloucheta est le premier de ces charmants endroits. Sa jolie église, à quatre flèches aiguës se dressant dans l'azur du ciel, est, m'a-t-on dit, un bienfait du feu prince Vorontzov.

On suit la côte jusqu'à Yalta. On y découvre près de Bouiouk-Lambat et de Koutchouk-Lambat de ces jolies et modestes propriétés dont j'ai parlé. J'y descendis à pied de la hauteur pour aller faire visite à un ancien ami, M. de Köppen, dont le nom est si connu dans le monde scientifique par ses utiles travaux, parmi lesquels il ne faut pas oublier la belle carte qu'il a dressée du sud de la Crimée.

La route contourne plus loin le cap Aïoudag dont la coupe sourcilleuse, boisée et comme velue, plongeant dans la mer, y offre une figure bizarre, étrange. On dirait un ours qui incline la tête pour boire. On y voit les ruines d'un monastère. C'est ce cap que Dubois de Montpéreux croit être le Criou-Métopon. Je ne le pense pas. L'opinion de Malte-Brun, relatée plus haut, me semble être motivée.

On trouve ensuite le superbe jardin botanique de Nikita où s'étalent les plantes exotiques les plus belles, les plus rares, et tous les beaux arbres de la Crimée et de l'Orient. Il y a une infinité de jolies petites villas dans les environs à Marsanda ; le Haut, le Moyen, le Bas Marsanda.

Vient après le charmant site de Yalta, au pied de belles montagnes boisées, au bord de la mer qui y forme une rade où se balançait sur les flots un joli navire à l'ancre. De riantes demeures égaient les coteaux voisins.

Un peu plus loin, à Aoutka, au milieu de deux montagnes, dans le ravin sombre qui les sépare, se déroule comme un ruban

blanc, un torrent qui finit par se précipiter en une jolie cascade dont l'onde forme l'Ougane-Sou, petite rivière, quelquefois bien fougueuse, lorsqu'elle est gonflée par les pluies. Il est dangereux alors de la traverser à gué.

Viennent après les belles villas. — C'est d'abord Livadia, joli nom grec. Je m'y arrêtai. Son propriétaire M. le comte Léon Potocki, ancien ministre de Russie à Stockholm et à Naples, y était en *villeggiatura*. Il voulut bien accueillir le voyageur, sans faire attention à son costume de route, en drap de poil de chameau, un peu trop caucasien.

Livadia est une vaste propriété qui, sur une étendue de près de 2 verstes, compte 212 dessatines (231 hectares). Sur les hauteurs, vers la montagne qui l'abrite, il y a de belles forêts de chênes. C'est sur la partie intermédiaire, entre la hauteur et le rivage, que s'étalent ses prairies et ses jardins. J'avais entendu parler de Livadia ; mais je n'avais pas l'idée de la magnificence de ses arbres, de ses pelouses et de ses belles plantes.

J'ai vu là le cèdre du Liban, le pin de l'Himalaya; la sabinea florida, dont les nombreuses et grandes fleurs purpurines sont si belles au printemps; l'andrachne qui perd son écorce chaque année et qui porte des fruits rouges. J'ai vu là les plantes qui viennent du fond de l'Orient, de l'Amérique, de la Nouvelle-Hollande, du Japon; — puis de ces plantes que nous connaissons en Europe et qui sont là grandes comme des arbres; des magnolia, par exemple, de 2 sagènes 1/2 de hauteur (17 pieds).

Il y a des clématites immenses qui grimpent amoureusement par-dessus les arbres, mais ne les étouffent pas; car la clématite ouvre les bras avec délicatesse pour embrasser l'arbre qu'elle aime, et vit de sa propre substance. Il y a des frênes, couverts de vigne sauvage qui retombe, en formant à leur pied des bosquets; il y a des *semper virentes,* des lauriers partout; des saules pleureurs, immenses comme à Nikita. Livadia mériterait une mono-

graphie faite par une plume compétente. Ce que chaque voyageur peut admirer et comprendre, c'est le discernement et le goût qui ont présidé à la distribution des arbres et des plantes, pour former çà et là de ces massifs de verdure et de fleurs dont la contexture et les tons variés, dont les nuances et les fleurs différentes offrent de ces oppositions si belles à l'œil. Il a fallu pour cela de longues années, pendant lesquelles les propriétaires qui sont hommes de goût et possesseurs d'une grande fortune peuvent à chaque saison réaliser avec amour quelque rêve d'amateur de la belle nature et de ses produits riants ou rares.

Livadia possède un petit Musée. Il y a d'abord quelques beaux objets antiques, disséminés çà et là, dans les jardins; — une statue de héros, la chlamys au bras; un sarcophage en marbre, des premiers temps chrétiens, tout couvert de bas-reliefs, que le comte Potocki a transformé en un bassin de fontaine, sur laquelle il a posé une belle statue de femme couchée qui semble être la nymphe de l'onde qui s'y épanche.

Il y a dans les appartements de la villa une jolie collection d'objets d'art. Ainsi, une belle tête de Faune, en rouge antique; — quelques charmantes terres cuites; entre autres, une lampe offrant Ulysse et les Sirènes. Le héros, le type de la sagesse et de la méfiance, est lié au mât de son vaisseau, et il crie à ses compagnons, qui ne peuvent l'entendre, de le délier, tant est séducteur le chant des Sirènes qui l'appellent.

Il y a bien d'autres belles choses à admirer à Livadia. Il aurait fallu y séjourner quelque temps. J'y ai à peine passé quelques heures. La nécessité avec ses longs éperons me pressait. Je voulais voir le même jour Orianda; et pour cela je déclinai même la table hospitalière du comte Potocki; mais j'acceptai, pour en avoir un souvenir épicurien, deux bouteilles de l'excellent vin, rouge et blanc, que produisent ses belles vignes de la côte. Il est assez connu que les vins de la Crimée valent encore mieux que leur

réputation, si l'on vient les goûter chez les propriétaires de l'endroit. C'est une branche d'industrie qui demande encore à être perfectionnée. N'est pas vigneron qui veut! C'est toute une science. Demandez-le plutôt aux propriétaires de ces clos fameux en France et ailleurs.

Livadia est voisin d'Orianda. Il y a deux Orianda. Il y a le Vieux Orianda, l'ancienne propriété du comte de Witte, aujourd'hui celle d'une Auguste Princesse. Je n'y suis pas allé. Cette belle terre s'étend, je crois, jusqu'au cap Aïtodoro, une des cornes du Criou-Métopon, où se trouvent les ruines d'un très-ancien monastère. La route contourne la hauteur d'où le cap se projette dans la mer.

Il y a dans les environs de riantes villas, celle des princes Mestchersky; celle où le prince Alexandre Golitzyne, qui fut un des fidèles conseillers de l'empereur Alexandre Ier et aussi de l'empereur Nicolas Ier, est venu terminer sa carrière dans la belle retraite, dont, hélas! il ne pouvait pas jouir dans son état de cécité.

Il y a, plus rapproché de Livadia, le Nouvel Orianda, la propriété de l'impératrice Alexandra Feodorovna, don de l'empereur Nicolas Ier à son épouse bien-aimée. En 1837, ce n'était qu'un beau site, dans un admirable endroit, un peu trop resserré peut-être entre les rochers qui l'encadrent; mais la vue y est si belle!

C'est là que l'on a élevé la villa de marbre et de diorite dont les terrasses italiennes descendent jusque vers le rivage de la belle nappe, presque toujours bleue, que la mer Noire étale devant ce charmant séjour.

A Orianda il faut regarder la mer, la mer qui s'y brise doucement sur le rivage, et dont le murmure doit procurer un léger sommeil. Tout a été combiné dans ce but. L'habile et savant architecte (M. Stackenschneider) qui a fait le plan de la villa a compris que c'était la mer, la belle mer bleue, qu'Orianda devait regarder; car, du côté de la hauteur, la vue manque d'espace.

Il est vrai qu'en traversant les allées chargées de vignes en treille, on arrive bien vite, par de beaux chemins, sur la hauteur dont les environs sont des buts d'excursions charmantes.

Cette situation dans un fond vers le rivage est un peu un inconvénient. C'est le reproche à faire aussi à Aloupka. Sur cette côte, il faut choisir entre la hauteur, d'où la vue plane au loin sur la mer, mais dont on n'entend pas le murmure, et le rivage, où ce murmure vous berce doucement.

Orianda a ses jardins. Sur les vertes pelouses qui s'étendent comme des tapis veloutés devant ses terrasses et sous ses fenêtres, il y a une foule de beaux arbres et de belles plantes. J'y ai vu le vrai acacia, dont les fleurs embaument l'air et que nous ne connaissons pas dans le nord; toutes les variétés du laurier et de l'oléandre; de superbes magnolias; la pavonia imperialis; les azalea, japonica, indica, pontica; une foule d'autres belles plantes, arbustes ou arbres : et tout cela verdoyait au soleil, le 4/16 novembre, par une chaleur de 15° à l'ombre.

Orianda a ses vignes, de très-belles vignes. Orianda a un habile jardinier, à qui le général Zakharjevsky témoignerait toute son estime; car Orianda a des chemins, de charmants petits chemins, formés de petits cailloux bien nivelés, de ces jolis petits chemins tout fermes, comme on en trouve peu. Il est vrai que la matière première est là, sous la main.

Que dirai-je enfin? Il ne manque à Orianda que la présence quelquefois de Celle qui n'a vu ce beau lieu qu'à une époque où la villa ne s'y élevait pas encore. Elle y trouverait une demeure splendide.

Je fus frappé de la beauté des appartements. Ce ne sont pas, et c'est bien, je crois, tant mieux, les salles, les vastes chambres et les grands cabinets de la demeure habituelle de nos souverains. C'est une villa italienne, avec toute sa richesse et son luxe, et aussi avec toute sa commodité. Outre les appartements de Leurs

Majestés, il y a, sous le toit impérial, seize appartements pour les dames et les demoiselles d'honneur; et, tout près, au delà d'une jolie place entourée de verdure, il y a, dans les corps de logis formant les dépendances, quarante logements commodes pour les personnes de la suite. D'ailleurs, si l'Auguste Impératrice venait un jour habiter sa belle villa un hiver, le goût exquis de sa nature délicate trouverait sans doute des embellissements à y ordonner; ils seraient faciles dans un pays où, d'une saison à l'autre, on opère des merveilles dans le domaine des fleurs.

Orianda m'a laissé un doux souvenir, se liant à un autre souvenir qui n'était pas moins doux. A pareil jour, le 4 novembre, j'étais allé, deux ans auparavant, offrir l'hommage de mon profond respect à Sa Majesté sur le beau rivage de Nice; et, jugeant par comparaison, je trouvai que le rivage de l'Italie russe l'emporte en beauté, et peut-être même en douceur de température; car il avait plu pendant toute la nuit, la veille du jour où j'arrivai à Orianda; et, malgré cela, il y avait à l'ombre, comme j'ai l'ai dit, 15° de chaleur, et les ondes de la belle mer bleue murmuraient doucement sur le rivage.

Aloupka, la riche création du feu prince Vorontzov (elle a coûté, dit-on, 3 millions de roubles; 12 millions de francs), malgré ses milliers de dessatines d'étendue, n'a pas répondu entièrement à mon attente. C'est un vrai château en pierre diorite, de la famille des granits, ou diabase, extraite dans l'endroit même, la même pierre qu'à Orianda; mais à Aloupka, cette pierre dont la physionomie est austère, n'y est pas, comme à Orianda, modifiée par la présence du marbre, heureuse combinaison de M. Stackenschneider.

Le prince Vorontzov était, au point de vue de l'art, très-amateur de ce qui est anglais. Il l'a bien prouvé en Crimée et au Caucase. Aloupka a un admirable côté, celui de la mer. Du côté de la

hauteur, il étouffe un peu, dominé comme il l'est par la côte qui monte au-dessus de sa tête d'une manière fatigante à l'œil. C'est du moins l'effet qu'il a produit sur moi. On m'a dit que le séjour est un peu humide en octobre et novembre et trop chaud en juillet et août, mais qu'il est admirable de température en hiver, en avril et mai. Comme demeure, il y a peut-être trop de passages, trop de coins et de petites chambres. Il s'y trouve un salon, carré long, ni petit, ni grand ; il semble fait pour la causerie ; et une superbe bibliothèque, la pièce-reine de cette belle demeure.

Cette bibliothèque a vue sur la mer. Le noble vieillard s'y tenait habituellement. Que l'on y travaillerait bien à quelque livre qui parlerait de l'Orient, où il devrait y avoir comme un écho de l'ancien monde, et où l'on devrait comme entendre le murmure du Pont-Euxin !

Il y a peu d'objets d'art à Aloupka, à l'exception de quatre superbes paysages de Hubert Robert, les plus grands (ils sont en hauteur) que je connaisse. Ils ont appartenu jadis à la famille du comte Rostopchine.

D'Orianda à Aloupka, il y a 10 verstes. Dans l'intervalle, sont de charmants endroits. A moitié chemin, se trouve Miskhor où, un peu sur la hauteur, en vue du cap Aïtodoro qui est à l'horizon, auprès de quelques-uns de ces beaux arbres dont j'ai parlé, aux grands troncs noueux, aux vastes branches, au milieu de quelques peupliers d'Italie qui montent gracieusement dans l'air, au milieu d'un parterre de roses, il y a une belle source vive qui jaillit d'une grande urne, qui y retombe et qui épanche son onde, fraîche, pure et très-abondante, dans une vasque immense où les ieunes femmes des environs viennent se mirer, en puisant de l'eau. — C'est la Fontaine aux Roses ! tel est son nom.

Il y a encore dans les environs quelques beaux sites, et de belles villas, comme celle des Narischkine.

Allons ! il faut dire adieu à ce charmant rivage. En effet, peu

au delà, la côte devient moins belle. On quitte cette ligne rentrante dont j'ai parlé, que forme la chaîne Taurique. Les caresses du vent de l'ouest-nord-ouest effleurent quelquefois de leur haleine froide « le front du Bélier, » car je persiste dans l'opinion de Malte-Brun.

La route embrasse *presque* tout le « Criou-Metopon, » s'y élevant parfois très-haut, en y laissant, dans le bas sur le rivage, encore de jolies villas qui s'y succèdent, Chepilov, Maltzov, Mazourov, Chatilov, Milas, Gouriev; mais c'est la fin. Voilà le côté ouest du « front du Bélier; » la route n'arrive point jusqu'à sa corne occidentale, le cap Aïa.

Il ne faut pas que je quitte cette belle route qui monte de ce côté sur la chaîne, à une immense hauteur, en y faisant des coudes en zigzag, sans la mentionner avec reconnaissance. C'est l'œuvre du feu prince Vorontzov. Elle a exigé de grands travaux. Comme elle suit partout la côte, elle monte et descend ses rochers qu'elle entoure quelquefois à distance. Il y a des propriétés qu'on a voulu ménager. Il a fallu faire sauter des roches, et établir la voie dans diverses localités sur des pentes que l'on a consolidées par des travaux de soutènement. Elle quitte la côte à 20 verstes du cap Aïa. Pas loin de là, elle traverse un tunnel, percé dans la masse vive d'un rocher immense, abrupt, qui plonge dans la mer. Il aurait été trop difficile ou il aurait été plus dispendieux d'y pratiquer une voie avec soutènement, en taillant la pente vive et ardue du rocher.

Cette belle route commence ou finit, comme on veut l'entendre, à Aloucheta, où descend la bonne route que j'avais suivie depuis Simféropol. Celle-ci a été construite en 1827-1828, pour relier celle de la côte, qui a exigé, je crois, dix ans de travaux. Son développement est de 84 verstes, et en y comprenant la route de Simféropol, d'au moins 135 verstes[1].

1. J'éprouve ici pour mes lecteurs le regret de l'absence d'une carte de la

Quand on sort du local brillant d'une fête où règnent les enchantements du monde, sur le seuil on est déjà sous l'impression qu'elle laisse. Ordinairement, des fêtes du monde, on revient fatigué. Mais en quittant les lieux enchantés où sont les fêtes de la nature, il n'y a pas de fatigue, il n'y a que des regrets. En m'élevant sur la hauteur, sur le seuil de cette côte où montait en serpentant la route qui m'en éloignait, j'avais le cœur serré.

Les ténèbres vinrent quand nous fûmes sur la montagne. La hauteur doit être considérable, de plusieurs milliers de pieds, je suppose; je n'ai pu l'apprécier exactement. Je laissais au loin derrière moi, à une grande profondeur, la vaste nappe de la mer Noire, mystérieusement éclairée par l'astre de la nuit.

On franchit définitivement la chaîne Taurique. Une grande porte, massive comme une porte de citadelle, est tout au sommet. La route y passe, et puis débouche dans la vallée de Baïdar.

Arrêtons-nous un moment pour rappeler ce que la Crimée a été, ce qu'elle promet, et pour apprécier un certain reproche qu'on lui fait.

La Tauride a été le théâtre du commerce et de la prospérité des colonies grecques, un des greniers de l'ancien monde, un des riches pays d'où Mithridate tirait ses ressources, le dernier refuge de sa puissance. — Dans le moyen âge elle a été recouverte par les flots de l'invasion des peuples barbares et foulée sous leurs pieds. — Pendant deux siècles les Génois y ont fait revivre une partie de son commerce. — Enfin, Tatares et Turcs y ont laissé tout dépérir. — Les historiens sont là pour le raconter.

Lorsque la Russie en a pris possession, elle y a trouvé les

Crimée, jointe à mon livre. C'est une nouvelle lacune. J'ai signalé celle d'un papillon pour la presqu'île de Taman dans ma Carte du Caucase. J'ai indiqué pour cette presqu'île de Taman beaucoup de renvois à la Carte n° 2 des *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, parce qu'il n'existe pas de carte pareille aussi détaillée. Pour la Crimée, il y a plusieurs bonnes cartes russes et françaises. Je suis obligé d'y renvoyer mes lecteurs pour remplir cette nouvelle lacune.

restes d'une puissance dont elle ne pouvait pas accepter les bases.

En visitant la Crimée, où il a longtemps séjourné et dont il a tracé un si éloquent tableau, Pallas, sous l'impression de ce beau pays qui produit tous les biens de la terre, où dans ses vallées et sur la côte les meilleurs espèces d'arbres fruitiers croissent à l'état de nature comme des forêts, Pallas a dû écrire comme il l'a fait. Son livre est un programme de promesses. — Eh bien ! après plus d'un demi-siècle, tout ce qu'il en a dit n'est pas au-dessus de la vérité, et si tout ce qu'il en attendait ne s'est pas encore réalisé, — ce n'est pas une raison. Il faut plus que quelques années pour rétablir ce que la barbarie des siècles a défait, et pour faire disparaître les ruines qu'elle a accumulées. Il faut pour cela de bonnes et rapides communications.

Nous venons de parler de la magnifique route du feu prince Vorontzov, mais c'est sur la côte méridionale; il faut y arriver. Il y a bien les bateaux qui y font échelle, mais encore faut-il arriver sur la côte de la mer Noire. Cela viendra, — et c'est dans un avenir très-prochain, car nous y touchons déjà. Alors la Crimée sera bien ce qu'elle est déjà par sa nature, l'Italie russe ; elle le sera aussi par l'affluence des voyageurs.

Maintenant, le reproche. — Pour parler contre la Crimée, on a parlé des fièvres de la Crimée. Je n'y crois guère.

Dans les lieux peu cultivés, là où sont des ruines et peut-être des eaux stagnantes, je comprends, jusqu'à un certain point, le germe de ces fièvres (où n'y a-t-il donc pas quelque germe de mort ?). Mais là où la côte toute verdoyante, toute cultivée, étale sa vie, il n'y a pas de fièvre, excepté peut-être pour les ennuyés qui cherchent le tumulte ou du moins le grand mouvement de la société des touristes qui passent et repassent sur les rivages de l'Italie ou sur les bords du Rhin. — Pour ces gens blasés, à qui il faut les distractions de Baden-Baden ou le *farniente* de Naples, ils ont à craindre, en Crimée, — la fièvre de l'ennui.

Eh bien! à tous ceux qui voudraient connaître la belle nature du Sud et de l'Orient sans attendre les rapides communications des chemins de fer, qui gâtent souvent le pittoresque, il faut dire : « Venez en Crimée. »

A ces ennuyés dont j'ai parlé, s'ils répondaient : « Nous attendrons, » il faut encore dire : « Ne différez pas; êtes-vous sûrs du jour de demain? Faites un effort, arrivez; — vous en aurez la récompense :

« Un souvenir radieux dans votre vie,
Un souvenir que vous n'attendiez pas. »

Je poursuivis mon voyage par la vallée de Baïdar! nom si souvent prononcé dans la dernière guerre, — c'est l'avenue d'une contrée où j'allais éprouver d'autres émotions. Cette vallée est le chemin de Sévastopol.

Nous allâmes d'abord tout droit jusqu'aux environs de Tchorgoun, sur la Tchernaia-Retchka; puis à Kamari, où je vis encore les redoutes turques; puis à Kadikioï, là où se trouve le champ de bataille de Balaklava.

Nous passâmes la nuit à Kadikioï, qu'une très-petite distance sépare de Balaklava.

Voilà le port des Symboles de Strabon, le Cembalo des Génois. Si l'on se laissait aller à la conviction qui s'était emparée de Dubois de Montpéreux, on serait tenté de regarder sur les hauteurs si l'on n'y voit pas venir quelques géants. Dubois, que j'ai souvent nommé, parce que j'aime sa bonne foi, sa science et sa sagacité, était convaincu que le port de Balaklava est le port des Lestrigons. Il se montre quelquefois très-ingénieux dans la manière dont il cherche partout et croit découvrir les traces de l'*Odyssée* sur les rivages du Pont-Euxin.

Ce qui, à Balaklava, est sous les yeux de la réalité, c'est un petit port qui s'avance dans l'intérieur des terres.

Si l'on se laisse aller aux fantaisies de l'imagination, on peut se dire que l'un de ces géants dont parle le joli roman de *Micromégas*, qui avait huit lieues de haut, c'est-à-dire vingt-quatre mille pas géométriques de cinq pieds chacun, en touchant terre se laissa choir sur ce rivage, et, s'y retenant de la main, fit entrer un de ses doigts entre les rochers.

En effet, le joli port de Balaklava a exactement la figure d'un bout de doigt plié. Il a au moins une verste de longueur et une profondeur suffisante pour de grands vaisseaux. Abrité partout, il est dominé par les rochers. De leurs sommets aux premières lueurs du matin, se détachait dans le ciel, d'une manière très-pittoresque, la silhouette des murailles et des tours génoises qui, comme ruines, sont dans un bon état de conservation.

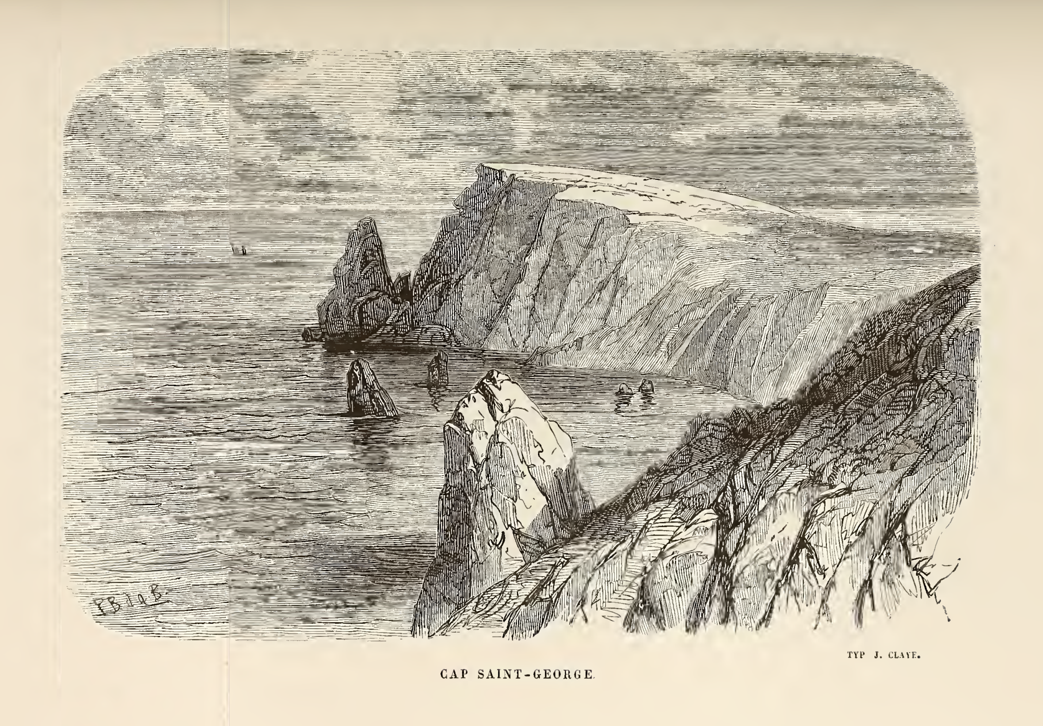
Ce petit port convenait à la marine des Génois qui paraissent avoir trouvé trop vaste le port de Cténous dont parle Strabon, en disant que celui des Symboles en était séparé par la distance de 40 stades, c'est-à-dire 6 verstes 1/3.

Cténous est le port de Sévastopol. Or, il y a 10 verstes jusque-là en ligne droite. On peut supposer, pour expliquer la différence, que le fond de la grande baie se prolongeait au sud entre les montagnes, dans un ravin, *balka* en russe, de peut-être plus d'une verste, là où la Tchernaia-Retchka se jette dans la grande baie, y formant des atterrissements qui indiquent une époque peu ancienne, et qui ont peut-être comblé cette prolongation supposée de l'ancien port.

Le Cténous, grand comme la Corne d'Or de Byzance, ne pouvait convenir qu'à la marine d'un grand empire.

A Balaklava, je vis le quai en madriers que les Anglais y avaient construit; et, dans les environs, les bonnes routes qu'ils y avaient établies pour aboutir à leur camp.

Ces 10 verstes de distance me firent souvenir de ce qui fut dit dans le parlement anglais. L'Angleterre avait pourvu aux commu-



TYP J. CLAYE.

CAP SAINT-GEORGE.

nications de 3,000 milles anglais par mer et n'avait pu aboutir devant Sévastopol sur une distance par terre de 6 milles anglais. Ces difficultés de communication expliquent la guerre de Crimée. Un axiome ancien dit : *Qui a la mer a la terre*. Oui, mais contre la Russie, cela ne peut aboutir qu'à ses rivages.

De Balaklava au monastère de Saint-George il y a 12 verstes. Outre le désir de contempler le célèbre cap, le Parthenium (le cap Fiolente de la carte russe), un autre motif m'attirait à ce monastère. C'est là, dans la crypte de la nouvelle église, que repose la dépouille d'un homme chevaleresque, le comte Basile Péroffsky, aide de camp général, l'un des quatre premiers aides de camp de l'empereur Nicolas Ier avant son avénement au trône. Le comte Péroffsky était une belle nature, généreuse, un caractère intègre, un esprit brillant. Je l'ai beaucoup connu. Après de longues souffrances qui l'épuisaient peu à peu, mais qu'il supportait avec une résignation chrétienne, il se rendit sur le beau rivage de la Crimée, y cherchant quelque soulagement ; il y a trouvé une mort plus douce qu'il attendait avec calme et dont il avait comme annoncé le jour. Il avait lui-même désigné la place où il désirait reposer, et il avait dicté à son frère, le général comte Boris Péroffsky, par qui il me fit saluer, l'inscription qu'il a ordonnée pour son tombeau, une simple dalle :

COMTE BASILE ALEXÉIÉVITCH PÉROFFSKY,
NÉ LE 9 FÉVRIER 1795, MORT LE 8 DÉCEMBRE 1857.

Le monastère de Saint-George est dans une des plus belles situations que je connaisse. Placé sur la hauteur. il regarde le cap élevé et menaçant, où se dressait dans l'antiquité le temple d'une Vierge, soit la Vierge cruelle des Taures, soit la Diane des Grecs.

La mer se brise avec retentissement contre les rochers de basalte du promontoire Parthénique (voir la vignette). Les pics noirs qui s'y

dressent au sein de l'onde me rappelèrent des pics également volcaniques qui se dressent aussi du fond de la mer, non loin de Catane, sur le rivage de la Sicile, où on les nomme *Fariglioni della Trizza.*

Devant l'entrée de l'église du monastère sont les tombes de deux hommes également connus qui y avaient indiqué leur sépulture, le comte de Witte et le prince Alexandre Galitzyne dont j'ai vu la villa sur la côte méridionale de la Crimée.

Je restai quelque temps à ce monastère et je m'entretins avec l'archimandrite de cet asile de paix. Il me donna des détails sur le terrible ouragan de novembre qui, lors du fameux siége, bouleversa ces rivages ; et il me parla des Français, de leur respect pour le monastère, des visites qu'ils y firent, de l'assurance que leurs officiers s'empressèrent de donner aux moines de la sécurité parfaite dont ils jouiraient, car ils prenaient sous leur protection le saint monastère, dont le beau nom de Saint-George, donné aussi au cap, a fait succéder les idées du christianisme dans les lieux où l'antiquité païenne avait un de ses temples sanguinaires.

Les savants ne sont pas bien d'accord sur l'emplacement du temple du promontoire Parthénique, ni même sur l'origine de la déesse qu'on y adorait.

Hérodote dit, après avoir parlé de l'usage cruel des Taures de sacrifier les étrangers à cette divinité : « Quant à la déesse à qui ils immolaient ces victimes, les Taures disent eux-mêmes que c'était Iphigénie, fille d'Agamemnon[1]. »

Scymnus, le plus ancien géographe qui ait parlé de la côte de la Tauride, dit : « Dans ce lieu de la Tauride (en mentionnant la Chersonèse où était une ville grecque que les Héracléotes et les Déliens avaient fondée), quelques-uns racontent qu'Iphigénie fut amenée après avoir été enlevée d'Aulide. Les Taures, avec leurs hordes nombreuses, mènent dans ces montagnes une vie

1. Hérodote, IV, 103.

errante. Barbares par leurs cruautés et par leurs meurtres, ils implorent la divinité par des crimes impies[1]. »

Dubois cite ce passage en cherchant à établir qu'il y avait un temple de la Vierge taurique sur « le front du Bélier, » qu'il prétend être l'Aïodag ou Aïoudag, comme nous l'avons dit. Mais le passage de Scymnus de Chio n'est pas explicite quant à la localité, malgré ce qu'en dit Dubois (VI, 9).

Il dit plus loin (page 192), pour répondre à un reproche de contradiction qu'on lui avait fait, que le temple d'Iphigénie était, comme il l'avait démontré, sur l'Aïodag; que si c'était le principal sanctuaire des Taures, correspondant à celui d'Iphigénie, il n'avait pas été le seul et qu'il avait cité et décrit le cap Aïa, comme ayant été aussi un des sanctuaires des Taures; qu'enfin, il était clair que Strabon, en parlant d'une *certaine divinité*, avait eu en vue la déesse vierge des Taures et non Minerve ou la Diane des Grecs, qui lui ressemblaient.

Dubois tendrait à démontrer que les Taures avaient élevé des sanctuaires à leur cruelle divinité sur plusieurs caps d'où leurs prêtres précipitaient dans les flots les étrangers qu'ils avaient égorgés[2].

Quant à l'emplacement du temple de la divinité dont parle Strabon, voici le passage : « Pour celui qui navigue (du golfe Carcinites) à gauche, il y a une ville et le beau port des Chersonéniens... Dans cette ville (Chersonesus), il y a le temple de Parthenos, c'est-à-dire de la Vierge, d'une certaine divinité qui a donné son nom au cap qui est avant (πρὸ, avant, en présence, devant) la

1. Scymnus, 828, 834.

2. Ceci est possible. Quant au temple dont il s'agit, on ne comprend pas trop comment on peut en démontrer l'emplacement sur l'Aïodag plutôt que sur le cap Parthénique. Tous ces caps appelés Aïa (Saint) peuvent avoir porté des sanctuaires que les Grecs plaçaient souvent sur des promontoires. Plusieurs auteurs ont voulu indiquer un cap de préférence pour le Criou-Métopon. Malte-Brun me paraît seul dans le vrai; et quant aû Parthenium il vaut mieux le laisser où il est jusqu'à la découverte d'une preuve du contraire,

ville à 100 stades, et qui est appelé Parthenium, ayant un temple et un simulacre de cette divinité. Entre la ville et le promontoire, il y a trois ports (qui ne peuvent être que les baies du grand port de Sévastopol) ; puis vient la Vieille-Chersonesus, aujourd'hui ruinée, et après un port à l'entrée étroite appelé le port des Symboles (VII, chap. IV, 2). »

Le point de départ est ce golfe Carcinites, c'est-à-dire de Pérécop, car Strabon dit plus haut (chap. III, 18), en parlant de ce golfe, « ce golfe éloigné de Tamyraces ou Carcinites où est l'isthme de la grande Chersonèse. »

En ce qui concerne la localité, les 100 stades depuis Chersonesus (la Vieille) ne correspondent pas exactement aux 10 verstes de distance en ligne droite entre le Cténous (le port de Sévastopol) et le cap Saint-George, ou bien aux 10 verstes de distance entre le cap où est le phare Chersonèse (et où était la vieille Chersonesus) et le cap Saint-George, car ces 100 stades ne font que 6 verstes 1/3. Il y a quelquefois chez Strabon une correspondance très-exacte des distances, ainsi par exemple entre Panticapée et Myrmecium ; d'autres fois il y a des différences, ainsi qu'il y en a chez les voyageurs géographes modernes. Mais, comme il n'y a absolument aucun cap entre celui du phare Chersonèse et le cap Saint-George, et aucun port plus au sud que celui de Balaklava, on est fixé parfaitement quant à la localité.

Relativement à la divinité même, il est probable que les Héracléotes, en fondant la ville de Chersonesus, trouvèrent sur ce rivage le culte de cette Vierge homicide des Taures, et que, suivant la coutume des Grecs (et plus tard des Romains) de respecter, dans les régions où ils arrivaient comme colons, les coutumes religieuses des peuples, ils confondirent probablement ce culte avec celui d'une Vierge plus douce, Diane, dont-ils apportèrent avec eux le culte ainsi que celui d'Hercule.

On a trouvé enfoui dans le sol du cap Saint-George un beau

chapiteau de colonne en marbre rougeâtre (il est au Musée de l'Ermitage, et figure sur le frontispice des *Antiquités du Bosphore Cimmérien*). Il serait bien possible que ce fût un débris du temple de la Diane taurique.

Que de souvenirs de mythologie et d'histoire sur ces rivages et sur cette ville de Chersonesus dont j'allais voir l'emplacement, et dont tant d'archéologues instruits ont parlé, ainsi que Dubois qui lui consacre beaucoup de détails, de dessins et de plans (tome VI de son *Voyage* et Atlas).

Après Mithridate viennent les Romains. Les Alains arrivent dans le Ier siècle après J.-C. Au IIe siècle les Goths; au IVe siècle les Huns qui ne font que traverser la presqu'île pour se rendre sur le Dniester et le Danube et y détruire la monarchie d'Hermanaric (Ermeric d'Ammien Marcellin), roi des Ostrogoths.

Justinien fait élever à Cherson de *longues* murailles et donne aux Goths les évêques qu'ils lui demandent. Au IXe siècle, il y a un archevêché de Gothie, comme un archevêché du Bosphore à Kertch (Bospro); il y a un évêché à Soudac, plus tard la Soldaia des Génois.

Du cap Saint-George à Sévastopol il y a 10 verstes.

Je me laissais aller à tous ces souvenirs de l'antiquité, en approchant de cette célèbre ville qui a fourni aux annales des temps modernes un de ses faits les plus mémorables.

Le temps n'est pas venu d'en écrire l'histoire, mais le voyageur retracera ici quelques-uns des souvenirs palpitants et glorieux qu'il y a recueillis et quelques-unes des émotions qu'il y a éprouvées.

A mesure que j'approchais, je découvrais, de plus en plus, toutes les traces du fameux siége; d'abord les lignes des Anglais lorsqu'ils eurent changé avec les Français le côté de leur attaque, puis les lignes françaises lorsque ceux-ci eurent pris la droite, le côté important, celui où était la *clef* de Sévastopol du côté de terre.

Rien n'y paraissait changé encore. Le *sol* tout bouleversé, les lignes se rapprochant de plus en plus, étaient partout visibles avec leurs petits fossés, leurs talus et leurs embrasures béantes

Voilà ces deux fameux bastions n° 3 et n° 4. Lorsque les alliés débarquèrent à la baie de Kamisch, il y avait en batterie sur ces bastions *quelques* pièces de canon. Quelques jours après ils étaient hérissés d'artillerie; quelques semaines après, des centaines de canons bordaient leur défense improvisée.

Qui avait improvisé cette défense qui est un fait inouï dans l'histoire ? Qui avait transformé, en présence d'au moins deux armées, une enceinte à moitié ouverte du côté de terre, en une immense citadelle dont le siége dura près d'un an ?

Répondre à une pareille question est la matière de tout un ouvrage, et il faudra une plume compétente. Rappelons seulement quelques faits isolés. Indiquons quelques traits plus particulièrement éclatants de l'héroïque et indomptable énergie des hommes qui surent improviser et qui soutinrent cette lutte, et nommons quelques-uns de ces héros. J'en ai trouvé plusieurs survivants à Sévastopol et ailleurs, en Crimée; et c'est à des notes rapides recueillies à des récits qui m'étaient faits, sans qu'on se doutât que ma mémoire les rassemblait pour les dire, que je dois de pouvoir esquisser ici quelques traits de cette lutte.

En descendant les pentes des ravins qui dominent Sévastopol, et en m'élevant depuis la ville sur les hauteurs de ces ravins, je me demandais comment on était parvenu à y faire arriver les canons. Il n'y avait guère que des marins en état de hisser sur ces hauteurs les canons de calibre monstrueux qui firent la défense de ces bastions improvisés.

Ainsi firent-ils; et du rôle de travailleurs et d'ingénieurs de ces bastions passant à celui de leurs défenseurs, ils engagèrent la lutte gigantesque. C'étaient en effet géants contre géants, car chez les ennemis se trouvaient des hommes de la même énergie.

La vie même de Sévastopol, c'était surtout la grande baie, les bassins des docks et le quartier de la Korabelnaia. Les docks c'était le cœur. Il fallait à tout prix défendre, comme du côté de l'ennemi il fallait prendre à tout prix, ce côté gauche de Sévastopol. La lutte à ce côté droit de l'attaque devint surtout gigantesque, quand les Français s'y furent établis.

En voyant la localité, je compris seulement alors l'importance de ce Mamelon Vert des Français, cette redoute de Kamtchatka, dont j'apercevais la hauteur depuis la rade, par le travers de la Kilène-Balka. C'était si bien le point important, que nos marins eux-mêmes craignaient par leur tir sur ce point de laisser trop deviner à l'ennemi cette importance. Dans ces cas-là, il y a comme des ruses chez les héros qui tâchent de dissimuler la place.

Nos marins m'ont raconté quelques détails sur la célèbre journée du 6/18 juin, en rendant le plus magnifique témoignage à la bravoure ennemie.

Lorsqu'ils s'élancèrent à l'assaut des bastions du flanc gauche, on entendait du bastion n° 2 les cris éclatants des Français : « En avant! courage! en avant! » à mesure que par le travers de la Kilène-Balka, les gros canons des bateaux à vapeur tirant à mitraille les abattaient. On chargeait ces canons de 68, au lieu de boulets et de mitraille, d'un sac de 68 livres de balles; il y en avait 1,500 dans chaque sac. A chaque décharge arrivant de côté, on voyait des files entières tomber foudroyées; et, comme d'autres vagues, d'autres files arriver, avec le cri : « Courage! en avant! » pour tomber aussi, suivies d'autres flots qui arrivaient criant toujours : « En avant! courage! en avant! » succession de vagues vivantes qui retombaient mortes, suivies toujours par de nouvelles vagues vivantes.

Il était beau, il était grand, ce courage intrépide, ce mépris de la mort, me disaient nos marins. Un moment sublime fut celui où nos soldats sautèrent par-dessus les banquettes pour border

l'épaulement et repousser avec la mousqueterie et la baïonnette l'ennemi arrivé jusque dans le fossé.

Ce jour-là, la lutte, commencée au point du jour, était terminée deux heures après. Un profond silence régna après le fracas de cette terrible lutte. A midi, on voyait couchées au soleil devant les bastions ces hécatombes humaines, y dormant du sommeil des héros. Alors, Kamtchatka, le Mamelon Vert n'était pas pris.

Vinrent les jours sombres pour Sévastopol. Chaque jour, des milliers de cœurs braves se succédaient à la défense de ces bastions. On y arrivait gravement comme à une parade qui se renouvelait le lendemain ; mais à la nouvelle garde montante, la moitié des héros de la veille ne revenaient pas.

Le soir, le rempart en terre de ces bastions improvisés était comme ruiné, à moitié silencieux; il semblait ras et mort. On travaillait la nuit. Le lendemain, au point du jour, l'ennemi voyait un nouveau rempart qui avait surgi du sol et le même nombre de canons qui le bordaient. Il y a très-peu de terre sur la hauteur rocheuse où est le bastion n° 3. Comment faisaient les défenseurs ? On ne sait pas. L'abnégation et l'héroïsme improvisaient la défense, à mesure que l'attaque héroïque s'avançait.

Aussi quand, épuisés de soif, les tirailleurs enfouis dans leurs embuscades, élevant de part ou d'autre un bidon qui se montrait par-dessus le bord, et qu'à ce signal la fusillade meurtrière cessant, on allait chercher de l'eau; les tireurs russes et français se rencontrant, ils échangeaient entre eux des regards de fierté mutuelle, même sympathique ; et l'on rentrait dans les embuscades, pour recommencer aussitôt le tir meurtrier. Dans les courtes trêves pour enterrer les morts, les officiers russes et français s'abordaient avec une civilité froide, mais courtoise, échangeant des paroles brèves, qui exprimaient de part et d'autre un sentiment contenu, quelquefois bien voisin de la poignée de main che-

valeresque que l'on échange entre ennemis qui se valent. Voilà ce qui ennoblit la guerre.

Ainsi de part et d'autre, en se rapprochant toujours plus, se soutint la lutte.

J'ai vu les traces de toutes ces lignes aujourd'hui silencieuses, au milieu d'un sol tout bouleversé, me demandant comment on avait fait.

L'attaque avait fini par être si rapprochée, les dernières semaines du siége, que, aux bastions n[os] 3 et 4, au bastion Kornilov et ailleurs, on était à une distance de 25 à 30 toises les uns des autres; dans quelques endroits, encore plus rapprochés; ainsi à gauche du 5[e] bastion, à la redoute Schwarz, où l'on était, je crois, à 30 pas. C'était donc, et on pourrait résumer ainsi le siége, un immense duel permanent à portée de pistolet; mais, au lieu de pistolets, des canons de 68, — tant on avait fini par dédaigner les moyens moindres de destruction; duel suprême, dont l'histoire est à écrire et pour laquelle de beaux matériaux ont déjà été publiés, de part et d'autre[1]; car l'histoire même de la lutte est encore à faire. Ce sera tout un ouvrage. De part et d'autre, il se trouvera des plumes éloquentes pour l'écrire, avec les documents authenthiques. Pour le moment, il faut comme se recueillir, en se pénétrant de la connaissance de tous les détails de cette grande lutte.

J'ai visité le bassin des docks. — On comprend bien la guerre de Crimée et l'idée de la destruction de ces docks; mais on ne comprend pas qu'une autre idée ne s'y soit pas opposée, dans la prévision de l'avenir! Passons.

J'ai vu la Korabelnaia; — et puis j'ai visité cette Kilène-Balka! me demandant l'explication du fait.

Quelles que soient les bonnes combinaisons, quel que soit l'hé-

1. Ainsi, en langue russe, *Matériaux pour l'histoire de la défense de Sévastopol et pour la biographie de Vladimir Alexeiévitch Kornilov,* par Gendre. Saint-Pétersbourg, 1859.

roïsme, il y a quelque chose qui échappe à l'homme au moment critique et suprême ; — ce quelque chose qui n'appartient pas à l'homme, que le génie de Napoléon qui comprenait tout, qui combinait tout (le génie est surtout la combinaison des détails de l'exécution d'une forte idée), ce que le génie même de Napoléon craignait, — une certaine fatalité, ce qu'il appelait lui-même l'*heure* de la bataille, ce quelque chose d'inconnu, ce que le génie des Grecs mettait au-dessus de leurs divinités, puisqu'ils représentent Jupiter tirant les poids de la destinée des héros et les mettant dans la balance, à l'heure suprême.

En neuf jours, deux divisions d'infanterie russe avaient franchi plus de 500 verstes ; c'étaient 56 verstes (près de 60 kilomètres) de marche à pied par jour, les *podvodi* [1], envoyées au-devant de ces divisions, ne les ayant jointes qu'au delà de Nikolaiev. Elles arrivèrent à Sévastopol. Le surlendemain, jour de la bataille d'Inkerman, l'une de ces divisions, celle de Soïmonov, sortit de la Korabelnaia avant le point du jour, pour gravir la hauteur et coopérer à un magnifique plan. Il fallait remonter la *gauche* de la Kilène-Balka, pendant que, de son côté, l'autre division, celle de Pavlov, descendant des hauteurs d'Inkerman, franchirait l'embouchure de la Tchernaia-Retchka, pour remonter sur la hauteur à la *droite* de ce même ravin de Kilène-Balka. Ces deux divisions se seraient déployées sur les hauteurs, à gauche et à droite de ce ravin.

On connaît les résultats de la bataille ; mais malgré l'intrépidité froide des Anglais, surtout de leurs *Coldstream* qui luttèrent sur place, corps à corps, que serait-il advenu si, avant l'apparition du secours des Français, la ligne russe avait pu se déployer ; et si la *fatalité* n'avait pas voulu que, par la lueur douteuse du crépuscule du matin, le brave Soïmonov (qui ne connaissait pas les

1. *Podvoda*, en russe, chariot avec un cheval et un conducteur.

lieux), arrivé sur cette Kilène-Balka, la *franchît,* puis s'élevât par sa rive *droite*, sur la hauteur où Pavlov, montant après lui, amenait inutilement une seconde masse qui ne pouvait s'y déployer ? L'artillerie russe fut réduite à s'établir en potence pour chercher à répondre à l'artillerie anglaise qui, à travers la Kilène-Balka, infranchissable à cette hauteur, tirait de côté sur ces masses avec ses batteries que Soïmonov aurait abordées de front. — Le brave Soïmonov ne trouva-t-il pas sur le bord de la Kilène-Balka l'officier d'état-major qui devait lui dire, dans cette demi-obscurité du matin : « C'est *par ici*, mon général ? »

L'histoire, un jour, expliquera peut-être la cause de l'erreur, c'est-à-dire la fatalité ; il n'y a pas d'autre terme, la fatalité, qui déjoue souvent les combinaissons du génie.

Certes, de part et d'autre, il y a eu héroïsme. Même au dernier jour, les Anglais ne sont jamais parvenus à s'établir sur le Redan ; mais à Balaklava où la charge de leur cavalerie fut téméraire, peut-être folle, si bien peu revinrent de cette charge, c'est que presque tous étaient restés jonchant la terre autour des canons sur lesquels ils étaient arrivés.

A la bataille de Traktir il y eut des prodiges. Le régiment d'Odessa, je crois, monta comme une trombe sur le penchant du mont Sapoun ; mais ce jour-là aucun effort ne pouvait plus rien sur cette hauteur hérissée de batteries, où les alliés étaient supérieurs en nombre.

Vient un jour où l'héroïsme et l'abnégation ne suffisent plus pour conjurer le danger, lorsque trop d'éléments de supériorité matérielle sont réunis.

Les distances par terre, fatales à l'arrivée des renforts ! A Malte et à Lyon, les Anglais et les Français étaient plus rapprochés de Sévastopol que les Russes ne l'étaient à Nikolaiev. Sous le rapport de la rapidité des communications, la partie était tout à fait inégale devant Sévastopol, où, du 1er au 10 juillet, les alliés amenèrent,

je crois, 50,000 hommes et un nouveau matériel de siége écrasant devant une place où les Anglais avaient établi un chemin de fer pour aboutir à leur camp.

Le jour était venu depuis longtemps. La position de Kamtchatka enlevée, c'était la clef de Sévastopol du côté de terre. C'est merveille que le siége ait encore duré si longtemps. Dans les derniers jours, malgré tous les prodiges de la défense, il n'y avait plus moyen de lutter.

Je devrais arrêter ici ces quelques notes que j'ai recueillies sur les lieux que j'ai parcourus, le cœur serré; mais je dois mentionner quelques noms.

Au milieu de tant de noms héroïques que l'histoire fera connaître, il y en a quelques-uns, bien connus déjà en Russie et dans toute l'Europe, quelques noms qu'il faut citer, car ils résument, en ce qui concerne les marins de Sévastopol, tout ce que l'héroïsme peut offrir de plus grand.

Toute la ligne des bastions avait été divisée en plusieurs commandements. L'amiral Istomine commandait, vers le milieu du siége, les bastions n°s 1 et 2, et le bastion Kornilov (la tour de Malakov); l'amiral Pamphilov, le bastion n° 3; l'amiral Novossiltsky, le bastion n° 4; l'amiral Zarine, les bastions 5 et 6. Des capitaines de vaisseau commandaient sous leurs ordres les batteries de ces bastions devenus énormes, immenses, par les travaux en terre qu'on y avait ajoutés, au point que sur plusieurs de ces bastions il y avait à la fin 150 canons de gros calibre et plus encore.

L'amiral Kornilov avait été blessé mortellement[1] (il ne vécut que quelques heures), le premier jour du grand bombardement général, 5 octobre 1854. Istomine, le plus heureux, eut la tête emportée par un boulet, le 7 mars 1855. L'amiral Nakhimov qui

1. Il fut frappé sur le bastion du Malakov qui, par ordre de l'Empereur, fut dès lors appelé bastion de Kornilov.

était partout, tantôt sur un bastion, tantôt sur l'autre, fut blessé mortellement, le 29 juillet 1855. Depuis longtemps il voulait la mort et il la cherchait, dédaignant absolument les recommandations qu'on lui faisait de ne point porter les insignes de son grade, afin de ne pas être un point de mire pour les carabines de précision de l'ennemi. Que de fois, d'ailleurs, les commandants des batteries, montrant le même dédain, avaient paru à découvert sur les banquettes, pour mieux juger du tir de l'adversaire et chercher à y répondre avec plus d'efficacité !

Le jour de sa mort, Nakhimov parut à mi-corps au-dessus de la banquette. On lui renouvela la même prière. Il secoua la tête, regarda avec attention, et dit froidement : « Ils tirent juste et bien. » Dans ce moment il tombe frappé d'une balle à la tête. Il vécut encore vingt-huit heures presque sans connaissance. Il avait prévu sa mort, en disant le jour des funérailles d'Istomine, aux capitaines de vaisseau qui descendaient le corps dans le caveau funéraire : « Bientôt vous me porterez ainsi sur vos épaules dans cette demeure. » Kornilov, Istomine, Nakhimov y furent descendus tour à tour.

Cette demeure était depuis quelques années celle de l'amiral Lazarev, l'organisateur de cette flotte de la mer Noire qui a fait tant de prodiges dans la défense de Sévastopol.

Kornilov, Nakhimov, Istomine avaient servi ensemble sur le même vaisseau dont l'illustre Lazarev avait alors le commandement. Dans un style familier, mais pittoresque et énergique, on appelait ces trois officiers « la *troïka* de Lazarev. »

Ils sont allés rejoindre leur illustre chef qui les attendait dans la demeure funéraire. Cette demeure est le caveau de l'église de Saint-Vladimir, non encore terminée, mais qu'on achèvera.

Kornilov, Nakhimov, Istomine étaient trois marins également remarquables, mais d'un caractère différent. Kornilov, esprit supérieur, cultivé, organisateur. Nakhimov, intrépide amiral d'action,

vrai lion de mer, tout cœur et bonté. Istomine, très-brillant et cultivé.

Nakhimov et Istomine n'étaient pas mariés. Kornilov a laissé des enfants et une veuve qui jouit de la grande pension que la générosité impériale lui a assurée.

Une marine qui a produit des hommes tels que Lazarev, Kornilov, Nakhimov, Istomine et tant d'autres braves capitaines, une telle marine ne meurt pas ! Ce qui fait l'essence et l'esprit d'une marine, c'est la tradition de l'héroïsme et des grands faits qu'elle inspire.

Qui connaît l'œuvre de Dieu ? Et qui peut dire ce que Dieu réserve dans l'avenir ? Qui peut dire qu'un jour il n'y aura pas des vaisseaux de haut bord qui se nommeront Lazarev, Kornilov, Nakhimov, des frégates rapides qui se nommeront Istomine, avec des capitaines qui, s'inspirant de la sagesse, de l'esprit et de la résolution de ces hommes illustres, en perpétueront la race ?

Alors, comme au Caucase, il y aura de jeunes et fiers hommes qui diront avec simplicité : « Ils sont morts ! cela ne fait rien ; — nous sommes ici pour les remplacer. »

J'ai recueilli un grand nombre d'anecdotes sur cette défense inouïe de Sévastopol. Je dois m'arrêter ici. Je citerai cependant quelques traits caractéristiques, et je terminerai par une anecdote, parce qu'elle résume la signification de l'idée chrétienne devant le Dieu des Batailles.

Une foule d'officiers brillants étaient tués dès le premier jour à ce siége. D'autres ont vécu près d'un an sur ces bastions que la foudre des hommes entourait. Des travaux de défense énormes, presque fabuleux, y étaient souvent improvisés, du soir au lendemain. La force morale s'y soutenait la même. La force corporelle demandait quelquefois du repos, même des distractions. On s'habitue à tout sur le champ de bataille ; et, au milieu de la mort qui s'abattait sans cesse sur ces bastions, où la discipline la plus

stricte régnait, on descendait quelquefois sous les blindages énormes dont nous avons déjà parlé, pour se reposer un peu dans les profondeurs de ces *zemlianka* dont nous avons aussi parlé. Pour s'y distraire, on y faisait même l'innocente partie de whist.

Quelquefois, au milieu du jeu, la nuit, le cri de la *trevoga* venant d'en haut, de la batterie, descendait dans ces *zemlianka*. On jetait les cartes. On montait avec précipitation; et puis, la *trevoga* passée, on redescendait dans la chambrette.

De tous ceux qui étaient montés quelques-uns seulement parfois revenaient; car les autres étaient restés dans les bras de la mort, au milieu de la batterie. On leur donnait des regrets; mais, chacun d'avance ayant fait le sacrifice de la vie, et se tenant prêt à ce que Dieu envoie, on recommençait avec calme la causerie et même la distraction interrompue.

Oui, la pensée de Dieu était parmi tous ces braves sur ces bastions. Le courage, l'intrépidité humaine ne suffisent pas dans de pareilles luttes; il faut une force plus grande qui vient du ciel qui inspire la vraie intrépidité.

Je placerai donc ici l'anecdote.

Sur un de ces bastions où venaient d'être tués ou blessés à mort cinq commandants qui s'y étaient succédé en peu de jours, un capitaine de vaisseau est appelé au commandement de la batterie. Il était depuis longtemps connu comme un marin très-brave, mais comme n'ayant pas l'habitude de la prière, au moins de celle qui fait fléchir le genou dans l'église. Il y avait en lui un certain scepticisme.

Il arrive sur le bastion, à son poste. Le soir, l'amiral qui avait le commandement supérieur y vient faire sa ronde; il y rencontre un jeune officier de marine. Il le prend par la main et lui dit : « Venez. » Il le mène devant une de ces *zemlianka* et lui dit : « Regardez. »

A travers la porte mal fermée, filtrait la lumière d'une bougie.

Ils voient à la faveur de ce rayon — le capitaine agenouillé devant l'image du Christ, et priant avec ferveur. Le brave amiral, serrant la main du jeune officier et le regardant, s'éloigna sans rien dire. La parole était superflue.

Je connais le numéro du bastion, le nom de l'amiral, le nom du capitaine, le nom de l'officier; mais je ne les dirai pas, par un sentiment qui se conçoit.

Le commandant de la batterie a vécu dix mois sur ce bastion, toujours entouré de la mort, toujours calme et encore plus intrépide, sans recevoir la moindre blessure.

Le jeune officier avait gardé le secret. Après la paix, il rencontra à Pétersbourg le brave capitaine, alla à lui. Celui-ci l'accueillit comme on accueille un brave que l'on a eu sous ses ordres. Dans la causerie intime, le jeune officier, qui a de l'esprit, raconta d'une manière naturelle au capitaine et comme à un étranger ce qu'il avait vu par cette porte entr'ouverte de la *zemlianka* où filtrait la lumière.

Le brave capitaine lui dit : « Oui, c'était moi ; — et savez-vous? — depuis ce jour, j'ai régulièrement prié Dieu ; et chaque semaine, je vais toujours religieusement à l'église. »

Je tiens plusieurs des détails que j'ai racontés d'un grand nombre de braves marins que j'ai connus en Crimée et ailleurs. Parmi eux se trouve un officier de grand mérite, bien connu à Pétersbourg, car il est aide de camp de l'Empereur et a gagné sa croix de Saint-George à Sévastopol. Il commande une corvette à hélice, *le Possadnik*, qui entreprendra bientôt, m'a-t-on dit, un voyage de circumnavigation.

BAKTCHI-SARAI (LE PALAIS DES JARDINS).

Avant de quitter la Crimée, il me restait à visiter ce Baktchi-Saraï célèbre dans l'histoire des Tatares, célèbre aussi par le sou-

venir du poëte à qui ce lieu a dicté une de ses plus belles et mystérieuses inspirations.

Je longeai la grande rade de Sévastopol, passant une dernière fois cette Kilène-Balka, où la route descend, puis remonte, pour aller jusqu'à l'embouchure de la Tchernaia-Retchka. La route y est devenue difficile par tous les mouvements du sol qui sont un souvenir du siége.

Je m'arrêtai pour visiter avec attention les localités. La rivière coule, assez rapide, entre le mont Sapoun qui vient y finir, et la chaîne de hauteurs, en face, où sont les ruines d'Inkerman.

La lagune que forme la Tchernaia-Retchka à son embouchure indique une origine qui ne paraît pas très-ancienne. Il est probable que *là* un petit golfe, pareil à la *Youjenaia Boukhta*, « la baie du sud, » de Sévastopol, s'enfonçait assez loin.

Du fond de cette baie *supposée,* si l'on tire une ligne droite à travers la Chersonèse Héracléotique jusqu'au port de Balaklava, on a la ligne dont parle Strabon, lorsqu'il dit : « Ce port (des Symboles) constitue avec un autre port qu'ils appellent Cténous (le port actuel de Sévastopol) un isthme de 40 stades ; c'est cet isthme qui ferme la Petite Chersonèse que nous avons dit être une partie de la Grande Chersonèse qui renferme en son nom le nom de la ville de Chersonesus. »

En raccourcissant au moyen de cette baie *supposée* la distance en ligne droite qui sépare le fond du grand port de Sévastopol du petit port de Balaklava, on aurait, à peu de chose près, l'équivalent des 40 stades (6 verstes 1/3) de Strabon[1].

Sur cette ligne devait être dans l'antiquité la ligne d'un rempart qui fermait la presqu'île Héracléotique, et dont un des châteaux était probablement celui dont Strabon parle un peu plus loin (chap. IV, 7) sous le nom de παλάκιον que l'on semble retrouver dans le nom actuel de Balaklava.

1. Strabon, VII, chap. IV, 2.

C'est sur la rive opposée (nord) du port de Sévastopol qu'existait le village tatare Akhtiar que la Russie y trouva en 1784 lorsque l'on commença la fondation de Sévastopol. Les Tatares appelaient la grande baie *Kadi-liman*.

Le pont franchi, puis la longue digue jetée sur cette large lagune ou marais, on a de suite à gauche une hauteur où était probablement le château de Cténous. La route monte dans le défilé presque sur la grande hauteur d'Inkerman où je trouvai encore un retranchement élevé dans la dernière guerre pour commander ce long défilé.

Nous y rencontrâmes un arba attelé de deux chameaux et de deux chevaux en tête. Frappé de cette singularité, je m'arrêtai. Le conducteur tatare me dit que la route était difficile et que les chameaux avaient peine à la gravir. En effet, les pieds de ces pauvres animaux, conformés pour le désert et la steppe ferme, glissaient dans la boue compacte et profonde, et ils s'arrêtaient souvent.

L'air de souffrance qui se traduisait dans le regard de ces pauvres bêtes qui s'abattent alors, au risque de s'écarter, faisait peine à voir. Je causai avec le vieux conducteur qui comprenait assez le russe. Je lui demandai l'âge de ses chameaux. Il me répondit : « Oh ! ils vivent aussi longtemps que les hommes, et ils travaillent, comme eux, jusqu'à la fin. »

On dit que ces humbles serviteurs de l'Orient sont sensibles à la musique ; et que dans les longues traites, la chanson arabe est cadencée sur le pas du chameau pour égayer et animer sa marche, que l'on excite aussi par le son de la cymbale.

Le patient animal souffre tous les travaux, toutes les privations, porte tous les fardeaux, mais il ne souffre pas les coups. Il ne faut jamais le battre. Quand il n'en peut plus, il tombe, pour ne pas se relever. N'en est-il pas ainsi de la plupart des hommes ?

Nous arrivâmes sur le Belbek que l'on franchit. La route tourne à droite, longeant à quelque distance la jolie vallée où les sinuo-

sités de la rivière donnent sur ses bords la vie à une succession de charmants jardins tout plantés de beaux arbres.

La route tourne ensuite au nord, traversant une riche terre. On passe après la Katcha, autre jolie rivière, également sinueuse. Sur ses bords s'étalent aussi de charmants jardins. C'est une des plus belles terres de la Crimée.

On arrive à Baktchi-Saraï, « le Palais des Jardins. »

Les jardins sont toujours là aux alentours; et dans la ville, au milieu du fameux palais, j'ai vu aussi ses beaux jardins.

On avait récemment un peu restauré cette demeure de la royauté des khans pour la visite, je crois, des frères cadets de l'Empereur.

Voilà les appartements des khans où l'on me montra, comme dans un petit musée, toute espèce de débris de leur magnificence, tapis, vêtements semés de petites perles, housses brodées d'or, et un souvenir des sultanes, une petite merveille, — des socs en nacre de perle.

Ces socs mignons, très-élevés sur leurs deux traverses, leur servaient à marcher dans la boue, que tout le pouvoir des khans ne pouvait pas empêcher de se former dans les rues de Baktchi-Saraï, orsque après de longues pluies le sol s'y détrempait. Je faisais réflexion que la jalousie des Chinois a été plus ingénieuse que toutes les autres jalousies de l'Orient, en introduisant la mode chez les femmes de la haute société, de n'avoir pas de pieds ou bien des pieds impossibles, pour les empêcher de marcher et de sortir.

Dans les jardins est le corps de logis qui était réservé aux sultanes; et voilà la tour octogone en bois à galerie ouverte dans le haut d'où la vue plane sur les jardins.

Sur cette galerie, seul, dit-on, le khan avait l'accès. De ce belvéder aérien il contemplait et épiait peut-être les sultanes se promenant dans les jardins, où j'ai vu la fameuse fontaine.

On me montra une chambre basse, encore ornée, où l'on pré-

tend que fut détenue une année cette belle et mystérieuse Polonaise du nom de Marie, qui n'a existé peut-être que dans l'imagination du célèbre poëte qui a écrit *la Fontaine de Baktchi-Saraï*.

Il fallait au poëte deux types opposés de la femme de l'Orient et de la femme de l'Occident pour peindre la différence de leur amour.

Le joli nom oriental de Zarima, imaginé par le poëte, a été placé dans son poëme à côté du beau nom chrétien de Marie.

Il a laissé dans le mystère le fait qu'il a voulu peindre; — allusion peut-être, si l'on scrute la pensée d'un de ses beaux vers mystérieux, à un souvenir de la vie du poëte, ou bien plutôt n'est-ce qu'un rêve de sa belle imagination!

Quant au palais, il faut dire, comme Pouschkine : « Où sont les khans? où est le harem? Tout est calme, triste, changé! »

Au temps de la splendeur des khans Ghirey, Baktchi-Saraï avait une belle industrie, celle des armes, qui convenait à ce peuple guerrier.

La réputation de ces armes vit au Caucase; j'en ai déjà parlé (3e lettre), et c'est là qu'il faut chercher ces beaux canons de fusil appelés Hadji-Moustapha, du nom de l'armurier, ces bonnes lames nommées *gourda*, etc.

Baktchi-Saraï n'en a même plus. J'en ai vainement cherché dans son pauvre bazar. On dit encore qu'au temps de sa splendeur, la ville des khans fabriquait par année quatre cent mille couteaux-poignards, dont Karassou-Bazar fabriquait les étuis en maroquin brodé d'or.

Tout cela n'est plus.

Il y a 62 verstes de Sévastopol à Baktchi-Saraï. Je voulais aller un peu plus loin, à 10 verstes à l'orient, pour visiter la colonie des juifs Karaïtes ou Karaïmes perchée sur un rocher de 2,000 pieds de hauteur, Tchoufout-Kalé. Ils y forment une population d'environ 1,500 âmes, qui conserve l'antique loi de Moïse,

sans aucun mélange du Talmud[1] dont ils repoussent la tradition, comme les Chiites repoussent la *sunna* (la tradition) des Sunnites.

Ils gardent avec un soin exclusif cette demeure élevée où il faut, m'a-t-on dit, porter l'eau potable. Le juif Karaïte qui me céda à Théodosie le statère d'or dont j'ai parlé m'avait dit : « Je suis Karaïme un tel. Puisque vous cherchez les belles médailles, lorsque vous serez à Tchoufout-Kalé, demandez le Karaïme un tel ; il en a. »

C'était aussi ce motif ajouté à ma curiosité qui m'attirait à Tchoufout-Kalé. Mais le ciel avait décidé que je n'y arriverais pas. Le temps se gâta complétement, et je quittai Baktchi-Saraï par des torrents de pluie que chassait un vent d'orage.

Pour raccourcir les 62 verstes de distance jusqu'à Sévastopol, je revins par le plateau élevé qui finit au rivage septentrional du grand port. Je passai sur la hauteur, devant le fort étoilé en terre qui fut inutile à la défense du siége. Si Dieu avait voulu que ce grand ouvrage en terre se trouvât placé au sud, là où on dut élever la redoute Kamtchatka, sur le Mamelon Vert... qui sait ?

Le vent d'orage soufflait avec violence. Les flots en étaient même un peu agités dans le beau port. Pas une barque ne voulut s'aventurer la nuit pour me conduire sur l'autre rive où était à l'ancre le bateau à vapeur qui devait m'emmener le lendemain matin.

Je passai la nuit comme je pus dans un méchant cabaret tatare, au milieu de Tatares et de bateliers. A la guerre comme à la guerre !

Je m'embarquai sur *la Tauride*. En quittant le port de Sévastopol, on laisse à gauche toutes les fières et glorieuses ruines que j'avais esquissées. On a à droite la batterie Michel avec ses mu-

1. Talmud, de l'hébreu *talmoud*, disciple, de *lamad*, apprendre. C'est le livre qui contient la tradition des juifs.

railles de granit. Un peu plus loin, toujours à droite, on voit, avec ses hauts murs de granit, avec sa triple batterie, qui vomit avec gloire ses boulets le jour du grand bombardement, 5 octobre 1854, le magnifique fort Constantin, qui a aujourd'hui encore toutes ses dents. On quitte le port.

Le vent soufflait du large avec force. *La Tauride,* magnifique bateau à vapeur, pas un des plus grands, mais un des plus rapides de ceux de la Compagnie Russe de navigation, franchit la rade et tourne au nord.

Son commandant, le capitaine de vaisseau Golenko de la marine impériale, est un des intrépides chefs qui commandaient les batteries à Sévastopol. Il était sur le bastion n° 3, devant les Anglais. Cette circonstance me fit plaisir. Je liai conversation avec lui sur la passerelle, entre les tambours de *la Tauride* qui recevait le vent par le travers et se balançait sur les flots, qu'elle fendait en s'y jouant comme une frégate.

Nous jetâmes l'ancre quelques heures à Eupatorie (Ievpatoria en russe, ci-devant Kozlov) dont la rade fut un des théâtres du terrible ouragan de novembre.

Ici, j'arrête mes impressions de la Crimée.

Le lendemain j'étais à Odessa, qui ne paraît pas le moins du monde se souvenir des Anglais. Cette belle et grande ville s'augmente tous les jours. J'y ai fait la connaissance personnelle d'un archéologue connu, d'un caractère bien honorable, M. le docteur Becker, aujourd'hui directeur du lycée Richelieu.

M. Becker étudie avec un soin très-consciencieux la numismatique de Tyras et des autres villes antiques du littoral au sud d'Odessa, et réunit de précieux matériaux sur l'île qui a fait plus de bruit dans les temps actuels, par la tactique de certains journaux, sous son nom d'île des Serpents, qu'elle n'en avait peut-être fait dans les temps antiques sous son beau nom de Leuce (la Blanche), quoique le souvenir du temps d'Achille s'y rattache.

Toujours est-il que sur ce pauvre rivage, sans importance aucune, à l'exception du phare que la Russie, y entretenait, l'on trouve des médailles antiques.

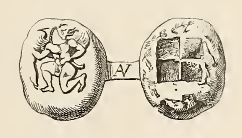
J'ai visité l'intéressant Musée d'Odessa avec M. Becker qui y a trouvé matière à ses travaux dans les nombreuses inscriptions grecques que renferme ce Musée, où j'ai reconnu quelques objets d'art antiques qui proviennent évidemment de Kertch. Je priai M. Beguitchev, qui m'avait accompagné jusqu'ici, de consacrer son beau talent à en faire les dessins, pour être envoyés à Pétersbourg, où je les ai reçus à mon arrivée et remis à M. le comte Serge Strogonoff.

Ma visite à Odessa, où j'ai séjourné autrefois, où il y avait un Opéra italien et de bien charmantes dames, qui vivent encore et dont j'ai conservé précieusement le souvenir, fut très-courte, car elle était subordonnée au départ du bateau à vapeur *le Vladimir*, qui allait m'emmener à Constantinople.

Revenir d'Odessa à Pétersbourg par la voie de terre, dans la mauvaise saison, ç'eût été courir la chance du désenchantement de la route que j'avais parcourue si heureusement en juillet, à travers les steppes du sud de la Russie. Je voulais y revenir en plein hiver.

Le Nord a ses beautés comme le Sud, et Saint-Pétersbourg, que j'aime, est surtout beau en hiver.

Odessa a donc été, par le Sud, le point de départ de mon retour dans le Nord.





TYP. J. CLAYE

LE DÉFILÉ DE VRANA ET LA PLAINE DE MARATHON.

LE RETOUR

Souvenir de Constantinople et d'Athènes.

Adieu, beaux rivages de la noble Crimée !

Me voilà de nouveau sur la mer Noire. Cette fois, elle commence à mériter son nom. Nous avançons avec rapidité vers les parages du Bosphore de Thrace. Mais là *le Vladimir* ralentit son allure, bien que la lune argentée favorise encore sa marche. En effet, dans la brume qui bientôt se répand sur cette mer dangereuse, le pilote ne distingue pas la lumière des phares de l'entrée du détroit où, comme un fleuve rapide, les eaux du Pont-Euxin se sont fait jour au milieu des montagnes de ces côtes de l'Asie et de l'Europe.

Je me promène sur le tillac, sans impatience. Loin de là, je voudrais n'avoir pas à franchir le passage ; je crains un mécompte. Tout jeune homme, c'est par là que j'arrivai en Russie, il y a bien des années. J'avais vu Constantinople dans les derniers jours de son existence vraiment ottomane. Je m'étais arrêté ensuite à Sizopolis, au sud de Varna ; j'y avais vu, au milieu de la farouche attitude des Turcs de Trébizonde qui en formaient la garnison, y tenant sous la menace du glaive de timides Bulgares et de malheureux Grecs, un dernier reste d'une physionomie à laquelle le costume prêtait encore quelque chose de digne et de grave. J'avais emporté de vifs souvenirs de Constantinople où, au milieu des

dangers qui y existaient pour les chrétiens, j'avais reçu des marques de l'hospitalité musulmane.

J'étais aujourd'hui comme cet Anglais dont on m'a parlé, qui voulait bien contempler le merveilleux détroit et la grande ville, mais ne voir que cela, et ne point descendre à terre. Je craignais le désenchantement, si pénible, quand on revoit des lieux qui ont perdu leur caractère.

Le désenchantement vint en effet.

Au matin, nous découvrons l'entrée du détroit. Voilà, à droite et à gauche, les forts du fameux baron de Tott qui défendent encore le passage; puis les batteries d'Anadoli Hissar qui croisent leurs feux avec les feux des batteries du rivage d'Europe; voilà la magnifique rade de Bouyouk-Déré, que domine le gigantesque platane de Godefroy de Bouillon; puis encore des batteries, à droite et à gauche, là où le détroit se resserre et établit le *courant du Diable,* tant est violent le courant du Bosphore, en s'approchant de la Propontide. Voilà le cap Effendi-Bouroun, et, plus loin, l'endroit où était tendue la fameuse chaîne dont on voit, dit-on, encore les gros anneaux d'attache scellés dans ces blocs de rocher. Là est le lieu où l'on assure que le sultan Mohammed II, désespérant de forcer le passage, improvisa en quelques jours des couloirs en madriers frottés de suif, pour y faire glisser 80 galères, en passant sur les collines, au delà de Bechik-Tasch, et les faire pénétrer jusqu'au sein de la Corne d'Or [1].

1. Il est possible qu'il y ait eu ici une chaîne tendue sur le Bosphore. Mais la pesante chaîne en fer, que l'empereur Constantin fit tendre pour fermer l'entrée de la Corne d'Or, aboutissait du quartier de Galata, ceint d'une muraille flanquée de tours dont on voit encore les restes, à l'*Acropole* (le *saraï* ou sérail de nos jours).

Il faut consulter là-dessus les auteurs byzantins. Ainsi, dans le *Corpus Scriptorum historiæ byzantinæ*, Laonicus Chalcondylas dit (livre VIII, p. 384) : « Les Grecs tendirent des chaînes depuis le point en face jusqu'au mur de Byzance, près de l'Acropole. »

Phrantzes (liv. III, chap. III, p. 238) : « L'empereur (Constantin) fit tendre

Ce sont toujours les belles rives de l'Europe et de l'Asie ; mais autrefois ces rives n'étaient couvertes que de palais et de kiosques orientaux. Aujourd'hui j'y découvre des palais dans le goût européen qui ont l'air de villas splendides.

Pauvres gens ! ils ont pris de l'Europe quelques traits de sa physionomie, et sans devenir le moins du monde européens, ils ne sont plus asiatiques, du moins par le costume..

Singulier costume militaire ! Où est le turban des janissaires, qui se roulait fièrement autour de leur tête ? Où est la veste toute brodée d'or et la riche ceinture, étincelante d'armes orientales ? Il n'y a plus de janissaires, il n'y a plus de turbans, il n'y a plus de Turcs !

Me voilà enfin dans Constantinople même. Où sont les arbas rouges, attelés de bœufs blancs, qui voituraient lentement les sultanes ? Il n'y a plus d'arbas ; il y a des voitures européennes, à caisse dorée, attelées de chevaux, à la manière des carrosses de Louis XIV. Il y a encore des sultanes, et l'on raconte d'étranges détails de leur curiosité des choses d'Europe. On leur a bâti un Opéra splendide ; elles veulent apprendre à parler français et à toucher du piano !

Y a-t-il encore de ces costumes de femmes qui laissaient deviner des êtres humains, mystérieusement cachés dans des vête-

une chaîne de fer très-pesante à l'entrée du port, et au moyen de laquelle on pouvait en défendre l'accès aux vaisseaux ennemis. »

Ducas (chap. XXXVIII, p. 271) : « Le sultan fit passer par-dessus les hauteurs de Galata, depuis l'endroit où sont deux colonnes, par des lieux couverts de broussailles épineuses, 80 triremes, au chant des matelots accompagné du son de la trompette. »

Ces deux colonnes, Diplokionii, sont indiquées là où est aujourd'hui Bechik-Tasch dans la carte du siége de Constantinople, publiée par M. Sreznevsky dans les *Mémoires Savants* (Outchonia Zapisky) de la 2e section de l'Académie impériale des sciences, Saint-Pétersbourg, 1854, volume I. Cette carte indique le trajet des galères ottomanes.

Un volume, accompagné d'un plan, a été publié depuis sous le titre : *Belagerung und Eroberung Constantinopels im Jahre* 1453, von Dr A. D. Mordtmann, Stuttgart und Augsburg, 1858.

ments flottants, de couleur verte ou de couleur bleue, quelquefois rouge, avec un nuage de mousseline entourant la tête? Oui, en voilà! le yachmak existe encore, mais son mystère n'existe plus. A la manière dont les femmes voilent à cette heure leur visage, elles le cachent moins qu'elles ne le montrent. Encore un petit mouvement de curiosité bien décidé, et le yachmak tombera tout à fait. Elles ont même trouvé le moyen de se passer de la permission.

La Corne d'Or s'enfonce toujours dans les profondeurs de Stamboul, jusqu'aux Eaux Douces d'Europe; mais le grand pont qui traverse aujourd'hui ce port unique est devenu le passage d'une foule inouïe qui reflue sans cesse, en deux courants opposés, de Stamboul à Galata et de Galata à Stamboul. A Galata, le flot humain se presse dans des rues toujours étroites et devenues aujourd'hui presque impossibles. Il faut une longue habitude, je présume, pour s'y frayer un passage. Malheur aux distraits! Il faut un kavas, ne fût-ce que pour écarter les conducteurs d'ânes chargés de pierres, et vous empêcher d'en être heurté. Il y a des moments où le flot trop pressé s'arrête et où il faut attendre qu'il se dégage.

Voici ce que j'ai vu à propos de ces embarras de Galata et à propos du yachmak :

Dans un de ces moments où ces files d'ânes chargés de pierres, et des portefaix, balançant d'énormes fardeaux suspendus à de longues billes élastiques appuyées sur leurs épaules, se croisèrent avec des voitures, au milieu d'une foule plus compacte, le courant s'arrêta. Il fallait le temps au flot de se dégager. Pour éviter l'encombre, je m'étais juché sur quelques pierres de taille avec d'autres Européens. Nous avisions une de ces voitures d'or dont j'ai parlé. Le cocher n'était pas sur son siége. Non, il a assez à faire d'aller d'un côté et de l'autre des chevaux, tout en maintenant les rênes, je ne sais comment; c'est une allure nouvelle que

je n'ai vue que là. — A Constantinople on voit des choses si singulières! — Mais revenons à la voiture d'or; il s'y trouvait trois figures de femmes. On devinait leur rang ou leur fortune à la finesse et à la fraîcheur de l'étoffe de leurs vêtements. Le voile qui les enveloppait demeura fermé pour deux de ces femmes; — étaient-elles vieilles? étaient-ce des suivantes? Quant à la troisième, qui laissait voir de grands yeux brillants et deviner des traits superbes, il y eut un instant où le yachmak, comment dirai-je cela? où le yachmak transparent se *tendit* sur son visage. On aurait dit d'une mousseline, subitement mouillée, qui se serait appliquée sur le visage d'une belle statue grecque. La transparence devint telle que l'on apercevait toutes les belles lignes du nez, des lèvres et du menton; bien plus, le ton rosé des joues. Nous regardions tout cela, ma foi, au milieu de ce temps d'arrêt forcé. Le cocher paraissait embarrassé; deux serviteurs qui suivaient paraissaient furieux; les deux femmes soigneusement voilées avaient une attitude inquiète; mais la plus jeune, comme une belle statue palpitante, restait calme, peut-être tout bas triomphante, sous les regards européens fixés sur elle. Rien de tout cela ne se serait vu jadis, ou malheur aux Européens! — Qui était-elle? mystère! Comment fit-elle pour que son yachmak, tendu tout d'un coup, devînt transparent? Je ne sais. Il faudrait en demander à quelque dame l'explication. Toujours est-il que nous vîmes ce charmant spectacle. Le flot se dégagea, le courant humain reprit son mouvement, — et la voiture disparut.

Ceci n'est pas un souvenir de désenchantement. Mais je m'aperçois que, si je me laissais aller à celui que la vue de Constantinople actuel m'a causé, je n'aurais à en dire que des choses qu'il vaut mieux taire.

Aussi bien, ai-je mis en tête de ces dernières pages de mon livre : *Souvenir de Constantinople*, et ce n'est pas de cela que j'ai voulu parler.

Il y a même deux souvenirs :

L'un se rapporte à une circonstance de ma première visite à Constantinople. L'impression m'en est restée aussi vive que le premier jour; et, comme c'est une belle réminiscence de l'hospitalité musulmane, je la rapporterai.

Les Européens vont aujourd'hui à Stamboul aussi librement que l'on va à la Chiaia de Naples. Aujourd'hui, ils sont, au fond, les maîtres de Constantinople. — Mais qui est le maître ou qui sera le maître? Qu'allais-je demander? Taisons-nous.

Autrefois, il n'en était pas ainsi, et quand je voulus visiter Stamboul, je rencontrai à Péra toute espèce d'opposition de conseil. Alors, il y avait effectivement quelque danger; mais je tins bon. Ne pas voir Stamboul, me contenter de la vue de loin, des hauteurs de Péra, — ç'eût été aller à Rome sans voir le pape.

Un banquier anglais à qui j'étais recommandé (il s'appelait Niven Kerr Black) fit ce que les Anglais font quand ils s'intéressent à vous, il se montra cordial et actif; il me confia à un jeune Grec déterminé qui lui devait sa fortune. Ce Grec résolu, homme d'esprit, parlant aussi bien l'italien que le grec et le turc, fut le guide que me donna le banquier anglais.

Nous mîmes huit journées d'été à parcourir à pied tous les quartiers de Stamboul que j'avais divisé, en zones; un jour l'une, un jour l'autre.

On ne voyait guère alors d'Européens s'y aventurer. Eh bien! dans nul endroit, sauf, par-ci par-là, quelques regards féroces et quelques mots de *giaour*, sauf une grêle de pierres que me jetèrent un jour des gamins de dix ou douze ans qui jouaient aux osselets, et qu'un vieux Turc à cheval, suivi de ses serviteurs, mit en fuite d'un mot, en me disant ensuite : « Va, chrétien, avec Allah, » je fus bien reçu partout. Il serait trop long d'en parler. Arrivons au souvenir.

Un des derniers jours, j'avais marché pendant douze heures,

depuis le grand matin. Vers le soir, exténué de fatigue, j'arrivai à l'Échelle des Sept-Tours (poste important alors), pour m'y embarquer et revenir à Galata, en faisant le tour de la pointe du Sérail. C'est une navigation à rames, en caïque, de plus de deux heures, car il faut remonter le courant.

Le temps était superbe. Sous un arbre, non loin de l'Échelle, je vis un vieillard, à barbe blanche, assis sur un tapis, entouré de quelques hommes debout, à distance. Il me regarda et donna un ordre sans doute, car un de ces hommes vint à mon guide et le conduisit vers le vieillard. Il revint en me disant : « C'est le capitaine de l'Échelle des Sept-Tours qui vous offre le café et le tchibouque. » On apporta un tabouret bas qu'on plaça sur le tapis avec un coussin. Je m'assis, le café vint avec le tchibouque que le vieillard fit charger en sa présence de tabac pris dans son sac de cachemire rouge ; c'était une attention, pour que je fumasse le même tabac que lui. Il me regarda longtemps, puis ne me fit que quatre questions, mais toutes caractéristiques. Il me demanda — où j'étais né, — où j'allais, — si j'avais encore mon père, — pourquoi, si jeune, j'étais si loin de mon pays. Toutes ces questions me furent adressées avec l'air d'une extrême bienveillance. Le Grec traduisait les demandes et les réponses avec une facilité parfaite. Il y avait de longs intervalles de silence. Le vieillard avait dit un mot tout bas à un de ses serviteurs qui s'éloigna et revint, après quelque temps, s'incliner devant lui. Le vieillard se leva, je fis de même. Il dit encore quelques mots à mon guide. Celui-ci m'annonça que le capitaine de l'Échelle me renvoyait à Galata dans son propre caïque. J'étais ému de tant de bonté ; mais je le devins bien davantage quand, après l'avoir remercié, il me dit : « Adieu, chrétien, qu'Allah t'accompagne et te fasse revoir ton père ! » Descendu dans le beau et long caïque, à quatre rameurs vigoureux, j'y vis au milieu, sur un tapis, un plateau chargé d'une pyramide de fruits superbes, posé devant un autre beau tapis

étendu à la place que je devais occuper. Je levai la tête et j'aperçus sur le bord de la muraille de l'Échelle le buste du vieillard à barbe blanche, qui, me regardant avec bonté, fit de la main, portée de sa poitrine à son turban, ce beau geste d'adieu que savent faire les Orientaux avec tant de dignité. Je m'inclinai profondément, la main sur mon cœur. Je pense bien souvent encore à cette belle figure de vieillard.

Tel est le meilleur souvenir de ma première visite à Constantinople.

Voici le second souvenir dont j'ai voulu parler.

Sur *le Vladimir,* j'avais appris d'un Arménien, revenant de Crimée, qu'il devait exister à Constantinople le sabre de Léon VI, dernier roi d'Arménie. Après quelques recherches dues à l'obligeance de cet Arménien, je suis parvenu à voir ce sabre chez Mihran-Bey Duzz-oglou, directeur de la Monnaie ottomane. Le sabre, aujourd'hui en la possession de Bédan-Bey, qui a été médecin de Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte, a subi un peu les injures du temps. La lame en damas, de la forme de celles des Mamelouks, a une croisette dans le style persan, et une poignée dont la garniture manque. Elle est couverte, sur le côté extérieur, jusqu'au tiers de sa longueur, de deux figures, d'ornements et plusieurs inscriptions arméniennes; le tout damasquiné en or. Je n'ai pas lieu de douter de l'authenticité de l'arme, que d'ailleurs il faudrait examiner de plus près que je n'ai pu le faire, et avec une forte loupe. Bédan-Bey a eu la complaisance de m'envoyer à Pétersbourg deux dessins photographiés de ce sabre, par l'entremise de M. le baron Steiger.

M. Brosset a traduit les inscriptions; les voici avec la description de l'arme :

« Sabre de Léon VI, dernier roi arménien de Cilicie, de la maison des Lusignan de Chypre.

« Les damasquines d'or sont divisées en cinq compartiments,

séparés l'un de l'autre par des arabesques et ornés d'inscriptions arméniennes, dont les lettres sont toutes capitales, épaisses et peu élégantes, mais régulières et suffisamment visibles.

« Au point le plus éloigné de la poignée, un trophée d'armes, composé de haches, de lances, de trompettes, de cimeterres et de drapeaux sur lesquels sont la figure d'un dragon, d'une palme, d'un aigle et d'un agneau qui se distinguent à peine sur la photographie. »

Inscriptions. — « 1° Sous le trophée, un triangle, emblème de la Trinité, renfermant un œil au centre. Sur les côtés, il est écrit : « *Le Père, le Fils et l'Esprit saint du Seigneur.* »

« 2° Plus bas, un médaillon rond où est assis dans un fauteuil à bras et à claire-voie un personnage, sans doute une femme, qui tient dans ses bras un enfant au maillot. Cette femme a au cou une fraise tuyautée, à deux rangs, et sa tête est couverte d'une coiffure un peu étrange, en forme de bonnet pyramidal. Autour, on lit : « *Seigneur, j'ai espéré en toi, que je ne sois pas confondu à jamais.* » (Ps. xxx, 1.)

« 3° Plus bas, dans un cartouche allongé et festonné : « *Donne la puissance à ton serviteur, fais vivre le fils de ta servante, opère envers moi un signe de ta bonté.* »

« 4° Plus bas, médaillon rond, renfermant un personnage debout, vu de face, couronné et en manteau royal, tenant de la main gauche une croix patriarcale[1] appuyée à terre, et un sceptre de la droite. Autour : « *Léon, par la miséricorde de Dieu, roi d'Arménie.* »

« 5° Plus bas, en partie sous la croisette de la garde du sabre :

1. Cette croix, à deux branches horizontales, est d'une forme qui rappelle celle de la croix des monnaies byzantines. Voyez de Saulcy, *Monnaies byzantines.* Pl. XII, 10; XVII, 5, 9. Théophile. Théodora. Pl. XIX, 1. Basile le Macédonien. — La ressemblance de la croix est de plus en plus frappante à mesure que l'on avance vers le XIIe siècle ; ainsi pl. XX et XXI.

« *Que ceux qui me haïssent, voient et rougissent; car toi, Seigneur, tu m'as assisté et tu m'as consolé.* »

« 6° Au côté intérieur de la lame, tout près du talon, dans un cartouche surmonté de la croix grecque, à bras *égaux*, au-dessus de quelques ornements : « *Fabriqué dans la ville de Sis, en l'an du Christ* 1366. »

« 7° Sur le dos de la lame : « *Par ta bonté, extermine mes ennemis et fais périr ceux qui persécutent ma personne, car je suis ton serviteur.* »

Si cette lame est de fabrique orientale et arménienne, on peut s'étonner de n'y pas voir une date de l'ère arménienne. Toutefois, cela s'explique en partie par l'influence des rapports des rois arméniens avec les occidentaux, surtout à l'époque de la venue des Lusignan au trône de Sis.

Léon VI, de la maison des Lusignan de Chypre, fut proclamé roi d'Arménie en 1365, après un interrègne de deux ans. Depuis longtemps, les invasions des Mamelouks, des Tatares et des Turcomans avaient réduit à la dernière extrémité le royaume d'Arménie. Léon, fils d'Héthum Ier, avait été fait prisonnier et emmené par les Mamelouks en Égypte, en 1266. Les Mongols, en 1308, envahirent la Cilicie, firent prisonnier le jeune roi Léon IV et le mirent à mort avec son oncle, le moine Héthum II, qui, lui aussi, avait été roi.

Léon VI, à peine sur le trône, fut attaqué par les Mamelouks. Son armée fut battue, et il n'obtint la paix qu'au prix de grandes sommes d'argent. Le roi avait demandé des secours en Europe. Les Mamelouks résolurent alors d'anéantir le royaume d'Arménie. Ils entrèrent en Cilicie; Sis fut prise et brûlée en 1371; le roi, blessé, se réfugia dans les montagnes; on le crut mort; mais, en 1373, il revint dans la ville de Tarse. La guerre recommença en 1374. Léon, réduit à s'enfermer dans la forteresse de Gaban, avec sa femme Marie, sa fille Phinna et son gendre Schahan,

comte de Gorigos, fut forcé par la faim à se rendre. Le roi, chargé de chaînes, fut conduit avec sa famille, d'abord à Jérusalem, puis en Égypte où il fut renfermé et demeura dans la citadelle du Caire jusqu'en 1381. Il obtint alors sa délivrance par l'intercession des rois de Castille et d'Aragon. Il alla d'abord à Jérusalem où la reine et sa fille entrèrent dans un couvent, tandis que lui passa en Europe, se rendit à Rome, puis en Espagne et ensuite en France. Il chercha à engager les rois de France et d'Angleterre à le rétablir dans ses États. Le roi d'Angleterre lui accorda une pension, ainsi que d'autres souverains de l'Europe. Léon VI fixa enfin sa résidence à Paris, où le roi de France lui accorda une pension de 6,000 francs et le château de Saint-Ouen pour sa résidence. Il termina sa vie agitée au couvent des Célestins, où il mourut en 1393, âgé de soixante ans. Sa femme Marie et sa fille étaient restées à Jérusalem, où elles vécurent dans une grande sainteté. Marie y mourut en 1405.

Les inscriptions de ce sabre sont une allusion évidente aux malheurs du roi, car la plupart sont empruntées au texte des psaumes. L'enfant au maillot est-il désigné dans l'inscription, ou bien le verset s'applique-t-il tout simplement au roi Léon VI? Cela est probable, car on ne sait pas exactement si le dernier roi d'Arménie eut des fils légitimes, comme semble le faire croire un passage de la *Chronique du moine de Saint-Denys;* ce qu'on sait positivement, c'est qu'il fut le père d'un bâtard, Guy ou Guyot, qui fut archidiacre de Brie et chanoine de Soissons.

Toujours est-il que ce sabre, si, comme j'ai lieu de le croire, son authenticité peut être établie, est un monument fort curieux.

Dans la notice qui était jointe aux deux photographies que Bédan-Bey m'a envoyées à Pétersbourg, il n'est pas dit où ce sabre a été trouvé; cependant, d'autres personnes ont entendu raconter qu'il était depuis longtemps dans la possession d'une famille kurde du Taurus. On parle beaucoup, en effet, des Armé-

niens qui s'étaient réfugiés dans les montagnes de la Cilicie (dans le Zeïthun) et qui y vivent encore; de leur habileté dans la fabrication des lames en damas pour couteau et poignard, et de celle des Arméniens en Égypte, à Constantinople et ailleurs en Turquie, dans la fabrication des armes en général; cela est connu. On sait d'ailleurs que les beaux sabres se fabriquaient à Damas en Syrie, d'où est venu le nom vulgaire de l'acier de Damas, qui du reste est de l'*acier indien*. Mais la question n'est pas là, elle est dans les inscriptions du sabre dont il s'agit[1].

Sainte-Sophie a toujours été le monument le plus remarquable de Constantinople.

Quand je la vis autrefois, je dus me contenter d'en admirer l'extérieur; on n'y entrait pas alors sans un firman. Aujourd'hui, le premier Européen venu y a accès. Il n'a qu'à se débattre à la porte contre une certaine avidité que le kavas qui m'accompagnait satisfit avec un firman d'une autre nature.

Sainte-Sophie, dont la coupole menaçait ruine autrefois, était encore, il y a peu d'années, maintenue dans plusieurs endroits par des arcs-boutants, contre-forts disgracieux de maçonnerie que les sultans Sélim II et Amurath III avaient fait élever pour appuyer cette admirable coupole, ébranlée par les tremblements de terre.

Le sultan actuel a confié à un architecte européen, M. Fossati, le soin de restaurer cette mosquée. M. Fossati s'est acquitté de

1. Au moment où ces lignes allaient paraître, j'ai reçu, à Pétersbourg, d'un de mes amis, M. Victor Langlois, la communication d'un travail qu'il a publié dans *la Revue archéologique* (XVI[e] année), et qu'il a reproduit en brochure sous le titre de *Documents pour servir à l'histoire des Lusignans de la Petite-Arménie*. Paris, 1859. Nous sommes encore à temps de joindre au texte la présente note. Le lecteur trouvera dans le travail de M. Langlois de précieux renseignements sur les rois Lusignan d'Arménie, particulièrement sur le malheureux Léon VI, et surtout les documents relatifs à la vie de ce roi lorsqu'il eut obtenu sa délivrance; enfin son testament, que M. Langlois a découvert aux Archives impériales de France, et qui renferme de curieuses et intéressantes particularités.

cette œuvre difficile avec habileté, et l'on peut avoir l'idée de l'Aghia Sophia d'autrefois et de ce qu'elle est aujourd'hui en parcourant le bel ouvrage publié par M. Fossati[1], car il s'y trouve des planches comparatives, indiquant les travaux exécutés récemment pour faire disparaître ces contre-forts. Ils ne sont plus visibles que dans les planches en question.

Cette restauration a permis de découvrir un moment, sous l'indigne badigeon turc qui les recouvrait, les magnifiques mosaïques byzantines qu'il a fallu recouvrir de nouveau, en attendant.

On a pu savoir ainsi que quelques-unes de ces mosaïques offrent les portraits de Constantin et de Justinien, le fondateur et le restaurateur de Sainte-Sophie, et, sur le *narthex* ou porche, Constantin IV Pogonat, prosterné devant le Christ, qui est accompagné de la vierge Marie et l'archange Gabriel.

M. Fossati donne les proportions du saint temple, converti, hélas! en mosquée depuis quatre siècles : — largeur, 72 mètres; — longueur, 81; — hauteur de la coupole, 55; — son diamètre, 31.

Il me semble qu'en détachant les parties annexées et en réduisant l'édifice à sa belle et simple signification primitive, c'est-à-dire au carré que forme à l'intérieur le Gynécée, la galerie des femmes, on pourrait dire : carré *cubique*, mais *évidé*, de cent petits pas de hauteur, de largeur et de longueur; tout composé de marbre, orné d'anciennes colonnes de porphyre et de vert antique, percé de fenêtres savamment combinées pour la disposition de la lumière, recouvert d'une coupole, un peu abaissée, mais d'une courbe admirable. Tout autour, dans l'intérieur, des galeries superbes à colonnades, larges comme des portiques, et des mosaïques partout.

Quelque défigurée qu'elle soit à l'intérieur par les grands

1. *Aya-Sofia.* London. 1852, folio.

toughra, très-barbares, figurant les noms de Dieu, du prophète, des khalifes, chargés de passages du Koran, et même par la beauté (dans le sens oriental) du *mahfili-houmayoun,* «tribune impériale,» où le sultan se tient caché derrière des grilles d'or, et qui est surmontée du soleil d'or, comme emblème de la splendeur des sultans; quelque défigurée qu'elle soit encore par d'autres accessoires musulmans, c'est, à l'intérieur, une magnificence suprême, où les rayons de la lumière entrent partout et se répandent avec une douceur égale et, en même temps, avec une splendeur remplie de majesté. C'est bien *Aghia Sophia,* « la Sainte Sagesse. »

On sait que Constantin éleva le saint temple et que Justinien le restaura. Quant aux anciennes colonnes, au nombre de plus de cent, en porphyre et en vert antique, qui décorent tout l'intérieur de l'édifice, ce sont les temples de Baalbek, d'Éphèse et de Pergame qui les ont fournies[1].

Dans le voisinage est l'ancienne église de Sainte-Irène convertie aujourd'hui en un musée d'armes! Le sous-officier d'artillerie, qui est chargé d'y introduire les visiteurs, n'y comprend absolument qu'une chose, c'est, lorsqu'il se tient à la porte, le *bakchich* qu'il y attend et qu'il y reçoit.

On m'avait dit que de très-précieuses armures des Croisés se trouvaient autrefois dans l'Arsenal des sultans. Si cela est vrai, que sont-elles devenues? Les armures de mailles à calotte, brassards, plastrons ronds, épaulières, genouillères en fer, que j'y ai vues, sont de très-anciennes armures turques ou tatares. Par contre, plusieurs glaives à lame longue, pesante, large au talon et pointue, à garde ouverte en croix, me paraissent être des épées

1. Après la restauration de Sainte-Sophie, on a frappé à Constantinople (?) une belle et grande médaille offrant d'un côté la mosquée, de l'autre côté le *toughra* du sultan Abdul-Medjid. — Mihran-Bey, directeur de la Monnaie ottomane, m'en a remis trois exemplaires, en or, en argent et en bronze, qui sont au Cabinet numismatique oriental du Musée de l'Ermitage.

de chevaliers chrétiens du XIVe siècle, de ces *gagne-pain*, devant lesquels les bons chevaliers, comme encore au temps de Bayard, s'agenouillaient pour dire leur prière sur le champ de bataille.

Je dis épées du XIVe siècle. Il aurait fallu examiner les lames de plus près, et chercher à y découvrir, à la loupe, quelques signes; mais on vous fait voir au pas de charge cet Arsenal où tout est confondu.

Non loin de là, il y a un semblant de Musée où l'on a réuni quelques objets antiques dont plusieurs mériteraient bien d'être dessinés. J'y ai vu, sur des fragments de dalles, quelques écussons armoriés dont les insignes m'ont frappé. Il se pourrait bien que ces fragments provinssent de dalles tumulaires des chevaliers chrétiens, de grande famille, tués à la bataille de Nicopolis. Il faudrait examiner cela à loisir.

Pas loin de là, dans des cours, j'ai vu avec intérêt d'énormes et magnifiques sarcophages monolithes en porphyre rouge, datant de l'époque des empereurs de Constantinople, mais sans aucune figure. Je crois qu'on les a trouvés en fouillant le sol, il n'y a pas longtemps, pour élever un palais au sultan, sur le Bosphore.

J'ai vu à Constantinople une autre espèce de Musée, dont je ne sais que penser. Quelque artiste européen, moqueur, a-t-il voulu représenter l'ancien Constantinople pétrifié, en revêtant une centaine de mannequins de tous les costumes ottomans d'autrefois? Rien n'y manque, depuis les janissaires, avec leur immense turban roulé, soldats braves, mais indisciplinés et mutins, qui renversaient souvent la marmite de riz du Padischah pour lui faire comprendre qu'ils demandaient la tête d'un pacha favori et quelquefois plus; et les *bostandjis* avec leur long bonnet rouge, à queue retombante sur le dos, qui gardaient les portes extérieures du sérail; — jusqu'à ces figures significatives de l'intérieur du sérail qui en représentaient les mystères d'amour et de terreur; les unes, celles des Icoglans aux yeux brillants, au visage velouté, aux

joues roses comme celles d'une belle fille; la figure du *Kislar-Aga,* immense, au visage noir tout gonflé par son bouillonnement intérieur; celle de son voisin blanc, petit de taille, à nez pointu, aux traits minces, comme ceux d'une vieille femme; et enfin, la figure la plus significative, celle du bourreau en chef du sultan, la tête coiffée d'un turban blanc, habillé d'une longue tunique verte, une large ceinture au-dessous, figure colossale, à l'expression de marbre, avec des mains fortes et grandes comme celles d'un tortionnaire, et un air étonné, comme l'aurait été le bourreau du sultan, devant celui qui aurait fait mine de ne pas accepter avec une parfaite résignation, sinon avec reconnaissance, ce que son terrible maître lui envoyait? — Je le répète, je ne sais que penser de ce Musée pétrifié[1].

Toute la vie gouvernementale de Constantinople actuel paraît s'être concentrée sur le Bosphore arrangé à l'européenne.

Le vieux sérail est bien toujours à sa place, avec son enceinte de murailles qui datent de Constantin et de Justinien, avec ses kiosques et ses jardins sur la Propontide; — mais aujourd'hui abandonné, je crois, presque désert, il semble triste, gardant dans le silence le secret de ses anciens mystères; — ayant l'air tout étonné des grands bâtiments dans le style européen que l'on a élevés jusque dans son enceinte; ayant toujours sa grande entrée *Bab-houmayoun,* « la Porte Impériale, » cette Sublime Porte ottomane, où je me rappelle avoir vu jadis des guirlandes d'oreilles coupées et des têtes pâles, celles-ci accompagnées d'étiquettes fichées auprès, pour annoncer que tel était le résultat du bon plaisir du Padischah.

1. Ce Musée de costumes, qui était loin de faire ses frais, a été vendu à un spéculateur qui l'a transporté à Paris, il y a un an environ. Mais les mannequins ont eu à peu près en France le même succès qu'à Stamboul, car on lit aujourd'hui même, sur l'une des boutiques du boulevard de Sévastopol : « *Musée oriental à vendre, à tout prix, pour cause de départ.* »

C'était cependant une grande chose que cette terreur ottomane; elle avait sa grandeur, comme la terreur vénitienne, cette terreur des gueules de lions du palais des doges. C'étaient deux grands éléments de gouvernement.

La terreur ottomane avait certainement sa grandeur à part. Elle ne venait pas vous dire, avec une voix douce et un air poli, comme celui du *Messer Grande* de l'Inquisition de Venise : « Veuillez me suivre. »

Non. Lorsqu'un pacha écrivit à Soliman le Grand, en marche alors contre Vienne, qu'il était *impossible* de jeter sur la Drave le pont ordonné par Sa Hautesse, le terrible sultan répondit par ces quelques mots écrits sur une bandelette :

« Si à mon arrivée, dans deux jours, le pont n'est pas construit, tu seras étranglé avec cette bandelette qui te fait savoir ma volonté suprême. »

Au jour indiqué, lorsque le sultan arriva, le pont était construit, orné même comme une galerie, et attendait le passage de Sa Hautesse.

Le Lloyd autrichien a des bateaux à vapeur grands comme des frégates américaines et presque aussi rapides.

Celui sur lequel je m'embarquai se nomme *Jupiter*. C'est un des quatre frères, m'a-t-on dit, de même force, créés par les Anglais au prix de 6 millions de francs.

Du pont du *Jupiter*, je jette encore une fois les yeux sur Stamboul. Le vapeur s'en éloigne avec rapidité, fendant la mer bleue de la Propontide, sur laquelle il trace un immense sillon. Quelque temps encore j'aperçois l'admirable coupole d'Aghia-Sophia.

La cabine des dames sur *le Jupiter* est fraîche, mignonne, élégante, comme il convient à un appartement de dames. Pas une ne se trouvait à bord; et cependant cette cabine était occupée. Sur son joli divan il y avait un gros portefeuille, sur sa table une

carte déployée et un cahier de papier dont les pages se couvraient de notes à chaque moment.

Si quelque passager, trompé par la circonstance, fût venu frapper à la porte de cette cabine de dame, demandant la permission d'y entrer, la voix de basse qui lui aurait dit : « Entrez ! » l'eût étonné. Il l'aurait été bien davantage à l'aspect de l'habitant de la cabine, vêtu d'une tunique courte en drap de poil de chameau et chaussé de grandes bottes.

Je tenais à cette tunique qui m'a servi partout au Caucase, et à ces grandes bottes de voyage ; car *ce* voyageur, c'était moi. Je voulais être seul ; et, ma foi, aucun *schocking* n'en résultant, le *steward,* qui comprenait que je lui serais *reconnaissant* de sa complaisance, m'avait logé dans la cabine où je lisais, où j'écrivais, laissant la plume souvent pour monter sur le pont, m'y promener et admirer la belle Amphitrite, — car je jouis du privilége d'ignorer sa perfidie.

C'était par là que j'étais arrivé autrefois. J'y songeais en voyant ce beau mont Olympe couvert de neige, dont j'avais aperçu pour la première fois, jadis, le sommet de la pyramide blanche, à droite, par-dessus la ligne de terre en entrant dans les Dardanelles.

Quelle richesse dans cette belle contrée ! Quel avenir !

Les Dardanelles ! ce fameux détroit dont le courant est aussi rapide que celui du plus grand fleuve et beaucoup plus profond[1]. Cette fois, je le franchis de nuit. Tant mieux. Je n'avais pas besoin des yeux pour voir. Ceux de l'imagination et du souvenir m'y montraient ce que j'y avais vu jadis, à l'endroit le plus étranglé, à l'heure de midi, — ces grands forts avec ses immenses canons, où il me semblait voir encore un Turc accroupi *dans* la gueule énorme d'un des plus monstrueux, comme si elle eût

1. 60 toises de 6 pieds tout près de son entrée, du côté de la Propontide ; 40 toises devant Gallipoli, 45 toises même un peu plus loin ; 30 et 50 toises entre Sestos et Abydos d'autrefois.

voulu le dévorer. Y sont-ils encore ces canons qui datent peut-être de Mohammed II?

J'étais sur le pont, cette fois, au milieu de la nuit profonde qu'illuminaient par moments, sur la rive d'Europe, des feux rouges, bleus, blancs, qui paraissaient, disparaissaient, reparaissaient et qui finirent par s'éteindre. Ces feux du Bengale sont un langage. *Le Jupiter* autrichien a le privilége, parce qu'on ne le craint pas là! de franchir la nuit le détroit. Il transporte la malle. Il avait dit à ces feux, dans ce langage de signaux, son nom; et, avec une certaine majesté, le fort ottoman avait répondu à *Jupiter :* « Tu peux passer. »

Je pensais encore ce que serait ce détroit entre les mains d'une puissance maritime qui pourrait mettre deux armées, l'une sur le rivage européen de Sestos, l'autre sur le rivage asiatique d'Abydos. Personne dès lors ne pourrait y passer.

Au matin, *le Jupiter* était déjà bien en avant dans la mer de l'Archipel. Au loin, à gauche, l'Asie avait disparu avec les rivages de Ténédos, où je m'étais arrêté autrefois. Les beaux parages de Chio, d'Ipsara, avaient disparu aussi. N'importe, je les voyais encore dans la nuit des temps accomplis.

Nous arrivons bientôt au milieu des îles de la mer Égée. La mer est belle; le ciel est bleu. Voilà, à l'horizon, bien loin à droite, Scyros, l'île de la jeunesse d'Achille. *Le Jupiter* s'avance toujours avec rapidité. Voilà l'île de Tenos (Tino aujourd'hui) un peu à droite, et celle d'Andros (Andro). Voilà, à gauche, celle de Mykonos (Mykono). Les Grecs de nos jours, comme on le voit, conservent heureusement, très-peu modifiés, tous ces beaux noms.

Nous sommes si près de la côte qu'on en découvre tous les détails. La terre est animée. Voilà sur les hauteurs beaucoup d'habitations. Ces murs blancs, surmontés d'un dôme, indiquent une église. J'ai le temps de crayonner à la hâte et de saisir au passage

les contours hardis des montagnes de toutes ces îles qui se détachent du sein de l'onde bleue dans l'azur du ciel. Leur silhouette change de moment en moment, tant est rapide l'allure du *Jupiter*.

Entre Tenos et Mykonos, nous avançons dans le détroit qui les sépare, et voilà devant nous Syros, la Syra actuelle.

Nous laissons à gauche la toute petite île de Délos, qui a donné le jour au dieu du Soleil. J'y cherche la place du sanctuaire où tous les quatre ans Athènes et les autres villes grecques envoyaient la députation solennelle des Théories. Tout près, cette île, qui n'est guère plus grande, est Rheneia, par-dessus laquelle on aperçoit le sommet éloigné de Paros! Enfin nous voilà à Syra, qui, sous le pavillon de la croix grecque, est devenue importante en peu d'années. Nous jetons l'ancre dans son joli port.

La fortune et les flots sont changeants!

Hydra et la Spezia, si florissantes, si riches par le commerce il y a peu d'années encore, sont bien déchues. Syra leur a succédé. Syra a une position centrale qui convient aux nécessités actuelles de la navigation, à tous les vaisseaux qui s'y rencontrent, à tous les bâtiments à vapeur qui y font échelle. Syra est donc devenue riche, très-riche même.

Je m'en assurerai bientôt, car me voilà à terre, allant devant moi, d'abord à gauche, puis à droite. La ville monte depuis le rivage sur le flanc de la montagne. Le haut de la ville est resté un peu étranger à la vie du port. Il en est ainsi ailleurs.

Deux coins différents dans la même rue: le côté du sud, si c'est dans les pays du Nord, le côté du nord, si c'est dans les pays du Sud, est le bon côté; et les deux côtés de la rue, qui se regardent cependant, qui sont à portée de la voix, qui peuvent se faire des signes, ont deux existences différentes qui s'ignorent, l'une quelquefois tout aristocratique, parce que les belles dames s'y promènent. Demandez plutôt à Pétersbourg. Mais où dame Imagination m'emmène-t-elle?

La partie de la ville que je parcourais (je suis revenu à Syra) élargit ses rues, jadis trop étroites, jette à bas ses modestes maisons et élève à leur place de riches édifices. Il ne fallait pas rester longtemps à Syra pour m'enquérir des demeures de la richesse. La preuve en est sous vos yeux; car, parmi ces nouvelles maisons élégantes, à persiennes vertes, à perron en belle pierre taillée, à joli petit jardin, il y en a qui coûtent à bâtir 50,000 talaris (plus de 200,000 francs), ce qui est un joli denier partout. Voilà la meilleure information et la meilleure preuve.

Je me promène sur le quai tout animé de mille figures, quelques-unes un peu étranges de costume à cause du jupon. Ce jupon, bleu, immense par derrière, ballottant entre les jambes, c'est le jupon des îles. Le jupon bleu, plus court, élégant, est le jupon des Grecs de la terre ferme.

Combien de figures énergiques dans ces groupes qui respirent là en plein air, au soleil! On est au 16 novembre, vieux style, c'est-à-dire au 28, nouveau style. Mais dans ces parages, sous le beau ciel de la Grèce, il n'y a pas d'hiver.

Je quitte à Syra le vaisseau *le Jupiter* et son élégante cabine. Je m'embarque sur un modeste vapeur pour Athènes, où j'arrive le lendemain.

Athènes! Je n'y passai que quelques jours; mais comment oser en parler, si j'y eusse même passé quelques mois?

Il y a des lieux qui inspirent un si grand respect que ce respect fait naître même la crainte. Mais ici le voyageur n'a qu'à mentionner quelques souvenirs, deux impressions différentes: l'une est douce, l'autre est forte. Courage!

Pour tous ceux qui ont étudié l'antiquité, l'un de ses plus grands souvenirs, c'est Marathon.

Il y a 140 stades (près de 6 lieues) d'Athènes à Marathon. Y aller et en revenir, visiter le fameux champ de bataille, tout cela

en un jour, c'était beaucoup; car, heureusement! il n'y a pas encore de chemin de fer dans ces lieux classiques.

La route est facile jusqu'à Kephisia, où l'on va en voiture. Kephisia, qui rappelle le beau nom de Céphise et celui d'une des douze bourgades ou villes que fonda Cécrops, est tout près des bords de cette rivière célèbre, mais dont il faut quelquefois chercher l'onde à de certaines époques de l'année. Les habitants riches d'Athènes y vont l'été respirer la fraîcheur, car il s'y trouve de beaux arbres. Le sol de l'Attique est généralement très-peu ombragé, et l'on n'y rencontre guère que la vigne, le laurier, dont l'ombre est vaste dans l'histoire, mais courte sur la terre, et l'olivier un peu triste comme l'est le front des sages.

Ces oliviers de l'Attique sont énormes, immenses de tronc. Il y en a partout, formant quelquefois tout un groupe noueux. Peut-être plusieurs de ces arbres se sont-ils rapprochés en croissant, et, après des siècles, leurs bras qui se joignent finissent-ils par former ces groupes. Il y a là des oliviers qui ont peut-être mille années d'existence. C'est la principale richesse du pays.

Ces troncs noueux, déjetés, tordus, sont comme les bossus, auxquels ils ressemblent, pleins de suc.

Voilà, à droite, le mont Pentélique, le Brilessos de Strabon, sévère d'aspect, mais dont les carrières fournissaient le fameux marbre pentélique, la matière du Parthénon.

A gauche, plus loin, est le mont Parnès. Il est plus élevé que le Pentélique, car il a 4,700 pieds de hauteur, et ce dernier n'en a que 3,650.

Si j'avais séjourné plus longtemps à Athènes, je serais allé partout courir dans ces montagnes, à droite et à gauche, et, qui sait? j'aurais peut-être gravi le mont Parnès avec M. d'Ozéroff, notre aimable ministre à Athènes, dont l'esprit cultivé et le savoir m'ont fourni une foule de renseignements précieux. Il faisait, je crois, le même jour une excursion au Parnès, du haut duquel

on doit jouir d'une vue superbe; mais, moi, j'allais à Marathon.

A Marathon, maintenant! Kephisia est à moitié chemin. C'était la première bonne moitié dans un sens, la plus commode, la *paresseuse;* la seconde moitié était la mauvaise quant à la peine, mais la bonne dans un autre sens. On y va *per aspera;* car c'est par cette route de défilés que Miltiade descendit dans la plaine de Marathon.

Je pris à Kephisia des chevaux de selle, quels chevaux! On passe par une contrée accidentée. On contourne le Pentélique que l'on laisse à droite, et on va devant soi, par monts et par vaux, dans des endroits qui, il y a quelques années, *jouissaient,* à ce qu'il paraît, d'une mauvaise réputation, un peu *calabraise,* je crois, mais qui sont maintenant parfaitement sûrs, grâce à une bonne police.

J'arrive dans un bois touffu où j'ai quelque peine à passer; il s'y trouve cependant à chaque pas des lauriers. Je redescends par un sentier tout rocailleux, peu praticable, mais tout ombragé. Mon cheval y était habitué évidemment, car sa rude allure s'y maintient ferme.

Du milieu de cette verdure sombre où j'avance encore un peu, je découvre tout à coup, dans un fond, une belle plaine.

J'ai, à droite et à gauche, deux petits monts, Ikaria et Kotroni, je crois. Je suis dans un défilé qui descend. Le défilé s'ouvre, c'est celui de Vrana. Voilà la mer et la plaine de Marathon, toute dorée par le soleil. Au delà se présente l'Eubée à l'horizon. A gauche, sur le rivage, est un cap, le Stomi de nos jours, l'ancien cap Kynosura.

Le grand fait est si connu! Il est inutile de le rappeler autrement que par quelques mots, nécessaires ici comme vérification.

Le grand roi ne pouvait pardonner l'incendie des temples de Sardes (503 ans avant J.-C.); et l'on sait qu'à cette nouvelle il avait demandé son arc et lancé une flèche vers le ciel, en s'écriant:

« O Dieu ! puissé-je me venger d'Athènes ! » et qu'il avait ordonné à un de ses serviteurs de lui répéter tous les jours : « Seigneur, souvenez-vous des Athéniens. » (Hérod., V. 105.)

Ici, comme ailleurs, il faut toujours recourir au vieil Hérodote qui, en histoire, a toujours de plus en plus raison. Il ne dit pas quelle était la force de l'armée que Darius envoya pour accomplir sa vengeance ; mais qu'il en donna le commandement à son neveu Artapherne (fils de son propre frère du nom d'Artapherne), et au Mède Datis. Ce Mède devait être un de ces généraux à qui, dans l'antiquité, on confiait, en Orient, la direction d'une armée dont Artapherne avait le commandement nominal. Celui-ci aurait recueilli la gloire de la bataille, celui-là la punition de la défaite ; car, suivant l'usage, on lui avait enjoint, sous peine de mort, d'amener enchaînés les Érétriens et les Athéniens.

Hérodote, après avoir exposé les événements préliminaires, indique l'issue de la bataille de Marathon et le nombre des morts ; 192 Grecs, 6,400 Perses, dits Barbares, suivant la coutume des Grecs, comme plus tard celle des Romains, de qualifier ainsi les peuples étrangers.

Il y a chez divers auteurs anciens (Plutarque, Cornelius Nepos, etc.) des exagérations sur le nombre de Perses que Datis amena à Marathon. On peut, dans le silence même d'Hérodote là-dessus, trouver ailleurs approximativement ce nombre ; car il parle des 600 trirèmes de la flotte de Datis et Artapherne. Or, on sait que ces trirèmes avaient trois rangs de 50 rameurs. Ainsi, pour les 600 galères, 90,000 hommes. Il faut ajouter les vaisseaux de transport pour la cavalerie.

Les côtes de la mer avaient été fatales à une première expédition envoyée. Cette fois, Datis cingle droit des ports de la Cilicie, à travers les îles de la mer Égée. Il touche à Naxos, dont les habitants s'étaient réfugiés dans les montagnes, rassure ceux de Délos qui s'étaient retirés à Rheneia, l'île voisine ; leur fait dire par un

héraut que le grand roi savait que deux divinités étaient nées sur leur île; les rappelle et leur fait remettre 300 talents de parfums (486 pouds ou 7,800 kilogrammes) qu'il fit brûler dans leur sanctuaire (Hérod., VI, 97).

Datis aborde à la ville d'Érétrie (île d'Eubée), charge de chaînes les habitants et débarque sur le rivage de Marathon. Hérodote dit que c'était le meilleur endroit de l'Attique pour y déployer la cavalerie des Perses, et que c'était l'opinion d'Hippias qui accompagnait Datis.

Mais ne peut-on pas dire ici que les dieux vengeurs « avaient troublé l'esprit » au transfuge; car débarquer 100,000 hommes d'infanterie et, probablement ou peut-être, 10,000 de cavalerie à Marathon, où le rivage, propre à la bataille, offre seulement une plaine de *moins* d'une lieue d'étendue : c'était précisément choisir l'endroit où cette masse ne pouvait se développer.

Les suites sont trop connues pour les rappeler autrement, et un auteur anglais, le savant colonel Leake, a très-bien donné le plan de la bataille, en établissant que les Athéniens descendirent des hauteurs pour attaquer l'armée des Perses adossée au rivage. Un écrivain anglais fort estimable, M. Finlay, a voulu démontrer, par un plan qu'il a donné de la bataille[1], que les Athéniens descendirent dans la plaine de Marathon par un chemin plus au sud, s'adossèrent au mont Argaliki, et, au lieu d'arriver perpendiculairement au rivage, y appuyèrent à une certaine distance (environ 7 stades 1/2 ou 700 toises) leur aile droite là où avait été un temple d'Hercule, et que les Perses appuyèrent leur aile gauche à la mer. Cette diversité d'opinions ne peut bien s'étudier que sur les lieux, et c'était une des raisons, sinon la principale, qui m'avaient inspiré le désir de visiter la plaine célèbre.

On sait que les Athéniens avaient envoyé demander du secours

1. Il est joint à l'ouvrage *Remarks on the Topography of Oropia and Diacria with a Map,* by Georges Finlay. — Athens, 1838.

à Sparte, et qu'un de leurs coureurs à pied (il se nommait Phidippides) avait parcouru l'énorme distance de 1,200 stades, d'Athènes à Sparte, c'est-à-dire plus de 200 kilomètres en deux jours; et que Sparte généreuse envoyait 2,000 de ses vaillants enfants à son secours; mais qu'une loi superstitieuse ne lui permettant pas de mettre en marche un corps d'armée avant la pleine lune, les Spartiates tardèrent. Quoiqu'ils eussent franchi à pied en trois fois vingt-quatre heures ces 1,200 stades, c'est-à-dire 63 verstes ou 67 kilomètres par jour, ils n'arrivèrent que le lendemain de la bataille sur les lieux, où ils voulurent contempler les trophées qu'ils ne jalousèrent pas.

Les Athéniens, réduits à leurs propres forces, 9,000 hommes de pied, en comptaient 10,000 avec les 1,000 Platéens qui arrivèrent à temps. Que les généraux athéniens eussent hésité à attaquer, cela se conçoit; et que Miltiade fût parvenu, par sa courte mais admirable allocution à Callimaque, à décider l'attaque, cela indique le coup d'œil militaire du grand homme qui savait le secours en marche, 2,000 Spartiates, et qui ne l'attendit pas. Cette circonstance m'avait toujours frappé.

Cela veut dire que la probabilité de la victoire était pour les Athéniens dans cette plaine de Marathon où la multitude des Perses ne pouvait se déployer, et qu'il fallait *jeter à l'eau*, en langage militaire moderne.

Eh bien, quand on a parcouru cette plaine, on est parfaitement fixé, il me semble. Miltiade arrive en un jour à Marathon où il *descend*. Il dut venir ou par la route que j'avais suivie par ce défilé étroit, entre les monts Ikaria et Kotroni, ou en descendant plus à gauche, par des défilés plus ouverts, entre le mont Kotroni au sud, et le mont Koraki au nord, dans le vallon où coule le Charadrus, petite rivière, souvent épuisée, qui arrive avec peine à la mer.

D'une manière ou de l'autre, il avait *derrière* lui les montagnes

pour y remonter au besoin par les *défilés*. Si, comme Leake me paraît l'avoir établi d'une manière très-claire, Miltiade plaça son camp au pied même du défilé par lequel je suis descendu, il se mit à cheval sur un petit ruisseau sans nom, ordinairement desséché, tel que je le vis. Il avait sa droite là où est le monastère de Vrana, appuyée au mont Argaliki, et il appuyait sa gauche au mont Kotroni.

C'est l'opinion du savant M. R. Rangabé, avec qui j'en ai parlé, mais qui pense que Miltiade, tout en plaçant là son camp, y arriva en descendant par les défilés plus ouverts le long du Charadrus, ayant à gauche le mont Koraki.

Entre les deux monts Argaliki et Kotroni, et entre le Kotroni et le mont Koraki, l'espace est à peu près le même, 20 stades, c'est-à-dire 1,890 toises de sommet à sommet.

Nous savons que Miltiade fut dix jours en vue des Perses avant de les attaquer. C'était la première fois que les Grecs allaient les affronter. Il ne faut pas croire que les Perses fussent sans courage. Il y avait d'ailleurs dans leur armée beaucoup de Saces (c'est-à-dire des Scythes), troupes vaillantes. Néanmoins, en voyant de la hauteur cette multitude de 100,000 hommes campée sur le rivage, et cette grande flotte à l'ancre, prête à la recevoir et à la transporter ailleurs, au besoin; il y avait de quoi inspirer de l'inquiétude.

Il fallait le coup d'œil de Miltiade pour bien comprendre que cette multitude ne pouvait se déployer, et que, si on la laissait se rembarquer, Datis, mieux avisé, pouvait doubler le cap Sunium et débarquer dans la rade ou port de Phalère, le seul qu'eussent alors les Athéniens.

Les Perses pouvaient occuper des positions entre le cap Sunium et Athènes qui aurait peut-être alors succombé.

Voilà, sans doute, ce que se disait Miltiade, et il ne voulut pas donner le temps à Datis et à Artapherne de se raviser; mais l'un

et l'autre étaient sous l'inspiration du fils de Pisistrate à qui le désir de la vengeance « troublait l'esprit » (*Deus dementat*).

Datis attendit donc dix jours que les Athéniens vinssent lui apporter leurs armes.

Miltiade resta dix jours campé sur un champ consacré à Hercule, ce qui était d'un bon augure, attendant son tour légal de commander en chef; car il y avait dix stratèges (généraux) commandant chacun une phylè (tribu), outre le polémarque Callimaque; et, tour à tour, ils avaient le commandement, suivant leur jour, coutume dictée par la méfiance à un peuple fier de sa liberté et ombrageux ; ce qui en guerre était une grande faute.

Cette méfiance que partagèrent plus tard les Romains, et la faute qu'ils commirent aussi dans ce commandement alterné, leur fut bien fatale à Cannes, lorsque le présomptueux Varron eut son tour de commander; et cependant il avait un collègue, Paul-Émile, aussi sage que Miltiade; mais Varron n'avait pas malheureusement la sagesse de Callimaque.

La bataille fut livrée sous le commandement de Miltiade. Callimaque commandait l'aile droite; les Platéens formaient l'aile gauche. On connaît le résultat.

En parcourant en tous sens, à cheval, la plaine de Marathon, et en allant d'un Marathon à l'autre (il y a deux Marathon, le Marathon de Vrana sur lequel j'étais descendu et le Marathon sur la rive de Charadrus), je me suis assuré moi-même que le champ de bataille n'a pu avoir qu'une étendue de 10,000 pieds.

Voici un calcul : En mettant 4 pieds d'espace pour un homme, ce qui est beaucoup, on a une ligne de 2,500 hommes, donc pour les 10,000 Grecs, un front de quatre rangs de profondeur.

Pour les Perses, c'était, en admettant seulement 90,000 hommes d'infanterie, une masse de trente-six rangs de profondeur.

C'est énorme. C'est beaucoup trop.

En admettant que ces 90,000 hommes étaient répartis en deux

corps de même force, un de bataille, un de réserve, c'étaient dix-huit rangs de profondeur. C'était encore trop pour combattre avec avantage.

Quant à la cavalerie, s'il y avait eu 10,000 hommes, ce qui est douteux, je me suis en vain demandé où les Perses auraient pu les placer. Je ne trouvais pas même l'espace pour 5,000 hommes. Vue de la mer, la plaine de Marathon peut paraître grande; mais le long du rivage, à droite (en débarquant), sont de grands marais qui rendent impraticable cette partie de la plaine, jusqu'au pied du mont Koraki. Ces marais étaient connus déjà dans l'antiquité, puisque Pausanias en parle comme d'un *lac en grande partie marécageux* (λίμνη τὰ πολλὰ ἑλώδης). L'œil perçant de Miltiade avait découvert ces marais qui couvraient au loin sa gauche, et où Pausanias dit encore que beaucoup de Perses s'engouffrèrent dans leur fuite (I, 32).

Dans tous les cas, la cavalerie était presque inutile pour l'attaque, les Grecs ayant des hauteurs à droite et à gauche, où cette cavalerie ne pouvait songer à tourner leurs ailes, pour prendre à revers leur ligne de bataille, et absolument inutile pour la poursuite; car les Grecs, en cas de revers, remontaient par les défilés derrière eux, où pas un cavalier ne pouvait les poursuivre.

Tout homme qui a le coup d'œil un peu stratégique en tactique comprend la position que Miltiade avait comprise, et dont il avait démontré l'importance dans sa belle allocution à Callimaque. Le calcul de Miltiade était l'expression d'une idée *juste* qu'il expliqua à ses collègues, leur inspirant ainsi cette confiance qui est un des premiers éléments de la victoire.

On sait que les Perses furent un moment vainqueurs au centre. Celui des Grecs fléchit; mais leurs ailes victorieuses se rabattirent sur la masse des Perses, qu'elles poussèrent comme une cohue et jetèrent à la mer.

Il faut encore ici dire une chose, relativement à ce calcul de

profondeur des rangs de la ligne grecque (on peut faire d'autres calculs quant à l'intervalle d'homme à homme, cela ne change rien à la question). On sait que leur centre était *mince*. Probablement, ils raccourcirent leurs ailes et les serrèrent en doublant les rangs, et s'ils étaient sur trois rangs de profondeur au centre, ils avaient six rangs et plus sur leurs ailes.

Hippias, qui croyait se venger, mais à qui le Dieu vengeur « avait troublé l'esprit, » parce qu'il marchait contre sa mère, resta sur le champ de bataille où périrent glorieusement le polémarque Callimaque qui avait approuvé le *bon conseil*, et un autre général athénien, le stratège (*Stratègue*) Stésilée.

La poursuite des Grecs devait se borner au rivage. Ils prirent seulement quelques vaisseaux; là peut-être, à ce cap de Kynosura que j'avais sous les yeux; mais ils firent un immense butin dans le camp des Perses.

Datis voulut réparer sa faute. Il doubla, avec sa flotte, le cap Sunium, pour se porter sur Phalère; mais Miltiade, prévenu, avait eu le temps d'y arriver avant lui. Il *remonta* les défilés et arriva en *un jour* à Athènes. Il se montra sur les hauteurs de Phalère où Datis put le contempler, rangé en bataille.

J'ai parcouru en tous sens la plaine fameuse. J'ai gravi, tout près du rivage, le grand *tumulus*, de 15 à 20 pieds de hauteur, où sont confondues les cendres des Grecs héroïques qui préludèrent dans cette journée aux grandes victoires qui ont rempli le monde de leur souvenir.

J'ai vu dans la plaine des dalles de pierre, restes d'un monument. Était-ce le tombeau de Miltiade, comme on désigne quelquefois ce lieu? C'est peu probable. On sait quelle fut sa destinée. Les hommes paient d'une immense ingratitude les grands services qui leur sont rendus, comme pour montrer que le ciel seul est la récompense.

J'ai vainement cherché dans le sol de cette plaine fameuse, où

un pauvre pâtre me guidait, si je n'aurais pas la même bonne fortune que raconte Raoul-Rochette, qui acheta d'un paysan de Marathon un cylindre persépolitain gravé, le cachet peut-être d'un des généraux mèdes. Je n'ai rien pu recueillir. Il aurait fallu du temps, dont je manquais.

Après avoir quitté Marathon, en laissant à gauche le paisible monastère de Vrana, et en remontant dans le défilé, j'arrive sur la hauteur; je regarde encore une fois la plaine qui allait disparaître à mes yeux. Dans le fond, vers le rivage, était encore visible le tumulus des héros.

Je restai pensif et absorbé quelque temps. Je songeais à un autre champ de bataille, aussi glorieux, bien qu'avec une destinée différente, en reportant ma pensée dans les environs de Sévastopol. Là, dans ce cimetière, que l'on m'a dit « des cinquante mille, » où repose la dépouille de ces soldats héroïques, la plupart inconnus, je me disais : « Sur les lieux où dorment les guerriers intrépides, défenseurs de la patrie, n'y eût-il aucun signe, pas même une croix, il reste toujours quelque indice rayonnant, comme une auréole mystérieuse et sainte, qui illumine la tombe du plus humble des soldats. »

En traversant le bois tout rempli de lauriers, je me disais encore : « Là, peut-être, ce soldat athénien, quittant victorieux le champ de bataille, cueillit cette palme que, tout haletant et couvert de ses armes, il porta à Athènes comme signe de la grande nouvelle, et où il tomba mort de fatigue en arrivant.

Je revins à cheval par la même route. Je retrouvai à Kephisia la voiture qui m'attendait.

Je contournai de nouveau le Pentélique, où Pausanias dit qu'il y avait des λιθοτομία, c'est-à-dire des carrières où l'on taillait la pierre (le marbre). Je jetai, à droite, encore un regard sur ce beau mont Parnès, tout ombragé, qui, au dire aussi de Pausanias, offrait aux chasseurs beaucoup de sangliers et d'ours (Paus., I, 32).

Le soir, de retour à Athènes, j'étais brisé, mais de cette fatigue qui fait tant de bien et dont on remercie Dieu.

Voilà le souvenir *fort* que j'ai remporté d'Athènes [1]. J'en ai qui se rattachent à l'art, et j'en ai de doux.

Le Parthénon est un des grands monuments de l'antiquité qui ont le plus exercé l'érudition, la sagacité et le goût des archéologues et des hommes d'art qui en ont parlé.

Quand on a lu la dissertation de Quatremère de Quincy [2], il semble que l'on a tout dit sur ce temple célèbre.

Les savants, les architectes, les artistes étaient restés souvent absorbés devant la combinaison mystérieuse et pleine d'harmonie de ces belles arêtes de marbre doré par les siècles.

Ils avaient étudié toutes ces lignes qui montent en se rapprochant comme si elles faisaient partie de quelque pyramide immense [3], mystérieuse, dont la base serait cachée à une grande profondeur en terre, et dont le sommet se serait perdu dans le ciel; et, ne se rendant pas compte autrement de l'harmonie de tout *l'ensemble* de ces lignes, ils disaient que c'était *l'harmonie de l'édifice.*

Eh bien! il y avait et il y a dans cet ensemble de lignes, échappant pour ainsi dire à l'analyse, comme l'analyse d'une belle

1. Je fis visite à Athènes à M. Finlay, beau vieillard à cheveux blancs, connu par ses études archéologiques. Il me montra sa précieuse collection de monnaies byzantines, surtout en cuivre, qui sont si rares. Il a fait sur ces monnaies en cuivre des découvertes intéressantes. Il faut espérer qu'il les publiera toutes.

En l'abordant je lui avais dit: « Je reviens de Marathon. Quant au champ de bataille et à la position des deux armées, permettez-moi de vous dire que je suis de l'opinion de Leake. » Il me répondit avec courtoisie: « Nous devrions visiter ensemble le passage plus au sud et aussi le rivage. » Je lui répliquai que ce serait un grand plaisir pour moi, dans sa société, et que je désirais que l'occasion, un jour, m'en fût offerte.

2. Restitution des deux frontons du temple de Minerve à Athènes, et Dissertation, etc. — Paris, 1825.

3. L'idée de cette pyramide doit se trouver quelque part, chez Quatremère de Quincy, je crois, mais dans un ouvrage que je n'ai pas sous la main.

figure de femme échappe à la description[1], il y a une beauté mystérieuse dont le génie divin des artistes du Parthénon avait trouvé le *secret* dans la nature dont ils avaient étudié et approfondi le langage.

Ce secret de lignes droites *en apparence* renferme ce secret de la nature : — C'est *qu'il n'y a aucune ligne rigoureusement droite dans la nature.*

Toutes les lignes droites en apparence à l'œil *fléchissent* en réalité dans la nature. Ainsi la ligne de l'horizon qui paraît droite, est *courbe*, car elle est *parabolique.*

Un *hasard* (c'est le mot dont se sert l'ignorance humaine) a fait découvrir, il y a vingt ans, je crois, que les lignes horizontales du Parthénon sont comme celles de l'horizon, *paraboliques*, et en *fléchissant* à l'œil, enlèvent au monument cette *roideur mathématique* des lignes droites qui est désespérante dans tant de monuments modernes tirés à l'équerre.

Pour mieux faire comprendre une vérité connue maintenant des architectes et des artistes, mais généralement peu connue encore dans la société, voici ce dont je me suis assuré devant la façade orientale du Parthénon.

J'étais accompagné de M. Brullov, jeune architecte de talent, neveu du célèbre peintre Charles Brullov. Nous devisions de cette

1. La plupart des poëtes ont cherché à peindre la beauté des femmes célèbres; mais les mieux inspirés n'ont jamais réussi à la peindre par des mots. Il y a une beauté qui échappe toujours à la description; — c'est la beauté de l'*expression.* Le vieil Homère, le roi des poëtes, s'est bien gardé de jamais analyser les *traits;* il s'est toujours borné à peindre l'*effet*, l'*impression.* Ainsi, quand il représente ces vieillards sages de Troie, réunis aux portes de Scées, devisant des malheurs de la patrie, morts par l'âge aux émotions des sens, et voyant venir Hélène, il leur fait dire à voix basse entre eux : « Il ne faut pas s'étonner que les Troyens et les Grecs souffrent tant de maux à cause de cette femme, car *elle est véritablement semblable par sa figure aux déesses immortelles.* » — Homère donne l'idée la plus parfaite de la suprême beauté d'Hélène par l'*impression* que sa vue cause. Il fait de même dans son admirable type de Nausicaa.

beauté mystérieuse des lignes du Parthénon. Nous mesurâmes la distance d'une extrémité à l'autre d'un des gradins de cette façade du temple de Minerve. Au *centre* de cette ligne, M. Brullov plaça son chapeau; moi, resté à une des extrémités du gradin, je m'agenouillai, de manière à avoir à mon rayon visuel cette ligne au milieu de laquelle était posé le chapeau que je distinguais entièrement. M. Brullov prit le chapeau et le porta dix ou douze pas plus loin ; — le chapeau *disparut* à mon rayon visuel.

Là est *tout le secret.* — C'est le secret de la nature qui a horreur des lignes droites, qui n'en a aucune *rigoureusement* droite dans son harmonie divine, — *secret de la nature* que le génie grec avait trouvé.

Il en est de cette découverte comme de celle de l'œuf de Christophe Colomb. Chacun comprit *après coup* ce que le génie de Christophe Colomb avait imaginé pour convaincre ses détracteurs.

Une fois le secret connu, on n'a plus qu'à faire ce que tout le monde fait et ce que je fis moi-même. On lève les yeux vers les architraves et les frises du Parthénon; on en suit les belles lignes; on suit toutes les autres lignes, et on a la conviction palpable à l'œil que, dans le Parthénon, soit ligne verticale, soit ligne horizontale, il n'y a aucune ligne *absolument droite.* Toutes les lignes sont paraboliques, comme celles de la nature dont l'architecte est Dieu même.

Le secret du *génie* est toujours une idée simple; mais le génie de l'exécution c'est la *combinaison;* et le génie immortel des artistes athéniens de la grande époque de Périclès a trouvé la combinaison de ces belles lignes du Parthénon que la science des architectes modernes cherchera à démontrer, en déterminant l'échelle de la courbe de ces lignes; étude qui à elle seule formera la matière d'un grand ouvrage.

Encore un autre secret de cette harmonie de la nature que le génie des artistes athéniens avait trouvé.

A la vue d'une belle tête de femme, dont les traits réguliers offrent ces lignes pures que nous admirons, que fait un artiste à la recherche du beau? Chez cette belle femme, si on la regarde de face, la belle ligne droite du nez, par exemple, offre une ligne un peu dure, peut-être, parce qu'elle semble inflexible (la ligne); mais comme l'artiste sait que cette ligne n'est pas droite, il se met un peu de côté, pour saisir *en trois quarts* cette belle tête qu'il admire, et qui, en effet, offre alors toute l'harmonieuse combinaison des lignes du front, des yeux, du nez, de la bouche, encadrés dans le bel ovale de cette tête de femme, qu'il faut regarder un peu de côté, pour avoir *l'ensemble* des belles lignes de sa tête, de ses épaules, et de tous les contours harmonieux de l'être que le vieil Homère peint d'un mot, en disant d'Hélène qu'elle ressemble à une déesse.

Les vêtements aussi larges qu'ils soient (j'allais dire menteurs) ne dissimulent point le secret des lignes d'un beau corps; et la femme, même la plus chaste, sous l'empire de l'idée de sa royauté, n'éprouve aucune crainte, je crois, qu'on les devine (c'est un secret de dames d'ailleurs, il faut le leur demander).

Eh bien! c'est cette harmonie de beauté qu'offre une belle femme (mettons, si l'on veut, une belle statue), vue de côté, de manière à apprécier tout son ensemble, que les artistes grecs avaient encore trouvée, secret de la nature, toujours la nature; et ils l'ont appliquée à l'emplacement de leurs monuments, c'est-à-dire à la manière dont était disposée l'avenue qui conduisait à ces monuments.

Ainsi, à l'Acropole d'Athènes, l'axe des Propylées n'est pas celui du Parthénon, quoiqu'elles en soient comme le beau vestibule[1]. Ils s'en seraient bien gardés! Quand on monte aux Pro-

1. On sait très-bien que les Propylées étaient, comme le nom même l'indique, l'entrée ou plutôt le vestibule de l'Acropole d'Athènes. C'est ainsi que Pausanias en parle (I, 22). En disant *comme* le vestibule, j'exprime une pensée, une impression.

pylées et après les avoir traversées, on arrive de manière à devoir contempler *forcément* de côté le Parthénon.

Dans l'antiquité, alors que tout l'ensemble de l'Acropole était intact, le spectateur découvrait à la fois la façade occidentale et le côté septentrional de l'édifice saint dont il saisissait ainsi tout l'ensemble, comme l'artiste dont j'ai parlé embrasse de côté, avec son regard, toute la figure de la belle femme dont il veut admirer l'harmonie des lignes et des formes[1].

Ainsi du charmant petit temple de la Victoire *sans ailes* (Νίκη ἄπτερος), que l'on admire sur le côté gauche des Propylées (à droite pour celui qui monte à l'Acropole). Son axe aussi n'est pas celui des Propylées. Le spectateur voit forcément de côté la façade et un des côtés de ce charmant sanctuaire de la Victoire. Tout cela était calculé par le génie grec.

Ce secret d'architecture devenu un *principe* chez ces grands artistes de l'antiquité se retrouve ailleurs dans l'emplacement des monuments d'Athènes l'immortelle.

1. Une des choses les plus attrayantes que je connaisse, c'est dans l'atelier d'un grand peintre ou d'un grand sculpteur de voir avec quelle attention l'artiste cherche à saisir avec justesse, pour la rendre avec vérité, la ligne du modèle qu'il a sous les yeux, et dont son génie idéalise l'expression. Il met quelquefois sa main sur ses yeux, comme pour chercher dans le ciel des anges la pure expression qu'il ne trouve pas dans son atelier, où il n'a, hélas! que la forme des anges. Chez ce sculpteur ou chez ce peintre, si vous l'étudiez bien, il y a des mouvements comme surnaturels; il rougit quelquefois sous l'inspiration qui lui vient, et ses yeux brillent d'une flamme presque céleste; — c'est qu'il a comme *entrevu* ce qu'il cherchait dans le ciel.

Ainsi a dû faire Raphaël; ainsi j'ai vu le célèbre et chaste sculpteur Rauch. Il s'enferma des années, une heure chaque jour, dans une pièce secrète de son atelier pour y travailler à ce qu'il me disait lui-même être son *pentimento*, la seconde statue de la belle reine Louise de Prusse, sa bienfaitrice, qu'il avait déjà faite couchée, comme un ange qui dort, sur son tombeau à Charlottenbourg. Le grand artiste n'était pas content, lui seul, de cette admirable statue; il la voulait encore plus pure; et il l'avait secrètement reproduite dans son atelier où il allait s'enfermer pour chercher dans le ciel l'inspiration de l'idée de l'être pur qui y habitait comme un ange (cette seconde statue est à Postdam).

Quant au secret des lignes du Parthénon, des artistes ou des critiques ont publié ce secret. L'Anglais Penrose (*Principles of Athenian Architecture*) a été, je crois, un des premiers. Comme je ne fais pas ici une dissertation, mais qu'en ma qualité de voyageur, je fixe les souvenirs de quelques-unes de mes impressions dans les lieux célèbres que je visite, je n'ai pas à faire des citations auxquelles je serais astreint, si j'avais eu la prétention de faire un livre sur l'art.

Ces lignes, que je trace sous le charme du voyage, sont donc simplement des souvenirs et des impressions que je cueille, çà et là, comme des fleurs, que l'on est heureux de rencontrer sur le chemin pénible de la vie.

Je dois borner ici ces quelques souvenirs d'art. Cependant, j'aurais tant de choses à dire encore! Tout est beau à Athènes pour celui qui sent. Pas une de ses ruines qui n'offre une beauté.

Voyez cette jolie porte de marbre qui a l'air d'un arc de triomphe. Elle est toute dorée par les siècles. Sur sa frise, du côté de l'Acropole, on peut lire encore en grec : *C'est ici la ville de Thésée.* De l'autre côté : *C'est ici la ville d'Adrien.* C'est effectivement la porte d'Adrien.

Le puissant empereur qui avait mis douze ans à visiter tout son vaste empire, et qui fit élever à Tusculum la magnifique villa Hadriani, et où, pour mourir plus doucement, il fit reproduire quelques-uns des monuments d'Athènes dont il fut le restaurateur, avait-il voulu dire par l'inscription de cette jolie porte qu'il aurait voulu vivre à Athènes?

Dans ces monuments détruits, tombés, que de grandeur! Voyez cette colonne couchée sur le sol, elle est du temple de Jupiter Olympien. Un tremblement de terre a ajouté à la main du temps, à celle des hommes. Cette colonne est tombée avec majesté. Ses beaux tambours de marbre se sont divisés; mais néanmoins dans ses fragments, cette colonne tombée offre

encore tant de majesté qu'on a respecté la place qu'elle occupe, comme celle d'un sanctuaire, car on l'a entourée d'une balustrade.

O secret inimitable de beauté et d'harmonie! qui consiste quelquefois en un mouvement d'épaule, en une inflexion de la tête ou du cou! A l'Erechtheion ces belles cariatides de femmes, souvent reproduites, et que tout le monde connaît, mais qu'il faut voir là, ont l'air d'un groupe de sœurs, toutes de la même beauté, portant sur leur tête un charmant fardeau. Une de ces sœurs, hélas! a été dérobée. Celles qui restent semblent la pleurer et paraissent dire que la copie, qu'une main pieuse ou repentante a substituée à la sœur qu'elles regrettent, n'est pas aussi belle. En effet, dans cette copie, il y a une certaine roideur de cou, qui frappe à côté de la mollesse harmonieuse avec laquelle ces belles statues inclinent un peu la tête et le cou, pour porter avec plus de grâce leur charmant fardeau.

Je ne parlerai pas de l'Athènes moderne, excepté pour mentionner en quelques mots ce que le goût exquis d'une reine a fait pour rassembler partout les restes d'objets d'art enfouis dans le sol classique. C'est sous son inspiration surtout que l'on s'est mis à fouiller cette terre qui recèle encore tant de beaux débris. On a creusé autour du Parthénon, autour des Propylées, autour du temple de Thésée, on en a exhumé des trésors : statues, bustes, fragments, inscriptions, et on y a trouvé de quoi en composer des Musées. En attendant que d'heureuses circonstances permettent de les rassembler tous dans un local digne de ces richesses, on les a réunis dans le temple de Thésée et dans une des salles des Propylées, converties ainsi en Musées.

Il est même à désirer, je crois, qu'ici le provisoire dure, et que le temple de Thésée soit transformé en une glyptothèque. Jamais on n'en aura trouvé de plus digne.

La Reine a eu une idée qu'une femme seule pouvait avoir, et

qu'une Reine seule pouvait exécuter. Elle a créé devant sa royale demeure un jardin enchanté.

Dans une terre dépourvue d'eau (jamais, même dans l'antiquité, Athènes n'a eu autour d'elle en abondance l'onde qui murmure, témoin l'Ilissus et le Céphise si dépourvus d'eau), la Reine a trouvé le secret d'en faire venir pour arroser les arbres et les plantes de son jardin. Elle a fait plus. Dans un des labyrinthes de verdure de ce beau jardin, elle a caché un Musée en plein air! Idée de femme, idée de Reine qui aime le beau!

Vous vous promenez dans ce jardin enchanté, ouvert à tous. On vous a dit d'avance : « Cherchez! » — On cherche, et on finit, au milieu des détours de ce joli labyrinthe, par arriver dans ce que l'on appelle le *Jardin de la Reine*. On y trouve des statues, des bustes, des chapiteaux de colonnes, de beaux fragments de toute nature, je crois même un petit dieu malin; et tout cela posé avec tant de goût, çà et là, que tous ces objets paraissent sourire de plaisir dans la jolie demeure qu'on leur a créée.

Devant le Palais du Roi, ces deux grands et beaux palmiers qui se balancent comme des palmiers de Judée, c'est encore la Reine qui les a fait planter.

Voilà quelques-uns de mes souvenirs d'art d'Athènes et aussi de mes doux souvenirs.

Pour terminer cette lettre, j'en mentionnerai encore deux.

Quatre jours passés dans l'Athènes royale, c'était bien peu. Mais j'y trouvai tant de bonté et de complaisance dans la charmante famille de M. d'Ozerov, tant d'aide chez M. de Coumany, secrétaire de la légation de Russie, tant de bienveillance chez M. R. Rangabé, ministre de la maison du roi et des relations extérieures, que je mis à profit le temps.

J'ai parcouru la route célèbre qui mène encore à Éleusis, cette *voie sacrée,* à l'époque où la procession d'Athènes se rendait au

temple de Cérès-Éleusine. On y trouve encore quelques restes du beau temple élevé par Périclès.

On sait que c'est à Éleusis que Cérès éplorée, cherchant partout sa fille chérie, s'assit, fatiguée, sur un rocher que l'on appela depuis la pierre *triste* (ἀγέλαστος)[1], que le roi Céléus invita lui-même l'étrangère, encore *inconnue*, à se reposer dans son palais, et que la déesse reconnaissante rendit la santé à Triptolème, fils du roi, et lui fit don des épis de blé.

C'était à ce temple de Cérès-Éleusine que se rendait à pied, en grande pompe, la fameuse procession qui, partant d'Athènes, suivait la *voie sacrée* en longeant le beau rivage du golfe d'Éleusis.

Tout ce que le génie grec avait pu imaginer de solennel était déployé dans la fête religieuse. La procession comptait les plus belles jeunes filles d'Athènes. Leurs hymnes et leurs chants rappelaient et la douleur de la mère qui avait perdu sa fille chérie et la joie de l'avoir retrouvée. J'ai vu encore au milieu des rochers, là où la voie y est resserrée, la trace des roues des chars qui suivaient la procession.

Le 20 novembre, vieux style, la mer était bleue, l'air était doux, le ciel parfaitement serein. J'avais avec moi sur cette route charmante, deux aimables compagnons de voyage.

A moitié chemin, là même où il y avait dans l'antiquité un temple d'Apollon, et où il y a maintenant un ancien monastère chrétien, devait se trouver quelque chose du nom de Daphné. En effet, dans ce beau lieu, il y a une source que l'on appelle la Fontaine de Daphné.

A cette fontaine deux jeunes filles lavaient du linge. Ce métier a toujours été noble dans la Grèce classique, témoin Nausicaa, la

1. Ce célèbre fait mythologique est figuré sur un bandeau d'or, pour coiffure de femme, qui est au Musée de l'Ermitage, et qui est publié dans la pl. VI, 3, des *Antiquités du Bosphore Cimmérien.*

fille du roi. Chacun connaît le beau type de vierge que le vieil Homère nous offre d'une manière si suave et si chaste. Il ne dit point si Nausicaa avait les yeux bleus. Si tel était le cas, ils ne pouvaient guère être plus beaux que ceux de la nymphe que je vis à cette fontaine de Daphné. Outre la régularité des traits d'une tête grecque, la belle enfant avait de grands yeux d'un bleu sombre, frangés de longs cils, noirs comme sa chevelure.

Je regardai un de mes compagnons de route, homme d'esprit et de goût (je ne veux pas dire son nom, pour ne pas trahir son secret). Il rougit un peu; mais la belle enfant rougit bien davantage, lorsque, tout embarrassée et ne sachant que faire d'un petit présent qu'il lui offrit, je la vis chercher à le mettre dans la ceinture de laine blanche qui enveloppait son costume tout simple, mais gracieux et pittoresque.

Voilà ce que j'ai vu à cette Fontaine de Daphné. J'ai demandé à mon compagnon de voyage s'il n'y aurait pas moyen, en souvenir de cette belle journée, de m'obtenir de M. Lanzi une aquarelle d'album qui offrirait la vue de la Fontaine de Daphné et qui indiquerait, ne fût-ce que vaguement, la belle figure qui l'animait. Voyons si j'aurai le souvenir.

M. Lanzi, chez qui je trouvai deux belles aquarelles, que j'ai rapportées en hommage à Pétersbourg, offrant l'une le temple de Thésée, l'autre la Porte d'Adrien, est un habile aquarelliste, peu connu encore hors d'Athènes, mais qui le deviendra, car il a le secret de ces tons larges et lumineux qui distinguent les peintres vénitiens. Or, M. Lanzi est de Venise.

Nous revînmes en traversant les jardins de l'Académie où, dans l'antiquité, murmurait le Céphise. La reconnaissance et le bon goût y ont élevé un joli monument à Ottfried Müller, un des plus habiles interprètes de l'antiquité grecque.

Comme l'air est transparent dans ce beau pays, comme les monuments s'y détachent bien dans le fluide lumineux!

Encore un trait de génie des Athéniens! Ils comprenaient ainsi la nature : — faire ressortir sa beauté, en plaçant sur les rochers, sur les hauteurs, les monuments, pour s'en embellir et les embellir; — ainsi pour l'Acropolis!

Mais voyez au delà ce tout sévère mont Lykabettos! — ils lui avaient laissé, toute nue, sa physionomie pyramidale, austère, comme pour mieux faire ressortir autour la riante contrée qu'il domine de son sommet[1].

Quel est là-bas, au sud d'Athènes sur la hauteur, ce bâtiment tout moderne? C'est l'Observatoire. Un riche banquier grec en a fait les frais. Ainsi devraient faire les riches partout. Les souverains, malgré leur sollicitude pour leurs peuples, sont obligés de mettre des bornes à la munificence royale. Les rois de la richesse devraient leur demander la permission d'élever des monuments d'utilité publique. Quel meilleur emploi de leur argent?

M. d'Ozérov voulut bien me conduire à l'audience que daignèrent m'accorder le Roi et la Reine.

Je tâchai d'exprimer à la Reine le vif souvenir que j'emportais de la ville qui a éveillé son attention, et où elle déploie sa sollicitude et son goût.

Le Roi me questionna sur le beau pays du Caucase d'où je venais. Le souverain, qui a mis ses armes royales sur le signe de la croix, fut frappé de quelques détails que j'eus l'honneur de lui donner sur ces anciennes églises chrétiennes dont j'ai parlé, qui existent encore au milieu de ces peuplades musulmanes et font l'objet de leur respect, et me demanda sur ce sujet encore plus de détails par les questions qu'il daigna m'adresser.

Une dernière fois, je montai à l'Acropole. Dans un ciel splendide, le soleil descendait au delà de la mer de Salamine. J'avais voulu contempler cette gloire, ces rayons d'or traversant les co-

1. 855 pieds.

lonnades des Propylées pour éclairer le Parthénon, que l'on aperçoit du rivage de Salamine.

L'on raconte que de ce rivage, les mariniers pouvaient découvrir, en s'inclinant devant l'aigrette de son casque et la pointe d'or de sa lance, la statue colossale en bronze de la Minerve *Poliade* (de la ville), la Vierge du Parthénon, qui se dressait avec une majesté divine devant les Propylées.

Cela doit être; car le divin génie des artistes athéniens avait choisi l'emplacement du temple, et Phidias avait fait la statue.

Tels sont mes souvenirs d'Athènes.

M. de Coumany voulut bien m'accompagner jusqu'au Pirée. Nous traversons cette plaine descendante où l'on voit encore les restes des grands murs que le génie adroit de Thémistocle parvint à improviser, après la victoire de Salamine qui avait un peu alarmé la défiance de Sparte.

Le Pirée est un beau port. Tout est beau dans ces parages.

Me voilà en mer. Voilà à droite l'île d'Égine. Le bateau à vapeur s'avance avec rapidité, en laissant au loin, d'une manière presque dédaigneuse, les îles d'Hydra et de la Spetzia, dont la richesse moderne est déchue. Destinée des hommes! Destinée des villes!

Lorsque l'heure de la prospérité ou de la ruine d'une ville est arrivée, il semble qu'aucun pouvoir humain ne peut retarder la première ou conjurer la seconde. Voyez Trieste et Venise!

Venise, la reine des mers, a vécu. Malgré l'énergie des moyens que l'on a employés pour prolonger son existence, elle achève de mourir, ou bien son existence n'est plus que de la langueur à côté de sa vie de reine d'autrefois.

Trieste, la cité bourgeoise, lui a ravi le sceptre de l'Adriatique. Elle achèterait ses palais de marbre pour les démolir et en transporter les riches matériaux sur son rivage, si une loi formelle généreuse ne s'y opposait pas. Il faut que Venise reste avec sa

belle église de Saint-Marc, avec son palais ducal, grand, sombre, mélancolique, merveilles tous deux du moyen âge, comme monuments d'une royauté qui a duré quatorze siècles.

Après bien des années, je revois les rivages de la Sicile. La mer est toujours bleue. On ne connaît presque pas l'hiver dans ces parages. Voilà l'Etna que j'ai gravi autrefois jusqu'à son sommet couvert d'une neige éternelle, et cependant toujours brûlant, car il fume encore.

Voilà Messine avec son détroit. Nous nous y arrêtons quelques heures. C'est bien peu.

Nous sommes à Naples, quelques heures seulement. C'est beaucoup trop peu; et encore, innocents voyageurs que nous sommes, des formalités soupçonneuses nous enlèvent-elles la moitié de ce temps précieux.

Avec mes compagnons de voyage, depuis le Pirée, deux officiers russes, Nicolas et Constantin G., de manières simples et chevaleresques, tels que je les aime, et un officier de cuirassiers prussiens, le comte M***, nous parvenons, en trois heures, à exécuter un petit prodige. Cette grande ville m'est si familière, que je me fais leur cicérone. Nous allons aux deux bouts de Naples, au Museo Borbonico, saluer les principales merveilles connues qui s'y trouvent; — puis au Pausilippe et au delà même du Pausilippe.

A Civita-Vecchia, qui va bientôt donner la main avec son chemin de fer à la ville Éternelle, j'apprends qu'une Auguste Princesse est à Rome. Je veux présenter à Son Altesse Impériale l'hommage de mon respect.

Nous voilà à Rome qui m'est bien connue, mais où je ne passe cette fois que trois jours. Il y a un proverbe : « Il faut rester à Rome un jour ou un an. » Je puis presque m'appliquer le proverbe. Dans ces trois jours, j'ai le temps de tout revoir, même le trop fameux Musée Campana dont il vaut mieux ne pas parler.

Je préfère dire que, depuis ma dernière visite, le Musée du Vatican, le roi des Musées, parce qu'il n'admet dans son sein que les œuvres des rois dans l'art, s'est enrichi d'un seul tableau, mais ce tableau est d'un de ces rois, le Corrége; il représente le Christ assis sur les nuées, s'élevant dans le ciel et étendant les bras pour verser ses bénédictions sur la terre.

Nous voilà à Livourne qui s'agite! Nous avons quelques heures. Nous sommes à Pise que le chemin de fer réveille un peu de sa langueur. Je l'avais vue trois fois. Eh bien! cette fois son Dôme produit sur moi encore plus d'impression. C'est un des monuments de la grandeur d'un peuple qui fut le rival de Gênes; mais son port n'existe plus; il s'est ensablé.

La bataille navale de la Meloria avait mis fin à la marine de Pise; mais il fut un temps où cette marine régna jusque dans le Levant. Ses vaisseaux allaient y chercher les marbres précieux, les colonnes antiques, que les magistrats de Pise ordonnaient à leurs capitaines de rapporter. Ainsi firent-ils.

Voyez la façade du Dôme. Parmi ses rangs de colonnes superposées, il y en a une petite, à droite, au second rang; *seule,* elle est en porphyre rouge. Nul architecte de nos jours n'oserait en mettre ainsi une *sombre* parmi des colonnes de marbre. Mais cette colonne est si belle que les architectes du temps ont bien fait de la placer là, car elle y produit un effet naïf, plein d'originalité.

Cette église merveilleuse, qui paraît attendre que Pise redevienne aussi grande qu'autrefois, est, avec le Campo Santo, un grand monument de la foi vive des Pisans. Ils voulurent même, il semble, que leur église fût la rivale de Sainte-Sophie; car le Dôme de Pise, comme Sainte-Sophie de Constantinople, a sur ses hautes et superbes galeries intérieures à colonnes de marbre un *gynécée,* où les femmes au moyen âge, dans ces siècles au caractère sombre, austère, jaloux et soupçonneux, devaient occuper une place à part et éloignée.

Pise a perdu son port. Un géologue seul pourrait le retrouver, en étudiant les atterrissements de l'Arno.

Pise ne paraît pas trop s'en inquiéter, ou bien croire que son port, après tout, c'est Livourne; bien que Livourne se donne les airs d'une ville capitale, ce que Pise, la noble, semble vouloir ne pas admettre.

A Livourne, on a trop à faire pour songer à mendier. Au lieu de mendiants, vous vous croisez dans ses grandes rues avec des hommes affairés qui vous jettent en passant une petite invitation industrielle étrange; petite feuille imprimée, grande comme une feuille d'arbre, et que, pour cette raison, j'ai perdue. J'en ai du regret; mais je me rappelle son mot caractéristique et essentiel. Il y avait même deux mots caractéristiques : *scelta* et *piacere*.

Ce petit bout d'imprimé était un menu de dîner en miniature (le menu). On annonçait aux amateurs, affamés sans doute, que pour *una lira,* c'est-à-dire pour un *paolo* et demi (il faut 10 paoli pour faire un écu toscan, 6 francs); donc pour 90 centimes on avait tant de plats; et que pour *una lira e un quarto* on avait *a scelta,* « au choix, » toutes sortes de plats spécifiés *a piacere,* « à discrétion. » C'était donc mieux que l'annonce de ces dîners à bon marché des restaurateurs de Paris, où l'on avait le pain « à discrétion, » dont on pouvait par conséquent manger sans discrétion.

A Pise, l'esprit italien et aussi la parole pittoresque se sont conservés même parmi ses nombreux mendiants, qui sont tellement persuadés que le Dôme et le Campo Santo sont deux des merveilles du monde (ici ils ont raison), que rien que d'en montrer la porte est un métier important. L'un de ces nombreux mendiants, à qui l'on est bien aise de distribuer de ces petites pièces de monnaie que les voyageurs répandent à droite et à gauche dans un pays qui a partout des sourires, se voyant oublié, me dit d'un air surpris : « Eh! come, Lei mi dimentica?

— Ma, cosa hai fatta? » lui demandai-je. Il me répondit, d'un air encore plus surpris : « Come! Eccellenza, ho *picchiato* alla porta. »

Ce *picchiato* est pittoresque. En nous voyant venir de loin, avec notre air étranger, il avait frappé à cette porte du Campo Santo, que tout le monde connaît, pour faire le signal au gardien à l'intérieur qu'il eût à ouvrir.

Voilà une petite digression oiseuse, comme l'air de ces mendiants; mais tout est si pittoresque dans le pays où l'on parle purement la belle langue du *si*, que cette digression me sera pardonnée, surtout par ceux qui ont dans l'oreille le souvenir de cet accent italien que l'on retient comme le ton d'une mélodie.

Nous voilà à Gênes, où je me sépare de mes compagnons de voyage. Ils vont à l'ouest, au nord. Ainsi des relations dans la vie! mais le souvenir en reste.

Je remarque un frémissement étrange dans Gênes et en Piémont. A Turin, je trouve une marque bien précieuse de la bienveillance du Roi. Elle m'est remise par un ancien ami, M. le chevalier Cibrario, dont le nom est si connu dans le monde savant et aussi dans celui des hommes d'État. Je revois une seconde fois la belle *Armeria* du Roi et ses admirables armures de la famille de Martinengo, de Brescia. Un brave général, M. Actis, aide de camp de Sa Majesté, en est le directeur. Je fais connaissance à la bibliothèque du Roi avec un homme aussi modeste que savant, M. D. Promis, dont le nom est bien connu dans le monde archéologique.

Me voilà à Genève, où je vais serrer la main à mes amis bien chers, bien dignes, Munier et Frédéric Soret. Il n'est besoin que de citer leurs noms.

Paris est devenu plus particulièrement dans ces dernières années le grand centre en Europe. Que de nouveaux monuments

dans cette ville immense! Aussi toutes les voies y aboutissent à cette heure, tous les voyageurs s'y rendent.

Le moment est venu de reprendre ma direction vers le nord. Est-ce un bien que les impérieuses exigences de l'Europe actuelle créent ainsi ces admirables lignes de chemins de fer, sur lesquelles, et avec la rapidité d'une fusée, on traverse la moitié du continent? Voilà bien un propos de voyageur curieux qui voudrait voir le pays, et à qui les chemins de fer ne le permettent pas.

A Berlin, quelques jours à son beau *Musée Royal*. C'est à Berlin que j'ai revu, pour la dernière fois, je l'ai dit déjà, l'illustre nonagénaire, lumière brillante qui s'est éteinte tout récemment.

Je retrouve à Kovno les frimas du Nord, mais ses beaux frimas, la neige qui permet quelquefois de glisser sur son tapis, aussi ferme que blanc, avec presque autant de rapidité que sur un chemin de fer.

En effet, j'arrive en quarante heures de Kovno à Saint-Pétersbourg, le dernier jour de l'année 1858, remerciant Dieu de sa protection visible accordée au pèlerin pendant son long voyage.

Dans toutes les souffrances, la science des hommes est bien peu de chose. — Dieu seul donne la force et rend la santé!

FIN.

TABLE

PREMIÈRE SÉRIE.

LE NORD DU CAUCASE.

LETTRE PREMIÈRE.

ROUTE DU CAUCASE.

LETTRE DEUXIÈME.

EAUX MINÉRALES DU CAUCASE.

LETTRE TROISIÈME.

PEUPLES MONTAGNARDS DU CAUCASE.

LETTRE QUATRIÈME.

LE TÉREK. LA VIE MILITAIRE AU CAUCASE.

LETTRE CINQUIÈME.

LIGNE DE LA SOUNJA.

LETTRE SIXIÈME.

LE FLANC DROIT ET LE FLANC GAUCHE.

DEUXIÈME SÉRIE.

LA TRANSCAUCASIE ET LA CRIMÉE.

LETTRE SEPTIÈME.

LA ROUTE DE LA TRANSCAUCASIE. TIFLIS.

LETTRE HUITIÈME.

ROUTE DE L'ARMÉNIE.

LETTRE NEUVIÈME.

ROUTE DE L'IMÉRETH ET LE PHASE.

LETTRE DIXIÈME.

LA CÔTE ORIENTALE DE LA MER NOIRE ET LA CRIMÉE.

LE RETOUR.

SOUVENIR DE CONSTANTINOPLE ET D'ATHÈNES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

POST-FACE

Parmi des centaines de noms la plupart caucasiens, inconnus en Europe, il était difficile que, dans l'impression du livre, de petites nuances n'échappassent pas. Ainsi dans plusieurs endroits il y a un *ü* (u tréma), au lieu de deux ii séparés; les lecteurs russes l'auront très-vite remarqué; les lecteurs étrangers n'y auront pas fait attention.

En ce qui concerne des noms de familles célèbres en Russie et aussi dans le reste de l'Europe, mais où leur vraie orthographe est un problème, — les noms terminés en *of*, comme Yermolof, Vorontzof, que nous avons écrits Yermolov, Vorontzov, — c'est le cas de dire que la désinence de ces noms n'est absolument ni *of* ou *off*, ni *ow*, mais quelque chose d'intermédiaire à l'oreille. Nous avons en conséquence adopté un terme moyen, comme on fait dans beaucoup de choses en ce monde; et nous avons écrit *ov*. Le nom d'un des hommes célèbres de la Russie, Yermolov, a été imprimé, page 46, Yermoloff et Yermolov, page 251. C'est le même personnage. On a imprimé presque partout Tartares. On dit Tatares en Russie.

Nous indiquons ci-après les fautes principales de copie, de manuscrit et d'impression.

Quant à celles d'une autre nature que l'auteur ne découvre jamais lui-même, mais que le goût du public sait toujours découvrir, c'est le cas de rappeler ces paroles qui se trouvent quelquefois à la fin des anciens drames espagnols :

Pardonnez les fautes de l'auteur.

ERRATA

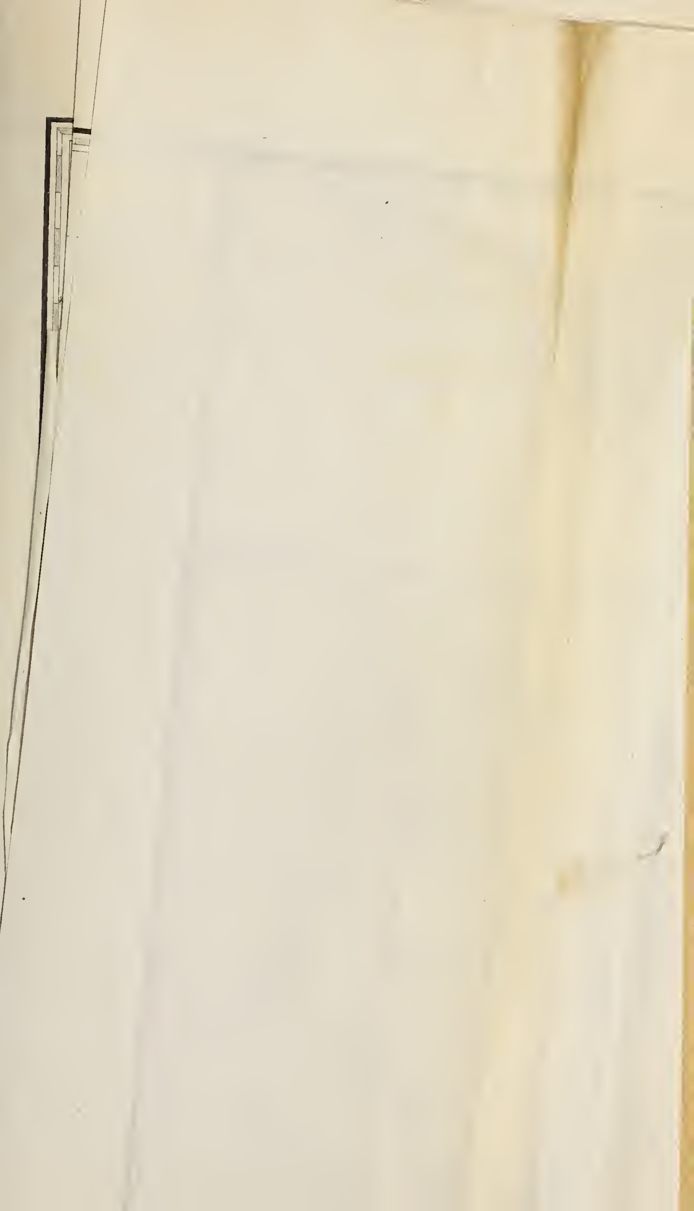
Pages.	Lignes.			
10	dernière	Kutuzov,	*lisez :*	Koutouzov.
31	15	pluviales,	—	fluviales
34	8	salyk,	—	balyk.
46	18	Koumouks.	—	Kalmouks.
52	3	Tcheschense,	—	Tchetchense.
61	5	à effigie,	—	à l'effigie
77	14	celle,	—	celui.
77	32	arsenal,	—	*essaoul.*
88	26	Koriban,	—	Kouban.
94	19	sable,	—	sabre.
104	10	Tchernomoria,	—	la Tchernomoria
106	24	Tsibelda,	—	Tsébelda.
123	2	Nogaï,	—	Nogaïs.
123	18	de Moko ehes,	—	des.

Pages.	Lignes.			
126	19	restées,	*lisez :*	restés.
127	26	que,	—	par.
129	dernière	du,	—	de.
148	16	bazar,	—	Bazar.
175	25	monnaie,	—	monnaies.
204	16	il avait mis le sac,	—	il les avait mises.
211	19	du Grebentzkoy,	—	des.
218	27	de képi,	—	du.
219	8	du Caucase,	—	au Caucase.
220	2	de Hess,	—	de Hesse.
246	7	les contre-forts,	—	Ses.
275	26	beauté,	—	bonté.
287	21	Tchousoukli,	—	Tchouboukli.
296	22	il,	—	et il.
305	12	de Russie,	—	de la Russie.
305	26	au plus,	—	au plus tard.
307	9	descendais,	—	descendis.
312	23	un peu,	—	à peine.
317	28	Il a,	—	Il y a.
327	note	[ancêtre,	—	[ancêtres.
329	6	1825,	—	1826.
329	23	frère,	—	père.
337	12	1754,	—	1854.
344	dernière	Arkhalkalaki,	—	Akhalkalaki.
359	29	Swinonethi,	—	Swimonethi.
368	25	de la,	—	la.
370	5	Kholmi,	—	Khomli.
377	24	fig. 373,	—	page 373.
380	21	été convenu,	—	été convenu, et que, sans.
381	note 2	id., II,	—	id., XI.
383	13	du reste en,	—	du reste qu'en.
387	13	église coupole,	—	église à coupole.
391	15	Abch,	—	Abich.
403	note	tome XI,	—	livre XI.
405	3,	33,	—	23.
407	9	Théodose,	—	Théodosie.
434	4	profité pour.	—	profité de l'occasion pour.
442	14	dessins,	—	dessins 2.
458	12	maréchal Koutousov,	—	feld-maréchal prince Golenistschev Koutouzov de Smolensk.
459	dernière	cap *Aïa Aïtodoro*,	—	cap *Aïa* jusqu'au cap *Aïtodoro.*
461	15	coupe,	—	croupe.
476	16	6 verstes 1/3,	—	15 verstes 2/3.
490	8	presque,	—	jusque.
494	32	temps d'Achille,	—	temple d'Achille.
512	26	bon plaisir,	—	déplaisir.
512	note	un an,	—	un mois.
514	27	ses immenses,	—	leurs immenses.
524	24	de Charadrus,	—	du Charadrus.

En regard de la page 283, le Pont-Rouge, *au lieu de :* Érivam, *lisez :* Érivan.

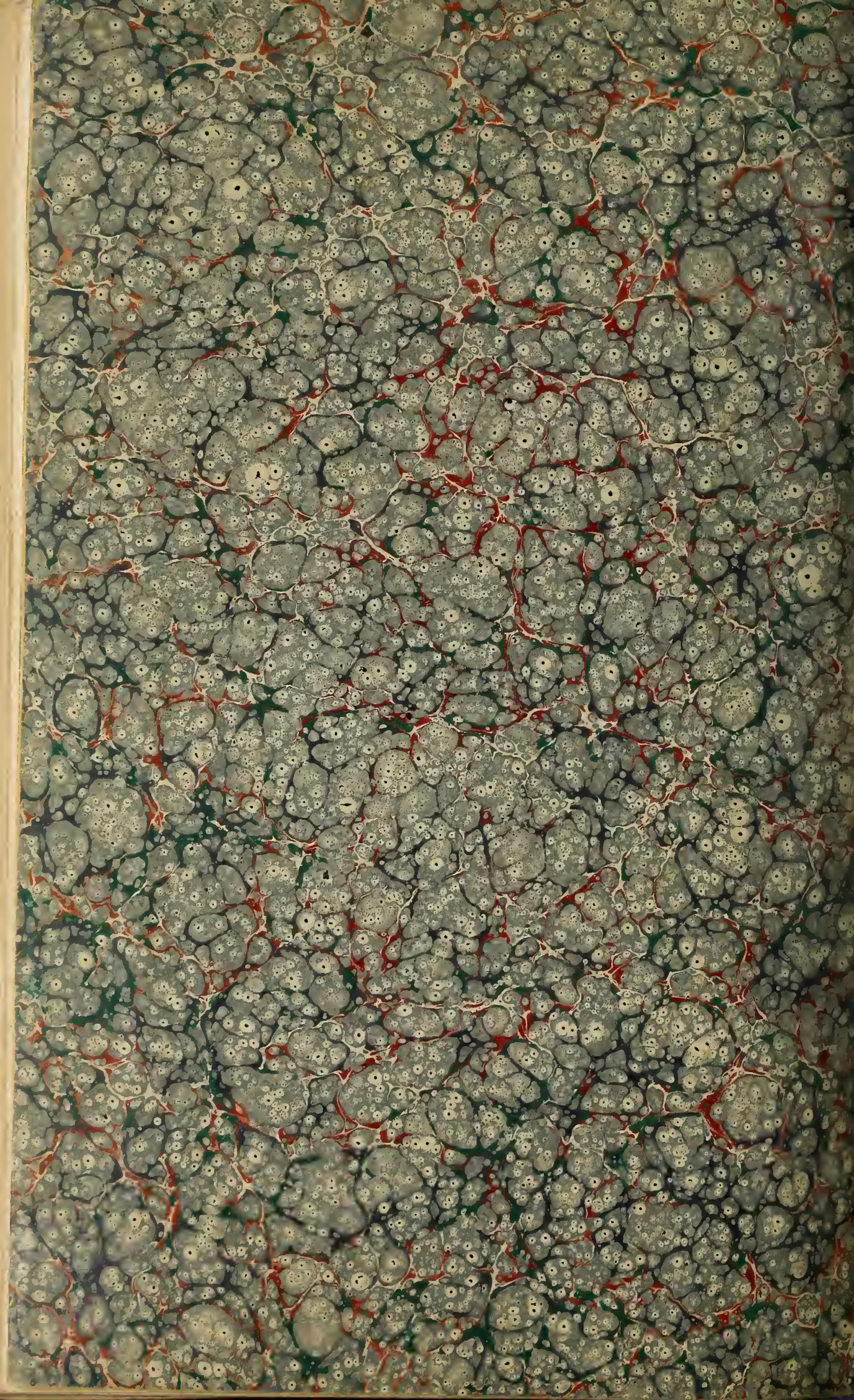
AVIS AU RELIEUR

POUR LE CLASSEMENT DES PLANCHES





CARTE GÉNÉRALE
DU
CAUCASE
dressée
AU DÉPÔT TOPOGRAPHIQUE DE LA GUERRE
A St. PÉTERSBOURG
à l'Echelle de 1 pouce anglais pour 60 verstes ou 2,520,000
1839
Echelle
SIGNES
VILLE DE GOUVERNEMENT
Ville de District
Forteresse
Petite Ville
Fort
Route de Poste
Route
Chemin
MER D'AZOF
MER NOIRE
MER CASPIENNE
GOUVt D'ASTRAKHAN
ASTRAKHAN
Terre des Cosaques du Don
Terre des Cosaques de la Mer Noire
Steppe des Kalmouks Nomades
Turcomans et Kara-Nogai
Bouches du Volga
Yeisk
Kertch
Anapa
Ekaterinodar
STAVROPOL
Mozdok
Kizliar
Petrovsk
Derbend
Kouba
Chémakha
Bakou
Salian
Lenkoran
Noukha
Zakatal
Telav
TIFLIS
Gori
KOUTAIS
Poti
Redoute-Kalé
Soukhoum-Kalé
Gagri
Ozourghet
Batoum
Akhaltzikh
Akhalkalaki
Alexandropol
Kars
Erzroum
Elisabethpol
ERIVAN
Choucha
Nakhitchevan
Bayazed
Makou
Khoi
Mt. Elbrouz
Mt. Kazbek
Mt. Ararat
Mt. Alagheuz
Vladikavkaz
Grozniaia
Lac de Van
TURQUIE
PERSE




THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS
HECKMAN
BINDERY INC.
JUL 85
N. MANCHESTER,
INDIANA 46962

